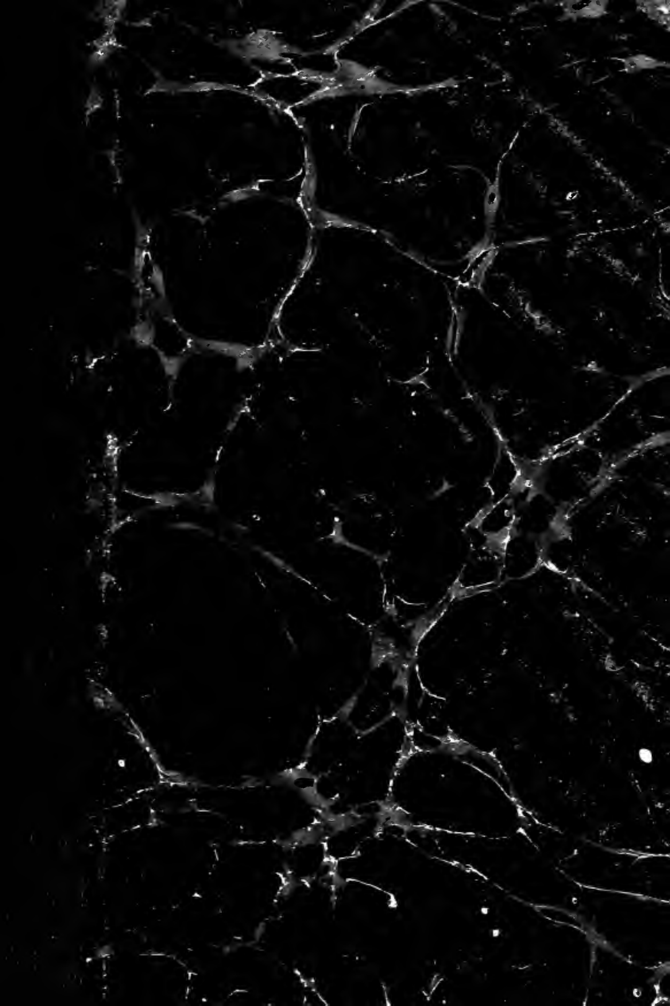


ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES.

ANNALES

DES

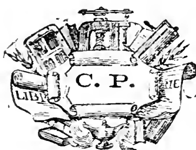
MISSIONS FRANCISCAINES

PAR LE RÉVÉREND PÈRE

MARCELLIN DE CIVEZZA.

TRADUITES DE L'ITALIEN.

QUATRIÈME ANNÉE. — 1864-1865.



LOUVAIN,

CHEZ CH. PEETERS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

RUE DE NAMUR, 22.

1864.

DÉDICACE.

LE RÉDACTEUR CONSACRE LE IVe VOLUME

DES

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES

A LA PIEUSE MÉMOIRE DE SA MÈRE

MARIE RAINISIO, NÉE FRONTIERI,

EN LA RECOMMANDANT

AUX FERVENTES PRIÈRES DES CŒURS SENSIBLES.

Rome, ce 29 *février* 1864.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

TARTARIE.

FRUITS HEUREUX DES MISSIONS FRANCISCAINES CHEZ LES TARTARES AU DELA DES FRONTIÈRES DE LA HONGRIE, DE LA POLOGNE ET DE LA RUSSIE.

1279.

Après avoir vu les Franciscains pénétrer de toutes parts au sein de la nation Tartare et s'avancer courageusement jusqu'aux régions les plus reculées qu'elle occupait du côté de la Chine, nous rapporterons ici succinctement ce que nous leur avons vu faire, à la même époque, chez ce peuple au delà des frontières de la Hongrie, de la Pologne et de la Russie.

Ces Tartares sont précisément ceux que l'histoire nous a montrés promenant dans la Hongrie sous le commandement de Batù une dévastation si affreuse qu'ils la changèrent comme en un désert; c'est alors que le Pape Innocent IV, pour arrêter leurs progrès et préserver l'Europe des maux terribles qui la menaçaient, prit le parti d'envoyer, en ambassade près de ce chef, le Franciscain Jean de Pian-Carpino, de la mission duquel nous avons déjà raconté l'heureuse issue[1].

S'arrêtant donc à sa parole, les Tartares bornèrent leur domination au Captchak, c'est-à-dire, au pays qui s'étend entre le lac Aral, la mer Caspienne, la mer Noire et les frontières Orientales de la Russie. Les Franciscains y pénétrèrent aussitôt, et ne tardèrent point à y recueillir un si grand fruit de leurs travaux apostoliques que, dès 1278, le pape Nicolas III crut nécessaire d'y ériger un évêché spécial, afin de faire croître de plus en plus ce troupeau naissant du Seigneur. On en trouve

[1]) Deuxième année des *Annales*, p. 7.

la preuve dans la lettre suivante, adressée par ce Pontife à Philippe, évêque de Fermo, légat apostolique dans les régions du Nord.

„ Comme, dit le pape Nicolas, notre cher fils, le Provincial des Frères Mineurs du royaume de Hongrie, nous a informé qu'un certain nombre de religieux du même Ordre se sont établis au milieu des Tartares, auxquels ils annoncent avec une sollicitude infatigable la foi de Jésus-Christ, et comme, par la coopération de la grâce divine, ils ont obtenu beaucoup de conversions; sachant, par le rapport du même Provincial, qu'il n'y a là aucun évêque catholique qui puisse promouvoir les religieux aux Ordres sacrés, et qu'il n'y a même dans le voisinage ni évêque ni catholiques (européens); nous, en vertu des présentes Lettres Apostoliques, vous prescrivons de prendre avec soin tous les renseignements possibles, de vous enquérir notamment s'il y a eu là autrefois un évêque, ainsi qu'on nous l'a affirmé, et d'où il tirait ses moyens de subsistance (chose à laquelle devrait désormais veiller le Siége apostolique) et de nous en donner immédiatement pleine connaissance. — Viterbe, ce 7 octobre, dans la première année de notre pontificat[1]. „

Ce précieux document, examiné dans ses détails, nous éclaire sur beaucoup de points. Il nous apprend d'abord que les Franciscains ne firent point comme par hasard une excursion Apostolique parmi les Tartares, mais qu'ils s'y fixèrent d'une manière stable. En second lieu, puisque le Souverain Pontife déclare qu'il n'y avait dans ces régions aucun évêque, de la main duquel les Missionnaires pussent recevoir les Ordres sacrés, il s'ensuit évidemment que non-seulement ces missionnaires y résidaient avec le titre d'ouvriers évangéliques, mais qu'il y existait une custodie régulière de l'Ordre, dépendante, ou de la Province de Hongrie, ou du vicariat de l'Orient et du Nord. De ces vicariats établis dès l'an 1260, le premier comprenait trois custodies, savoir celles de Constantinople, de Trébisonde et de Tauris; le second en comprenait deux, celles de Gazaria et de Saraia[2]. En effet, on ne saurait supposer qu'on n'envoyât dans des missions ordinaires que des religieux non en-

[1]) Voir Wadding et Raynaldi, année 1278.

[2]) Wadding, année 1260.

core revêtus de la dignité sacerdotale, tant parce qu'ils n'eussent pu exercer le ministère apostolique, auquel ils étaient destinés, que parce qu'au milieu des peuples barbares, où manquaient des églises régulièrement établies et dirigées par des pasteurs particuliers à résidence fixe, il leur eût été impossible de se présenter à l'ordination. Enfin le pape Nicolas, dans sa lettre au Légat, évêque de Fermo, fait allusion à je ne sais quelle ville située aux frontières entre la Hongrie et le pays des Tartares, qui l'avaient détruite une quarantaine d'années auparavant, de sorte que depuis ce temps là il n'y avait plus d'évêque ni de catholique européen quelconque; telle était la terreur qu'avaient répandue ces dévastations vraiment effroyables! Mais nous n'oserions affirmer de quelle ville il s'agissait. Toutefois nos lecteurs ne seront point fâchés de connaître les circonstances de son entière destruction, telle que nous la décrit un témoin oculaire, Roger de Bénévent, chapelain du cardinal Jean de Tolède, envoyé à cette époque en Hongrie pour les affaires de l'Eglise.

„ Tandis que les Tartares, dit-il, saccageaient Varadin, je me tenais caché dans une forêt voisine, d'où je me retirai pendant la nuit à Pontommaso, bourg allemand sur les bords du Korosch; mais ne m'y croyant point encore en sûreté, je me réfugiai dans une île fortifiée du Morose. C'est là que j'appris le sac de Pontommaso, avec des détails qui me firent dresser les cheveux; en conséquence, j'abandonnai mon île pour me jeter dans une forêt. Le lendemain même elle fut envahie par les Tartares, qui n'y épargnèrent rien. Beaucoup de gens du pays s'étaient comme moi retirés dans les bois, et croyant, trois jours après, que l'ennemi s'était éloigné, ils en sortirent, afin de chercher quelque nourriture pour apaiser leur faim; mais hélas! ils rencontrèrent les Tartares, et ceux-ci les massacrèrent tous jusqu'au dernier. Cependant, manquant de tout, j'errais à travers les forêts jusqu'à la nuit, où, poussé par la faim, j'étais forcé de me rendre dans l'île pour tâcher de recueillir sous les cadavres un peu de viande et de farine, que j'emportais furtivement. Je vécus ainsi pendant plus de vingt jours dans les tanières, dans les fossés et dans les troncs des arbres. Quand les Tartares, promettant de ne plus faire de mal aux habitants, les engagèrent à retourner à leurs foyers, je ne comptai point sur leur parole, mais suspectant avec raison leur loyauté, je résolus d'aller plutôt droit

à leur camp. Je me confiai donc à l'honnêteté d'un Hongrois, qui était à leur service. Cet homme, usant envers moi d'une grande charité, m'admit au nombre des gens ds sa maison. Exténué et à demi nu, je gardais ses chariots, et pendant tout le temps que je restai avec lui, j'eus toujours la mort devant les yeux. Un jour je vis beaucoup de Tartares et des Comans revenir de tous côtés avec des chariots pleins de dépouilles, avec des troupeaux et des chevaux, et je sus qu'ils avaient dans une seule nuit égorgé les habitants de tous les villages des environs, tout en respectant les grains, les fourrages et les maisons. J'en conclus qu'ils se proposaient d'y passer l'hiver, comme ils le firent en effet. On voit par là que si les Barbares avaient prolongé la vie de ces infortunés, ce n'avait été que pour leur laisser faire une récolte qu'il ne devait point leur être donné de consommer eux-mêmes. Lorsque les chefs eurent reçu l'ordre de retourner en Tartarie, nous commençâmes à suivre leurs chariots, chargés de butin, avec les troupeaux et les chevaux. Quant aux Tartares, ils faisaient çà et là des excursions dans les forêts, cherchant à découvrir ceux qui auraient pu leur échapper lors de leur première arrivée. Quand nous eûmes ainsi quitté la Hongrie, pour entrer en Comanie, il fut interdit de tuer désormais des animaux pour l'alimentation des prisonniers : on ne leur en laissa plus que les entrailles, les pieds et la tête ! Cela nous fit trembler pour nous-mêmes, et nous ne doutâmes plus qu'on ne voulût nous sacrifier tous, comme, à vrai dire, les interprètes nous le faisaient entendre. C'est pourquoi je résolus de prendre la fuite, et en effet, feignant quelque besoin, je me mis en sûreté, en gagnant précipitamment la forêt avec mon domestique; là j'entrai dans une grotte, où je me fis couvrir de feuilles sous lesquelles il se cacha lui-même non loin de moi. Nous restâmes ainsi deux jours ensevelis sans remuer ni même lever la tête; car nous entendions les cris horribles des Tartares à la poursuite des bêtes dans la forêt et des prisonniers qui s'étaient échappés. Néanmoins nous sortîmes de notre retraite, chassés par la faim; mais à la première rencontre que nous fîmes d'un homme, nous nous mîmes à fuire d'épouvante, comme lui-même se mit à courir; bientôt nous nous arrêtâmes pour nous regarder l'un l'autre, et comme

cet homme était aussi bien que nous sans armes, nous nous fîmes réciproquement des signes d'intelligence; puis nous nous rapprochâmes, nous nous racontâmes notre histoire et nous délibérâmes sur ce qu'il y avait à faire. Nous encourageant par la confiance en Dieu, nous gagnâmes les extrémités de la forêt, et montés sur un arbre élevé, nous vîmes la désolation qui régnait dans les villages que nous avions quittés, mais que les Tartares n'avaient point entièrement détruits. O douleur! nous nous mîmes à traverser ce désert, guidés par les tours des églises, heureux quand nous pouvions trouver, dans des jardins dépouillés et ravagés, des poireaux, de l'ail et des oignons, faute desquels nous nous nourrissions de racines d'herbes. A la fin, sortis de la forêt, après huit longs jours nous atteignîmes Alba, qui n'était plus qu'un champ d'ossements restés sans sépulture; les murs des églises et des palais étaient encore souillés de sang chrétien. A une distance de dix milles plus loin près d'un bois, il y avait une maison de campagne, appelée vulgairement la *Frata*, et à quatre milles du bois une haute montagne sur laquelle s'étaient réfugiés beaucoup de gens du pays. Ces infortunés se mirent, à notre vue, à verser des larmes d'attendrissement, puis à se réjouir avec nous de notre arrivée; ils nous questionnèrent avidement sur les dangers que nous avions courus, nous offrant en même temps du pain noir de farine mêlée à de l'écorce de chêne, ce qui nous parut doux comme le sucre. Nous passâmes un mois en ce lieu, sans oser nous en éloigner même d'un pas; mais souvent nous chargions nos compagnons les plus adroits et les plus hardis d'aller s'assurer si l'on voyait encore les Tartares; car nous craignions que leur retraite ne fût une feinte et qu'ils ne revinssent égorger ceux qui avaient échappé à leur fureur barbare. Aussi, bien que le besoin pressant de vivres nous contraignît parfois de descendre dans les lieux habités, ne quittâmes-nous jamais cet asile, sinon après le retour de Bela[1]. »

Ce tableau montre aux lecteurs quels étaient les Tartares qui envahirent et désolèrent la Pologne et la Hongrie, et restèrent ensuite les maîtres du Kaptchak. Néanmoins les Franciscains eurent

[1]) *Récit lamentable ou histoire de la destruction du royaume de Hongrie par les Tartares, au temps du roi Bela IV.* — Voir les historiens hongrois (*Scriptores rerum Hungaricarum*), tom. I.

le courage de se rendre parmi eux, au nom de l'humanité et de l'Eglise, afin d'arrêter ce torrent dévastateur, et ils y réussirent. On les vit ensuite s'enfoncer dans l'intérieur des provinces en qualité et sous l'humble aspect de Missionnaires, et ils surent si bien gagner l'estime des habitants qu'ils en convertirent un très-grand nombre à Jésus-Christ, à tel point qu'ils en formèrent une chrétienté au gouvernement de laquelle le Souverain Pontife jugea nécessaire de préposer un évêque particulier. « Voilà, s'écrie avec raison le Père De Gubernatis, voilà comment notre mère l'Eglise avait à se réjouir, à cette époque, des saints travaux, jamais interrompus, de ses chers fils les Frères Mineurs! Du moment où Innocent IV les eût chargés d'une mission à la fois diplomatique et religieuse près des Tartares, ces hommes, oubliant pour la cause de Dieu les angoisses continuelles et les graves dangers de mort auxquels les exposaient de pareilles courses apostoliques, ne renoncèrent jamais plus à leur généreuse entreprise; ils s'y consacrèrent au contraire, dans leur zèle séraphique, avec un tel redoublement d'ardeur, qu'ayant bientôt fixé leur résidence au milieu de ces tribus, de ces princes et de ces peuples barbares, ils y produisirent, y multiplièrent et y conservèrent merveilleusement les fruits de la foi chrétienne[1]. »

[1]) *Histoire des anciennes Missions*, tom. I, liv. II, ch. I.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

SYRIE ET PALESTINE.

Lettre du R. P. JOSEPH DE CALVI, *Vicaire au couvent des Mineurs Observantins de St-Sauveur, à Jérusalem, au* T.-R. P. ANTOINE DE MELICOCCA, *Définiteur et Secrétaire Général des Mineurs Réformés à Rome, sur la mort du* P. BONAVENTURE DE SAN-GIORGIO, *Min. Obs. de la Province de Calabre, curé des Latins dans cette ville de Jérusalem.*

Jérusalem, au S.-Sauveur, ce 15 *novembre* 1863.

TRÈS-CHER ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je viens avec le cœur profondément affligé vous annoncer la triste nouvelle que votre cher ami, le P. Bonaventure de San-Giorgio, Missionnaire Apostolique et curé de Jérusalem, mort le 5 du mois courant, est allé recevoir dans le ciel le prix de ses travaux apostoliques, à l'âge de 59 ans, dont il avait passé 24 au service de Terre-Sainte et 15 à la tête de la paroisse de Jérusalem.

Il semblerait inutile de donner à Votre Paternité des détails sur sa vie, puisque vous le connaissiez mieux que personne; mais comme il ne nous reste que le souvenir de ses rares vertus, j'espère qu'il vous sera agréable à vous même d'en entendre parler. Laissant de côté son zèle infatigable et les labeurs continuels auxquels il s'est livré pour la conversion des infidèles et des dissidents, dont il a baptisé et fait rentrer dans le sein de notre Sainte Mère l'Eglise un si grand nombre, il suffira de rappeler ce seul point : c'est que, grâce à lui, la secte de Dioscore ne compte plus que quelques familles, qu'il avait également entamées, afin de leur faire abjurer le schisme et de les ramener au véritable bercail de Jésus-Christ. Aussi tout le monde croit-il que, s'il avait encore vécu quelque temps, la nation dissidente des Cophtes aurait disparu de Jérusalem. De fait, il y avait plusieurs semaines que chaque soir, de l'*Angelus* à huit heures,

ils se réunissaient dans la salle du rez de chaussée du couvent, où l'excellent religieux leur enseignait les dogmes de la vraie Eglise.

Mais, mon Père vénéré, ce n'était là que la millième partie des travaux de l'homme de Dieu. On le voyait se lever le matin avant que l'aurore parut au ciel, célébrer la sainte messe avec grande dévotion, et, après s'être acquitté des autres obligations imposées au religieux par sa règle, se rendre aussitôt au confessionnal, où il recevait avec une charité angélique tous ceux qui se présentaient; il parcourait ensuite Jérusalem, visitant et fortifiant les malades, consolant les affligés, instruisant les néophytes, apaisant les discordes comme un ange de paix et distribuant d'abondantes aumônes dans toutes les maisons qui en avaient besoin.

Ici j'avoue qu'il me serait impossible de dépeindre son ardente et industrieuse charité envers les malheureux. Je me bornerai à dire que, tous les jours à notre table frugale, il avait à sa gauche un grand plat, où il déposait la plus forte part de ses aliments (il ne prenait lui-même le plus souvent que du potage et un peu de légumes), afin de les donner à ses pauvres, saintement joyeux et doublement satisfait, s'il arrivait que d'autres religieux l'aidassent, en l'imitant, à rendre plus copieux le repas qu'il préparait aux frères de Jésus-Christ.

Je crois devoir aussi rappeler que son excellence M. Edmond Barrère, consul de France, m'ayant un jour donné 200 francs, je les portai aussitôt à notre bon Père, pour qu'il en fit l'emploi qui lui paraîtrait convenable : il en fit éclater une joie incroyable, criant comme hors de lui : « Une fête, une fête pour mes pauvres! Vive le P. Vicaire! Vive le Consul de France! Oh! béni, béni soit ce consul de France! Vraiment, il ne m'oublie pas! que le Seigneur l'en récompense; moi et mes pauvres nous prierons toujours pour lui et pour la France! » Un autre jour, en l'absence du Révérendissime Père Custode, le P. Bonaventure reçut de je ne sais qui, pour honoraires de messes, une somme assez forte qu'il s'empressa de m'apporter. Je lui dis qu'il pouvait les célébrer lui-même et employer cet argent pour les pauvres, et alors, oh! comme il parut touché! Je crois n'avoir jamais vu rien de pareil.

Enfin je vous raconterai qu'étant possesseur de quelques mou-

choirs blancs en fil, dont quelques bienfaiteurs m'avaient fait cadeau à Rome, avant que j'en partisse pour l'Orient, et m'étant un jour aperçu qu'il s'essuyait la sueur du front avec un vieux morceau de coton, je les lui offris. Mais ne voyant pas ensuite qu'il s'en servît, je lui demandai si ce petit don ne lui avait pas fait plaisir. L'excellent curé rougit à ma question et me répondit en balbutiant qu'il avait distribué ces mouchoirs à ses pauvres !

Tout cela, mon bon Père, montre quelle était la charité de notre saint religieux, qui trouvait dans sa pauvreté des ressources suffisantes pour subvenir à tous les besoins de la nation latine et veiller spécialement à ce que les jeunes gens pussent faire un mariage sortable. Mais, à vrai dire, il n'est pas nécessaire que j'insiste là-dessus près de vous, qui avez été témoin de toutes ces choses, quand vous demeuriez à Jérusalem. Je m'attacherai donc plutôt à vous parler de la dernière maladie qui a enlevé le P. Bonaventure de cette misérable vie pour le transporter au ciel.

C'était le 15 octobre. Lorsque le vénérable Discrétoire eut terminé l'élection des nouveaux supérieurs de cette sainte Custodie, on se mit à table. On avait à peine commencé le repas que le P. Bonaventure sortit en faisant un gracieux salut ; personne ne s'en étonna, car, appelé près des malades, il avait accoutumé de se retirer ainsi. Mais on sut bientôt que cette fois il était allé se jeter sur son lit, pris d'une forte fièvre et d'une violente douleur à la poitrine. On se hâta, en conséquence, de lui apprêter tous les remèdes de l'art prétendu médical, bien que le digne religieux pressentît clairement que cette maladie serait pour lui la dernière; aussi demanda-t-il avec de vives instances le Saint Viatique.

Néanmoins le septième jour il se trouvait hors de danger, de sorte que chacun alla le féliciter de l'amélioration qu'on espérait avoir obtenue par les prières ferventes que toute la nation latine avait adressées à Dieu; mais le P. Bonaventure pensait bien autrement et demandait qu'on priât le Seigneur de lui accorder la grâce de faire une sainte mort. En effet, dans la soirée du 31, la fièvre et l'oppression devinrent telles qu'il supplia lui-même, pour l'amour de Dieu, qu'on ne différât plus un instant de lui donner les derniers secours de notre Sainte Religion; quand il les eut reçus, il bannit de son esprit toutes les pensées terrestres et

resta recueilli dans une profonde méditation avec son Dieu et avec sa mère bien-aimée la Sainte Vierge, tenant son visage continuellement tourné du côté du Calvaire, jusqu'à ce que bientôt, en pleine connaissance, sans pénible agonie, il rendit paisiblement son âme au Seigneur, le 5 de ce mois, à trois heures du soir.

Informé de ce malheur, M. Edmond Barrère, qui avait voulu avoir chaque jour des détails circonstanciés sur l'état de son cher ami, pasteur et père, fit déployer au moment même un grand drapeau noir sur une hampe élevée, au haut du palais du Consulat de France, et c'est ainsi que tous les catholiques et tous les habitants de Jérusalem connurent la perte douloureuse d'un des meilleurs Pères Missionnaires de Terre-Sainte!

Imaginez-vous maintenant, mon bon Père, quelle fut notre tristesse à tous, en perdant un confrère si cher, qui honorait tant l'Ordre par une sainteté de vie qui en faisait un exemple pour chacun!

Mais sans m'arrêter sur ce sujet, j'essaierai plutôt de vous dire quelque chose de la pompe des funérailles qui furent faites à l'excellent religieux. Le Révérendissime Père Custode avait à cette fin adressé une lettre d'invitation à Son Exc. Mgr le Patriarche, à MM. les consuls Européens et à toutes les communautés catholiques qui possèdent un établissement dans cette ville de Jérusalem.

Donc le 6 novembre, un drapeau noir ayant été arboré de bonne heure au haut du toit de tous les consulats, le tintement funèbre des bronzes sacrés appelait dès sept heures et demie du matin la population catholique désolée à l'église du Saint-Sauveur, afin qu'elle payât un tribut solennel de prières et de larmes à son bien-aimé Père et Pasteur. On y voyait les consuls de France, d'Autriche et d'Espagne, avec les Sœurs de St Joseph et du mont Sion, ainsi que leurs élèves; on y voyait toute la nation latine, à laquelle s'étaient même joints beaucoup de Schismatiques et de Turcs, se pressant, eux aussi, autour du cercueil, pour regarder une dernière fois ce visage vénérable du serviteur de Dieu, que la mort semblait avoir embelli, comme brillant déjà de la joie du paradis.

La messe fut célébrée solennellement par le R. P. Euribert, Discret d'Autriche, et quand l'office divin fut terminé, on transporta le cadavre sur la sainte colline de Sion.

Maintenant, mon très-cher Père, je m'avoue tout à fait impuissant à décrire ce que j'ai pourtant vu de mes propres yeux; il se passa une scène si touchante, que jamais peut-être une scène semblable n'eut lieu. Lorsque ceux qui devaient porter le corps s'approchèrent du cerceuil, ils commencèrent à pousser de tels cris de douleur, mêlés à de profonds sanglots, qu'un rocher s'en serait ému; tous les assistants se jetaient en foule sur le cercueil, baisant qui les mains, qui les pieds du mort, et ceux à qui il n'était pas donné d'en faire autant, tâchaient au moins de le toucher. Imaginez-vous donc quel spectacle attendrissant ce devait être, surtout de voir les pauvres, les orphelins, les veuves, qui appelaient en pleurant leur père et bienfaiteur. Telles furent peut-être les larmes qu'ils répandaient autre fois autour du cadavre de la charitable Tabithe de Jaffa, et qui touchèrent tellement saint Pierre, le Prince des Apôtres, qu'il la fit revenir miraculeusement à la vie.

Cet incident força le cortége à s'arrêter longtemps, pour laisser un libre cours à ces manifestations d'affection et de douleur; il reprit ensuite sa marche, la croix précédée de vingt-sept janissaires, dont dix envoyés par le pacha turc, et les autres par les consuls européens.

Le convoi était fermé par la nombreuse confrérie du Tiers-Ordre, les communautés religieuses du saint Sauveur et du saint Sépulcre, quatre ecclésiastiques séculiers, les sœurs de saint Joseph, celles de Sion et une immense multitude de peuple, chantant des psaumes et récitant de ferventes prières, à l'admiration des schismatiques et des Turcs; on arriva ainsi au mont Sion, où les mêmes scènes de douleur se reproduisirent au moment de l'inhumation du cadavre.

Croyez, mon bon Père, que le souvenir de notre défunt confrère vivra éternellement dans l'histoire de ce pays, en passant béni de génération en génération, tant qu'il y aura trace du catholicisme en Palestine.

Je termine en vous priant de nous aimer toujours dans le Seigneur; car, nous aimant en lui, nous nous aimerons pendant toute l'éternité. Enfin, croyez que je suis bien heureux de me redire votre très-humble, très-dévoué et très-affectionné confrère,

Fr. Joseph Carlotti de Calvi, *vicaire de Terre-Sainte.*

A cette lettre du P. Vicaire de Terre-Sainte, ajoutons les particularités suivantes que nous devons à l'obligeance du Très-Révérend Père Antoine de Melicocca, autrefois compagnon de mission du défunt en Palestine, et actuellement Définiteur et secrétaire général de la Réforme; elles feront mieux connaître la perte irréparable que vient de faire notre Mission en Terre-Sainte, et de quelle manière les Franciscains emploient leur vie au service de Dieu et au salut des âmes.

Le T. R. P. Bonaventure, né en 1804, à San-Giorgio de Polistina, bourg considérable de la Calabre ultérieure, revêtit la bure séraphique chez les Observantins de la province de Calabre vers 1825. S'étant livré à l'étude de la philosophie et de la théologie sacrée, il devint professeur de la première de ces sciences. Il était aussi très-versé dans la littérature italienne, et aimait particulièrement le Tasse, qu'il savait tout entier par cœur. Mais aucune étude n'avait pour lui autant de charmes que celle de l'Ecriture Sainte, qu'il savait également en grande partie par cœur, aussi s'en servait-il merveilleusement avec le commentaire de Tirin, qu'il avait sans cesse entre les mains et qu'il citait à chaque instant. Il était d'ailleurs si modeste qu'à le voir on l'aurait pris pour un homme sans valeur. A cette vraie humilité il joignait les mœurs les plus pures. Vers le mois d'avril 1840 il se rendit de sa province à Rome comme missionnaire, et le 23 juin suivant il partit avec douze compagnons de voyage pour Jérusalem, où il arriva le 10 août. Envoyé à Ramlé en septembre de la même année, pour qu'il y étudiât l'arabe, quoiqu'il ne s'y trouvât point d'excellents maîtres à cette époque, il s'y appliqua tellement qu'il parvint en très-peu de temps à parler cette langue d'une manière satisfaisante, et quand quelques années après il fut envoyé à Alep, il en acquit une connaissance parfaite. Il désirait si vivement se livrer à la prédication, afin de gagner des âmes à Dieu, qu'au milieu de la nuit, tandis que les religieux ses confrères reposaient, il descendait sans bruit à l'église et s'essayait à prêcher dans le nouvel idiome. Grâce à ces études secrètes, il acquit tant de facilité pour parler et déclamer l'arabe que c'était merveille de l'entendre; il s'appliqua aussi à la lecture assidue de la Bible dans cette langue.

Ainsi préparé, il s'adonna sans relâche à la prédication, et l'esprit nourri d'une solide doctrine, il y réussissait si bien qu'il pouvait tous les jours prêcher du matin au soir. Il avait d'ailleurs le rare talent de toucher les cœurs à tel point que, lorsqu'en 1848 il donna une mission à Nazareth, à St Jean d'Acre et à Jaffa, moi qui y assistais, j'atteste y avoir vu des Grecs schismatiques et même des Musulmans qui venaient avec plaisir écouter ses sermons. Aussi les conversions qu'il opéra chez les uns et les autres furent-elles extrêmement nombreuses; il y en eut certainement plus de mille. Mais je ne finirais pas, si je devais vous donner une notice biographique complète sur cet excellent missionnaire, que Dieu vient d'appeler au ciel. Néanmoins ces quelques détails suffiront, j'espère, pour montrer à tant de personnes abusées par leurs préjugés contre les religieux, auxquels le monde fait de nos jours une si rude guerre, que ce ne sont point des gens inutiles, *nés pour consommer (fruges consumere nata)*, comme le monde voudrait le faire croire, afin d'atténuer l'impiété de sa conduite.

Lettre du Révérendissime P. ALBERT GUGLIELMOTTI, *des Frères Prêcheurs, au Révérendissime* P. ANTOINE DE RIGNANO, *ex-procureur général des Mineurs Observantins, sur un grave incident survenu entre les catholiques et les Grecs à Bethléem, à la fête de Noël.*

Bethléem, 26 *janvier* 1864.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Je vous écris de Bethléem pour vous souhaiter toute sorte de biens, pour vous remercier de vos bontés et pour vous donner de mes nouvelles, comme vous l'aura annoncé de ma part don Etienne Ciccolini, notre confrère; vous voudrez bien, j'espère, lui rendre la revanche, puisque c'est aujourd'hui la fête patronale de votre Paternité Révérendissime. Je ne m'arrêterai pas à l'énumération de mes vœux qui s'étendent à tout, ni à celle de vos bontés qui sont excessives, et je n'essaierai pas de vous communiquer une foule de nouvelles à bout desquelles je ne viendrais pas. Imaginez en toutes choses le mieux et vous devinerez ce que je voudrais vous dire. J'ai visité les principaux sanctuaires de Terre-Sainte et célébré la sainte Messe à la crèche, au Calvaire et au saint

Sépulcre, c'est-à-dire aux lieux où se sont accomplis l'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Sauveur. J'ai été comblé des attentions de tous, et surtout de celles des chers Franciscains; je dois donc prier Dieu de les combler de ses bénédictions, et votre Paternité Révérendissime y a sa part. Sachez que les procédés du Révérendissime Père Custode m'ont profondément touché; il m'a retenu au couvent du saint Sauveur comme l'un de ses frères les plus chers, et je suis devenu tellement l'ami des excellents Franciscains, vos confrères, (auxquels j'étais déjà si attaché), que tout en me plaçant au dernier rang pour le mérite, j'ose me mettre au premier par l'affection. La veille de Noël, nous avons eu ici le Patriarche, qui a officié aux Vêpres et à la Procession. Pendant la nuit, on a chanté les Vigiles, puis matines, puis une messe en musique avec illumination, en présence d'un clergé et de fidèles nombreux. Le matin, on célèbra une messe pontificale, on récita Tierce, on donna la bénédiction au milieu d'un grand concours de peuple plein d'une piété, d'un recueillement et d'une dévotion tels qu'on les trouverait à peine dans les églises d'Europe les plus édifiantes. Mais voilà que, pendant la dernière messe, le prêtre grec, notre voisin, qu'on appelle ici le président, prenant le rôle du *Démon du midi*, excita une bagarre qui devint bientôt un véritable tumulte. On brandit, dans la basilique de sainte Hélène, à quelques pas de la crèche, deux stylets, un cimeterre et plusieurs dizaines de bâtons de gros calibre. La cloche des Grecs sonna à toute volée, celle des Latins y répondit par le tocsin, la place s'emplit d'une foule bruyante, et à l'intérieur de l'église le sang coula au milieu des hurlements de ceux qui donnaient ou recevaient les coups. Figurez-vous l'état du pauvre curé disant la dernière messe à l'autel! Autrefois on avait affaire aux Turcs et aux Grecs; aujourd'hui les premiers se sont calmés, mais les seconds restent plus agressifs, plus arrogants et plus acharnés que jamais.

J'ai passé deux semaines à Jérusalem, que j'ai visitée et d'où j'ai fait diverses excursions. J'ai demeuré ensuite une semaine à Bethghialla (l'antique Gilo, patrie de ce bon apôtre d'Achitophel) au séminaire patriarchal. Je suis également allé de là à la fontaine de la très-Sainte Vierge, à celle de St Philippe sur la route de Gaza, et aux vasques de Salomon, antique et magnifique chef-d'œuvre

de l'art. Aujourd'hui il pleut; mais dès que le temps changera, je regagnerai Jérusalem et je me rembarquerai. Je m'arrêterai quelques jours à Damiette et à Mansourah, points importants pour mon histoire. Je verrai Péluse, Alexandrie, Suez et le Caire; puis j'effectuerai mon retour.

Le bruit court que ce grec, dit le Président, garde le lit, blessé à la tête et gravement malade, avec une épaule démise et un bras cassé. Parmi les nôtres il y a un pèlerin espagnol avec trois blessures au crâne et un frère convers dont le poignet est tout meurtri; on craint à la première occasion une deuxième échauffourée plus violente que la première. Il est, du reste, inutile de décrire de pareilles scènes; pour s'en faire une idée, il faut voir ce pays-ci.

J'ai dit l'une des trois messes de la Noël, et précisément la troisième, sur l'autel qui a reçu les prières de saint Jérôme. Pensez si je ne me suis pas souvenu de celui qui porte ce nom sous la pourpre romaine, bien que je n'aie jamais su si les félicitations que je lui ai adressées d'Athènes le 30 septembre lui sont parvenues.

Je me recommande à vos prières, et vous donnant le saint embrassement tel que se donnèrent nos fondateurs, tel que je le vois peint ici dans plusieurs tableaux et reproduit au naturel dans vos couvents, je me déclare

Votre très-affectionné frère,
A. Guglielmotti,
des Fr. Prêcheurs.

Lettre du P. Louis de Ravenne, *Min. Obs., Missionnaire apostolique à Alep en Syrie, au Révérendissime* P. Séraphin Milani, *custode de Terre-Sainte, sur le mouvement catholique qui se manifeste chez les Arméniens de Maraasc et de Zeitun.*

Alep, ce 22 *novembre* 1863.

Révérendissime Père,

Par ma lettre en date du 19 juillet dernier j'informais Votre Paternité Révérendissime de la mission que S. E. Mgr Joseph Valerga, Patriarche de Jérusalem et sous-délégué apostolique en Syrie, m'avait donnée de me rendre à Maraasc et à Zeitun,

pour observer et apprécier la portée du mouvement religieux qui s'est prononcé parmi les hérétiques Arméniens, mouvement sur lequel avaient couru tant de bruits différents.

Revenu depuis quelques semaines de ce pays, et ayant rendu compte à son Excellence de la mission qu'elle avait bien voulu me confier, je me fais aujourd'hui un devoir de vous donner le plus succinctement possible à ce sujet quelques détails dont je crois que la connaissance pourra intéresser Votre Paternité Révérendissime.

Mais avant de les aborder, je dois vous dire que dès le mois de janvier 1857 il se déclara chez les Arméniens de Maraasc un grand mouvement vers le catholicisme, lequel fit rentrer plusieurs centaines de familles hérétiques dans le giron de l'église. A cette époque il n'y avait point là des prêtres catholiques pour seconder ce mouvement, non plus que pour accueillir et encourager les hérétiques qui se convertissaient. C'est pour cela que le P. Jésuald, de Gênes, Min. Obs. Missionnaire apostolique de Terre-Sainte, alors curé des Latins à Alep, se rendit à Maraasc, où il obtint, dans les quelques mois qu'il y passa, des résultats si heureux que le Patriarche catholique arménien, voulant prendre soin de ces néophytes, que leur conversion avait placés sous sa juridiction, trouva dans la seule ville de Maraasc plus de deux mille convertis. Ce nombre parut suffisant non-seulement pour y établir une mission importante, mais même pour y créer un diocèse; c'est ce qui se fit en 1858, quand Mgr Pierre Apollian, évêque de Cilicie, alla se fixer en cette ville.

Cette nouvelle population arménienne catholique, qui se formait à Maraasc, devait être comme le germe de la moisson plus abondante que l'Eglise allait recueillir par la suite. En effet, non-seulement ces premiers néophytes entraînèrent avec eux plusieurs centaines de leurs anciens coreligionnaires de Maraasc, mais ils inspirèrent aux Arméniens des villages voisins le désir de les imiter.

Malheureusement, comme l'évêque Arménien et le peu de prêtres qu'il avait près de lui ne pouvaient pourvoir à tous les besoins spirituels d'une si grande multitude de convertis, il arriva, d'une part, que les conversions ne se multiplièrent point en proportion des bonnes dispositions de ces hérétiques, et d'autre

part, que les nouveaux catholiques ne furent plus satisfaits du pur rite arménien qu'ils avaient conservé après leur conversion. Le Patriarche arménien catholique manquant des ressources et des prêtres nécessaires pour faire droit aux trop justes exigences des néophytes, ils s'adressèrent à la Custodie de Terre-Sainte et demandèrent à diverses reprises qu'on leur envoyât des Missionnaires Franciscains chargés de leur direction spirituelle.

Je ne veux point maintenant m'appesantir sur les causes qui ont pu concilier aux Missionnaires de Terre-Sainte les sympathies de ces néophytes. Il suffira d'observer que la prudence et le zèle dont le Père Jésuald fit preuve, quand il les reçut dans le sein de l'Eglise, furent pour eux un motif de placer leur confiance et leurs espérances dans les Missionnaires Franciscains. Ce Père s'occupa d'eux avec une sollicitude vraiment toute spéciale, tant en les secourant dans leurs nécessités spirituelles, qu'en veillant à leur honneur et à leur sécurité, en les protégeant contre les avanies, toujours fréquentes, du gouvernement turc, et contre les persécutions des hérétiques, leurs anciens coreligionnaires. Ce fut à cette occasion, et sur la demande du P. Jésuald lui-même, que M. le comte Bentivoglio, alors consul de France à Alep, plaça à Maraasc un représentant de la France en la personne de M. Antoine de Mulinari, pour protéger les intérêts de la nouvelle population catholique.

Cependant les Pères de Terre-Sainte, sachant bien quelle est la susceptibilité ombrageuse du clergé oriental, crurent sage de résister longtemps aux invitations et aux prières des nouveaux catholiques de Maraasc. Les choses durèrent ainsi jusqu'au milieu de cette année, où les néophytes, voyant l'inutilité de leurs démarches près de la sainte Custodie, à laquelle ils s'étaient tant de fois adressés, recoururent à Son Exc. Mgr Joseph Valerga et en sollicitèrent avec instance l'envoi de Missionnaires Franciscains; ils alléguaient que non-seulement leur présence à Maraasc eût été d'un immense avantage pour ceux qui étaient déjà convertis, mais qu'elle eût encore encouragé à rentrer dans le sein de l'Eglise un bien grand nombre de familles hérétiques, qui n'attendaient que des Missionnaires pour se convertir.

Son Exc. Mgr le Patriarche Valerga jugea nécessaire, avant de prendre aucune mesure, de connaître le véritable état des choses, et c'est ainsi que je fus chargé d'aller à Maraasc et à Zeitun, afin de l'observer et d'en rendre un compte exact.

Je partis donc dans les premiers jours de septembre pour Maraasc, qui est distant d'Alep de six journées de chemin. Je ne m'arrêtai dans cette ville que deux jours, pour continuer mon voyage jusqu'à Zeitun et jusqu'aux villages qui en dépendent. J'arrivai à Zeitun après avoir fait une route extrêmement pénible sur les hautes cimes du Taurus, et après avoir franchi le rapide et sinueux fleuve de Giahan, qui coule à travers cette chaîne de montagnes et marque les frontières séparant la Syrie de l'Anatolie. Zeitun est un gros bourg plutôt qu'une ville, qui contient près de douze mille âmes; c'est le chef-lieu de la province du Zeitun, laquelle se compose de huit ou neuf autres petits villages, habités exclusivement par une colonie Arménienne qui, cachée depuis des siècles dans ces montagnes, a conservé sa religion et son autonomie politique. A la suite de la guerre que lui fit l'année dernière Azziz, pacha de Maraasc, la colonie fut assujettie à la sublime Porte, et depuis lors elle a perdu, avec son indépendance, une grande partie de ses ressources, la paix et la sécurité, où elle avait su se maintenir, quand elle s'administrait et se gouvernait par elle-même. Car le nouveau Modìr turc, qui a pris le gouvernement du pays au nom de la Porte, non content d'employer pour les opprimer tous les moyens que lui fournit le pouvoir dont il dispose, excite et pousse les ennemis des Zeitunais, tels que les Tagerliens, les Circassiens et autres Musulmans, à faire tout ce qu'ils peuvent au préjudice de ces infortunés chrétiens. Je n'ai point ici l'intention de vous dépeindre longuement la triste situation dans laquelle gémissent ces malheureux; il me suffira de dire que, dans le peu de temps que j'ai passé à Zeitun, j'ai été moi-même témoin de faits et de fraudes qui font horreur. Mais ce fut peut-être l'état déplorable auquel sont réduits les Zeitunais, qui les détermina à embrasser le catholicisme; toutefois ils mirent à leur conversion la condition qu'ils seraient dirigés par des Missionnaires latins, dans l'espoir que ceux-ci useraient de l'influence de la France pour les soustraire en grande partie aux persécutions et aux avanies qu'ils endurent. Mais quelle qu'ait été la cause du mouvement qui a poussé cette population vers la religion catholique, le fait est qu'elle veut tout entière l'embrasser, sans en exclure l'évêque et le clergé schismatiques, pourvu seulement qu'on lui permette de suivre le rite latin.

Du reste, je ne saurais croire que les circonstances critiques, au milieu desquelles se trouvent les Zeitunais, soient la cause unique des sympathies qu'ils ont montrées pour notre religion. Indépendamment de beaucoup d'indices qui m'ont convaincu du contraire, j'ai eu connaissance d'un fait où j'ai vu une preuve très-décisive, bien qu'indirecte, de l'impulsion secrète qui pousse cette peuplade hérétique à rentrer dans le sein de l'Eglise. Il y a huit mois qu'un ministre protestant se présentait à Zeitun, mais, malgré tout le prestige que lui donnaient l'argent et la protection qu'il promettait au nom du gouvernement anglais, il se vit contraint de déguerpir nuitamment, deux heures après son arrivée, parce qu'on menaçait de le brûler vif avec ses compagnons. Aujourd'hui, sans que les circonstances aient changé, un prêtre catholique qui se présente au nom du représentant du Saint Siége est accueilli comme en triomphe; ceci me paraît être très-significatif et permet de supposer chez les habitants une opération inexplicable de la grâce divine, qui, laissant les passions humaines et les événements malheureux suivre leur cours, conduit au salut la génération actuelle et les générations futures.

Ayant quitté Zeitun et ayant visité les villages de la province, où les habitants me déclarèrent, comme à Zeitun, qu'ils voulaient embrasser le catholicisme, je retournai à Maraasc. Là je dus entendre les plaintes de ces pauvres catholiques qui, depuis leur conversion, n'avaient jamais été pourvus de prêtres, je ne dis pas de prêtres en nombre suffisant, mais même de ceux qui eussent été nécessaires pour vaquer aux choses essentielles du ministère.

On compte plus de trois mille catholiques, au service spirituel desquels il n'y a que deux prêtres et l'évêque. La ville de Maraasc présente d'ailleurs par sa position topographique et par ses mauvais chemins, qui en hiver ou en cas de pluie sont absolument impraticables, de grandes difficultés au clergé obligé de pourvoir aux besoins d'une population dispersée aux quatre coins de la ville; c'est ce qui empêche souvent la plus grande partie des habitants, surtout les femmes et les enfants, d'assister les jours de fête aux offices divins. Mgr Pierre Apollian m'a avoué ouvertement l'impossibilité où il se trouve de donner les soins convenables à tous ces braves gens, et voyant son Patriarche lui

fermer l'oreille, quand il lui demandait quelques prêtres, il résolut de faire une dernière tentative, en adressant à Mgr le Patriarche Joseph Valerga une pétition, signée de lui et de tous les chefs de la nation arménienne catholique, par laquelle il priait ce zélé Prélat de lui prêter son concours afin d'obtenir que les Pères Missionnaires Franciscains partageassent avec ses prêtres les soins spirituels réclamés par son troupeau.

Du reste l'importance d'une mission latine à Maraasc est surtout prouvée par les dispositions des hérétiques, qui se sont fait inscrire, par centaines, comme voulant devenir catholiques, en dépit des intrigues de leurs prêtres et des calomnies ridicules débitées sur mon compte. Bien plus, quelques-uns de ces prêtres eux-mêmes m'ont donné leur parole que, si les Franciscains de Terre-Sainte s'établissaient à Maraasc, ils leur amèneraient le reste de leurs compatriotes qui jusque là persistaient dans l'hérésie. En même temps que ceux de Maraasc, les Arméniens des villages circonvoisins vinrent m'exprimer les mêmes idées et les mêmes intentions. Ce fut alors que je sus que ces villages s'étaient déjà faits catholiques, au temps du P. Jésuald; mais ils étaient retournés à leur ancienne secte, faute de prêtres et de secours.

Vous voyez par ces courts détails, Révérendissime Père, qu'il y a pour l'Eglise une grande moisson à recueillir parmi les Arméniens de Maraasc, de Zeitun et des villages de cette contrée; vous voyez qu'il n'y a pour ainsi dire qu'un mot d'ordre à donner pour les faire entrer dans l'arche du salut : c'est là une moisson mûre qu'il serait bien pénible de voir enlever par d'autres que les ouvriers de la vigne du Seigneur, comme les Protestants cherchent malheureusement à le faire par toute sorte de moyens dont ils disposent. Or ces moyens ne sont que trop puissants et trop efficaces près d'un peuple tombé dans la plus déplorable ignorance et plus dégradé même que les Turcs au milieu desquels il vit. On frémit d'horreur quand on connait les abus auxquels il est entraîné par ses prêtres, et par quelles odieuses et abominables superstitions il est retenu dans l'erreur, grâce au monopole de son clergé. Il suffira de rappeler que les prêtres schismatiques accordent à leurs adeptes le privilége de porter sur leur tête la sainte Eucharistie, enveloppée dans un chiffon, comme un gage qui les préserve de tout mal et les absout de

tout péché; de sorte que ces malheureux s'exposent à tous les périls et se livrent à tous les excès sous l'égide du Sacrement qu'ils outragent par cette profanation sacrilége. Il est donc fort à craindre que ces infortunés, qui se montrent maintenant si bien disposés à se faire catholiques, vaincus par l'ignorance et l'égoïsme, ne cèdent aux séductions du protestantisme, qui leur élargit tant le chemin du ciel, et leur offre en outre tous les avantages matériels qu'on estime et qu'on honore le plus en Orient.

Toutes ces choses que je touche rapidement ici, je les ai exposées plus longuement et plus minutieusement dans la lettre que j'ai écrite à S. E. Mgr Joseph Valerga, et j'ai l'espoir que ce digne prélat, avec le zèle éclairé qui le distingue et sa grande connaissance des questions d'Orient, ne négligera point une affaire d'une si haute importance. Il a daigné, en réponse au rapport que je lui ai fait sur ma mission, m'assurer de tout son concours près du Saint Siége, afin qu'on prenne les moyens et qu'on adopte les mesures qu'on jugera les plus utiles. Il ne me reste donc maintenant qu'à supplier Votre Paternité Révérendissime de vouloir bien se joindre à Son Excellence et travailler avec elle à la réussite de l'entreprise. La fondation d'une mission latine à Maraasc est devenue une œuvre de première nécessité; et demandée à la fois par les hérétiques comme par les catholiques, et jusque par l'évêque schismatique et ses prêtres, il semblerait facile de la réaliser, à raison des espérances qu'il est permis de concevoir en l'absence des difficultés locales. Je ne l'ai toutefois point promise, parce que je n'avais pas le droit de la promettre. Mais j'ai promis de recommander l'affaire avec toute la chaleur possible, non-seulement à Son Exc. Sérénissime Mgr le Patriarche Valerga, qui m'avait envoyé vers eux, mais aussi à Votre Paternité Révérendissime; ce que je fais en vous adressant cette lettre. Pour le moment il faudrait absolument envoyer à ces néophytes, qui m'ont donné dernièrement leur nom, deux ou trois prêtres, de peur de leur faire perdre courage, et afin de les soustraire aux critiques et aux persécutions des hérétiques. Ceux-ci, d'après ce qu'on m'écrit, commencent à se moquer des nouveaux convertis, comme s'ils avaient été trompés et joués. Plus tard, une fois la mission fondée, on recourrait pour la développer à telles mesures et à telles combi-

naisons qui deviendraient nécessaires et que comporterait la situation.

En attendant, je réclame la bénédiction Séraphique et je termine en me disant avec les sentiments du plus profond respect,

De votre Paternité Révérendissime,
Le très-humble, très-dévoué et très-affectionné serviteur et fils en J.-C.,
Fr. Louis de Ravenne,
Miss. Apost. en Terre-Sainte.

Lettre du P. Daniel de Pericenno, *Min. Obs. Miss. apost. en Syrie et en Arabie, au* R. P. Cyprien de Trévise, *Professeur de Théologie au couvent de* la Vigne *à Venise, sur l'état du Christianisme en ces contrées.*

Très-Cher Père Cyprien,

Votre très-aimable lettre du 30 juillet dernier, qui ne m'est parvenue que le 10 de ce mois, m'a causé autant d'édification que de plaisir. Encouragé par vos bienveillantes paroles, je me mets donc aussitôt à l'œuvre pour vous décrire de mon mieux l'état de ce pays et de la mission confiée aux soins de nos confrères de Terre-Sainte. Je sais bien que, si vous voulez fixer votre attention sur ces vastes et belles provinces d'Asie, c'est que vous avez toujours beaucoup aimé à suivre par la pensée l'œuvre des saintes missions, soit en partageant avec joie les espérances de l'Eglise, quand les hommes accueillent la foi avec docilité, soit en prenant part à ses afflictions, quand la constance des fidèles est mise à l'épreuve des persécutions. Aussi l'intérêt que vous portez à ce pays, qui fut le berceau du christianisme et que notre Ordre cultive en partie depuis plus de six siècles au milieu de tribulations infinies, cet intérêt, dis-je, ne m'inspire-t-il aucun étonnement. Car celui qui a le zèle de la religion trouve assez de motifs pour s'occuper de ces contrées dont il suffirait de bien étudier la situation actuelle pour en faire sortir de grandes révélations, pareilles à celles qui en sont venues autrefois pour civiliser le monde; et tandis que tant de gens méconnaissent aujourd'hui l'influence sociale du christianisme, il suffirait de tourner les yeux vers ce pays, pour se convaincre que sur un autre terrain que le christianisme il

n'est pas possible d'assurer aucune solidité ni aucune durée à l'édifice social.

Oui, cette vérité trouve sa plus évidente démonstration dans l'état actuel de ce pays.

Quel peuple, en effet, a jamais possédé plus d'éléments propres à constituer une puissance inébranlable que ceux dont les Turcs ont disposé à l'époque où ils se sont emparés de ces contrées? Un territoire immense, des provinces riches, des campagnes extrêmement fertiles, des frontières naturelles et d'une défense facile, une population nombreuse, intelligente et énergique, voilà tout ce qui est tombé en leur pouvoir; mais quel parti en ont-ils tiré? Le peuple turc reste pour garder des ruines qu'il a lui-même amoncelées; loin de jamais songer à se former des concitoyens parmi ceux qu'il a subjugués, il s'est constamment attaché à dévaster ses propres domaines, au lieu de les faire fructifier par l'industrie et le travail. C'est ainsi que d'immenses et fertiles plaines ne sont plus que des déserts infestés par les Bédouins et les Druses, tribus indépendantes et vagabondes qui attendent les voyageurs au passage pour les assaillir, les dépouiller et même les tuer. La seule plaine d'Alep a une étendue de plus de vingt lieues du côté de la mer et d'environ quarante lieues vers le couchant et le nord; ce territoire, s'il était cultivé, pourrait nourrir une très-forte population, tandis qu'il reste inculte et désert. Or il y a lieu d'attribuer cette négligence de la culture du sol au seul gouvernement, qui est incapable d'en assurer les produits par sa protection. Il en résulte que l'arabe, auquel l'expérience a plus d'une fois montré qu'il ne recueille point ce qu'il a semé, travaille très-peu et s'abrutit chaque jour davantage dans la fainéantise et la misère, parce qu'on lui impose un tribut qu'il ne peut payer. Mais pourquoi donc les Turcs tiennent-ils une semblable conduite, si contraire à leurs propres intérêts? C'est qu'ils obéissent à une impulsion religieuse en désaccord avec les besoins de l'humanité. Il ne leur manque qu'une religion et une morale propres à coordonner les féconds éléments de prospérité que leur offre le pays. Cependant, me direz-vous, le catholicisme, qui est la véritable et unique clef de la civilisation, y subsiste encore; nos Missionnaires l'y prêchent toujours et l'y maintiennent depuis plus de six siècles : comment alors, malgré l'action du

catholicisme, s'expliquer une pareille décadence? A cela je réponds qu'il n'est nullement douteux que la nation turque, qui vit depuis longtemps au milieu des peuples chrétiens, n'ait ressenti quelques-uns des effets salutaires que l'Evangile, avec sa vertu divine, sait produire sur les peuples; car il est évident que les mœurs des Turcs et la plupart de leurs usages ont été préservés de l'excès de barbarie auquel ils seraient arrivés, loin de tout contact avec la religion catholique. Malheureusement les Musulmans ne correspondent à cette action civilisatrice de la foi que sur quelques points à l'égard desquels il était inévitable qu'ils la subissent, dès lors les résultats obtenus ne pouvaient être que trop insignifiants, comme l'antipathie que le fanatisme religieux leur inspire contre les chrétiens subsiste toujours, il est naturel qu'après tant de siècles de vie commune et de relations sociales, les premiers n'éprouvent envers les seconds aucun sentiment de confiance ou de fraternité. Il s'ensuit nécessairement que les rayas (c'est le nom qu'on donne aux chrétiens) vivent tellement isolés du reste de la nation, qu'entièrement étrangers aux événements publics de chaque jour, ils ne pensent qu'à leur malheur et à leurs souffrances continuelles, auxquelles la seule voix du Missionnaire catholique procure quelque adoucissement. Dans cet état de choses il est presque impossible que le Musulman se rapproche de notre sainte religion; et bien que la loi ne lui fasse plus un crime, comme autrefois, de soumettre à son examen le livre de son faux prophète, il se garde bien d'user un peu de ce droit; car il sait qu'il encourrait certainement la disgrâce de ses parents et de ses amis, si, reconnaissant ses erreurs, il abjurait le Coran. Mais ce qui vous fera mieux comprendre l'impossibilité de la conversion des Turcs au catholicisme, c'est que l'Islamisme est l'ennemi juré du christianisme, ennemi puissant et inaccessible à la persuasion, et que ses adeptes nous sont hostiles par conviction religieuse; car ils n'agissent que d'après le Coran, soit en paix soit en guerre, et loin d'être indifférents à la propagation de ses fausses doctrines, ils se livrent encore à un ardent prosélytisme et accueillent avec empressement tous ceux qui demandent à y être initiés. Il est donc clair que, si l'on ne parviendra jamais à civiliser ces peuples sans le christianisme, l'Evangile ne pourra jamais non plus soumettre les Musulmans à son empire, tant

que la situation actuelle du pays ne sera point changée du tout au tout, c'est-à-dire tant que la Providence ne cessera point de se servir, comme d'un instrument de ses vengeances, de la puissance turque, unique appui de l'Islamisme.

Ne croyez pourtant pas, mon cher Père, que dans de pareilles circonstances, nous Missionnaires, nous soyons ici désœuvrés; au contraire, nous pouvons à peine, vu notre petit nombre, pourvoir aux besoins spirituels des chrétientés de la Syrie et de l'Egypte, et nous croirons avoir déjà beaucoup fait, si nous parvenons, à force de soins et d'activité, à maintenir la foi et les bonnes mœurs chez ce peu de catholiques, qui nous regardent comme leur unique appui et leur unique consolation.

Voilà, cher Père, ce que j'ai cru, pour condescendre à vos désirs, devoir vous marquer en ce moment. Plus tard je vous ferai connaître l'état des deux principales Eglises dissidentes de la Syrie, l'Eglise grecque et l'Eglise arménienne et vous assurant dès aujourd'hui que cette dernière nous permet de concevoir de grandes espérances, je vous prie de vous en souvenir toujours dans vos prières.

Votre très-affectionné confrère,
FR. GABRIEL DE PERICENNO,
Min. Obs. Miss. apost. en Egypte et en Arabie.

Alep, en Syrie, ce 27 septembre 1863.

Lettre du R. P. CYPRIEN DE TRÉVISE, *Min. Obs., professeur de théologie au couvent de* la Vigne *à Venise, au Rédacteur des* Annales, *sur quelques mésaventures des missions Franciscaines en Palestine.*

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Je viens, comme je vous le promettais dans une lettre précédente, vous donner quelques détails sur ce qui est arrivé à notre confrère Félix des Masi, porteur des aumônes et des provisions envoyées des Provinces Vénitiennes en Terre-Sainte. J'ai voulu exprès attendre son retour, qui a eu lieu au mois dernier, pour entendre de sa bouche même le récit de sa mésaventure, et voici ce qu'il m'a raconté.

Ayant dès le mois de juillet dernier fait toutes ses commissions à Jérusalem et en divers autres endroits de la Palestine,

il se disposait déjà à quitter la Terre-Sainte, lorsque de nouvelles affaires l'obligèrent à retourner à Nazareth. Il partit donc de Caifa le 8 août, un peu après midi, dans la direction de cette ville, accompagné de son *mukar* (ou guide de cheval); et comme il est plus sûr de voyager en nombre dans ce pays là, il se joignit volontiers à une petite caravane de voyageurs suivant la même route. Cette troupe se composait d'un ministre protestant de Nazareth, qui avait à sa suite un janissaire, et du fils d'un ministre anglais de Jérusalem, qui avait aussi avec lui sa femme et un janissaire. Marchant ainsi au nombre de sept personnes, nos voyageurs laissèrent derrière eux le ruisseau qui, venant du Thabor, se joint en cet endroit au célèbre torrent le Cison, et traversèrent dans les montagnes le grand bois de chênes qu'on ne tarde point à rencontrer, jusqu'à ce que ces Messieurs les Anglais, las de courir de droite et de gauche, à la recherche des sites remarquables par d'anciens souvenirs ou par des points de vue pittoresques, voulurent s'arrêter pour déjeûner sous ces arbres gigantesques, et invitèrent le Frère Félix ainsi que son *mukar* à les imiter; ceux-ci ne crurent point devoir y consentir, et s'étant excusés de leur refus, ils résolurent d'aller seuls en avant, d'autant plus qu'on approchait de Nazareth, et que la route passait pour être si sûre que dans la matinée de ce jour même un Père jésuite l'avait parcourue sans un compagnon ou guide quelconque. Ayant donc franchi l'immense plaine qui s'étend à la sortie du bois et au milieu de laquelle se trouve un petit village, ils arrivèrent à une grande et belle fontaine, tout entourée de figuiers et d'oliviers, où les voyageurs ont coutume de s'arrêter pour abreuver leurs chevaux.

C'est donc là que le Frère Félix et son mukar, faisant halte dans cette intention, entendirent à diverses reprises, au milieu du silence qui règnait de toutes parts, une espèce de hurlement prolongé, comme celui des chiens sauvages dont l'on trouve un grand nombre dans les environs; toutefois le mukar supposa que ce n'était point un hurlement de chiens ou d'autres animaux sauvages, mais plutôt celui de gens peu éloignés, et il ne douta point que ce ne fût un signal convenu entre des bandits. Il avait raison; car, au moment où, un

peu effrayé, il avait lâché la bride aux deux chevaux, voilà que plusieurs hommes, armés de longs bâtons, débusquent tout-à-coup du milieu des oliviers et fondent avec fureur sur les deux voyageurs; l'un d'eux assaillit le Frère Félix et se met à lui décharger sur la tête avec violence des coups de bâton répétés, sans lui laisser même le temps de demander merci; il s'acharna tellement à son odieuse besogne que, d'après le rapport du F. Félix, un coup succédait à l'autre, comme se succèdent les coups du forgeron qui bat le fer avec son marteau. Aussi l'infortuné tomba-t-il par terre, dans une mare de sang, sans que son bourreau cessât de frapper : il semblait vouloir absolument le tuer. Les autres assassins survinrent ensuite et se mirent à le dépouiller de ses vêtements et de tout ce qu'il avait sur lui et sur son cheval, tandis que leurs compagnons luttaient encore avec le *mukar*, qui, étant armé d'un fusil, essayait de résister; mais ce dernier fut à son tour renversé par terre, couvert de plusieurs blessures à la tête et à la poitrine. Alors les brigands, après avoir enlevé au F. Félix et au *mukar* une grande partie du bagage que leur avaient confié les Anglais, songèrent, chargés de butin, à fuir précipitamment, laissant les deux infortunés presque expirants des suites des énormes blessures qui leur avaient été faites. Il ne leur servit de rien d'être bientôt rejoints par les voyageurs anglais; car, loin de leur porter secours, dès que ceux-ci les virent baignés dans le sang et privés de la parole, ils cédèrent à la peur et reprirent le chemin de Nazareth. En y arrivant, ils s'empressèrent de donner avis de ce qui s'était passé à notre couvent, où ils dirent de plus que le pauvre religieux et son guide étaient déjà morts. Néanmoins nos Pères, bien que consternés à la première annonce d'une si mauvaise nouvelle, n'hésitèrent point longtemps à prendre un parti; à l'instant même, plusieurs d'entre eux, suivis du frère infirmier, coururent sur les lieux, pour porter secours aux deux blessés; mais ils ne purent, à cause de la distance, arriver près d'eux que deux heures après l'événement. Grâce au ciel, les deux voyageurs vivaient encore. Néanmoins chacun peut s'imaginer à quelle extrémité ils étaient réduits et comment, en un pareil état, ils avaient passé tout le temps qui s'était écoulé. Ce fut, certes, pour eux un grand bonheur que les

secours dont ils avaient besoin ne se fissent point attendre plus longtemps; car ils avaient déjà perdu presque tout leur sang et ils se sentaient défaillir à tout moment. Oh! quel douloureux spectacle ne s'offrit point à la vue des religieux et des autres personnes accourues sur les lieux, quand ils virent les deux infortunés tellement défigurés par les coups et gisant à demi nus au milieu d'une mare de sang! L'infirmier, qui s'approcha d'eux le premier, reconnut que le frère Félix avait reçu huit graves blessures à la tête, et que trois doigts de la main droite lui avaient été cruellement écrasés. On commença donc par lui étancher le sang avec des compresses dont l'on s'était muni exprès, on le fortifia par un cordiale, et l'on résolut ensuite de le transporter au couvent, en s'y prenant de cette manière : on le hissa sur un cheval où un homme le soutint en montant derrière lui en croupe, tandis que deux autres, marchant à pied, le soutenaient sur les côtés. Un pareil moyen de transport ne fit certainement qu'empirer les blessures, mais c'était le seul qu'on put adopter dans des sentiers très-étroits et très-difficiles. Du reste, le Fr. Félix, en se tenant ainsi droit, recouvra bientôt l'usage des sens, et put remarquer le grand bruit qui se faisait autour de lui; en effet, plus de trois cents personnes étaient accourues de Nazareth sur les lieux; la ville entière s'était pour ainsi dire soulevée en apprenant un pareil événement, et il semblait qu'il s'agît d'une révolution,

Quand on fut arrivé, comme il plut à Dieu, au couvent, on plaça le Fr. Félix sur un lit, et le médecin ayant avec le frère infirmier mieux examiné les blessures, jugea que quelques-unes étaient vraiment mortelles, de sorte qu'on désespérait déjà de la guérison du malade.

Mais Dieu ne permit point qu'il succombât alors, et s'étant recommandé à la très-sainte Vierge dans ce lieu où elle mérita de concevoir le Verbe Divin (le Fr. Félix avait une grande dévotion pour ce sanctuaire et avait beaucoup travaillé à le faire vénérer), il fut par son intercession évidemment arraché à la mort. Aussi tous ceux qui le virent alors regardaient-ils avec lui sa guérison comme un véritable miracle. De fait, il recouvra peu de temps après l'usage de la parole, et dès le sixième jour il put se confesser et recevoir la sainte communion, grâce aux soins persévérants de ses confrères, et surtout du Fr. infir-

mier Joachim, religieux espagnol, le malade commença vingt deux jours après à se lever, et au bout d'un mois il put descendre dans le sanctuaire pour remercier sa bonne protectrice Marie, à la joie inexprimable des habitants de Nazareth, qui le connaissaient depuis longtemps; car c'était la dixième fois qu'il visitait la Palestine, et ce ne fut jamais sans y apporter quelqu'objet offert par des bienfaiteurs d'Europe pour l'embellissement du sanctuaire de Nazareth.

Le bruit et l'indignation qu'excita la nouvelle de cet attentat ne restèrent point restreints à Nazareth; ils se répandirent avec la même force dans tous les environs, jusqu'à Beyrouth et jusqu'à St Jean d'Acre, surtout lorsqu'on sut qu'il fallait imputer le crime non plus aux Bédouins, comme autrefois, mais à ceux des Turcs du pays, qui habitaient les villages voisins de la fontaine des oliviers. Aussi le consul général de France, résidant à Beyrouth, et l'agent consulaire français de Caifa, grandement irrités d'une telle atteinte à la sécurité publique, notifièrent-ils officiellement le fait au pacha d'Acre, en réclamant justice par la mort des malfaiteurs. Le pacha intimidé ne tarda point à se rendre à Nazareth pour instruire le procès et fit emprisonner plusieurs personnes suspectes; mais, faute de preuves et de témoignages, elles furent bientôt relâchées. Pourtant il y avait encore à réparer le dommage causé au sanctuaire et au couvent de Nazareth par le vol des objets que les assassins avaient enlevés au Frère Félix, et les consuls exigèrent satisfaction à cet égard, afin d'inspirer une juste terreur aux brigands du pays. Le pacha d'Acre se prêta également à cette demande, il visita deux fois le Fr. Félix, et ayant pris de lui des renseignements exacts sur la valeur des objets volés, il imposa, suivant l'usage turc, une contribution forcée à tous les habitants des trois villages voisins du lieu où l'attentat avait été commis, et répara ainsi presque entièrement le dommage, sauf à y trouver aussi sa part de profit. Ceci est d'autant plus à remarquer que c'est la première fois peut-être que le gouvernement turc a fait justice aux chrétiens; mais il faut certainement attribuer ce résultat aux deux consuls français.

Telle est, mon Révérend Père, la relation que m'a faite le Fr. Félix lui-même; il se trouve maintenant en ce couvent de Venise, où son état continue à s'améliorer, depuis que se sont

fermées ici deux de ses dernières blessures sur les quatre qui lui restaient à son départ de Nazareth. On espère voir bientôt se fermer aussi les deux autres qui sont encore ouvertes. Quant à lui, il est si peu effrayé de l'accident qu'il est tout disposé à retourner en Palestine, comme par le passé, du moment où les supérieurs jugeront à propos de l'y renvoyer.

Que cette narration véridique serve au moins à confondre ceux qui, se croyant bien informés des choses de la Palestine, ne craignent pas d'affirmer que les Franciscains n'y ont plus rien à craindre, qu'ils y sont aimés et respectés même des Turcs, et qu'ils y passent les jours les plus tranquilles de leur vie. Mais déjà ces romanciers ont perdu leur crédit là-dessus; car chacun sait combien de peines coûte, même de nos jours, aux religieux la garde de ces sanctuaires, qu'ils conservent depuis six siècles au catholicisme au prix de leurs sueurs, de leurs fatigues et de leur sang.

Tout cela est pour répondre à vos questions. — Croyez-moi toujours,

Votre très-dévoué confrère,
Fr. Cyprien de Trévise, *Min. Obs.*

Venise, le 8 *décembre* 1863.

II.

EGYPTE.

Lettre du R. P. Bernard d'Orléans, *Obs. de la Province de S*t *Louis de France, au* R. P. Joseph de Calvi, *Vicaire de Terre-Sainte, sur la Mission Franciscaine de Port-Saïd, le long de l'isthme de Suez.*

Port-Saïd, ce 9 *novembre* 1863

Mon Vénéré Père Vicaire,

J'ai différé jusqu'à ce moment de vous écrire, afin de pouvoir vous écrire si je retournerai à Jérusalem, ou si je resterai ici pour travailler à cette fatiguante Mission de Port-Saïd. J'ai été envoyé par une lettre d'obédience du Révérendissime Père Custode, en date du 14 octobre, et j'y suis venu aussitôt, après avoir accompagné le Frère Joseph jusqu'au delà de Mansourah.

Assurément nous n'avons point ici le Paradis terrestre; c'est un désert tout nu, où l'on ne trouve que du sable : pas un

brin d'herbe, un arbre, une pierre; pas un coin de terre, qu'on puisse mettre en culture; nous sommes seuls, au milieu d'une population composée de gens de toutes les nations de la terre, la plupart français, venus ici afin de chercher fortune, sans qu'ils pensent jamais peut-être qu'ils ont une âme à sauver, et qu'il y a une autre vie.

Or, comme Notre Seigneur a dit qu'il est impossible de recueillir du raisin sur le rocher ou du grain sur les pierres, j'ai commencé le jour de la Toussaint un cours d'instructions religieuses, auquel le consul a assisté avec un grand nombre d'employés aux travaux du canal; malheureusement ces hommes ne cessent point de travailler, même les jours de fête, jusque vers midi. Dimanche dernier j'ai encore eu un nombreux auditoire, et j'ai expliqué la parabole du bon et du mauvais grain, au milieu de l'attention générale.

Mais ce n'était point assez : il fallait pourvoir à ce que les bons ouvriers pussent au moins entendre la messe avant d'aller au travail, et pour cela nous décidâmes qu'elle se célébrerait avant le jour. En effet, avant l'heure fixée, il y en avait plus de trente à la porte de notre modeste oratoire, et le dimanche suivant, ce nombre s'accrut jusqu'à quatre-vingts, qui montrèrent tous un pieux recueillement jusqu'à la fin du saint sacrifice.

Ce début me fait espérer que nos efforts ne seront point inutiles, et que peu à peu, avec la grâce du Seigneur, la Mission produira des fruits excellents, quand nous aurons réussi à faire de tous ces ouvriers une société de chrétiens. Mais pour obtenir un si grand succès, nous avons besoin des prières ferventes de nos confrères de Jérusalem et de toutes les bonnes âmes qui s'intéressent aux destinées de la foi catholique par la conversion des pécheurs et des infidèles. C'est pourquoi nous nous recommandons spécialement à vous, qui demeurez sur les sommets de la montagne sainte du Seigneur, afin que ses bénédictions descendent avec abondance sur notre œuvre dans ces plaines arides de l'Egypte.

En terminant je vous prie de présenter mes respects au digne consul M. de Barrère, au P. Bassi, au P. Procureur et à tous nos autres confrères de là bas, auxquels je souhaite, ainsi qu'à vous, tous les biens *in Domino*. Croyez-moi toujours,

Votre tout dévoué et affectionné,

Fr. Bernard d'Orléans, *Min. Obs. Miss. apost.*

Lettre du P. Alphonse de Grassano, *Min. réf. Miss. apostolique au Caire, au Révérendissime* P. Séraphin Milani, *Custode de Terre-Sainte, sur les conversions opérées parmi les hérétiques de la Haute-Egypte.*

Le Caire, 15 *septembre* 1863.

Révérendissime Père,

Vous baisant respectueusement les mains, je vous prie de m'excuser si j'ai tardé jusqu'ici à vous procurer la consolation que désirait votre cœur paternel, par la connaissance du bien que nos Missionnaires opèrent parmi les hérétiques. Voici quel a été le motif de mon retard. Deux prêtres hérétiques du village de Négade ont témoigné, il y a environ six mois, l'intention de se faire catholiques; mais comme ils sont propriétaires de l'unique église qu'il y ait dans ce pays, notre Missionnaire voulant prévenir les troubles qu'occasionnerait le retour de ces deux prêtres à la foi catholique, ne fût-ce qu'à l'instigation de l'évêque hérétique, a jugé prudent de commencer par les mettre sous la protection consulaire. Le consul demanda qu'ils apportassent en personne au Caire les titres d'érection de leur église. En conséquence, le Père se disposait à les accompagner, après que serait rentré à l'Hospice le T. R. P. Louis de Modène, qui était allé ouvrir une petite chapelle dans un autre village. Mais sur ces entrefaites Dieu voulut que notre Missionnaire passât à l'éternel repos, de sorte que l'autre a dû différer son arrivée ayant à conduire avec lui les deux prêtres à convertir : cette arrivée ne peut cependant plus tarder longtemps. Si ce fait s'accomplit, Révérendissime Père, nous espérons voir bientôt la conversion de tout le pays, qui compte près de deux mille habitants. Cependant les hérétiques de la Haute-Egypte sont très-présomptueux, malgré leur extrême ignorance, et ils entament volontiers des discussions religieuses et philosophiques. Mais la grande autorité que ces deux prêtres exercent sur leur esprit et plus encore la grâce du Seigneur nous permettent de beaucoup espérer, surtout parce que celui qui travaille à leur conversion est un Missionnaire aussi brûlant de zèle que l'est le P. Samuel d'Ancadia.

Je n'ai encore reçu aucune réponse des autres Missionnaires auxquels j'ai également écrit pour qu'ils me donnent d'amples détails sur le succès de leur ministère; dès que leurs nouvelles

me seront parvenues, je m'empresserai de les transmettre à Votre Paternité Révérendissime, qui s'en servira comme elle le jugera convenable.

J'ai appris de mon Père Préfet que Votre Paternité se rendra bientôt parmi nous. Ce sera fort avantageux pour notre Mission; je vous souhaite donc un heureux voyage dans la bénédiction du Seigneur. Croyez-moi de votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,
FR. ALPHONSE MARIE DE GRASSANO,
Min. réf. Miss. apost.

III.

CONSTANTINOPLE.

Courts détails envoyés au Rédacteur des Annales *par le* R. P. LÉOPOLD D'ACQUASANTA, *Min. réf. Miss. apost. à Constantinople, sur la fête de l'Immaculée Conception célébrée en cette ville par les Miss. Franciscains.*

Rome, de St Pierre in Montorio, *ce* 26 *déc.* 1863.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Deux lettres que j'ai reçues de Constantinople m'ont fait connaître avec quelle solennité on a encore célébré cette année la fête de l'Immaculée Conception dans notre église de Sainte Marie à Péra, et je vous l'annonce, afin que vous veuillez bien en parler dons vos *Annales des Missions Franciscaines.*

La première de ces lettres me vient de notre très-digne Père Custode et Préfet apostolique le T. R. P. Jean Baptiste de Falerone, qui m'écrit ce qui suit :

Constantinople, Ste Marie à Péra, ce 9 *déc.* 1863.

TRÈS-CHER PÈRE LÉOPOLD,

J'ai bien reçu votre lettre du 28 novembre; elle m'a été extrêmement agréable par les nouvelles qu'elle me donnne de la ville capitale du monde.

Nous avons eu hier Monseigneur l'évêque qui a officié dans notre église de Ste Marie. Tout s'est passé à merveille, et j'ai eu l'honneur de faire sur le mystère de l'Immaculée Conception un petit sermon que j'espère avoir produit un bon effet. Mgr Mé-

lèce, archevêque de Drama, a aussi officié pontificalement suivant le rite grec, à huit heures du matin, à la grande satisfaction des catholiques grecs.

On a aussi découvert hier le nouvel autel dédié à Ste Marie *della Lettera;* il plait à tout le monde, surtout à Son Excellence le pacha Della Suda, qui fut notre commensal et qui a même promis de faire restaurer à ses frais l'autel de St François, en même temps que M. Antoine Giuliani s'offrait à en faire autant pour celui de St Antoine, et M. Vitali, pour celui de Ste Anne. Dieu en soit loué!

Toutefois l'enfer a usé de ses ruses afin de troubler la sainte solennité : quelques méchants répandirent à dessein le bruit que le Saint Père était mort, en ajoutant que la nouvelle m'en était parvenue par le télégraphe; mais je la démentis hautement dans mon sermon, à la joie extraordinaire de tous nos fidèles. Les mêmes méchants s'en vengèrent, en me faisant passer pour un fanatique. Cette accusation me rappela le mot de St Augustin : *vituperari ab impiis laudari est* (*c'est un honneur d'être blâmé par les impies*).

Je termine en me redisant votre très-affectionné,

Fr. Jean-Baptiste de Falerone,
Min. réf.

La seconde lettre est du savant professeur le P. Théophile de Castignano, Miss. apost. et curé de notre église de Ste Marie à Péra; en voici la teneur :

Constantinople, Ste Marie ce 9 *déc.* 1863.

Très-Cher Père Léopold,

J'ai passé huit jours, pour des recherches intéressant mon ministère, dans l'île des Princes, où j'ai été fort heureux de voir que le P. Jovite, qui vous remplace maintenant ici comme curé, poursuit avec beaucoup de zèle l'œuvre que vous avez commencée, et qui avec la grâce de Dieu sera bientôt couronnée d'un plein succès.

Hier nous avons célébré la fête de l'Immaculée Conception avec une pompe extraordinaire, rehaussée par des cérémonies pontificales suivant le rite grec et le rite latin, avec une musique excellente et au son de l'orgue que touchait admirablement le maëstro Bragazzi.

L'église était si bien ornée que tout le monde en fut ravi, surtout lorsqu'on découvrit le nouvel autel dédié à la Vierge *della Lettera*, œuvre de Ludario Seffelder. Dieu fera le reste; en attendant croyez-moi toujours,

Votre tout affectionné,
FR. THÉOPHILE DE CASTIGNANO,
Min. ref.

Voilà, mon Révérend Père Marcellin, le peu de nouvelles que je vous donne de Constantinople; elles contribueront, j'espère, à l'édification de vos lecteurs.

Croyez-moi, comme j'ai l'honneur de me redire,

Votre très-dévoué et très-reconnaissant serviteur,
FR. LÉOPOLD D'ACQUASANTA,
Min. réf. Miss. apost.,
curé à l'île des Princes, près de Constantinople.

Lettre du P. LÉOPOLD D'ACQUASANTA, *Min. réf. Miss. apost. à l'île des Princes près de Constantinople, sur un miracle qu'on dit être arrivé dans cette ville par l'intercession du Bienheureux* LÉONARD DE PORT-MAURICE.

Ile des Princes. 16 *novembre* 1863.

MON CHER MONSIEUR EGIDIO,

Je partirai, s'il plaît à Dieu, le 19 du courant, de Constantinople pour Rome, d'où je me rendrai pour quelques jours dans ma patrie, afin de vous embrasser ainsi que tous mes parents et amis. Il y a huit ans que j'ai quitté l'Italie; cependant il ne m'eût pas encore été donné de vous revoir, sans un miracle opéré en faveur d'une dame malade par notre Bienheureux Léonard de Port-Maurice. On en a fait l'examen convenable, et j'en porte maintenant la relation à la sacrée congrégation des rites, par laquelle on espère qu'il sera reconnu. En attendant je vais vous le raconter brièvement, en protestant que je n'y ajoute qu'une créance purement humaine, tant que l'autorité infaillible du Saint Siége apostolique n'aura point prononcé son jugement.

Il y avait deux ans que Mme Elisabeth Buzurò de Constantinople souffrait d'un squirrhe au sein droit; il était d'abord très-petit et sans douleur; mais il avait ensuite grossi au point

d'égaler le volume d'une orange, en causant des douleurs très-aigües et très-vives, outre un engourdissement de tout le bras, tel qu'elle ne pouvait plus le remuer en aucun sens. Déjà la tumeur, devenue très-apparente, très-dure et violacée, touchait à sa maturité. Aussi la pauvre femme, prise d'une affreuse mélancolie, avait-elle la figure toute terreuse, et maigrissant bientôt à faire peur, elle perdit entièrement ses forces, au point de ne pouvoir plus faire un pas. A la fin, lorsque déjà la malade était depuis quelque temps réduite à ce triste état, des médecins furent appelés et déclarèrent le mal sans remède. Ce diagnostic fut confirmé par d'autres docteurs qui survinrent; ils tinrent une consultation et ils jugèrent que l'unique moyen curatif était l'amputation du squirrhe, déjà atteint par la gangrène. Mme Buzurò y consentait; néanmoins l'opération fut différée, afin que l'un des trois hommes de l'art avertît secrètement le mari qu'elle ne soustrairait point sa femme à la mort, mais qu'elle lui rendrait seulement l'agonie moins douloureuse. Il en résulta que quelques jours après l'opération ne fut plus possible. Alors quelques sœurs de charité vinrent et préparèrent je ne sais quels baumes et onguents, qui ne procurèrent toutefois aucun soulagement à la pauvre malade. Elle attendait donc l'heure de la mort, mais avec une grande tristesse, à cause des spasmes qu'elle craignait devoir la précéder. C'est pourquoi, nonobstant l'opposition de son mari qui, par les raisons ci-dessus indiquées, ne consentait pas à l'opération, elle résolut de s'y soumettre, aimant mieux mourir sous les coups du bistouri que de se voir dévorer par un cancer. On fixa le jour où elle devait avoir lieu, et la malade pria notre Père Jovite de Memo de vouloir bien l'assister en ce moment, afin que, si elle succombait, il lui donnât l'absolution. Sur ces entrefaites, deux nouveaux missionnaires des nôtres arrivèrent de Rome à Constantinople. Entre autres reliques, ils en avaient une de l'habit de notre bienheureux Léonard de Port Maurice; le P. Jovite la prit aussitôt, se rendit dans la soirée du 10 février 1850 près de la malade, et lui en donna un fragment, en l'exhortant à se recommander au Bienheureux, pour qu'il obtint de Dieu sa guérison. Mme Buzurò suivit le conseil du Père et s'appliqua ce petit fragment sur la tumeur. S'étant couchée, malgré les douleurs cuisantes que lui causait, comme à l'ordinaire, son squirrhe, elle s'en-

dormit profondément, et ne s'éveilla qu'à la pointe du jour, avec une sensation subite telle que la produirait l'eau froide, ou plutôt avec un frisson courant du haut en bas de la partie malade. Cet effet la remplit d'effroi comme un signe de mauvais augure. Elle n'eut donc pas d'abord le courage de porter la main qu'elle avait libre à la tumeur; mais quand à la fin elle l'y porta, elle s'aperçut que la tumeur avait disparu. Hors d'elle-même, elle s'écria : *au miracle, au miracle!* et appela son mari. Celui-ci accourut, et croyant qu'elle délirait, chercha à la calmer; mais comme elle continuait à crier *au miracle*, il se mit à observer la tumeur et trouva qu'elle avait véritablement disparu; le sein avait repris son état naturel; il n'y avait plus ni couleur morbide ni douleur. Son bras, qui était auparavant lourd, dolent et dépourvu de toute souplesse, Mme Elisabeth le mouvait aisément dans tous les sens, sans le moindre embarras ni la moindre souffrance : elle avait retrouvé tout-à-coup toute sa vigueur naturelle et le teint du visage qu'elle avait avant sa maladie. Se levant aussitôt sans éprouver le moindre malaise, elle se mit à remercier Dieu, avec son mari, M. Léonard Buzurò, qui, transporté d'une joie spirituelle et tout émerveillé d'un si grand miracle, opéré par le Seigneur à l'intercession du B. Léonard, se prosterna, lui aussi, à terre pour remercier le ciel. Quelques jours après, Mme Buzurò redevint belle et florissante comme auparavant; tous ceux qui l'avaient vue réduite par la maladie à cet état si pénible, voisin de la mort, criaient *au miracle*. Les médecins eux-mêmes, toujours peu disposés à admettre ces événements prodigieux, ne purent nier le fait de la guérison subite et la disparition de la tumeur ainsi que de tous les symptômes qui l'accompagnaient. Depuis, Mme Elisabeth a toujours continué à être bien portante et vigoureuse, sans jamais éprouver les moindres suites de son ancien mal. Aussi, treize ans après, des professeurs chargés de l'examiner juridiquement n'ont-ils pas hésité, après de longues et scrupuleuses recherches, à affirmer, sous la foi du serment, qu'elle n'avait plus aucun mal, et que la mamelle droite n'avait conservé aucun signe, aucune cicatrice, qui indiquât qu'elle eût été le siège d'une tumeur cancéreuse, ou que le bistouri y eût jamais pénétré, de sorte qu'elle est dans le même état phy-

siologique et normal que la mamelle gauche. Et maintenant cette dame continue à jouir d'une parfaite santé.

Mais ce n'est point là la seule grâce obtenue à Constantinople par l'intercession du B. Léonard; non, car *mirabilia facta sunt nimis (de grandes merveilles se sont opérées)*. Oui certainement, surtout depuis qu'on a commencé le procès du premier miracle. Aussi appelle-t-on ici communément notre Bienheureux *le saint qui fait des miracles*; tant s'est accrue dans le peuple la dévotion envers lui! Je vous en citerai seulement deux exemples, me réservant de vous raconter le reste à mon retour.

1° Irène, femme de François Peri de Sira, île de l'archipel grec, laquelle demeure à Constantinople, avait depuis un an à une jambe une petite tumeur qui ayant fini par s'ouvrir, mais en grossissant chaque jour, se convertit en une grande plaie avec tous les caractères d'une fistule ou de quelque autre mal dangereux. Aussi la pauvre femme en éprouvait-elle de très-fortes douleurs, surtout dans l'exercice de sa profession de buandière. Comme sa condition ne lui permettait de recouvrir ni aux médecins ni aux médecines, le mal allait toujours empirant jusqu'à ce que, ne pouvant plus y résister, elle se traîna de son mieux chez un médecin turc, nommé Staggi Mustapha. Celui-ci en combattit la recrudescence au moyen de la pierre infernale, et l'adoucit ensuite par l'emploi d'une certaine pommade. Cependant la patiente, quoiqu'âgée seulement de vingt-six ans, perdait chaque jour ses forces et ses couleurs, de sorte qu'elle se vit bientôt réduite à ne pouvoir plus remuer le pied, qui avait presque perdu la liberté de se mouvoir. Comme elle se trouvait ainsi à la dernière extrémité et que sa belle mère refusait de l'aider à faire la lessive, elle se tourna avec une grande foi vers l'image du Bienheureux Léonard de Port-Maurice qu'elle avait dans sa maison, en lui disant : " Bienheureux Léonard, vous voyez que je n'ai ni médecins ni médecines qui puissent me guérir de mon mal, et je dois néanmoins travailler pour vivre. Me voici hors d'état de le faire! aidez-moi donc, vous qui le pouvez, usez envers moi de cette bonté que vous avez déjà montrée à d'autres. Baisant ensuite cette image, elle appliqua sur sa plaie un petit fragment de l'habit du Bienheureux que nos Pères lui avaient procuré; puis s'étant

mis un bon bandage, elle se disposa à travailler; chose étonnante dès ce moment elle ne ressentit plus la moindre gêne, de sorte qu'elle continua gaîment son ouvrage, jusqu'à ce que voulant, après trois jours employés à laver et à repasser le linge, s'assurer de l'état de sa plaie, elle la trouva cicatrisée. Ceci arriva en 1854. Et la bonne femme, aujourd'hui veuve, mène une vie trés-pieuse, ne se lassant pas de glorifier la charité de son bienheureux Bienfaiteur.

2.. Nicolas Diani, Livournais, domicilié à Constantinople, jeune homme robuste de vingt neuf ans, étant par profession batteur de meules de moulin, souffrait depuis cinq ans des douleurs très-aigues causées par une fistule qui s'était déclarée chez lui au bas ventre. Elles avaient encore augmenté à la suite de deux autres fistules qui s'étaient ouvertes à la cuisse gauche, et bientôt l'inefficacité des remèdes et les suites de plusieurs opérations chirurgicales l'avaient forcé de se mettre au lit sans pouvoir remuer. Il avait passé au moins sept mois dans ce déplorable état, quand notre Père Jovite, étant allé le visiter dans le cours de l'année 1861, l'exhorta à placer sa confiance dans la puissante intercession du B. Léonard de Port-Maurice, qui le guérirait. Le malade appliqua en effet sur son mal la précieuse relique que lui avait laissée le Père, et la douleur cessa si bien que dès le troisième jour il put quitter le lit, et dès le dixième reprendre librement sa fatigante besogne. Ayant peu de temps après ôté tous ses bandages, il fut tout surpris de trouver sa plaie parfaitement fermée, et sa jambe, qui s'était un peu contractée, revenue à son état normal. Nicolas Diani continue toujours à être bien portant et dispos; mais ni de jour ni de nuit il ne quitte un instant la précieuse relique.

Voilà, mon cher frère, ce que j'avais à vous dire. Je termine donc en vous saluant et vous embrassant, et je me répète

Votre très-affectionné frère,

Léopold d'Acquasanta,

Min. réf. Miss. apost.

IV.

CHINE.

Lettre du P. Illuminé de Forino, *Min. Obs. Miss. apost. en Chine, au Rédacteur des* Annales, *sur les missions de Hu-pè.*

Ku-Keng, 4 *octobre* 1863.

Très-Révérend Père Marcellin,

Quand j'étais en Europe, je ne comprenais pas que nos Missionnaires pussent être si avares de leurs nouvelles; mais à présent j'ai appris par expérience que la grandeur de la moisson, le petit nombre des ouvriers et les occupations incessantes auxquelles ils doivent se livrer, leur ôtent de l'esprit toute autre pensée. Si donc je me détermine à vous écrire, c'est pour tenir la promesse que je vous ai faite en quittant Rome. Déjà l'année dernière je vous ai adressé une lettre que le Révérendissime général me dit ne vous être point parvenue; mais j'espère que celle-ci aura un meilleur sort. Votre Paternité sait que notre vicariat de Hu-pè a l'étendue de toute l'Italie : il est divisé en quatre districts, dédiés aux quatre Evangélistes et gouvernés par quatre vicaires forains. J'ai été destiné à celui de S[t] Mathieu et je réside à Tien-men, à trois journées de distance d'U-Kian (c'est la résidence actuelle de l'évêque) si l'on voyage toujours par le fleuve. Mais un soir j'ai dû dernièrement descendre dans un village où il y a une trentaine de chrétiens, dont plusieurs, ayant su, je ne sais comment, que je me trouvais sur la barque, vinrent me prendre pour me conduire à une de leurs maisons. Ils y avaient préparé le saint crucifix et un vase d'eau bénite, et quand j'y entrai, ils entonnèrent quelques strophes, dont voici à peu près le sens : « Souverain et miséricordieux Seigneur, vous nous avez rachetés par votre bonté, et nous nous sommes éloignés de vous pour suivre nos passions; mais puisque par une plus grande miséricorde vous nous avez envoyé ce missionnaire, faites qu'il aiguillonne notre paresse, qu'il aide notre faiblesse, qu'il ranime notre charité, et que nous acquérions des mérites pour réparer les péchés que nous avons commis. En outre, nous vous prions de donner au Père la santé, la force et la prudence, afin qu'il puisse faire connaître vos miséricordes; donnez-nous, à nous, la ferveur dans l'observation de

la doctrine qu'il nous enseigne, afin que, nous conformant à ses enseignements, nous puissions arriver avec lui à vous posséder dans le Paradis. »

Après avoir reçu l'aspersion de l'eau bénite, ils me firent asseoir, chacun venant se prosterner devant moi comme pour me baiser les pieds : cérémonie que pratiquent ici les chrétiens, toutes les fois qu'il leur est donné de voir un missionnaire. Arrivé à Tien-men, je fus fort satisfait de ces chrétiens, dont plus d'une vingtaine vont tous les jours entendre la sainte messe ; le dimanche il y en a près de deux cents qui viennent d'une distance de quatre et cinq milles, et un plus grand nombre encore dans les principales solennités. Je fus témoin, à la fête de Noël, d'un spectacle bien touchant. C'était dans la soirée de la vigile; l'église était déjà pleine, lorsqu'arrivèrent pendant la nuit, d'une distance de vingt ou même de trente milles, des familles entières qui, sans songer à se chercher un logement, entraient directement dans l'église, s'y accusaient de leurs fautes, et se joignaient aux autres pour chanter des prières ; ces braves gens entendirent la messe avec dévotion et s'approchèrent presque tous de la Sainte Table. Ils restèrent jusqu'à l'après-midi du lendemain, et avant le soir ils reçurent la bénédiction du Très-Saint Sacrement, puis ils reprirent le chemin de leur pays. Plus tard j'ai observé que les mêmes faits se produisent dans les autres résidences. Mais Tien-men présente cette particularité, que les persécutions y arrivent rarement, parce que les chrétiens y vivent en parfaite harmonie avec les païens. En effet, au commencement de l'année chinoise (elle se compose de douze lunaisons auxquelles on en ajoute une autre tous les deux ou trois ans, et c'est toujours vers le mois de février, à la différence des autres orientaux, qui n'ajoutent pas une lunaison chaque année) les païens se répandent dans les maisons les uns des autres pour se faire des niches, comme cela se pratique chez nous au carnaval; en cette circonstance l'un d'eux prédit l'horoscope de la famille qu'il visite, et les autres répondent dans leur langue *amen*. Ceci est arrivé depuis que je demeure en ce lieu, mais d'une manière telle que je ne pouvais me persuader que ceux qui visitaient nos chrétiens fussent des païens, car l'un me dit : « Vive le christianisme qui est devenu libre! » Un autre : « Que le lieu saint soit respecté! » Un troisième : « Que Dieu soit

dans nos cœurs! " Un quatrième : " Que la religion se propage toujours! " Et tous répondaient : *amen!* En vérité, quoique je susse bien que tous ces gens ne louaient Dieu que du bout des lèvres et que leur cœur était très-loin de lui, je n'en éprouvai pas moins je ne sais quelle consolation. Au mois d'avril de la même année 1862, nous qui étions les Missionnaires les plus voisins, nous fûmes appelés par l'Evêque, afin de célébrer la fête de Pâques en sa résidence, et la rencontre, que je fis en route, d'autres barques de chrétiens qui y allaient aussi pour le même objet produisit sur moi une impression que je ne saurais rendre : il me semblait être au temps des anciens hébreux, quand tous allaient faire la Pâque à Jérusalem. Au mois de juillet je fus ensuite forcé d'accepter la charge de vicaire forain et de partir pour Ku-Keng, district de St Jean. Je ne vous décris pas les difficultés que présente le pays, ni tout ce qu'on souffre dans l'exercice de notre ministère, tant parce que j'en ai déjà parlé dans une lettre au Révérendissime P. Général, que parce que mon intention n'est pas de faire notre propre éloge. Je dois toutefois vous dire que l'œuvre de la Sainte Enfance y prospère : nous avons déjà recueilli plus de deux cents enfants, outre ceux qu'ont adoptés les chrétiens et une infinité d'autres que nos gardes malades baptisent, en danger de mort, dans les familles païennes. Ici l'on fait trafic même des femmes; un père de famille, n'ayant point à manger, a vendu sa femme et sa fille pour un mouton; c'est une marchandise qui se paie plus ou moins cher, non suivant la beauté du visage, mais suivant la petitesse des pieds; car on serre ici tellement les pieds aux femmes dès leur enfance que plus on parvient à en faire disparaître la plante, plus on leur donne de valeur : coutume absurde comme celle de nos européennes qui se serrent les côtés, afin d'acquérir la taille la plus mince possible.

Il me resterait à vous raconter la tournée que Mgr Zanoli a faite en cette année 1863; elle a duré six mois de voyage extrêmement pénible afin de visiter seulement deux districts, celui de St Luc et celui de St Jean, le digne prélat fut reçu en triomphe dans chaque chrétienté. J'étais avec lui quand il alla visiter la résidence principale de ce district, située dans les montagnes de Ku-Keng, et aux environs de laquelle habitent plus de mille chrétiens. Nous partîmes d'une chrétienté, qui se trouve à envi-

ron vingt milles de distance de cette résidence; beaucoup de chrétiens vinrent accompagner l'évêque avec des instruments de musique, et à mi-chemin nous en vîmes devant nous plus de cent qui venaient à la rencontre de Mgr, en faisant partir des mortiers, avec d'autres démonstrations de joie, les uns à cheval, les autres à pied; ils avaient très-bien orné la civière sur laquelle ils installèrent Mgr, et nous marchâmes ainsi, en nous avançant à travers les païens, au milieu des décharges de l'artillerie et de mille cris de joie; à ce spectacle, je comparai notre temps avec ce qui se passait il y a dix ans et je ne pus retenir mes larmes; car il me semblait assister au triomphe de la Religion plutôt qu'à celui de l'évêque.

Que votre Paternité se rappelle que les premiers Missionnaires qui ont pénétré en Chine sous le costume européen furent le P. Grégoire de Bologne, Min. Obs.; le P. Pascal de Naples, Min. Obs.; le P. Illuminé de Forino, Min. réf. de la province de la Principauté; le P. Ezéchias de Sienne, Min. réf. de la province de Toscane; le premier allait dans la province de Xan-si, le second, dans celle de Hu-nan, et les deux derniers, dans celle de Hu-pè; ils arrivèrent tous au mois de septembre 1861.

Je termine en vous priant de présenter mes respects à tous les membres du généralat, et au T. R. Père Antoine de Rignano, s'il se souvient encore de moi son serviteur. Si Votre Paternité a des images, n'importe lesquelles, qu'elle veuille bien les donner au Révérendissime P. Général, qui les joindra aux siennes pour me les envoyer. Je vous en offre à tous deux d'avance mille remerciements. Je me redis avec une profonde estime, de Votre Très-Révérende Paternité,

Le très-affectionné serviteur,
Fr. Illuminé de Forino,
Min. Obs. de la Province de la Principauté, Miss. apost. en Chine.

V.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Notre excellent confrère le P. Alexandre Hercule de Solero, Min. Obs. Miss. apost. à Tarija (République Argentine), vient d'arriver de l'Amérique Méridionale à Rome. Il nous a apporté

beaucoup de documents sur les choses étonnantes que les Missionnaires-Franciscains ont opérées dans ces contrées lointaines du Nouveau Monde, tant parmi les chrétiens que parmi les sauvages. Nous publierons ces documents en entier, en commençant par insérer dans cette livraison deux lettres de ce Père à ses parents. Elles sont comme le résumé historique de ce que contiennent ces documents, nous y joindrons dans la quatrième partie quelques-uns des témoignages dignes de foi qui en forment la pleine confirmation.

PREMIÈRE LETTRE.

Tarija, 20 *novembre* 1858.

Mes très-chers Parents,

Je vous ai écrit plusieurs fois pour vous donner de mes nouvelles; il y a néanmoins quatre ans que je n'ai reçu de vous aucune réponse. Ce silence prolongé me fait craindre que mes lettres ne vous soient point parvenues, d'autant plus que j'ai su par le P. Louis Foco que vous êtes impatients d'avoir de mes nouvelles; je vous en envoie aujourd'hui, et j'espère qu'elles vous parviendront. D'abord je vous dis que, grâce à l'auteur de tout bien, je suis bien portant et heureux, quoique j'aie beaucoup souffert pendant le temps assez long qu'il m'a fallu pour m'accoutumer au climat. Mais à la fin je m'y suis fait de manière à jouir de la même santé qu'à Pérouse. Maintenant voici une relation succincte, mais exacte, de notre ministère. Suivant l'objet de notre Institut, nous allons de village en village, de ville en ville, prêcher aux fidèles chrétiens les vérités évangéliques, leur expliquer les vices et les vertus, les peines dues aux uns, les récompenses promises aux autres, avec des résultats si satisfaisants, que nous n'avons le plus souvent d'autre moyen de manifester notre joie et la consolation spirituelle que nous éprouvons, que de laisser couler les larmes délicieuses qui jaillissent abondamment de nos yeux : tant nous voyons éclater la puissance de la grâce divine dans les triomphes qu'elle remporte sur les cœurs les plus endurcis dans l'iniquité! De là la cessation de tout scandale, le rétablissement de la paix et de la concorde entre des époux divisés par suite des vices les plus détestables, la réconciliation des familles animées d'une haine mortelle l'une contre l'autre, l'observation rigoureuse des jours

de fête, l'accomplissement exact de toutes les obligations chrétiennes, la fuite et l'horreur de toute corruption, l'assistance empressée aux exercices de piété, la pratique des œuvres de miséricorde, etc.; voilà, entre autres, quelques-uns des nombreux et excellents résultats que la prédication obtient par les missions données à ces fidèles d'Amérique.

Mais tout en travaillant à assurer la réforme et la sanctification des peuplades déjà chrétiennes, nous ne négligeons pas la conversion des tribus sauvages. Notre collége apostolique a déjà cinq stations fondées à cette fin en moins de treize ans, et où se sont réunis beaucoup d'Indiens de la tribu des Ciriguans, surtout à la station de Tarairi, qui a été fondée en 1854. Ces stations se nomment Chimeo, Itaù, Caraparì, Aguairenda (du gouvernement de laquelle j'ai été chargé) et Parairì. On en fonde maintenant une autre sur les rives du fleuve Picomayo, à cent lieues de distance du collége. A tous ces sauvages nous enseignons non seulement les vérités de notre sainte religion, mais encore les principes de la vie sociale. Naturellement enclins à la fainéantise, ils n'aiment que le vice, et l'on ne trouve chez eux aucune trace d'idée religieuse, sauf qu'ils ont créance en leurs sorciers (*Brujos*) dont ils ont grand'peur.

Par tout cela il vous sera facile de juger quelle sollicitude, quelle patience, quelle vigilance prudente et enfin quelle infatigable activité nous sont nécessaires pour les amener à une vie humaine et chrétienne. Toutefois le fruit qu'on en retire n'est pas à dédaigner. En effet, nous baptisons tous les nouveaux nés dès qu'ils viennent au monde; les enfants de l'un et de l'autre sexe assistent tous les jours à l'explication du catéchisme, apprennent la doctrine et les prières propres au chrétien, entendent la sainte messe, et aux jours de fête les adultes mêmes se joignent à eux. Ces enfants ne comprennent pas encore l'excellence de l'auguste sacrifice; mais c'est ainsi que, frappés des cérémonies extérieures de la religion, ils s'attachent à elle.

Aussi n'y a-t-il presque plus d'infidèles dans les stations fondées en premier lieu; à l'exception de quelques vieillards, la plupart ont reçu le saint baptême ou se disposent à le recevoir; ils contractent leurs mariages suivant le rite de la sainte Eglise et ne reconnaissent que les lois ou le gouvernement fondés sur la religion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

En avançant ainsi dans la pratique de la religion, ils se forment en même temps à la vie civile, ils aiment à se vêtir décemment, à observer la propreté, soit dans leur maison, soit sur leur personne, et même à travailler. Bien plus, doués d'une grande perspicacité, ils s'appliquent avec succès aux différents arts et métiers, de sorte qu'il n'y en a aucun pour lequel ils ne montrent une aptitude suffisante. De là vient qu'on trouve déjà dans les missions les plus anciennes des maçons, des menuisiers, des forgerons, des chaufourniers, des tisserands, tous métiers qui leur plaisent beaucoup et leur offrent une foule d'avantages. Eh bien! tout cela est l'œuvre du Missionnaire qui montre partout l'exemple à ses néophytes. Ils bâtissent donc des maisons et construisent des églises assez belles et assez vastes, et pendant les offices religieux on entend une belle musique de violons et autres instruments convenables à la majesté du lieu saint, qu'accompagnent comme chantres des jeunes gens auxquels on apprend à louer ainsi le Seigneur. On leur apprend également à lire et à écrire, on leur enseigne les éléments de l'arithmétique; en un mot, on les initie à toutes les notions de la vie civile, qu'ils ignorent, en même temps qu'à celles de la religion chrétienne. C'est, en vérité, pour nous une grande consolation de voir un pareil succès couronner nos pénibles travaux; nous espérons l'obtenir de même chez beaucoup d'autres peuplades qui vivent encore en sauvages dans les forêts, plongés dans les ténèbres effroyables de la superstition et de l'ignorance.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire aujourd'hui; je me réserve de vous donner plus tard de plus amples détails sur ce pays. En attendant, recommandez-moi continuellement au Seigneur, afin que, remplissant le moins indignement possible mes devoirs de Missionnaire, je fasse en sorte de mériter les bénédictions du ciel. Je reste

Votre très-affectionné fils,

FR. ALEXANDRE HERCULE DE SOLERO,

Min. Obs. Miss. apost.

DEUXIÈME LETTRE.

Tarija, 14 *juin* 1861.

TRÈS-CHERS PARENTS,

Il y a quelque temps, je vous ai fait savoir de mes nouvelles par une personne interposée; aujourd'hui je vous écris directement pour vous confirmer tout ce que j'ai pu alors vous dire de bon. J'ajoute que l'année dernière j'ai été chargé avec trois de mes compagnons de donner aux fidèles de la Province de Tujui (dans la Confédération Argentine) une mission qui a procuré les plus grands avantages à ces âmes rachetées par le précieux sang du Sauveur. Il en a été de même dans les autres missions que nous avons données, avant de rentrer dans notre collége; partout nous avons été entendus avec grand fruit, sans excepter la ville capitale de la Confédération.

Oh! si je pouvais vous raconter toutes les particularités de notre Apostolat et tant de consolations que nous avons tour à tour reçues ou données à tant d'âmes, surtout au tribunal de la pénitence, vous en verseriez des larmes du plus profond attendrissement! Qu'il vous suffise de savoir que nos simples dehors de pauvres et humbles Franciscains exercent un tel empire sur le cœur de ces peuples qu'ils se pressaient autour de nous par troupes innombrables, pleurant et demandant à grands cris que nous les réconciliions avec Dieu. On vit en effet s'opérer d'étonnantes et prodigieuses conversions; on vit des âmes qui ne se souvenaient presque plus de Dieu revenir à une vie sincèrement chrétienne, résolues à accepter la mort, plutôt que de tourner encore le dos au Seigneur. Aussi quelle consternation universelle, quelle tristesse éclatèrent quand arriva le jour de notre départ!

Toutes les rues et les places étaient couvertes d'une multitude immense, de tout sexe, de tout âge, de toutes classes et de toutes conditions, afin de nous voir et de nous saluer une dernière fois. Non contents de cela, ces braves gens voulurent nous accompagner, qui à cheval, qui à pied, un long bout de chemin, tandis que les autres versaient des larmes inconsolables. Puis les feuilles publiques ne tarissaient point sur notre compte en éloges, qui auraient pu nous inspirer de l'orgueil, si nous n'avions su qu'il fallait attribuer à la grâce et à la bonté de

notre Dieu tout le bien que nous avions fait. Mais tout cela sert à exciter dans les autres populations le désir de profiter des saintes Missions, et nous nous en réjouissons d'autant. C'est pourquoi six autres religieux de cette maison partiront vers le milieu du mois prochain pour San-Lorenzo, Tomayapò et Cinti, et trois autres pour Camataqui, Impora, San-Juan et Loma, où nous espérons obtenir les mêmes résultats pour le salut spirituel des habitants.

Les succès que nous obtenons chez les sauvages ne sont pas moins importants; car, outre les cinq nombreuses réductions d'Indiens que les Pères de notre collége ont déjà fondées, notre digne et zélé confrère le P. Alexandre Marie Corrado, de Rome, en a établi une autre, à la fin de l'année dernière, chez la tribu féroce des Tobas; il demeure maintenant parmi eux, tranquille au milieu de mille dangers et uniquement soutenu par sa confiance dans le ciel. Voilà, en quelques mots, l'histoire de nos travaux apostoliques; elle vous montrera que le Seigneur se plaît à encourager ses humbles serviteurs qui ne travaillent que pour sa gloire. Oh! qu'il daigne continuer à répandre sur nous ses célestes bénédictions! Car son Eglise y trouvera beaucoup de motifs de consolation au milieu des persécutions qu'elle souffre de la part de ses enfants en Europe, au grand scandale des vrais fidèles de toutes les parties de la terre! Pauvre Europe! Malheur à toi, si devait se réaliser cette prédiction terrible, qu'un grand nombre d'hommes accourront de l'Orient et de l'Occident pour se reposer, au royaume des cieux, dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, tandis que tes enfants seront précipités dans les ténèbres extérieures, en punition de leurs crimes!

Voilà, mes chers Parents, ce que j'avais à vous dire. Maintenant continuez à prier pour que je me rende digne des bénédictions du ciel. De mon côté, je vous embrasse tendrement avec tous nos parents et amis, et je me redis,

Votre très-affectionné fils,
Fr. Alexandre Hercule de Solero,
Miss. apost. et gardien.

Lettre du P. UGOLIN GORLERI, *Min. réf. Miss. apost. dans l'Amérique Méridionale, au* T. R. P. JOSEPH DE BOSCOMARE, *sur un incendie arrivé dans les Missions Franciscaines de Tarata.*

Tarata, 30 *octobre* 1863.

MON TRÈS-CHER ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je suis on ne peut plus impatient de lire votre précieux opuscule, qui, je n'en doute pas, doit être digne de l'auteur et du public; mais jusqu'ici il ne m'a pas été donné de satisfaire mon désir, parce que le P. Grégoire a été obligé, en venant en Bolivie, de laisser la plupart des choses qu'il avait apportées d'Europe dans la dernière ville de la Confédération Argentine, distante d'ici de plus de six cents milles

Nous avons tenu ici le 2 juillet dernier notre chapitre, où le Père Pascal Bianchi de Badaluco, de la custodie de Nice, venu en ces contrées depuis 1834, a été élu supérieur, et le P. Herménégilde Giannotti Lucchese, de la Province Séraphique, Préfet des Missions. Ce dernier, arrivé comme clerc, s'est joint à nous en 1852, et a toujours vécu en mission parmi les sauvages depuis 1854. Le chapitre était présidé par l'excellent Commissaire Général le P. Zéphirin Muzzani, Min. Obs. de la Province de S[t] Thomas de Turin, et tout s'est passé parfaitement.

C'est alors que nous avons appris d'une manière exacte le sinistre arrivé dans la nouvelle mission établie à Ubainiti sur l'autre rive du fleuve. Le P. Gilles Boschi, de la Province de Bologne, y déployait depuis quatre ans un zèle infatigable. Votre Paternité n'a point oublié ce que les Missionnaires ont souffert, lorsqu'ils entreprirent de fonder cette Réduction et que les néophytes avaient à combattre une tribu de Cirionosiens sauvages; je vous en ai, si je ne me trompe, longuement écrit. Or, tandis que ce village était en pleine prospérité, au grand avantage non-seulement des âmes, mais aussi de la civilisation et du commerce (car il présentait une route qui abrégeait de plus de cent milles le trajet de Santa-Cruce à Guarazo, dans la Province de Cichitos), le feu s'y déclara et détruisit en quatre heures la plus grande partie des habitations, de sorte qu'on perdit en un instant le fruit de toutes les peines qu'on s'était données. Ce

malheur arriva dans la nuit du 17 août 1862, par suite de l'étourderie de quelques enfants, qui mirent en jouant le feu à du chaume, près de la Réduction. Ce chaume, en cette saison, sous ce climat, à cette heure, brûla comme des allumettes, et l'incendie se propagea avec la rapidité de l'éclair, d'autant plus qu'il s'y joignit un vent très-fort, qui lançait des étincelles à une très-grande distance. Les maisons, qui étaient toutes construites en bois et couvertes de feuilles d'un palmier appelé *Motacù*, furent en un instant envahies par le feu, et alors ce fut la scène la plus effrayante qu'on puisse imaginer. Les cris, les clameurs de désolation et le tumulte éveillèrent les Pères, Gilles Boschi et Rainier Michellucci, Missionnaires de cette petite chrétienté, qui reposaient en ce moment. Ils se levèrent et firent, à la vue du sinistre, tous les efforts possibles pour en arrêter les ravages; mais tout fut inutile. Car, pour comble de malheur, il n'y avait ce jour là dans le village que cinq ou six hommes; les autres étaient allés voir leurs *Ciachè* ou terrains cultivés, que les habitants de la Réduction ne peuvent se dispenser de visiter, toujours en troupes nombreuses et armées d'arcs et de javelots pour se défendre en cas d'attaque, à cause du voisinage des barbares et cruels Cirionosiens qui entourent ces champs de toutes parts. Néanmoins, au milieu de la confusion, que les femmes et les enfants augmentaient encore par leur épouvante, les deux Pères ordonnèrent au peu d'hommes présents d'abattre les maisons que l'incendie n'avait pas encore atteintes, tandis qu'eux-mêmes, courant à la petite église, s'empressèrent d'en ôter le saint ciboire avec le très-saint Sacrement, qu'ils placèrent dans un lieu sûr, ainsi que les quelques ornements et objets sacrés qui s'y trouvaient. Il était temps; car l'église ne tarda point à être aussi envahie par le feu, et peu s'en fallut que les Missionnaires n'y restassent enfermés par les flammes. Ils se rendirent ensuite sur les points du village où ils espéraient pouvoir faire quelque bien, en encourageant les néophytes, trop peu nombreux, à renverser les maisons et à jeter de la terre sur le feu dès qu'il se montrait ici ou là, et en donnant les premiers l'exemple. Enfin, après quatre heures de fatigues incroyables, l'incendie était éteint; mais plus de la moitié du village n'était plus qu'un amas de cendres fumantes, dont la vue seule remplissait l'âme de consternation. Inutile

de vous dire que le dommage causé par un tel désastre est incalculable; aussi le P. Gilles écrivait-il au P. Damien Conti de Torrepappone, Vicaire président de l'hospice de Santa-Cruce : « Comme le saint homme Job, je n'ai plus que ma chemise. Mon ancienne demeure est devenue la proie des flammes, avec tous mes livres, mes papiers, mes instruments de travail, les vivres de la population, le coton et tout le reste. Le feu a dévoré les ateliers des charpentiers et ceux des tisserands, et jusqu'aux moutons qui se trouvaient autour du village. » Pour bien comprendre ceci, il faut savoir que nos missions possèdent des établissements de tous les arts et métiers utiles au pays, où, sous la direction d'un ou deux chefs, on les apprend aux tout jeunes gens encore ineptes à la culture de la terre, et que les récoltes se conservent dans un lieu commun sous la surveillance du Missionnaire, qui les fait distribuer à chacun suivant ses besoins. Maintenant, si ces nouvelles peuvent être publiées dans les *Annales* que le T. R. P. Marcellin de Civezza fait paraître à Rome, je vous en serai très-reconnaissant.

Et croyez-moi toujours, comme je me plais à me redire,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,
Fr. Ugolin Gorleri,
Min. réf. Miss. apost.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

ALEXANDRIE D'ÉGYPTE.

Le P. Frédéric de Castelnuovo, Obs. de la Province des Abruzzes, écrit ce qui suit au T. R. P. Alexandre de Crecchio, historiographe de de l'Ordre Séraphique, sur une nouvelle église qu'on commence à bâtir près d'Alexandrie.

Tandis qu'en Italie on ferme les églises et les couvents, en Egypte on travaille à multiplier les unes et les autres. En ce moment même on est à construire une nouvelle église avec un hospice à Ramle, à deux lieues de distance d'Alexandrie. Le plan en est grandiose, et l'œuvre commencée avance rapidement. L'Illustrissime et Révérendissime Mgr

Fr. Pascal Vuicic, Vicaire apostolique en Egypte, en a béni la première pierre le 16 août dernier, en prononçant à cette occasion un discours en langue française qui fut aussitôt reproduit par les journaux d'Alexandrie. Beaucoup de personnages distingués, parmi lesquels on remarquait Son Exc. le pacha, gouverneur d'Alexandrie, assistaient à la cérémonie, et des milliers de personnes entouraient l'évêque qui y présidait, tandis que des drapeaux de toutes les nations ornaient toutes les maisons situées dans cette vaste plaine, et que les Turcs et les Bédouins regardaient tout émerveillés cette fête chrétienne, où l'on doit certainement voir un nouveau progrès de l'Eglise catholique dans ces contrées ; les décharges de la mousqueterie et le son des instruments de musique, joués par les Turcs, augmentaient encore l'éclat de la solennité.

Il faut en attribuer tout le mérite au P. Augustin Sardi, Obs. de la Province de Rome, qui, par son activité, a obtenu *gratuitement* d'un Protestant tout le terrain nécessaire à la construction de l'église et de l'hospice, et 600 livres sterlings de Son Altesse le Vice-Roi, afin d'entreprendre les travaux, et qui a su, en outre, exciter un tel enthousiasme dans la population, qu'elle y a contribué, elle aussi, par d'abondants secours.

Daigne le Seigneur seconder son zèle et lui donner la consolation de voir son œuvre aboutir ! J'ai voulu vous communiquer ces nouvelles, parce que je sais combien Votre Paternité très-Révérende se réjouit de tout ce qui tourne au triomphe de l'Eglise.

Alexandrie, ce 19 octobre 1863.

SANT'ANNA GIBBOI DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous avons reçu du très-révérend et digne Père Raphaël Sanz, autrefois Préfet apostolique des missions Franciscaines du collége de la Propagande de La Paz et actuellement Définiteur général de l'Ordre au couvent d'*Ara-Cœli*, des fragments de lettres, qu'il a trouvés parmi ses papiers, du pauvre Père Paul Emile Reynaud, tué, comme nous l'avons vu dans la dernière livraison des *Annales* de 1863, par les barbares Chimanes ; nous les publions ici, comme un précieux souvenir de ce saint confrère, qui, nous l'espérons, jouit maintenant dans le ciel de la récompense de ses travaux apostoliques.

« Mon cher Père, il y a près d'un an que j'ai écrit au consul Scoane, à la mère supérieure de Bordeaux, à Mme la comtesse du Piasco, et à mon père[1], pour leur demander pour l'amour de Dieu quelques dons au

[1]) En effet, ce bon père envoya à son fils divers ornements d'église qui ne sont jamais parvenus entre nos mains.

profit de la mission. Ayez, de votre côté, la bonté d'y ajouter quelque chose, et d'expédier le tout à la mission de Santa-Anna, d'où par l'intermédiaire des Chimanes je le ferai parvenir où besoin sera. Je vous supplie de prendre cette peine; moi j'en attends de bien plus grandes.

« Saluez pour moi tous les Pères qui ont le bonheur de pouvoir visiter la Vierge de Copacabana; je les prie de vouloir bien, quand ils seront dans le sanctuaire, réciter ensemble avec vous un *Ave Maria* pour le salut spirituel de ma pauvre âme; je leur en aurai une éternelle reconnaissance.

« Pardonnez-moi encore, mon très-cher Père, si je prends la liberté de vous demander en cadeau pour votre pauvre fils, que vous avez assisté comme parrain dans son ordination, un violon et un triangle; car je fais encore un peu de musique, et je veux m'y exercer davantage et y exercer les néophytes des missions nouvelles, que, *Deo favente*, nous entreprendrons dans un an ou deux. C'est pour cela que je me suis mis à apprendre l'idiome parlé dans le district de *la Trinité*. Je voudrais aussi faire imprimer en langue *Mosetène* le chemin de la Croix, quelques cantiques exposant les mystères de notre sainte foi et quelques autres en l'honneur de la sainte Vierge. Faites-moi donc le plaisir de m'informer à combien s'éleveraient les frais d'impression. S'ils étaient peu considérables, on pourrait imprimer aussi un petit dictionnaire, à l'honneur de notre famille religieuse et dans l'intérêt des nouveaux missionnaires qui viendront en ces pays; car, en somme, je connais mieux maintenant l'idiome *Mosetène* que le Castillan, que j'oublie de jour en jour, n'ayant personne avec qui je puisse le parler. »

« *Santa Anna Gibboi,* 23 *juillet* 1856.

« Le lundi 21 juillet je suis venu à Gibboi, où j'ai trouvé le cher P. Samuel, et tout s'est très-bien passé, grâce à la très-sainte Vierge. Je remercie Votre Paternité des bontés qu'elle a eues pour moi; Dieu l'en récompensera. Demain 24 nous partirons encore une fois à pied pour aller chez les Chimanes, et je prends avec moi le P. Samuel, qui, bien qu'un peu malade, est disposé à m'accompagner pour le bien des âmes. Le R. P. Préfet désirerait que je m'arrêtasse à Santa Anna pour diriger ces missions jusqu'à son retour de la Paz; cependant, à mon avis, il vaut mieux que je reste ici. Enfin je me soumets aux ordres de mes supérieurs, parce qu'il appartient à l'inférieur d'obéir et à ceux-là de commander avec prudence. Les Chimanes, qui ont un caractère féroce, ne parlent, quand ils sont ivres, que de tuer; néanmoins, dans tout le temps que j'ai employé à les humaniser, ils se sont assez bien comportés. Je suis tout à vous.

« Fr. Paul Emile Reynaud,
Min. Obs. Miss. apost. »

TRANSYLVANIE.

Le T. R. P. Provincial des Mineurs réformés de Transylvanie nous a envoyé le tableau suivant des résultats obtenus en 1863 par les missions Franciscaines de ce pays.

Enfants baptisés, ...	495
Malades fortifiés par le sacrement de Pénitence, ...	432
Personnes valides, id.	41,302
Nombre de communions données à des personnes valides, . .	46,002
Id. aux malades, ...	357
Malades auxquels on a administré l'Extrême-Onction, ...	324
Nombre de mariages bénis, ...	128
Catéchismes tenus au peuple, ...	928
Prédications faites, ...	1472
Décès, ...	393
Conversions (de Calvinistes), ...	6

Fr. Balthasar Antalft,
Ministre Provincial.

DÉPART DE MISSIONNAIRES
EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1863, JANVIER ET FÉVRIER 1864.

Il n'y a point eu de départ de Missionnaires en ces quatre mois, si ne n'est celui du Fr. François de Monghidone, frère-lai, Observantin de la Province de Bologne, qui est allé visiter la Terre-Sainte.

QUATRIÈME PARTIE.

Témoignage solennel du curé et vicaire Forain de la Province de Jujui (Amérique Méridionale) sur le fruit obtenu par les Missionnaires Franciscains dans les missions données aux fidèles de ces contrées.

1° Depuis que les vénérables religieux Franciscains de l'Observance, les Pères Léonard Delfante de Rome, Alexandre Hercule de Solero, Denis Guerrini de Castevoli, et Jacques Lardani de Monteprandone, que le R. P. Raphaël Girardengo de Novi, gardien du collége de la Propagande de Tarija, auquel ils appartiennent, a bien voulu envoyer avec une bonté toute gratuite, ont donné des missions dans quelques districts et dans le chef-lieu de cette province de Jujui, tous les habitants, pénétrés de gra-

titude et de reconnaissance, ne cessent de célébrer le bien qu'ils ont fait dans leurs saintes missions. Il a donc paru nécessaire de publier un témoignage solennel qui fasse connaître partout la vérité. J'ai été chargé de rédiger cette pièce, et je ne doute pas, à raison des fonctions que je remplis dans cette Province, qu'on n'y ajoute pleinement foi.

2o A vrai dire, cela aurait dû se faire plus tôt, quand les Missionnaires étaient encore présents ; mais on a cru qu'il valait mieux différer jusqu'à leur départ, de peur de blesser leur humilité et leur modestie. Personne, j'espère, nè s'offensera d'ailleurs qu'il soit parlé ici des graves désordres qui régnaient dans ces contrées et que la haute vertu des Pères parvint à déraciner; car, si le mal déshonorait autrefois, le retour à l'observation des préceptes de Jésus-Christ et de l'Eglise honore bien davantage aujourd'hui. En outre, ce petit écrit pourra servir à affermir dans la bonne voie ceux qui y sont sincèrement rentrés.

3o Des guerres féroces, l'anarchie, le despotisme, et toutes les calamités qu'entraînent de pareils désordres, déchiraient depuis un demi siècle la République Argentine ; maintenant, grâces au ciel, la nouvelle constitution donnée au pays a en grande partie éloigné ces fléaux ; néanmoins la province de Jujui, soit parce qu'elle se trouve à une trop grande distance de la capitale de la Confédération, soit parce qu'elle manque des éléments nécessaires pour résister efficacement au mal, était encore réduite à la situation la plus déplorable. N'ayant que peu de prêtres, épars çà et là à de très-grandes distances, sans moyen d'en augmenter le nombre, elle n'en ressentait presque pas la bienfaisante influence. On n'y trouvait pas non plus de bons laïques capables de contribuer d'une certaine manière aux progrès de la moralité publique dans l'intérêt de la population. C'est que les moyens et les maisons d'éducation, si nombreux chez les autres nations chrétiennes, font ici tout à fait défaut ; tous les germes de bien qui existaient ont été détruits, et, pour comble de malheur, on a vu les rares membres du clergé qui avaient survécu, dénigrés, avilis et persécutés ; de sorte qu'il semblait presque impossible d'espérer rien de bon.

4o Aussi le mal, ne rencontrant plus aucun obstacle, grandissait-il chaque jour, et notre situation était devenue telle, que dans un très-grand nombre de familles les liens les plus sacrés et les plus augustes étaient rompus, même ceux sans lesquels la société ne saurait vivre et durer. C'est alors que se répandit le bruit que des Missionnaires Franciscains allaient venir, et la plupart en rirent, ne croyant pas qu'ils pussent produire le moindre bien.

5o En effet, quand ils se présentèrent sans autre cortége que celui de leur crucifix et de leur bréviaire, il n'y avait rien chez eux qui dût, aux yeux de la sagesse humaine, faire attendre des prodiges. Cependant, deux ou trois jours après l'ouverture de la mission, l'affluence de la foule devint

telle que les temples ne pouvaient plus la contenir. On voyait non-seulement le sexe pieux, mais le peuple en masse réuni aux pieds des Franciscains confesser publiquement ses fautes et en demander pardon. Bien plus, on y voyait, aux premiers rangs, ceux auxquels les divines Ecritures adressent de terribles menaces d'abandon, ceux dont le Sauveur a dit qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés ou qu'ils eussent été précipités au fond de la mer avec une meule de moulin au cou, plutôt que d'arriver à un tel degré de perversité qu'ils deviennent la ruine de la société. Oui, ces malheureux qui, le front haut, ne craignaient pas naguère de braver le ciel, on les voyait, humbles et repentants aux pieds des Missionnaires, rendre hommage et gloire à la croix de Jésus-Christ, mettre en pièces la bannière qu'ils avaient levée contre sa loi sainte, et implorer la miséricorde du ciel, en suivant les zélés religieux de l'église à leur demeure, à travers les rues, avec tout le reste du peuple : c'était le spectacle le plus émouvant qu'on puisse imaginer !

6o Ainsi, comme les Pères devaient se partager entre les diverses églises, afin de pouvoir entendre les confessions, une foule innombrable les suivait partout, comme si elle avait craint qu'ils ne se fussent *envolés*, à tel point que, jusqu'autour de la maison où ils se retiraient à une heure avancée de la nuit pour satisfaire à leurs devoirs de religieux et prendre un peu de repos, on trouvait une multitude inquiète faisant en quelque sorte le guet, et il y avait beaucoup d'hommes qui tâchaient de pénétrer à l'intérieur, suppliant avec larmes les religieux de ne les point abandonner et de les réconcilier, avant de partir, avec le Seigneur !

7o Il est impossible de peindre par des paroles humaines de pareilles scènes; on peut seulement se les figurer, en pensant aux multitudes qui suivaient le Sauveur jusque dans le désert : c'est par l'action de sa grâce qu'elles se reproduisent encore aujourd'hui dans l'Église. En effet, quelque part que les ministres de l'Evangile courent exercer leur apostolat avec sincérité et abnégation, on voit ce consolant prodige, que les peuples, fussent-ils les plus pervertis, se rendent à leur voix et entrent dans les voies de la pénitence. C'est ce qui s'est vérifié pendant six mois entiers parmi nous, du jour où les Franciscains ont ouvert leur mission dans ces contrées jusqu'à celui de leur départ. Mais aussi ne pouvait-on s'empêcher de les admirer, quand on les voyait se faire tout à tous, du haut de la chaire, au confessional, près des malades, dans les conseils qu'ils donnaient et les exhortations qu'ils adressaient, s'oubliant toujours eux-mêmes, ne songeant même pas à manger et à dormir, de telle sorte qu'il est incroyable qu'ils aient pu résister jusqu'à la fin à de si longues fatigues.

8o Il faut compter par milliers ceux qui se sont confessés durant les missions, et parmi lesquels un très-grand nombre de gens ne s'étaient jamais approchés de ce sacrement, comme les autres s'en tenaient éloignés depuis

très-longtemps. Il y eut aussi bien des époux divisés qui se réconcilièrent, et plus encore qui commencèrent à connaître et à pratiquer la morale chrétienne dans l'état conjugal.

9o Les fêtes de Noël étaient en ce pays ce que le carnaval est ailleurs, des jours de bombance et de réjouissances publiques, surtout pour le bas peuple, qui se livrait à toute sorte d'excès. Cette année, quoique les missions fussent déjà terminées, ce furent des fêtes religieuses, célébrées avec grande dévotion et grande piété. De même le carnaval se passa sans ombre des folies qui se commettent d'ordinaire à cette époque.

10o Mais le fruit principal que les Missionnaires recueillirent de leurs travaux apostoliques se manifesta dans la réconciliation universelle de tous ceux (et ils étaient nombreux) qui depuis très-longtemps nourrissaient de l'inimitié les uns contre les autres. Car, à l'appel des Pères, qui demandaient la cessation d'un si grand scandale, tous ces gens firent publiquement la paix, et, à un signal donné par la cloche, vous auriez vu toute la population s'embrasser en versant des larmes d'attendrissement; c'était un spectacle auquel on ne vit jamais rien de pareil, et qui plus est, la paix jurée est fidèlement observée!

11o Un autre spectacle édifiant fut de voir Mr le Gouverneur de la Province s'approcher, le premier de tous, de la Sainte Table. Car, bien qu'il n'eût jamais renoncé à la foi catholique, il est certain qu'il n'avait jamais fréquenté les sacrements; aussi ne saurait-on dire quelle édification cette conduite produisit sur le peuple, qu'elle encourageait à persévérer dans la pratique sincère de la loi du Seigneur!

12o Un autre beau résultat des missions fut qu'on résolut de fonder en cette ville une maison de Missionnaires; ce projet avait autrefois été mis en avant, sans pouvoir jamais aboutir. Maintenant que la construction du couvent est commencée, on a déjà écrit en Italie, afin d'en avoir un nombre suffisant de zélés Franciscains qui consentent à venir l'habiter.

13o Enfin, quand vint le moment où les Missionnaires devaient retourner à leur collége, il est impossible de décrire les témoignages d'affection qu'ils reçurent de la population entière. Dès la pointe du jour, une foule immense, composée d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants, assiégeait leur maison; et quand une fois ils sortirent pour se mettre en route, ce furent des cris, des larmes, des gémissements, des transports qu'on ne saurait dépeindre par des paroles. Tous ces pauvres gens les escortèrent ensuite, qui à pied, qui à cheval, jusqu'à une distance de deux lieues. Là, les Pères ayant demandé formellement qu'on les quittât, toute cette multitude fit cercle autour d'eux, et les larmes et les cris recommencèrent de plus belle, comme si l'on avait été à la fin du monde. Tous voulurent, l'un après l'autre, baiser encore une fois le saint habit des

religieux, et cela ne put se faire en moins de deux heures. A la fin, les Missionnaires donnèrent de nouveau leur bénédiction à tous ces enfants spirituels, au son d'un cri immense qui exprimait le dernier ADIEU ! Puis ils éperonnèrent leurs chevaux et se dérobèrent rapidement aux regards de ce peuple en proie à une mortelle douleur.

14º Hélas ! oui, ils sont partis, mais après nous avoir comblés de bienfaits et en nous laissant des souvenirs qui ne s'éteindront pas dans les générations les plus lointaines. Car ils ont emporté les cœurs de tous les habitants, qui les aiment et les vénèrent comme des saints, et qui ne désirent que leur retour.

15º Habitants de Jujui ! la meilleure preuve de reconnaissance que vous puissiez donner à ces saints fils du Père Séraphique, c'est de vous conformer aux préceptes et aux conseils qu'ils vous ont laissés et de mériter qu'ils viennent bientôt se fixer au milieu de vous d'une manière stable, en achevant l'hospice que vous avez commencé. Oh ! quel grand bienfait ce sera pour notre pays ! Là sera, en effet, tout notre salut ! Car de quelque côté que nous tournions nos regards, nous ne voyons dans le monde que des ténèbres qui s'épaississent et des torrents d'iniquités qui grossissent de jour en jour et menacent d'inonder tous les peuples chrétiens. Il y a vraiment de quoi trembler. Oh ! malheur, malheur à nous, si nous ne nous attachons pas fermement à la foi catholique, en en observant fidèlement ses préceptes ; car aucune constitution, aucune loi, quelles qu'elles soient, ne suffiront pour nous sauver ! En effet, quelle loi peut être sacrée pour un peuple qui foule aux pieds celle de Dieu ! Tremblez-donc pour votre salut ! Tremblez pour vous et pour vos fils ! S'ils cessent d'être bons catholiques, ils s'entredéchireront, ils feront couler par torrents le sang humain dans des guerres civiles dont l'Europe et l'Amérique nous offrent de si tristes exemples. La seule pratique du catholicisme peut nous en préserver.

15º Conservez ce petit écrit comme un *memento* de tout ce que j'ai dit, et le relisant souvent, souvenez-vous des biens que vous ont valu les saintes missions que vous ont données les Franciscains.

Jujui, 21 *mars* 1861.

SCHOLASTIQUE REGADA,
Curé et Vicaire Forain de la Province.

Simple relation de la nouvelle mission donnée par les Franciscains en Bolivie chez les sauvages Indiens appelés Tobas, en l'an de grâce 1860.

Le peuple, qui marchait dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et le jour s'est levé sur ceux qui habitaient dans la région des ombres de la mort. *Isaïe, ch.* 9. *v.* 2.[1].

Est-ce à vos yeux un fait insignifiant, ou peu important et sans valeur... que le genre humain tout entier accourre au nom du seul Christ crucifié. — *St Augustin, de la foi, liv.* 4[1].

1o La religion de Jésus-Christ, immuable dans ses principes, sainte dans sa morale, éminemment salutaire dans ses effets, fait sans cesse de nouvelles conquêtes, selon la prédiction de son divin Fondateur, et offre ainsi chaque jour à l'esprit du philosophe chrétien de nouvelles et irréfragables preuves de sa force impérissable. En effet, malgré la guerre acharnée qu'on voit çà et là l'incrédulité et l'irréligion faire aux vrais croyants afin d'arracher de leurs cœurs toute idée du Christ, le Christ, continuant à régner dans sa miséricorde partout où il a fixé son siége, se choisit de nouveaux élus dans les autres parties de la terre, de sorte que son troupeau, loin de diminuer, augmente de plus en plus, tandis que le prince de l'enfer s'en mord les mains de rage.

2o Nous sommes heureux d'en fournir ici une preuve, en rapportant les succès merveilleux que l'apostolat catholique obtient dans les Amériques, où, quoique les ennemis de Dieu mettent en œuvre toutes les ruses et tous les moyens afin d'anéantir le catholicisme, un pauvre Missionnaire de St François, dépourvu de toute ressource humaine, plante comme par enchantement l'arbre de la Croix au milieu de sauvages féroces qu'il n'avait jamais été donné aux hommes, non pas de soumettre, mais seulement d'aborder. Or, il n'y a que les vrais prêtres de Jésus-Christ qui opèrent ces prodiges; les moins clairvoyants doivent donc avouer qu'il y a en eux une puissance divine qui ne peut venir que du ciel!

3o La nouvelle mission dont nous parlons vient d'être récemment fondée parmi les sauvages Tobas par le P. Alexandre Corrado de Rome, Min. Obs. de l'ordre Séraphique, qui en rendait compte de la manière suivante à son compagnon d'apostolat, le P. Alexandre Hercule de Solero.

Mon cher Père et Ami,

1o Les communications que je vous ai déjà faites sur ma mission ont

[1]) Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbra mortis, lux orta est eis. — *Isaïas, cap.* 9. *v.* 2.

[2]) An vobis inane, vel leve videtur et nullum... quod in nomine Christi unius Crucifixi universum genus currat humanum? — *August., de Fide, lib.* 4.

été tantôt gaies, tantôt tristes, suivant les incidents qui se présentaient dans l'apostolat dont j'étais chargé. Mais aujourd'hui il m'est doux de vous faire connaître des circonstances telles qu'il n'est plus possible de douter que notre sainte religion ne triomphe chez ce pauvre peuple.

2° Cette mission doit son origine à celle qui existait depuis quelque temps chez les Ciriguans (Chiriguanos) de Tarairi sur les bords du Pilcomayo. Déjà quelques rapports s'étaient établis depuis plusieurs années entre ces sauvages et les Tobas par suite du commerce de poisson et de maïs qu'ils faisaient entr'eux, mais ces rapports n'avaient pas été durables, ceux-ci étaient cruels et très-inconstants, ceux-là antipathiques à tous ceux qui n'appartenaient pas à leur nation.

3° Aussi étaient-ils brouillés, quand le R. P. Joseph Giannelli vint à Tarairi en 1854; leur mésintelligence s'accrut encore, lorsque les Indiens de Tarairi eurent reçu le Missionnaire et dû s'abstenir de prendre part aux combats que se livraient les Tobas et les habitants de Villa-Rodrigo, avec des vols et des assassinats continuels. Les Tobas surent bientôt que le Missionnaire était cause de cette inaction, et alors ils commencèrent à faire à la nouvelle mission tout le mal possible : ils en ravagèrent les champs ensemencés, en enlevèrent les chevaux et tuèrent tous les Ciriguans qu'ils rencontraient; ces hostilités durèrent jusqu'à l'année 1859.

4° Cependant Dieu, qui dans son infinie sagesse permet parfois l'iniquité afin de faire mieux éclater la puissance de sa grâce (car, suivant le mot de St Augustin, ce qui arrive vaut mieux que n'eût valu l'empêchement du mal[1]), en tira des avantages. En effet, un vol assez considérable, commis dans les champs voisins de Tarairi, au mois de juillet de cette année, me décida à mettre nos Indiens à la recherche des coupables, en leur recommandant, s'ils parvenaient à les découvrir, de ne leur faire aucun mal et de se contenter de reprendre leurs chevaux, s'ils le pouvaient. Ils arrivèrent ainsi à *Imbochi*, le long de la rive orientale du Pilcomayo, où ils surprirent quelques indiennes occupées à extraire la *Mangara* (sorte de rave). Au même moment parut sur le bord opposé du fleuve un Tobas qui demanda par des signes à s'aboucher avec les nôtres. Ceux-ci, l'ayant reçu, surent par lui que leurs chevaux avaient été volés par un certain *Imaca*, qui les avait menés en un lieu peu éloigné, appelé *Ignaguina;* cet homme ajoutait que, s'ils voulaient lui promettre de l'attendre jusqu'au jour suivant, il les leur amènerait sans faute, et, en gage de sa parole, il s'offrait à leur laisser une de ses filles avec une nièce.

5° Nos Indiens acceptèrent, mais personne ne parut ni le lendemain ni le jour suivant, de sorte qu'ayant épuisé les provisions qu'ils avaient

[1]) *Melius enim judicavit de malis bene facere, quam mala nulla esse permittere.* (Enchirid. *tom.* 3.)

prises avec eux, et craignant d'ailleurs quelque trahison, ils s'en retournèrent à leur Réduction de Tarairi, avec les Indiennes qu'ils avaient surprises travaillant à la récolte de la *Mangara* et les deux parentes du Tobas. Alors j'essayai, au moyen d'un interprète qui se trouvait parmi les Tarairiens, de dépeindre à l'une de ces femmes, nommée *Nainangai*, les côtés pénibles de la vie à laquelle les condamnaient les excursions continuelles et les brigandages auxquels se livraient leurs maris et qui les forçait de fuir et d'errer sans cesse; je lui dis que, si elle et ses compagnons se sentaient le courage de les porter à des sentiments pacifiques, j'y amènerais de mon côté les chrétiens de Tarairi; que, bien plus, j'irais vivre parmi eux, comme je vivais déjà parmi d'autres Indiens, et qu'ils n'en retireraient pas un mince avantage, surtout pour mener une vie tranquille, avec abondance de tout ce dont ils auraient besoin.

6o La bonne *Nainangai* entendit avec plaisir mes paroles; mais, quant à la dernière partie de mon discours, elle me fit entendre que c'était un projet inexécutable, parce que leurs maris, peu accoutumés au travail, ne pourraient bâtir une maison ni pour moi ni pour Dieu; que, quant à la paix, ils la désiraient aussi. Cela me suffit pour envoyer les Tarairiens à la recherche des Tobas, et je leur adjoignis l'une des Indiennes que je chargeai de leur déclarer que, s'ils restituaient les chevaux qu'ils avaient enlevés, je leur ferais rendre toutes les Indiennes prisonnières, étant prêt même, s'ils le désiraient, à leur faire assurer par les miens une paix durable. Cette femme remplit fidèlement sa mission, et un Tobas vint aussitôt trouver les Tarairiens, annonçant que ce soir là même d'autres Tobas arriveraient avec les chevaux volés, disposés à faire la paix avec nous.

7o Ils s'étaient, en effet, déjà mis en route, lorsque le régiment en garnison à Villa-Rodrigo descendit subitement sur les rives du Pilcomayo, afin d'attaquer les Tobas. Ceux-ci, ayant vu de loin ces troupes en marche, retournèrent aussitôt sur leurs pas et se dispersèrent dans les bois. Alors le commandant des soldats, ayant appris des Tarairiens le motif de la démarche des Tobas, s'empressa de les engager à continuer librement leur chemin, attendu qu'ils n'avaient rien à craindre, mais ce fut en vain. En conséquence les soldats se portèrent sur *Carandmiti-Guasu* et y mirent le feu, au milieu duquel périt *Imaca*, celui qui avait volé les chevaux; ce fut ainsi que ceux-ci tombèrent, avec quelques Indiennes, au pouvoir de leurs légitimes propriétaires. Sur ces entrefaites la bonne *Nainangai* tenta avec succès de s'enfuir de Tarairi et retourna parmi les siens, où il paraît heureusement qu'elle parla en excellents termes du Missionnaire et des procédés dont l'on a usé envers elle.

8o Cependant, au mois de septembre, quelques Tarairiens allèrent pêcher dans le Pilcomayo, et six d'entre eux, attirés par l'espoir d'une pêche

abondante, s'aventurèrent jusqu'à un endroit où il y avait lieu de craindre les pièges des Tobas. En effet, ils n'avaient pas disposé leurs engins, qu'ils voient apparaître tout-à-coup une troupe de cette peuplade; saisis d'épouvante à cette vue, ils prennent la fuite et se réfugient dans le bois voisin. Mais remarquant que les Tobas, loin de songer à les poursuivre, s'asseyaient sur la rive du fleuve, ils reprirent courage et se montrèrent de nouveau à découvert. En les revoyant, les Tobas les invitèrent par des signes d'amitié à se rapprocher, et leur firent entendre qu'ils n'avaient nullement de mauvaises intentions. Quand les Tarairiens se furent rendus à cet appel, les Tobas leur demandèrent des nouvelles du Père Missionnaire, et notamment s'il était fâché contre eux; les premiers leur ayant répondu que le Père ne nourrissait jamais le moindre ressentiment contre qui que ce fût, ils sollicitèrent en grâce la permission de venir conférer avec moi.

9o Averti de ce qui se passait, je passai aussitôt le fleuve, accompagné de mes Indiens, et j'envoyai dire aux Tobas que je me tenais à leur disposition. Ils vinrent aussitôt, mais en montrant une telle frayeur que, pour la dissiper, j'allai au-devant d'eux avec trois des miens à une grande distance dans la direction de leur campement. Le premier que je rencontrai fut un vieillard nommé *Sacuma*, maigre comme un solitaire de la Thébaide, presque nu, qui marchait à grand' peine appuyé sur son arc, et qui avait été deux jours auparavant blessé au pied par un tigre pendant qu'il dormait. Je m'empressai de lui tendre affectueusement la main, qu'il serra et qu'il porta ensuite au nez pour la sentir. Après lui se présenta un certain Chiririi, suivi de dix ou douze autres, avec lesquels j'échangeai les mêmes témoignages d'amitié ; tous étaient également sales, exténués et nus : c'était pitié de les voir. Ils avaient pour interprète une femme nommée *Machiquita*, de la tribu des Ciriguans, et qui se trouvait parmi les Tobas depuis son enfance. Cette indienne se présenta à moi, enveloppée dans des peaux de loup ; elle me seconda avec tant de zèle et de sincérité dans les efforts que je faisais pour gagner ces sauvages, que son souvenir mérite d'occuper une place spéciale dans l'histoire de nos missions.

10o Je les menai ensuite à ma cabane provisoire, où je leur offris du maïs grillé et du tabac. Quand ils eurent fumé leur grosse pipe en silence, nous entamâmes une conversation qui fut très-courte, attendu que, selon eux, si les traités de guerre réclament de nombreuses conférences, les traités de paix doivent se conclure en deux mots. D'abord ils protestèrent qu'ils étaient innocents des brigandages et des assassinats que leurs parents avaient commis contre les chrétiens, avec lesquels, disaient-ils, ils ne désiraient que de vivre en bonne harmonie. A la fin, Chiririi, qui les commandait comme capitaine sans l'être, me pria de m'arrêter en ce lieu jusqu'au lendemain, parce qu'il désirait me faire présent du produit de

la pêche de ses soldats; mais comme la mission de Tarairi était restée seule, je m'en excusai en le remerciant. Le soleil touchait déjà à son déclin, quand je vis arriver tout-à-coup en courant deux autres Tobas, qui me dirent qu'un grand nombre de leurs parents viendrait dans la nuit, et qu'ils avaient besoin de me parler. Au premier abord je soupçonnai quelque piège, mais ensuite je résolus de rester. Le lendemain matin beaucoup de ces Tobas étaient, en effet, arrivés, et tous me prodiguèrent mille marques de respect, en protestant qu'ils voulaient vivre en paix avec les chrétiens. Et ils m'embrassaient, ils sautaient, et les yeux toujours tournés sur moi, ils manifestaient leur joie de mille manières. A la fin ils voulurent me témoigner leur affection en me donnant des preuves de leur adresse : ils se jetaient dans le fleuve, en sortaient, et déposaient à mes pieds la pêche abondante qu'ils avaient faite; de mon côté, je leur offrais force maïs et force tabac. Quand à la fin je voulus retourner à ma mission, je leur laissai les vieilles étoffes avec lesquelles on avait construit ma tente; ils parurent enchantés du cadeau, et me donnant le nom de Père, ils protestèrent qu'ils voulaient être à jamais mes enfants.

11o Les ayant quittés de cette manière et étant rentré à Tarairi, je me hâtai de rendre compte de tout ce qui s'était passé à Mr François Carmona, Préfet de ce district. Celui-ci, sans perdre de temps, réunit tous les régiments de la Province, auxquels se joignirent tous les Indiens de nos missions, et, se mettant à leur tête, il se rendit sur les lieux ; mais les Tobas, accoutumés à traiter avec un pauvre religieux n'ayant pour toute arme qu'un crucifix et un bréviaire, se mirent à fuir précipitamment, quand ils virent toutes ces troupes avec des javelots, des lances et des fusils, sans tenir compte de la parole qu'ils avaient donnée d'attendre. Cette conduite consterna le Préfet ; cependant il me chargea d'aller rejoindre les fuyards, en me faisant accompagner seulement de cinq ou six Indiens. Je partis, mais je trouvai les cabanes abandonnées. Néanmoins je pus, grâce à la fidèle *Machiquita* et à son mari, rattraper le capitaine Chiririi et ses compagnons, et je finis par parvenir à les ramener devant le Préfet, qui les accueillit, il faut le dire, avec les démonstrations d'une sincère bienveillance.

12o D'autres capitaines, nommés *Tasigi*, *Cosignaiqui*, *Maquii*, *Sunati*, *Ticuiga et Oltenaique*, également décidés à faire la paix, ne tardèrent pas à suivre Chiririi avec leurs familles. La paix fut en effet conclue et signée à la grande satisfaction des deux parties. Voilà, certes, une preuve éclatante de l'empire, bien supérieur à celui des armes, que la douceur et la patience évangéliques ont pour porter les esprits à la conciliation; car l'appareil des armes n'aurait jamais pu résoudre ces barbares à se rendre au milieu de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis.

13o Mais il faut remarquer ici que les Tobas se montrent rarement fidèles observateurs de conventions de ce genre. Ce n'était point la première fois que l'on avait conclu avec eux des traités de paix qu'ils n'avaient jamais exécutés; aussi les chrétiens du district et les Tarairiens ne se tranquillisèrent-ils pas, et avec raison. Le 29 novembre, tandis que huit

de ces derniers étaient occupés à pêcher dans le Pilcomayo, ils furent surpris par une troupe nombreuse de Tobas, qui se présentèrent d'abord en alliés, mais qui, quelques instants après, les assaillirent à l'improviste, et en tuèrent deux; les autres ne se sauvèrent qu'avec peine en se jetant dans le fleuve, et encore avaient-ils reçu plusieurs blessures. Lorsque le lendemain la nouvelle de cet événement se répandit à Tarairi, il y eut une émotion générale : les parents des morts demandaient vengeance; les autres me reprochaient la confiance que j'avais montrée à ces barbares. J'avoue que j'étais consterné; mais l'attentat ne pouvait-il pas avoir été commis par les Tobas qui habitaient le long de la partie inférieure du Pilcomayo et qui n'avaient pris avec nous aucun arrangement?

14o En effet les Tarairiens qui s'étaient échappés lors de cette attaque déclaraient que c'étaient des inconnus qui les avaient surpris, bien que l'un des blessés soutînt qu'il avait vu parmi eux *Chirirìi* et *Sacumà*. En présence de ces contradictions, je proposai ce moyen de découvrir la vérité : c'était d'aller de nouveau au territoire de Chirirìi, afin de voir si lui et ses compagnons étaient désœuvrés, et si l'on pourrait en conclure leur participation au crime. Ma proposition fut acceptée, et quelques hommes se mirent en route; dès qu'ils arrivèrent vis-à-vis des cabanes des Tobas, situées de l'autre côté du fleuve, ceux-ci, en les apercevant, passèrent aussitôt le Pilcomayo, avec Machiquita, et se montrèrent enchantés de les revoir. Quand ils apprirent le méfait de leurs compatriotes, ils protestèrent qu'ils n'en savaient rien, et il est vrai qu'en examinant les empreintes laissées sur le sol, on reconnut que les assassins avaient pris un autre chemin. C'est pourquoi Chirirìi et Mariquita s'offrirent à venir me visiter à Tarairi, et ils y vinrent, en effet, m'assurer de leur innocence et de leur loyauté. Je les adressai au Préfet, qui les exhorta à observer les conventions faites et à venger le crime commis contre les chrétiens. Puis ils partirent; mais, ne se croyant plus en sûreté le long du fleuve, ils revinrent près de nous vers la Noël, et se fixèrent à Tarairi. D'autres suivirent peu de temps après, de sorte que bientôt leur nombre s'accrut considérablement, et tous ne cessaient de manifester un vif désir de vivre dans la société et la compagnie du P. Missionnaire. Mais la difficulté de les gouverner à Tarairi m'engagea à en former une mission à part, le long des rives du Pilcomayo, où ils trouvent dans la pêche leurs moyens de subsistance, et dès que j'eus obtenu les pouvoirs nécessaires, je n'en différai pas davantage la fondation.

15o Malheureusement, peu s'en fallut qu'elle ne tombât presque à sa naissance; car quelques voleurs qui fuyaient répandirent en passant à Tarairi des nouvelles telles que les Tobas effrayés voulaient à tout prix s'en retourner dans leurs bois; mais Dieu voulut bien m'aider à les tranquilliser. Ainsi le 24 juillet, jour consacré à la gloire de St François Solano, grand apôtre de ces régions, je pus, de concert avec le P. Marin Mariani de Sienne et quelques Tarairiens, mettre la main à la construction du nouveau village. Et d'abord ayant fait abattre un pin élevé, nous en fîmes une croix rustique, que nous bénîmes suivant le rite de l'Eglise Romaine et que nous plantâmes dans le sol, en nous prosternant pour l'adorer, nous en premier lieu, et ensuite tous les Tobas réunis : spectacle bien touchant,

surtout au moment où la petite fille de Machiquita, s'étant approchée du signe de notre Rédemption, y imprima un tendre baiser, avec une ferveur qui émut profondément les barbares eux-mêmes. Je finis par me revêtir des ornements sacrés, et j'exorcisai tous les environs afin de chasser les esprits malins qui s'y trouvaient et de les empêcher de mettre des obstacles à la conversion de cette peuplade.

16o Après cela on s'occupa de la construction d'une petite maison, destinée à servir de chapelle provisoire; j'y chantai la première messe le dimanche de Notre Dame des Neiges, avec l'assistance du P. Marin, qui avait amené de Tarairi des néophytes musiciens, pour donner tout l'éclat possible à la cérémonie religieuse. Un cri de triomphe à l'honneur de la Reine des Anges dans l'*Introït : Salve sancta Parens*, fut le premier chant catholique qui retentit sur ces plages incultes, et fut presque immédiatement suivi de cette proclamation solennelle : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* Quelques moments après, le Rédempteur du monde descendait pour la première fois sacramentellement dans cette misérable cabane de roseaux couverte en paille, et le calice du salut, rempli du sang de l'Agneau immaculé qui ôte les péchés du monde, était offert au Père Eternel au milieu des *hosanna* joyeux des néophytes Tarairiens. Depuis, les Tobas continuent à descendre chaque jour en plus grand nombre de leurs bois, et j'ai la ferme confiance que l'illustre apôtre St François Solano, désigné par la Providence comme le patron titulaire de cette nouvelle mission, gardera cette œuvre sainte sous sa protection spéciale.

17o Nos espérances sont donc bien fondées; car dans ce qui s'est passé tout a été l'œuvre de la grâce du Seigneur : c'est au moment où nous y pensions le moins, lorsqu'au contraire les habitants de Villa-Rodrigo, bien que munis d'armes, se disposaient à abandonner le pays qu'ils se sentaient par expérience incapables de défendre, que les Tobas, intérieurement poussés par une force qui ne pouvait venir que du ciel, font d'eux-mêmes des propositions de paix aux chrétiens, et les communiquent à un humble ministre de l'Eglise. On doit attacher à cet événement d'autant plus d'importance que ces sauvages grossiers, naturellement soupçonneux et défiants, ne renoncèrent nullement à leur dessein, malgré plusieurs circonstances qui, comme nous le remarquâmes, auraient pu les alarmer, et se contentèrent des garanties qu'ils trouvaient dans la seule parole du missionnaire. Voilà donc la croix solennellement arborée sur les rives du Pilcomayo, et l'on voit se réunir près d'elle des peuples nouveaux qui avaient jusqu'ici vécu en sauvages, enveloppés dans les ténèbres effroyables de la mort. Oh non! le bras du Seigneur ne s'est point raccourci sur les infortunés enfants de la faute; au contraire, l'action divine de son Eglise semble, aujourd'hui plus que jamais, s'étendre rapidement à la conquête de toutes les nations qui vivent encore loin d'elle, et le jour heureux où la terre ne présentera qu'un seul troupeau sous un seul et même Pasteur ne tardera point à luire! *Fiat! Fiat!*

San Francisco Solano, sur le Pilcomayo, ce 17 *janvier* 1862.

Fr. Alexandre Marie Corrado, de Rome,
Min. Obs. Miss. apost.

Et voilà les résultats magnifiques du zèle d'un seul Missionnaire de la Religion catholique : une peuplade entière de sauvages barbares s'agenouille aux pieds de la croix, de cette croix qui, dressée sur le Calvaire, est devenu l'arbre mystérieux destiné à croître de plus en plus et à étendre ses branches jusqu'à la fin des siècles, pour réunir sous son ombre vivifiante tous les peuples de la terre!

Il serait absolument impossible à la puissance humaine d'opérer de pareils prodiges; mais ils se réalisent chaque jour par la grâce divine de Celui qui a dit qu'il attirerait tout le monde à ses pieds; ce qui est en effet arrivé! Rendons donc mille actions de grâces à la Providence divine, qui ne cesse de susciter de cette manière de nouveaux enfants à l'Eglise, en changeant les pierres mêmes en enfants d'Abraham! Et réjouissons-nous saintement, nous qu'honorent ces triomphes de notre bonne Mère!

Mais, avant de terminer, nous voulons faire remarquer combien ce fait doit puissamment favoriser même les intérêts matériels de la République Argentine! En effet, elle possède vers les sources du Pilcomayo d'immenses terrains incultes, que jusqu'à présent personne n'osait visiter. Eh bien! désormais, avec cette peuplade de Tobas établie le long des rives de ce fleuve, on pourra sans peine ouvrir une route jusqu'au Paraguay, en tâchant de gagner peu à peu toutes les autres tribus sauvages qui habitent les plaines, et l'exemple des Tobas facilitera singulièrement l'entreprise. Aussi sommes-nous persuadés qu'en vue de tant d'avantages spirituels et temporels dont il est évident que le développement des missions doit être la source pour ce pays, il n'y aura aucun bon Bolivien qui ne se fasse gloire d'y contribuer. Oui, tendez, vous qui le pouvez, tendez votre main bienfaisante aux Missionnaires Franciscains, afin d'amener ces sauvages aux conditions de la civilisation et d'une vie chrétienne, et vous contribuerez au bonheur de votre patrie, en même temps que vous acquerrez de grands mérites pour le ciel!

Tarija, 18 *septembre* 1862.

FR. ALEXANDRE HERCOLE DE SOLERO[1],

Miss. apost. et gardien des Min. Obs.

[1]) Il se trouve, en ce moment à Rome, d'où il repartira bientôt pour l'Amérique, avec vingt autres nouveaux Missionnaires.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

COMANIE.

CONTINUATION DES SUCCÈS DES MISSIONS FRANCISCAINES CHEZ LES COMANS.

1287.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que les Comans, chassés de leur territoire par les Tartares, s'arrêtèrent dans la Hongrie, où ils demandèrent asile au bon roi Béla IV qui la gouvernait. Ce prince les accueillit avec une extrême bienveillance, et chargea les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs de les instruire dans la foi chrétienne, pour leur accorder ensuite le saint Baptême. De fait ces religieux en eurent bientôt gagné un très-grand nombre à Jésus-Christ[1]. Malheureusement l'effroyable irruption des Tartares en 1241 vint interrompre le cours salutaire de cette belle Mission. Frédéric d'Autriche accourut dans ce danger au secours de Béla; mais voyant les Hongrois fort irrités et jaloux des Comans que leur maître favorisait, il répandit le bruit que Béla avait appelé à dessein les Barbares pour ravager leur pays. C'en fut assez pour que les Hongrois missent à mort le roi Cutene, et pour que, de leur côté, les Comans prissent les armes contre eux, en se joignant tout de bon aux Mogols, auxquels ils servirent de guides, quand ceux-ci surprirent le camp ennemi et y massacrèrent plus de trois cent mille personnes, dont deux archevêques, trois évêques et beaucoup de seigneurs.

L'histoire ne nous fournit pas de documents qui nous per-

[1]) *Annales*, 1re année, 4e livr.

mettent d'affirmer que, quand les Tartares se furent retirés de la Hongrie en laissant la place libre à Béla, qui après sa défaite s'était réfugié dans les îles de l'Adriatique jusqu'à ce que l'orage fût dissipé, les Frères Mineurs aient recommencé immédiatement à évangéliser les Comans revenus dans les cantons que leur avait assignés ce prince; elle nous dit seulement que la population se trouva, après les vicissitudes de la guerre, beaucoup plus forte chez ce peuple aventurier que chez les Hongrois, de telle sorte que, voulant avec raison empêcher les Comans de profiter de cette circonstance pour se choisir un roi particulier, Béla se mit à les gouverner lui-même, en les incorporant aux naturels de son pays. Que d'ailleurs les Franciscains aient entrepris de nouveau de les évangéliser, c'est ce qui résulte clairement d'une lettre du pape Nicolas III adressée en 1278 à leur ministre Provincial de Hongrie, et où il est parlé expressément de cette Mission. La reproduction de cette lettre présentera, croyons-nous, quelque intérêt, après que nous aurons jeté le plus rapidement possible un coup d'œil sur quelques événements de ce royaume auxquels elle se rapporte.

Or, il faut savoir que, autant Béla IV et après lui son fils Etienne IV déployèrent de zèle pour la conversion des Comans, afin d'en faire un seul peuple catholique avec leurs sujets, autant Ladislas IV, qui, à peine âgé de dix ans, monta, en 1272, sur le trône d'Etienne son père, se montra indigne d'eux. Gâté par sa mère, dit Cantù, ce prince se livra aux caprices de celle qui savait le flatter et accorda toutes ses faveurs aux Comans d'où elle sortait, en adoptant jusqu'à leurs usages et leur costume : alors ILS RETOMBÈRENT DANS L'IDOLATRIE ET RÉTABLIRENT LEUR ANCIENNE DIVISION EN SEPT TRIBUS COMMANDÉES CHACUNE PAR UN CHEF, AU MÉPRIS DE LA NATIONALITÉ ET DE LA RELIGION DES HONGROIS[1]. Quand ces faits vinrent à la connaissance du Vicaire de Jésus-Christ, le pape Nicolas, on ne saurait dire combien il s'en affligea, soit à cause des conséquences funestes qu'ils auraient pour la religion, soit dans la prévision des querelles intestines qui allaient bouleverser la Hongrie plus que ne l'avaient fait les ravages exercés par les Tartares. C'est pourquoi, afin de détourner tous ces malheurs dès leur première apparition, le Souverain-Pontife se hâta dès la première année de son règne (en 1278) d'envoyer en

[1]) *Histoire universelle,* tome XII, chap. 22.

ambassade à ce prince Philippe, évêque de Fermo, qui devait l'exhorter à s'affranchir d'une aveugle affection pour les Comans, et à travailler plutôt à les convertir à la foi du Christ, en changeant, en cas de besoin, leur résidence, en les gagnant par la concession de quelques priviléges, et en leur permettant, par exemple, de porter la costume qu'ils voudraiemt avec la tête rasée et la barbe courte[1]. Et à la vérité Ladislas, d'abord docile aux conseils de Philippe, publia un édit solennel où il reconnaissait que la Hongrie avait reçu de la seule Eglise Romaine, en même temps que les lumières de la foi, la dignité royale, en la personne du roi S[t] Etienne, aïeul du prince régnant, et en outre, qu'il avait lui-même promis sous la foi du serment de maintenir et de faire observer dans ses états cette même foi ainsi que la liberté de l'Eglise, les constitutions de ses prédécesseurs et les bonnes mœurs, puis enfin d'assurer au Légat du Saint-Siége la protection de la puissance séculière, afin de contenir les hérétiques et même de les éloigner de son territoire. De plus, ajoutait-il, nous avons garanti par notre parole que nous observerions les articles suivants, acceptés par Uzuc et Tolon, chefs des Comans, au nom de toute la nation. D'après ces articles, tous les Comans non encore baptisés, de l'un et de l'autre sexe, qui voulaient recevoir le baptême et les autres sacrements, devraient croire et observer tout ce qu'enseigne la Sainte Eglise Romaine, en renonçant tout à fait au culte des idoles et aux rites païens. En outre, ils devraient abandonner les hauteurs, leurs tentes et leurs maisons de feutre, descendre dans la plaine pour se fixer dans des villages et des habitations stables, et se conformer entièrement aux usages des chrétiens[2]. C'est, encouragé par l'espoir que le roi Ladislas tiendrait sa parole quant au gouvernement et à la conversion des Comans, que le pape Nicolas écrivit, comme nous venons de le dire, au ministre Provincial des Frères Mineurs de Hongrie une lettre extrêmement pressante par laquelle il l'excitait à se consacrer à l'œuvre de cet apostolat que ses frères avaient commencé, avec de si heureux présages de succès et sous la bénédiction si évidente du ciel. Voici cette lettre :

« Au ministre Provincial de l'Ordre des Frères Mineurs

[1]) Idem. ibid.

[2]) Raynaldi, années 1278 et 1279; et Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. LXXXVII.

du royaume de Hongrie. — Les effets merveilleux de votre vertu et de votre activité, ainsi que du zèle des autres Frères de votre Ordre, répandent un parfum qui est arrivé jusqu'à nous. Ils nous remplissent de joie et nous font espérer que votre sollicitude tend de plus en plus à gagner des âmes à Jésus-Christ par la puissance de la parole et de l'exemple. C'est pourquoi pleinement confiant en vous, nous recommandons à votre prudence, par l'autorité de la présente lettre, de vouloir, de concert avec quelques discrets de votre Province, envoyer aussitôt vos Frères pour prêcher la parole de Dieu aux Comans dont, paraît-il, le cœur est tout disposé à embrasser la foi catholique, et nous vous accordons à vous et, par votre entremise, à ceux de vos religieux QUI SE SONT DÉJA RENDUS SUR LES LIEUX, ou qui s'y rendront par la suite, le pouvoir de baptiser, avec les cérémonies employées par l'Eglise Romaine, tous ceux des Comans qui viendront à se convertir[1]. »

Cette lettre prouve deux choses fort honorables pour l'Ordre des Frères Mineurs. La première, c'est que, en quelque lieu qu'ils se trouvassent comme Missionnaires, chez les peuples fidèles ou infidèles, ils travaillaient au salut des âmes avec un zèle vraiment apostolique; voilà pourquoi il s'exhalait en quelque sorte de leurs sueurs comme une senteur d'une suavité céleste, qui allait réjouir le cœur du Vicaire de Jésus-Christ, quand du haut du Vatican il portait les regards de la sollicitude apostolique sur toutes les nations de la terre, destinées à devenir un jour ou l'autre un seul troupeau sous son gouvernement pastoral. La seconde, c'est que dès avant 1278 ils avaient repris leur Mission près des Comans; car la lettre ci-dessus citée ne fait que les exciter à lui donner une nouvelle impulsion et de nouveaux développements, à raison des bonnes dispositions du roi Ladislas et des chefs des Comans, peuple encore en partie barbare et païen, afin de pouvoir obtenir leur entière conversion. Or, que les Frères Mineurs aient utilement répondu à cet appel si honorable du Souverain-Pontife, nos lecteurs peuvent bien ne pas en douter devant les éloges que le Chef de l'Eglise donnait à leur activité extraordinaire et incessante; et certainement, elle aurait dès lors été couronnée d'un succès complet, si Ladislas n'avait pas, manquant à ses serments,

[1]) Voir Wadding, année 1278; de Gubernatis, dans son *Ortis Seraphicus*, tome 1er, *de missionibus antiquis*, liv. 1er, chap. 4.

dissous avec une audace inouïe le concile que le légat du pape avait assemblé à Bude[1], et si, ne se contentant pas de protester contre ses décrets et de refuser de lui obéir, il n'en avait même détourné les autres par la menace de châtiments sévères. Par suite de son excessive faiblesse pour les Comans, dont il s'était de nouveau fait comme l'esclave, il poussa son impudence sacrilége jusqu'à prendre parmi eux plusieurs concubines, les amenant ainsi lui-même, ou plutôt les excitant à retomber dans leur ancienne idolâtrie et dans la dissolution de leurs mœurs barbares.

On ne saurait douter que les Frères Mineurs n'aient cherché à lui faire comprendre l'énormité de sa rechute et à l'en relever, comme tenta également de le faire le pape Nicolas en écrivant à ce sujet à Charles, roi de Sicile, dont Ladislas avait épousé la fille, ainsi qu'à Rodolphe, roi des Romains, même à la reine sa femme, aux évêques et aux principaux seigneurs Hongrois[2]. Mais le malheureux, un moment réveillé à grand' peine de sa léthargie, ne tarda point à se replonger dans ses premiers désordres et alla jusqu'à abandonner sa propre femme pour se jeter plus que jamais dans les bras de ses concubines comanes. Or, demande ici De Gubernatis, que pouvaient faire les Frères Mineurs avec tels hommes et dans un pareil état de choses[3]? En effet, frappé d'anathême par le légat Philippe, Ladislas ne craignit pas de le menacer de mort et de le chasser de son royaume! Il est vrai qu'au moment où il se livrait à tous ses excès et à toutes les fureurs, les principaux de la nation, animés d'un juste zèle, en arrêtèrent le cours et le jetèrent en prison, où il parut rentrer en lui-même et revenir à des sentiments d'honnêteté, de justice et de religion. Mais ce changement ne fut pas durable; il ne dura guère que de 1282 à 1286. Alors on vit Ladislas se pervertir à un tel point que non-seulement, toujours dominé par les Comans, il enferma dans une prison l'excellente reine sa femme, mais qu'il s'entoura de Sarrasins et de Turcs dont il adopta les usages et dont peu s'en fallût qu'il n'embrassât même la religion. Aussi la ruine complète du royaume de Hongrie, jadis si florissant et alors si malheureux, paraissait-elle imminente, et le nom du souverain était exécré de toute la nation[4]. Néan-

[1]) Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. LXXXVI, et Rohrbacher, liv. LXXVI.
[2]) *Orbis Seraphicus*, loco citato.
[3]) Id. Ibid. — [4]) Ibid.

moins le pape Honorius IV lui adressa en 1287 une lettre pathétique, bien propre à le réveiller et à le faire sortir de ses égarements; il l'y exhortait à rappeler auprès de lui son infortunée compagne, à rompre ses rapports avec les infidèles, à mener une vie digne de ses saints ou glorieux ancêtres; il allait jusqu'à le menacer, en cas d'obstination, de faire prêcher contre lui la croisade par l'archevêque de Strigonie, comme on le faisait à cette époque contre les païens, avec lesquels Ladislas s'était allié[1].

Malheureusement ce ne furent encore là que des paroles jetées au vent; en conséquence, le pape Nicolas IV donna l'année suivante suite à ces menaces et écrivit des lettres dans ce sens aux magnats de Hongrie, de Pologne, d'Esclavonie, au duc d'Autriche, à Venceslas de Bohême et à Rodolphe, roi des Romains[2]. Mais voulant en même temps essayer une dernière fois de la clémence, il envoya dans ces régions, en qualité de missionnaires, un certain nombre choisi de pieux et doctes Frères Mineurs et Frères Prêcheurs, chargés de recourir à tous les moyens possibles pour rappeler le pauvre prince à des sentiments raisonnables, tout en s'efforçant de gagner à la foi chrétienne les Comans et les autres peuples infidèles leurs voisins.

Afin de les mettre à même de remplir une si grande mission, il les investit de pouvoirs et de priviléges extraordinaires, par une lettre absolument semblable à celle qu'Alexandre IV donna en 1258 aux Franciscains, qui entreprenaient d'aller évangéliser tous les peuples de la terre. Hélas! le pape Nicolas échoua dans toutes ces tentatives, et en 1290 la vengeance du ciel fondit sur les coupables. Lorsque Ladislas, mettant le comble à ses fautes, eut fait traîtreusement périr André, son propre frère, Dieu permit que trois des Comans auxquels il s'était si honteusement livré, à son préjudice autant qu'au leur, irrités de l'outrage qu'il leur avait fait à cause de leurs femmes, le tuèrent au milieu de sa tente[3]. Ce mauvais roi disparu, on vit cette mission catholique prospérer de nouveau, et nous en rapporterons en son lieu les heureux progrès.

[1]) Raynaldi, année 1287.

[2]) Id. année 1288. — [3]) Voir de Gubernatis, dans son *Orb. Seraph. loco citato*; Spondanus, année 1290, n° 7, et Raynaldi, ibid.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

MEXIQUE.

Lettre de Son Em. Mgr François Almirez, *Min. Obs., évêque de Caradro et Vicaire apostolique de Tamaulipal, sur la situation actuelle du Mexique.*

Ocayocac, ce 23 *décembre* 1863.

Cher ami,

C'est à la hâte et en dérobant bien vite quelques minutes à mes occupations, pour satisfaire à votre ardent désir de connaître les triomphes que la religion catholique obtient sur la terre, en ramenant dans le bon chemin des hommes plongés dans l'erreur et dans l'intempérance, que je vous adresse une courte relation de tout ce que le Seigneur a daigné opérer au moyen de mon humble personne.

En compagnie de l'Excellentissime évêque de Léon, Mgr D. Joseph Marie Diaz de Soliano, je suis parti, comme vous le savez, de cette ville le 19 octobre, pour me rendre à Cuateque, et de là ici, en administrant le sacrement de la confirmation dans tous les lieux habités, quittant et reprenant à chaque instant un cheval, surtout le dernier jour, dans des chemins extrêmement difficiles et scabreux, de telle sorte que le soir nous n'avions presque plus la force de nous tenir. Mais en vérité nous trouvions une ample récompense de nos peines dans les larmes d'attendrissement, l'enthousiasme, le respect, la vénération avec lesquels nous étions accueillis partout, au milieu de *vivat* continuels pour notre très-saint Père le pape Pie IX, chef suprême de l'Eglise, pour l'épiscopat, puis spécialement pour moi et mon compagnon Mgr de Soliano. Ces *vivat* allégeaient nos fatigues et fortifiaient notre faiblesse comme un baume céleste. Le croiriez-vous? D'une montagne toute couverte de neige, distante de Cuateque d'au moins huit lieues

jusqu'à cette ville, nous avons marché sous des arcs de triomphe, au son d'instruments de musique qui se répondaient sans interruption, au bruit des décharges de grenades, de mortiers et de fusils, tel qu'on n'en avait jamais entendu de semblable, accablés d'un déluge de fleurs, jusqu'à ce que nous fûmes entrés dans l'église, où nous entonnâmes le *Te Deum*.

Voilà pour le premier jour. Le lendemain, quand nous eûmes, mon compagnon et moi, célébré la sainte Messe, nous nous installâmes l'un et l'autre au confessionnal, nous entendîmes des confessions toute la matinée, et après avoir bien expliqué au peuple en quoi consiste le sacrement de la confirmation, les effets qu'il produit, et quelles dispositions sont requises pour le recevoir dignement, nous commençâmes à l'administrer, au milieu d'une foule immense qui ne se contenait pas de joie; car aucun évêque n'était jamais venu dans cette ville.

Nous passâmes ainsi deux jours vraiment comme en paradis; mais le lendemain (c'était le 23) nous fûmes troublés par une mauvaise nouvelle : on nous annonçait l'approche des démagogues. Impossible, cher ami, de vous décrire ce qui arriva en ce moment; ce fut une confusion telle qu'on se serait cru à la fin du monde. Car dès que le peuple se fut aperçu que nous nous disposions à partir sur-le-champ, pour ne point tomber entre les mains de ces brigands, toute cette multitude, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards, enfants, riches, pauvres, de tout âge et de toute condition, se serra autour de nous en sanglotant et en nous conjurant de ne point l'abandonner : « Quand les diables viendraient, disaient-ils, il ne vous sera fait aucun mal, avant que nous-mêmes nous ne soyons tous tués et mis en pièces. » Néanmoins ne voulant pour rien au monde faire couler une seule goutte du sang de ces pauvres gens, nous les rassurâmes de notre mieux, et résistant à leurs larmes, nous persistâmes dans notre dessein. Mais ils nous suivirent sur la route par troupes nombreuses, criant à travers leurs sanglots : « Non, nous ne retournerons pas en arrière, tant que vous ne nous aurez pas confessés et confirmés. » Tous nos efforts pour les engager à retourner chez eux furent inutiles; il nous fallut donc les contenter au milieu du chemin, malgré le danger de quelque sinistre incident, qui, Dieu merci, n'arriva point. Ainsi, tantôt marchant, tantôt nous arrêtant pour

confesser, nous avions fait cinq lieues, quand un courrier vint nous apprendre que les ennemis s'étaient éloignés, et que par conséquent nous devions retourner aussitôt à Cuateque. Mais mon bien aimé confrère, l'Excellentissime Mgr Soliano, avait besoin de regagner Mexico; nous nous séparâmes donc en ce moment non sans larmes et sans une profonde émotion, surtout quand ce saint prélat, descendu de cheval et agenouillé devant moi, exigea que je le bénisse; à mon tour je demandai sa bénédiction, pour y trouver une nouvelle force dans mes travaux apostoliques, si heureusement inaugurés dans sa compagnie.

Après l'avoir quitté, je repris la route de Cuateque, à la grande satisfaction du peuple qui se réjouissait de mon retour, autant qu'il regrettait que Mgr Soliano ne m'eût plus accompagné. A peine eus-je mis le pied dans la ville, au son des cloches et des instruments de musique, et à travers de nouvelles nuées de fleurs, que je fus ramené dans la cathédrale, pour y chanter le *Te Deum* en action de grâces de ce que le Seigneur nous avait sauvés des ennemis dont nous avions été menacés.

Je me remis ensuite à confesser, à prêcher et à confirmer jusqu'au 1er novembre inclusivement, si bien que 4,927 personnes s'approchèrent du tribunal de la pénitence et 10,800 reçurent la confirmation. Comblé de bénédictions de ce peuple, je me dirigeai alors vers Zacualpan, localité qu'un évêque n'avait point visitée depuis soixante-dix ans, et dans le peu de jours que je m'y arrêtai avec les prètres qui m'accompagnaient, nous pûmes, en nous installant au confessionnal depuis le matin jusqu'à 10 heures du soir, faire participer plus de trois mille fidèles au sacrement de la pénitence, et j'en confirmai plus de sept mille. De Zacualpan je passai à Istapen della Sal, puis à Tecoaloga, à Tenaniengo, à Malilalco, à Chalma, à San-Francesco, à Tepejojuca, à Tenango, à Santiago, à Fiangnistengo, à Calimalla, à Ocolloacas, et en beaucoup d'autres lieux où j'étais appelé et où il me fut donné d'opérer partout un grand bien. Aussi en aurais-je visité encore un plus grand nombre, si l'ennemi ne s'était en ce moment approché de Toluca. Oh! non, la foi catholique ne s'est point éteinte parmi les habitants du Mexique; car jusqu'ici je n'ai marché que sous des arcs

de triomphes, au son des instruments de musique, au milieu des décharges de l'artillerie, à travers des nuées de fleurs; on ne voyait de toutes parts, dans les villes, dans les villages et le long des chemins qui mènent d'un lieu à un autre, que des inscriptions d'honneur, dictées par un enthousiasme extraordinaire.

Mais je dois faire une mention spéciale du spectacle qu'offrit Tenango : là, sur un char de triomphe occupé par un essaim de candides enfants, les habitants imaginèrent de représenter le Chef suprême de l'Eglise, entouré de cardinaux, d'évêques et d'autres prélats, et les magistrats municipaux me prièrent de vouloir bien suivre avec eux ce solennel cortége, au milieu d'une multitude immense, qui ne cessait d'applaudir par les plus vives acclamations à cette manifestation religieuse, jusqu'à ce qu'enfin, en arrivant à l'église, on y chanta le *Te Deum* avec des transports de ferveur indescriptibles. On entendait cette hymne retentir dans les églises de tous les lieux par lesquels je passais, même quand je ne pouvais m'y arrêter. Mais il me serait impossible d'entrer dans tous les détails de mon voyage; car je n'en finirais pas. Qu'il vous suffise donc de savoir, en résumé, à la gloire de Dieu et de notre sainte religion, que durant les deux mois et huit jours que j'ai passés hors de la ville de Mexico, j'ai confessé moi seul plus de quatre mille personnes, et administré à plus de cinquante mille le Saint Sacrement de la Confirmation; et quoique ma santé en ait assez souffert, je suis décidé, dussè-je en mourir, à continuer mes travaux apostoliques, afin de réparer tout le mal causé au Mexique par les ennemis du catholicisme.

Mais ce qui m'encourage, c'est de pouvoir vous affirmer que, grâce à Dieu et à la puissante protectrice de ces contrées, la Vierge de Guadalupe, le virus de l'impiété ne s'est pas encore inoculé dans le cœur du peuple Mexicain; aussi ai-je vu, partout où je suis allé, la population désirer ardemment les Missions; je reçois aujourd'hui même des témoignages de ces sentiments de la part des curés et de plusieurs habitants de San-Bartolommeo et de San-Pietro Ascaputraltonga, qui, sachant que j'ai appartenu au collége apostolique de la très-Sainte Vierge de Guadalupe de Zacatecas, me supplient de me joindre à quatre religieux de ce couvent pour aller moi-même consoler les fidèles

de ce pays, et je me propose de les satisfaire. Fasse le ciel que cette restauration si bien commencée de la religion catholique au Mexique s'accomplisse sur tous les points d'une manière durable, et qu'il me soit ainsi bientôt donné d'arriver au poste que m'a assigné le Chef suprême de l'Eglise, c'est-à-dire à Tamaulipal, puis, avec le secours de la grâce divine, d'y recueillir les mêmes fruits spirituels qui consolent ici tellement mon cœur!

Je termine en faisant mille vœux pour votre bonheur, et en vous priant de ne jamais m'oublier dans vos prières.

Votre tout affectionné,
Fr. François, *évêque de Caradro,*
Vicaire apostolique de Tamaulipal.

II.

TRIPOLI DE BARBARIE.

Lettre du P. Ange Marie de Sant' Agata, *Min. Obs. réf. au Ministre Général de l'Ordre Franciscain, le* P. Raphael de Pontecchio, *sur la situation de la mission apostolique de Tripoli.*

Tripoli de Barbarie, ce 2 *janvier* 1864.

Révérendissime Père,

En vous envoyant ma relation annuelle de la situation de notre Mission de Tripoli, je me félicite qu'elle soit cette fois de nature à consoler grandement votre cœur. Car non-seulement le nombre des fidèles s'est accru, mais nous avons eu le bonheur de conférer le baptême à 80 enfants près de mourir, qui se sont tous envolés dans le Paradis; de plus, il y en a un autre qui avait été jeté dans la rue, et que nous avons donné à élever, après l'avoir baptisé, à une bonne catholique, qui le regarde comme son propre fils.

Quant à l'hôpital, dirigé par nos excellentes Sœurs de St Joseph de l'Apparition, il m'est doux de pouvoir vous dire que, dans le cours de l'année dernière, on y a soigné et pourvu de tous les médicaments nécessaires au moins six mille six cents

soixante-dix personnes, tant Juifs ou Musulmans que Chrétiens; tous ces malades ne cessaient de bénir cette mission, qui malgré sa pauvreté a trouvé moyen de fonder un établissement si utile et de le faire prospérer d'une manière telle qu'on aurait à peine pu l'espérer même quand il aurait joui des plus amples ressources.

Les écoles que nous avons établies pour l'instruction des petites filles confiées également aux Sœurs de l'Apparition n'ont pas obtenu un moindre succès, et les examens qu'elles subirent au mois d'octobre dernier en fournirent un témoignage éclatant. Tout le corps consulaire se plut à assister à cette fête, avec un grand nombre des membres les plus éclairés de cette colonie, ainsi même qu'une foule d'autres habitants qui voulurent en être spectateurs. Les élèves des différentes classes entre lesquelles se partage l'institution prouvèrent leurs progrès en récitant couramment de mémoire de longs passages des livres qui servent de texte à leur enseignement soit profane, soit religieux; puis, plusieurs morceaux de poésie italienne, tirés des meilleurs auteurs ascétiques; vint ensuite la jolie représentation d'un drame moral en français, à laquelle prirent part beaucoup d'élèves. C'était l'histoire poétique d'une jeune fille vertueuse, qui, en se laissant accuser d'une faute, préfère être condamnée malgré son innocence, plutôt que de faire connaître la vraie coupable. Le public en fut extrêmement satisfait et loua vivement de leurs soins et de leurs peines les sœurs si dignes d'être à la tête de l'établissement. On termina cette belle fête par la distribution des prix à celles des enfants qui les avaient gagnés, et qui, la joie peinte sur le visage avec un mélange de candeur angélique qu'on ne saurait décrire, avaient peine à contenir leurs transports.

Je suis sûr, Révérendissime Père, que vous vous réjouirez beaucoup d'apprendre de si bonnes nouvelles de notre mission, surtout en ce qui concerne l'éducation des filles, le moyen le plus puissant pour régénérer les familles et pour les rendre vraiment chrétiennes. C'est pourquoi je vous prie de me seconder dans l'œuvre commencée, afin que nous puissions ouvrir des écoles du même genre à Bengasi, ainsi qu'une école des Frères de la doctrine chrétienne, dits ignorantins, pour les garçons, en cette ville de Tripoli.

Enfin je dois vous dire qu'à la Pentecôte dernière, j'ai administré, dans notre église paroissiale, solennellement décorée pour la cérémonie, le Saint Sacrement de la Confirmation à quatre-vingt-deux enfants, tant garçons que filles, en présence de leurs parents et parrains; les filles étaient honorablement accompagnées des Révérendes Sœurs de St Joseph, qui avaient eu soin de disposer l'arrivée de leurs élèves de manière à produire un grand effet d'édification sur la foule accourue pour être témoin du pieux spectacle. Oh! plût au ciel que de pareilles solennités catholiques servissent à ouvrir l'esprit et le cœur de ce malheureux peuple, encore enseveli dans les ténèbres de la mort! Quant à ceux qui professent notre divine religion, il est certain qu'elles opèrent chez eux un grand bien, puisque c'est ainsi que nous voyons augmenter le nombre des fidèles qui fréquentent le temple et les saints Sacrements. Espérons que le Seigneur achèvera son œuvre par la puissance de sa divine grâce.

En attendant, Révérendissime Père, donnez-moi votre bénédiction et croyez-moi toujours comme j'ai l'honneur de me répéter,

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-dévoué fils en J.-C.,

Fr. Ange Marie de Sant' Agata,

Min. réf., Préfet apostolique des Missions Franciscaines à Tripoli.

III.

CHINE.

Lettre du P. Paul de Fresonara, *Obs. de la Province de Bologne, Miss. apost. en Chine, au* P. Raphael de Pontecchio *Révérendissime général de l'Ordre, sur les progrès des Missions Franciscaines en ces contrées.*

Tai-Juen-Sien, 8 *août* 1863.

Mon très-honoré Père Révérendissime,

Je vous informe par la présente lettre que malgré la situation critique où nous nous trouvons, et qui dure toujours depuis les dernières nouvelles que je vous ai données, je vois aujourd'hui le moyen d'exercer mon saint ministère sur les hautes

montagnes du couchant, à la distance de 400 *ly*[1] du lieu de ma résidence. J'y avais été appelé par quelques néophytes pour y administrer l'extrême Onction, et en même temps y prêcher une mission, afin de disposer les fidèles à la réception de la sainte Eucharistie. En vérité le Seigneur m'en a récompensé par tant de consolations spirituelles que, rentré ici, je ne puis m'empêcher de vous rendre compte de mes travaux.

Donc le 15 juin nous partîmes avec joie, moi et mon catéchiste, montés sur deux mulets, sous la conduite de ces chrétiens, en nous dirigeant vers ces montagnes âpres et scabreuses; la pensée de faire du bien et l'espoir de rendre à Jésus-Christ quelques âmes rachetées par son précieux sang nous adoucissaient les incommodités et les fatigues du voyage, et diminuaient la répugnance que nous inspiraient nos mets préparés dans les pauvres et sales auberges des païens.

Après avoir ainsi marché trois jours entiers dans des chemins extrêmement rudes, ne faisant que monter et descendre dans des sentiers très-étroits, parsemés de cailloux gros et pointus, et bordés à droite et à gauche de profonds précipices, au risque d'y tomber à chaque pas, j'arrivai enfin, Dieu aidant, à la première chrétienté de Cieu-cia-cou, composée de 8 chrétiens d'une seule famille, qui ont embrassé notre sainte religion depuis sept ans. Le chef de cette famille est médecin de profession: et d'homme superbe, violent, adonné à tous les vices, qu'il était, il est devenu par la grâce d'en haut un chrétien humble, exemplaire et fervent, en sorte qu'il est à la fois un sujet de profonde édification pour les fidèles des environs et de grand étonnement pour les païens qui, comparant sa vie actuelle avec son passé détestable, admirent en lui un changement si subit, dont ils ne connaissent pas la cause. Il déploie d'ailleurs le plus grand zèle pour exhorter les idolâtres à se couvertir; malheureusement ils sont trop plongés dans toutes sortes de superstitions pour que ses vertus et son exemple pussent suffire à les en tirer, à moins d'une action spéciale de la grâce divine.

Or, là je fis des instructions et des catéchismes, et j'administrai avec grande joie les Sacrements de la Pénitence, de l'Eucharistie et de la Confirmation à ce peu de fidèles. Mais je me sentis pénétré d'une joie bien plus vive, quand on me

[1]) Le *ly* représente environ 400 mètres.

présenta une famille entière de Catéchumènes, déjà parfaitement instruits des principaux mystères de notre sainte religion par notre bon médecin. Ces Catéchumènes pleins de foi et de ferveur me suppliaient de les baptiser en même temps que trois autres, parmi lesquels se trouvait un vieillard de 78 ans qui ne le cédait pas en foi et en vertu à ses huit compagnons. C'était vraiment merveille de les voir, et l'on se sentait profondément touché de la pieuse impatience avec laquelle ils attendaient l'heure où ils recevraient le don du Saint-Esprit. Mais avant de les admettre aux fonts sacrés, je voulus achever moi-même de les instruire, surtout relativement aux superstitions, en les exhortant à garder fermement leurs résolutions jusqu'à la mort. Mes paroles les comblèrent d'une joie telle qu'ils en étaient comme transportés hors d'eux-mêmes. Je n'eus pas une moindre satisfaction en voyant un enfant de neuf ans, le plus gentil du monde, ne point se donner de repos, parce que le moment où il pourrait enfin recevoir le baptême n'arrivait pas assez tôt au gré de ses désirs. Je le fis venir près de moi et je lui dis en plaisantant : " Mais je ne vais point te baptiser ! " — " Et pourquoi? " répondit-il. — " Parce que je crains, ajoutai-je, que tu n'apostasies. " — " Oh! non, ne craignez pas, répliqua-t-il; car avec le secours du Seigneur je persévérerai; il me semble que Dieu me donne tant de force que, si en ce moment même on menaçait de me tuer avec un couteau pour me porter à renier Jésus-Christ, je ne le ferais certainement pas pour échapper à la mort; car on peut bien m'ôter ce corps mortel, mais non mon âme qui est immortelle, et si je mourais pour Jésus-Christ, j'irais tout droit en Paradis. " Une pareille réponse dans la bouche d'un enfant me fit tressaillir jusqu'au bout des doigts; je ne pus m'empêcher de pleurer d'attendrissement, admirant une si grande fermeté dans un âge si faible et si tendre. La conversion du père de cet enfant est tout aussi digne d'admiration : Dieu est toujours admirable dans ses œuvres. Cet homme avait un frère cadet gravement malade, et comme il l'aimait tendrement, il s'adonna, dans la crainte de le perdre, à toutes sortes de superstitions, en invoquant ardemment ses idoles pour qu'elles lui rendissent la santé. Mais tout cela fut inutile et le malade mourut. Son frère en conçut une telle douleur qu'il en devint fou; n'ayant plus un instant de

repos, il courait çà et là comme un désespéré et faisait peur à tout le monde. Or le hasard voulut que j'arrivasse précisément alors à la maison de notre bon médecin, distante d'environ vingt *ly* de celle de cet homme. J'y fus accueilli avec la plus grande politesse et la plus grande affection, et nous parvînmes à calmer un peu le pauvre Chinois, en lui demandant ce qu'il avait et ce qu'il voulait. « Je veux la paix ! » répondit-il. Là dessus notre médecin le conduisait à la chapelle chrétienne, et lui montrant le crucifix et l'image de la Vierge Immaculée : « Voilà, lui dit-il, où est la paix après laquelle vous soupirez ! » Puis, il l'engagea à faire trois fois le signe de la croix. Qui le croirait ? A la troisième fois le pauvre homme se sentit intérieurement si consolé que tout son mal avait disparu. Il voulut aussitôt connaître la vertu de ce signe, et notre médecin l'ayant satisfait à l'instant et exhorté à répondre à l'appel divin, il se fit chrétien. Il retourna ensuite tout joyeux chez ses parents, qui voyant un si grand changement chez leur fils, et ayant appris de lui comment ce changement s'était opéré, sentirent, eux aussi, sur le champ et témoignèrent le désir de devenir chrétiens, et quand tous eurent été convenablement instruits, ils furent, huit mois après, baptisés, comme je l'ai déjà dit.

Telle fut aussi la conversion des autres. Le vieillard de 78 ans était le maître absolu de son village, un despote qui maltraitait, offensait et attaquait tout le monde, à tel point que les Mandarins eux-mêmes le redoutaient. Le Seigneur, qui voulait le sauver, commença à le frapper comme Job, en ne lui laissant en vie que deux enfants ; il l'affligea ensuite de maux si cruels que, comme il n'y avait plus de médecin païen qui voulait le soigner, le pauvre vieillard se décida de demander le médecin chrétien. Celui-ci, se voyant en présence d'un mal incurable, tâcha, s'il était possible, de sauver au moins l'âme du malade. « Si vous ne vous faites pas chrétien, lui dit-il, il m'est impossible de vous guérir. » A cette proposition, le vieillard, ouvrant de grands yeux, s'écria : « Chrétien ! Et qu'est-ce qu'être chrétien ? » — « C'est, répondit le médecin, croire en un seul Dieu, et l'adorer en trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; c'est lui qui a créé le ciel, la terre, les hommes et toutes les autres choses, et vous aussi, pour que vous l'adoriez et le serviez dans cette vie, afin de le posséder ensuite

éternellement dans le Paradis. Au contraire, vous l'avez offensé et vous l'offensez encore chaque jour, sans même le connaître, et vous serez éternellement puni dans l'enfer. » Le malade fut tout étourdi d'entendre une doctrine si nouvelle, et ne pouvant y contredire, il consentit volontiers, dans l'espoir de recouvrer la santé du corps, à se faire chrétien. Alors le médecin ajouta : « Mais si vous voulez être chrétien, il faut que vous renonciez au diable ainsi qu'à tous les esprits, à toutes les idoles que vous gardez chez vous, posés dans des niches ; il faut que vous jetiez toutes ces images devant lesquelles vous vous livrez chaque jour à vos superstitions ; car on ne peut servir à la fois deux maîtres, Dieu et ses ennemis tels que vos impuissantes idoles. » Chose merveilleuse ! Le médecin n'avait point fini de parler, que le malade sauta à bas de son lit tout à fait guéri, et sur le champ il brise et jette au feu ces signes de l'idolâtrie avec une tranquillité d'âme incroyable. Cela fait, il appelle ses enfants et leur demande s'ils veulent l'imiter, et comme ils répondent par un refus, il les chasse tous de sa maison, de peur qu'ils ne le tentent de manquer à ses saintes résolutions. Puis, se mettant à genoux avec son médecin, il rendit grâces à Dieu de la faveur qu'il avait reçue et le pria de l'affermir dans la résolution qu'il avait prise. Il s'appliqua ensuite à l'étude du catéchisme que lui avait donné le médecin, et en moins de six mois il apprit tout ce qui était nécessaire pour le rendre capable de recevoir le baptême. Oh ! comme il se montrait fervent la veille de la cérémonie ! Comme la dernière nuit lui parut longue, bien qu'il la passât sans dormir, en ne cessant de répéter : « Oui, je crois ; oui, certes, je crois fermement ; je crois en un seul Dieu, que j'ai offensé sans le connaître ! Oh ! non, je ne l'outragerai plus ! Je réparerai le mal que j'ai fait, les dommages que j'ai causés ! Mon Jésus, miséricorde ! Pardonnez-moi ! Je suis à vous ! » Quant à moi, qui logeais près de sa chambre, en entendant ces protestations, j'en éprouvais une joie qui tenait du ciel.

Quand vint enfin l'heure si ardemment désirée, oh ! tous se sentirent remplis d'une consolation telle, qu'on ne saurait l'exprimer par des paroles, et versèrent des larmes d'attendrissement, jusqu'à ce que la cérémonie fût terminée. En vérité, je n'ai jamais vu éclater un amour pour le divin Sauveur comparable à celui qui embrasait ces néophytes, et la plume est

impuissante à retracer la scène qui eut lieu au milieu des transports d'allégresse de plus de 25 chrétiens, accourus des villages voisins à la cérémonie sacrée.

Quand elle fut terminée, ces nouveaux enfants de Dieu récitèrent les prières accoutumées d'actions de grâces, ainsi que leurs parrains et maraines, avec une ferveur telle qu'on les eût pris pour des bienheureux descendus du ciel. Tout contents et joyeux, ils vinrent ensuite me remercier de les avoir enrôlés sous les étendards de Jésus-Christ, et ils étaient épris d'une telle affection pour ma personne que je ne savais comment faire pour les renvoyer dans leurs cabanes; à la fin j'obtins qu'ils partissent, non sans imposer un sacrifice à mon cœur, en voyant combien il leur en coûtait de me quitter.

Oh! oui, certainement, ce jour là fut pour moi une fête du Paradis, et notre bon médecin n'était pas moins heureux, lui qui leur avait donné à tous une hospitalité gratuite pour l'amour de Dieu.

Mais ce n'est pas tout. Après la mission, j'eus l'occasion de prêcher aux gentils, qui, poussés par la curiosité de voir le *Père européen*, s'étaient introduits dans la cour de la chapelle, au nombre de 30, et j'eus le bonheur d'en gagner 4 à Jésus-Christ. Ils assistèrent tout de suite aux prières communes, et le lendemain je leur permis d'assister au saint Sacrifice de la Messe. Oh! vous auriez dû voir, mon Révérendissime Père, comme ils s'y tenaient avec dévotion, remerciant Dieu de les avoir amenés à sa connaissance et le priant de leur pardonner les péchés qu'ils avaient commis! L'un d'eux était attaché autrefois au tribunal du gouvernement, et comme il était très-habile et très-influent, le Mandarin se servait de lui pour contenir le peuple, tandis qu'il commettait lui-même toute sorte de vols, d'injustices et d'iniquités; aussi tout le monde le haïssait-il mortellement, et il s'était rendu odieux au tribunal lui-même. Quand on voulut se débarrasser de cet agent trop zélé, on l'accusa calomnieusement d'avoir volé le mandarin, on séquestra immédiatement tous ses biens, et on le condamna sans pitié au bannissement avec sa femme et son fils sans que personne, à raison des circonstances, les plaignît. Sa femme étant morte en exil, notre chinois se réfugia sur les montagnes, où il mena pendant quatre ans la vie la plus misérable. Quand cet

homme eut entendu la parole de Dieu par laquelle je lui promettais le salut et la paix, il se rendit aussitôt avec son fils à mes exhortations et se remit entre mes mains, disposé à faire tous les sacrifices pour sauver son âme. Je lui promis de lui conférer le saint Baptême, s'il persévérait dans ses résolutions. Et voilà comment Dieu refuse le salut à l'orgueil humain et reçoit les hommes humbles dans le sein de sa miséricorde !

Le lendemain je me dirigeai vers une autre chrétienté, celle de Ma-ta-ceu, et je fus tout surpris de rencontrer en route ce bon chrétien, qui avait acquis la vie de la grâce à l'occasion de la mort de son plus jeune frère ; il m'attendait afin de me mener bénir ses cabaues et en chasser les démons. Mais malgré toutes ses prières, toutes ses instances, je ne pouvais le satisfaire, car la nuit tombait, et je lui promis de le contenter à mon retour. Cetta promesse ne suffit point pour le calmer. Cependant je poursuivis ma route jusqu'à ce que j'arrivasse à cette chrétienté, où les fidèles me reçurent avec de grands honneurs, à la clarté des torches et au bruit des décharges de leurs mortiers, au grand étonnement des païens, qui ne comprenaient pas qu'ils fissent un pareil accueil à leur maître. Je m'arrêtai là huit jours, instruisant, comme dans les autres chrétientés, et catéchisant ces fidèles simples et ignorants, et leur administrant ensuite, non sans une vive consolation, les Sacrements de la Pénitence, de l'Eucharistie, de la Confirmation et du Mariage. Je donnai aussi le baptême à six Catéchumènes, qui ne le cédaient pas en foi et en ferveur aux autres dont j'ai déjà parlé ; enfin je prêchai aux païens, et j'eus encore la consolation de faire parmi eux deux nouveaux Catéchumènes.

Ma mission ainsi terminée, je me remis en route, pour visiter une autre petite chrétienté, celle de Xe-in-cou, et voilà que je rencontre encore une foi notre chrétien (celui dont j'ai parlé plus haut) me conjurant de nouveau de me rendre chez lui. Il s'était fait accompagner de plusieurs chrétiens et de son parrain pour exercer plus d'influence sur mon esprit ; vaincu par tant d'instances, je n'eus point la force d'y résister davantage, et je me dirigeai avec eux vers sa cabane. Le brave homme en fut si enchanté qu'il prit les devants afin d'avertir ses parents de mon approche, et quand, après avoir marché pendant près d'une demi-heure, nous arrivâmes à notre destination, nour y fûmes accueillis

avec une affection vraiment touchante. La pauvreté et la misère, voilà tout ce que présentaient les trois huttes, l'unique domaine de cette famille ! Mais dès que j'entrai dans la première, de quelle joie mon cœur fut pénétré, en voyant suspendus à la muraille des chapelets et des médailles, formant comme un petit autel tout entouré de fleurs, au pied duquel la famille récitait ses prières en commun ! J'aurais voulu lui offrir un crucifix ou une image qui l'eût comblée de bonheur, mais je n'en avais point. Je prie donc, en passant, votre Paternité Révérendissime de m'en envoyer un certain nombre ; tous ces pauvres gens en sont privés. Alors leur souci fut de me préparer une collation pour laquelle ils se mirent en quatre ; mais ému de leur pauvreté, ou plutôt de leur misère, je les priai, après avoir touché à leurs mets, de garder le reste pour eux, parce que le peu que j'avais pris me suffisait, grâce à l'assaisonnement qu'y avait donné leur bon cœur. Mais cela ne les satisfaisait pas : « Nous avons encore bien mille sapèques. » me dit le fils de notre chrétien. — « Mais quand vous les aurez dépensées, lui répondis-je, comment ferez-vous ? » — « Dieu y pourvoira, » répliqua-t-il. Cette réponse, faite sur un ton qui prouvait bien la confiance avec laquelle on comptait sur l'assistance divine, me tira des larmes des yeux. Je bénis alors les huttes de ces bons Chinois, et la nouvelle s'étant bientôt répandue aux alentours que le *grand personnage européen* était là, tous ceux qui se trouvaient sur ces montagnes, émerveillés de tant de *simplicité et de bonté*, se disposèrent à descendre afin de me voir. Je pris donc congé de mes chrétiens et je me remettais en route, quand je rencontrai deux vieilles septuagénaires, qui descendaient, aussi pour me voir, du sommet de la montagne. Les ayant saluées d'une manière affable, je commençai à leur parler de Dieu, de l'existence du Paradis et de l'enfer. Et en vérité mes paroles ne furent point jetées au vent ; car ces femmes, émues, me promirent de prier et de renoncer à leurs superstitions. Je les recommandai donc à ce nouveau chrétien, pour qu'il les instruisit, et je poursuivis mon chemin. Mais j'avais à peine fait vingt lieues, que notre bon chinois me rattrapant vint m'annoncer que trois familles païennes étaient arrivées à sa cabane afin de m'entendre et de se convertir. Quoiqu'une pareille nouvelle me réjouit beaucoup, il me fut impossible d'y retourner ; cependant j'y envoyai un zélé catéchiste, qui, j'espère, y fera un grand bien.

J'arrivai ensuite à une autre chrétienté, où, après avoir exereé mon ministère près des fidèles, j'administrai le baptème à deux Catéchumènes, de l'un desquels la conversion est vraiment admirable. C'était un grand fumeur d'opium, et par conséquent un homme adonné à tous les vices; il avait bien entendu parler de Dieu et de la religion catholique, mais sans en retirer aucun fruit. A la fin, frappé d'une grave maladie et n'ayant aucun parent sinon un frère cadet vicieux comme lui, il se trouva tellement abandonné de tout le monde, qu'éclairé dans cette misérable situation par un rayon de la grâce divine, il commença à songer sérieusement à son état, et se tournant vers Dieu, il l'invoqua en ces termes : « S'il est vrai, o Seigneur, que vous existiez, comme l'enseignent les chrétiens, donnez m'en un signe; car alors je me consacrerai tout entier à vous jusqu'à la mort, en pénitence de mes fautes. » Le Seigneur l'exauça, et le pauvre homme se leva à l'instant tout à fait guéri. Cela suffit pour que, prenant avec lui mille sapèques, il s'en allât *en quête du baptême*. Chemin faisant, il rencontra un chrétien, avec lequel il échangea, suivant l'usage chinois, la demande *où allez vous*, et auquel il répondit : *en quête du baptême*. Vivement surpris de cette réponse, le chrétien lui demanda quelques détails, et reconnaissant qu'il y avait vraiment là une conversion venant de Dieu, il en félicita son interlocuteur, l'encourageant à persévérer et lui assurant qu'il aurait bientôt la consolation après laquelle il soupirait, puisque le Missionnaire allait arriver et n'était plus éloigné que de 300 *ly*. Il lui recommanda, en attendant, d'apprendre à faire le signe de la Croix, les prières et le catéchisme; puis à assister tous les dimanches aux réunions ordinaires des chrétiens. Aussitôt notre chinois obéit, en renonçant à toutes les superstitions domestiques et à tous ses vices, même à cette habitude de fumer de l'opium dont l'on se défait si difficilement.

De là enfin je me rendis dans les chrétientés éloignées de Cicia-cioam, de Tsai-cia-tsuin, et de Che-tuo-tsum, y faisant ce que j'avais fait dans les autres; j'y eus également la consolation de baptiser trois catéchumènes et d'en laisser trois nouveaux. Mais il me serait impossible d'aborder dans une lettre toutes les particularités d'une mission, à l'histoire de laquelle un volume ne suffirait pas. Je terminerai donc par le

récit d'un fait merveilleux, bien propre à émouvoir les cœurs les plus insensibles. Deux époux chrétiens, très-fidêles observateurs de notre religion, passèrent en peu de temps l'un après l'autre dans l'autre monde, ne laissant qu'un enfant de quatorze ans qui resta à la charge d'un oncle, païen intraitable, animé d'une haine mortelle contre les chrétiens. Aussi cet homme employa-t-il tous les moyens, les menaces, les coups, la prison, pour forcer son infortuné neveu à l'apostasie, et il finit par réussir dans son infernal dessein de le rendre pire qu'un infidèle. L'enfant resta plus de deux ans dans ce triste état, non sans de vifs remords de conscience. Un jour qu'il allait dans un autre village pour affaires, il rencontra un chrétien auquel il fit part de la situation critique où le plaçait son oncle, et demanda conseil pour se soustraire à cette tyrannie. Le chrétien, touché de compassion, l'exhorta à se recommander à Dieu, disant que, quand le Père arriverait à la Mission, il aviserait aux moyens de lui prêter assistance. Or, comme rentré au logis, le pauvre enfant songeait le soir, avant de se coucher, sérieusement à se convertir, voilà que le démon, se jetant sur lui, l'étreint violemment, et le menace de le précipiter à l'instant dans l'enfer, s'il ne renonce pas à son dessein. Malgré son effroi, l'enfant trouve le courage de répondre au tentateur : « Attends ; avant de me mener en enfer, laisse-moi en essayer moi-même sur la terre. » Redevenu sur le champ libre, il forme intérieurement l'intention d'apaiser Dieu et d'en obtenir miséricorde ; pour cela, il étend les cinq doigts de sa main droite au-dessus d'un flambeau allumé, et les laisse peu à peu brûler et rôtir, de sorte que les chairs fondaient comme la cire qu'on approche au feu. Et chose incroyable, mais vraie, l'héroïque enfant endura son supplice, jusqu'à ce qu'il eût vu tomber la moitié de son index, et que de ses quatre autres doigts il ne restât plus que les phalanges toutes noircies et toutes racornies. Au même moment son oncle s'éveille et sent cette odeur de chair brûlée ; il se lève, se rend dans la chambre de son neveu pour voir ce qu'il y a, et le trouvant dans un pareil état, il entre en fureur, quand il en connaît la cause, et lui dit hautement que, s'il ne cesse pas toutes ces folies, il le tuera lui-même à coups de bâton. Mais le neveu resta si calme devant ces menaces, que son inhumain parent ne put à la fin s'empêcher

d'en être touché et le laissa maître de faire ce qu'il lui plairait. Aussi le pénitent, résolu de vivre désormais en vrai enfant de Dieu, attendait-il mon arrivée avec impatience. Quand il vint me trouver et me raconta sa conduite, je frémis à la vue de l'état auquel il avait réduit sa main. Lui, se prosternant aussitôt à mes pieds, demande à se confesser avec les marques d'une douleur si vive que les êtres les plus endurcis en eussent été touchés de compassion. Telles sont, Révérendissime Père, les consolations par lesquelles Dieu a daigné encourager mes travaux dans l'espace de plus d'un mois que j'ai passé sur ces montagnes à remplir mon ministère apostolique.

Sur ce continuez à me recommander au Seigneur dans le saint Sacrifice de la Messe, tandis que de cœur je vous baise la main, en me redisant De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble serviteur et subordonné,

Fr. Paul de Fresonara,
Min. Obs. Miss. apost.

IV.

CONSTANTINOPLE.

SITUATION DES CUSTODIE ET MISSION DE CONSTANTINOPLE AINSI QUE DES ÉTABLISSEMENTS QUI EN DÉPENDENT, GOUVERNÉS PAR LES MINEURS OBSERVANTINS RÉFORMÉS DE SAINT FRANÇOIS.

---

1. CONSTANTINOPLE.

Vicariat apostolique. — Vicaire apostolique : Marie Paul de' Conti Brunoni, archevêque de Taron.

Paroisse du titre de Ste Maris Draperis à Pera, où résident les Missionnaires suivants : le T. R. P. Jean Baptiste Carassai de Falerone, de la Province réformée de la Marche d'Ancône, Custode chargé du gouvernement et Préfet apostolique, ancien professeur émérite en théologie sacrée; le T. R. P. Conrad Piramovich de Komorow, de la Province réformée de la Petite Pologne, Miss. apost. et actuellement définiteur général de l'Ordre; le T. R. P. Jovice Tavelli de Memo, de la Province réformée de San-Diego, Miss. apost.; le T. R. P. Théophile

Massucci de Castignano, de la Province réformée de la Marche, Miss. apost. et curé; le R. P. Robert Passarelli de Cingoli, de la Province réf. de la Marche, Miss. apost.; le R. P. Ange Cima de Vitorchiano, de la Prov. réf. de l'Ombrie, Miss. apost. et écolâtre; le R. P. Damas Buffarini de Monte-Marciano, de la Prov. réf. de la Marche, Miss. apost. et vice-curé; le R. P. Léonard Romagnoli, de Jesi, de la Prov. réf. de la Marche, organiste; le R. P. Ansovin Jezzi, de Ripatranzone, de la Prov. réf. de la Marche, sacristain; au total, 9 Missionnaires, que servent les frères lais suivants : François de Sezze, de la Prov. réf. de Rome; Antoine Galletto, de Maniago, de la Prov. réf. de Venise; Diego Albanesi, de Filottrano, de la Prov. réf. de la Marche; Léonard Bonelli de Carano (Tyrol italien), de la Prov. réf. de la Marche, tierciaire. La paroisse compte plus de 10,000 catholiques latins, de diverses nations. L'église de Sainte-Marie est une des plus grandes de Péra, et bien qne beaucoup trop petite pour la population, elle est plus fréquentée que les autres par les fidèles, soit parce qu'elle se trouve au centre de Péra, soit par dévotion à la très-sainte Vierge, et enfin parce que les offices y sont célébrés avec tant d'ordre et de décence, qu'on pourrait, à cet égard, la comparer aux cathédrales d'Europe. Dans un laps de dix ans on y a béni 545 mariages, on y a conféré 2,224 baptêmes; en outre, on y a compté 1,434 décès et 125 naissances illégitimes, 64 de filles et 61 de garçons, qui ont tous été élevés aux frais de la mission, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance : ils lui ont coûté 11,000 écus. Le nombre des communions annuelles s'élève à près de 15,000, et celui des confessions à 8,000. On a obtenu en ces dix ans 30 abjurations, et l'école compte environ 50 élèves. Le maitre en est le R. P. Ange Cima, de Vitorchiano, de la Province réformée de l'Ombrie; on y enseigne le catéchisme en italien, en latin, en grec et en français.

2. SMYRNE.

L'archevêque est l'Illustrissime Vincent Spaccapietra, Vicaire apostolique de l'Asie Mineure.

La paroisse, sons le vocable de l'Immaculée Conception, est desservie par les Missionnaires suivants : ls T. R. P.

Gianfranco Santeliquido, de Forenza, de la prov. réf. de la Basilicate, miss. apost. et gardien; le R. P. Pacifique Mainelli d'Oleggio, de la Prov. réf. de San-Diego, en Piémont, miss. apost.; le T. R. P. François Capitani d'Ascoli, de la Prov. réf. de la Marche, miss. apost.; le R. P. Zénobe Albanesi, de Jesi, de la Prov. réf. de la Marche, miss. apost. et curé; le R. P. Alphonse Rossi, de Dolceacqua, de la Prov. réf. de Rome, miss. apost.; le R. P. Justin Dalnegro, de Quinzano, de la Prov. réf. de Venise, miss. apost. et vice-curé; le R. P. Séraphin Bertugno. de Badalucco, de la Prov. réf. de Rome, miss. apost.; le R. P. Michel Ange Pansini, de Giovinazzo, de la Prov. réf. de Bari, miss. apost; au total, 8 missionnaires. Ils ont avec eux les frères lais, dont les noms suivent : Nazaire dell' Osti d'Avana, de la Prov. réf. de Toscane; Paul Capula, de Smyrne, tierciaire; Pie Quintani, de Gruntardo, de la Prov. réf. de Rome. Cette paroisse compte près de 12,000 catholiques latins de diverses nations, et l'église sert de cathédrale; c'est une des plus grandes et des plus belles de Smyrne et elle n'est pas moins fréquentée que celle de Constantinople. Il y a eu en dix ans 526 mariages, 186 baptêmes, 1,045 décès, et 45 enfants naturels y ont été élevés aux frais de la mission. Le nombre des communions annuelles s'élève à 600, celui des confessions à 4,000, et l'on a obtenu 13 abjurations.

L'école, où sont enseignées les langues française, grecque et italienne, est provisoirement tenue par les Frères de la doctrine chrétienne, auxquels la mission paie 2,500 fr. par an; on y compte une soixantaine d'élèves.

3. ILE DE TINE DANS LA MER EGÉE.

Evêché. — L'évêque est l'Illustrissime François Marie Taloni.

C'est une mission sans paroisse, desservie par un seul missionnaire, le T. R. P. Jérôme Vannoni de Bergame, de la Prov. réf. de San-Diego, dans le Piémont, miss. apost. et Président, avec le frère Pierre Beuldin d'Oste, de la Custodie de Constantinople, pour compagnon.

Cette mission, bien que sans paroisse, est très-importante; car le missionnaire doit parcourir tous les villages pour entendre les confessions sacramentelles et y prêcher la parole de Dieu,

puis officier dans sa propre église, dédiée à saint François d'Assise. Il est, en outre, le Confesseur ordinaire et le Directeur des Sœurs Franciscaines du Tiers-Ordre, qui font chaque année une retraite de huit jours dans leur maison ou couvent, pour s'y livrer aux exercices spirituels. La population catholique de toute l'île est de 4,000 ames.

4. BURNABAT.

Dans l'archevêché de Smyrne. — La paroisse, du titre de notre Dame de Grâce, est desservie par trois missionnaires, qui sont le R. P. Antoine Paterno, de Ruoti, de la Prov. réf. de St Bernardin, miss. apost. président et curé; le P. Silvestre Maltagliati, de Marginone, de la Prov. réf. de Toscane, miss. apost. et vice-curé; le R. P. Franco Rota de Tine, prêtre tierciaire de la Custodie de Constantinople, assistés par les frères lais Vincent Scagliarini, de Montignone, et Gaëtan Mozzardi de Camerano, qui remplit aussi les fonctions de maître d'école. Ces deux frères appartiennent l'un et l'autre à la Prov. réf. de Bologne. La paroisse compte environ 500 catholiques latins de diverses nations. Il y a eu en dix ans 27 mariages, 143 baptêmes, 105 décès, et 8 enfants nés de parents inconnus ont été élevés aux frais de la mission. Les communions annuelles montent à 500, les confessions à 400. Quant à l'école, elle a 15 élèves auxquels on enseigne le catéchisme et les langues italienne et grecque.

5. ILE DE RHODES.

Mission sous la dépendance du P. Custode et Préfet apostolique. La paroisse, du titre de Notre-Dame de la Victoire, est desservie par les missionnaires le T. R. Célestin Beltrami de Vallestura, de la Prov. réf. de St Thomas, apôtre, miss. apost. et curé, et le R. P. Bonne-Foi Castellani d'Osimo, de la Prov. réf. de la Marche, vice-curé; ils sont assistés par les frères lais Georges Stoco, de Saltellico, de la Prov. réf. de Venise, et Soli de Curnasco, de la Prov. réf. de Lombardie. La paroisse se compose d'environ 170 catholiques latins, et en dix ans on y a compté 19 mariages, 16 baptêmes et 43 décès. Le nombre des communions annuelles s'élève à 70, celui des confessions à 56, et l'école compte 14 élèves. Le R. P. Bonne-Foi d'Osimo y est maître de langue grecque.

6. TINE, ILE DANS L'ARCHIPEL GREC.

Evêché, qui a pour évêque l'Illustrissime François Marie Zaloni. C'est une mission sans paroisse; le patron de l'église est saint Antoine de Padoue; elle est desservie par le R. P. Benoît Massaccesi de Jesi, de la Prov. réf. de la Marche, président, ayant pour compagnon le Fr. Junipère Ongaro de Borgo-Satollo, de la Prov. réf. de San-Diego.

7. METELIN, ILE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'ASIE MINEURE.

Le Vicaire apostolique est l'Illustrissime Vincent Spaccapietra. La paroisse, du titre de l'Assomption, est desservie par le T. R. P. Louis Améric de Costa Rainera, de la Prov. réf. de Gênes, miss. apost. président et curé ayant près de lui pour compagnons les frères lais Joachim Barbe de Carpineto, réformé de la Province Séraphique, et Jean de Dieu Caldirola de Tignone, de la Prov. réf. de San-Diego en Piémont. On y a célébré en dix ans 6 mariages, 19 baptêmes et 22 services funèbres. Le nombre des communions annuelles est de 30, celui des confessions, de 25. Il faut citer aussi deux abjurations. L'école est fréquentée par 6 élèves, dont le maître est le T. R. Louis Améric. Cette paroisse compte environ 70 catholiques latins.

8. AYVALI DANS L'ASIE MINEURE.

Le Vicaire apostolique est l'Illustrissime Vincent Spaccapietra. La paroisse, du titre de Notre-Dame des Anges, compte près de 50 catholiques, y compris ceux d'Adramiti et ceux de l'île Mosconesi. On y a eu en dix ans 19 baptêmes et 19 décès. Le nombre des communions annuelles s'élève à 30, celui des confessions à 15. La paroisse est administrée par le T. R. P. Louis Améric de Costa Rainera, président et curé de Metelin, non loin d'Ayvali.

9. ILE DES PRINCES DANS L'ASIE MINEURE.

Vicariat apostolique de Constantinople. — Le Vicaire apostolique est l'Illustrissime Paul de' Conti Brunoni, archevêque de Taron.

La paroisse, du titre de saint Pacifique de San-Severino, est desservie par le T. R. P. Léopold Santanche d'Acquasanta,

de la Prov. réf. de la Marche, miss. apost. président et curé, ayant pour compagnon le frère lai Corbinien Ritter d'Andelsburck, de la Prov. réf. du Tyrol Allemand. Elle a été fondée il y a quatre ans, et elle compte en hiver 126, et en été 769 catholiques; il y a eu jusqu'ici 1 mariage, 24 baptêmes, 14 décès. Le nombre des communions pascales s'est élevé à 29, outre 120 en hiver et 720 en été, et il y a eu 800 confessions.

10. MAGNÉSIE DANS L'ASIE MINEURE.

Le Vicaire apostolique est l'Illustrissime Vincent Spaccapietra, archevêque de Smyrne. Cette mission a été confiée aux Pères Franciscains réformés en 1861 par feu Marie Antoine Mussabini, avec l'autorisation et sous le bon plaisir de la Congrégation de la Propagande; on y compte maintenant près de 120 catholiques, et l'on y a donné 10 baptêmes. Elle est aujourd'hui gouvernée par le R. P. Antoine de Ruoti, président et curé de Burnabat, lieu voisin de Magnésie, où l'on a acquis le terrain nécessaire pour y construire un hospice et une église, dès qu'il plaira à la divine Providence.

Constantinople, 24 *février* 1864.

FR. JEAN BAPTISTE DE FALLERONE,
Préfet apost. de Constantinople.

V.

PALESTINE.

Trois lettres du P. ARCHANGE DE MONTE-FANO, *Obs. de la province des Marches, au Révérendissime Père custode de Terre-Sainte, sur la fâcheuse querelle que les Grecs schismatiques ont cherchée aux Franciscains, à Bethléem.*

Bethléem, le 31 *décembre* 1863.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Je m'imagine que Votre Paternité Révérendissime attend avec impatience que je lui rende un compte détaillé de l'événement qui a troublé le jour le plus heureux et le plus solennel que célèbre le monde chrétien, le jour où tous les cœurs éprouvent une égale joie, je veux dire le 25 décembre. J'ai tardé jusqu'ici

à vous en écrire, afin de m'informer exactement de quelques particularités que je n'avais d'abord pu bien connaître à cause du tumulte, d'autant plus que j'en fus pendant plusieurs jours tout ahuri. Je viens enfin m'acquitter de ma tâche, et vous verrez jusqu'où va la méchanceté des Grecs, qui ne reculent point même devant les moyens les plus odieux, pour atteindre à leurs desseins les plus abominables. Veuillez donc entendre cette douloureuse histoire.

La veille de la Noël, notre patriarche Mgr Joseph Valerga partit de Beitgialle pour cette bourgade bénie, afin d'y officier pontificalement tant aux premières vêpres que dans la nuit et le lendemain. Ici, il me semble à propos de vous dire deux mots de son entrée, parce que c'est précisément le moment que les moines grecs choisirent pour jeter en quelque sorte la première pierre contre laquelle se heurteraient les Franciscains et pour les provoquer ainsi à une querelle. Or, c'était un beau spectacle que de voir le vénérable prélat s'avancer majestueusement sur un cheval fringant, au milieu d'un brillant cortége de beaucoup de cavaliers et d'autres personnages qui le précédaient dans une pompe asiatique. Arrivé près du temple de Ste-Hélène, il descendit de sa monture et se revêtit de l'aumusse, tandis que le clergé, revêtu des ornements sacrés, venait à sa rencontre, formant une belle et longue procession. Quand elle se mit en marche, quatre chantres Franciscains entonnèrent le *Benedictus*, répété par un chœur d'enfants arabes à la voix argentine, dont l'accent touchait jusqu'au fond du cœur. La foule couvre la place, et la nation latine fait éclater son allegresse. Bientôt le saint pasteur paraît à la porte du temple et s'agenouille sur un tapis préparé exprès, tandis que le P. Gardien de Bethléem (ce titre honorable avait été décerné cette année à mon humble personne), portant la chape, lui présente un crucifix à baiser; il bénit ensuite l'encens, reçoit le goupillon des mains du même P. Gardien et jette l'eau bénite au peuple; après quoi, je lui présente l'encensoir, les chantres entonnent l'hymne de St-Ambroise, et nous entrons ainsi tous dans le temple de Ste-Hélène, puis dans celui de Ste-Catherine, où l'on commence les vêpres solennelles.

On célébrait l'Office, quand un moine grec, qui occupe ici la charge de sacristain, eut l'insolence inouïe de venir se poster debout entre moi et le tapis sur lequel devait s'agenouiller

le patriarche, me tournant ainsi en plein le dos. J'aurais bien pu le punir de sa grossièreté en le repoussant, mais la charité, la sainteté du lieu et le souvenir de la solennité me retinrent; je me contentai de lui adresser quelques reproches, et l'archimandrite ainsi que ses acolytes, qui étaient près de moi, lui en firent à leur tour. Toutefois ce n'était de leur part qu'un jeu hypocrite; car il avait déjà été convenu entre eux tous de troubler cette sainte fête du Seigneur.

En effet, voyant qu'ils n'avaient obtenu aucun résultat par cette première tentative, ils recoururent le lendemain à un autre moyen vers cinq heures et demie du matin. Mais avant de vous raconter ce qui se passa alors, il faut que je vous mentionne l'arrivée subite d'un certain nombre de Grecs qui se montrèrent, sans que je pusse deviner leurs intentions, comme ces personnages qui figurent parfois dans les comédies. N'ayant point à prendre part aux cérémonies religieuses de cette sainte nuit, je résolus d'exercer ma vigilance, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et surtout dans le sanctuaire qui en ces circonstances reste solitaire. Quand donc Mgr le Patriarche eut commencé vers dix heures les matines solennelles, je descendis tout doucement dans la sainte grotte, afin d'y réciter mon office à part. Agenouillé près de ce lieu vénérable, je me laissai aller à méditer le mystère qui s'y est accompli, le cœur plein de sentiments trop doux pour que je puisse les exprimer, lorsque, vers onze heures, je vois descendre dans le sanctuaire, du côté du levant, l'archimandrite grec (celui dont j'ai parlé) armé d'un bâton, et jetant sur moi des regards furieux. Il était accompagné de son sacristain, qui m'avait déjà insulté, d'un domestique vêtu moitié en arabe, moitié en moine, et de deux autres misérables qui s'arrêtèrent au milieu de l'escalier, tandis que les premiers se mirent à contempler immobiles le lieu de la naissance du divin Rédempteur, jusqu'à ce que, un instant après, ils disparurent par l'escalier opposé. J'avoue que ma frayeur fut grande, pas assez grande cependant pour me déconcerter, je continuai donc, comme si rien n'était, à réciter l'office divin. En ce moment se présente à moi un arabe du rite latin qui, ayant assisté à cett scène et sachant bien quelle race de renards sont les grecs, me murmure à l'oreille ces paroles : « de grâce, ne quittez pas le sanctuaire,

car ces allées et venues des Grecs cachent quelque mystère. » Cela dit, il s'en retourne à ses affaires. Je restai donc le cœur toujours inquiet, jusqu'à ce que, à onze heures trois quarts, le curé descendît pour célébrer les divins mystères dans ce sanctuaire, et quand il fut rempli des fidèles qui n'en sortent plus, je retournai tranquillement dans notre église afin d'assister à la messe pontificale; puis, vers trois heures, j'allai prendre un peu de repos. Mais les Grecs ne dormaient pas; vers cinq heures et demie ils insultent notre sacristain, dans l'espoir d'exciter le tumulte qu'ils n'avaient point jusqu'alors réussi à faire naître. Vous savez sans doute, Révérendissime Père, que, d'après un usage qu'il faut attribuer au malheur d'avoir ce sanctuaire en commun avec les schismatiques, il n'est permis à aucun étranger d'y descendre, aux heures assignées aux membres des différents rite pour y célébrer leurs offices. Or l'heure des Latins commençait à 5 h. $^1/_2$, et le P. Bernardin de Fermo, miss. apost. extrêmement zélé et premier curé de Jérusalem, disait la messe, quand le sacristain grec, au mépris du réglement et tout exprès pour provoquer une querelle, pénètre hardiment dans le sanctuaire, et se met à arranger l'autel de ses coreligionnaires. Un de mes sacristains lui fait remarquer l'inconvenance de sa conduite; mais soit pour ne pas troubler le prêtre qui célébrait le saint sacrifice et les pieux fidèles qui y assistaient, soit pour éviter de plus graves inconvénients, après avoir adressé au grossier personnage des observations dont celui-ci ne tint aucun compte, il le laissa tranquille. C'est de cette manière que le second essai des grecs ne réussit pas plus que le premier. A la fin, se dépouillant du masque, ils entreprennent ouvertement de nous enlever un de nos plus anciens priviléges, qui consiste à jouir librement du Sanctuaire pour la célébration des messes à partir de minuit jusqu'à none. Ce droit nous a été bienveillamment accordé par Calixte III dans la bulle du 4 février 1457, qui commence par ces mots *Devotionis vestrae ardor;* il a ensuite été confirmé par d'autres souverains pontifes et rendu perpétuel par Benoit XIII dans son bref *Loca Sancta Palestinæ* du 3 mars 1727. Ce privilége a été rigoureusement maintenu par les Franciscains, non-seulement à l'époque où le sanctuaire tout entier était en notre pouvoir, mais encore jusqu'à nos jours, bien que depuis un siècle les grecs soient parvenus par leurs artifices à se le

rendre commun. En effet, beaucoup de religieux de notre famille se souviennent d'y avoir vu célébrer la messe jusqu'à quatre heures après midi, et Mgr le Patriarche atteste même qu'il l'y a vu célébrer jusqu'à cinq heures. Cependant les prêtres se contentent de dire une seule messe, afin que les prêtres étrangers, que la fête de Noël attire chaque année en grand nombre en pèlerinage à Bethléem, puissent tous satisfaire leur dévotion. Cette affluence déplaisant aux Grecs, ils ne résolurent rien moins que d'abattre notre autel, au moment où se serait accomplie la consécration, et par conséquent de répandre à terre le sang divin du Sauveur : impiété dont la seule pensée vous fait dresser les cheveux sur la tête. Mais Dieu déjoua ce criminel complot.

C'était vers midi et je célébrais ma seconde messe dans le sanctuaire, quand le même sacristain grec reparaît pour la troisième fois en scène; il descend dans le sanctuaire, en même temps que ses complices, armés de bâtons, se tenaient au haut de l'escalier du couchant. Puis, faisant semblant de fermer le devant de l'autel des grecs avec une petite grille en fer de fonte, il commence à donner des coups de pied à tous les Latins qui entendaient la messe et leur crie en grec : " Sortez d'ici; qu'est-ce que cette nouveauté? Pourquoi tant de messes aujourd'hui[1] ? " Indigné de ce scandale, mon sacristain empoigne hardiment l'audacieux et le force de remonter jusqu'au haut de l'escalier, d'où il était descendu. C'est précisément ce qu'attendaient les Grecs pour envahir le sanctuaire et mettre à exécution leur dessein impie. De mon côté je continuais du mieux que je pouvais le saint sacrifice, non sans une grande frayeur. Heureusement cette ferme attitude de notre sacristain fit craindre aux grecs que beaucoup de nos religieux n'occupassent le fond du sanctuaire, au lieu qu'ils se trouvaient tranquillement assis à table[2] ; et par suite il y eut quelque hésitation parmi les assaillants. Cependant notre sacristain ne pouvait me laisser seul à l'autel, afin d'aller appeler du renfort. Mais l'agneau divin, voulant empêcher la profanation

[1]) Les Révérendes Sœurs de Sion, qui étaient présentes avec leur drogman, et tous ceux qui assistaient à la messe, ont été témoins de cette insulte.

[2]) On pourrait invoquer le témoignage de Mgr le Patriarche, de Mgr Pila, du Révérendissime Père Maître Guglielmotti, Dominicain, et de plusieurs autres personnes.

de son sang qui était dans le calice, fit qu'un enfant qui était là courut au couvent, en criant de toutes ses forces : « vite, vite ! Les Grecs vont tuer le P. Gardien ! » A ce cri tous les religieux sortent précipitamment du réfectoire, s'arment de gros bâtons et s'élancent dans le temple de sainte Hélène, où ils trouvèrent les grecs dans une attitude tout à fait hostile ; ils se mirent aussitôt à les frapper rudement et firent si bien qu'en quelques instants ils les eurent tous repoussés hors du sanctuaire. Ici il faut signaler particulièrement à la réprobation publique le sacristain grec et l'archimandrite, armés le premier d'un poinçon, le second d'un gros bâton, et disposés à se livrer à tous les excès, si les nôtres ne leur en eussent pas ôté l'envie. Cependant les schismatiques ne se tinrent pas encore pour vaincus ; frémissant de haine et de rage, ils se mirent, au contraire, à sonner le tocsin ; mais Mgr notre Patriarche, sans s'en inquiéter, fit sur le champ sonner notre cloche de la même manière. On aurait pu redouter les plus terribles conséquences, si les deux nations, grecque et latine, s'étaient soulevées pour prendre part à la querelle ; mais, Dieu merci ! les deux curés franciscains[1] surent agir près des nôtres avec tant de prudence et d'efficacité que la paix publique ne fut point autrement troublée. Après tout cela, Révérendissime Père, imaginez quelle affreuse inquiétude éprouvait mon âme, tandis que j'achevais le divin sacrifice sur l'autel, resté seul dans l'église avec les sœurs de Sion et leur drogman, qui entendaient la messe et me bouleversaient par leurs cris de désolation ; car tous les autres étaient sortis pour voir comment finirait tout ce tapage. Dans quelles terribles angoisses se trouva alors mon cœur ! J'aurais voulu continuer le sacrifice ; mais la pensée que les nôtres pouvaient avoir le dessous me désolait, car alors j'aurais été tué et le sacrifice eût été horriblement profané. Je fus tenté de me retirer dans les grottes voisines du sanctuaire, qui appartiennent aussi aux catholiques et d'y finir ma messe, comme je le fis plus tard. Cependant ce moyen me répugnait beaucoup ; car, me disais-je, nous pourrions perdre ainsi notre privilége de célébrer à notre gré les saints mystères dans ce lieu vénérable. A la fin je m'y résignai quand même, priant les quelques fidèles courageux qui étaient restés près de moi d'y transporter les objets sacrés, et en vérité j'eus à admirer le

[1]) Le P. Emmanuel Forner et le P. Gabriel Agnozzi.

calme et la fermeté avec lesquels ces bonnes sœurs arrangèrent aussitôt l'autel des Innocents, de manière que je pus y consommer le saint sacrifice, et néanmoins j'étais excessivement inquiet des suites qu'avait pu avoir la bagarre; mais, par bonheur, un de nos religieux, survenant en ce moment, nous apprit que tout avait bien fini et que par conséquent je pouvais rentrer tranquille au sanctuaire. Sur ce, les sœurs de Sion, sans hésiter une minute, y retournèrent avec moi et y reportèrent les objets sacrés, de sorte que grâce à la protection de l'Enfant divin et de Marie, sa mère immaculée, je pus commencer ma troisième messe, pendant laquelle je vis bientôt deux soldats musulmans à mes côtés, et quatre autres sur l'escalier du sanctuaire. Cela devait-il suffire pour calmer les grecs? Je vous dirai, Révérendissime Père, une chose qu'on prendrait certainement pour une pure calomnie, s'il n'y en avait eu des témoins oculaires. Se glissant de nouveau, je ne sais comment, dans le temple et descendu dans la grotte où j'étais à célébrer, l'archimandrite, tout en désordre comme il était, se mit à crier, à hurler et à faire toutes sortes de menaces, pour que je ne continuasse point ma messe; heureusement, ainsi que je l'ai dit, plusieurs soldats turcs étaient là, et l'un d'eux indigné d'une conduite si indécente saisit le forcené à bras le corps et le poussa violemment hors du lieu saint. Tout cela suffit, Révérendissime Père, pour prouver que l'odieux dessein des grecs était de confisquer en ce jour mémorable un des priviléges les plus anciens et les plus précieux des Latins, celui de pouvoir ce jour là disposer entièrement du sanctuaire dans lequel notre divin Rédempteur est apparu au monde. Quand enfin j'eus fini ma messe, je pus rentrer dans la sacristie, où ce me fut, certes, un grand plaisir et une grande consolation de trouver les principaux de la nation latine, qui me félicitaient d'avoir échappé au pouvoir des schismatiques et me couvraient les mains de baiser affectueux. Tous nos religieux ne me manifestèrent pas moins de joie, et à mon tour je les félicitai d'être sortis vainqueurs, sans coup férir, de l'attaque injuste qu'ils avaient eu à repousser.

Maintenant, Révérendissime Père, je vous prie de bien remarquer que de notre côté nous ne donnons jamais occasion à de semblables querelles avec les schismatiques au milieu desquels nous sommes condamnés à vivre; au contraire nous supportons

mille injures, mille calomnies de leur part, sans jamais nous en plaindre; mais assurément, s'ils entreprenaient encore de nous ravir nos derniers sanctuaires, nous leur montrerions que les Franciscains sont les successeurs des croisés, et au vieux cri de *Dieu le veut*, nous perdrions la vie plutôt que de nous laisser iniquement dépouiller.

Après vous avoir, Révérendissime Pèrc, rendu compte de tout ce qui s'est passé, je vous demande votre sainte bénédiction.

Votre très-humble et très-obéissant fils,
FR. ARCHANGE DE MONTE FANO,
gardien.

2.

Bethléem, 5 *janvier* 1864, *à deux heures du matin*.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Qui aurait jamais cru que cinq jours après les douloureux événements qui sont arrivés en cette ville de Bethléem, je serais réduit à faire connaître à votre Paternité Révérendissime un autre fait peut-être plus douloureux encore? Oh! s'il a été décidé par la divine Providence que la Palestine soit un théâtre de luttes continuelles pour les fils du Père Séraphique, que ce soit à la gloire du saint nom du Sauveur! — Mais sans vous tenir plus longtemps en suspens, je vous dirai que peu s'en est fallu hier soir qu'on n'ait enlevé l'Étoile d'argent qui marque la place où notre aimable et divin Rédempteur est venu au monde, et voici comment. Tout harassé de fatigue à la suite des querelles des jours précédents, je m'étais hier soir couché pour me reposer, quand mon drogman consterné m'éveille tout-à-coup et m'apprend qu'à l'instant même (il était environ onze heures) peu s'en était fallu que les voleurs n'eussent enlevé du sanctuaire l'étoile d'argent. Vous pouvez vous imaginer l'effet que produisit sur moi cette nouvelle; je me lève à la hâte et je cours aussitôt chez le drogman Pie Longo, envoyé, comme vous le savez, par le pacha, afin de veiller à ce que les grecs n'excitassent point de nouveaux désordres le jour de l'Epiphanie, comme ils l'avaient donné à entendre. Or, voici ce que me raconta le drogman. Vers une heure et quart, l'ancien drogman grec et un moine vinrent frapper à celle de nos portes qui ouvre dans le temple de sainte

Hélène. Quand notre portier accourut au bruit avec les domestiques, on lui dit de m'avertir aussitôt que des voleurs étaient occupés à enlever l'Étoile. Mais avant de me faire éveiller, Mr Longo, soupçonnant quelque trahison, chargea de descendre tout doucement dans le sanctuaire le janissaire Abet qui était venu avec lui, nos domestiques et le sacristain, afin de s'assurer du fait, en laissant les premiers continuer de frapper à la porte. Nos domestiques, montrant une égale prudence, parce qu'ils craignaient aussi un piége, ne voulurent pas que notre sacristain entrât avec eux dans le sanctuaire. Toujours est-il qu'arrivés au lieu vénérable, ils trouvèrent qu'on avait creusé le tour des clous d'argent qui attachent les rayons de l'Étoile, et virent à côté une troupe de Grecs à la mine sinistre (mal m'en eût pris si j'étais imprudemment descendu). Ils retournèrent aussitôt près de Longo et lui firent part de ce qu'ils avaient vu; il n'hésita plus alors à me faire bien vite éveiller. L'affaire en cet état, nous convînmes qu'il était nécessaire d'appeler la force turque, et d'aviser immédiatement le gouverneur musulman de ce qui se passait par le janissaire Abet. Le gouverneur accourut sur le champ, après avoir joint ses quelques hommes à ceux que le gouverneur de Jérusalem avait envoyés la veille à notre secours. Nous descendîmes alors dans le sanctuaire, où nous trouvâmes nos Grecs qui faisaient semblant de pleurer à cause de l'odieuse tentative des voleurs. Mais le gouverneur et Longo eurent la bonne idée d'interroger à l'instant même les pèlerins grecs et américains qui étaient réunis là, et trois jeunes gens, d'une quinzaine d'années, firent bientôt connaître que les voleurs étaient présents ou bien peu éloignés. En conséquence, pour les empêcher de prendre la fuite ou de se laisser corrompre à prix d'argent par les grecs, on les mena en prison, afin de pouvoir mieux les examiner. Une dame schismatique russe, également présente, dit aussi avoir vu celui qui avait essayé de détacher l'Étoile, et être à même de le reconnaître si on le lui présentait. Voilà, Révérendissime Père, le fait douloureux qui s'est passé cette nuit; vous le connaîtrez encore mieux par la relation orale que vous en fera le drogman Longo, qui va avec un cavalier turc porter à Jérusalem le procès verbal qu'en a fait dresser aussitôt le gouverneur. Je sais que cette nouvelle contristera profondément votre cœur; mais ce qui me rassure, c'est que les Grecs auront à payer cher ce sacri-

lège également injurieux pour la France et pour le sultan, puisque l'Étoile a été placée en ce lieu par l'ordre de ces deux puissances avec l'intervention de leurs représentants, et qu'on a en fait passer acte authentique. Aussi ne douté-je pas que dès ce matin, en apprenant l'affaire, Mr le consul de France n'ait pris immédiatement les mesures nécessaires pour venger l'outrage fait à son Empereur et notre protecteur Louis Napoléon III. En conséquence, comme il est certain qu'il ne tardera point à se rendre sur les lieux, j'ai fait préparer une de nos meilleures cellules pour le recevoir convenablement. Si en attendant il survient du nouveau, je m'empresserai de vous en informer. Veuillez donner votre bénédiction à

Votre très-humble et très-obéissant fils,
Fr. Archange de Monte-Fano,
gardien.

3.

Bethléem, du couvent sainte Catherine, 12 *janvier* 1864.

Révérendissime Père,

Vous ne pouviez m'annoncer, par l'entremise du drogman Pie Longo, une nouvelle plus agréable que celle de l'arrivée du pacha, venant s'assurer lui-même de ce qui a été décidé relativement à l'*Etoile* d'argent, et faire réparer le dommage causé par les Grecs. Il est arrivé, en effet, quand j'étais là, et je m'en sentis plus satisfait que je ne saurais le dire. Il est arrivé vers dix heures et demie du matin, escorté de quelques cavaliers, et nous sommes sortis du couvent pour aller à sa rencontre, comme cela convenait. Le pacha entra directement dans le temple de Ste Helène, sans même prendre un instant de repos, descendit dans le sanctuaire, et s'étant assis, suivant l'usage arabe, près du lieu où le sacrilége avait été commis, il regarda avec une grande attention les rayons de l'*Etoile*, seulement ébranlés et disjoints par les voleurs, parce qu'il leur avait été impossible de dégager tous les clous par lesquels ils étaient fortement attachés. Après cela il ordonna qu'ils fussent bien rétablis et fixés comme auparavant. La chose fut exécutée par notre digne confrère François de Nondola, qui excelle dans tout ce qui se rapporte à l'art du ser-

rurier, en présence des soldats du pacha, qui voulut bien, quand l'heure du dîner arriva, s'asseoir, comme vous le désiriez, à notre table frugale, et s'en montra très-satisfait; il fut même si touché de nos marques de politesse, qu'il protesta qu'il nous en garderait une éternelle reconnaissance.

Retournant ensuite au sanctuaire, il voulut tout voir en détail, vantant beaucoup l'habileté du religieux qui avait parfaitement restauré l'*Etoile*. Il dit en même temps en turc quelques paroles qu'il me fit traduire aussitôt par le drogman; il lui recommandait, comme les portes du temple restaient ouvertes pendant le jour, de faire bonne-garde autour de ce lieu. Remontant ensuite à cheval, il repartit vers trois heures après midi avec son escorte pour Jérusalem. Louons le Seigneur de ce que, après tant d'inquiétudes, l'*Etoile* est restée mieux garantie que jamais à sa place, malgré les desseins iniques des Grecs, qui ne savent point se résigner à l'y voir. Remercions en aussi le pacha qui voulut venir en personne venger l'outrage qu'avaient commis quelques malheureux.

Enfin je remercie à son tour Votre Paternité Révérendissime des peines qu'elle s'est données pour cette affaire qui a pris une si bonne fin, et surtout d'avoir obtenu du pacha que cinq soldats turcs aient gardé jour et nuit l'*Etoile* jusqu'à ce qu'elle fut restaurée. Et maintenant bénissez

de Votre Paternité Révérendissime

Le très-humble et très-obéissant fils,
Fr. Archange de Monte-Fano, *Gardien.*

VI.

EGYPTE.

Lettre du P. Ludovic de Fabriano, *Observantin de la Province des Marches, au* Rédacteur des Annales, *sur la situation des Missions Franciscaines en Egypte.*

Paris, 31 *mars* 1862.

Très-Révérend Père Marcellin,

Le silence si long que j'ai gardé à l'égard de Votre Paternité vous aura peut-être fait penser que l'affection que je vous ai

vouée s'est affaiblie, ou que je porte moins d'intérêt aux édifiantes annales que vous publiez à la grande satisfaction de tous les gens de bien, ou bien encore que notre mission en Egypte est tellement stationnaire qu'elle n'offre point de matière propre à nourrir la piété de vos lecteurs. Ce n'est cependant rien de tout cela, c'est seulement le manque de temps qui m'a empêché de vous écrire quelquefois. Mais aujourd'hui que, logé dans notre commissariat de Terre-Sainte à Paris, je jouis d'un peu de liberté, je veux réparer mes négligences passées en vous parlant de quelques améliorations qui se sont opérées dans les dix-huit mois écoulés depuis que je vous ai écrit. Je commencerai par Alexandrie pour finir par la dernière station qui est Fajum.

Vous savez que la ville d'Alexandrie, important centre de commerce à cause du grand concours qu'on y voit de négociants de toutes les nations, a pris une physionomie et des habitudes tout à fait européennes, soit dans les édifices, soit dans la vie civile; et si les Européens portent souvent partout leurs propres vices dans les pays étrangers, il y a aussi toujours une élite de braves gens qui y transplantent les vertus, les idées et la religion de l'Europe. J'ai eu lieu d'observer que parfois ceux-là mêmes qui se montraient dans leur pays tout à fait indifférents en ce qui concerne la foi, sentent, arrivés en Egypte, le besoin et se font gloire d'être catholiques. C'est de l'accroissement prodigieux de la colonie européenne qu'est née la nécessité de construire une nouvelle église qui réponde à ses besoins. Elle l'emporte étonnamment sur toutes les églises modernes de l'Orient; à peine a-t-elle été terminée qu'il s'est éveillé, parmi les catholiques tant européens qu'orientaux du rite latin, une si vive émulation pour l'orner convenablement, qu'en quelques mois on a vu comme par enchantement des chapelles mises en peintures et décorées de nouveaux grands tableaux, de lampes en cristal, d'autels de marbre, de sorte que la première chapelle n'était pas encore terminée, que déjà des bienfaiteurs s'offraient spontanément à supporter les frais de l'ornementation de la seconde. Mais il faut réserver ici une mention honorable à M. Bolizza, qui, fidèle exécuteur des pieuses volontés de sa défunte femme, a voulu, sans compter les dépenses, enrichir l'église d'un

orgue de quarante-cinq registres, sorti de la fabrique renommée des Tronci à Pistoie. A mon départ d'Alexandrie on s'occupait à le monter, avec l'espoir de l'inaugurer le jour du Samedi Saint. Je désire que le modeste et généreux bienfaiteur agrée ce peu de lignes comme un tribut de la reconnaissance que les Franciscains de Terre Sainte professent envers lui; elles contiennent aussi un éloge mérité pour les habiles fabricants. Ce réveil du sentiment religieux, cette nécessité bien sentie d'orner richement la maison du Seigneur prouvent jusqu'à l'évidence que la foi opère encore dans les cœurs, et que loin d'être morte, elle se développe plutôt d'une manière qui nous permet d'entrevoir un meilleur avenir. Mais la foi des Alexandrins religieux ne s'est point bornée à agir seulement dans l'enceinte de la ville; elle a, au contraire, élargi son cercle d'action. A la distance d'environ dix-huit minutes sur le chemin de fer, dans un lieu tout à fait désert, appelé Rambeh, qui offre, au milieu de ses sables arides, un air vraiment balsamique, il s'est élevé comme par enchantement une ville nouvelle, où les nobles et les négociants d'Alexandrie vont faire leur *villeggiature* et où, à toutes les fêtes, accourent des milliers de personnes en *partie de plaisir*. Or nos Pères y sont allés ces jours derniers célébrer la sainte messe; malheureusement la chapelle était tout à fait insuffisante pour contenir tant de monde, et il fallait une église en rapport avec les besoins de la population. Mais qui en aurait fait la dépense? Comment acheter rien qu'un mètre de terrain, qu'on obtenait naguère gratuitement et qui se vend aujourd'hui à des prix fabuleux? Mais la Providence n'a jamais fait et ne fera jamais défaut aux fils de S[t] François qui se confient en elle. Le P. Augustin Sardi, prompt à concevoir et à exécuter les meilleurs projets, se met à la tête de l'entreprise; il en a parlé à un riche anglais dont je regrette de ne point me rappeler le nom, et celui-ci, quoique protestant, lui a donné un terrain plus que suffisant pour y bâtir une église, un hospice et une école, et y créer un jardin, dans une très-belle situation, près de la station du chemin de fer. Après cela le même Père a ouvert une souscription publique qui lui produisit aussitôt de quoi pouvoir mettre la main à l'œuvre. Le plan a été approuvé par tout le monde, et l'église sera construite avec les précautions nécessaires pour qu'elle puisse

également rester soit telle qu'elle sera, soit se prêter à l'exécution du plan entier, sans perdre ce qui aura été fait, si l'on doit un jour l'agrandir. C'est parce qu'on n'a point toujours pris ces précautions qu'il est arrivé souvent qu'on a dû détruire ce qui venait d'être bâti quelques années auparavant. Ici je suis heureux de pouvoir dire à l'édification des lecteurs des *Annales* que le premier à souscrire à cette entreprise a été S. A. le Vice-Roi, qui, suivant les traces glorieuses de ses illustres prédécesseurs, a voulu même faire remise de tous les droits à payer pour le transport des matériaux de la mer au canal Mahmodie, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, lorsque Mgr l'évêque bénit et posa la première pierre avec grande solennité en présence d'une foule innombrable, entouré de presque tous les consuls des puissances européennes, le Vice-Roi voulut être représenté à la cérémonie par son ministre des affaires étrangères. L'illustre prélat prononça ensuite un discours fort applaudi, où il loua surtout la générosité du gouvernement et celle du donateur du terrain.

A plus de moitié chemin d'Alexandrie au Caire, on trouve une grande ville nommée Thanta, et si l'on quitte la voie ferrée pour pénétrer plus avant dans la province, on en rencontre une autre, appelée Mahal-el-Kebir, et là il y a plusieurs centaines de catholiques auxquels manquent tout à fait les secours religieux. C'est pour remédier à un inconvénient si grave que les Pères Léonard de Spigno et Remi de Toscane se sont chargés de la difficile entreprise de construire dans chacune de ces localités une église et une école; l'affaire ne pouvait être en de meilleures mains, et le succès en est garanti par ce que ces dignes missionnaires ont fait, le premier à Cafar-Zaïat et le second à Damiette. Au Caire il manquait un hôpital qui fût ouvert à tous, avec une direction et un esprit catholique, et de grandes difficultés s'opposaient à cet égard à l'exécution du vœu général, parce que les uns voulaient en faire profiter un parti, et les autres un autre; mais comme les institutions catholiques ne doivent point servir à celui-ci plus qu'à celui-là, sous peine de stérilité et de mort, le Père Custode, guidé par ce sage principe, vint exprès de Jérusalem, et voulut sans calculer les sacrifices mettre la main à l'œuvre, en en faisant supporter la dépense annuelle,

de près de 8,000 fr. par la paroisse. Ainsi nos malades recevront les soins et l'assistance que prescrit notre divine religion. Au Vieux-Caire les Sœurs Clarisses dépensent beaucoup et ont une mauvaise habitation; mais le P. Jérémie de Livourne, peu de jours après qu'il fut installé dans cette petite paroisse, a par ses bonnes manières obtenu en don d'une famille cophte, près de notre petite église, une maison spacieuse, où les bonnes Sœurs seront mieux logées, et où l'école prendra de plus grandes proportions et produira de meilleurs fruits, sous la surveillance de l'excellent missionnaire. A Fajum tout est prêt pour transformer l'église actuelle en demeure du missionnaire et créer une école, afin qu'on puisse satisfaire aux nouvelles exigences qu'amènera le chemin de fer, qui partant du Caire ira aboutir à cette ville commerçante.

Jusqu'ici je vous ai parlé de peintures, d'orgues, de restaurations, d'églises nouvelles, et de nouvelles stations fondées à Alexandrie, au Caire et à Fajum; retournant un peu en arrière, je vous dirai maintenant qu'à Mansourah, lieu célèbre par la captivité du glorieux St-Louis de France, et où beaucoup de catholiques se trouvaient réunis par suite du commerce qui s'y fait, l'église actuelle ne suffisait plus, et outre les écoles déjà existantes de langue arabe et de langue italienne, il en fallait encore une de langue française. Mgr l'évêque a remédié à l'insuffisance de l'église par un appel à la charité des négociants, de sorte qu'il y aura bientôt un beau temple; quant aux besoins de l'école, le P. Custode y a pourvu, en y envoyant le bon Fr. Joseph Marie de France, que vous avez bien connu à l'époque où il a pris l'habit religieux au couvent de l'*Ara Cœli*, et qui, tant par ses manières aimables que par sa capacité, a su tellement captiver les esprits des négociants qu'il en a obtenu gratuitement tout ce qu'il lui fallait pour l'établissement.

Pour achever ce que j'ai à vous dire, je laisse l'Egypte et vais vous communiquer quelques nouvelles sur cette ville de Paris qui entretient de fréquents rapports avec la Terre-Sainte. Je ne parle pas des peines que se sont données nos deux Pères, le célèbre Maurice de Brescia et Fulgence de Turin, pour parvenir, il y a près de huit ans, à relever le commissariat général de Terre-Sainte en France; je vous dirai seulement que jusqu'ici une maison tenue en location avec une pièce changée en chapelle formait l'habita-

tion des religieux. Mais, comme des âmes catholiques et généreuses n'ont jamais manqué de subvenir à l'indigence de nos frères, le P. Fulgence, rassuré par cette expérience, a fini par se décider à entreprendre la construction d'une église dédiée à Ste-Anne et à St-Antoine de Padoue, avec un petit couvent, dans la rue des *Fourneaux* prolongée, nº 9. J'ai eu la satisfaction de me trouver présent à la bénédiction et à la pose de la première pierre de l'édifice, le 28 de ce mois. La cérémonie a été présidée par Mgr de Ségur, prélat domestique du Saint Père, chanoine-évêque du chapitre impérial de St-Denis, et elle s'est passée d'une manière fort touchante. Le P. Fulgence a adressé quelques paroles bien senties à l'excellent prélat, qui a répondu avec cette facilité et cette clarté que tous admirent dans ses précieux opuscules. La cérémonie religieuse terminée, M. le curé de la paroisse a adressé une allocution à tout le peuple, le félicitant de l'érection du nouveau couvent, et énumérant les avantages qu'on devait attendre de la nouvelle communauté. Puis Mgr de Ségur reprit de nouveau la parole et, confirmant les pensées et les espérances manifestées par le curé, il s'exprima en termes si pathétiques que tous les cœurs étaient émus; il finit en bénissant l'auditoire. Il m'est doux de faire remarquer ici que, indépendamment de nombreux membres du clergé séculier, les Pères Dominicains, Capucins, Barnabites, Jésuites, ainsi que les Frères des Ecoles chrétiennes honorèrent la fête de leur présence, et y prirent tous part avec un véritable empressement.

Maintenant si nous retournons de Paris en Egypte, je suis sûr que vous vous serez dit en vous-même : Tout cela est bon et honorable, mais ce n'est pas le point le plus important dans une mission. J'en conviens moi-même, et voilà pourquoi je me suis réservé de vous parler, en terminant, de choses sur lesquelles je veux surtout fixer votre attention. La mission catholique commencée par les apôtres, sur ces paroles du Rédempteur : *ite in universum mundum, prædicate Evangelium,* ne peut avoir d'autre but et d'autre moyen fondamental que la prédication, une en substance, mais variée quant au mode, parce que la situation et les besoins des peuples sont différents. Quand on connait bien l'état religieux et scientifique des habitants de l'Orient, entièrement et uniquement adonnés au commerce, les européens comme les arabes, on s'aperçoit vite que la méthode strictement oratoire

ne serait intelligible qu'à un très-petit nombre et utile presque à personne. A Alexandrie et au Caire l'instruction religieuse est faible, l'instruction scientifique nulle, si l'on excepte quelques dizaines de personnes élevées en Europe; dans les écoles locales on ne va point au delà de l'arithmétique. Le prédicateur qui arrive d'Europe doit donc changer entièrement de méthode, de genre et de style, parce que le langage qu'il est accoutumé de tenir dans les petites villes d'Italie serait peut-être encore trop savant en Orient. A ne considérer que les dehors, la population d'Alexandrie et du Caire ne laisse en vérité rien à désirer, quant au luxe et aux belles manières; mais quand on parle de religion, on entend l'ignorance émettre les erreurs les plus grossières. Aussi Mgr l'évêque a-t-il voulu, après un mûr examen, remédier au mal, en substituant à la prédication ordinaire l'explication de l'Evangile en forme d'homélie, qui n'astreignant pas le prédicateur à un sujet particulier, lui laisse la liberté de chercher avant tout à instruire, parce qu'il peut s'arrêter aux passages de l'Evangile qui conviennent le mieux aux besoins de son auditoire et attaquer plus fréquemment les vices qu'il importe surtout de déraciner. Moi qui en ai fait d'abord l'expérience, je puis vous affirmer que je n'ai point à regretter le mal que je me suis donné (la méthode était pour moi toute nouvelle); j'en ai été bien récompensé et par le nombre des auditeurs et par la manière dont ils m'écoutaient. J'ai voulu dire quelques mots là dessus, afin que les jeunes gens qui se sentiraient portés à aller en Orient sachent sur quel champ de bataille ils se trouveront et de quelles armes ils devront se servir pour retirer quelque fruit de leurs prédications. Cette méthode, une fois reconnue utile et même nécessaire, sera soutenue par Mgr l'évêque, et je sais qu'elle est employée par mes successeurs, les doctes Pères Joseph de San-Remo, à Alexandrie, et Frédéric, de la province de St-Bernardin dans les Abruzzes, au Caire, religieux dont la capacité égale le zèle. A Alexandrie il ne reste, pour l'instruction religieuse, plus rien à désirer, depuis qu'on a pu la régler définitivement les jours de fête, de la manière suivante : A 6 heures du matin, homélie en langue maltaise; à 9 heures en langue arabe; à 10 heures en langue italienne. — A 4 heures après midi, catéchisme en langue italienne, langue comprise par presque tous les européens et par beaucoup d'orientaux. — Aux jours ordinai-

res, le catéchisme se fait trois fois la semaine aux enfants arabes et maltais dans leur langue, ainsi qu'à plus de 600 écoliers, au grand collége de Terre-Sainte, dirigé par les Frères de la Doctrine chrétienne; un autre Père fait aussi le catéchisme dans des écoles semi-publiques. Il y a donc six pères qui se consacrent à l'instruction religieuse. — Au Caire, un catéchiste n'a pas encore pu s'y établir, mais la prédication en arabe y a été régulièrement reprise par les soins du P. Maxime de Pantasina, qui, Missionnaire depuis plus de trente ans, n'a pas hésité, malgré toutes ses infirmités, à se charger de cette lourde besogne. A Porto Saïd on entend répéter avec vénération le nom du P. Bernard d'Orléans, à cause du zèle avec lequel il prêche en français. La prédication se fixe de même dans toutes les autres stations de la mission. Il faut attribuer cette nouvelle impulsion donnée à la prédication à la visite de Mgr l'évêque qui, ayant apprécié les besoins locaux, a pris les mesures nécessaires pour que chacun eût, en conséquence, le pain de la parole divine. En outre, il y a eu à Alexandrie et au Caire, en 1862, quatre fois des exercices de missions solennelles, telles qu'elles se donnent en Europe, et en 1863 il y en a eu deux autres fois en français, par les soins des très-habiles Pères Roger d'Avignon et Grégoire de Belgique. Or, comme je passerai quelques mois en France, je vais par anticipation vous donner encore quelques nouvelles d'Egypte et vous dire ce qu'on doit faire d'ici à peu de temps.

Avant tout on cherche à relever la mission de Rossetto, presque détruite il y a dix ans, et dans laquelle l'*homme ennemi* a causé beaucoup de dommages; mais plus ils sont grands, plus ils feront briller le zèle du nouveau missionnaire qui ira en effacer les traces. Tout le travail auquel on se livre maintenant a pour objet la compilation d'un catéchisme en arabe, en italien et en français, qui puisse être adopté invariablement dans toutes les paroisses et dans toutes les écoles soit de garçons, soit de filles. Or tout cela me semble assez prouver que, si l'Orient s'agite, les Missionnaires Franciscains ne dorment pas. Devant la perspective du bel avenir que tout annonce, il reste seulement à désirer que les jeunes religieux, animés d'un véritable esprit de sacrifice, courent avec ardeur prendre part à une œuvre si importante, telle qu'est la régénération de l'Orient par la religion et la science catholique, et viennent en aide à

de vieux missionnaires qui travaillent dans la vigne du Seigneur depuis vingt, vingt-cinq, trente ans et plus, et qu'il n'est que trop juste de laisser se reposer. Je ne puis terminer sans vous dire que votre très-savant P. Bassi continue avec ardeur ses doctes travaux sur la *Terre-Sainte* et sur l'*Egypte chrétienne*, de façon qu'il est à espérer qu'il pourra bientôt les publier.

En vous souhaitant toutes les consolations du Seigneur, je me redis ici,

de votre Très-Révérende Paternité,

Le très-dévoué et très-obéissant serviteur,

P. Ludovic Rossini de Fabbriano,

Franciscain de l'Observance.

Lettre du P. Venant de San-Venanzio, *Préfet apostolique de la Haute-Egypte, Min Obs. réf., au Révérendissime Père Général de l'Ordre, sur la situation de la Mission Franciscaine le long de l'isthme de Suez.*

Egypte, 13 *avril* 1864.

Révérendissime Père,

Dans la relation que je vous ai envoyée l'année dernière sur notre mission dans l'isthme de Suez, il ne m'a été donné de vous en faire connaître que les débuts; je suis heureux de pouvoir aujourd'hui vous en parler plus longuement.

Vous vous rappelez peut-être, Révérendissime Père, que je vous ai dit que cette ville semblait devoir s'accroître rapidement. En effet, elle comptait alors à peine 160 catholiques, et l'on y en trouve maintenant déjà plus de 400, la plupart européens (français, italiens, maltais), outre quelques grecs schismatiques et cophtes, et une poignée de protestants qui ont aussi obtenu un de leurs ministres pour les assister.

Nos catholiques sont presque tous occupés, soit aux grands travaux du percement de l'isthme, soit dans les messageries impériales françaises, ou dans celles du vice-roi d'Egypte, soit encore à la construction du bassin des bâteaux à vapeur; et plusieurs aussi dans la compagnie péninsulaire des anglais. Les quelques autres sont boutiquiers, petits marchands, etc.

Cet état de choses a fait naître ici comme un petit nouveau monde : des entreprises de messageries qui tour à tour amènent

et emportent de riches cargaisons et des voyageurs étrangers, des Indes et de la Chine; la construction de maisons, de palais et de vastes magasins, puis, d'un petit hôpital, presque achevé, où l'on pourra recevoir et soigner les ouvriers malades; et mille autres particularités qu'il n'est pas nécessaire de préciser et qui ont fait de cette ville une petite ville européenne.

Cela est surtout vrai depuis que l'eau douce du Nil y a été récemment amenée au moyen d'un magnifique canal. Oui, après les travaux gigantesques que la Cie de l'Isthme a exécutés à travers les sables montagneux du désert long de plus de 150 milles, l'eau, si ardemment désirée, arrive enfin à Suez. On a célébré à cette occasion une grande fête le 29 décembre dernier, comme pour l'un des grands événements de l'époque. Pas un habitant ne manquait à la cérémonie, l'allégresse était générale, et de bruyantes acclamations retentissaient de toutes parts en l'honneur du vice-roi d'Egypte et de l'empereur Napoléon III. En vérité, outre le plaisir que faisait la vue de l'eau dans le canal, avec les petites barques qui y flottaient, c'était une chose bien agréable de penser qu'une outre d'eau douce à boire ne coûterait plus le prix de deux francs, mais que désormais chacun en aurait autant qu'il lui plairait, pourvu qu'il se donnât la peine d'aller en prendre dans le canal.

C'est la quatrième fois qu'on fait venir l'eau douce du Nil à Suez, où elle a cessé d'arriver au temps du Calife Mansour (l'un dês Abassides) qui fit combler le canal, parce qu'il craignait d'être attaqué de ce côté. Les avantages qui en résulteront seront immenses; car on pourra maintenant mettre en bonne culture une partie de ce désert; aussi tous les habitants de Suez ont-ils déjà demandé quelques parcelles de ces terres qui, arrosées par le Nil, produiront à merveille.

Ici je ne puis m'empêcher d'exhaler les sentiments qu'excite en mon cœur la vue de ce désert, chaque fois qu'il m'arrive de le traverser en me rendant à Suez. « C'est ici, puis-je dire avec transport, ce désert si fameux où il plut à Dieu d'opérer tant de prodiges! C'est ici qu'a passé le vénérable patriarche Jacob avec toute sa famille, lorsqu'il allait embrasser son bien aimé fils Joseph en Egypte! C'est ici que Moïse, ce grand chef, a conduit le peuple d'Israël, c'est-à-dire plus de 60,000 braves combattants, outre les femmes, les vieillards et les enfants, afin de le soustraire

à la cruauté et à la tyrannie de Pharaon! C'est ici que l'escortait le jour une épaisse colonne de nuée et dans les ténèbres de la nuit une colonne éclatante de feu! C'est ici que le cruel Pharaon se mit à la poursuite du peuple de Dieu avec 600 chariots, 5,000 chevaux et 2,000 fantassins; mais, quand Moïse fut arrivé aux bords de la Mer Rouge, il y entra avec tous les siens qui la passèrent à pied sec, tandis que les Egyptiens y restèrent ensevelis sous les eaux! Enfin c'est ici qu'a passé et repassé le Sauveur Jésus avec Marie, sa Mère bien aimée, et St Joseph, son père putatif, pour aller en Egypte et pour en revenir! Que de grands souvenirs! Et aujourd'hui voilà qu'on traverse ce désert en moins de cinq heures par le chemin de fer; voilà qu'il possède une ligne télégraphique et un canal d'eau douce qui l'arrose et qui bientôt sans doute sera sillonné par des navires."

Revenant à la mission, je vous dirai maintenant comment on l'a organisée. D'abord je dois avouer avec regret que les catholiques de Suez ne fréquentent pas tous l'église, prétextant qu'elle est trop petite. Nous espérons donc que, quand la nouvelle église sera terminée, ils la fréquenteront davantage, puisqu'elle sera plus que suffisante pour les contenir tous. En attendant, le 24 janvier de l'année dernière, j'ai prié Mgr Pascal, notre délégué apostolique, de venir à Suez, afin d'administrer la Confirmation au peu d'enfants qui s'y trouvaient. Le digne prélat condescendit à ma demande, et mon petit troupeau lui fit le meilleur accueil possible. Il fut décidé que Mgr confirmerait le lendemain, qui était un dimanche. C'est ici le lieu de dire que notre mission ayant, il y a quelque temps, acheté une petite négresse, que j'ai placée dans notre école du Caire, j'ai pensé qu'il serait bon de la faire conduire à Suez en cette circonstance, pour qu'elle y reçut solennement de Mgr le baptême, la confirmation et la première communion; je voulais par là donner tout l'éclat possible à cette visite pastorale. En effet les cérémonies saintes s'accomplirent de la manière la plus satisfaisante dans notre pauvre église, que nous avions modestement ornée aussi bien que nous pûmes le faire; tout le peuple y était accouru pour voir une fête religieuse qui se célébrait pour la première fois dans ce lieu désert. Il n'y manquait même pas plusieurs juifs et protestants, frappés d'une profonde admiration à un spectacle si émouvant dont ils n'avaient jamais été témoins. La néophyte prit le nom

de Philomène. Puis, après une courte allocution, Mgr lui conféra, ainsi qu'à sept autres garçons et filles, le Sacrement de la Confirmation. Ayant ensuite célébré la sainte messe, avec accompagnement de belle musique, et distribué le pain eucharistique à cinq de ces nouveaux nourrissons de l'Eglise, il finit par donner à tous les fidèles la bénédiction papale.

J'ajoute avec une vive satisfaction qu'Ismail-Pacha, le vice-roi actuel, nous a fait don du terrain que nous désirions tant obtenir pour y bâtir l'église et l'hospice ; le gouverneur nous en a fait la remise officielle le 10 octobre dernier. Ce terrain, de 2,502 mètres est plus que suffisant; il se trouve dans une position agréable, précisément au centre de la nouvelle ville, près des établissements français. On a déjà dressé le plan de l'église, dont la longueur sera de 32, et la largeur d'environ 12 mètres ; elle aura trois autels avec une belle coupole et un joli clocher d'un côté et l'hospice de l'autre.

Maintenant prions la Providence de nous fournir les ressources nécessaires pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Enfin, Révérendissime Père, bénissez-moi et croyez-moi,

de votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble serviteur et subordonné,

Fr. Venant de San-Venanzio,

Préfet apostolique de la Haute-Egypte et de Suez.

VII.

HERZÉGOVINE.

Lettre du Missionnaire apost. A. S., Min. Obs. au P. Pascal Buconjic, *professeur de théologie sacrée au couvent de l'*Ara Cœli, *sur la situation des Missions Franciscaines en ces contrées.*

Siroki-brig, 28 *mars* 1864.

Mon cher Père Professeur,

Beaucoup de calamités accablent cette année notre pauvre population; la plus grande de toutes est la disette causée par la la longue et désolante sécheresse de l'année dernière; puis la maladie du bétail grand et petit qui formait la principale res-

source de nos gens. Ajoutez à cela des impôts déjà exorbitants et que cependant on continue à augmenter par l'injuste répartition qu'on en fait, et vous verrez à quelle déplorable état est réduit ce malheureux pays. Quant aux contributions, il suffit de savoir qu'un paysan chrétien, dont tout l'avoir s'élève à peine à 350 florins, est obligé de payer au gouvernement 40 florins, outre la dîme de tous les produits du terrain, et à ses maîtres le tiers ou même en certains endroits la moitié de ces produits, tandis que les propriétaires musulmans, dont les biens sont évalués à plus de 6,000 florins, paient à peine 30 florins au trésor public. Ce n'est pas tout : les pauvres agriculteurs chrétiens qui seuls travaillent, à leur grand préjudice, à la construction des routes qu'on ouvre de Metkovic à Mostar, et de Mostar à Sarajevo en Bosnie, ne recevant par jour pour rémunération de leurs fatigues qu'une *oke* de farine souvent mélangée avec du sable finement moulu ; il en résulte que, comme ils s'en nourrissent et se couchent ensuite en plein air dans les boues de Gabela, ils contractent de très-graves maladies. La petite vérole et une espèce de fièvre gastrique, dite *ogani*, et causée par des froids extraordinaires, ont fait aussi et font encore des ravages effrayants. Nous avons perdu ces jours derniers deux de nos confrères, le P. Nicolas Anic et le P. Ange Vlasic, ce dernier revenu d'Italie, comme vous le savez, il y a trois ans à peine. Enfin ç'a été pour nous un grand malheur d'être restés sans évêque, puisque depuis la mort de notre digne Mgr Raphael Barisic, nous n'avons personne qui puisse protéger les intérêts des catholiques dans les conseils tenus chez le pacha gouverneur, conseils où d'ordinaire nos évêques ont des premiers la parole. Espérons que le Seigneur nous consolera bientôt par la nomination d'un autre excellent pasteur.

Après ces tristes nouvelles il m'est doux de vous dire quelque chose de nature à rasséréner un peu votre cœur. D'abord je vous apprendrai que nous sommes enfin en possession du jardin d'Ali-pacha, que le Sultan nous a donné dans la ville de Mostar, et dont les gouverneurs ont tant cherché à nous priver ; c'est là, qu'à l'automne dernier on a posé la première pierre de l'église catholique en construction. On a vu assister à la cérémonie, considérée comme civile, le représentant du commissaire

extraordinaire du gouvernement qui est une créature d'Omer-Pacha, et qui a voulu voir de ses propres yeux l'œuvre mise en train, ainsi que les consuls des puissances étrangères et plusieurs employés du gouvernement, tous en grand costume; puis, quand la pierre fondamentale eut été bénie par un de nos Pères assisté de six autres, tous les spectateurs, mahométans, catholiques et schismatiques la poussèrent de leurs propres mains dans la fosse creusée à cet effet par les maçons. Nos jeunes élèves avaient été exercés d'avance et rangés en ordre pour recevoir et complimenter les personnages présents. Voilà comment, après un petit discours analogue aux circonstances, se termina cette cérémonie solennelle, qui atteste jusqu'à quel point l'auguste Sultan entend pratiquer la tolérance des divers cultes. Ainsi, après quatre siècles de persécution une église catholique s'élèvera dans cette ville habitée par des musulmans fanatiques, qui, ayant vu quelles peines les fonctionnaires du gouvernement se sont données pour cette construction, commencent à s'y résigner, et n'osent plus nous molester. Nous tâchons donc de réunir les matériaux dont nous avons besoin, et nous comptons sur les secours charitables des pieux catholiques des pays chrétiens ; sans cela il nous serait impossible de mener à bonne fin notre entreprise. Le premier de tous, le Sultan a daigné gracieusement y contribuer par le don de 25,000 piastres turques. De plus, quand nous avons prié le gouvernement de nous procurer un local et un maître de langue turque pour mettre les jeunes gens en état d'occuper plus tard quelque emploi public, il a bien accueilli notre demande et s'est même engagé à payer le local, le maître et les livres nécessaires. Tout cela est un véritable triomphe pour notre sainte religion dans ces contrées, et un triomphe d'autant plus grand que Dieu nous envoie *salutem ex inimicis nostris*. Dernièrement nous avons jeté les yeux à Brotuo sur un lieu appelé Cerin, où se trouvait jadis un de nos couvents, et nous avons adressé une supplique au gouvernement avec l'espoir d'obtenir ce terrain et d'y bâtir une maison paroissiale et même, avec l'aide des gens de bien, une église.

Et vous saluant je me redis

Votre très-affectionné,

Fr. A. S. *Miss. apost. Min. Obs.*

Siroki-brig, 28 *mars* 1864.

VIII.

SERVIE.

Lettre du P. Louis Taggiasco dal Sasso, *Min. Obs. réf., Préfet apost. de Servie, au Révérendissime* P. Raphael de Pontecchio, *général de l'Ordre, sur la situation de la Mission Franciscaine et de la religion catholique en ces contrées.*

Zumbi, le 16 *mars* 1864.

Révérendissime Père Général,

Je n'ai pas répondu plus tôt à ce que vous m'avez demandé relativement à la situation de notre mission en Servie, parce que j'attendais pour le faire l'arrivée du nouvel évêque, qui, pensions-nous, devait succéder à feu Mgr Bogdanovich ; mais voyant qu'il tarde longtemps à venir, je ne diffère pas davantage de vous satisfaire. Je vous dirai d'abord que Mgr Bogdanovich étant mort presque subitement, sans nommer un vicaire capitulaire, tous les curés et missionnaires de cet archidiocèse se réunirent et choisirent à ces fonctions le P. Marien de Palmanova, secrétaire, Min. Obs. jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Celle-ci le confirma dans cette charge, en lui donnant tous les pouvoirs d'administrateur, tels qu'en jouissait le défunt. Quant à nos missionnaires, j'ai le regret de vous dire qu'ils sont peu nombreux; car bien que nous ne soyons chargés que de la paroisse rurale de Zumbi, nous sommes obligés de pourvoir à tous les besoins spirituels de celles de Jacova et de Preserendi, quand on nous appelle. Nous sommes trois : le préfet (celui qui a l'honneur de vous écrire), nommé Fr. Louis Taggiasco, du diocèse de Ventimiglia en Ligurie, missionnaire depuis vingt-trois ans, et préfet apostolique depuis dix, dont 7 à Putati et 3 dans la mission de Servie, où il se trouve actuellement; le P. Emile de Clès, Tyrolien, missionnaire depuis 14 ans; et le P. Emmanuel de Carpineto en Piémont : le premier, religieux de la province de Rome, et les deux autres, de la province Séraphique.

L'archidiocèse comprenant cette mission comptait déjà beaucoup de missionnaires et de catholiques, avant que le pays fût envahi par les troupes autrichiennes sous le règne de l'impératrice Marie Thérèse; mais il resta presque entièrement privé des

uns et des autres, quand elles opérèrent leur subite retraite : la plupart des prêtres Missionnaires tombèrent sous les coups des Turcs en fureur, et les autres n'y échappèrent que par la fuite; quant aux fidèles, ils se virent si cruellement opprimés que le plus grand nombre adhéra au Mahométisme, quoique souvent en apparence seulement. Aujourd'hui encore il y a des gens qui professent intérieurement le catholicisme et qui se montrent turcs à l'extérieur, soupirant après le temps où ils pourraient manifester librement leurs croyances. Car la liberté proclamée par le Sultan ne sert ici à rien : les Turcs de la localité, disciples fanatiques de Mahomet, ne tolèreraient nullement une pareille liberté, et les convertis courraient risque de perdre la vie. Déplorable situation! Ces pauvres gens ne sont ni catholiques, puisque les lois de l'Eglise interdisent de pourvoir à leurs besoins spirituels et de leur administrer les sacrements; ni musulmans, puisque, issus de familles catholiques, ils protestent vouloir conserver la foi de leurs ancêtres. Il s'ensuit quelque chose de vraiment étrange : c'est qu'à la fête de Pâque ils demandent avec avidité aux prêtres catholiques les cadeaux qu'ils savent pouvoir leur être donnés, tels que du pain, des œufs, du fromage ou autres objets semblables, ou bien ils cherchent à faire célébrer une messe pour leurs parents ou à obtenir des recettes pour les guérir de leurs infirmités; seulement ils ne veulent pas que l'un soupçonne chez l'autre cet attachement secret à la religion catholique. Au fond, ils n'en connaissent presque rien, quoique la plupart aient été baptisés, ceux-ci dans leur enfance, se trouvant en danger de mort, ceux-là par des prêtres qui n'ont pas craint de contrevenir aux lois ecclésiastiques. Mais ce serait peu que ces chrétiens cachés croupissent dans une si grossière ignorance; le pis est que beaucoup de catholiques déclarés ne diffèrent nullement d'eux. En effet, il suffira de dire que quand, l'année dernière, j'allai après Pâques aider le curé de Peccia à administrer les Sacrements dans beaucoup de villages éloignés de la ville, je ne trouvai presque partout que des noms turcs, bien que ceux qui les portaient se prononçassent aussitôt en faveur de notre religion, de sorte que les mahométans les comptent tous au nombre de leurs coreligionnaires. Il ne saurait malheureusement ne pas en être ainsi pour des hommes dispersés, comme ils le sont, en qualité de bergers dans des contrées où ils ne voient

le prêtre à peine qu'une fois l'an, et furtivement, et par conséquent sans recevoir aucune instruction ! Il faut toutefois avertir que ces conditions désolantes n'existent heureusement que dans la paroisse de Peccia. La Mission Franciscaine n'a été rétablie dans cet archidiocèse de Servie qu'en 1841, à la demande de D. Gaspar Crasnich, qui en était vicaire apostolique. Nos religieux trouvèrent alors le pays tel que l'avait laissé la persécution dont j'ai parlé ci-dessus, après le départ des troupes de Marie-Thérèse, sans églises, sans écoles de doctrine chrétienne, sans prédication, sans rien enfin de ce qui importe au salut. Entreprenant néanmoins l'œuvre difficile d'y faire revivre le catholicisme, ils jetèrent les fondations de plusieurs églises, entr'autres, de celles de Peccia et de Jacova; et ils auraient fait davantage, si la Providence leur eût ménagé des ressources suffisantes. Quant à la paroisse de Zumbi, nous avons une école gratuite pour tous ceux qui veulent la fréquenter; mais il y en a peu qui en profitent, parce que presque tous les habitants s'occupent uniquement de leurs troupeaux. Cependant on ne saurait nier que nos constantes prédications, nos instructions et nos travaux spirituels assidus n'aient comme renouvelé ce diocèse. Notre paroisse, assez petite, ne compte que 500 âmes, tandis que celles de Jacova et de Peccia sont très-vastes, la première comptant plus de 6000 âmes, éparses dans les plaines d'alentour, jusqu'à une distance de six lieues, et la seconde, près de 4000, également éparses dans la campagne, avec un seul prêtre qui en a la charge.

J'ajoute que les habitants sont presque tous des étrangers, venant la plupart des montagnes des Meredits, lieux alpestres, sauvages et stériles; ceux-là, chassés par la misère du pays de leurs ancêtres, descendent dans des lieux fertiles et agréables; les autres viennent des montagnes du haut Pulati, de Beriscia, et d'autres lieux sur les rives du Drino, dans l'intérieur des montagnes, berceau qu'ils ont également quitté, qui par misère, qui à la suite d'un assassinat, pour échapper à la vengeance des parents de leur victime. Il faut en dire autant des catholiques de Preserendi, dont quelques-uns cependant sont natifs de Cossova, et d'autres, en plus petit nombre, descendent d'anciennes familles établies là dès avant l'invasion des Turcs. La paroisse de Preserendi compte environ 100 familles, qui habitent le bourg,

et autant, au dehors; les premières se composent d'artisans, les secondes de colons ou de bergers, dont le nombre total s'élève à près de 2000. Il y a encore deux autres paroisses, celle de Zarnagora et celle de Jagnevo, dont les catholiques semblent être des indigènes, à l'exception de quelques familles qui parlent le dialecte slave propre à la Servie, bien que dans les villes voisines de l'Albanie, tout le monde parle généralement trois langues, le turc, le slave et l'albanais. La paroisse de Zarnagora compte environ 1500 âmes, et celle de Jagnevo 800. Les habitants sont aussi de pauvres gens, avec cette différence que ceux de Zarnagora possèdent des terres (ce sont les seuls dans cet archidiocèse), tandis que ceux de Jagnevo fabriquent surtout des ornements domestiques, tels qu'anneaux, boucles d'oreilles, etc., qui vont se vendre par toute la Servie, la Roumélie, le Monténégro et ailleurs. Naguère encore les catholiques étaient fort opprimés, plus que les schismatiques Slaves, qui sont très-nombreux dans ces contrées, tant dans les villes que dans les villages et les campagnes, et la plupart des indigènes de longue date; depuis quelque temps ils jouissent d'une certaine liberté, sans autre loi néanmoins que le bon plaisir du gouverneur.

Je n'ai mentionné jusqu'ici que la petite école de Zumbi; mais il y en a aussi une à Preserendi, dont le maître est un Dalmate, entretenu aux frais du gouvernement de Vienne. Il n'y a point d'autres écoles, quoiqu'elles fussent bien nécessaires, au moins à Jacova. Telle est en résumé, Révérendissime Père, la situation de notre mission en Servie, qui, comme vous le voyez, a besoin de secours. Nous aimons à espérer que nous les obtiendrons de la divine Providence, si la société catholique d'Europe retrouve la paix.

Je vous baise respectueusement les mains et vous prie de me bénir.

Votre très-humble et très-dévoué Serviteur,

Fr. Louis Taggiasco dal Sasso,

Préfet apost. des Missions de Servie.

Lettre du P. Marien de Palmanova, *Obs. de la province de Venise, administrateur intérimaire de Scopia en Servie, au* R. P. Cyprien de Trévise, *professeur de théologie à Venise, sur la même mission.*

Très-cher Père Cyprien,

Il est bien temps que je vous fasse lire de mon écriture. Cependant je suis sûr que, sachant quel fardeau pèse sur mes épaules, vous ne voudriez pas me reprocher mon silence. Je m'étais maintes fois proposé de vous écrire; mais mes occupations ne me l'ont pas permis. Ainsi, vous pouvez m'en croire, j'ai là plus de vingt lettres auxquelles il ne m'a point encore été donné de répondre. Vous direz, est-il possible? Très-possible. J'occupe un poste au-dessus de ma portée : celui de supérieur chargé du gouvernement d'un archidiocèse me semble si important, que la crainte de me tromper me fait trembler. Il n'y a point de jour, ni même d'heure où je ne sois inquiété, même pour ce qui regarde le temporel; car je dois agir à la fois en curé, en évêque et en gouverneur. Si au moins j'avais près de moi un conseiller sûr et éclairé auquel je pusse m'adresser! mais cette grâce même m'est refusée; aussi ne sais-je en certains moments où donner de la tête. Je ne cesse cependant de remercier le Seigneur de ce que, connaissant mes bonnes intentions, il daigne m'accorder l'assistance qui m'est nécessaire. Les besoins de cet archidiocèse sont nombreux et puissants; son étendue est immense, il y a peu de prêtres, et les pauvres fidèles restent presque privés des secours du ministère Evangélique. C'est pour cela qu'au dernier carême j'ai dû me transporter dans la grande paroisse d'Ipek, afin d'en aider le curé à visiter ses ouailles, à entendre les confessions, à célébrer la sainte messe, à prêcher et à expliquer aux fidèles les préceptes de notre sainte religion. On a beaucoup de mal à se donner dans la tournée pastorale qui se fait en carême; car après avoir chevauché trois ou quatre heures pour arriver à un village, on est réduit à entrer dans une cabane où l'on ne trouve qu'un bon feu et un peu de paille pour s'étendre. Vers le soir, on apprend leurs prières aux garçons, et l'on raconte quelques traits propres à leur inculquer la pratique de la religion et à arracher de leur cœur les sentiments de haine et de vengeance qui ont ici le plus grand empire; puis on mange un peu de pain de maïs avec quelques haricots cuits à l'eau, sans huile, sans

vinaigre, et encore en si petite quantité qu'il faut parfois bien remuer sa cuiller dans cette eau avant de parvenir à y pêcher quelque chose. Quand on a mangé, on se couche sur un lit dur qui n'est autre que la terre nue, et l'on attend le lendemain, sans pouvoir trouver le sommeil tant par suite de l'incommodité du lit qu'à cause d'insupportables insectes qui s'attaquent à vous sans vous laisser un instant de repos ; au dernier carême j'en étais tellement couvert qu'à force de me gratter je m'étais mis tout en sang. Le matin nous nous levons de bonne heure, nous entendons les confessions (quelquefois jusqu'à deux ou trois heures après midi), nous disons la messe, nous prêchons et nous distribuons l'Eucharistie. Après la célébration du Saint Sacrifice nous mangeons encore quelque nourriture, et bientôt prêts, nous nous dirigeons vers un autre village pour y faire la même chose. Malgré toutes les fatigues que j'endurais, je me sentais heureux d'aider ces pauvres fidèles, et grâce à Dieu, les fruits de mon ministère furent abondants. Je me propose de bâtir encore dans cette paroisse une nouvelle église et un second presbytère, afin de mieux pourvoir aux besoins de ces chrétiens. J'ai écrit à ce sujet à la Propagande de Rome, qui a approuvé mes projets et m'a envoyé pour ces constructions la somme de neuf cents francs ; la Providence nous fournira le surplus nécessaire.

Le 7 du courant le clergé de cet archidiocèse s'est réuni dans une espèce de synode, suivant l'usage annuel, et après avoir pris quelques dispositions dans l'intérêt des âmes, il a rédigé l'adresse ci-jointe à Sa Sainteté ; tous les prêtres l'ont signée, et je vous en parle pour que vous ayez la bonté de faire au moins annoncer dans quelque journal que cet archidiocèse n'oublie pas le Pape.

La pierre tumulaire que vous m'avez commandée à Venise à la mémoire de Mgr Bogdanovic est arrivée intacte, et le 8 de ce mois, après une messe solennelle de *Requiem* pour l'âme du prélat défunt, elle a été, à la satisfaction générale, posée sur le tombeau. Je dois donc vous remercier, très-cher confrère, de la peine que vous avez prise pour me procurer cette pierre. Le Seigneur vous en récompensera.

S'il y a quelques longueurs dans ma lettre, attribuez-les seulement au plaisir que j'éprouve à m'entretenir avec vous. Pensez à moi dans vos prières, à moi et à cet archidiocèse, afin que le Seigneur daigne bientôt lui envoyer le nouveau pasteur si désiré.

Le Fr. Théodoric se porte bien et vous salue de cœur; il voudrait savoir où se trouve actuellement le P. Charles de Milan.

Recevez enfin mes salutations cordiales, vous et tous nos confrères, tandis que je me dis bien sincèrement,

Votre très-affectionné et dévoué confrère,
Fr. Marien de Palmanova,
Miss. apost. Min. Obs.

IX.

AFRIQUE CENTRALE.

Lettre du P. Cyprien de Trévise, *professeur de théologie chez les Min. Obs. à Venise, au Rédacteur des* Annales, *avec quelques nouvelles sur la Mission Franciscaine de l'Afrique Centrale.*

Venise, 16 *avril* 1864.

Très-Révérend Père,

Il y a quelque temps que vos *Annales des Missions Franciscaines* ne parlent plus de notre mission de l'Afrique Centrale, comme beaucoup de personnes le désireraient vivement. J'ai eu l'occasion de recueillir à ce sujet quelques nouvelles détachées, et aussi de m'en entretenir avec un de nos confrères qui y a demeuré en qualité de missionnaire; j'avais donc pensé, Très-Révérend Père, vous faire une chose agréable, en vous écrivant le peu que je savais, quand voilà qu'hier le R. P. Louis, gardien de notre couvent de Ritiro (de cette province de Venise), eut l'attention de me faire communiquer une lettre à lui adressée par notre confrère le P. Michel-Ange de Vérone, missionnaire apostolique précisément dans l'Afrique Centrale, et datée à Scellal du 22 février dernier. C'est ce qui m'engage à vous écrire plus tôt, en ne prenant dans cette lettre que ce qui peut le plus intéresser les lecteurs des *Annales* de nos missions.

Il est facile, pour peu que l'on connaisse le climat de l'Afrique Centrale et le caractère de ses habitants, de se rendre compte de la situation difficile où s'y trouvent nos missionnaires; en effet, les chaleurs, même les moins fortes, de ces régions sont tout à fait insupportables pour les Européens, et les Nègres par leur paresse et leur inconstance sont presque incapables de pro-

fiter du moindre enseignement soit profane, soit religieux. Depuis quelque temps j'ai reçu la triste nouvelle de la mort d'une vingtaine de missionnaires qui ont succombé en moins de deux ans tantôt à des fièvres violentes, tantôt aux suites de coups de soleil, de sorte que les autres ont dû, précisément pour se conserver dans l'intérêt de ces pauvres nègres, abandonner plusieurs stations de la mission, et se tenir un peu plus loin de l'Equateur.

Parmi eux était le P. Michel Ange de Vérone, qui avec six compagnons, tous de la province de Venise, avait déjà passé le grand désert, et résidé, au delà du Chartum, dans les stations de Santa-Croce et de Gondocoro. Mais pour ne pas tomber à son tour, il dut se retirer à Scellal, première station des Missions Franciscaines dans l'Afrique Centrale, où il jouit maintenant d'une assez bonne santé et travaille au bien d'habitants vraiment malheureux.

Or, se mettant à dépeindre dans sa lettre les conditions de sa nouvelle résidence, il dit que la maison, ainsi que la petite église de la mission, se trouve, à peu de distance du village de Scellal, sur les bords du Nil, tout entourée de hautes montagnes de granit, aussi nues et aussi arides qu'on peut le concevoir, et qui, réflétant les rayons du soleil, transmettent dans cette vallée étroite une chaleur telle que, dans les jours les plus frais et même à l'ombre, elle s'élève jusqu'à 45 degrés du thermomètre Réaumur. Quant à la nourriture, elle y est si mauvaise que la viande de vieux chameau tout efflanqué est un grand régal, quand on peut s'en procurer. On trouve aussi à Scellal une espèce de petits haricots, dont les Négres ne mangent que les feuilles, et un autre légume encore inférieur qu'ils nomment dans leur langue *Cassavanghéch*. Cela excepté, il n'y croît ni herbe potagères ni grains, bien que les Missionnaires aient essayé plusieurs fois d'en semer et qu'ils aient pris des moyens pour arroser la terre avec l'eau du Nil. La langue toute particulière que parlent les habitants est fort difficile; mais ils se servent aussi d'une espèce de dialecte arabe, hormis les femmes qui ne le connaissent pas, et qui, lorsqu'elles s'appellent ou se demandent quelque chose, ont l'habitude de crier horriblement, en imitant le chant du coq.

Ce peuple est tout à fait barbare dans ses mœurs; quant à la religion il est musulman, mais sans mosquées et sans fanatisme. Si quelqu'un meurt, les nègres se rendent en grand

nombre à l'habitation du défunt, et après lui avoir donné la sépulture au milieu de grands cris qu'ils poussent en signe d'une profonde douleur, ils y retournent et passent au dehors pas moins de cinq jours et cinq nuits, ou même davantage, suivant la qualité du défunt, dont ils se racontent mutuellement les actions en guise de légendes avec mille exagérations bizarres que leur inspire une imagination sans frein. De leur côté, les femmes crient au plus fort, battent des mains et des pieds et font les contorsions les plus ridicules pour exprimer leur douleur.

Les maisons sont de vraies huttes en branchages entrelacés en enduits de limon, sans fenêtres, sans meubles et sans ornements ; en résumé, le genre de vie de ce peuple est extrêmement misérable, par suite de la constante fainéantise où il croupit.

Relativement au fruit de cette mission, le P. Michel Ange assure que le terrain est fort ingrat et quasi-stérile, en dépit des efforts et des travaux des missionnaires, principalement à cause de l'excessive instabilité des indigènes. Néanmoins la charité de l'Evangile, qu'on leur fait à chaque instant connaître et expérimenter, ne laisse pas que d'exercer quelque influence sur ces esprits incultes et grossiers. Les malades ne cessent d'affluer à la maison de la mission, et y reçoivent des conseils et des remèdes que les missionnaires donnent gratuitement à tous sans distinction, et c'est ainsi qu'ils gagnent peu à peu la confiance de ce peuple, comme le prouve le fait suivant, raconté par le P. Michel Ange :

« Ces jours derniers, dit-il, un pauvre nègre, jeune homme d'environ vingt ans, tombé en servitude, se trouvait enchaîné sur une barque du Nil pour être transporté et vendu au Caire. Il arriva que son maître amarra la barque à peu de distance de notre maison, et Dieu permit qu'il débarrassa le captif de ses liens et le laissa seul, pendant qu'il allait pour ses affaires au village voisin. L'esclave sut profiter de ces moments de liberté, et ayant aperçu notre petite église, il s'y réfugia, sûr d'être protégé par les missionnaires, et protestant qu'il ne voulait plus retourner auprès de son maître, mais qu'il voulait se faire chrétien. Cette résolution ne présentait certainement pas tous les caractères de la sincérité ; j'accueillis néanmoins ce pauvre homme

et le défendis contre les prétentions d'un maître barbare, et comme il montre vraiment de la bonne volonté et une vive intention d'embrasser le christianisme, même depuis que le péril a cessé, j'ai l'espoir de l'amener à la foi un jour ou l'autre; en attendant je m'occupe à l'instruire des mystères de notre sainte religion. » Ainsi s'exprime le Père.

Maintenant j'ajoute, moi, que si c'est une excellente œuvre de charité de sauver une seule âme, il faut considérer comme très-méritoires les fatigues et les souffrances les plus pénibles que cette œuvre impose, et nos missionnaires font bien de persévérer dans cette mission, quelque difficile, quelque stérile qu'elle paraisse, et quoiqu'ils aient à lutter contre un obstacle presque insurmontable, celui du climat, qui les tue si souvent.

Déjà ils obtiennent chaque année la conversion de quelques adultes; puis, en baptisant les enfants près de mourir, ils ouvrent les portes du ciel à un grand nombre d'âmes. En outre, par la cure des maladies des habitants et par d'autres œuvres de charité, ils se ménagent de plus en plus le moyen de semer dans leur cœur les germes de la civilisation et les maximes de la vraie religion, de sorte que toutes les raisons se réunissent pour qu'on n'interrompe point une œuvre si sainte et si belle, comme le voudraient quelques personnes peu pénétrées de l'esprit de l'Evangile. A cet égard je ne saurais, certes, admettre ce qu'a naguère écrit un voyageur français qui, à son retour de l'Afrique Centrale, fondait sur des moyens purement humains la possibilité d'une mission catholique en ces contrées. En résumé, tous ses raisonnements aboutissent à cette conclusion qu'il sera impossible d'y établir l'Evangile, tant qu'elles ne seront pas soumises à un gouvernement catholique qui améliore la situation matérielle du pays, ouvre des routes et des canaux, et prête un fort appui aux missionnaires. Mais qui a jamais entendu émettre des opinions aussi contraires au christianisme? Comme si l'efficacité de l'Evangile dépendait de la protection des gouvernements! Comme si les apôtres l'avaient prêché au nom de César, et sous le bouclier de la puissance séculière, ou si plutôt, pauvres et méprisés, ils n'avaient pas annoncé Jésus-Christ pauvre et crucifié!

Les moyens humains ne sont assurément pas à dédaigner, mais il ne faut point les prendre comme le principal fondement

de la religion, et de même que la vertu de la croix triomphe aujourd'hui en Amérique chez les tribus sauvages et féroces des Tobas, grâce au zèle des pauvres fils du pauvre François d'Assise, de même elle triomphera parmi les Nègres de l'Afrique Centrale, pourvu qu'il plaise à Dieu de détourner d'eux la malediction de Cham, qui pèse encore sur leur tête. Honneur donc à nos missionnaires qui dans leur sublime abnégation sacrifient intelligence, santé, vie même, au salut de ce peuple infortuné, et qui s'encouragent à persévérer dans leur généreuse entreprise par la pensée que Dieu, qui seul leur a inspiré leur œuvre, la mènera aussi à bonne fin.

Ici je ne puis m'empêcher d'exprimer des vœux pour voir disparaître un obstable très-grave qui compromet le succès des missionnaires, et qu'on n'a jusqu'ici point ou pas assez remarqué : c'est que les voyageurs ou les marchands de fourrures, que le mobile de l'intérêt pousse seul dans ces régions brûlantes et souvent sous la protection des missionnaires, détruisent tous les germes que ceux-ci ont semés et combattent leurs prédications par les plus scandaleux exemples. Voilà la plaie, la véritable plaie des missions en Afrique : beaucoup de ces marchands, qui se disent chrétiens, mènent une vie pire que celle des nègres, et exercent dans le pays l'apostolat du démon, en y commettant toute sorte de crimes. Tantôt ils enlèvent des enfants pour les vendre ou en faire leurs esclaves; tantôt ils ne craignent pas de tuer à coups de fusil des nègres sans défense, pour leur voler une dent d'éléphant, une peau de tigre, et je ne dis pas tout. Enfin, quand ils sont rentrés en Europe, ils prétendent discourir sur la possibilité et les conditions d'une mission catholique en ces contrées !

Pour nous, cher Père, ne cessons point de demander à Dieu qu'il daigne faire croître la semence évangélique, jetée sur ce sol rebelle, au prix de tant de sueurs et de privations ; car *celui qui plante ou celui qui arrose ne fait rien, c'est Dieu qui donne l'accroissement*[1].

Sur ce, veuillez, me regarder toujours, tel que je suis, comme

Votre très-affectionné confrère,

FR. CYPRIEN DE TRÉVISE,

Min. Obs.

[1]) *Non qui plantat neque qui rigat est aliquid, sed qui incrementum dat Deus.*

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

SCHLESWIG-HOLSTEIN.

Nous extrayons de l'*Unité Catholique* de Turin (nos 93, 107 et 122) les articles suivants sur le rôle apostolique de l'Ordre Franciscain entre les belligérants dans les duchés de Schleswig et de Holstein.

1.

LA CHARITÉ CATHOLIQUE AU MILIEU DES HORREURS DE LA GUERRE.

Les souffrances et les privations auxquelles sont exposés les blessés dans la guerre du Schleswig sont véritablement affreuses. Ces malheureux gisent par centaines sur le champ de bataille, parfois abandonnés pendant vingt quatre heures, épuisés par leurs blessures et par un froid intense de 10 à 12 degrés. D'autres sont étendus au milieu de la neige, sans manteau pour se couvrir, sans aucun moyen pour se faire transporter dans les hôpitaux, sans assistance de médecins, sans une poignée de paille pour s'y coucher. Telles sont les épreuves terribles auxquelles les malheureux combattants du Schleswig se trouvent condamnés, lorsque les blessures qu'ils ont reçues ne leur laissent plus assez de forces pour se retirer dans un lieu de repos. Eh bien! dans un pays, où la grande majorité des habitants appartient à la Réforme, qui, sinon la charité catholique, accourt avec ardeur au secours d'une pareille misère? A cet égard les nouvelles qui nous parviennent du théâtre de la guerre ne laissent place à aucun doute, et tout dernièrement encore douze Sœurs de Charité, venant de la maison mère de Neisse, et dix religieuses Franciscaines, envoyées par la Supérieure de Magonza, ont passé par Berlin pour aller soigner les hommes qui languissaient sur le lieu même du combat, et se joindre aux âmes généreuses qui se trouvaient là dès le commencement de la lutte, afin de tendre leur main secourable à ceux qui en auraient besoin. Est-ce une preuve assez palpable, assez décisive, des avantages que la société retire de ces institutions, dont les impies voudraient à tout prix effacer jusqu'aux dernières traces?

2.

UTILITÉ DES CORPS RELIGIEUX EN TEMPS DE GUERRE.

A peine la guerre avait-elle éclaté dans le Schleswig-Holstein, que les Sœurs de Charité et les Franciscaines de Cologne se rendirent sur le champ

de carnage pour apporter aux blessés les ressources de leur charité. La populace protestante, au lieu de leur faire bon accueil, se laissa aller jusqu'à les insulter publiquement et même jusqu'à leur jeter au visage des boules de neige. L'autorité militaire, qui connaît par expérience les avantages des confréries catholiques autour des malades, ne se contenta point de les prendre sous sa protection; elle publia un ordre du jour, signé du général Wrangel, lequel prescrit aux soldats de rendre aux religieux et aux religieuses les saluts et les marques de respect qu'on accorde aux officiers et aux aumôniers de l'armée, et déjà le gouvernement prussien s'occupe activement de créer quelques établissements stables de religieux et de religieuses, afin de s'en assurer les secours réguliers en cas de guerre. Et cependant le gouvernement prussien et l'autorité militaire prussienne sont protestants! Quel éloge pourrait être plus glorieux pour ces Instituts que certains gouvernements catholiques ne rougissent pas de combattre, comme ne convenant plus aux temps modernes!

3.

LES SŒURS DE CHARITÉ DANS LE SCHLESWIG-HOLSTEIN.

Le nombre des sœurs de charité, appartenant à divers Instituts qui s'y trouvent maintenant, est de 125, celui des religieux, de 9; et voici comment ils sont répartis entre les villes du pays. Dans le Holstein, il y a à Kiel 11 sœurs grises de Breslau et 7 sœurs de St Charles Borromée de Trèves; et à Eckenfoerde 3 franciscaines de Munster. On compte dans la ville même de Schleswig 12 sœurs de charité de Munster, 12 Franciscaines d'Aix-la chapelle, 6 sœurs de St Charles Borromée, 12 sœurs de l'Ordre Teutonique de Troppau, et 13 sœurs de St Charles de Prague; à Fensbourg 4 confrères de St Alexis, d'aix et de Neuss, 4 frères de charité de Breslau et 20 Franciscains de Munster. A Rendebourg il y a 12 sœurs de St Vincent de Paderborn et 4 autres de Trèves. Indépendamment des prêtres, des chapelains et des aumôniers ordinaires attachés à l'armée, un certain nombre de prêtres du diocèse de Munster donnent, comme volontaires et avec l'agrément des chefs militaires, leurs soins aux soldats. Grâce à ce concours, la messe, servie par des sous-officiers, est souvent célébrée dans tous les lieux où se trouvent des hôpitaux. On cherche maintenant à faire profiter de la même faveur les troupes campées dans le Jutland.

ASIE ORIENTALE.

Le premier peuple qui, postérieurement aux grandes et anciennes révolutions politiques de ces contrées, se présente en possession d'une histoire assez certaine, est celui de la Chine. D'abord l'empire chinois, fondé par des colonies venues de l'occident qui chassèrent les tribus nomades qui oc-

cupaient les montagnes de Kuen-Lun, eut son siége sur la chaîne de ces montagnes ; plus tard les chinois s'établirent entre le lac Khukhu-Noor et la montagne céleste ; puis, sous le règne de Fo-hi, père et premier législateur de la civilisation chinoise, ils s'étendirent de là jusqu'à la mer orientale (en 2951[1]). Les barbares, que ces colonies chassèrent des montagnes de Kuen-Lun, allèrent se fixer sur celles qui entourent le lac Khukhu-Noor, et prirent le nom de San-Miao (les trois Miao) : ce sont les premiers ancêtres des Thibétains modernes. Leur pays est aussi désigné par le mot de Sgiung (les barbares des montagnes), ou celui de Kuei Fang (Région des démons).

En 2293, le débordement des fleuves causa une immense inondation qui dévasta toute la partie septentrionale de la Chine. Mais Yu parvint à se rendre maître des eaux et fonda la dynastie des Hia; chassés par cette inondation, les premiers ancêtres de la race turque se retirèrent sur les montagnes seigneurs du Tang-nu et du grand Altai, d'où ils se répandirent à l'est et à l'ouest en fixant leurs principales stations près du mont Su-Suan. C'est là qu'on les trouve établis en l'an 2200, et désignés par les Chinois sous le nom de Scian Giung (barbares des montagnes), nom qu'ils échangèrent bientôt en celui de Hiun-Yu.

Jusqu'à l'an 1766 l'empire chinois fut gouverné par des souverains de la dynastie des Hia, ceux-ci eurent pour successeurs les Scïang, sous lesquels il s'agrandit à tel point qu'il comptait alors soixante seize vassaux parmi des princes et plusieurs tributaires parmi des rois; mais il avait toujours à défendre ses frontières occidentales contre les incursions des San-Miao, qui perdirent leur ancien nom pour prendre celui de Si-Khiang, et ses frontières septentrionales contre les courses dévastatrices des Hiun-Yu ; cependant ces derniers accueillirent et reconnurent pour chef, vers l'an 1200, un prince de la famille impériale des Hia, et deux siècles après, ils changèrent encore une fois leur nom pour celui de Hian-Yun.

En 1122, Vu-Vang, l'un des principaux vassaux de l'empire, s'étant révolté, défit et dispersa l'armée de l'empereur Sceu-Sin, le Sardanapale chinois, qu'il fit brûler dans son propre palais avec ses concubines et ses trésors. En montant sur le trône, le vainqueur fonda la troisième dynastie chinoise, celle des Tsceu. A l'exemple de ses prédécesseurs, il distribua des principautés héréditaires entre 71 seigneurs ou magnats ; mais cette funeste politique devint la source de troubles et de guerres civiles ; quelques mécontents passèrent de la Chine orientale dans le Japon, encore peu connu et très-barbare ; le même Vu-Vang se vit forcé de céder le royaume de Tsciao-Sain ou de Corée à un parent de l'empereur détrôné, au sage Ki-Tsu, dont les descendants y régnèrent jusqu'au VIe siècle avant notre ère.

[1]) L'histoire authentique de la Chine ne commence que vers l'an 2205, avec la dynastie des Hia.

Environ 1000 ans avant J.-C. les annales chinoises font mention pour la première fois des Tung-Hu, ou peuples de race tungose, qui habitaient à l'est des monts Khing-gan, sur les bords de l'Amour et de ses affluents ; la plus méridionale de leurs tribus est désignée sous le nom de Su-Tscin, nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

La Chine s'étendait alors entre les montagnes d'In-Scian au nord, le lac bleu au couchant, et les monts Pan-ling au sud est. Les principaux vassaux, qui plus d'une fois avaient omis ou refusé de rendre l'hommage annuel à l'empereur, se déclarèrent ouvertement indépendants vers l'an 749, et prirent le titre de roi; mais ils se livrèrent bientôt entr'eux à toutes les horreurs d'une guerre acharnée ; vingt sept ans plus tard, vingt de ces *roitelets* à peine restaient fidèles à l'empereur, dont les Etats prirent dès lors le nom de *royaume du centre*.

Vers l'an 600, Sin-bu ou Sin-mu (*le guerrier divin*), d'origine chinoise, et dont les ancêtres avaient civilisé les barbares venus d'Akitsuno-Sima (*île de la Demoiselle*) ancien nom du Japon, fonda la monarchie japonaise ; c'est de lui que descend la famille sacrée des Dairi, que les européens ont mal à propos appelés *empereurs ecclésiastiques*.

Les révolutions qui éclatèrent en Chine à cette époque furent si nombreuses et si fréquentes, qu'il est extrêmement difficile d'indiquer avec quelque clarté la situation politique de l'empire ; les souverains de cette multitude de royaumes deviennent, dès 403, autant de prétendants au pouvoir suprême, tandis que les empereurs légitimes, dépouillés d'une partie de leurs domaines, réduits à un vain titre, ne doivent plus la conservation de leur autorité qu'à un jeu de bascule ou à une sorte d'équilibre politique que les rois vassaux cherchent à maintenir par jalousie réciproque. Vers l'an 324, l'empire se composait de onze royaumes, que nous désignons à partir du couchant : Thsin, Yen, Tsciao, Goci, Uci, Thien-tsi, Lu, Song, Thsù ou Tsciù, Han et Tscen (au centre) domaine impérial, *royaume du centre ;* mais les deux royaumes de Thsin et de Thsù étaient, chacun, plus considérables que tous les autres réunis.

Le génie et le caractère entreprenant des princes de Thsin établirent finalement l'unité de l'empire chinois vers l'époque des conquêtes d'Alexandre le Grand. Thsin-Scihuang-ti fut le premier de ces souverains qui s'assit sur le trône de Chine ; il peut être considéré comme le fondateur de la dynastie impériale des Thsin ; il soumit tous les princes ses rivaux, recula, du côté du midi, les bornes de l'empire jusqu'à la mer, divisa ses Etats en quarante provinces, et commença la construction de la *grande muraille* de 500 lieues, pour protéger les frontières septentrionales de la Chine contre les excursions des Hian-Yun, ou barbares du nord, qui commencèrent alors à être désignés sous le nom de Hiung-nu (*esclaves abhorrés*), et formaient une monarchie puissante, s'étendant à l'est jusqu'aux monts

Khinggan; les frontières de la Chine en ce temps là, du côté opposé, ne sont pas connues, et les Hiung-nù n'y faisaient que des courses passagères. Leur *Tsienyu* ou roi résidait au nord du désert de Cobi, près de la partie supérieure de la Selenga.

Mais c'était en vain que Thsin-Si-huang-ti avait détruit le gouvernement féodal, en luttant avec succès contre les factions des grands (qui voulaient de nouveau morceler l'empire), et en allant jusqu'à jeter au feu les livres historiques qu'ils ne cessaient d'invoquer à l'appui de leurs réclamations (213); car dès les premières années du règne de son successeur on vit plusieurs provinces se soustraire à l'autorité de l'empereur, et vers l'an 206 avant l'ère vulgaire, la Chine se montre de nouveau divisée en 20 royaumes indépendants. Heureusement, après quatre ans de guerre civile, Lieu-pang, un avanturier, parvint à vaincre toutes les rivalités et toutes les prétentions par l'ascendant de ses vertus et de son génie; il reconstitua l'unité de l'empire (202) et fonda la dynastie des Han, sous laquelle, il est vrai, recommença et continua la lutte avec les Hiung-nù, mais sans qu'elle empêchât l'empire d'augmenter considérablement en puissance. Deux grandes expéditions, entreprises l'une en l'an 101 et l'autre en l'an 72 avant l'ère vulgaire, détruisirent entièrement la puissance de ces barbares; alors leur roi fit son hommage au céleste empire et obtint en mariage une princesse chinoisse (52); alors 36 rois du centre de l'Asie (le pays des Si-Yù), placés sous la surveillance d'un gouverneur militaire chinois, reconnurent la souveraineté de l'empereur; son influence s'étendit même au delà des bornes de ses Etats, c'est-à-dire au-delà des monts Thsunv-ling; car le roi des Scythes (les Sakas des livres indiens et les Yue-tsci des livres chinois) habitants des pays voisins du lac Aral et de la mer Caspienne, reconnut la suprématie de l'empereur par de solennelles ambassades. — Toutefois une guerre civile, motivée par l'usurpation d'un ministre, ruina l'édifice colossal élevé par les Han occidentaux : les vassaux se révoltèrent; les Hiung-nù et d'autres barbares recommencèrent leurs anciennes excursions; mais à la fin Kuang-u-ti, en l'an 45 de l'ère vulgaire, fonda la dynastie des Han orientaux (Tong-Han) et rendit à l'empire, après une longue lutte, son ancienne unité. Ming-ti, son successeur, ayant confié le commandement de ses troupes à l'un des plus grands capitaines que la Chine ait produits (Pan-Tsciao), celui-ci, en 30 années de guerre (de l'an 71 à l'an 102) subjugua tous les pays de l'Asie Centrale jusqu'à la mer Caspienne, et envoya à la cour, comme otages et en garentie de leur fidélité, les héritiers présomptifs de plus de 50 trônes. Les Hiung-nù, presque toujours heureux dans leurs efforts pour briser le lien de vasselage de la Chine, et d'ailleurs déchirés par des discordes intestines, se divisèrent en deux empires, l'austral et le boréal; les Hiung-nù du midi restèrent vassaux de la Chine, aux contrées septentrionales de laquelle ils confinaient; les débris des Hung-nù du nord,

dont une portion avait déjà été exterminée et une autre portion incorporée aux Sian-pi, furent chassés vers le couchant par une armée chinoise (en l'an 92 de l'ère vulgaire), et se fixèrent, sous le nom de Yue-po, ou Yue-an, au nord-ouest du pays des Usun, dans une partie des contrées d'abord occupées par des tribus rivales l'une de l'autre, qu'on trouve, entre le premier et deuxième siècle de notre ère, établies sur les bords du Volga et de la Kama. Les Sian-pi et les U-huan, affranchis dès l'an 46 de la domination des Hung-nù, envahirent le pays des Hung-nù du nord, et reconnurent l'autorité chinoise.

La puissance de la Chine dans l'Asie Centrale, renversée de nouveau après le départ du Pan-tsciao, et relevée par son fils en 124, déchut considérablement à la fin du deuxième siècle, à la suite des désastres qu'essuya la Chine, tyrannies, révoltes et guerres civiles, qui amenèrent la chute de la dynastie des Han orientaux et la division de l'empire en trois royaumes : au couchant celui de Heu-han (ou des derniers Han) (221), le plus petit des trois, mais placé par l'histoire au premier rang, parce que son fondateur était du sang impérial des Han; au sud-est, celui d'U (222), qui comprenait toute la Chine au sud de la rivière du Kiang et du royaume de Kiao-tsci (ou Tonquin); au nord celui de Goei ou Uei (221), qui comprenait toute la Chine Septentrionale, et conservait une espèce de suprématie sur les petits Etats situés au sud des montagnes célestes.

Les Hung-ùu Méridionaux, frustrés dans toutes les tentatives qu'ils firent pour conquérir sur les Chinois leur indépendance, et affaiblis par les victoires des Sian-pi, virent en 216 leur propre empire détruit, et leur dernier roi emmené captif par les Chinois. — Les U-huan, qui habitaient au sud les monts Sian-pi, s'étant soulevés contre la Chine dès l'an 160, avaient profité des troubles de l'empire pour augmenter leur puissance; mais en 206 ils furent entièrement défaits. — Vers l'an 146, l'un des chefs des Sian-pi réunit sous sa domination les tributs orientales et occidentales de ce peuple, et fonda un empire de 1200 lieues d'étendue, du lac Balckach jusque près des bords de la mer orientale, et menaça les frontières de la Chine (156); mais cette vaste puissance déclina rapidement au commencement du troisième siècle, et son troisième souverain se reconnut tributaire de la Chine (224). C'est vers ce temps que se constituèrent les royaumes de Tscien-tsciug ou Cochinchine, et Lin-y ou Siam, au sud, et de Nan-tsciano au nord.

Sous la dynastie des Tzin, la Chine resta divisée en plusieurs royaumes; mais en l'an 430 de notre ère, un cordonnier nommé Lieu-yu, qui par ses talents s'était élevé aux premières dignités de l'empire, s'empara de la couronne impériale et fonda la dynastie des Sung. — Un siècle auparavant, les Japonais, gouvernés par une impératrice nommée Singu-Kogu, avaient débarqué en Corée et avaient achevé la conquête de l'île au préjudice des Chinois et de leurs vassaux.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

EN MARS ET AVRIL 1864.

Sont partis pour la Terre-Sainte les Pères Marc de Decimo et Anselme de Salgiano, avec le Fr. Juniper de Bracigliano, des Min. Obs. réf. — et pour l'Amérique le P. Antoine Saldo de Troia, Min. Obs. de la province de Rome; le P. Casimir de la Vierge de douleur, de Terre Santa Susanna, Min. de l'Ordre de St Pierre d'Alcantara, de la province de Lecce; le P. Guillaume du Carmel, de Francavilla, religieux de la même réforme et de la même province; le P. Ange Ricchieri de Carignano, Min. Obs. de la Province de Saint Thomas de Turin; le P. Léovigilde Chiaraviglio de Carmagnola, Min. Obs. de la même province, le P. Nazaire Dimeco de Morrovalle, Min. Obs. de la province des Marches, le P. André Fortunati de Montevidoncordato, Min. Obs. de la même province; le P. Bernardin Baroni de Pise, Min. Obs. de la province Séraphique; le P. Joseph Ferri de Castiglione, Min. Obs. de la même province; le P. Nicolas Sesti de Saltocchio (duché de Lucques) Min. Obs. de la province de Toscane; le P. Maxime Pierazzoli d'Antignano, Min. Obs. de la même province; le P. Vincent Marcelletti de Pausula, Min. Obs. de la province des Marches; le P. Jules Marc d'Ancône, Min. Obs. de la même province; le P. Jérôme Basili de Rocca di Papa, Min. Obs. de la province de Rome; le P. Antoine Marie Césal de Malte, Min. Obs. de la même province; le Fr. Bonaventure Masini d'Albacina, clerc, Min. Obs. de la province des Marches.

QUATRIÈME PARTIE.

Voyage en Syrie et en Palestine du P. Perpétue Damonte, Min. Obs. professeur de langue italienne au collége de Terre Sainte à Alep (en 1861). — (Suite[1]).

CHAPITRE IV.

M. Vaillant, dans son savant ouvrage intitulé : *Seleucidarum imperium, sive historia regum Syriæ ad fidem numismatum accommodata*, prétend savoir l'époque de la fondation d'Antioche. Un homme avec lequel il avait contracté à Constantinople une amitié étroite lui donna beaucoup de médailles

[1]) Voir les Annales des Missions Franciscaines, 3e année, 4e et 5e livraisons.

dont quelques-unes représentaient les rois de Syrie. Ces médailles lui suggérèrent la pensée d'en chercher d'autres et d'employer tous les moyens possibles pour en former une série complète; il en vint heureusement à bout, et montra au public dans sa collection tous les rois de Syrie qui ont régné à Antioche (qui était alors la capitale du pays), et trouva que ces rois étaient au nombre de *vingt-sept*. Seleucus, à qui les victoires valurent le nom de Nicator, fut le fondateur de cette monarchie, et la première année de son règne correspond à l'an 312 avant l'ère chrétienne. Il eut pour successeur Antiochus Soter ou Sauveur; Antiochus Theos ou Dieu, auquel le babylonien Bérose dédia sa célèbre histoire; Séleucus Callinique ou le victorieux, prince tout à fait indigne d'un pareil surnom, puisqu'il fut presque toujours vaincu par ses ennemis, notamment par les Parthes; Séleucus Cerannus ou foudre, prince faible qui ne fit rien pour mériter cette épithète. Antiochus-le-Grand, qui gouverna son empire avec beaucoup de gloire et d'éclat, et sous lequel commencèrent les guerres des Romains avec les Perses; Séleucus Philopator; Antiochus Epiphane ou l'Illustre; Antiochus Eupator; Démétrius Soter; l'imposteur Alexandre Balo; Démétrius Nicator, que ses sujets remplacèrent, à cause de sa détestable conduite, par Antiochus Theos, second du nom; ce dernier fut tué par son général Tryphon, qui usurpa le trône pendant deux ans; Antiochus le Sydète ou le chasseur, à la mort duquel Démétrius remonta sur le trône pour en être de nouveau renversé par l'imposteur Alexandre Zébins, qui prétendait être fils d'Alexandre Bala. Celui-ci fut dépossédé par Antiochus, surnommé *Grypus* à cause de son nez aquilin; c'était un fils de la fameuse Cléopâtre, successivement femme de trois rois de Syrie et mère de quatre. Après la mort de Cléopâtre il fut obligé de partager l'empire avec Antiochus Cizicène; la Judée s'affranchit de la domination Syrienne; Tyr, Sidon et d'autres villes sécouèrent en même temps le joug, et au milieu de ces troubles Grypus périt assassiné. Antiochus Cizicène se rendit maître d'Antioche; mais tandis qu'il se disposait à envahir le reste de la Syrie, il fut vaincu et tué par Séleucus, fils aîné de Grypus, qui s'empara de tout l'empire Syrien, sans jouir longtemps du pouvoir suprême; car il se donna lui-même la mort, après avoir été chassé du trône par Antiochus Eusèbe, qui régna un an. Démétrius, Eucher et Antiochus Dyonisius, tous fils de Grypus, voulurent se saisir du sceptre; mais les Syriens, las de ces querelles, l'offrirent à Tigrane, roi d'Arménie. Celui-ci gouverna pacifiquement ses nouveaux Etats en les confiant à un vice-roi soutenu par une forte armée. Lorsqu'au bout de quatorze ans il fut obligé de rappeler ses troupes pour les opposer aux Romains, Antiochus l'asiatique, fils d'Antiochus Eusèbe, s'empara de beaucoup de provinces de Syrie qui le reconnurent pour roi. Mais Pompée, ayant vaincu Tigrane, força Antiochus à renoncer aussi à ses conquêtes, et c'est ainsi que ce

beau royaume devint une simple province romaine, et que s'écroula la monarchie où les Séleucides avaient régné près de 270 ans[1].

Quand on lit les livres des Machabées, on voit combien de guerres les rois d'Antioche ont faites au peuple d'Israël. Souvent ils eurent le dessus dans ces luttes; mais souvent aussi ils furent battus. On lit de l'un d'eux (c'était Antiochus Epiphane ou l'Illustre) que, s'étant rendu à Jérusalem à la tête d'une armée formidable, il y massacra tous les habitants, livra la ville au pillage, enleva l'or, l'argent, les vases, le candelabre, le voile, les couronnes, les ornements, l'autel d'or et tous les trésors du temple, dans lequel il érigea une idole qu'il obligeait tous les Juifs à adorer; qu'il mena en captivité les jeunes hommes et les vierges; qu'il persécuta les princes et les grands; qu'il répandit, en un mot, la terreur, l'épouvante et la consternation dans tout Israël. Mais six ans après, comme il était allé à Elymaïde, ville très-importante de la Perse, pour piller le temple de Diane, où abondaient l'or et l'argent, il fut contraint, sans pouvoir y réussir, à reculer et à rentrer dans Babylone. Là il tomba malade : il fut pris d'une profonde tristesse, d'une noire mélancolie et de douleurs cuisantes; là, horriblement rongé par les vers, il rendit son âme criminelle en criant avec désespoir : « Maintenant je me souviens des maux que j'ai faits à Jérusalem... et voilà que, dans ma tristesse, je meurs dans une terre étrangère[2]. »

On lit d'un autre roi d'Antioche, qu'il s'était proposé de faire tomber tout Israël dans l'idolâtrie et de lui faire abandonner les lois de ses pères. Mais il trouva dans l'intrépide Eliazar[3] un héros qui aima mieux affronter la mort que de manger de la viande de porc. Il trouva dans les sept frères Machabées[4] sept champions qui se laissèrent mettre en pièces plutôt

[1]) C'est au temps de Pompée et de Cicéron que les fils du roi Antiochus allèrent à Rome, *non pour le royaume de Syrie* (comme dit Cicéron dans son quatrième discours contre Verrès, IV n° 27), *car ils l'obtenaient sans conteste, tel que le leur avaient transmis leur père et leurs ancêtres ; mais ils pensaient que le royaume d'Egypte leur appartenait aussi, à eux et à leur mère Sélène.* Toutefois n'ayant pu rien obtenir, sinon par *voie diplomatique* (comme on dirait aujourd'hui) et voulant s'en retourner en Syrie, l'aîné de ces princes, qui portait le nom d'Antiochus son père, passa par la Sicile et s'y laissa dépouiller de tous les trésors qu'il avait avec lui, et cela par Caïus Verrès, questeur de l'île, dont le nom est devenu synonyme des exactions les plus cruelles et les plus criantes que puisse exercer dans une province un brigand investi d'une grande autorité.

[2]) *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem... et ecce pereo tristitia magna in terra aliena* (I Mach. 6, 12 et 13).

[3]) 2 Mach. 6 et 30.

[4]) 3 Mach. 7.

que de transgresser leur loi, inaugurant ainsi l'ère chrétienne (déjà bien proche), où à Antioche même devaient être immolés tant de martyrs, parce qu'ils ne voudraient pas renoncer à la foi chrétienne. Sous ces ruines que nous voyons, les sept Machabées reposent avec leur mère, et Antonin Plaisance, qui a voyagé dans ces régions au septième siècle de l'ère vulgaire, assure avoir encore vu leurs tombes près de celle de St Babylas. C'est là que fut tué le pontife Onias, par l'ordre de l'impie Ménélaüs, qui fut lui-même envoyé ensuite à Bérée (aujourd'hui Alep) où Flavius Josèphe rapporte qu'il fut égorgé[1]. Mais je n'en finirais pas si je devais rappeler ici toutes les actions, toutes les guerres et toutes les entreprises des rois d'Antioche. Qu'il me suffise, ô mes disciples, de vous avoir dit ces quelques mots pour vous donner une idée de l'ère célèbre des Séleucides, pour exhumer de la poussière le souvenir de vos ancêtres et pour tirer de l'ombre de ces vieilles ruines les antiquités qui y sont cachées. Les royaumes de ce monde sont comme la vie de l'homme : ils naissent, croissent et s'agrandissent, puis ils meurent. Ainsi le royaume des Séleucides, après une durée de 270 ans, tomba, lui aussi, dans l'oubli pour ne plus se relever. Antiochus l'Asiatique régnait, comme on l'a dit plus haut, quand Pompée vint, à la tête d'une forte armée romaine, envahir toute la Syrie, occupa toutes les villes, défit en plusieurs batailles les troupes Syriennes, détruisit cette puissance, renversa ce royaume et le réduisit à n'être plus qu'une province romaine. A partir de cette époque Antioche eut un gouverneur[2] envoyé par le Sénat, et des légions qui protégeaient la ville contre les attaques des peuples voisins.

P. Perpétue Damonte,
Min. Obs.

(*Sera continué*).

[1]) Josèphe dans ses *Antiquités Judaïques*, livre 12, ch. 14.

[2]) Quelques médailles frappées à Antioche sous Varus gouverneur de la Syrie présentent d'un côté la tête de Jupiter sans inscription (c'était la divinité tutélaire de la ville), et de l'autre une figure de femme portant sur la tête une couronne de tours, assise sur un écueil, avec une branche de palmier à la main, c'était le génie de la ville, aux pieds on voit l'Oronte qui semble lui tendre les bras.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

A NOS LECTEURS,

Nos lecteurs nous pardonneront si nous sommes forcés d'omettre dans ce n° l'*Histoire ancienne*, afin de ne point couper au milieu les relations importantes que nous publions de nos quatre Missionnaires de la Nouvelle Zélande, de la Syrie, de l'Albanie et de la Chine, et un beau travail sur le temple de Salomon à Jérusalem de notre illustre confrère le P. Alexandre Bassi, historiographe de Terre-Sainte, qui, venu dernièrement à Rome pour y faire des recherches, en a donné lecture en présence et au milieu des applaudissements de beaucoup de savants membres de l'Académie des Quirites, en permettant que nous en enrichissions les *Annales*.

Nous reprendrons l'*Histoire ancienne* dans le n° suivant, et nous ferons en sorte d'y compenser notre interruption d'aujourd'hui.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. DOMINIQUE DE CASTIGNANO, *obs. de la province des Marches, au* T. R. P. ANTOINE DE MONTEFORTINO, *ancien Ministre de la même province, sur la situation des Missions catholiques dans la Nouvelle Zélande.*

Auckland, 1 *mars* 1864.

TRÈS-CHER ANTOINE,

J'ai reçu votre chère lettre, et les choses que vous m'apprenez de notre Province, quoique l'aimable P. Antoine de Fano, Secrétaire de l'Ordre[1], me les eût déjà fait connaître, m'ont paru nouvelles, parce qu'elles me venaient de vous et de lieux dont le souvenir m'est toujours doux.

Je suis bien triste que le gouvernement du nouveau royaume d'Italie nous prenne nos couvents et vexe les pacifiques religieux qui les habitent, et je me laisserais même aller à une tristesse mortelle, si l'on devait en voir prononcer la suppression générale. Mais je ne veux point y croire, surtout à celle de notre Ordre : il me paraît impossible que l'Italie consente à se montrer assez ingrate pour oublier les bienfaits qu'a semés dans son sein l'Institut du pauvre d'Assise au temps des calamités et des désordres du moyen âge. L'Italie sait ce que furent Saint François d'Assise et son siècle; éprise de Dante comme elle l'est, elle apprendra de lui à aimer les Frères Mineurs et à entonner en leur honneur de nouveaux chants. L'Italie aime la poésie, et par conséquent elle ne se résignera pas à voir détruire les cloîtres des Franciscains où la poésie lyrique italienne eut son berceau. L'Italie sait que ce religieux mendiant, humble et déchaussé, est le prêtre de Jésus-Christ, le prêtre de l'Église catholique, le prêtre et le père du peuple; je ne sais donc pas comme elle pourrait s'en détacher. Les Italiens qui ont du sens, de l'étude et de l'expé-

[1]) Maintenant évêque de Nocera.

rience savent que le pauvre d'Assise soutient aujourd'hui encore l'Église de Latran, et par là même la société catholique; aussi ne douté-je pas qu'ils ne s'opposent à ces frères égarés qui, poussés par je ne sais quelle manie, veulent se défaire de ce qui constitue la plus grande gloire et le plus grand lustre de notre patrie, et rendre un peuple malheureux en le rendant incrédule et athée, en enlevant la véritable liberté à tant de citoyens d'une naissance illustre qui se font humbles et pauvres, et consacrent leur vie dans les cloîtres au service de la religion, au soulagement et au salut de leurs frères.

Mais si malheureusement l'Italie commettait un pareil crime, les Amériques, l'Asie, l'Afrique, l'Australie, l'Océanie et tous les peuples de race malaise, ainsi privés du prêtre qu'ils appellent le bon père d'Italie, parce que ces serviteurs de Dieu sortent de l'Italie en plus grand nombre que des autres pays, crieraient vengeance au ciel! Ce sont ces hommes qui se répandent sur la surface du globe au milieu de toute sorte de périls et de fatigues, afin de prêcher la loi de Dieu, d'amener les nations barbares au pied de la croix, et de les civiliser par des paroles de paix et d'amour. Et Dieu, qui est juste, écoutant les plaintes de tant de peuples, appesantirait sa vengeance sur ceux qui l'auraient provoquée. Mais j'espère que dans les amoureux desseins de sa miséricorde, il ne permettra pas que les villes d'Italie se montrent inférieures en civilisation à la capitale de la grande Bretagne, à Londres, où l'on voit marcher librement, à côté du dandy obèse et superbe, le pauvre Frère déchaussé, ceint d'une corde, parce qu'ils jouissent l'un et l'autre des mêmes droits; oui, il disposera les événements de manière que, malgré l'envie des étrangers et l'infidélité de certains enfants de notre patrie, l'Italie soit toujours la première des nations par la science et par la valeur, par la beauté et par la sainteté, et que Pierre le pécheur et Francois le mendiant y régnent à jamais! Le Christ l'a promis à saint Pierre, et l'on raconte qu'il a fait la même promesse à son bien aimé François. Le ciel et la terre passeront, mais il ne manquera point à sa parole!

Demandons surtout à Dieu, mon cher Antoine, que dans sa miséricorde il ne laisse point la plus petite portion de notre beau pays tomber dans les liens du protestantisme. Certes, les royaumes infectés de l'hérésie ne négligent rien pour entraîner l'Italie

dans leur faute. Deux dames protestantes qui parcourent le monde me disaient il y a quelque temps : « Notre église (protestante) fait des progrès rapides, et même gigantesques dans votre Italie. » — « Vous le dites, leur répondis-je, mais j'espère qu'une pareille marque d'infamie ne flétrira jamais le front des Italiens. »

Ah! il faut prier; moi qui vis au milieu des protestants, je connais bien le monstre qui s'appelle le protestantisme; son esprit tend à abrutir l'européen et à le ravaler au dessous du sauvage de la Nouvelle Zélande! Ce que je vais vous rapporter vous en fournira une preuve convaincante.

Les Néo-Zélandais, depuis qu'ils ont eu des rapports, je ne dirai pas tant avec les Anglais, qui n'accourent dans le pays que pour battre monnaie et s'enrichir, mais avec une sorte de ministres protestants qui y apportent le caractère et les mœurs du peuple auquel ils appartiennent, sont devenus pires qu'ils n'étaient auparavant. Il est vrai qu'ils ont abandonné la religion de leurs ancêtres, qui, quelle qu'elle fût, avait encore quelque chose de bon. Mais quelle religion ont ils embrassé à sa place? Aucune! Ils ont entendu retentir le mot de liberté, et ils se sont affranchis de l'obéissance que, d'après les lois, ils devaient à leurs chefs ou *Rangatira;* puis, tout fut dit. C'est ainsi que sans religion et sans autorité à laquelle ils se soumissent, ils se créèrent en eux-mêmes un Dieu et un royaume, empruntant aux Européens ce qui flattait les penchants de leur sauvage nature, c'est à dire des vices qui leur étaient précédemment inconnus. Alors, voyant beaucoup de choses nouvelles, entendant prêcher certaines maximes épicuriennes, ils s'aigrirent, ils devinrent jaloux, soupçonneux, ivrognes, malhonnêtes. Quant aux femmes, pour obtenir un des nombreux objets qu'elles voyaient pour la première fois, elles vendirent leur honneur à des mauvais européens qui, avec une pipe de terre cuite et une once de tabac à fumer, trompent et trahissent les jeunes filles sauvages, comme de faciles proies. Eh bien! qu'en est-il résulté? Une plus grande dépravation dans les mœurs et une diminution de près de moitié de la population. C'est ce qui n'est arrivé ni dans la Nouvelle Calédonie, où il n'y a que des missionnaires catholiques sans protestants, ni dans les îles Fidgi, où les indigènes font leurs affaires eux-mêmes, c'est à dire, sans européens.

Témoin du genre de vie et des mœurs de nos Maori, je puis vous dire, sans craindre de mentir ou de me tromper, que jusqu'ici la culture protestante n'a pas réussi à faire mériter le nom d'honnête homme par un Néo-Zélandais, ni seulement à former un cordonnier, un tailleur, un forgeron ou un laboureur. Il est vrai que ce peuple est naturellement paresseux, nonchalant, disposé à croupir dans l'oisiveté et la fainéantise; mais d'un autre côté il est vigoureux, intelligent, curieux et sympathique. On pourrait donc faire des habitants de la Nouvelle Zélande de bons cultivateurs, si on leur offrait la perspective d'une récompense et d'un gain assuré. Mais, dira-t-on, ils cultivent déjà! C'est à dire qu'ils plantent un peu de patates et déposent en terre des graines de pastèques, comme le leur ont appris les Pères Maristes, qui furent les premiers missionnaires du pays, encore sont-ce les femmes qui se livrent à ces travaux. Mais ils savent au moins écrire et lire? Oui, c'est vrai, grâce au gouvernement, grâce à leur curiosité et à leur extrême facilité; mais à quoi bon? peut-être pour obtenir un emploi? pour devenir commis de magasin? Pas même! Cela ne leur sert que pour lire la Bible, l'interpréter et la commenter, pour apprendre ainsi à faire ce qu'il leur plaît, et pour chanter Dieu sait comment certains couplets aux jours de fêtes, jours qu'ils considèrent comme faits pour le plaisir et pour un plus grand repos.

Eh bien! qu'est-ce donc que les indigènes ont reçu des protestants? Ce fut d'abord une simple couverture pour s'envelopper et couvrir leur nudité, une couverture dont ils se servent encore dans les rues de la ville, comme preuve de leurs progrès dans la civilisation! Cette couverture leur a coûté plusieurs centaines d'arpents. La seconde chose que les Maori ont reçue des protestants, c'est la Bible, et s'ils sont incapables de la payer, on la leur donne gratuitement. Voici, disent aux Maori les missionnaires protestants, voici pour vous un beau livre, appelé la Bible, où est écrite la parole de Dieu; vous y trouverez une règle de conduite, la vérité et le salut; la Bible est la règle et la foi : elle vous suffira. Si donc la Bible suffit, répondaient de rusés sauvages, vous pouvez rester tranquilles et ne plus venir dans nos *Kainke* (habitations). Nous savons lire, nous nous tirerons d'affaire, ou plutôt, si ce que vous dites est vrai, la Bible nous tirera d'affaire.

Je dis en outre que non-seulement le protestantisme ne fait aucun bien, mais qu'il gâte et corrompt ce qu'il atteint. Car il n'a point cette force intellectuelle, ces idées sublimes et divines que produisent les convictions religieuses qui seules poussent aux nobles entreprises, perfectionnent le beau et appellent à de hautes destinées. Le protestantisme ressemble à une masse de chair en mouvement, qui tend au but qu'on lui assigne et se trouve pleinement satisfait quand il obtient ce que la chair désire. En effet, le peuple européen qui s'inspire du protestantisme n'a d'ardeur que pour traverser les mers, prendre possession de nouveaux territoires, découvrir des mines, inventer, sous la pression de la famine ou de la vaine gloire, de nouvelles machines, en un mot, faire de la matière son but final, afin de se créer pour quelques jours une félicité qu'il ne peut attendre de Dieu, en qui il ne croit pas; à leur tour, les missionnaires protestants qui quittent l'Europe pour s'établir dans les autres parties du monde ne s'en vont certainement pas par amour de Dieu ou de la patrie ou des peuples barbares; c'est uniquement la soif de l'or qui les presse, les mène et les pousse à renoncer aux douceurs du pays natal.

Mais, dira-t-on, il n'est donc pas vrai que les Anglais portent la civilisation à tous les bouts du monde? Les Anglais, puis-je répondre, s'y portent eux-mêmes avec la civilisation qu'ils possèdent. Quoi! voudrait-on prétendre que ce sont les Anglais qui ont civilisé la Nouvelle Hollande? Ce vaste continent, aussi grand que l'Europe par l'étendue du territoire, ne présente aucune sorte de culture; si on l'examine par rapport à ses anciens habitants, on trouve que les Européens ne les ont en aucune façon policés; en effet le peu de nègres qui y sont restés sont ignorants, stupides, sauvages, sans religion, comme auparavant, et après que les Pères Bénédictins (les premiers missionnaires de la Nouvelle Hollande) furent sortis des forêts pour assister les Européens et maintenir parmi eux l'idée catholique, ces pauvres sauvages disparurent, de sorte qu'il est aujourd'hui aussi difficile d'y voir un indigène qu'il est rare de voir un maure en Italie.

Oh! non, civiliser les peuples, ce n'est pas courir le monde, étendre ses propres possessions et enlever un grand territoire à ses pacifiques habitants; mais c'est renoncer aux douceurs de la vie, de la patrie, de la famille, pour relever un frère gisant sur le sol comme un animal et y marchant à quatre pattes; c'est lui

redresser d'une main la tête et de l'autre lui montrer le ciel pour lequel il a été créé; c'est lui expliquer la nature de son être et les raisons de son existence; c'est faire ainsi des sauvages une société qui puisse être gouvernée suivant les lois de la nature et de l'Evangile. Mais l'esprit du protestantisme ne va point jusque là; en outre, le gouvernement, pour peupler la Nouvelle Hollande, y envoyait des galériens, des détenus passibles de mort, des gens plus sauvages que les sauvages, qui, se voyant bannis de leur patrie, condamnés à une prison spacieuse à ciel ouvert, se réunirent, se bâtirent une ville; c'est ainsi qu'ils eurent la chance de convertir un lieu de déportation en une colonie anglaise, et tout en ne voulant pas être de bon gré plus ou moins honnêtes et paisibles, ils le devinrent par nécessité, afin d'échapper au péril de s'entr'égorger et de périr.

Ici permettez-moi de mettre en parallèle le missionnaire protestant et le missionnaire catholique; vous jugerez alors quel genre de foi et de civilisation les Anglais sont capables d'implanter dans ces contrées, surtout parmi les naturels; puis vous apprécierez si ces pauvres Maori peuvent faire des progrès sous l'influence empoisonnée du protestantisme.

Le prêtre catholique demande aux peuples sauvages leur âme, le missionnaire protestant leur demande leurs terres. Le missionnaire de l'Eglise catholique dépense et consume sa vie entière dans son ministère et ses travaux apostoliques; le missionnaire de l'Eglise anglicane, dès qu'il a fait fortune ou gagné de grosses sommes, dès qu'il a acquis beaucoup de terres, avec des vaches, des bœufs, des troupeaux et des porcs, se retire du ministère, comme le marchand d'un négoce, et va jouir en paix de ses biens, soit au sein d'une cité voluptueuse, soit au fond d'une villa enchantée, où l'on trouve un lac, des sources et des nymphes. Le ministre catholique prêche un Dieu, un en nature et trois en personnes, dont la seconde s'est faite homme, et il montre au monde le Christ incarné pauvre, nu, crucifié; le ministre protestant prêche la Bible, rien que la Bible, il montre et donne la Bible; et en preuve de l'authenticité de la Bible et de la vérité de l'Incarnation, il montre sa femme, ses enfants et ses livres sterlings! Le protestant montre au sauvage une petite machine, une cymbale, une petite flûte; et le catholique une petite image de piété, une statuette en stuc, en bronze ou en plâtre. Le pro-

testant offre au sauvage une pièce de monnaie d'or ou d'argent, et le catholique une médaille pieuse en laiton ou en fer. Le protestant met au cou de la sauvage qu'il a séduite et trahie voire une chaîne d'or, et le catholique, un chapelet de la Sainte Vierge, après qu'il l'a instruite et convertie. Le catholique forme le cœur du sauvage, en adorant avec lui l'Eternel, le Dieu qui vit dans les siècles, pour le salut de son âme, pour la conservation du Pontife Romain, pour l'accroissement de la religion; il lui enseigne à élever humblement ses mains et son cœur vers le ciel; à s'incliner aux noms de la Trinité, de Jésus, de Marie; à faire des vœux pour tous ses supérieurs, pour le bonheur de la patrie, pour le succès de l'armée, pour un sénat fidèle, pour un peuple ami, pour la paix de l'univers. Le missionnaire protestant enseigne à prier la divinité pour obtenir une vie heureuse, un grand bénéfice, une bonne réussite dans toutes les entreprises, une belle fortune à dépenser dans les loisirs d'une vieillesse oiseuse, ou ce qu'à Dieu ne plaise, à adorer, comme dans le Panthéon en France, au temps de la terreur, la déesse Raison, une courtisane sans pudeur! Le missionnaire catholique érige un petit temple sur le territore du sauvage, il l'entretient, l'orne et l'embellit de son mieux, pour montrer que c'est un lieu consacré au Dieu très-grand et très-bon, il y offre le sacrifice; et à côté de ce petit temple le protestant élève une cabane nue et sans ornements, où il enseigne à convoquer des *meetings* publics pour y lire des articles sur le commerce, à ouvrir des bazars et des marchés, à donner des *raouts* et des banquets, et quand une fête arrive, à y débiter une heure durant quelque passage de la Bible; puis, à y entendre pérorer tantôt un médecin et un phlébotomiste, tantôt un marchand ou un matelot; puis à terminer la cérémonie par une prière en action de grâces de tout ce qu'on a fait (*de mal*) dans la semaine qui vient de s'écouler.

Bref, le protestant est l'*homme ennemi* désigné par l'Evangile, qui gâte ou dissipe la bonne semence, qui souille tout, même l'Evangile; de sorte que dans les pays protestants, principalement dans les colonies, on voit, par exemple, le savetier, qui pendant la semaine raccommode la vieille chaussure, assis sur son banc, sortir aux jours de fête de son échoppe, monter sur une estrade ou s'installer à un carrefour, la Bible en main, et là se

mettre à expliquer la Révélation, et à débiter mille extravagances et mille blasphêmes avec la même facilité qu'il a pour recoudre des souliers déchirés. On verra aussi la jeune fille et la femme du ministre protestant (le brave homme vend peut-êtré des cotonnades ou du cuir) parcourir les maisons et distribuer (j'en ai été témoin) même à qui ne sait pas lire, des feuilles volantes, sur lesquelles sont imprimés quelques extraits d'une Bible falsifiée, disant avec la malice du serpent : « Prenez, voici la parole de Dieu! » On verra même la dame anglaise protestante aller, au lieu du ministre du Seigneur, lire près d'un lit funèbre un fragment de l'Ecriture Sainte, avancer plusieurs hérésies, et serrant la main au moribond, se retirer toute contente d'elle-même, comme si c'était aux cordonniers ou aux femmes anglaises que le Christ eût dit : « allez prêcher! » ou qu'il eût dit au Protestantisme : « allez et prêchez au monde des balivernes! »

Voilà, mon cher Antoine, les obstacles qui empêchent le véritable progrès, la véritable civilisation, c'est à dire le progrès religieux et moral, la civilisation de l'esprit et du cœur; voilà les ennemis qui arrachent des mains des Missionnaires catholiques les belles gerbes qu'ils moissonneraient sur le champ de leurs travaux! Si des faits aussi déplorables, si les désolantes doctrines du protestantisme, qui rendent stationnaire le sauvage lui-même, se produisaient en Italie, où quelques insensés font de secrètes avances à l'Angleterre, qu'en résulterait-il? Dieu sauve l'Italie d'un pareil malheur! Les Guelfes et les Gibelins reparaîtraient; le Tibre, l'Arno et le Po seraient teints du sang que feraient couler les discordes et les vengeances civiles; les monuments vénérables et les glorieux trophées de nos temps antiques seraient renversés et détruits, ou convertis en magasins, les musées en arsenaux; les pinceaux et les ciseaux de nos immortels artistes en balais d'ateliers et en marteaux de forges; enfin nos obélisques et nos colonnes, en cheminées destinées à faire passer la fumée qui sort de nos machines à vapeur!

Les protestants, dirai-je encore, depuis qu'ils se sont séparés du centre de l'unité catholique, de cette religion vieille de dix-neuf siècles, professée par plus de 200 millions d'hommes les plus éclairés et les plus civilisés du monde, se sont séparés de la vérité, ont embrassé l'incrédulité, se sont précipités dans mille erreurs, se sont imprégnés de mille préjugés, qui les ont rendus

injustes envers la majorité des chrétiens, et ont perdu leurs bonnes qualités et leur bienveillance naturelle en même temps que l'idée de Dieu et de la vie future. Je parle ainsi, parce que j'ai maintenant des rapports avec des protestants dont les leçons ne sont certainement pas propres à répandre la civilisation apportée dans le monde par l'Evangile. Comme on demandait à un protestant déjà vieux, s'il reviendrait au catholicisme : oui, répondit-il aussitôt, si vous me donnez 500 livres sterlings! » Moi-même je demandai un jour à un Maori élevé à l'école protestante, quel était son Dieu; il ne répondit d'abord que par un sourire; puis, quand j'insistai, il ajouta : « mon Dieu est *toku puku* (mon ventre), c'est lui que je sers et adore, et mieux je le sers, plus je me sens satisfait. » Beaucoup d'indigènes de diverses tribus, étant un autre jour réunis, causaient, comme on le fait partout, des nouvelles du pays; eh bien! l'assemblée se sépara en appelant les Européens *un tas de fous*, parce qu'étant de la même couleur et parlant une même langue, ils n'avaient pas une même religion, et qu'on voyait dans leurs *Rainke* en une semaine jusqu'à seize ministres de diverses sectes, prêchant celui-ci Pierre, celui-là Paul.

Ces petites anecdotes vous permettront d'apprécier les grands progrès qu'on peut attendre du protestantisme, en ce qui concerne le salut des peuples sauvages. Celui qui dit que le protestantisme répand la civilisation, aime la comédie et sourit au sourire de la courtisane : c'est un plat égoïste. Mais remercions le Seigneur tout-puissant; il sait tirer le bien du mal, et il s'est servi de l'Angleterre elle-même pour étendre son royaume; car il se sert des vapeurs et des navires anglais pour transporter dans le nouveau monde des milliers de catholiques irlandais, qui contraints et pressés par la persécution, par la famine et par toutes sortes d'avanies, fuient le pays natal pour aller vivre en paix sur la terre étrangère. Ainsi, au moment où l'Angleterre se flattait de détruire et d'anéantir le catholicisme dans son sein, elle lui assurait un développement prodigieux dans ses possessions, de sorte qu'on entend souvent dire dans les Amériques, en Australie et en Océanie : « Je suis un catholique irlandais; ma foi est la foi de St Patrice, dont les enfants, jadis au nombre de huit millions, forment aujourd'hui dans les diverses parties du monde une popu-

lation de plus de catholiques que n'en comptaient l'Irlande avant le temps de la Réforme. » Ici je dois ajouter que dans la Nouvelle-Hollande, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et dans toutes les îles soumises à la domination anglaise, on ne trouve pas un catholique sur mille qui ne soit irlandais, et si le catholicisme n'y avait pas été transplanté d'Irlande, les prêtres catholiques pourraient tourner le dos à ces îles et s'en aller.

Mais, dira-t-on, les missionnaires ne parviennent donc pas à accroître le nombre des catholiques? Non, répondrai-je; leur nombre n'augmente qu'à mesure que les Irlandais arrivent, et à mesure que leurs familles se propagent. Et quelle en est la raison? On la trouve dans les circonstances du temps, dans les obstacles que j'ai décrits plus haut, dans le vice de l'ivrognerie, l'avidité de l'or, une liberté qui ne connaît point de bornes, une liberté qui aveugle, dénature et tyrannise la volonté, et enfin dans le manque d'instruction, de charité et de bons exemples.

Oh! sans ces germes de zizanie, on pourrait faire du Maori un excellent catholique. Jugez-en par ce que je vais vous raconter.

Un bâtiment faisait, il y a peu de temps, naufrage dans les eaux de la Nouvelle-Zélande. Les hommes qui étaient à bord luttaient contre les flots et contre la mort, sans que la grandeur du péril permît à personne de courir à leur secours. Sur la plage se tenaient accroupis quelques sauvages, hommes et femmes; à peine se sont-ils aperçus que quelques malheureux européens allaient périr dans les vagues, qu'ils se jettent à la nage dans la mer en fureur et parviennent à tendre la main à des frères mourants qu'ils sauvent. Les Maori qui se jetèrent ainsi à l'eau étaient au nombre de quatorze, dont une femme, jeune et robuste, qui fit preuve du plus grand courage et d'une rare intrépidité. Tous les naufragés montrèrent leur reconnaissance, et plus encore le gouvernement, qui offrit à chacun des sauveteurs une montre en argent et à la femme une très-belle montre en or.

Vous savez sans doute que les blancs et les noirs (pauvres noirs!) sont ici en guerre. Dans une rencontre où ils se battaient les uns contre les autres, les naturels, ayant déjà perdu plusieurs hommes, furent contraints à prendre la fuite. Mais l'un des fuyards crut voir un de ses amis gisant par terre et mortellement blessé. Aussitôt il retourne sur ses pas

pour lui faire ses derniers adieux. Il le retrouve et lui serre la main; les deux amis s'embrassent, rapprochent leurs nez et leurs visages, selon la coutume du pays, et pleurent de tendresse et de douleur. Mais tandis qu'ils se tenaient embrassés une balle de fusil atteint Makan au côté et le tue dans les bras de son ami mourant. Makan termina ainsi noblement et poétiquement sa vie, en se sacrifiant à deux beaux sentiments, à l'*amitié* et à l'*amour de la patrie.*

Le général des Maori, informé que celui des troupes anglaises n'était pas bien approvisionné et souffrait de la disette, lui envoya, par compassion, un coq, des poules, des patates et d'autres vivres : « J'ai appris, lui fit-il dire, à faire du bien à mes ennemis et à nourrir les affamés; accepte donc ce témoignage de vénération pour les leçons que j'ai reçues. »

Voilà des faits qui prouvent bien que même l'âme des sauvages est éclairée par la lumière de la face du Seigneur, qu'elle est créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Ah! s'ils n'étaient pas trompés et trahis en matière de religion, si l'on ne faisait que les guider dans leur propre voie, on changerait ces sauvages en autant de héros. Mais on n'y parviendra jamais, tant que les peuples d'Europe qui parcourent l'Afrique, les Amériques, l'Australie, l'Océanie, ne chercheront pas à fonder une réunion d'indigènes vivant sous les règles d'une civilisation religieuse. La manière de vivre de Messieurs les Européens dans le Nouveau-monde ne convient nullement aux peuples découverts par nos célèbres voyageurs. Il n'y a que d'autres François Xavier et d'autres François Solano qui, avec la pureté de l'Evangile, avec le langage de la véritable charité, seraient capables de faire quelque chose. Mais je crains bien que la race des indigènes ne disparaisse avant qu'elle se fortifie dans la pure atmosphère de la religion du Christ.

Mais, dira-t-on encore, est-il possible que personne n'embrasse le catholicisme? Je réponds qu'il ne faut pas beaucoup attendre des Maori, parce que pour quelques pièces de monnaie, pour un peu de tabac à fumer ou le moindre vêtement, ils passent sans scrupule ni difficulté du catholicisme au protestantisme, et de celui-ci à celui-là, jusqu'à ce qu'ils finissent par reprendre leurs anciennos mœurs et lenrs propres cérémonies. Quant aux Européens, absorbés dans le commerce, identifiés avec la terre,

ils ne se mettent certainement pas en peine de chercher Dieu, de réfléchir à leur existence et à leurs destinées futures; au contraire, il semble qu'ils fassent tout pour se convaincre que *post mortem nulla voluptas* (*il n'y a plus de plaisir après la mort*).

J'ai eu la consolation d'admettre trois personnes de sectes différentes dans le sein de notre divine religion; c'est la seule conversion que je sache être arrivée à Auckland dans l'espace d'un an. Mais *quid inter tantos*, qu'est-ce que cela? Oh! que nos frères séparés sont durs, obstinés et pleins de préjugés!

Eh bien, dira-t-on, que faites-vous donc dans la Nouvelle Zélande? Ce que nous faisons? nous tâchons de garder les ouailles que nous avons, en veillant sur les agneaux, c'est-à-dire les enfants, en éloignant le loup du troupeau, en paissant les âmes à l'autel, en chaire, au confessional, à l'école; nous consolons l'affligé, nous visitons le malade, nous fréquentons l'hôpital; nous désirons, du reste, faire davantage, et nous espérons que le Seigneur nous accordera cette grâce.

En terminant, je voudrais vous donner quelques détails géographiques sur cette île, mais puisque vous les trouverez dans mes autres lettres, je m'en abstiens aujourd'hui.

Je ne vous parle ni des voyages que nous faisons, ni des petites aventures qui nous arrivent tous les jours, parce que je n'ai pas l'humeur assez poétique pour donner les apparences de la vie aux morts ni l'imagination assez féconde pour grandir les objets et changer l'ombre en réalité. J'ai lu certains écrits envoyés en Europe et revenus ici qui sont de véritables romans. Mais un Franciscain déteste de pareilles inventions.

Pour moi, il me suffit de vous avoir montré ce qu'est dans cette île le Missionnaire Franciscain, et ce qu'est le Missionnaire protestant, puis quelles sont la religion et la civilisation des Maori. De votre côté, continuez à m'aimer, en me rappelant à tant de bons confrères de la province, surtout au Très-Révérend Provincial, à Votre Communauté, et à celle d'Olffida. Je ne sais s'il nous sera donné de nous revoir sur cette terre, mais nous serons bien heureux de nous rencontrer aux portes du Saint Paradis. Adieu.

Votre très-affectionné ami et frère en J.-C.

FR. DOMINIQUE DE CASTIGNANO,

Franciscain, Miss. Apost. dans la Nouvelle Zélande.

P. S. La langue des Sauvages de la Nouvelle Zélande est une langue *sui generis*, et quoiqu'elle ait beaucoup de consonnances semblables à celles des autres peuplades éparses dans les îles voisines, elle en diffère par la construction et la marche. Elle est composée de peu de mots, parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'objets auxquels ces Sauvages eussent à donner un nom. L'arrivée des Européens et la vue des choses nouvelles leur fit augmenter leur vocabulaire de mots empruntés à l'anglais et maintenant *maorisés*. Ainsi ils ne connaissaient pas l'argent, et comme les anglais l'appellent *money*, les Maori ont adopté le mot en le prononçant *moni*. De même ils ont changé en *mira* le mot anglais *mill* (moulin); en piki, le mot *fig* (figue) etc., etc.

Cette langue manque des lettres, b, c, d, f, q, s, y, v; elle manque de verbes auxiliaires, de verbes réfléchis, de verbes passifs, etc; on y doit suppléer par les particules i, a, e, o, ia, na, makia, koa ngia, hia na, tira ki, ko, te, he, ka, etc. Ces particules embrouillent un peu cette langue et amènent aisément des bévues, si on les emploie mal à propos et si on ne les place pas à l'endroit convenable. Néanmoins la langue est majestueuse et sonore, et les indigènes, surtout les femmes, lui donnent en la parlant beaucoup de douceur et de grâce, excepté dans les mots qui ont le *rawhaka*, le *nga*, qui restent toujours un peu désagréables à des oreilles étrangères. On y rencontre souvent des nasales et des aspirées.

Je ne sais que choisir comme *specimen* de la langue. Je m'arrête au *Salve Regina*, traduit en vers et chanté par les Maori sur le rhythme de l'*Iste Confessor* et de l'hymne de St Jean-Baptiste. Je vous copierai ensuite, en prose, le *Credo* que nous enseignons au catéchisme.

SALVE REGINA.

1. Awe Maria, e te Rangatira.
E te matua tino atawhai,
Nau te ora, nau te haringa
Ki a matou.

2. Awe Maria, e Karanga ana
Matou ki a koe; ko matou
Nga tamariki pouri o Ewa;
Tahüri mai.

3. I to matou manuhi ritanga
He tangi kau; ka mihi matou.

Ki a koe pu, he mamae nui
I te aroha.

4. Tena! i tou wahi kororia
E to matou kaiwhaka pai
A ta titiro ra ki, a matou
E pani ano.

5. A te mutunga o tenei ora
Tukua mai, ma to inoinga,
Kia kitea a Hehukerito
To Tamaiti.

6. Aroha ki a koe, e Maria
Ano te nui, o to atawhai
O tou pai, e te takakau
Tino Mariae.

CREDO.

E Vhakapono ana ahau ki te Atua te matua Kaha rawa; Kaihanga i te ranghi me te, whenua ki a Heu Kerito tona Tamaiti ko tahi anake to tatou Ariki-i whakaahuatia e te Wairua tapu, i whanau i a Maria Takakau-mate iho i a Pohio Pirato, ripekatia ana, mate rawa, tanumia anaheke iho ana ki te iweri, i te ra tuatoru i ara ake i te mate-kake atu ana Ki te rangi, noho ana ki te ranghi, noho ane ki te ringatinga matau o te Atua te Matua Kaha rawa-no reira e hoki mai ai ki te whakahoretanga o ngahar, whakava i nga tangata mate. E whakapono ana ahau ki te wairua tapu, hi te Hai tapu katorica, ki te komunio o nga Hato, ki te w Ki te aranga mai o te o te kikokiko; Ki te ora tonu. Amene.

La prononciation de cette langue est très-facile pour nous Italiens; car elle se prononce comme elle s'écrit, c'est-à-dire qu'on y donne aux mots le même son que nous leur donnons dans notre langue, à l'exception de quelques lettres aspirées et nasales. Il n'est néanmoins pas facile de l'apprendre, pas plus que de comprendre les Maori, dont les dialectes changent suivant les lieux. De là vient qu'ils ont la fourberie d'employer dans la conversation un certain jargon pour ne point laisser connaître leurs secrets à des étrangers. Leurs chansons ne roulent que sur l'amour et sur la guerre; les Missionnaires catholiques y ont substitué quelques cantiques, mais avec peu de succès; car les Maori aiment leurs compositions, comme les mères aiment leurs enfants, fussent-ils des monstres.

II.

SYRIE ET PALESTINE.

Lettre du P. Perpétue Damonte, *Min. Obs. au sanctuaire de la* Consolata *à Turin, au Rédacteur des* Annales, *sur quelques particularités des Missions Franciscaines en Orient.*

Turin, couvent de la Consolata, 18 *juin* 1864.

Très-honoré Père Marcellin,

Le voyageur qui parcourt la Palestine, la Syrie, l'Arménie, l'Arabie, la Mésopotamie et les autres contrées de l'Asie mineure, reste stupéfait à la vue de tant de riantes collines, de tant de belles vallées, dépourvues de toute végétation, malgré leur fertilité naturelle, et la facilité qu'il y aurait à les arroser abondamment des eaux de mille canaux qu'on pourrait dériver du Giahan, du Koik, de l'Oronte, du Jourdain, du Tigre et de l'Euphrate. Mais son étonnement cesse quand il réfléchit que le gouvernement turc ne protége nullement les propriétés foncières; il n'y a là ni cadastre ni plan qui relèvent et fixent les limites territoriales; par conséquent *tous les biens sont communs et appartiennent au premier occupant.*

Fait étrange, mais vrai ! Il arrive en ce pays ce qui arrive dans la mer où les poissons les plus gros dévorent les plus petits. Une tribu de Kurdes ou de Bédouins prend, par exemple, possession d'une vallée; elle y sème son grain en décembre ou en janvier, et garde son champ jusqu'au mois de juin. Mais que voit-on? Quand viennent les jours de la récolte, voilà qu'apparaît une autre tribu plus puissante qui fond sur la tribu plus faible, elle la chasse, recueille le grain en sa place, puis se retire.

Quoi qu'il en soit, on trouve là certains lieux qui surpassent en beauté, en aménité, en fertilité, tout ce que je me rappelle avoir lu de plus ravissant dans nos poëtes d'Italie et dans ceux d'Angleterre. Ayant voyagé dans ces contrées en 1859, 1860, 1861, je me souviens notamment d'avoir vu une plaine extrêmement agréable longue de 200 kilomètres et large de 150, laquelle s'étend d'Antioche jusqu'à Kerem-Kalàs et pourrait être arrosée par l'Oronte, dont les eaux feraient produire au terrain, là où il est argileux et fertile, vingt ou trente pour un. J'ai aussi vu à Esdrelon, au bas des monts de Gelboé et du Thabor, une autre plaine qui

pourrait être arrosée par le Cison. La plaine du Saron, le champ des épis, les environs de Tibériade sont encore autant de lieux riants qui, étant cultivés, produiraient le triple, le quadruple, le centuple.

Mais une autre contrée qui surpasse toutes celles-là, c'est le *Serrucese*, nom inconnu jusqu'ici dans les traités de géographie, dont je ne me souviens pas qu'aucun écrivain fasse mention. Elle m'a été révélée par un de mes grands amis qui demeure à Orfa, dans une lettre qu'il m'a écrite le mois dernier et que je m'empresse de vous communiquer, mon très-honoré P. Marcellin, pour que vous en fassiez profiter les lecteurs de vos interessantes *Annales*[1].

Le *Serrucese*, en Mésopotamie, se trouve au sud-ouest de la ville d'Orfa, dont il est distant de 150 kilomètres. On y compte environ trois cents bourgs et villages, tant gros que petits, dont le chef-lieu est *Serruce*, qui a l'aspect d'une ville. Cette province ottomane présente une plaine doucement ondulée, entrecoupée de côteaux et de vallées, plaine qui s'étend le long des bords riants de l'Euphrate, ce fleuve historique. Voilà je

[1]) Cet excellent ami est le docteur Antoine Smania, natif de Venise, et docteur en médecine de la faculté de Padoue; il habitait Alep à l'époque où je m'y trouvais, et était attaché au service des troupes ottomanes. A peine le collége de Terre-Sainte d'Alep était-il ouvert (le 20 octobre 1859) que le Docteur Smania offrit gratuitement ses services et les médicaments nécessaires pour tous les professeurs et pensionnaires demeurant au collége, qui tomberaient malades. Moi-même j'ai pu éprouver plus d'une fois les effets de l'assistance bienfaisante du bon médecin, qui a coopéré ainsi par les secours de son art à la fondation du nouvel établissement. C'est là que je me suis uni à lui par les liens d'une vive amitié, et je lui en adresse ici publiquement mes remerciements. Il y a deux ans qu'il a été nommé médecin provincial d'Orfa, où il se trouve encore à présent.

Puisque l'occasion nous amène à parler de médecins, il faut que la custodie de Terre-Sainte sache qu'elle doit la plus grande reconnaissance nonseulement au Docteur Smania, mais aussi au chevalier Docteur Vincent Tommasini, natif de Fano, consul d'Italie à Alep, qui depuis trente ans donne ses soins et fournit des remèdes *gratuitement* aux pères de Terre-Sainte. Dès que le collége fut ouvert, il lui prêta son art médical, ses ressources, ses fonds et son influence pour le faire prospérer ; il alla jusqu'à payer les pensions annuelles de trois jeunes gens qui devaient recevoir leur éducation au collége, et à cet égard je puis l'attester hautement, puisque, comme économe de la maison, j'ai reçu pendant deux ans le prix des pensions.

crois, une région qui est la plus privilégiée qu'il y ait au monde. Le terrain y est fertile à un point fabuleux et produit plus de trente pour un. On y voit des eaux limpides courir dans toutes les directions, et la *sécheresse* y est chose inconnue. Un ciel toujours serein; des campagnes jamais atteintes par la grêle; jamais d'orages ni d'éclairs, une nature toujours souriante; des pâturages toujours verts; des arbres courbés sous leurs fruits; des sites enchanteurs; un printemps perpétuel! tel est le spectacle qu'offre *Serrucese.*

Hic ver assiduum atque alienis mensibus aestas.

Je crois positivement que c'est dans le *Serrucese,* et non ailleurs, non dans les environs d'Orfa ou de Damas, comme l'écrivent tant de géographes, comme le supposent et le prétendent tant de voyageurs, que le premier homme a été placé pour cultiver la terre, et que dans toute la Mésopotamie aucun autre lieu ne conserve les traces de l'Eden de la Genèse et n'en reproduit encore l'image. Oh! si notre Dante, ou le chantre anglais du *Paradis perdu* avaient vu le *Serrucese!* Quelle mine de grandes et originales beautés poétiques ils y auraient trouvée!

Voyez cependant! Ces habitants, qui appartenaient peut-être primitivement aux tribus errantes et qui, épris de la richesse des pâturages et de la fertilité du sol, y ont les premiers dressé leurs tentes, et y ont ensuite élevé des maisons et des palais pour y fixer à jamais leur demeure, seront contraints par la nécessité à les abandonner pour reprendre leurs anciennes tentes, si le gouvernement ne les soutient et ne les protège par de mesures énergiques. Autrement, je le répète, ils devront renoncer bientôt à leur vie pacifique, recommencer la vie nomade, se remettre à errer dans les déserts et à vivre de rapines comme autrefois. Et voici pourquoi. Les tribus errantes, sachant que c'est là un lieu délicieux, riche en céréales, en légumes, en herbes potagères de toute sorte, où l'on trouve une nourriture abondante pour les bestiaux, sont toujours à roder à l'entour au temps de la moisson, et semblables à l'épervier avide qui guette la tourterelle pour en faire sa proie, ces barbares, quand le grain ou tout autre récolte est mûr, accourent et enlèvent tout.

Ainsi l'année dernière par une matinée de juillet, on vit toute la rive droite de l'Euphrate se couvrir d'une multitude immense

de ces pillards qui y dressèrent leur tentes. Epouvantés de leur apparition, les habitants envoyèrent des messages au pacha d'Orfa pour solliciter du secours : le pacha vint à marches forcées et arriva à *Serruce* avec toutes ses troupes disponibles et une demi batterie de canons de campagne. Que fit la redoutable troupe des brigands, quand elle s'en aperçut? Elle envoya aussitôt son chef en message près du pacha pour l'assurer qu'elle n'avait nullement des intentions hostiles, qu'elle n'avait d'autre but que de vendre la laine de ses troupeaux et d'acheter du grain et des vêtements, et pour lui demander qu'en conséquence il la laissât libre de faire ce qu'elle s'était proposé et qu'elle avait besoin de faire. Ces raisons plausibles satisfirent le pacha; les nomades se mirent alors à conclure leurs marchés et leurs affaires, et tout finit bien. Un mois se passe, la tribu lève ses tentes et s'en va. A son tour le pacha quitte *Serruce*, reprend la route d'Orfa, les bachi-bouzouks (gendarmes) rentrent dans leurs quartiers, et les habitants restent sans garnison.

Les malheureux!... On n'était pas encore arrivé à la mi-septembre que déjà les arabes étaient revenus, non plus avec des tentes, avec leurs familles et un attirail embarrassant, mais comme des assassins. Cette fois une horde nombreuse des brigands les plus déterminés et les plus accoutumés au métier traverse rapidement le fleuve, se partage en grosses bandes toutes à cheval, et se jette, la lance en arrêt, sur la ville et les environs, où elles pillent toutes les propriétés et frappent sans pitié les pacifiques habitants. Ceux qui semblent pouvoir opposer quelque résistance sont massacrés. Les autres sont condamnés à transporter les produits du pillage et à mener eux-mêmes, s'ils veulent avoir la vie sauve, leurs chevaux et leurs chameaux aux bords du fleuve. Là des radeaux sont prêts pour transporter le butin sur l'autre rive de l'Euphrate, où il se trouve en sûreté et à l'abri de toute attaque. On en charge six mille chevaux et trois cents chameaux, et voilà qu'ils se dirigent tous vers l'intérieur du désert, où jamais soldats du pacha ou troupes du gouvernement n'iront les attaquer ni les troubler.

C'est ainsi qu'on est réduit à vivre dans la plus belle vallée de l'Asie Mineure! et ces pauvres Serruciens sont toujours

exposés à de pareilles invasions!! Après avoir travaillé toute l'année, payé les taxes et fourni des soldats au gouvernement, ils croient avoir fait quelques épargnes pour les besoins de la vie, hélas! une nuée de bandits accourt, les dépouille de tout, sans que le gouvernement songe à eux, ou veille au moins à leur défense.

Tel est, cher Père Marcellin, le malheureux état des populations de l'Orient, soit de celles qui habitent des maisons construites en pierres, soit de celles qui vivent sous des tentes, et telle est en même temps la raison pour laquelle on ne saurait en ce pays cultiver la terre avec grand soin; car, si l'on y sème, on n'est pas sûr de recueillir ce qu'on a semé. S'il s'agit de la sécurité publique des personnes, il faut dire qu'elles y sont encore plus exposées au danger d'être égorgées et assassinées que les récoltes à celui d'être volées. Dans le temps que j'ai passé à Alep, j'ai couru si souvent et si sérieusement le risque d'être massacré, que le seul souvenir m'en fait encore frémir aujourd'hui; j'en raconte les principales circonstances dans mon livre intitulé : *La Syrie en* 1859, 1860 *et* 1861, *par le P. Perpétue Damonte, Min. Obs.* Maintenant je vais vous raconter simplement comment a failli être lapidé un de mes chers compagnons de classe, le P. Isidore Morano, qui me remplace en ce moment à Alep[1].

Il m'a écrit à la date du 27 avril dernier, et voici ce qu'il me

[1]) Le Père Isidore Moranno de Turin, Min. Obs. de la province de S[t] Thomas de Turin, est parti pour les missions d'Orient en 1861, et il a été chargé de me remplacer comme professeur et économe au collége de Terre-Sainte à Alep. Il a terminé avec moi ses études à Turin, et il se montrait dès lors plein d'ardeur pour les Missions. C'est un religieux versé dans la langue italienne, en philosophie, en théologie et en éloquence; il est studieux, laborieux, patient, prudent; il saura donc, unissant le goût des lettres et des sciences à la sainte crainte de Dieu, donner d'excellentes leçons aux jeunes Levantins; il saura leur inculquer profondément dans l'esprit les forts principes d'une piété solide, d'une espérance inébranlable et d'une crainte salutaire; il saura faire refleurir ce collége pour l'honneur et la gloire de la Terre-Sainte. Il y a des siècles et des siècles que le mystérieux Orient dort au milieu des ténèbres de l'ignorance; mais, pour l'en arracher et le réveiller, on commence à voir briller des lueurs et à entendre des voix qui ne tarderont pas à produire des résultats, et la civilisation européenne pourra éclairer de nouveau ces lieux, antique berceau du genre humain, d'où jaillirent autrefois les premiers rayons de toute civilisation, de toute science et de toute instruction.

dit entre autres choses : « Vous qui avez, mon cher Perpétue, habité si longtemps cette ville, vous aurez pu observer quel est le caractère inhumain et féroce des Turcs fanatiques qui s'y trouvent. Parmi tous les lieux de l'empire Ottoman que fréquentent les Missionnaires Franciscains, il n'en est peut-être pas un seul qui ressemble à Alep par la haine sauvage qu'on y a vouée au nom chrétien. Quand il s'agit de nuire aux chrétiens, de se jeter sur eux, les Turcs d'Alep sont toujours prêts. Il y a quelques jours le gouvernement de Constantinople appela sur un autre point les soldats en garnison en cette ville; cela suffit pour que les Turcs tinssent aussitôt des réunions où l'on délibérait sur la manière dont il fallait piller les chrétiens, et renouveler ensuite les massacres de 1860 et les dévastations de 1850.

« Ils auraient mis à exécution leurs abominables desseins, si l'autorité locale ne s'était promptement servie du peu de soldats restés en ville pour multiplier les patrouilles, et faire garder les quartiers de Sciarraassus, de Gideide, de Giallum, occupés par les chrétiens. Néanmoins, le dimanche 24 avril dernier, comme je devais aller à Kettab pour y célébrer la messe suivant l'usage, voilà qu'au moment où j'arrivais à la mosquée des Derviches près de la rivière le Koïk, une troupe de Turcs fanatiques commence à me jeter de grosses pierres, en accompagnant son attaque de ces mots arabes : *Casis ja man sciafu, dabbuz bain ctafu, mus jhelace daccanu, sief jocta rasu;* mots qu'on peut traduire ainsi : *ó Prêtre* (c'est le nom que les Turcs donnent aux Franciscains), *ó Prêtre,* cette fois enfin, *il faut qu'un bâton couvert de pointes aigues d'acier pèse sur tes épaules, qu'un rasoir t'enlève la barbe, et qu'un sabre bien affilé te coupe la tête.* Tels sont les compliments ordinaires que nous entendons aujourd'hui. Daigne Dieu nous délivrer de pareils fléaux et dissiper les tristes progrès de ces pauvres aveugles ! Fasse le ciel que les puissances européennes, mettant fin à leurs vieilles querelles, remplissent le rôle qui leur a été confié. Ne consiste-t-il pas à travailler au bonheur et à la prospérité de toutes les nations du monde ! »

Voilà ce que m'écrit mon cher compatriote et concitoyen le P. Isidore. On voit par là que le feu musulman n'est pas éteint, et qu'on tend toujours des pièges aux infortunés chrétiens, et surtout aux Franciscains. Oh! qu'ils se trompent ceux qui disent que les Franciscains vont en Orient *pour se promener et pour*

prendre leurs aises!... Depuis six siècles qu'ils occupent les Saints Lieux, ils ont toujours été exposés aux mêmes périls, et chaque année il y en a qui tombent sous les coups des musulmans, ou des Druses, ou des Grecs. Et quand on est si souvent exposé à perdre la vie, on songerait à *prendre ses aises!* Je vous laisse, à vous et à vos lecteurs, le soin de répondre.

Sur ce croyez-moi toujours

Votre très-dévoué et affectionné confrère,
P. Perpétue Damonte,
Min. Obs.

III.

ALBANIE.

Lettre du P. Gabriel de Braccigliano, *Min. Obs. de la province de Salerne, au Révérendissime* P. Raphael de Pontecchio, *général de l'ordre, sur l'état des Missions Franciscaines dans les montagnes de l'Albanie.*

De la Préfecture apostolique de Castrati,
ce 25 *avril* 1864.

Révérendissime Père,

Après avoir baisé vos mains vénérables, je commence par vous accuser réception de votre excellente lettre du 20 octobre dernier, qui m'est arrivée, tandis que j'étais en tournée dans les missions confiées à mes soins; et à peine rentré dans ma résidence, je me suis mis à réunir les détails que vous désirez. Malheureusement, à mon grand étonnement et à mon grand regret, je me suis vu, après cinq mois, retourner mon paquet; cas peu rare dans ces contrées où il n'y a pas ombre de règle sociale. Il m'est venu alors en pensée de vous rédiger une longue relation très-circonstanciée; mais réfléchissant ensuite que ce travail me prendrait trop de temps, je me suis decidé à vous adresser la présente lettre, sauf à faire ma relation quand j'aurai plus de loisirs. D'abord je vous dirai que j'ai voulu accomplir cette fois ma tournée en bon fils du père Séraphique St François et en vrai Missionnaire apostolique, marchant toujours à pied, et portant sur mes épaules un sac avec mon Bréviaire et autres objets nécessaires, afin d'encourager mes confrères par l'exemple

et de baigner une fois de plus des sueurs d'un voyage pénible et fatigant la vigne à la culture de laquelle le Seigneur m'a appelé dans sa miséricorde. Néanmoins mes fatigues et mes peines furent amplement compensées par les consolations que j'ai éprouvées à la vue de l'affection et de l'estime des peuples que je visitais et qui tous accouraient me baiser dévotement la main. Quoiqu'ils soient ignorants et à demi barbares, ils ne m'ont jamais causé le moindre chagrin, dans le long séjour de vingt-deux ans que j'ai fait parmi eux; j'étais, au contraire, bien vu et aimé de tout le monde. Je ne me sentis pas moins heureux de trouver nos missionnaires tout adonnés à l'accomplissement de leurs devoirs, à l'extirpation des vices et des abus, à la prédication de la parole divine, à l'instruction du troupeau qui leur était confié.

Nos missions occupent toute la partie Septentrionale de la province de Scutari, confinant du nord au Montenegro et aux régions habitées par les Pipariens et Cucciens, qui dépendent les premiers du Montenegro et le second de la Turquie; de l'est au diocèse de Servie; du sud à celui de Pulati, et d'un côté à celui de Scutari; et de l'ouest au lac de Scutari et à la plaine de Podgoritza. Toute la population de ces montagnes appartient à la fraction des Albanais, appelés Guèques; presque tous, à l'exception de quelques Turcs, sont catholiques et fort attachés aux missionnaires. Chaque montagne est occupée par une tribu indépendante des autres, ayant son chef, son gouvernement et ses lois propres. Ces lois se font dans des assemblées générales du peuple qui ont lieu d'ordinaire une fois l'an, afin d'en punir les infracteurs ou d'en établir de nouvelles; le gouvernement ne se mêle que peu ou point de ces assemblées; il y est seulement représenté par un délégué chargé de veiller à la bonne marche des affaires; car les membres de ces assemblées jouissent d'une indépendance presque complète à l'égard des lois du Coran, du Cadi, etc., de telle sorte que si le pacha est informé de quelque difficulté qui s'est élevée entre deux montagnes, il ne peut la juger d'après ses lois, mais il doit la déférer à l'arbitrage de vieillards habitant d'autres montagnes : c'est ce qu'on appelle le droit *Canun*. Depuis quelques années ces montagnards ont aussi le droit d'avoir à Scutari une représentation permanente composée des chefs des cinq principales montagnes, laquelle s'occupe des affaires courantes du pays. Nos missions comprennent les

montagnes de Castrati, de Hotti, de Gruda, de Koccia, de Triepsci, de Clementi, faisant partie du diocèse de Scutari; elles sont administrées par les Franciscains Réformés, en qualité de curés et de missionnaires fondateurs de ces missions vers 1638. On y compte actuellement les neuf paroisses suivantes.

CASTRATI.

Cette montagne, qui est la plus méridionale de la mission et la première qu'on rencontre en venant de Scutari, n'avait jusqu'en 1858 qu'une seule paroisse, bien qu'il fallût au moins cinq heures de marche dans des chemins difficiles pour la parcourir. Dès que je devins préfet de ces missions, je songeai à exécuter le projet, tant de fois conçu et jamais réalisé, de partager la montagne en deux paroisses, parce qu'un seul missionnaire ne pouvait pas rendre les services nécessaires au troupeau confié à ses soins. J'écrivis donc à la Sacrée Congrégation de la Propagande afin d'obtenir l'autorisation et le subside dont j'avais besoin; elle a bien voulu accueillir favorablement ma demande, de sorte qu'on put commencer en 1855 la construction d'une nouvelle résidence qui fut terminée en trois ans, c'est-à-dire en trois étés, pendant lesquels j'eus à supporter mille inconvénients, à surveiller les ouvriers, à assister les fidèles des paroisses voisines, à pourvoir aux besoins de ceux qui composaient l'autre partie de la paroisse et que je ne pouvais aller voir qu'en franchissant une montée de deux à trois heures. Ma nourriture ne consistait guère qu'en du pain d'orge, mon lit en quelques fougères, si bien que dans le cours de la troisième année je fus pris d'une fièvre pernicieuse, accompagnée de douleurs de rate, qui me réduisit à l'extrémité; je fis donc venir le P. Antoine de Carrodano, missionnaire de Hotti, pour qu'il m'administrât les derniers sacrements. A la fin il plut néanmoins au Seigneur et à la Bienheureuse Vierge de me laisser encore en vie. Maintenant il y a deux paroisses dans la montagne de Castrati, celle du bas de Castrati ou de Baiga; celle du haut, ou de Velecissa. La première est située entre les bords orientaux du lac de Scutari et le pied du mont Velecik, où se trouve la nouvelle résidence dont il a été parlé, avec une église à côté que l'on construit en ce moment, sous le vocable de St-Pierre, apôtre, grâce aux secours du pieux comité de l'Immaculée Conception, de

Vienne. Le missionnaire est le P. Gabriel de Braccigliano, préfet actuel des missions de Scutari, âgé de 48 ans, dont il a passé 32 en religion, 22 en mission et 14 dans sa préfecture; quant à la paroisse, elle se compose de 151 familles catholiques qui comptent 1032 âmes, dispersées en dix hameaux. Il y a aussi une quarantaine de familles turques.

La seconde est située sur le versant du même mont Velecik; on y voit l'ancienne résidence du Missionnaire, près de l'église dédiée à St Marc l'Evangéliste et bâtie vers 1710. Avant cette époque les religieux habitaient une petite cabane, et l'église n'eut que des murs en pierres sèches, jusqu'à ce qu'un certain Kikscioti offrit le terrain sur lequel fut élevée l'église actuelle en même temps que l'hospice, sous la condition qu'on y donnerait la sépulture à lui et à ses descendants. Le Missionnaire et curé actuel est le P. Albert de Nice, de la province de Piémont; il est âgé de 45 ans, profès depuis 25, et en mission depuis 18. La paroisse se compose de 175 familles comptant 1145 âmes et dispersées en 9 hameaux. Ces habitants appartiennent à la même tribu que ceux de Baiga. Ce sont les montagnards de Castrati qui ont établi le *Canun*, après une victoire remportée sur les Turcs vers 1700; maintenant encore la limite méridionale de cette montagne marque les bornes de la juridiction du Cadi, de sorte que toutes les montagnes qui sont au nord de cette limite jouissent des mêmes priviléges. On a associé au Missionnaire actuel, à cause de son prochain retour dans sa patrie, le P. Joseph del Borgo de Lucques, de la Custodie de cette ville, afin qu'il puisse remplacer le premier après son départ, apprendre la langue du pays et s'initier à la conduite des âmes. Le P. Joseph a 30 ans, il est en religion depuis 12 ans, et en mission depuis un an seulement.

HOTTI.

La montagne de Hotti, au nord de la précédente, s'étend de l'est à l'ouest, et il faut cinq heures de marche pénible pour la parcourir. Elle est coupée dans toute sa longueur par une chaîne de collines qui part du mont Bucoric, prolongation du Velecik, et va jusqu'aux bords du lac de Scutari et à la plaine de Podgoritza. La partie du nord s'appelle Traboina, celle du sud Arapscia; c'est en celle-ci, presque à l'extrémité, que se trouve l'église avec la résidence du Missionnaire. Il est à remarquer qu'à raison de la

distance des lieux et du mauvais état des chemins, un seul Missionnaire ne pouvait suffire aux besoins spirituels du peuple, et même pour deux les fatigues et les privations n'étaient guère moindres. C'est pourquoi on avait depuis longtemps projeté la construction d'un nouvel hospice, sans que, pour diverses raisons, les préfets mes prédécesseurs eussent jamais réussi à le bâtir. Cependant il devenait de plus en plus nécessaire; car, quoique les habitants du Hotti forment une seule tribu, ils ont deux drapeaux différents, deux communes distinctes; ceux dans la commune desquels se trouvait l'église mettaient en avant toute sorte de prétentions et causaient aux Missionnaires des troubles et des ennuis continuels. C'est pourquoi, ayant une couple de Missionnaires, j'obtins de la sacrée congrégation l'autorisation de mettre la main à l'œuvre; je chargeai le P. Ange de Resuttano de diriger les travaux, tandis que son compagnon, le P. Jean de Fratta Maggiore, desservait l'autre partie de la paroisse; ils vécurent néanmoins ensemble jusqu'en 1862, tant que la montagne ne fut pas partagée entre les deux paroisses de Traboina et d'Arapscia.

Dans cette dernière paroisse, dont la bannière, est la première des montagnes de Scutari, l'église est dédiée à l'Immaculée Conception de Marie, et la résidence du Missionnaire est à côté. On ne peut la parcourir qu'en quatre heures de marche fatigante, et il faut monter pendant plus de trois quarts d'heure pour aller à l'église, qui se trouve presque au bout du village. Elle a été bâtie en cet endroit, parce que toute la tribu des Hottiens, alors peu nombreuse, habitait les alentours; mais depuis qu'ils se sont multipliés et qu'ils occupent un nouveau territoire dont ils ont chassé les anciens habitants qui étaient Slaves, ils se sont répandus dans toute la portion du pays qu'ils possèdent jusqu'à la plaine de Podgoritza; si donc il a été nécessaire d'élever le nouvel hospice de Traboina, il ne serait pas moins expédient de vendre l'ancienne résidence d'Arapscia et d'en bâtir une autre en un lieu plus convenable. Les fidèles le désirent et se montrent prêts à y contribuer; je ne me suis donc pas contenté d'en parler à notre illustrissime Ordinaire; j'en ai aussi écrit à la Sacrée Congrégation, afin d'en obtenir les instructions et les facultés nécessaires. Les familles catholiques dont se compose la paroisse sont au nombre de 205, qui donnent 1253 âmes,

outre cinq maisons turques. Le Missionnaire actuel est le Père Oderic de Castel-Cellese, de la province Séraphique. Il est âgé de 27 ans, dont il a passé 6 ans en religion et 2 en mission. Quant à la paroisse de Traboina, elle forme la partie septentrionale de la montagne de Hotti, et s'étend de l'est à l'ouest sur un espace de quatre heures de chemin; la résidence du Missionnaire, bâtie, comme je l'ai dit, en 1862, avec la coopération du P. Ange et moyennant les subsides de l'illustrissime Mgr Louis Ciurcia, évêque de Scutari, se trouve au centre de la paroisse. Maintenant on construit aussi l'église, grâce aux secours du comité de l'Immaculée Conception, de Vienne, et de quelques modestes offrandes des montagnards. Nous voulons donc espérer que, par suite du voisinage du Missionnaire, ce peuple qui croupissait dans une crasse ignorance sur les choses nécessaires au salut, dans la léthargie mortelle du vice, dans une indolence où chacun négligeait sa propre âme, se réveillera et marchera dans la bonne voie, comme il semble qu'on en trouve des indices certains dans une plus grande fréquentation des sacrements, dans l'assistance à la messe les dimanches et les jours de fête, et en général dans l'amélioration des mœurs. Cette paroisse compte 103 familles catholiques, qui forment une population de 1187 âmes, dont le Missionnaire est le P. Ange Resuttano de la province de Messine. Il a 32 ans d'âge, 14 de Religion, et 5 de Mission.

GRUDA.

La paroisse ou mission de Gruda est placée sur les deux rives du Semi au nord du Hotti. Les habitants sont originaires des montagnes de Pulati, et quand ils vinrent se fixer dans ces régions, ils commencèrent par s'établir au pied d'une chaîne qui sépare la population de race slave, telle que les Cucciens, de celle de race albanaise, et qui se trouve entre les fleuves le Semi et le Moraccia. Le lieu qu'ils occupèrent était un désert nommé Dinoscia. Ils y furent trouvés au commencement de la mission, vers 1640, par des Missionnaires, qui vinrent de Trusciano à Zadrima, où résidait à cette époque, comme Préfet, un certain P. Bonaventure Belli, Piémontais. Quand les Missionnaires arrivèrent (c'étaient le P. Paul de Mantoue et le P. Salvator d'Offida), ils se logèrent dans une grande caverne qui leur servit longtemps d'habitation; puis ils bâtirent une église dédiée à S[t] Michel, dont

l'on voit encore les restes. Les Grudains, ayant ensuite eu des démêlés avec les Turcs de Podgoritza et pris les armes sans succès, durent vider les lieux et se retirer sur la montagne, où il était difficile aux Turcs de les attaquer; ils ne laissèrent en arrière que quelques familles, qui passèrent à l'Islamisme, bien que toutes n'aient pas apostasié; car aujourd'hui il y a là une famille catholique qui est la principale du hameau. Une fois leur église renversée et les Grudains en fuite, les Missionnaires les suivirent dans la montagne, où ils bâtirent une autre église qu'ils dédièrent à Saint Martin, en souvenir d'une victoire remportée sur les Turcs et les Schismatiques réunis. Quand les persécutions eurent fini par détruire les missions du bas de Scutari, le Préfet de ces missions en Albanie s'établit à Gruda, d'où les Missionnaires étaient envoyés aux autres montagnes de Scutari, de Pulati et de Servie : ils y arrivaient plus sûrement par la route du Monténégro, qui leur facilitait en même temps leurs communications avec le Procureur Général des missions résidant à Cattaro. Maintenant cette paroisse compte 172 familles catholiques et 1022 âmes. Le Missionnaire actuel est le P. Théodose de Parme, réformé de la province de Bologne, lequel a 37 ans d'âge, 11 de Mission, et 21 de Religion.

A deux lieues de cette paroisse est la ville de Podgoritza où se trouve une petite chrétienté composée de 15 maisons catholiques qui comptent 50 âmes soignées par le Missionnaire de Gruda; mais comme tous les autres habitants sont Turcs ou Schismatiques, les catholiques vivent au milieu d'inquiétudes continuelles, à cause de l'éloignement du prêtre et du danger de voir se pervertir leurs enfants, qui croissent dans l'ignorance et se gâtent de plus en plus en fréquentant les Turcs et les Schismatiques. C'est pourquoi j'ai plusieurs fois supplié la Sacrée Congrégation d'apporter un remède au mal, d'autant plus qu'aux jours de marché on voit accourir à Podgoritza de presque toutes les montagnes des centaines de catholiques qui pourraient alors satisfaire au précepte d'entendre la sainte messe; car jusqu'ici il n'y a pas eu moyen de supprimer le marché du dimanche. Il faut remarquer, en outre, que beaucoup de catholiques de Scutari y séjournent pour les affaires de leur commerce. A peu de distance de Podgoritza, au confluent du Zeta et du Moraccia, on trouve les ruines de l'ancienne ville de Dioclée, (aujourd'hui *Dukia*),

détruite par les Barbares et jamais rebâtie, la charrue des Pipe-riens, peuplade soumise au Monténegro, passe sur ces ruines; mais les murs gigantesques de la ville sont restés presque intacts.

KOCCIA.

La population de ce bourg, le plus proche du territoire des Schismatiques qui l'entourent de tous les côtés, est d'origine Albanaise, et forme une petite tribu indépendante. Elle doit son origine à un habitant de la ville de Koccia qui s'en enfuit lors de l'invasion faite par les Turcs de la basse Albanie, se réfugia dans ces montagnes en un endroit presque inaccessible, et qui s'y étendant fonda un village auquel il donna le nom de sa propre patrie. Cette petite tribu, bien qu'entourée de Schismatiques Slaves, a su conserver avec sa langue, qui est l'albanais, le dépôt sacré de la foi catholique, malgré les guerres, les incendies, les pillages que lui ont fait souffrir les Schismatiques, à tel point qu'en moins de dix ans elle a vu deux fois son territoire saccagé et presque entièrement livré aux flammes et un grand nombre de ses habitants massacré. Cette paroisse est distante de Triepsci de trois heures d'un chemin affreux à travers des sentiers faits pour les chèvres plutôt que pour les hommes, des rochers et des précipices, des grottes profondes, des fondrières impraticables, telles que le pied ne peut point s'appuyer sur le sol, et si par malheur il survient de la neige couvrant les traces qui y sont imprimées, on court risque de s'égarer et de tomber dans quelque précipice, de disparaître dans un gouffre, ou d'être dévoré par les loups qui infestent ces retraites solitaires, où il est souvent arrivé qu'ils ont dévoré des hommes. En fait, pendant l'hiver de 1856 et par un temps de neige, je faillis moi-même être dévoré par les loups, tandis que je retournais à Triepsci, et voici comment. Je m'étais rendu à Koccia vers le milieu du mois de mars, afin de faire remplir aux fidèles de la localité le devoir pascal, et je m'y arrêtai trois jours. Dans la nuit du troisième il tomba de la neige, mais avec un vent du sud, de sorte qu'il y en eut peu dans la ville. Je n'hésitai donc point à partir, accompagné d'un catholique, que je congédiai après une demi-heure de marche, parce que je crus ne plus en avoir besoin. Mais je dus bientôt me détromper; car plus j'avançais, plus la neige augmentait, on ne voyait plus la place du sentier et je me diri-

geais en consultant les roches en guise de jalons, ou la cime des ormes et des charmes, ou bien de rocher en rocher; je marchais ainsi presque au hasard à travers la neige, et m'y enfonçais de plusieurs pieds, celle du fonds qui était gelée servant de base à celle qui était tombée en dernier lieu. Après mille difficultés je parvins au col de la montagne où j'avais de la neige jusqu'aux reins, tandis que le soleil m'éblouissait de ses rayons. Tout à coup, en tournant à gauche, je vis devant moi une troupe d'animaux que la réverbération de la neige m'empêchait de distinguer et de prendre soit pour des moutons, soit pour des chèvres, c'est sans doute, me disais-je, une portion de son troupeau que quelque berger de Triepsci mène brouter les buissons. Je criai donc à haute voix : „ Berger, où es-tu? „ A ce cri tous ces animaux se relevèrent et se tournèrent de mon côté, et lorsque deux d'entre eux s'avancèrent vers moi, je reconnus que c'étaient des loups. Dieu voulut que je me trouvasse précisément près d'un bosquet de hêtres qui donnent de l'ombrage en été. Vite je me débarrasse de mon manteau, je grimpe lestement sur un de ces arbres, si bien qu'au moment où les deux loups arrivèrent au pied du hêtre, j'étais au haut des branches, et alors pour se venger de leur mécompte, ils se mirent à déchirer à belles dents mon manteau. De mon côté, cassant une branche sèche; je la jetai sur la tête de l'un des loups, qui se mit à hurler au plus fort, et les autres prirent la fuite. Mais ils revinrent aussitôt, de sorte que je dus rester quelques heures sur le hêtre, tandis que le soleil s'approchait de son déclin. Que faire? Descendre et devenir la proie de ces bêtes eut été une seule et même chose; passer la nuit sur l'arbre, c'était m'y engeler; il n'y avait point de secours humain à espérer, et j'étais trop loin de Triepsci et de Koccia pour me faire entendre par mes cris. Il ne me restait donc que le crucifix que je portais sur la poitrine et la protection de la Ste Vierge, auxquels je me recommandais avec larmes du fond du cœur et qui m'exaucèrent, car un instant après les loups, poussant des hurlements effroyables, défilèrent devant moi qui, immobile de terreur, les regardais du haut de l'arbre, d'où je descendis une demi-heure après. Je me remis bien vite en route à travers des flots de neige, et j'en avais parfois jusqu'au cou, comme si j'eusse passé une rivière. J'arrivai ainsi en face de Triepsci, où je m'arrêtai pour reprendre haleine sans

que je puisse me remettre de ma frayeur; car les loups avaient dans le temps dévoré en ce lieu même plusieurs femmes de Koccia, mariées à Hotti et à Gruda, qui, passant par San-Giorgio, allaient avec leurs enfants voir leurs parents. C'est pourquoi les Missionnaires de Triepsci ne pouvaient pas rendre de grands services à cette population, et je songeai, en conséquence, à lui donner un Missionnaire particulier ayant sa paroisse. Ce projet plut à l'illustrissime Mgr Ciurcia, notre évêque diocésain, et il fournit les fonds nécessaires pour construire la résidence, qui fut commencée par le P. Secondien et achevée par le Missionnaire actuel. Il y avait déjà une église, c'était un bâtiment fortifié et garni de canardières, où l'on se réfugiait lors des invasions des Cucciens, et où le pacha de Scutari entretenait des gardes de toutes les montagnes appelés *pandours;* mais quand la paix fut faite, les Missionnaires s'en servirent pour le culte, et en 1845 le P. Pacifique de Partina donna même à l'édifice la forme d'une église; il y fit placer aussi une cloche (que les Monténégrins prirent en 1856) et orner les murs de fresques peintes par le P. Paul de Cavalier-Maggiore, en la dédiant à St Démétrius martyr, dont les habitants de Koccia solennisent la fête. En 1863 le Missionnaire put enfin se fixer en cette nouvelle paroisse; il a déjà beaucoup amélioré l'état de ce peuple ignorant et fera mieux encore à l'avenir. C'est le P. Pacifique de Brindisi, réformé de la province de Basilicate, âgé de 37 ans, dont 22 de Religion et 8 de Mission. Cette paroisse compte 45 familles, composées de 255 âmes, auxquelles il faut ajouter un groupe de sept familles catholiques qui faisaient auparavant partie de la paroisse de Gruda, distant de près d'une heure de Koccia.

TRIEPSCI.

Le bourg de Triepsci est situé sur la crête d'un rocher à droite du Semi, position qui le rend presque inaccessible. La tribu qui l'habite est toute catholique, et les Monténégrins ont fait les plus grands efforts, soit à cause des avantages de la position, soit à cause de l'intrépidité des habitants, pour les attirer dans leur parti; c'est qu'en effet il y a là une poignée d'hommes qui ont toujours résisté aux Cucciens et au Monténégro même. Le climat du pays est froid, mais salubre; on y récolte d'excellentes patates, du maïs, du seigle, de l'épeautre, etc.

On y élève aussi beaucoup de bétail, le principal produit de ces montagnards. Jusqu'en 1761 ce bourg n'eut point de missionnaire particulier, parce qu'il n'y avait ni église ni presbytère; le missionnaire restait alors à Gruda, à une distance de trois lieues, et quand il se rendait à Triepsci, il y célébrait l'office dans une chaumière en pierres sèches; mais en cette année là, un nommé Prenk-Liepori, qui n'avait point d'enfants, ayant laissé pour y construire les pieux édifices qui manquaient un morceau de terrain, le P. Laurent y bâtit l'église et la résidence, sous la préfecture du P. Michel Ange de Taranto; à ce terrain le bourg joignit ensuite une autre parcelle qu'on prit à un indigène qui s'était fait proscrire par ses crimes, et ce sont ces deux terrains réunis qui forment l'emplacement de l'église.

La paroisse compte 112 familles, avec 672 âmes. Le missionnaire actuel est le P. Secondien d'Ancône, réformé de la province de Toscane, âgé de 42 ans, dont 21 de Religion, et 6 de Mission. Ce digne prêtre est fort aimé de son peuple, à cause de la douceur de ses manières, de son activité et du zèle avec lequel il a embelli son presbytère et son église; il a notamment orné son église de belles lithographies, qui font l'admiration de ces montagnards que leur isolement rend encore plus ignorants que les autres.

CLEMENTI.

Le pays de Clementi est situé à la source des deux bras du Semi, entre les gorges de hautes montagnes, et sa population, d'origine Guèque, est la plus ancienne du pays montagneux, puisqu'elle compte dix-sept générations dans sa lignée généalogique. Ils se sont illustrés dans le passé par leurs exploits, surtout lorsque se trouvant à la bataille sanglante de Cossovo, et invités par le sultan Amurat à prendre son parti, ils décidèrent de la victoire en faveur des Turcs par l'entière défaite des Slaves, jusqu'alors vainqueurs, qui les avaient rebutés par orgueil. Mais ils résistèrent ensuite aux Turcs, qui jusqu'en 1695 ne parvinrent point à les subjuguer, bien qu'ils eussent à diverses reprises envoyé contre eux des armées nombreuses; ainsi le pacha de Bosnie vint en 1638 attaquer les Clementi à la tête de 30,000 combattants, dont 4000 restèrent sur le terrain, tandis que les indigènes perdirent à peine 13 hommes, et si ceux-ci durent se soumettre en 1695, ce fut après un blocus très-rigoureux de dix ans

pendant lequel les habitants réduits à une extrême misère se nourrissaient de racines et d'écorces d'aubier sauvage et d'érable, qu'ils séchaient et broyaient pour en faire du pain. A la fin, réduits aux dernières extrémités, ils se rendirent et consentirent à payer un tribut et à suivre les Turcs dans leurs guerres, mais à la condition de ne point être autrement inquiétés. Cependant les vainqueurs, une fois en possession du pays, s'en rendirent maîtres au mépris de leur parole, firent les Clementi prisonniers et les menèrent en servitude du côté de la Servie, où ils firent peser sur eux la plus affreuse oppression. Quelques-uns des captifs se réfugièrent alors en Hongrie, et leurs descendants sont aujourd'hui près de Semlin. D'autres, pour se soustraire aux vexations, passèrent à l'Islamisme; mais la plupart prenant courage fuirent le lieu de leur exil et retournèrent dans leurs foyers. Là ils recommencèrent leurs excursions et leurs hostilités contre Plava, Cusigno, les Cucciens, ainsi que contre les autres montagnards, reconquirent une grande partie de leur territoire et forcèrent les Turcs et les Schismatiques à abjurer ou à quitter le pays. Ce pays est actuellement divisé en deux paroisses, celle de Selze et celle de Nikei et Vukli. La première, qui s'étend le long du bras septentrional du Semi, se compose de 281 familles avec 1899 âmes; c'est là que se trouve la résidence du missionnaire à côté de l'église dédiée à St Clément et bâtie en 1695, après que la plupart des Clémenti eurent été bannis; car les missionnaires s'étaient dès 1641 établis parmi eux et avaient érigé un petit oratoire à Bstan; mais en 1644 le P. Paul de Mantoue avait été tué près du Semi, ainsi que le P. Salvator d'Offida, par un turc et deux schismatiques de Castrati.

Lorsque les religieux pénétrèrent en ces lieux, la population était plongée dans une telle ignorance des choses divines qu'elle semblait n'avoir aucune religion; aussi le P. Paul l'appelait-il une bande de gens perdus, chrétiens de nom et pires dans leur conduite que les Turcs eux-mêmes; ils croyaient au pape, mais ils ne savaient pas qui il était, de sorte que toutes les fois qu'on voulait les faire renoncer à quelque abus ou exécuter un ordre concernant la religion, il suffisait de leur dire que c'était une disposition du Souverain Pontife. On conçoit qu'ils aient du faire un grand pas pour sortir de l'ignorance et de la barbarie. Aussi sont-ils devenus, grâce au zèle incessant des missionnaires,

le peuple le plus docile, le plus régulier et le mieux instruit de nos missions. Le missionnaire actuel de Selze est le P. Jean de Fratta-Maggiore, réformé de la province de Naples, religieux zélé, d'une vie sainte, d'un commerce affable, extrêmement aimé et respecté de ses paroissiens. Il a 32 ans d'âge, 12 de religion et 5 de mission.

VUKLI.

La paroisse de Vukli s'étend le long du bras méridional du Semi, ainsi que la résidence du missionnaire et une église sous le vocable de saint Clément, bâtie vers 1700, au retour des Clementi de l'exil; c'est à la même époque que le préfet apostolique y plaça les missionnaires, qui y venaient auparavant de Gruda. Cette paroisse est composée de deux villages, savoir de Vukli et Kuikci, faisant l'un et l'autre partie de la tribu des Clementi. Il s'y est joint quelques familles de diverses races, originaires du pays des Dukagins, anciens habitants de ces contrées, que les religieux, à leur arrivée, trouvèrent être musulmans ou schismatiques, et qui maintenant sont tous catholiques, à l'exception de sept familles de Kikciens, qui ont embrassé le mahométisme, il y a quarante ans, séduites par les faveurs du gouvernement. Il y a au bourg de Kikci une petite église dédiée à saint Nicolas, où le missionnaire va plusieurs fois l'an célébrer. Cette paroisse se compose de 234 familles catholiques ou 1621 âmes. Le missionnaire actuel est le P. Apollone de Giona, réformé de la province de Toscane, âgé de 37 ans, dont il a passé 18 en religion et 7 en mission. La population de ces deux paroisses des Clementi est en général quasi nomade; les habitants se trouvant à l'étroit dans leur résidence, qui ne leur fournit pas les vivres nécessaires, se transportent l'hiver au-dessous de Scutari, sur les rives de la Bojana, du Trin et du Matia, où ils possèdent des champs et des prés pour leurs bestiaux, tandis que l'été ils se rendent sur des hauteurs où ils trouvent de gras pâturages. Voilà pourquoi les missionnaires doivent braver des fatigues énormes pour les suivre, afin de les soutenir par les sacrements, de leur procurer les secours de notre sainte religion, d'instruire les ignorants, et d'entretenir dans les cœurs le feu sacré de la foi, au milieu des piéges de l'Islamisme, et cela, jusqu'à une distance de trois journées de marche de la résidence, à travers des chemins et des bois pleins de dangers, de voleurs, d'ours et de loups.

ÉTAT MORAL DE LA MISSION.

Si un voyagenr, passant dans nos missions de l'Albanie, se mettait à considérer l'ignorance et les vices des habitants, sans prendre la peine de remonter à la source du mal, il s'étonnerait sans doute que, malgré les efforts incessants des Missionnaires catholiques, toutes ces peuplades ne sortent pas d'une pareille situation. Mais en vérité, Mgr Ciurcia, notre digne confrère, s'en est convaincu par de sérieuses observations, cela s'explique : 1° parce qu'elles sont trop dispersées par le genre de vie pastorale qu'elles mènent; 2° par une certaine indolence naturelle à l'égard des choses de Dieu et de l'âme; 3° par le grand attachement que ces peuplades ont aux traditions, aux fables, aux coutumes de leurs ancêtres; 4° par la forme de leur gouvernement qui est à peu près républicain, mais sans l'ordre des républiques; 5° par l'inertie du gouvernement turc, dont la politique consiste à *voler et laisser faire, pour manger et ne rien faire;* 6° enfin par je ne sais quel penchant à la barbarie. Telles sont, à mon avis, Révérendissime Père, les véritables causes des maux de ces contrées. C'est pourquoi je pense qu'on n'a cherché jusqu'ici à y remédier que par des palliatifs, en en combattant les effets sans en atteindre le principe, qui a toujours été et est encore l'ignorance, mère commune de tous les vices, et c'est l'ignorance que j'ai toujours travaillé, ainsi que mes confrères, à dissiper. En effet, depuis que je suis Préfet Apostolique, nous avons établi trois nouvelles résidences, afin que l'augmentation du nombre des ouvriers permît de mieux cultiver cette vigne et de la rendre vraiment digne du Seigneur; et Dieu merci, beaucoup de graves abus ont disparu : les fêtes se célèbrent partout selon le calendrier Grégorien; tous les fidèles fréquentent les Sacrements et assistent en plus grand nombre à la sainte Messe; on apprend les prières; le nombre des excommuniés, dont les listes étaient désolantes il y a quinze et vingt ans, diminue; les concubinages sont plus rares; les hommes n'épousent plus leurs belles-sœurs, et ne vendent plus leurs filles aux Turcs; on ne voit presque plus d'enlèvements ou de fuites des femmes; on ne reste plus des années entières sans s'unir en mariage devant l'Eglise, et ainsi de suite. Je ne dis pas qu'il n'y ait encore beaucoup à faire, mais nous sommes en voie de grande amélioration.

Nous espérons donc parvenir, avec l'aide de N.-S.-J.-C, avec

la puissante protection de la Vierge Immaculée et l'intercession de notre Père Séraphique, à perfectionner l'œuvre confiée à nos soins.

Je crois maintenant, Révérendissime Père, avoir satisfait aux désirs de Votre Paternité Révérendissime, en vous adressant une relation qui ne déplaira point au T.-R. P. Marcellin de Civezza, à qui je rendrai compte plus tard de tout ce que nous continuerons à opérer en ce pays. En terminant, je me recommande à vos prières, je vous baise vos mains vénérables et je vous demande votre bénédiction séraphique. J'ai l'honneur de me dire de nouveau

De Votre Paternité Révérendissime
Le très-humble et très-obéissant fils en J.-C.
Fr. Gabriel de Bracciglianò,
de la Province de Salerne,
Préfet Apost. des montagnes de Scutari.

IV.

TRIPOLI DE BARBARIE.

Lettre du P. Ange M. de Sant'Agata, *T.-R. Préfet Apost. à Tripoli de Barbarie, au Révérendissime Père* Raphael de Pontecchio, *Général de l'Ordre, sur un grand sinistre, arrivé en cette ville.*

Tripoli, ce 31 *mai* 1854.

Révérendissime Père Général,

Hier après-midi, à une heure et demie précise, le feu s'est déclaré à la poudrière, à celui de nos forts qu'on appelle le *Fort Espagnol*. Heureusement, comme il est d'une construction très-solide, et qu'en outre on avait enlevé quelques jours auparavant une portion considérable de la poudre qui y était déposée, le dommage a été moins grand que n'aurait pu l'être celui que nous avons à déplorer. Les magasins, la douane, le service de santé, la belle rue qui conduit à notre cimetière et qui a coûté tant d'argent au gouvernement Ottoman, ainsi que les maisons voisines, ont essuyé de très-grands dégats. Notre hospice et l'hôpital ont eu aussi leurs toits fortement endommagés; l'un de ces toits est même entièrement tombé, et le cimetière catho-

lique est tout dévasté. Mais grâce à Dieu et à la Vierge Immaculée, les religieux et les Sœurs de St Joseph ont été épargnés, et c'est par une faveur spéciale du ciel que toute la ville n'a pas été détruite jusque dans les fondements. On ne connait pas encore en détail la perte des Musulmans, mais il a bien péri 120 soldats; cinq seulement ont été sauvés. Les chrétiens ont eu aussi 5 morts, les juifs 4, et il y a eu un très-grand nombre de blessés, de tous les cultes. On ne sait pas comment un tel malheur est arrivé : le fait est que depuis plusieurs jours on travaillait dans cette poudrière à faire sécher la poudre humide et à réunir des cartouches à balle qui, au moment où l'incendie éclata, sautèrent en l'air et tombèrent sur les maisons avec les pierres et les boulets de canon. Elles furent ensuite, par bonheur, lancées du côté de la mer; mais malgré cela, on dirait que la ville a été bombardée.

Son Excellence Muscir Pacha, commandant général des troupes, le gouverneur de la ville et tous les fonctionnaires se rendirent immédiatement sur les lieux, prenant toutes les mesures sages que l'urgence du cas exigeait. On commença par boucher la porte de la ville avec de la terre pour arrêter les Arabes qui voudraient y pénétrer dans le dessein de la piller, tandis que des patrouilles nombreuses parcouraient les rues afin d'assurer la tranquillité publique. Aussi faut-il reconnaître qu'il n'y eut point de désordres à regretter, bien que l'épouvante fût grande et générale; la population indigène, les militaires, les religieux, les Sœurs de St Joseph, tout le monde s'est conduit d'une manière admirable. De mon côté, aussitôt après l'explosion, je recommandai aux Missionnaires de se tenir prêts à porter toute espèce de secours, et accompagné d'un frère lai je parcourus toute la ville jusqu'au *fort espagnol*, fournissant moi-même des secours spirituels et temporels à nos catholiques et en même temps les encourageant; car dans leur frayeur ils fuyaient de toutes parts, qui à bord des navires, qui vers la campagne; seulement ceux-ci trouvèrent la porte fermée.

Sur ce, Révérendissime Père, je vous baise vos mains vénérables, en me redisant

De Votre Paternité Révérendissime

Le très-humble, très-dévoué et véritable fils en J.-C.

FR. ANGE M. DE SANT'AGATA,

Préfet Apost. Min. Obs. Réf.

V.

CHINE.

Lettre de feu Mgr Joseph Rizzolati, *Min. Obs. réf. ci-devant Vicaire apost. de Hu-quam en Chine, au Révérendissime P. Général de l'Ordre,* Joseph Marie d'Alexandrie, *depuis evêque d'Avellino et ensuite de Calatagirone en Sicile*[1].

Révérendissime Père,

J'ai reçu avec un plaisir indicible votre aimable lettre du 22 novembre 1841; ah! qu'il m'a été agréable d'apprendre avec quel zèle Votre Paternité Révérendissime s'occupe des intérêts de nos missions de Chine, en ne cessant de recueillir de jeunes religieux dans nos colléges de St Barthélémy et de St Pierre *in Montorio.*

Le tableau descriptif de mes missions, que demande Votre Paternité Révérendissime, n'est pas aussi facile qu'on le croirait au premier abord; il faudrait s'en occuper sérieusement pendant plusieurs mois, et plus longtemps peut-être, pour en faire même seulement une relation médiocre. Je n'ai, il est vrai, qu'un petit vicariat; mais j'ai sous ma juridiction plus de dix-huit mille âmes, partagées en plus de cent chrétientés ou siéges de mission, et dispersées en divers points sur une superficie plus étendue que l'Italie tout entière. Aussi Votre Paternité pourrait-elle difficilement s'imaginer de combien d'occupations et d'embarras je suis accablé pour m'acquitter du ministère dont je suis chargé. Ma conscience ne me permet pas de retenir près de moi quelque prêtre pour m'aider; tant les besoins des peuples sont grands et les prêtres peu nombreux! Ils ne peuvent même se rendre ici qu'une ou deux fois par an, lorsque je les appelle pour suivre les exercices spirituels, bénir les saintes huiles, faire les fonctions pontificales, etc. Toutefois, malgré toutes mes occupations, me souvenant que je suis non-seulement évêque, mais aussi disciple de St Fran-

[1]) Nous publions ici cette lettre, bien qu'elle soit un peu ancienne, parce que les nouvelles qu'elle contient nous semblent assez importantes pour qu'il soit utile de les faire connaître à nos lecteurs; elle consacre, en outre, dans les *Annales,* la mémoire de deux Prélats éminents, qui honorent grandement l'Institut auquel ils appartiennent et qui conserve et conservera toujours avec vénération leur doux souvenir.

çois, je ne saurais me dispenser de satisfaire, du moins autant que ce m'est possible, aux désirs de Votre Paternité Révérendissime, comme à ceux du général de notre Ordre Séraphique; je me réserve, du reste, de vous donner par la suite d'autres détails sur cet empire, en réponse à vos questions.

D'abord je dois vous dire que cette année a été pour moi pleine de grands embarras, de persécutions et de dépenses. Une persécution succédait à l'autre, et les tribulations aux tribulations. En outre, je tombai plusieurs fois malade; j'eus même une fois le choléra, et j'aurais dû mourir en vingt-quatre heures, sans un bon médecin qui me guérit aussitôt. Toutes ces persécutions n'étaient dirigées que contre moi; il m'a fallu fuir plusieurs fois et me mettre à vagabonder dans les villes, de peur d'être surpris par les satellites dans les maisons des chrétiens. Encore ai-je failli me laisser arrêter, et maintenant même le gouvernement me cherche partout, comme chef de la religion catholique en ces contrées. Ces persécutions dirigées contre ma personne ont eu toutes pour motif le Séminaire que je m'étais proposé de bâtir au village de Pei-Kiuen-Xan, lieu autrefois sûr où nous pouvions hardiment travailler à notre mission, sans rien craindre de la part des gentils. Au contraire, après que j'y eus cette année demeuré quelques mois, je réussis à convertir à la foi bon nombre des habitants. Il s'est bien trouvé un Judas qui m'a trahi; mais la Providence a permis qu'il ait été arrêté lui-même avec cinq autres chrétiens et un catéchumène. Il est le seul qui ait apostasié, et il n'en fut pas moins violemment battu par suite des réponses incohérentes qu'il fit au mandarin. C'est donc cet homme qui a suscité contre moi une persécution assez violente, et comme on ne parvint pas à me saisir, on me calomnia, on me diffama, non-seulement dans toutes les boutiques de la capitale et dans d'autres villes, mais même dans les feuilles publiques de diverses provinces, où l'on me dépeignit comme un maître dans l'art magique, comme le chef d'une secte pernicieuse, un séducteur du peuple, qui ne fait que troubler les esprits par ses fausses doctrines, etc.

L'existence de mon séminaire, composé de très peu d'élèves, est encore bien précaire, et il sera très-difficile de le maintenir sans donner lieu à de fréquentes persécutions; car dès son

ouverture toutes les furies de l'enfer semblèrent se déchaîner pour le faire tomber. Oh! que j'ai eu de peines pour cacher et transporter d'un lieu à un autre ces pauvres jeunes gens, après que les satellites les avaient dispersés! J'avais déjà acheté tous les matériaux nécessaires à la construction de ce séminaire dans cette chrétienté de Pei-Kiuen-Xan, et ils m'avaient coûté près de 500 écus, quand je fus dénoncé par le Judas dont j'ai parlé. Les travaux restèrent ainsi suspendus, et il me faudra perdre ces matériaux, sans aucun espoir de pouvoir les employer en cet endroit. Les satellites poussèrent la barbarie jusqu'à dépouiller les séminaristes des vêtements les plus indispensables, ils emportèrent jusqu'aux convertures de leurs lits, et beaucoup d'autres objets, ainsi que beaucoup de livres et d'écrits, auxquels j'attachais un grand prix. Mais que la volonté de Dieu soit faite, la volonté de Celui qui m'a préposé au gouvernement d'un vicariat, le plus pauvre et le plus persécuté de tous! Nous espérions qu'après la guerre avec les Anglais nous aurions obtenu au moins quelque peu de liberté, mais nous n'avons absolument rien obtenu, et par ce que je vois jusqu'à présent, les choses sont ce qu'elles étaient. Les Anglais n'ont même pu obtenir la liberté si vivement réclamée par les Européens de pouvoir parcourir la Chine sans obstacle. De sorte que pour nous il n'y a rien à attendre, sinon d'être persécutés avec nos chrétiens, exilés, condamnés aux tourments et mis à mort.

Mais parlons du fléau du choléra qui a fait cette année de grands ravages dans cette capitale et sur beaucoup de points de mon vicariat. Il revêt divers caractères suivant les dispositions du malade et les causes qui le produisent, et les médecins en reconnaissent la nature d'après le pouls. Le moyen curatif le plus ordinaire et le plus facile est celui qu'on a employé pour moi : il consiste dans une très-abondante saignée de la langue, qu'on pratique en la perçant de trous qui se font avec un couteau de table ou un morceau de cristal, à vrai dire sans grande pitié! Puis on détire avec force les principaux nerfs du cou, de la poitrine, des reins, des cuisses et du dos, et l'on pince si fortement la peau dans ces parties du corps qu'il en coule de petites gouttelettes de sang. Tous ces membres conservent ensuite pendant plusieurs jours des cicatrices qui noircissent la carnation.

Maintenant pour satisfaire aux désirs de Votre Paternité Révérendissime, je veux vous tracer une esquisse de la religion de la Chine. La religion de la Chine, comme tout le monde le sait, est une idolâtrie à peu près semblable à celle des anciens Romains, et peut-être plus absurde encore. Les dieux de la Chine sont d'un nombre quasi-illimité. Beaucoup de ces divinités sont entièrement fabuleuses; mais la plupart sont des hommes ou des femmes qui ont existé dans les âges primitifs de la Chine, tels que les inventeurs des arts, les sages, les monarques les plus célèbres ou d'autres personnages qui se sont distingués par leurs vertus ou leurs vices, leur avarice, leur cruauté, etc. Le culte qu'on rend à ces divinités et en général les superstitions de cette grande nation tirent leur origine des fables et des impostures qu'ont coutume de débiter les devins, les Bonzes et les religieuses idolâtres; et ceux-ci vivent tous à leur caprice, sans aucune discipline, abusant de l'ignorance et de la crédulité des peuples. Si je voulais vous donner une idée complète des dieux et des superstitions de la Chine, j'en pourrais certainement remplir plusieurs volumes; car leur nombre correspond à celui des chimères que se forge l'imagination de ces bonzes, devins et religieuses, et qu'adopte l'ignorance populaire. Je me borne à vous dire que les Chinois adorent Pam-gù, comme celui qui dans le Chaos a séparé le ciel de la terre; ils adorent Jen-uam, comme le juge auquel sont présentées les âmes des morts et qui dispose avec une autorité absolue de leurs futures transmigrations; ils adorent encore d'autres dieux, nommés Ceu-uam, comme dieux de l'enfer; Tien-quam, comme Dieu du ciel; Luei-xen, comme Dieu du tonnerre et de la foudre; Lao-chiun et d'autres, comme dieux des armées; Confucius ou Kum-fu-zù, comme dieu de la sagesse; Leu-zai-xen, ou les six dieux du commerce et des richesses; Men-chiun, ou les dieux gardiens des portes des maisons; Châm-huan, ou les dieux tutélaires de chaque ville; Ma-uam, le dieu des animaux et des pasteurs; et une multitude innombrable d'autres divinités, comme aux temps de Rome antique. De plus, chaque famille, chaque métier, chaque société a ses dieux particuliers qui y président. Communément les payens adorent telle ou telle divinité, suivant ce qu'exigent leurs intérêts publics ou

privés. Ainsi, en temps de sécheresse, ils recourent au dieu des eaux pour obtenir de la pluie, et si après avoir pendant quelques jours fait des prières et des adorations, allumé des cierges et brûlé des parfums, ils ne voient pas arriver la pluie, ils se mettent à maltraiter et à injurier le même dieu, voire même à lui donner la bastonnade : « Voleur, fripon que tu es, lui disent-ils, pourquoi ne fais-tu pas pleuvoir, pourquoi te fais-tu tant prier? »

En ce qui concerne les Dieux particuliers de chaque famille, les payens tiennent une conduite encore plus singulière, quand leurs affaires vont mal ou qu'ils subissent quelque malheur; car ils les prennent et les portent dans quelque temple d'idoles, pour que les adore qui veut. Ils lui disent alors, par exemple : « Voilà trois ans que nous t'adorons en nous prosternant, en brûlant des parfums, en faisant toutes sortes de dépenses, et nous n'y avons rien gagné. Eh bien! désormais tu ne seras plus rien pour nous; nous allons te porter à tel temple où tu trouveras d'autres adorateurs, et nous nous pourvoirons d'autres Dieux qui nous feront gagner plus que toi; cependant, pour que tu ne nous en veuilles pas, nous allons te faire une dernière adoration. » Puis ils se prosternent la face contre terre, enlèvent le Dieu de leur maison et vont le déposer, en lui rendant tous les honneurs divins, dans le temple des idoles!

Les navigateurs sont encore plus superstitieux que le reste du peuple. Un jour que je me trouvais en voyage sur les frontières de la province de Xen-si, sur un navire payen, les marins défendaient à leurs passagers de parler de dangers, de départs, de distances, etc. Après quelques jours de navigation nous jetâmes l'ancre dans le port de la ville de Jam-Shien. Moi qui n'étais pas encore accoutumé à ces défenses idolâtriques, je laissai échapper de ma bouche, en présence de mon domestique et d'un catéchiste qui m'accompagnait, ces simples mots : « Pourquoi ne partons-nous pas encore? » Le patron du navire m'entendit, et comme le même jour nous nous heurtâmes contre un écueil, il me reprocha cet accident, *que j'avais*, disait-il, *causé, en parlant de départ*. Les marins payens, quand ils se trouvent en danger, soit sur les fleuves, soit sur la mer, ont coutume d'invoquer le Dieu des eaux par ces mots : « O Lun-uam, secours-nous! »

Je ne dois pas omettre de noter que les payens, au milieu

d'un grand péril, ont aussi l'habitude de s'écrier; Lâo-tiên-iè, secours-nous; c'est-à-dire : *ó grand Seigneur*, ou bien *ciel antique*, secours-nous; car c'est là une expression ambigüe, qu'il n'est pas permis à nos chrétiens d'employer. On voit clairement par là que l'idée d'un Etre Suprême est gravée jusque dans l'esprit des payens eux-mêmes, et que les prétendus philosophes d'Europe qui ont cherché à soutenir le contraire n'ont fait qu'étouffer les inspirations de leur propre conscience, lorsqu'ils ont enseigné des doctrines de la fausseté desquelles ils étaient eux-mêmes pleinement convaincus.

Les habitants de toutes les provinces que j'ai visitées jusqu'ici admettent partout la transmigration des âmes, et c'est cette stupide croyance qui a donné naissance à une foule de sectes dont les membres s'engagent par serment à toujours s'abstenir de viande, de poisson ou d'amphibies, dans la crainte que l'âme de quelqu'un de leurs ancêtres n'ait transmigré dans l'animal dont il s'agirait de manger. En beaucoup d'endroits et particulièrement ici dans le Hu-quan, l'extravagance des payens est poussée si loin qu'ils croient chaque homme doué de trois âmes; ils disent que l'une d'elles garde le sépulcre du vivant, l'autre reçoit les sacrifices des vivants, et la troisième opère la transmigration. J'ai dû réfuter cette opinion absurde dans le nouveau catéchisme que je viens de mettre au jour à l'usage des chrétiens de mon vicariat.

Les payens des dix-huit provinces, dont se compose aujourd'hui ce vaste empire, invoquent leurs morts; c'est ce qui est enseigné et prescrit par le Code Impérial et par tous les sages de la Chine, d'accord avec le préjugé le plus fort des idolâtres; car ils croient que, comme l'enseignent dans leurs livres même les auteurs classiques, les âmes de leurs morts deviennent autant de Dieux. C'est pourquoi ils leur offrent souvent des sacrifices de parfums, de papier-monnaie, etc.; ils leur rendent de grands hommages par des protestations et des adorations; ils vont même jusqu'à imaginer en leur honneur un grand nombre de fables et de formules particulières d'adulation. En certaines localités des provinces de Xan-si et de Xen-si, aux confins de la grande muraille, ainsi que sur certains points de la province de Pékin, les habitants adorent les Huo-foo, dieux vivants des Lamas ou Dieux incarnés, il faudrait plutôt dire des démons

incarnés, car, quoique ce ne soient pas des démons, ils sont pires que le démon lui-même. En effet, sous ce masque de Dieux vivants, il leur est permis de faire tout le mal qu'ils veulent et de briser impunément les liens les plus sacrés de la société. Du reste, soit magie, soit intervention diabolique, il faut reconnaître qu'ils font quelquefois des choses étranges et merveilleuses, et se jouent ainsi de la crédulité des malheureux chinois qui les adorent comme des Dieux vivants. Il y a encore quelques sectes idolâtres qui adorent le ciel matériel, ou le soleil, ou la lune, les étoiles polaires, les planètes, etc. et jusqu'à certains démons de l'enfer. Voilà dans quelle nuit tombe l'esprit humain sans la lumière surnaturelle de la foi ! Il s'ensuit que les superstitions des petits sont presque infinies et varient comme varient les pays, les provinces et les générations d'hommes; aussi, quand il s'agit d'idolâtrie, n'osé-je rien assurer de certain et de constant. Ce qui est hors de doute, c'est que l'idolâtrie n'est qu'un mélange de contradictions, de puérilités, de fables et de sottises de peuples égarés qui vivent dans les ténèbres les plus épaisses et dans les ombres de la mort; il serait encore plus vrai de dire qu'il n'y a dans l'idolâtrie que des choses ridicules et propres à exciter la compassion de celui qui a reçu du ciel le don de la foi et la connaissance du vrai Dieu, Créateur Suprême de l'univers.

J'ai observé que dans les provinces de Xan-si, de Hu-nan et de Hu-pè il y a aussi en grand nombre des Mahométans nommés Huei-huei-Kiaô, ou bien Kiaó-men. Les juifs sont dans ces mêmes provinces en beaucoup plus petit nombre sous le nom de Huei-huei-qu-Kiào. Les chefs de leur secte ne s'appellent point rabbins ou rabbi comme en France et en Italie, on leur donne en toutes ces provinces le nom d'Aronnistes ou d'Aahuon. La dispersion des juifs les fait haïr par tout le monde, comme dans notre Italie, et il n'y a point de ville ou de village composé de seuls hébreux. Ils ont cependant dérogé assez aux anciennes lois judaïques; pires que les payens, ils ne craignent pas de commettre les fraudes et les injustices les plus criantes. On m'a rapporté dans plusieurs chrétientés qu'ils adressent beaucoup de questions aux nôtres, surtout sur la venue du Messie. Ne vous abusez pas, leur disent-ils, le Messie n'est pas encore venu, nous sommes encore à l'attendre.

Il y a, non-seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les principaux bourgs et villages, un grand nombre de temples de fausses divinités qu'on appelle Miao-iu. On trouve, en outre, dans chaque ville, beaucoup de couvents de bonzes et bonzesses des sectes de Tao et de Foo. Tous les temples et couvents des idolâtres possèdent des terrains et des immeubles, et dans chaque ville ils ont de très-belles propriétés qu'on prendrait pour des maisons de campagne plutôt que pour des couvents. Ces bonzes et bonzesses récitent en chœur de très-longues prières. Tout le temps que dure cette récitation, ils se tiennent agenouillés, les mains jointes, les yeux baissés, la tête immobile, etc.; ils ne se lèvent qu'à l'exemple du célébrant et de ses acolytes, quand ils se sont vêtus d'ornements solennels pour faire devant les idoles les cérémonies prescrites. Ils s'acquittent de ces cérémonies avec une gravité et une modestie incroyables. Les bonzes des deux sectes remplissent également les fonctions de prêtres et de célébrants; mais les religieuses et les bonzesses en sont exclues. Quant aux bonzes, ils ont coutume de solenniser avec grande pompe et magnificence les jours de fête, les anniversaires de la naissance et les jours onomastiques de leurs principaux personnages, ainsi que les septénaires et les anniversaires de leurs morts. Le costume et les ornements que portent les bonzes dans ces solennités sont extrêmement précieux, et quant à la forme, ils ressemblent beaucoup à nos chapes et à nos surplis. Je pense bien que les bonzes ont emprunté à nos missionnaires la forme de leurs ornements, au temps de l'empereur Kam-shi où la religion chrétienne était libre. Dans ces grandes solennités dont j'ai parlé, ils élèvent d'ordinaire des théâtres tournés du côté du temple, ou de l'idole, ou du tombeau du défunt, dont ils honorent la mémoire.

Le calendrier chinois suit les phases de la lune. Tous les jours de l'année y sont désignés par des indications particulières qui distinguent les jours heureux des jours néfastes. En ces derniers jours aucun payen ne se hasarderait à ensevelir un mort, à conclure un mariage, à faire un repas de noces ou à entreprendre une affaire de quelque importance. Tous les calendriers qu'on répand dans les provinces doivent concorder avec le calendrier Impérial de la capitale, qui règle tous les autres calendriers, particulièrement en ce qui regarde les jours heureux ou néfastes.

Malheur à quiconque enfreindrait cette loi ! il serait certainement puni des peines les plus graves. Ceux qui sont chargés près de l'Empereur de désigner dans le calendrier les jours heureux et néfastes, sont les bonzes de la secte des Lamas, lesquels se vantent follement d'avoir reçu des Dieux le don de la sagesse et du discernement des destinées des hommes. Ces bonzes sont aujourd'hui les favoris et les privilégiés de l'Empereur, qui a coutume de les consulter dans les affaires les plus difficiles de son Empire. On ne connaît ici ni sabbat ni dimanche; mais les payens observent les nouvelles lunes, et c'est ce jour là que les principaux mandarins ou gouverneurs vont d'ordinaire faire au Temple de Confucius leurs adorations et leurs sacrifices. Les gens du peuple célèbrent les mêmes jours de fête, non-seulement en l'honneur de Confucius, mais aussi en l'honneur de leurs Dieux tutélaires, et spécialement en l'honneur des esprits de leurs morts. Il y a encore d'autres fêtes instituées par les Chinois seulement en l'honneur de quelques Dieux principaux. En ces jours là, surtout dans le Hu-quan, on se donne et l'on se rend d'ordinaire le salut par ces mots : „ Félicitons-nous avec les Dieux! „ O démence! Quand sera-ce donc que ces peuples trompés par le démon connaîtront ce Dieu qui est le vrai créateur et le maître du ciel et de la terre? Quand laissera-t-on enfin nos missionnaires enseigner librement la voie du salut à un peuple qu'il serait facile d'amener, quoique idolâtre, à la foi, si l'on pouvait la lui prêcher, et si les chrétiens n'étaient pas exposés à tant de tourments, à tant de mauvais traitements, et même à la mort!

Il n'y a point de superstition qui ne trouve aujourd'hui protection près de l'empereur et des ministres d'Etat, et c'est pourquoi il n'y a point de Divinité qui n'ait ses adorateurs chez les Chinois, ni de superstition à laquelle ils ne prêtent créance. Le gouvernement approuve tout, justifie tout, permet tout; bien plus, le peuple est souvent engagé par des édits publics de l'Empereur à adorer tantôt telle Divinité, tantôt telle autre. Il est de ces Dieux qui ont été inventés et élevés aux honneurs divins par l'Empereur lui-même. On ne prohibe que le culte du vrai Dieu, et la religion chrétienne est en Chine la plus humiliée, la plus avilie, la plus méprisée et la plus persécutée. A peine le traité de paix avec les anglais était-il conclu, que l'Empereur promulgua de nouveaux édits pour exciter les sujets à adorer de nou-

velles Divinités appelées Xâm-ti (*rois suprêmes*), en exposant la bonté et les prérogatives de ces Dieux et en promettant leur protection à leurs adorateurs.

Du reste, il faut attribuer les mœurs des Chinois en grande partie aux enseignements de leurs anciens philosophes, dont le premier est Confucius et le second serait Muncius. Les écrits de ces auteurs et de leurs disciples sont les plus estimés de toute la Chine; ils exercent un empire absolu sur le cœur des Chinois. Leur doctrine est regardée comme infaillible; elle est adoptée et vénérée par toutes les classes de la population comme un oracle descendu du ciel pour montrer à l'homme la route du bonheur. Cette route, dont il est parlé si souvent dans presque tous les auteurs estimés de la Chine, est précisément celle qu'ils ne sont jamais parvenus à connaître; aussi n'ont-ils pu en donner une définition satisfaisante. Toute la sagesse des Chinois se réduit à savoir connaître et interpréter les livres de ces philosophes classiques. Aucun Chinois n'aurait de crédit dans une société de personnes instruites, s'il n'était d'abord bien versé dans la doctrine de Confucius et de Muncius. Pourtant ces livres si loués, si vantés par tout le Paganisme, n'ont guère de valeur. Je les ai pris expressément entre les mains ces jours-ci, et je suis à les lire. On n'y trouve qu'un assemblage informe de propositions et de morceaux détachés de leçons morales, en belles phrases ronflantes; mais on n'y voit aucune composition, aucune coordination régulière de matières qui s'enchaînent. Les enseignements, quoique tirés de la nature de l'homme et des propriétés des choses, y sont en beaucoup d'endroits, ou tout à fait obscurs, ou très-ambigus et imparfaits. Ce sont néanmoins ces livres qui inspirent tant de présomption et d'orgueil aux lettrés et qui forment les grands hommes de la Chine! L'Evangile seul pourrait par sa lumière dissiper les ténèbres qui obscurcissent leur intelligence actuelle et donner une clarté parfaite aux idées peu nettes de ces philosophes payens. Leurs écrits prouvent d'une manière évidente et incontestable que l'idée de l'existence d'un Etre suprême ne leur manquait pas entièrement, mais ils en ont parlé en termes trop confus. Tous ces écrivains, qui ont rempli tant de volumes en s'efforçant d'éclaircir les œuvres de leurs philosophes, n'ont réussi qu'à les rendre plus obscures qu'elles n'étaient, et encore en les souillant d'une infinité de balivernes et de fables mythologiques auxquelles ils

ont tâché de donner des explications d'un caractère superstitieux et le plus grossièrement idolâtrique. Aujourd'hui surtout les extravagantes superstitions des Chinois, même de ceux qui passent pour sages, sont arrivées au comble.

Si maintenant il faut parler de la modestie et de la gravité chinoise, on peut dire qu'en effet les Chinois sont certainement la nation la plus grave du monde. Aucun homme n'oserait sortir de chez lui pour marcher à côté d'une femme, même vieille, fut-elle sa sœur ou sa propre femme. Les femmes de familles honnêtes ne quittent jamais leurs foyers que pour des affaires importantes, et elles rougiraient d'entrer dans des boutiques ou maisons de commerce, même dans leur voisinage, à moins que d'autres femmes ne s'y trouvassent. Quand un homme, étranger ou ami, n'importe, entre dans une maison, les femmes honnêtes se retirent à part, elles ne s'asseient pas à la table occupée par les hommes, mais elles mangent séparément dans une autre pièce. Ces règles s'observent rigoureusement dans les festins, dans les noces, aux funérailles et dans les fêtes de payens. En semblables circonstances, les femmes, particulièrement les jeunes filles, n'oseraient pour rien au monde s'asseoir à la même table que les hommes, ou se mêler à eux. Ce serait là une chose qui provoquerait certainement l'indignation et l'horreur des convives; il en serait de même, si un homme entrait dans un festin de femmes ou s'asseyait parmi elles. Même après les fiançailles, on ne permet pas à l'homme de voir sa propre future, sinon quand elle est conduite chez lui comme sa femme, au son de la musique, avec toute la gravité et toute la modestie possible. Il n'est pas question, en pareil cas, de danses, qui ne sont point dans les usages du pays; les parents croiraient, au contraire, diffamer leurs propres familles, si leurs fils dansaient avec des femmes. Aussi est-il bien sûr que, si des Européens dansaient quelques part dans ces contrées, les personnes honnêtes ne permettraient pas à leurs enfants d'assister à ces bals, même comme simples spectateurs; si grande est la modestie de cette nation idolâtre!

Mais revenons au futur époux. Avant les fiançailles, on ne lui permet qu'une seule fois de voir sa future, mais à la dérobée, et cela encore rarement; car souvent ce sont les parents qui font les fiançailles pour leurs enfants, même à l'insu de ceux-ci, et

sans qu'ils osent s'en mêler; ainsi le veulent les coutumes et les lois Chinoises. Conclure des fiançailles sans l'assentiment des enfants est bien un usage contraire au droit naturel; néanmoins il démontre à merveille jusqu'à quel point les payens, même seulement éclairés par la lumière naturelle, abhorrent les désordres et les fredaines de la jeunesse, et le vice du libertinage.

Dans la province de Xan-si, qui est la plus civilisée de la Chine et où j'ai fait pendant plusieurs années les courses de mon ministère apostolique, j'ai vu de mes propres yeux les habitants observer une gravité et une modestie incroyables, et beaucoup plus grande encore que dans toutes les autres provinces. J'ai remarqué en beaucoup de lieux de la province de Xen-Si que les femmes jeunes, mariées ou non, quand elles voyagent (ce qui est fort rare), soit à cheval, soit en voiture, se couvrent entièrement le visage d'un voile noir, par pudeur naturelle, et pour échapper aux regards des hommes. L'ampleur des vêtements de femmes est telle qu'ils leur couvrent largement tout le corps jusqu'au cou; les manches en sont très-larges et la robe est garnie d'une collerette. Les femmes ne se servent d'aucune ceinture pour serrer et ajuster leurs robes, parce que, dans leur opinion, ce serait contraire à la gravité et à la modestie qui conviennent au sexe. Non-seulement elles ne voudraient point se servir de parures, ou de corsages transparents, mais elles se croiraient déshonorées, si leurs amples vêtements laissaient le moins du monde paraître leurs formes. Même les courtisanes les plus impudentes n'oseraient le faire. En un mot, les femmes Chinoises, fussent-elles richement vêtues, comme dans leurs festins de noces, aux anniversaires de leur naissance ou dans les fêtes du Paganisme, observent une modestie incroyable dans leur mise, et une gravité telle dans leur manière d'agir et de parler qu'elles étonneraient même les femmes les plus modestes d'Europe; bien plus, en pareilles circonstances elles observent une gravité encore plus grande que de coutume. Pour parler ensuite des femmes chrétiennes dans les églises, les oratoires et autres lieux de prière, elles sont tellement séparées des hommes que souvent les personnes des deux sexes peuvent à peine se voir les unes les autres. Aucun chrétien ne voudrait certainement s'agenouiller près des femmes, ne fut-ce que par point d'honneur. Quand elles s'approchent de l'autel pour recevoir les saints Sacrements, elles

se couvrent d'un voile comme les religieuses d'Italie. Qu'on ne s'étonne donc pas si dans les ports de mer les Chinois haïssent les Européens d'une haine implacable, en les appelant Fam-quei, ou bien Si-fam-quei, épithète que les Européens ne comprennent pas et qui veut dire *diables de l'Occident*. La raison de cette haine, de ce désaccord des Chinois avec les peuples européens n'est autre, comme le disent les Chinois, que ce manque de gravité dans la manière de se vêtir, d'agir et de parler des deux sexes, qui corrompent l'un et l'autre les bonnes mœurs des Chinois. Et si les Européens pouvaient s'entendre avec les Chinois sous le rapport de la gravité et de la modestie, oh ! qu'ils se feraient aimer et désirer dans toute la Chine par leur science et leur habileté !

J'ai dû plusieurs fois rougir en distribuant aux fidèles quelques médailles ou images de Saints et de Saintes manquant de toute gravité et faites sans respect des anciennes règles de l'Eglise catholique, à la poitrine dessinée, aux vêtements d'une recherche indécente, à la gorge et aux pieds découverts, telles, en un mot, qu'on aurait pu douter si elles représentaient des objets sacrés. Certaines images de la Vierge Immaculée elle-même n'étaient pas exemptes de ces contre-sens. Comment serait-il possible que les Saints, modèles de vertu et de modestie, comment serait-il surtout possible que la Très-Sainte Vierge, mère et miroir de pureté, se fussent vêtus d'une manière telle que les payens eux-mêmes, avec leurs seules lumières naturelles, la réprouvent hautement, comme indignes de personnes sages et honnêtes !

Après avoir tant parlé de la modestie et de la gravité des Chinois, suivant ce que j'ai pu observer et voir de mes propres yeux, il est juste que je dise maintenant quelques mots à cet égard en ce qui concerne les bonzes et bonzesses. Cette race d'imposteurs semble avoir dégénéré passablement de la gravité et de la modestie si naturelles aux membres de cette grande nation. On dirait même qu'ils ont perdu jusqu'à la pudeur naturelle à tout homme; car les bonzes et les bonzesses portent le même costume, de sorte qu'on ne distingue point parmi eux l'homme de la femme; et quant à moi, je ne suis point parvenu jusqu'ici à discerner un sexe de l'autre. Dans les couvents soit d'hommes soit de femmes on n'observe

aucune espèce de clôture; les bonzes et bonzesses n'ont qu'à suivre leurs caprices et vivent, sans règle aucune, comme les animaux. En réalité, il n'y a que la vraie religion qui puisse prescrire des règles de clôture et enseigner le moyen d'éviter les occasions de faire le mal; car les ministres du culte idolâtrique, avec leur conduite abominable et leurs pernicieuses doctrines, ne font que pervertir les mœurs en détruisant la modestie et cette répugnance instinctive pour tout ce qui est mal, que la nature elle-même a gravée dans le cœur de l'homme.

Autant les Chinois mettent de la gravité et des formes cérémonieuses jusque dans leurs affaires commerciales, autant leurs vêtements, si modestes, sont variés; mais on peut les réduire à trois sortes : les vêtements ordinaires, ceux de cérémonie et ceux des funérailles. Les vêtements ordinaires sont ceux que porte communément tout le monde, et quant à la forme, ils ne diffèrent point suivant la condition des personnes; il n'y a de différence que dans la valeur de l'étoffe plus ou moins bonne. On n'use des vêtements de cérémonie que dans les repas, à la nouvelle année, aux fêtes les plus solennelles, aux noces, aux anniversaires, etc. Dans les tribunaux les mandarins et les personnes de rang portent d'ordinaire des vêtements plus ou moins somptueux. Les vêtements de deuil (ils sont de couleur blanche) servent aux convois et dans les repas funèbres; les parents du défunt doivent les porter pendant un certain temps déterminé par la coutume, et suivant que leur degré de parenté est plus ou moins proche, leur mise doit être plus ou moins lugubre, et le temps de porter le deuil plus ou moins long. Quand l'on est tenu à un grand deuil, on doit porter des vêtements de toile entièrement blanche de la tête aux pieds : le bonnet, le chapeau, les souliers doivent être extérieurement recouverts de toile blanche, et le par-dessus ou la robe doit avoir la forme du vêtement des bonzes; cela est néanmoins interdit aux chrétiens. Les militaires usent de vêtements un peu différents quant à la couleur; puis ils ont sur la poitrine et sur les épaules une bande avec deux lettres marquant à quel corps ils appartiennent. Enfin les mandarins, soit civils, soit militaires, portent au milieu de leur tunique, c'est-à-dire sur la poitrine et sur les épaules, l'image d'un dragon avec quelques fleurs, qui sont plus ou

moins nombreuses, plus ou moins ornées, suivant leur grade et leur dignité.

Chez le peuple il y a beaucoup de manières de parler et de saluer, que chacun doit observer, même les gens ignorants du vulgaire, et même les enfants, dès qu'ils sont capables de discernement. Malheur à celui qui enfreindrait ces règles, ou refuserait de s'y soumettre, quand il y est tenu! Car il s'exposerait par là à de grandes difficultés ou querelles; aussi arrive-t-il souvent que les confesseurs obligent leurs pénitents à faire, par exemple, une génuflexion devant telle personne qui a droit, en certaines circonstances, à cette marque de respect. On peut réduire à trois le nombre des manières de saluer. La première consiste en une simple inclinaison de tète; la seconde en une inclinaison profonde du corps, accompagnée de l'élévation des deux mains jointes, et l'inclinaison doit être plus ou moins profonde, suivant les personnes et les circonstances. La troisième est une génuflexion avec abaissement de la tête vers la terre, dont on l'approche plus ou moins suivant les circonstances et les personnes; on n'use de cette dernière salutation qu'envers les Dieux, les mandarins, les parents, les prêtres, et envers ceux dont l'on sollicite un bienfait ou qu'on invite à un repas de cérémonie. Les salutations, les inclinaisons et les prosternations dont usent entr'eux les gens officiels sont beaucoup plus variées, et il faudrait un volume pour les décrire. Les instituteurs et les parents enseignent à la jeunesse dès l'enfance la modestie, la gravité, le beau langage et les formes cérémonieuses de la nation, qui sont beaucoup plus compliquées pour les personnes bien élevées que pour le vulgaire.

Votre Paternité Révérendissime n'apprendra point sans plaisir qu'il y a lieu d'ajouter au très-grand nombre des saints confesseurs, vierges et martyrs, qui ont toujours fleuri et qui continuent à fleurir dans notre ordre Franciscain, un nouveau martyr qui a donné sa vie dans mon vicariat en témoignage de la foi de Jésus-Christ. C'est le T. R. P. Jean de Triora[1], martyrisé dans la ville de Cham-sa-fu. La relation de son martyre et de la translation de son corps a été envoyée, en ces dernières années, à votre Paternité Révérendissime. J'espère que je pourrai, s'il plait à

[1]) Aujourd'hui vénérable.

Dieu, introduire l'an prochain, après Pâques, le procès de son martyre, ainsi que celui du martyre de deux Pères Lazaristes et de huit autres martyrs de mon vicariat, savoir deux prêtres, trois catéchistes et trois fidèles, tous huit chinois. Mais ce n'est point là une affaire aussi facile qu'on le croirait au premier abord : il y a mille formalités à remplir, de très-longs voyages à faire, des procès-verbaux et d'autres pièces à écrire, d'après les règlements et les formulaires envoyés par la sacrée congrégation des Rites. Relativement aux dépenses qu'entraînera le procès du martyre des deux Pères Lazaristes, Mgr Rameaux, évêque de Myre, m'a écrit que leur supérieur général nous les rembourserait. Quant au martyr Franciscain, notre confrère, et aux autres, je devrai faire du mieux que je pourrai dans notre pauvreté, et le Dieu, qui *glorificatur in consilio Sanctorum suorum,* ne manquera certainement pas de me fournir les ressources nécessaires pour atteindre à mon but.

Voilà, Révérendissime Père, que j'ai répondu, au moins en partie, à vos questions. Je vous assure que je n'ai écrit tout ceci que par obéissance; car, quoique j'ai été sacré évêque, je n'ai pas cessé d'être membre de l'ordre séraphique, et je dirai toujours avec St François Xavier : « Que j'oublie ma main droite plutôt que de t'oublier, ô Religion Séraphique! »

En vous saluant de tout cœur et en me recommandant à vos prières, je me déclare avec vénération et respect,

De votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

Fr. Joseph,

Evêque d'Aradia, Vicaire apostolique du Hu-quan.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

CONSTANTINOPLE.

Nous recevons de Constantinople la lettre suivante du T. R. P. Procucureur Général des Missions Franciscaines, à St-Pierre *in Montorio*, et nous nous empressons de la publier.

Péra de Constantinople, couvent de Ste-Marie, ce 28 *avril* 1864.

Je n'ai pas encore pu voir le T. R. P. Préfet, qui est toujours à Rhode, où il a administré le dimanche 17 le Sacrement de la confirmation à plusieurs enfants de cette île. Le 2 mai prochain, il se rendra, en touchant à Smyrne, à Magnésie dans la Lydie, afin de visiter cette nouvelle mission, d'où il reviendra parmi nous.

Mais en attendant il a envoyé de Rhodes à Satalie sur la côte de Caramanie le P. Bonnefoi d'Osimo, réformé de la province des Marches, afin d'y baptiser des enfants et de donner la Pâque aux fidèles. La triple ville da Satalie, malgré les enchantements de sa position et la beauté merveilleuse de ses cèdres et de ses jardins, est une horreur comme toutes les autres ville de la Turquie. Oh ! puisse l'intercession puissante de la Sainte Vierge ramener ce pays au catholicisme ! Puisse la magnifique mosquée, qui était autrefois un temple dédié à Marie, reprendre son ancienne splendeur !

Aujourd'hui 28, jeudi Saint chez les Grecs, Mgr Mélèce, archevêque de Dramas, assisté de son clergé et de son peuple a officié pontificalement dans notre Église. Il en fera autant demain et après-demain, et encore aux fêtes de Pâques.

Le clergé grec, revenu au catholicisme en 1861, n'ayant point d'église particulière, célèbre ses offices dans les églises latines, spécialement dans la nôtre, où le T. R. P. Préfet lui a assigné pour les cérémonies quotidiennes la chapelle de St-Pierre Apôtre.

Le Rév. D. Cyrille, polonais de nation, celui que je vous ai dit autrefois avoir passé du rite latin au rite bulgare, part aujourd'hui pour Rome. Je vous le recommande vivement.

J'espère pouvoir vous envoyer par le prochain courrier une courte relation sur la mission que le T. R. P. Conrad Piramovitz, réformé de la

province de la petite Pologne, Définiteur général de l'Ordre, a fondée en ces contrées pour la colonie polonaise.

En attendant, agréez mes hommages pour vous et pour toute notre famille religieuse, et croyez-moi toujours

De Votre Paternité Très-Révérende,
Le très-dévoué et obéissant Serviteur,
Fr. Léopold d'Acquasanta,
Réf. de la Province des Marches,
Miss. Apost. à Constantinople.

CHINE.

Le P. Paul de Fresonora, Obs. de la Province de Bologne, Miss. Apost. en Chine et Vicaire Général du Xan-Si, écrit ce qui suit au P. Raphaël de Pontecchio, Révérendissime Général de l'Ordre.

Tuen-Sieu, 8 *août* 1863.

Nous ne manquons réellement pas de consolations dans notre ministère, surtout de celle de pouvoir librement et publiquement exhorter les gentils à embrasser notre sainte religion. Il est vrai que nous obtenons peu de résultats, à cause en partie de l'attachement trop profond que les Chinois ont à leurs superstitions, et en partie de la crainte qu'ils ont d'être persécutés par les Mandarins. Cependant nous avons toujours des conversions.

Comme je me trouvais, au mois de décembre de l'année dernière, au village de Leu-lim-choam, chrétienté de plus de deux cents fidèles, trois d'entre eux, demeurant à près d'un ly (le tiers de notre mille) de distance l'un de l'autre, tombèrent gravement malades; comme je devais leur administrer le Saint Viatique, je fus prié par nos chrétiens de le porter avec toute la pompe et toute la solennité possible. Au premier abord je n'osais déférer à leur demande, de peur d'être accusé d'imprudence, s'il était survenu quelque désordre de la part des gentils; mais quand on m'eut garantit qu'il n'arriverait rien de fâcheux, je consentis à satisfaire nos chrétiens. En conséquence la procession se mit en marche, et je puis vous affirmer qu'elle était très-belle et même magnifique, telle qu'elle se fait chez nous le jour de la Fête-Dieu. Les payens accourus de tous les points du village, au bruit des décharges des mortiers, étaient émerveillés d'une pareille nouveauté et si ébahis qu'ils ne savaient ni cligner de l'œil ni remuer les lèvres. L'effet que produisit cette démonstration fut, indépendamment de l'honneur solennellement rendu au divin Rédempteur, la conversion de quatre payens, aujourd'hui catéchumènes fervents, qui brûlent du désir de recevoir le baptême. Une cérémonie religieuse du même genre s'accomplit peu de temps après dans le même village le jour de la Purifica-

tion de la Vierge Marie, et une autre par le P. Grégoire de Castellazzo à Vaen-Wuo-tsun, également avec la consolation de faire six catéchumènes. Je voudrais vous raconter d'autres particularités ; mais ce sera pour une autre occasion, car aujourd'hui le temps me manque.

CHIN-NAN-FU.

Le Révérendissime Père Général de l'Ordre nous communique aussi la lettre suivante de Mgr Louis de Castellazzo, notre Vicaire Apostolique de Xan-tun en Chine.

28 *février* 1864.

Révérendissime Père,

J'ai reçu dernièrement la lettre de l'Éminentissime Cardinal Préfet de la Propagande, qui me dit que d'accord avec Votre Paternité Révérendissime on pourvoira bientôt à la nomination du Vicaire Apostolique de Xan-si. Je m'en réjouis jusqu'au fond de l'âme ; car nos fidèles l'attendent avec une vive impatience, et depuis quelques mois il s'y opère de nombreuses conversions.

Nous ne recevons pas de nouvelles aussi satisfaisantes de notre autre Mission du Xen-si, où les Turcs font aux nationaux une guerre plus cruelle et plus acharnée que jamais ; les communications sont interrompues, et tout est incertain. J'ai appris que Mgr Efisio se tenait caché aux environs de Si-gan-fu, tandis que les autres Missionnaires sont fugitifs et dispersés, sans que l'un sache rien de l'autre. En mai dernier le P. Séraphin Carlozzi de Campobasso y est mort, avant d'arriver à sa destination, ce que je vous prie de faire annoncer à sa province.

Dans le Xan-tun, au contraire, les choses marchent de mieux en mieux ; là les rebelles ont entièrement disparu, et depuis le mois de novembre nous avons commencé, à la satisfaction générale, à prêcher publiquement l'Evangile. Aussi le nombre des conversions s'élève-t-il déjà à plus de 800, et augmente-t-il de jour en jour : les gentils accourent en foule pour nous entendre.

Le gouvernement en paraissait d'abord contrarié ; mais quand il se fut rendu compte de ce qui se passait, non-seulement il s'apaisa, mais il y eut même un mandarin qui engagea publiquement la multitude à embrasser notre religion, parce qu'à son avis, elle est bonne et que nos intentions sont droites. J'espère donc que Dieu bénira l'œuvre commencée, en donnant aux nouveaux croyants la confiance et à nous le zèle et la force nécessaires pour continuer courageusement les travaux de notre ministère. Il est bien regrettable que le nombre des ouvriers soit insuffisant pour une si grande moisson ; quelle bénédiction du ciel si cinq ou six Missionnaires nous venaient en aide ! Je sais que la situation des maisons reli

gieuses est triste dans toute l'Europe, surtout dans notre Italie. C'est pour cela que je me recommande d'autant plus à Votre Paternité Révérendissime pour le secours dont nous avons besoin.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

EN MAI ET JUIN.

Sont partis pour la Terre-Sainte le T. R. Père Remi Buselli, Min. Obs. de la Province de Toscane, Miss. Apost. et Secrétaire du Révérendissime P. Custode de Terre-Sainte, et pour la Haute-Egypte le P. Séraphin de Serrapetrona avec le frère lai Séraphin d'Ascoli, tous deux de la Province réformée des Marches.

QUATRIÈME PARTIE.

LE TEMPLE DE SALOMON APRÈS LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR TITUS.

Mémoire lu dans l'Académie des Quirites, le 19 *juin* 1864, *par le P.* Alexandre Bassi, *Min. Obs., membre de cette Académie et historiographe de Terre-Sainte.*

Messieurs,

On entend volontiers parler des pays lointains et célèbres par celui qui en est récemment revenu : c'est pour cela que, sur l'invitation de l'éminent fondateur et président de votre Académie[1], je me suis décidé à vous entretenir un instant des ruines de Jérusalem, sur lesquelles j'ai médité pendant trois ans et que j'ai quittées il n'y a pas encore deux mois.

Parmi les monuments de l'antiquité, qui ajoutent à la splendeur de Rome moderne, l'arc de Titus et l'amphithéâtre de Flavien rappellent des souvenirs funestes de la Palestine et de sa capitale, et témoignent de l'accomplissement des prophéties terribles du Christ contre la Jérusalem déicide et contre son peuple répudié. D'autres prophéties du Sauveur s'appliquaient spécialement au temple de Salomon, chef-d'œuvre de l'art hébraïque, et aussi de l'art grec, après qu'Hérode 1er l'eût reconstruit. « Votre temple, disait le Christ, deviendra désert au milieu de vous et

[1]) Le professeur abbé Basile Diotallevi.

il n'en restera pas pierre sur pierre[1]. » Je viens vous exposer, Messieurs, comment cette double prédiction s'est accomplie, en parcourant l'histoire du fameux temple de Salomon, après que vos ancêtres l'eurent détruit.

Je ne solliciterai point d'ailleurs, Messieurs, votre indulgence en faveur de ce modeste produit de mes études sur les antiquités chrétiennes de Palestine; en agissant ainsi, je croirais méconnaître la bonté générale dont vous m'avez donné une si grande preuve en m'admettant dans le sein de votre honorable assemblée. J'aime seulement à vous avouer que le titre de membre de l'Académie des Quirites que vous m'avez accordé sera toujours pour moi un motif pressant pour continuer les études arides auxquelles je me suis consacré, soit que je puisse m'y livrer au milieu des lumières et des ressources de l'Europe savante, soit que je doive les reprendre parmi les pierres muettes et dispersées des ruines de Solyme.

« Lorsque l'armée romaine, après la prise et le sac de Jérusalem, n'eut plus personne à tuer ou à dépouiller, César ordonna que la ville et le temple fussent détruits jusqu'à leurs fondements.... La ville fut rasée jusqu'au sol, si bien qu'en en visitant ensuite l'emplacement, on n'y pouvait plus apercevoir les traces d'une habitation humaine[2]. » Telles sont les paroles de l'historien juif, Flavius Josèphe, témoin non suspect que la Providence chargea de raconter le triomphe du Christ, en racontant les derniers désastres de sa nation.

Une fois la capitale détruite et des milliers d'Hébreux tués ou conduits en captivité, la Judée ne se trouva point pour cela entièrement privée de ses anciens habitants. La guerre n'avait point étendu ses ravages jusqu'en certaines parties du royaume; les villes du littoral et plusieurs villes du royaume d'Agrippa s'étaient soumises aux Romains et abstenues de prendre part à la révolte. C'est ainsi que, quand les chrétiens rentrèrent à Jérusalem pour y honorer les lieux les plus célèbres de l'histoire évangélique, des Juifs vinrent s'y établir avec eux pour pleurer sur les ruines du temple abattu[3]. Il faut croire que ces restes étaient encore considérables, puisque la *Chronique Pascale* nous présente Adrien comme un second destructeur de cet édifice[4]. Ainsi la menace prophétique du Christ n'avait point encore reçu son accomplissement littéral. Mais voici que, sept lustres à peine après le triomphe de Titus, les Hébreux, commandés par l'imposteur Bar-Cochebas se soulèvent de nouveau ; mais vaincus une seconde fois, ils voient les Romains détruire ce qui reste encore du temple, dont l'on put dire désormais : *etiam periere ruinae*. Là où retentissaient les cantiques des lévites en l'honneur de Jéhova, s'élève une statue de Jupiter Capitolin ; et c'est de là, ainsi que du

1) Luc. XIII, 35; Matth. XXIV, 2.
2) Flavius Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs*, liv. VII, I, 1.
3) Munk, dans sa *Palestine*, p. 604, 6.
4) Année 119.

nom de famille de l'empereur, que la nouvelle cité d'Adrien prend le nom nouveau d'*Elia Capitolina*. On défend aux Hébreux non-seulement d'y entrer, mais même de s'en approcher et de la contempler de loin, et sur la porte de Bethléem qui s'ouvre sur le côté oriental du mont Sion, lequel n'est point compris dans l'enceinte des nouveaux murs, on sculpte une truie en dérision des vaincus, et on leur permet seulement une fois l'an à prix d'argent de venir pleurer, non sur les ruines du temple, mais sur l'air pierreuse et nue qui portait autrefois l'auguste édifice[1].

Un siècle et demi plus tard, ces interdictions, ces permissions achetées duraient encore, et St Jérôme nous a dépeint, avec les fortes couleurs de son pinceau, le spectacle de deuil des Hébreux à l'anniversaire de la destruction du Temple. « Jusqu'aujourd'hui, dit-il dans son Commentaire sur le prophète Sophonie, jusqu'aujourd'hui ces perfides colons (il fait allusion à une parabole connue de l'Evangile) qui, après avoir tué les serviteurs, ont mis à mort le Fils de Dieu lui-même, ne peuvent plus entrer dans Jérusalem que pour pleurer. Encore doivent-ils acheter au poids de l'or l'autorisation de pleurer la destruction de leur ville. Ainsi les malheureux qui ont acheté autrefois le sang du Christ doivent maintenant acheter leurs propres larmes, et on ne leur accorde gratuitement pas même la liberté des larmes. A l'anniversaire du jour où Jérusalem fut prise et saccagée par les Romains, on voit arriver une foule en deuil, et jusqu'à de vieilles femmes décrépites, jusqu'à des vieillards courbés sous le faix des années, couverts de vêtements sordides et portant les marques de la colère de Dieu dans leurs haillons comme dans leurs membres exténués. Cette foule infortunée s'assemble. A côté des superbes basiliques de la Résurrection et de la Croix, en vue du gibet du Christ qui brille doré sur la cime du mont des oliviers, on voit un peuple misérable verser des larmes sur les ruines de son temple, oui un peuple misérable, mais qui n'obtient aucune commisération. Les bras livides, les cheveux en désordre, les Juifs n'ont pas encore essuyé les pleurs qui leur sillonnent les joues, que déjà le soldat leur demande un nouveau salaire avant de leur accorder le droit d'en verser encore. A ce spectacle y a-t-il quelqu'un qui puisse douter que ce ne soit là le jour prédit par Sophonie, jour de calamité et de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de tumulte et de bruit de trompettes? Oui, de tumulte et de bruit de trompettes! car les malheureux portent avec eux leurs vieilles trompettes, de sorte que, suivant une autre prophétie, la voix des solennités se change en gémissements[2]. » Ainsi s'exprime St Jérôme, comme témoin oculaire. Mais passons aux observations que la science et la critique vont nous fournir.

Outre la statue de Jupiter, une autre fut érigée en ces lieux en l'honneur d'Adrien; c'est encore ce qu'atteste St Jérôme. Là où s'élevait le

1) Chronique d'Eusèbe, traduite par St Jérôme, liv. II.

2) *Comment.* sur Sophonie, ch. Ier.

temple consacré au culte de Dieu, on a placé la statue d'Adrien et l'idole de Jupiter[1]. " L'idole fut certainement enlevée au temps de Constantin, lorsque Jérusalem et la Judée se couvrirent des monuments chrétiens ; la statue disparut à son tour peu après, quand Julien l'Apostat, pour donner un démenti aux divins oracles, poussa les Juifs à entreprendre la reconstruction du temple. Les prodiges effrayants qui empêchèrent l'exécution de ce projet impie portèrent les chrétiens à concevoir une telle horreur pour un lieu jadis si auguste, qu'ils en firent un dépôt public d'immondices, ou, suivant l'expression de St Jérôme, un *égout* ou *cloaque de la ville*[2]. Il resta en cet état jusqu'en 636, où Jérusalem étant tombée au pouvoir des Musulmans, le Calife Omar le fit nettoyer et le consacra au culte de l'Islam[3]. Cet état d'opprobre, dans lequel on vit le sol du Temple jusqu'à la conquête arabe, me porte à réfuter une opinion accréditée depuis des siècles et d'après laquelle Justinien Ier aurait bâti sur ce terrain immonde cette basilique magnifique de la Vierge dont Procope de Cézarée nous a laissé une pompeuse et minutieuse description.

Ici je vous le demande, Messieurs : la construction d'un pareil édifice en un lieu pour lequel les chrétiens avaient les sentiments que vous connaissez, est-elle probable ? Que si véritablement la chose a eu lieu un siècle avant Omar, comment se fait-il que le calife ait trouvé l'emplacement du Temple couvert d'immondices, tel que St Jérôme l'avait trouvé deux siècles auparavant ? Je sais bien que la basilique de Justinien a dû être détruite par les Perses, quand, après avoir pillé et incendié Jérusalem, ils emmenèrent en captivité le patriarche Zacharie avec le Saint bois de la Croix ; mais je sais aussi que le moine Sophronius releva aussitôt les églises détruites, avec les aumônes recueillies en Egypte[4]. D'ailleurs, même en supposant que l'église de Justinien n'ait pas été relevée, est-il croyable que les chrétiens eussent amoncelé sur ces ruines sacrées les immondices qu'Omar trouva peu de temps après sur l'emplacement du Temple ? Donc cette basilique n'avait pas été construite en cet endroit.

Procope, il est vrai, n'en indique pas la situation précise ; il dit néanmoins qu'elle fut érigée sur le mont le plus haut de la ville[5], et par là il montre assez clairement qu'elle n'occupait pas l'emplacement de l'ancien temple, qui en est la partie presque la plus basse. En ajoutant ensuite que la colline sur laquelle fut bâtie la basilique n'était pas assez large pour

[1]) Ubi quondam erat templum et religio Dei, ibi Adriani statua et Jovis idolum collocatum est. *Comment.* sur Isaïe, chap. 1er.

[2]) *Sterquilinium urbis,* ibid. ch. I, LXIV.

[3]) Munk, pag. 615.

[4]) Voir les *Annales* du cardinal Baronius, année 614.—*Antiochi monaci epist. ad Eustachium.*

[5]) *Des édifices de Justinien,* liv. V, chap. 6.

la contenir et qu'il fallut, en conséquence, faire des travaux en sous-œuvre pour en élargir l'espace, l'historien grec montre encore mieux que cette colline ne pouvait être le Moria; car, tel que Salomon le changea pour y asseoir son monument colossal, soit en en aplanissant le sommet avec la pioche, soit en en agrandissant les côtés par des terrasses et d'énormes épaulements, le Moria devint un parallélogramme, qui subsiste encore, de 360 mètres de longueur sur 220 de largeur, de sorte que ce n'est pas une, mais au moins trois de ces basiliques qui auraient aisément pu s'y trouver.

L'unique argument qu'on puisse invoquer en faveur de l'opinion que je combats, c'est de dire avec les historiens orientaux, qu'Omar pria dans une église de la Vierge, quand il ordonna le déblaiement des immondices qui couvraient l'esplanade du Temple; mes adversaires en concluent que, s'il existait alors là une église de la Vierge, ce devait être la basilique de Justinien[1]. Je vais répondre avec un peu de détails à cet argument assez spécieux.

Jérusalem est située sur la cime des monts. L'enceinte de ses murs forme à peu près un quadrilatère, dont chaque côté regarde l'un des points cardinaux, quoique celui du nord penche, en se courbant, un peu vers le nord-ouest. Le sol en est fort accidenté. Un long ravin, maintenant comblé en partie, le coupe par le milieu, en courant du nord au midi. C'est pourquoi le chantre de Godefroid de Bouillon a pu dire en toute vérité : « Jérusalem est située sur deux collines d'inégale hauteur et placées l'une vis-à-vis de l'autre. Entre elles s'étend une vallée qui les divise ainsi que la ville[2]. »

Sur le versant de la colline occidentale s'élève la basilique de la Résurrection, qui renferme le Golgotha et le St Sépulcre. A l'extrémité méridionale de la colline orientale s'élevait autrefois le Temple. Cette extrémité est le Moria.

J'ai déjà dit que Salomon avait à la fois baissé et exhaussé le Moria pour en former ce vaste plateau que réclamaient les grandes constructions du temple. Je dois ajouter que ce plateau est ceint, à l'ouest et au nord, d'une ligne non interrompue de bâtiments[3]; à l'est et au sud,

1) Williams, *The Holy City*, Londres, 1849.

2) Dans *la Jérusalem délivrée*.

3) Au temps des Croisades ces maisons n'existaient pas; mais l'immense place était néanmoins fermée de ces deux côtés par un mur. On y entrait par deux portes du côté du couchant, et par une porte du côté du nord. Au dessus de chaque porte et aux angles de la grande place il y avait anciennement des minarets ou tours, du haut desquels on appelait le peuple à la prière. Quelsques-unes de ces tours subsistaient encore à l'époque où écrivait Guillaume de Tyr. Quand, pour fermer la place de deux côtés, on remplaça l'ancien mur, le nombre des portes fut augmenté. —*Hist. de Guill. de Tyr*, liv. VIII, ch. 3.

par les murs de la ville, murs dont la partie inférieure, évidemment très-ancienne, contient des pierres grises taillées, longues parfois de cinq, six et même sept mètres[1]. Au centre de cet enclos, appelé *Haram es Scerif*, ou enceinte sacrée, s'élève la mosquée dite d'Omar, que les Arabes nomment *Cubbet es Sacrah*, ou coupole de la roche. A l'extrémité méridionale de ce plateau se trouve la mosquée *El Acsa*, mots qui signifient *la lointaine* ou *la septentrionale*, et cela par rapport aux mosquées de Médine et de la Mecque. Entre El Acsa et le mur oriental, le plateau est formé par des grandes voûtes que soutiennent beaucoup de piliers; ces constructions souterraines étaient autrefois d'immenses réservoirs d'eau. Là où s'arrêtent ces voûtes, et précisément à l'angle sud-est de l'enceinte, on descend par un escalier étroit dans une pièce très-profonde, où l'on montre à terre une niche pratiquée dans un bloc de marbre, et que les Musulmans disent être le berceau de l'enfant Jésus. Cette croyance est fort ancienne; et quatre écrivains du temps des croisades[2] nous apprennent qu'il y avait en cet endroit là même une église de la Sainte Vierge, qu'on disait avoir été la maison du vieillard Siméon, qui y avait donné l'hospitalité à Marie et à l'Enfant Jésus, après la Présentation au Temple; or ce serait là l'église de la Vierge dans laquelle aurait prié Omar, sans qu'on ait à supposer, contrairement à toutes les indications de Procope, que Justinien ait bâti la basilique de Marie sur l'emplacement du Temple.

Cependant tous les écrivains qui se sont occupés de la Terre Sainte dans notre siècle et les deux siècles précédents, se sont écriés en chœur, en voyant la mosquée El Acsa sur le plateau du temple: « Voici la basilique décrite par Procope. » Pour montrer combien cette opinion s'éloigne de la vérité, je prendrai dans l'historien *Des édifices de Justinien* tous les détails propres à nous faire connaître la forme de ce monument, et j'en ferai la comparaison avec celle de la vaste mosquée. Je pourrai ainsi, Messieurs, sans trop abuser de votre indulgence, vous donner une description presque complète du temple musulman, tout en continuant mes recherches critiques.

1) Dans le mur oriental s'ouvrait la *Porte Dorée*, que les Musulmans murèrent, et qui sous les Croisés ne s'ouvrait que le dimanche des Rameaux et le jour de l'Exaltation de la Croix. Je ne parle ici ni de cette porte, ni de la porte double et souterraine, mais également fermée, qu'on voit dans le mur méridional; mon ami de Saulcy fera à cet égard une longue dissertation, d'une manière digne de lui, j'en suis sûr. En m'entendant donner le titre d'ami à Félicien de Saulcy, qu'on n'aille pas accuser d'orgueil mon humble personne; c'est lui-même qui l'a imposé, lui chez qui la bonté du cœur et la modestie des sentiments sont égales à l'élévation de l'esprit et à la profondeur du génie.

2) Soewulf, Jean de Wirzbourg, Fetello et l'auteur anonyme de la *Continuation de Guillaume de Tyr*.

Nous avons déjà reconnu que les deux circonstances locales indiquées par Procope ne sauraient s'appliquer au Moria, la plus base et en même temps la plus vaste des collines de Jérusalem. Une autre indication donnée par Procope sur cette basilique, c'est qu'elle était si large que c'est à peine et seulement avec de très-longs cèdres qu'on réussit à la couvrir d'un toit. Une pareille difficulté ne se serait jamais présentée avec *el Acsa*, dont la largeur, de 60 mètres, est divisée en sept nefs, dont la plus grande (celle du milieu) privée de plancher et de voûte, est surmontée non d'une terrasse plate, mais d'un toit en bois à double gouttière revêtue de plomb. Procope dit ensuite que les nombreuses colonnes dont il a été parlé n'étaient pas précieuses, mais de ce simple calcaire couleur de flamme qu'on tire des carrières des montagnes de la Palestine. Or la mosquée, elle aussi, a beaucoup de colonnes, mais elles sont toutes ou presque toutes en marbre précieux et étranger.

„ De grandes colonnes, continue Procope, soutiennent l'édifice sacré, soit dans la partie inférieure soit dans la partie supérieure, tandis que d'autres règnent à l'entour dans les portiques qui en ceignent tous les côtés, sauf celui du levant. On en voit à la porte deux si remarquables, qu'on ne saurait les comparer à aucune autre colonne du monde. Vient ensuite une partie appelée *Nartex*, puis un porche carré, soutenu par des colonnes semblables; puis un vestibule merveilleux et une arcade élevée à une hauteur extraordinaire sur des colonnes jumelles. Si l'on continue à avancer, l'entrée de la basilique présente deux propylées en demi cercle, l'un vis-à-vis de l'autre.„ Ainsi parle Procope. Maintenant si nous cherchons à appliquer cette description à l'*Acsa*, nous la trouverons tout à fait disparate.

Et d'abord, où voyons-nous ici les propylées, et la grande arcade et les quatres portiques du parvis. J'ai visité plusieurs fois l'*Haram es Scerif*, et je n'ai jamais découvert la moindre trace de tout cela. Cette partie, me répond-on, a été détruite lors de l'incendie allumé par les Perses de Chosroës. — Mais pourquoi, répliquerai-je, pourquoi ces féroces adorateurs du feu ont-ils, offrant dans Jérusalem un horrible sacrifice à leur vorace Divinité, détruit le porche, l'arcade et les propylées, et épargné la basilique avec toutes ses poutres de cèdre et le dessus? Ou bien, si le dessus et le toit ont également été livrés aux flammes, comment toutes les colonnes de l'édifice n'ont-elles pas été calcinées, comme cela arriva lors du déplorable incendie de St Paul à Rome?

Mais entrons dans la mosquée et cherchons y de plus près les détails de la description de Procope. Sans faire remarquer ici que le portique de la mosquée, ouvert, tel qu'il est, de trois côtés, ne ressemble pas au *Nartex*, et que la porte, ou plutôt les sept portes de l'édifice (cependant Procope parle d'une seule porte) ne sont point flanquées de colonnes,

soit grandes, soit petites, où sont, demanderai-je, les colonnades qui ornaient le monument de Justinien de tous les côtés sauf celui du levant? La mosquée s'étend du midi au nord et a trois nefs avec deux rangs de piliers et un rang de colonnes, tant au levant qu'au couchant. Où sont les ordres de colonnes inférieures et supérieures qui soutenaient l'édifice sacré? Dans le *Triforium* qui s'élève sur la colonnade de la nef du milieu de la mosquée, loin de voir des colonnes, je ne vois même pas un petit pilastre, ni la moindre pierre qui fasse saillie de deux doigts sur le mur absolument uni. Où sont enfin toutes ces colonnes, couleur de flamme, taillées sur les monts de la Judée, comme les 46 de la basilique Constantinienne de Bethléem? Celles que je vois sont, au contraire, précieuses quant à la matière, mais presque toutes différentes les unes des autres; d'où il est aisé de conclure qu'elles ont été prises çà et là dans les églises chrétiennes et rapprochées ici sans symétrie et sans goût. Et c'est à cette œuvre d'architecture bâtarde qu'on a prétendu donner pour fondateur ce Justinien qui élevait à Constantinople l'église merveilleuse de Sainte-Sophie[1]!

Mais ce n'est pas seulement par ce qu'il dit de la basilique de la Vierge, que Procope montre qu'elle ne saurait être la mosquée de l'*Acsa*, c'est encore par ce qu'il ne dit pas. La mosquée a pour le moins autant de piliers qu'elle a de colonnes. Or Procope, qui a tant parlé des uns, n'aurait-il rien dit des autres, s'il y en avait eu en si grand nombre dans la basilique? En outre, la mosquée a une grande coupole, dont les faces verticales présentent la forme d'un arc mauresque. Quand même un arc de ce genre ne serait pas un signe certain de construction sarrasine, je vous le demande, Messieurs, si la basilique de Marie, construite, comme

[1]) Voici ce que disait de la mosquée *El Acsa* l'évêque des Gaules Arculf, qui visitait Jérusalem en 670, c'est-à-dire trente-six ans après qu'Omar s'en était emparé: » Nunc Saraceni quadrangulam orationis domum, quam subrectis tabulis et magnis trabibus, super quasdam ruinarum reliquias construentes, vili fabricati sunt opere, ipsi frequentant: quae utique domus tria hominum millia simul, ut fertur, capere potest. » (S. Adamnani abbatis Hiiensis de locis sanctis ex relat. Arculfii episcopi Galli; ap. Mabillon, Acta SS. Ord. S. Bened. Saec III). Tous les détails qu'on donne ici sur cette maison de prière ou mosquée, tels que sa capacité, sa forme quadrangulaire, les restes d'anciennes constructions sur lesquels elle est fondée, et l'existence d'un toit présentant non une voûte ou un plancher, mais seulement des ais inclinés que soutenaient de grandes poutres, tous ces détails, dis-je, s'appliquent évidemment à la mosquée *El Acsa*, telle qu'on la voit encore aujourd'hui. Il importe de remarquer d'ailleurs que dès le VIIe siècle on était convaincu à Jérusalem que c'était là une mosquée bâtie par les Sarrasins, et non une basilique chrétienne élevée par un illustre empereur chrétien à l'honneur de la Mère de Dieu.

elle l'a été, au temps où, tout le monde le sait, la coupole a pris naissance, et où cette nouveauté devait être une merveille, si la basilique, dis-je, avait eu une coupole, Procope, qui a fait de ce monument une description si pompeuse et si longue, ne l'eût-il pas indiquée? Son silence à cet égard est une preuve évidente qu'il n'y avait pas alors de coupole. Or nous en voyons maintenant une à la mosquée *El Acsa;* donc cette mosquée n'a jamais été la basilique de Justinien[1].

Elle n'est, du reste, pas la seule construction religieuse que les Arabes Musulmans aient élevée à Allah sur l'emplacement de l'ancien Temple. Au centre de cet emplacement on voit s'élever sur une plate forme carrée *Cubbet es Sacrah*, ou la coupole de la roche, gracieux monument du Calife Ommiade Abdel-Melich, vers la fin du VIIe siècle[2]. Le plan en est très-simple : il se compose de deux octogones concentriques autour d'un cercle. Le premier octogone est en mur plein ; le second consiste en quatre pilastres et seize colonnes ; quant au cercle, il est formé par quatre pilastres et douze colonnes, sur lesquels repose un tambour surmonté d'une grande coupole. Les colonnes sont toutes précieuses, mais inégales. Au centre s'élève une pointe de rocher naturel et raboteux, qui est la crete du mont épargnée par Salomon et mise à découvert lorsque ce prince

[1]) Il faut ajouter que la mosquée se termine par un mur rectiligne, non par une abside, comme l'exige la liturgie orientale ancienne et moderne, qui veut qu'on place l'autel dans l'abside; que cette mosquée ne va point du levant au couchant, comme toutes les églises de l'Orient, mais du midi au nord, comme toutes les mosquées; qu'avant le XIVe siècle personne n'a jamais vu dans cette mosquée une église, surtout pas celle de la Présentation, comme on l'a prétendu ensuite; enfin que, si c'eût été primitivement une église, elle serait la seule qui eût été bâtie sur ce plan en Orient; car nous connaissons une ancienne mosquée, dont celle de Jérusalem est incontestablement la copie ou le type. Le cardinal Jacques de Vitry raconte, comme témoin oculaire, que lorsqu'en 1219 les Croisés eurent pris Damiette, ils consacrèrent la plus grande mosquée de cette ville au culte du vrai Dieu, et se mettant à la décrire, il nous en donne les détails suivants : « elle est aussi large que longue; soutenue par cent quarante-neuf colonnes; à sept nefs, avec une coupole » (que dans le langage impropre de ce temps là, le cardinal appelle une pyramide). Or, la mosquée *El Acsa* est de même aussi longue que large; elle a également sept nefs, une grande coupole, et plus de cent piliers ou colonnes (*Vitriaci Histor. Oriental. ad ann.* 1219).

[2]) Dans la dernière année de sa vie, Omar avait commencé à y construire une mosquée; mais le bâtiment s'écroula. Les Juifs, consultés sur cet événement, répondirent que la mosquée ne resterait pas debout, tant qu'on n'abattrait pas la croix qui brillait au sommet de la basilique du mont des Oliviers. Alors cette croix fut abattue, ainsi que d'autres. C'est ce que rapporte l'historien ecclésiastique Théophane sous l'année 643.

aplanit le Moria. Objet d'une grande vénération pour les Musulmans, cette pointe de rocher est entourée d'une balastrade en bois qui ne permet pas de la toucher, en même temps que le voile qui la couvre la garantit de la poussière. La coupole est double, en simple bois doré et peint à l'intérieur, revêtu de plomb à l'extérieur. Une suite de fenêtres ogivales dans le mur, et une autre de fenêtres carrées dans le tambour introduisent dans l'édifice, à travers des verres coloriés, une faible clarté chatoyante qui, se jouant timidement entre ces colonnades et se réfléchissant sur les mosaïques, sur les dorures, sur les marbres, produit un spectacle magnifique et fait un contraste frappant avec la lumière vive des quatre portes qui s'ouvrent aux quatre points cardinaux. Les *Muminin* ou croyants (c'est le nom que se donnent à eux-mêmes les Musulmans) illuminés par leur foi jurent qu'ils voient cette roche constamment suspendue en l'air : prodige perpétuel qui se dérobe aux regards profanes *des chiens d'infidèles* tels que nous. Pardonnez, Messieurs, cette belle expression à la politesse musulmane.

Les archéologues modernes sont d'accord pour regarder cette roche comme le siége fameux d'Ornan Gebusec, sur lequel David a vu l'ange exterminateur rengainant son épée : cette roche semble être devenue plus tard l'autel des Holocaustes dans le temple de Salomon. Ainsi une grotte artificielle, à laquelle on descend sous la roche sacrée, serait le réceptacle où l'on recueillait le sang des victimes immolées, qui s'écoulait ensuite dans un puits creusé également dans la roche vive, lequel se trouve encore aujourd'hui au milieu de la grotte, bien qu'il soit recouvert d'une dalle de marbre. On appelle ce puits *Bir el aruah*, ou puits des âmes, peut-être parce qu'il est écrit dans la Bible : « le sang des animaux est comme leur âme[1]. » Très-bien, dit-on en m'interrompant, très-bien, mais quand ce puits était rempli, comment pouvait-il servir à sa destination? D'ailleurs tout ce sang déposé ne devait-il pas naturellement se corrompre, infecter l'air et produire une peste continuelle? — Cette observation est très-juste, Messieurs; aussi ce puits devait avoir un lieu de décharge. Voyons aussitôt si nous ne parviendrons pas à le découvrir.

Au Sud du Moria s'étend en forme de cône la basse colline de l'Ofel[2], et au Sud de cette colline jaillit la fontaine célèbre de Siloë qui y arrosait autrefois les fameux jardins de Salomon. L'eau irrégulièrement intermittente y arrive, sans qu'on en connaisse la source, par un long conduit taillé dans la roche vive. Que ce conduit souterrain traverse dans sa longueur tout l'Ofel et tout le Moria, c'est là un point certain. Au fond de la vallée de

[1]) Deuter, XII, 23.

[2]) Je n'entends pas par là que le nom de cette colline fût Ofel, comme beaucoup le pensent à tort; mais que c'est sur cette colline que se trouvait la pierre qu'on appelait Ofel. — V. Reland, dans sa *Palæstina ex monum. veter.*

Josaphat, et non loin de l'angle sud-est du Temple, on voit une caverne, d'où un escalier descend dans les entrailles du mont, jusqu'à l'endroit où se trouve le passage du canal. Le creux a peut-être été pratiqué dans l'origine pour servir de soupirail à l'aqueduc même et pour faciliter par l'action de l'air le cours des eaux. Plusieurs enropéens se sont introduits par ce soupirail dans la partie inférieure du conduit et sont arrivés au Siloë, après avoir traversé tout l'Ofel. Un italien intrépide a entrepris, il n'y a pas longtemps, de parcourir la partie supérieure du conduit, celle qui vient de l'intérieur du Moria. Il avait pris avec lui une trompette, et tandis qu'il la faisait retentir dans ce ténébreux passage, ceux qui se tenaient au-dessous, dans la grotte de la roche sacrée, en entendirent clairement le son. Il existe donc une communication entre le puits de la grotte et le souterrain qui traverse l'Ofel et le Moria. C'est au nord de ce dernier qu'on a découvert, il y a quatre ans, une fontaine, lorsqu'on y creusa les fondations du nouveau monastère des filles de Sion. Ce devait être la source des eaux du Siloé, qu'on fit passer à grands frais sous *le puits des âmes*, pour qu'elles entraînassent en passant le sang des victimes qu'on immolait en haut sur l'autel des holocaustes. Travail vraiment digne de Salomon !

Qui sait si ce service rendu au Temple par les eaux du Siloé n'est pas celui qui leur a obtenu un si beau nom? Les sacrifices sanglants, Messieurs, avaient été institués dès le premier jour de l'humanité pour présager le sacrifice du sang divin qui devait plus tard apaiser le ciel et le réconcilier avec la terre rachetée. S'il n'en était pas ainsi, comment tous les peuples en tous les temps antérieurs au Christ se seraient-ils accordés à croire que la Divinité se plaisait à l'effusion du sang, dont l'homme a naturellement horreur? Le sacrifice sanglant donc, surtout chez le peuple hébreu, dépositaire fidèle de la révélation primitive, était le symbole prophétique ou plutôt la prophétie permanente et vivante du sacrifice de Jésus-Christ. De là vient que les eaux du Siloé, après s'être mêlées à ce sang prophétique avant d'atteindre et d'arroser les délicieux jardins du roi pacifique, prirent avec raison le nom même de Messie, ou Christ, du Silo futur que ce sang figurait, de ce Christ, de ce Silo qui, supérieur à Salomon, devait pacifier la terre, et en l'arrosant de son sang, y faire germer la justice et la Sainteté.

A peine les Croisés eurent-ils reconquis Jérusalem qu'ils convertirent la mosquée octogone en église, à laquelle ils donnèrent le nom de *Templum Domini*, et cela, je crois, en mémoire du Sauveur qui y avait été présenté au Temple. Godefroi y fonda un chapitre de chanoines réguliers, pour lesquels on construisit un monastère adossé au flanc septentrional de la plate forme. Quinze ans après la roche fut revêtue de marbre, et l'on plaça l'autel à son sommet, et à l'entour les stalles des chanoines. Tout le monument, au dedans et au dehors, fut historié et enrichi de vers populaires et de textes

de l'Ecriture rappelant que ce lieu avait été témoin de l'apparition de l'ange à Zacharie, père du Précurseur, de la Présentation de la Sainte Vierge, de sa Purification, du jugement miséricordieux de la femme adultère, et de l'expulsion des profanateurs de l'ancien Temple. En souvenir perpétuel de ce dernier événement (écrit Jean de Wirzbourg, pèlerin du milieu du XIIe siècle) on y montre une pierre élégamment ornée et entourée de cierges, comme foulée et sanctifiée par le pied du Seigneur[1]. Mais dès que les Croisés eurent, en 1187, quitté Jérusalem, les Musulmans s'empressèrent de renverser l'autel et le monastère, d'effacer les peintures et de tout remettre dans l'état antérieur. « Les Francs, dit un historien arabe, avaient élevé une coupole dorée, soutenue par des colonnes de marbre, sur l'empreinte du pied de Mahomet, prétendant que c'était l'empreinte du pied de Jésus-Christ. Ils avaient enlevé plusieurs morceaux de la roche qu'ils avaient envoyés à Constantinople et en Sicile, et vendus au poids de l'or. Nos cœurs se brisèrent à la vue des lieux d'où ces fragments avaient été enlevés[2]. »

En 1229 Frédéric II stipula une trève de dix ans avec le sultan Malech-el-Camel, l'ami du Saint Patriarche d'Assise. Jérusalem était rendue aux chrétiens, et un article du traité portait que mille Sarrasins demeureraient dans le *Haram es Scerif*, mais que les pèlerins chrétiens pourraient visiter la mosquée du Temple sans payer aucun tribut[3]. Quand cette trève fut expirée ou rompue, il fut défendu pour toujours aux chrétiens de mettre le pied sur la place du Temple, sous peine d'apostasie ou de mort. Toutefois en ces dernières années, depuis que les Ottomans ont pris un certain vernis de civilisation, l'entrée dans la mosquée elle-même du *Haram es Scerif* n'est plus difficile, surtout depuis que les Santons qui la gardent ont trouvé une amulette puissante contre les scrupules du fanatisme dans les napoléons d'or et dans les guinées,

Il me reste à vous raconter, Messieurs, ce que devint la mosquée *El Acsa* sous la domination des Croisés, quand on lui donna les noms bizarres de *Temple* et de *Palais de Salomon*. D'où ce premier nom de *Temple* a pu venir, je ne saurais l'expliquer; quant au nom de *palais*, c'est précisément celui qui peut nous faire connaître à quel usage cette mosquée fut alors destinée. Généralement parlant, les documents de cette époque nous apprennent que le *Palatium Salomonis* était devenu le palais des rois latins. Beaucoup pensent qu'on doit par là entendre la résidence ordinaire, ou comme

[1]) Voir *Joannis Wirzburgensis praesbiteri descriptio Terrae-Sanctae*. Voir aussi Guillaume de Tyr et ses continuateurs, ainsi que *la Géographie* de l'arabe Ed-drizi, dans la traduction française de Jaubert.

[2]) *Rudaten* ou *les deux jardins*, histoire arabe anonyme, dont l'on trouve des extraits dans la *Bibliographie des Croisades* de Michaud.

[3]) *Chronicon Francisci Pipini*, lib. II, cap. XXX, au 9e volume de l'ouvrage de Muratori, intitulé *Rerum italicarum scriptores*.

l'on dirait aujourd'hui, la maison royale de ces princes, mais, à mon avis, cette opinion est tout à fait fausse. Non, les rois latins n'ont jamais habité la mosquée que les anciens historiens des croisades appelaient leur palais ou le palais de Salomon.

De fait, quels travaux et quelles dépenses n'eussent pas été nécessaires pour changer une vaste mosquée de sept nefs en une maison royale ! Et comme Baudouin, frère de Godefroi, a été le premier à s'en mettre en possession, ces constructions coûteuses auraient du être exécutées par ses ordres. Etait-il en état de le faire? Jugez-en, Messieurs, par ce passage où Foulques de Chartres parle précisément de ce prince et de son palais : „ Il est triste à penser, dit-il, que par suite de l'indigence dans laquelle nous gémissions, nous ne pûmes jamais reconstruire le toit de ce palais, depuis qu'il est tombé en notre pouvoir et en celui du roi Baudouin. Ce roi lui-même en vendait aux marchands les tuiles de plomb, quand elles tombaient d'elles-mêmes, si parfois il ne les faisait pas enlever[1]. „ Il résulte de ces paroles, non-seulement que Baudouin Ier n'exécuta point dans la mosquée ces travaux couteux pour en faire une maison royale et n'eût pu les exécuter quand même il l'aurait voulu, mais encore que celui qui, loin d'empêcher, accélérait, au contraire, la ruine de ce toit, ne devait pas avoir fixé au-dessous sa demeure ordinaire, à moins qu'on ne veuille supposer que ce prince se plaisait à contempler de son lit les étoiles et à s'occuper d'astronomie.

De Baudouin Ier passons, je vous prie, Messieurs, à son successeur Baudouin du Bourg. L'ordre militaire des Templiers fut fondé en 1118, année où Baudouin monta sur le trône de Jérusalem. Ces nouveaux chevaliers, dit Guillaume de Tyr, étaient très-peu nombreux, et c'est parce qu'ils n'avaient alors ni maison ni église, que le roi les installa provisoirement dans son propre palais, qui se trouvait à côté et au midi du temple du Seigneur[2]. Que Guillaume de Tyr appelle ici la mosquée *El Acsa* palais du roi, soit ; mais si les chevaliers du Temple s'y sont logés, Baudouin II ne pouvait certainement pas y faire sa demeure, puisqu'en montant sur le trône de Jérusalem, il avait déjà une femme et trois filles qui peu après eurent une quatrième sœur.

Néanmoins Albert d'Aix nous le montre là réunissant ses barons et recevant leur serment de fidélité peu de jours après avoir été couronné roi à Bethléem[3]. Bien plus, le même historien nous avait déjà montré Baudouin Ier tenant pendant trois jours parlement avec ses barons *dans le palais de*

[1]) *Fulcherii carnotensis Gesta peregrinorum francorum, XVIII.*

[2]) Rex in palatio suo, quod secùs Templum Domini, ad australem habet partem, eis ad tempus concessit habitaculum. Liber XII, cap. 7.

[3]) Die verò statuta, sicut justum est et leges docent, universis primoribus regni in Palatium Salomonis regis convocatis, singulis beneficia contulit, fidem et sacramentum ab his suscipiens. *Histor. Hierosol.*, lib. XII, cap. XXX.

Salomon[1], après avoir reçu la couronne à Bethléem. Foulques de Chartres nous montre aussi le frère et successeur de Godefroi donnant, le jour de Pâques, un banquet à ses barons dans le Temple de Salomon[2]. Enfin le continuateur de Guillaume de Tyr et les Assises du royaume de Jérusalem nous apprennent dans leur vieux français que, lorsque le couronnement des rois francs fut transféré de la Basilique de Bethléem à celle du Saint Sépulcre, le roi se rendait, après la cérémonie du Sacre, la couronne en tête, au *Temple du Seigneur*. Là il offrait à Dieu son diadème en échange, de même que Marie avait offert l'enfant Jésus ; puis il sortait et descendait au Temple ou palais de Salomon et y réunissait dans un banquet public non-seulement ses barons, mais tous ceux qui se présentaient, excepté les bourgeois de Jérusalem, qui ce jour là remplissaient les fonctions de maîtres d'hôtel et d'échansons à la table royale[3]. De l'examen de tous ces faits, qui ne serait porté à conclure que sous les rois latins la mosquée *El Acsa* était non la maison royale, mais seulement le lieu de réunion des assemblées nationales et la grande salle des banquets royaux ? Mais s'il en est ainsi, il faut dire de plus que la dénomination de palais, qu'on lui donnait alors, avait un tout autre sens que celui qu'elle a maintenant et qu'elle avait primitivement. Vous déciderez, Messieurs, si je me suis trompé dans mon jugement.

Les historiens des croisades racontent tous le cruel massacre qu'en

[1]) Curiam ac consilium suum cum omni primatu suo in Palatio regis Salomonis tribus diebus ejusdem solemnitatis tenuit. Lib. VII, cap. XLIII.

[2]) *Assises de la Haute cour, livre de Jean d'Ibelin*, chap. VII. dans le tom. Iᵉ des *Assises de Jérusalem* par le comte Beugnot. Voici d'ailleurs les paroles des continuateurs de Guillaume de Tyr, telles que je les trouve dans la *Bibliographie des Croisades.* » Costume est en Jérusalem, quand le roi porte (*al.* prent) corone, au sépulcre, il la porte en son chief de ci au temple où J.-C. fut offert : là si offre sa corone, mes il l'offre par rachat... Quand le roi avoit offert sa corone au Temple... entroit en son palesou temple de Salomon ou li Templiers manoient. Là etoient mises les tables por mangier, ou le roi s'asseoit et si baron et tuit cil qui mangier voloient, fors soulement li borgois de Jerusalem, qui servoient, que tant devoient li de servise au roi, que quand le roi avoit porte corone, qu'ils servoient li et ses barons au mangier. »

[3]) Foulques, chapelain de Baudouin Iᵉ, raconte qu'en 1101 le feu sacré, qui descendait d'ordinaire le jour du Samedi Saint dans la basilique du Saint Sépulcre, ne descendit que dans l'après-midi du lundi de Pâques : » Quoniàm cùm missa dominica decenter celebrata fuisset, et post missam solemnizatam Balduinus rex, qui eidem solemnitati assistens, pro more regio coronatus fuerat, in templum Salomonis prandium suum festivè et decentissimè explevisset, nuntiatum est ei et caeteris aliis, qui cum eo eramus, etc. « *Fulcherii carnoten., Gesta peregrin. franc. ad ann.*1101.

s'élançant dans Jérusalem, les chevaliers chrétiens firent, au premier moment, de cette multitude désarmée de Sarrasins qui avaient cherché un asile peu sûr *dans le palais du roi Salomon, lequel était spacieux et très-solide.* Telles sont les paroles d'Albert d'Aix qui continue et termine en ces termes : « Les Français poursuivirent les fuyards, l'épée et la lance à la main, et étant entrés avec eux dans le palais, ils en firent un tel carnage et versèrent tant de sang sarrasin qu'il coulait à flots sur le pavement de la *salle royale*[1]... » L'horreur me fait abréger, Messieurs, ce funeste récit; mais le peu que j'en ai cité est plus que suffisant pour prouver que le palais de Salomon et la salle royale étaient un seul et même édifice[2].

Les Templiers, qui avaient pris leur nom précisément du *Temple de Salomon,* y eurent à côté la première maison de leur ordre. Or je trouve ce qui suit au VIIIe chapitre de leur règle : « Il semble convenable que tous les chevaliers mangent en commun *dans le même palais, ou pour mieux dire, dans le même réfectoire*[3]. » Le Dictionnaire de Ducange cite d'ailleurs d'autres exemples du mot *palatium* employé au moyen âge avec la signification de salle à manger, ou simplement de salle, et moi-même je l'ai trouvé employé ainsi dans les premières années du XVIe siècle[4]. Donc la mosquée *El Acsa,* désignée par les Croisés sous le nom de temple ou palais de Salomon, n'était point la demeure habitée par le roi, mais bien la salle des assemblées nationales et la grande salle ou *triclinium* des banquets royaux.

[1]) Plurima multitudo, spe protectionis, *ad Palatium regis Salomonis, quod erat spatiosum atque firmissimum,* fugam arripiunt. Quos Galli fortiter insecuti lanceis et gladiis, cum ipsis fugitivis pariter portas Palatii ingrediuntur, et in nimiâ gentilium occisione perseverant,.. Quorum adeò sanguinis facta est effusio, ut etiam rivi per ipsa pavimenta regiae aulæ defluerent, et usquè ad talos fusus cruor accresceret. *Alberti Aquen.* lib. VI, cap. XX et XXI.

[2]) Ajoutons que le fait du feu sacré, descendu le jour de Pâques dans le saint Sépulcre, et le fait du banquet ce jour là par Baudouin que nous avons rapporté ci-dessus, d'après Foulques de Chartres, sont racontés de la même manière par Gilbert de Nogent; mais au lieu que Foulques écrit qu'on alla annoncer au roi la descente du feu céleste, pendant qu'on banquetait *in Templum Salomonis,* Gilbert dit : *Cùm peractis officiis, rex pranderet in aulà.* etc. Donc le *palatium Salomonis* n'était autre que la grande salle royale.

[3]) *Incipit prologus regula pauperum commilitonum Christi Templique Salomonis.* Cette règle que l'on croit avoir été composée par saint Bernard, quoique non écrite par lui, se trouve dans Giustiniani *Istorie cronologiche dell' origine degli ordini militari.* Venise, 1692.

[4]) Ainsi par exemple, Anselme de Cracovie, qui demeurait à Jérusalem entre 1507 et 1508, emploie plusieurs fois en ce sens le mot *palatium* dans sa *Description de la Terre-Sainte,* que Canisius a insérée dans son *Thesaurus monumentorum.*

Mais là même, est-il nécessaire de le dire? là même, après les quatre-vingt-huit années du royaume latin de Jérusalem, toute trace de christianisme fut effacée, quand l'ancienne mosquée fut remise dans son état primitif. Ainsi le culte impur de Mahomet fut rétabli dans toute l'étendue du monument de Salomon; c'est ce que voit durer depuis bientôt sept siècles le Juif, à qui il est à peine permis d'en baiser le mur extérieur qui soutient le terre-plein de l'enceinte. Ainsi s'accomplit tous les jours, après l'accomplissement des menaces du Christ, une autre prédiction plus ancienne et non moins terrible : « Et l'abomination sera dans le temple, et persévérera jusqu'à la consommation et à la fin[1]. » Exemple redoutable et frappant de l'accomplissement des menaces divines!... Mais ne faisons pas de l'Académie une église, et terminons cette dissertation déjà trop longue par des pensées un peu moins sombres.

Messieurs, il était d'usage au moyen âge que, lorsqu'un pèlerin de Terre-Sainte retournait dans son pays natal, ses compatriotes le recevaient avec des démonstrations de joie publiques, et le conduisaient à l'église, où il offrait la palme cueillie à Jéricho, avec laquelle il avait, le dimanche des Rameaux, accompagné le Sauveur dans son entrée triomphale à Jérusalem. Vous qui êtes plus aimables encore, vous avez voulu en faire autant à mon égard, mais d'une manière conforme aux lumières et à la courtoisie du siècle. Oui, vous avez tendu une main amie à cet obscur pèlerin de Terre-Sainte que vous ne connaissiez même pas, et pour le reposer des fatigues qu'il a endurées, vous l'avez introduit avec empressement dans cette enceinte, où l'on respire le parfum céleste des muses et où l'âme est ravie par les accents de la plus douce harmonie. Or, dans ce sanctuaire des sciences, des lettres et des arts, pouvais-je me refuser à vous offrir la palme de mon pèlerinage? Tel est le faible résultat de mes recherches sur Jérusalem, que je viens de vous exposer. Mais hélas! Messieurs, la palme d'un pèlerin de Terre-Sainte ne saurait être que desséchée et poudreuse, et il ne saurait y en avoir de plus desséchée et de plus poudreuse que celle que je vous ai offerte. Je vous en demande excuse, Messieurs, et je vous supplie de vouloir bien agréer sinon le don, au moins la bonne volonté du donateur. Il est vrai que je n'ai pas eu, comme la plupart d'entre vous, le bonheur de recevoir le premier souffle de la vie sur les bords sacrés du Tibre; il est vrai que mon pays natal en est bien éloigné; mais là où règne le Père commun des fidèles, y aurait-il un croyant qui puisse s'appeler étranger? Non, Messieurs; car tant que *le successeur de Pierre* siégera ici, votre Rome sera toujours la patrie de tous les chrétiens, comme, malgré les efforts de ses ennemis, elle sera toujours, non la capitale d'un peuple illustre, mais LA MÉTROPOLE DE L'UNIVERS.

[1]) *Erit in Templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.* Daniel IX, 27.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

PERSE.

VICISSITUDES DES MISSIONS FRANCISCAINES EN PERSE.

1284.

Nous avons déjà vu combien devint florissante, dès son début, la mission catholique que les Franciscains avaient fondée chez les différentes tribus Tartares, des frontières de la Hongrie jusqu'à la Chine; et cela surtout en Perse, où les avait appelés le Khan Abaka. Ce prince avait à cette fin envoyé ses ambassadeurs au Pape Grégoire X, à Lyon, et le Souverain Pontife s'était empressé de satisfaire ses pieux désirs, en lui députant comme apôtres de ces contrées les frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant'Agata, André de Florence et Matthieu d'Arezzo[1].

Tant que ce prince vécut, chaque jour marqua de nouveaux progrès pour cette mission apostolique. Malheureusement lorsqu'il mourut empoisonné par son Visir, l'enfer trouva dans cet événement une occasion aussi favorable que fatale pour exercer sa fureur contre une œuvre qui depuis quatre ans lui arrachait tant d'âmes et les mettait dans le chemin qui conduit au ciel[2]. Voici ce qui arriva. Abaka, l'ami et le protecteur des Missionnaires, avait laissé deux fils, Argun et Kandgiaton, au premier desquels appartenait le trône. Mais un frère du Khan, nommé Nikoudar, après avoir fait alliance avec Kelaoun, sultan d'Egypte, qu'Abaka avait toujours combattu, afin d'assurer le triomphe des troupes chrétiennes de Palestine, usurpa le pouvoir en 1282, et bien que dans sa jeunesse il eût été baptisé sous le nom de Nicolas,

1) Voir la 5e livraison de la IIIe année, p. 277 etc.

2) Voir de Gubernatis, liv. 2, chap. 2.

il renia publiquement ce nom, ainsi que la profession de la foi chrétienne, et embrassa hautement le mahométisme, en se faisant appeler Ahmed-Khan[1]. Dès ce moment la tempête d'une persécution horrible se déchaîna contre la chrétienté que les Frères mineurs avaient établie en cette région sous de si heureux présages; les églises furent abattues, les couvents démolis, et pendant deux ans les chrétiens ne connurent plus que la prison, l'exil et la mort la plus cruelle. Les premières victimes furent les Missionnaires Franciscains, les clercs et les autres personnes attachées au service ecclésiastique; le tyran rénégat leur fit subir d'affreux supplices, notamment à Tauris, où ils avaient plusieurs maisons, même mobiles, dans lesquelles ils suivaient l'armée partout où l'appelaient les besoins de la guerre, afin de pouvoir exercer toujours leur apostolat près de ceux qui n'avaient pas encore embrassé la foi, et procurer les secours de la religion aux néophytes en danger de mort[2]. Oh! que ne nous est-il donné de faire connaître ici, l'un après l'autre, le nom de tous ces généreux apôtres, soit qu'ils parvinssent à se soustraire à l'orage en se réfugiant dans les montagnes et dans les forêts, ou en se cachant dans des grottes souterraines, afin de reprendre leur ministère apostolique, quand le calme renaîtrait; soit qu'ils présentassent courageusement leur tête au bourreau, pour monter au ciel dans la gloire du triomphe ! Mais quoique l'histoire rapporte avec douleur le fait principal, il n'est, comme de Gubernatis s'en plaignait avec raison[3], il n'est aucun chroniqueur qui en ait enregistré les détails et nommé les acteurs; c'est à peine si nous savons quelque chose de ceux en petit nombre qui ont souffert l'épreuve du martyre. Ce silence de l'histoire est extrêmement regrettable; toutefois il faut avouer qu'il s'explique d'abord par le désarroi des religieux ainsi troublés dans leur apostolat, puis par la sollicitude avec laquelle les survivants d'entre eux cherchèrent aussitôt à rapprocher les éléments dispersés de leur malheureuse mission. Ainsi, entièrement appliqués à renouer, s'il était possible, les fils épars qui avaient en quelque sorte formé la trame de cette chrétienté naissante, ils ne songèrent point à transmettre à la postérité le souvenir des conversions qu'ils avaient opérées, ni celui du bel avenir qu'ils

1) *Art de vérifier les dates*, etc.

2) De Gubernatis, *loco citato*.

3) Ibid.

espéraient procurer au pays, si cet orage n'avait pas éclaté. Consacrant à leur œuvre toutes les ressources de leur esprit et toute leur activité, ils négligèrent de raconter leurs courses et leurs prédications, et les inquiétudes et les persécutions qu'ils avaient éprouvées, et la captivité, les coups, les outrages qu'avaient soufferts leurs frères, et les douleurs de l'agonie plus terribles que la mort et la mort même dans lesquelles ils les avaient vus succomber. Néanmoins nous nous étonnons qu'il ne soit resté aucun vestige des rapports que les successeurs de ces premiers Missionnaires et les supérieurs de l'Ordre durent sans doute réunir, ne fut-ce que pour rendre compte de ces sanglantes et horribles scènes au Saint-Siége apostolique.

Or, les saints héros qui périrent vaillamment dans cette violente persécution et dont nous sommes parvenus, non sans peine, comme nous venons de le dire, à recueillir les noms, sont les suivants : Frère Antoine (on ne sait pas, au juste, de quel pays il était), Aldobrandino *dégli Infangati* de Florence, Conrad, Voisello, et deux autres, dont on sait seulement que l'un était jeune, et l'autre vieux; ces indications, pour vagues qu'elles soient, sont cependant une mention telle quelle, qui sauve au moins ces zélés apôtres du profond oubli dans lequel sont tombés leurs compagnons. On sait positivement du premier qu'il subit le martyre dans la ville de Salmastre, comme il l'avait prédit lui-même, et Dieu manifesta sa sainteté par les miracles nombreux qui s'opérèrent sur son tombeau[1]. Nous avons dit qu'on ignore de quel pays il était, à cause du silence que gardent à cet égard les historiens qui en parlent, mais nous pensons que ce religieux doit être cet Antoine de Parme lui-même, qui partit pour la Perse, en qualité de nonce et de missionnaire, avec Gérard de Prato, Jean de Sant'Agata, André de Florence et Matthieu d'Arezzo, sur l'ordre du pape Nicolas III. D'Aldobrandino *degli Infangati* de Florence, de Conrad et de Voisello, nous ignorons non-seulement les détails de leur martyre, mais même le lieu où ils ont versé leur sang[2]. Quant aux deux religieux, l'un vieux et l'autre jeune, qui nous rappellent à l'esprit le vénérable Pontife Sixte et le jeune lévite Laurent, dans leur sainte

[1]) Wadding, dans ses *Annales*, tome V, année 1284, et de Gubernatis, *loc. cit.*

[2]) Idem, ibid.

lutte pour la couronne du martyre, voici la tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nous sur le genre de mort que leur firent subir leurs barbares persécuteurs. Après les avoir étroitement liés à deux pieux fichés en terre, on se mit à leur écorcher la tête avec des couteaux affilés[1]. Le sang leur ruisselait à flots par tout le corps; mais comment décrire l'horreur d'un pareil supplice? Néanmoins, pas une seule plainte ne s'échappa de leurs lèvres : les yeux amoureusement levés au ciel, ils invoquaient Marie, la douce Reine des anges, en disant : „ Je vous salue, ô Reine de miséricorde[2], notre vie, notre consolation et notre espérance ! „ Cette touchante prière des martyrs irrita tellement les bourreaux, que leur arrachant la peau jusqu'au cou avec une fureur bestiale, ils se servirent aussitôt des couteaux pour leur couper la gorge, tandis que la bouche des saintes victimes murmurait encore par intervalles et confusément : „ O douce... miséricordieuse... Marie[3] ! „ Et Marie, entourée de l'innombrable légion des anges et des martyrs, qui, portant dans leurs mains les palmes de la gloire, chantaient l'hymne du triomphe, accueillit les âmes des deux champions de la foi, qu'elle introduisit et plaça, toutes brillantes de clartés immortelles, au sein de l'éternel repos[4]. Maintenant, puisque nous ignorons les noms de ces deux illustres athlètes, qui honorent tout l'Ordre des Mineurs, qu'il nous soit permis de leur donner ce titre : LES DEUX MARTYRS DE LA REINE DES MISÉRICORDES, au royaume de Perse. Après eux il faut nommer les frères Conrad de Saxe et Etienne de Hongrie, qui tombèrent aussi glorieusement pour la défense du catholicisme, près des monts Caspiens, en cette même année 1284. Il parait que ces derniers se rendirent de la Hongrie en Perse[5], au temps

1) Idem, ibid.

2) Les chroniqueurs de notre Ordre font observer qu'on ne doit pas s'étonner que les martyrs disent : *Salve Regina misericordiæ,* au lieu de *Mater Misericordiæ,* comme on le dit aujourd'hui; car le mot *Mater* n'a été introduit par l'Eglise dans cette antienne, qu'au temps du Saint pontife Pie V.

3) *O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria* du *Salve Regina* dans le Bréviaire romain.

4) Voir Calaborra, dans son *Histoire chronologique de la province de Syrie,* etc., livre II, chap. 21; Mazzara dans son *Légendaire,* au 1er janvier, etc.; et Marc de Lisbonne, dans sa *Chronique,* 2e partie, liv. V.

5) Voir De Gubernatis, dans son *Orbis Seraphicus, de miss. antiq.* lib. I, cap. IV, n° 128.

de la grande mission qu'y fit entreprendre le P. Bonne-grâce de Persiceto, ministre général de l'Ordre, mission à laquelle ils se trouvèrent attachés, et qu'ils furent mis à mort par les Grecs schismatiques, soit peut-être parce qu'ils erraient chassés ça et là par la persécution et tombèrent ainsi au milieu de ces ennemis de l'Eglise Romaine, soit parce que ceux-ci s'étaient ligués avec les Sarrasins et les Tartares de Nikoudar pour détruire les missions. Il est certain que leur martyre arriva de la manière suivante. Ils habitaient chez une pieuse et sainte femme, et quand ils sortaient, ils soutenaient contre les Grecs des discussions dans lesquelles ils prouvaient l'injustice de leur rébellion à l'autorité et aux enseignements de l'Eglise Romaine. D'abord les Grecs essayèrent de répondre aux raisons de leurs adversaires, pour justifier le schisme qu'ils professaient; mais voyant bientôt qu'ils n'étaient pas en état de résister à la sagesse des raisonnements des Missionnaires, ils les menacèrent de mort, s'ils ne renonçaient pas à leurs importunes prédications. Mais les deux saints religieux, qui ne désiraient rien avec plus d'ardeur que de rendre témoignage à Jésus-Christ par l'effusion de leur sang, redoublèrent de zèle, loin d'en diminuer, si bien que beaucoup de personnes, touchées de leurs paroles, demandaient à être admises dans le sein maternel de l'Eglise. Ce fut précisément là le motif qui porta les Schismatiques à se hâter de faire périr les Missionnaires[1]. Or, on était à la veille du jour où la main des sicaires devait les faire monter au ciel. On raconte, en effet, que la pieuse femme, chez laquelle ils logeaient, vit en songe deux faucons aux ailes dorées, d'une beauté merveilleuse, qui s'élevaient d'un vol rapide vers les étoiles. Fort étonnée de cette vision, elle s'en demandait à elle-même le sens, lorsque le lendemain matin les deux religieux, étant sortis pleins d'ardeur pour aller suivant leur habitude prêcher et discuter au lieu ordinaire où la foule se réunissait pour les entendre, furent assaillis en chemin par des méchants, qui avaient passé toute la nuit à les attendre, et frappés d'un coup de poignard au cœur; ils tombèrent baignés dans leur propre sang, et expirèrent en prononçant le doux nom de Jésus, à qui ils allèrent s'unir dans le ciel[2]. Dès lors il était

[1]) Arturus, *martyrolog. Francis.* die V april.

[2]) Voir Arturus, *loc. cit.;* Sanct. Anton. III part. histor. titul. XXIV, cap. 9; Bos. *De Signis Eccles.* lib. VII, cap. 3, etc.

facile, suivant la remarque du Fr. Marc de Lisbonne, d'expliquer la vision que nous avons rapportée : car les deux Mineurs étaient bien deux hardis faucons qui à la recherche d'infidèles, noble proie qu'ils voulaient offrir au Seigneur, avaient trouvé dans le martyre la récompense de leur zèle et par là même les joies de la céleste patrie[1]. Il est d'ailleurs probable que leur pieuse hôtesse, pleine de sollicitude pour ceux dont elle avait prévu obscurément la mort glorieuse, et imitant en cette occasion l'exemple de la sainte dame romaine, Lucine, recueillit dans la nuit suivante les corps des martyrs, pour leur donner la sépulture dans l'un de ses domaines. En vérité nous regrettons vivement de ne pouvoir recommander à l'histoire le nom de cette généreuse héroïne qui semblable à la bonne Tabithe de Joppe[2], à Priscille, femme du sénateur romain Prudent[3], à Lydie de Thyatire[4], et à l'autre Priscille, femme du juif Aquila, du Pont[5], accueillit à son foyer domestique les deux saints religieux, apôtres de la Perse, que Dieu avait destinés, peut-être en les soustrayant à la persécution de Nikoudar ou Ahmed-Khan, à rendre en ces régions témoignage à la sainteté et à l'unité de son Eglise, en versant leur sang pour sa défense sous les coups des Schismatiques. Mais sans doute, grâce à l'intercession des deux illustres martyrs, cette excellente chrétienne a obtenu dans le ciel la récompense de la charité et de la sollicitude admirable qu'elle leur avait montrée.

1) *Chronique*, 2e partie, liv. V, chap. XVI.
2) Actes des Apôtres, chap. IX.
3) Voir Ribadeneira, *vie de Ste Pudentiane*.
4) Actes des Apôtres, chap. XVI.
5) Ibid. chap. XVIII.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

CHINE.

Lettre de Mgr Louis de Castellazzo, *Min. Obs. Vicaire Apostolique de Xan-tun en Chine au T. R. P.* François de Lucques, *Définiteur Général de l'Ordre Franciscain à Rome, sur la situation des chrétiens au Céleste Empire.*

Chin-nan-fu, 10 *juin* 1864.

Très-Révérend Père,

L'excellente lettre de Votre Paternité Très-Révérende, en date du 25 octobre 1862, ne m'est arrivée que le 11 mai dernier. Il me reste encore à savoir où elle a pu faire une si longue quarantaine de près de deux ans. Mais quoiqu'elle me soit parvenue si tard, il me serait impossible d'exprimer la joie que j'ai éprouvée à lire de votre écriture et à recevoir de vos nouvelles. Je félicite Votre Paternité Très-Révérende de tant de charges qui lui ont été confiées pour son honneur et l'honneur de l'Ordre, et je prie le Seigneur de la couvrir de sa protection toute spéciale dans les circonstances calamiteuses qui affligent notre chère Italie.

Quant à ma pauvre personne, je dois vous dire que, moi aussi, je me nourris d'un pain de douleur ainsi que mes collaborateurs, au milieu de toute sorte de peines et de tribulations. Il y a déjà vingt-quatre ans que je reste dans ce misérable empire et je n'ai pas encore eu un instant de repos : *caro mea non habuit requiem*. Au commencement notre sainte religion était proscrite; il fallait se tenir caché, ne visiter que secrètement nos pauvres chrétiens et voyager la nuit avec les plus grandes précautions; on ne pouvait donc compter sur une large expansion de l'Evangile. Plus tard, après la guerre des deux puissances alliées, on permit bien la profession de la religion catholique; mais alors parurent les rebelles qui nous placèrent dans de plus grands dangers, en nous forçant à mener pendant près de trois ans une

vie errante, afin d'échapper à la mort. Néanmoins, quand les rebelles eurent été dispersés, nous nous pensions arrivés au temps où nous pourrions librement montrer le chemin du salut aux pauvres Chinois et nous mîmes courageusement la main à l'œuvre. Aussi, lorsqu'à la fin de 1863 nous eûmes commencé à prêcher publiquement notre foi, nous obtînmes un si merveilleux succès que des milliers de personnes venaient nous entendre, et beaucoup d'entre elles convaincues de la vérité que nous annoncions, l'embrassaient, de sorte qu'en peu de mois nous comptâmes plus de mille catéchumènes, dont le nombre s'accroissait chaque jour. Mais le démon, jaloux et ennemi du salut des âmes, mit alors en tête au gouverneur et répandit le bruit que tous ces gens, sous le prétexte de se faire chrétiens, cherchaient le moyen d'opérer une nouvelle révolution; et afin de donner plus de poids à la calomnie, on ajoutait que les Missionnaires européens étaient les chefs du complot. En conséquence, le gouverneur m'avertit plusieurs fois officieusement, avec une hypocrisie toute chinoise, de rappeler les Missionnaires. Je me suis seulement attaché, au contraire, à lui prouver la fausseté de ces accusations, et les espions qu'il envoya plusieurs fois soit ouvertement, soit en secret (ils allaient même jusqu'à feindre qu'ils voulaient se faire chrétiens), avouèrent n'avoir trouvé le moindre indice ni de révolte ni de conspiration. Néanmoins on ne cesse de me recommander de rappeler les Missionnaires, en disant que si le nombre des chrétiens continue à s'accroître, nous ne pourrons plus les contenir ni les gouverner. Voilà pourquoi, au moment où je vous écris, je suis tout consterné; car, afin de ne pas me brouiller avec le gouverneur et d'agir prudemment j'ai déjà écrit à deux Missionnaires, pour qu'ils viennent se retirer pendant quelque temps en cette ville, jusqu'à ce que je juge mieux de ce qu'il y a à faire. Mais une longue expérience me fait prévoir, ce qu'à Dieu ne plaise! que nous nous trouverons bientôt dans un état pire qu'auparavant. En effet, ce gouverneur, dénué de toute religion, est capable de toutes les mauvaises actions; il pourrait arriver qu'après m'avoir fait rappeler les Missionnaires, il envoie des satellites qui excitent le peuple à se soulever, afin de prouver le bien fondé de ses craintes, et de nous accuser ensuite près de l'Empereur et de la Légation française. En ce cas, il est certain que nous devons nous attendre à souffrir de grandes et

nombreuses tracasseries. Ah! sans doute, les Européens ont dans la dernière guerre humilié la nation chinoise, mais pas assez; je crois donc qu'ils seront forcés d'en faire une seconde pour la mettre à la raison. La peur a rendu les Chinois raisonnables pendant deux ans; mais aujourd'hui que leur peur est passée, ils recommencent à s'enorgueillir et se laissent aller de nouveau à leur haine native contre les étrangers. N'a-t-on pas vu depuis peu la police chinoise tuer un Anglais à Pékin! Heureusement, arrive que voudra, le démon ne fera ni plus ni moins que ce que Dieu lui permettra!

Je regrette que la vie de nos saints martyrs Japonais, que Votre Paternité Très-Révérende a bien voulu m'envoyer, ne me soit point parvenue. Je l'aurais lue volontiers; vous me feriez donc une grande faveur, si vous m'en adressiez un autre exemplaire, en même temps qu'un exemplaire de l'Histoire des Missions de l'Ordre par le T. R. Père Marcellin de Civezza. Excusez la liberté de ma demande; mais nous sommes dans une terre étrangère, dans une ignorance presque absolue des affaires de l'Ordre, et ce nous est bien pénible. Je vous prie donc, en terminant, de me donner de vos nouvelles, et de saluer pour moi les T. R. Pères Jacques de Civezza et Joachim de Cipressa, s'ils vivent encore; enfin, je me recommande à vos saintes prières, en me redisant

de Votre Paternité Très-Révérende,
le très-humble disciple,
Fr. Louis de Castellazzo,
Min. Obs. Vicaire apostolique de Xan-tu et administrateur de Xansi.

Lettre du P. Eusèbe Marie de Dongo, *Min. Obs. réf. Miss, Apost. en Chine, au* P. Constantin de Valcamonica, *de la Custodie Réformée de Lombardie, sur le même sujet.*

Mon Révérend et très-cher Père Constantin,

J'ai reçu vos aimables lettres des 25 mars, 12 juillet et 5 août, remplies les unes et les autres de nouvelles les plus importantes et je vous en offre mes vifs remerciments; je suis vraiment touché de l'intérêt affectueux et de la sollicitude que vous témoignez à mon humble personne. Mais ce qui m'a surtout été

très-agréable, c'est le portrait du Missionnaire, notre excellent confrère, que vous y avez joint : ce me sera un stimulant pour me souvenir toujours de lui et pour imiter son zèle héroïque dans l'apostolat. Vous m'excitez ainsi tout doucement au bien, mon Révérend Père, avec une tendre charité en tant qu'il se rattache à l'honneur et au profit de notre petite famille franciscaine de Lombardie, et vous faites, en outre, insérer dans les *Annales*, pour l'édification des fidèles, les lettres de nos Missionnaires ; vous obtiendrez dans le ciel une ample récompense de ces soins. Oh! que j'ai éprouvé de consolation, mon bon Père, à apprendre que notre province Lombarde, grâce à la protection spéciale de Dieu et de Marie Immaculée, notre patronne, n'a jusqu'ici point souffert de la révolution et de l'esprit anti-catholique qui désole aujourd'hui notre malheureuse Italie. Cette faveur, j'espère que, comme je le demande dans mes prières, la Sainte Vierge voudra bien nous la continuer à l'avenir, de telle sorte qu'avec les nouveaux prêtres et les novices, qu'on m'a dit n'avoir pas manqué jusqu'à présent, notre province se maintiendra et deviendra de plus en plus florissante, pour reconquérir le haut rang qu'elle occupait avant la révolution du siècle dernier. Cependant j'ai aussi appris avec grand chagrin la mort de tant de chers et excellents religieux, qui étaient encore à même de faire du bien, s'il n'avait plu à Dieu de les appeler à sa gloire. Mais que sa sainte volonté s'accomplisse en toutes choses! Ces confrères nous aideront par leur intercession devant le trône du Très-Haut. Oh! que je me serais estimé heureux d'avoir eu pour compagnon dans les travaux apostoliques un excellent et zélé religieux tel que le P. Cyr de Villa di Legno! Mais il a plu à Dieu de le récompenser de sa bonne volonté, en l'appelant, lorsqu'il ne venait que de partir pour les missions étrangères, à la gloire du ciel, où il nous est doux d'espérer qu'il aura reçu le prix accordé au désir du martyre. Je suis bien fâché que vous ne puissiez me donner des nouvelles de notre bon Père Jean-Pierre de Bergame, qui désirait si ardemment de se consacrer à nos missions chinoises ; s'il était venu, les belles et rares qualités dont il est doué lui auraient certainement assuré près de tous le meilleur accueil.

Maintenant, très-cher Père Constantin, je vais, comme vous le désirez, vous communiquer quelques détails sur moi et sur ma

mission, ainsi que sur toute la Chine. Vous savez déjà que j'ai dû quitter ma mission pour me réfugier à Hu-pè, afin d'échapper au danger de perdre la vie dans la violente persécution qui s'est élevée en 1862 et 1863, persécution où nous avons tout perdu, nos églises, nos résidences et le reste. Mais dans les seize mois que j'ai passés en ce vicariat, où, par la bonté de l'excellent Prélat défunt, Mgr Célestin Spelta, j'ai trouvé l'accueil le plus cordial, j'ai eu à travailler beaucoup plus qu'au milieu de ma mission. Ce saint évêque me chargea de surveiller la construction du séminaire qu'on y a bâti presque dans le genre européen, et quand les travaux furent terminés, il m'envoya donner des missions en plus de douze chrétientés de sa juridiction, jusqu'à ce que, rappelé de nouveau à Hong-Kong, je pris la direction de la bâtisse de la petite église qu'on y érigeait, en traçant aux ouvriers, soit menuisiers soit peintres, les règles à suivre dans la construction de l'autel, de la balustrade, des bancs, du tabernacle et du trône où l'on expose le Très-Saint Sacrement. Puis, j'ai peint avec tout le soin possible la Sainte Image qui représente la Vierge de Rimini; elle est placée au maître-autel. Enfin, par suite soit de fatigues, soit de chaleurs excessives, telles que je n'en avais jamais enduré ailleurs, je fus atteint sur tout le corps d'une éruption cutanée, une espèce de petite vérole, qui m'ôta tout appétit, de sorte que je fus obligé de vivre pendant deux mois dans un repos absolu. Mais ce temps passé, je recouvrai, grâce à Dieu, ma première santé. Après la fête de l'Assomption, Mgr m'envoya d'abord dans notre mission abandonnée, et après treize journées de marche, je revis nos chrétiens qui me reçurent avec un véritable enthousiasme et avec des transports de joie indicibles. Je craignais que nos ennemis ne s'en émussent; mais notre Seigneur et Marie notre mère bien-aimée m'ont si bien protégé qu'il ne m'est rien arrivé de fâcheux. C'est pourquoi le P. César du Tyrol, notre provicaire et directeur du séminaire, est revenu aussi avec les élèves et étudiants; j'espère que Mgr lui-même viendra bientôt nous rejoindre.

Je ne me rappelle pas si je vous ai parlé, dans ma précédente lettre, du voyage à Pékin qu'a fait notre Vicaire, Mgr Navarro, observantin espagnol, afin d'implorer la protection de l'ambassadeur français près de la cour chinoise, c'est-à-dire près de Kum-Kin-wam, qui gouverne aujourd'hui au nom du petit

empereur, âgé seulement de neuf à dix ans, fils du feu empereur Han-fom. En effet, nous obtînmes quelques réparations des dommages que nous avions essuyés : plusieurs Mandarins furent destitués, d'autres, privés de leurs décorations civiles, jusqu'à ce qu'ils nous aient indemnisés de toutes nos pertes ; et c'est ainsi que nous avons pu rebâtir les églises et le séminaire, mieux encore qu'ils n'étaient auparavant. Les chrétiens ont aussi obtenu d'être indemnisés au moins en partie. D'ailleurs les Mandarins actuels nous favorisent de leur protection et même de leurs visites, à la grande confusion de nos ennemis; mais comme ceux-ci n'ont pas abjuré leur haine contre nous, ils font en cachette et dans l'ombre ce qu'ils n'osent plus tenter en public; ainsi, le 16 décembre dernier, ils ont mis après minuit le feu à la petite résidence provisoire, couverte en paille, que nos Pères Chinois ont élevée à Han-Kion-fu, pendant que nous étions à Hu-pè, et la maison a brûlé avec tout ce qu'elle contenait; car on n'a pas eu le temps de sauver même les objets les plus importants, tels que l'unique ornement de l'évêque, qu'on avait pu comme par miracle cacher durant la persécution, de sorte qu'aujourd'hui il n'en a plus. Les Mandarins de la ville se sont bien rendus aussitôt sur les lieux afin d'examiner le fait et mettent tout en œuvre pour découvrir le coupable et le punir, mais y parviendront-ils? Le jour de l'Epiphanie suivant on a ouvert la nouvelle église de Han-Kion-fu, où l'on a célébré pour la première fois au milieu d'un grand concours d'assistants, tant payens que chrétiens, qui en sont restés pleinement satisfaits. Mais je n'ai pas eu le bonheur de me trouver à la cérémonie, parce que j'étais allé porter les secours de la religion dans une chrétienté distante de treize milles, où nous avons aussi une résidence et une petite église. J'avais là toutes les facilités désirables pour peindre. Aussi y ai-je fait deux tableaux représentant les Princes des apôtres St Pierre et St Paul, que j'ai envoyés à cette nouvelle église. Après l'exercice du ministère sacré, c'est là mon occupation favorite dans les moments de loisir dont je puis disposer. Bientôt, quand notre vénéré évêque sera arrivé, c'est-à-dire dans quelques jours, nous romprons le silence où nous nous renfermions, nous nous montrerons librement pour ce que nous sommes, ce que la prudence ne nous a point permis de faire jusqu'ici de peur de provoquer de nouveaux troubles.

Cependant tout le mal que les payens nous font leur est uniquement inspiré par leur haine contre les Européens; les gouverneurs ne distinguent pas les marchands des Missionnaires, mais les payens font contre les seconds ce qu'il ne leur est pas donné de faire contre les premiers. Pourtant nous espérons qu'ils se calmeront peu-à-peu et finiront par nous laisser une paix si nécessaire pour la conversion des idolâtres. Je vous supplie donc avec instance de prier et faire prier le Seigneur et la Sainte Vierge afin que nous puissions obtenir une si grande grâce.

Un mot maintenant de la province de Kian-si, où une nouvelle persécution a éclaté l'an dernier contre les chrétiens du chef-lieu, à l'occasion de la rentrée triomphale du Provicaire de cette mission, que les persécutions précédentes avaient forcé de se retirer quelque temps à Pékin. La tourmente ne dura point : le chef des Mandarins fut destitué, et les chrétiens furent indemnisés des dommages qu'ils avaient soufferts.

L'évêque français du Thibet, passant à Hu-pè pour se rendre à Pékin, a raconté qu'il a dû également s'enfuir de ce pays, sans espérer d'y pouvoir retourner en ce moment. L'évêque de Sinite, venu au mois d'août dernier de Su-Hinen, a aussi passé à Hu-pè, se rendant à la capitale du céleste Empire, pour affaires de son vicariat. Depuis lors, dans les dix mois qui ont suivi, je n'ai point appris qu'il soit rien arrivé de fâcheux dans aucune province, et Dieu veuille que cet état de choses dure. Bien plus, dans les environs de Pékin on voit un évêque français opérer beaucoup de conversions; ce zélé missionnaire déploie le drapeau de sa nation, et au son d'une musique chinoise, il assemble le peuple et l'exhorte à se convertir; et le ciel bénit tellement ses travaux que des villages entiers se convertissent et changent leurs pagodes en temples du vrai Dieu. Ah! s'il nous était permis d'imiter le zèle de ce prélat! Malheureusement, ce nous serait impossible, en des lieux si éloignés de la capitale de l'empire; il nous faut donc user de prudence et attendre des temps meilleurs. A Hong-Kong les Européens ont bâti un grand nombre d'hôtels et de maisons de commerce et les Chinois en sont émerveillés. Mais si le commerce prospère à ce point, c'est au préjudice du pauvre, car les denrées ne cessent d'enchérir. Il se trouve dans cette ville un excellent consul français qui se montre plein de prévenance pour nous, et il a à sa disposition une petite chaloupe canonnière.

Maintenant il ne me reste plus rien à vous dire ; je termine donc cette longue lettre, en vous priant de vouloir bien avec votre bonté ordinaire me donner des nouvelles de nos religieux et surtout m'annoncer leur mort afin que je puisse célébrer des messes pour ceux qui mourraient. Mais je dois ajouter que je suis profondément affligé d'apprendre la guerre qu'on fait en Italie au Chef suprême de l'Eglise. Ah! je suis sûr que l'heure de son triomphe sonnera bientôt; car Dieu ne permettra point que les épreuves de la religion durent encore longtemps ! Je me recommande de nouveau à vos prières et à celles que vous ferez adresser au Seigneur pour moi et pour la paix de toute la Chine. Veuillez aussi saluer de ma part tous les religieux de la province et nos bienfaiteurs, et recommander aux fidèles dans vos sermons l'excellente œuvre de la *Sainte Enfance*, en les excitant à la soutenir par de généreux secours; car le manque de ressources nous force à refuser beaucoup d'innocentes petites créatures, abandonnées par les payens qui les noient ou les font périr autrement. Quelle douleur de ne pouvoir les sauver! De mon côté, mon très-cher Père, je demanderai pour vous à la divine Providence qu'elle vous conserve sain et robuste au milieu de tant de travaux et d'occupations incessantes, afin que par votre sacré ministère vous rameniez dans le bon chemin un grand nombre d'âmes égarées et que vous les conduisiez au salut.

Enfin je ne veux point négliger de vous dire que j'ai appris avec grand plaisir qu'on a célébré au couvent de Rezzato des fêtes brillantes en l'honneur des saints martyrs japonais récemment canonisés ; nous les honorons aussi d'une manière spéciale et nous les reconnaissons pour les avocats et les protecteurs de nos missions.

Agréez mes salutations les plus distinguées et les plus cordiales et croyez que je suis bien sincèrement comme je me déclare

Votre très-affectionné et très-fidèle confrère,

Fr. Eusèbe Marie de Dongo,

Min. Obs. réf. Miss. apost.

Hen-Kiou-fu, 10 janvier 1864.

II.

EGYPTE.

Lettre du P. Erasme de Sasso, *Min. Obs. réf. Miss. apost. en Egypte, au* P. Joseph. Calvi, *Vicaire de Terre-Sainte à Jérusalem, sur les progrès de la religion catholique dans l'Isthme de Suez.*

Port Saïd, ce 20 *juin* 1864.

Très-Révérend Père Vicaire,

Je vous prie de m'excuser si je n'ai pu, comme c'eût été mon désir, tenir plus tôt la promesse que je vous avais faite, quand je suis allé à Jérusalem au mois d'avril dernier, de vous informer de tout ce qui arrive de plus important le long du canal maritime de Suez, soit pour la religion catholique, soit pour nos Missions Franciscaines; car votre sollicitude pour le bien spirituel des âmes vous rend avide de semblables nouvelles.

Vous vous rappelez sans doute que dans l'un des entretiens que j'ai eu le plaisir d'avoir avec vous, je vous disais que je devais avoir l'honneur, lors de mon retour dans le désert, d'y accompagner Mgr le délégué apostolique, qui avait résolu depuis quelque temps d'y faire une tournée pastorale, afin de connaître de plus près les besoins spirituels de ces trois nouvelles missions et de donner par son aimable présence un puissant encouragement à la population catholique : il en fut ainsi; car son voyage comme son retour ne fut qu'un triomphe continuel de la religion catholique, de la dignité épiscopale et de l'habit Franciscain.

Il partit d'Alexandrie en compagnie du Frère Ugolin dans la matinée du 23, le même jour que le P. Gardien du Caire et moi nous quittâmes cette dernière ville pour aller à sa rencontre jusqu'à Zagazigh, où une barque était prête, ainsi que les dromadaires qui devaient la remorquer. De là nous partîmes, après un instant de repos, pour Tel-Kibir, laissant en cette ville de Zagazich le P. Valentin de Vernazza, Obs. de la province de Gênes, qui était venu exprès pour mieux connaître les besoins de ces catholiques et chercher le moyen d'ouvrir parmi eux une mission.

Nous arrivâmes à Tel-Kibir vers dix heures du soir, ce village est situé au centre de la grande propriété que la Compagnie de l'Isthme a acquise, il y a plusieurs années, des enfants d'Abas-Pacha. Nous y passâmes la nuit; puis, le lendemain matin de très-bonne heure, nous remontâmes dans notre barque et nous avançâmes à travers l'Oasis désignée dans la Bible sous le nom de Gessen; nous vîmes en passant le lac de Maxanie et les ruines de Ramesse, lieu de réunion des Hébreux lors de leur départ pour la Terre Promise, et à quatre heures après midi nous atteignîmes Timsah ou Ismailia.

Ici il me serait impossible de vous dire les peines que les chefs de la Cie avaient prises, de concert avec le P. Bernard de Milan, pour recevoir convenablement notre Pasteur. Le 25 une députation vint le prier de faire à la ville nouvelle l'honneur de bénir la première pierre de la nouvelle église catholique, qu'on doit y élever. Il se rendit très-volontiers à cette demande, et le lendemain 26, jour de la *Fête-Dieu*, il officia pontificalement et célébra la sainte messe dans une chapelle provisoire. En ce jour vraiment solennel à tous égards, les chefs de la Cie voulurent encore offrir à Mgr et à ceux qui l'accompagnaient un banquet somptueux, pour mieux témoigner de leur respect.

A trois heures après midi, quand tous les préparatifs du départ furent faits, nous nous dirigeâmes vers El-Guirs, distant seulement de deux lieues. Nous fîmes le trajet dans une voiture construite exprès pour le désert et tirée par six dromadaires. Beaucoup de messieurs et de dames, montés sur d'excellents chevaux arabes, voulurent nous suivre pour honorer Mgr et c'était merveille de les voir voler à travers ces landes sauvages.

Dès notre arrivée à El-Guirs, Mgr voulut avant tout visiter l'église où l'attendait déjà l'excellent et infatigable P. Bernard de Milan, qui depuis plus de six mois est à la tête de cette mission, et a su par ses bonnes qualités se concilier la bienveillance et l'affection de tous. Là notre digne prélat donna la triple bénédiction avec le très-Saint Sacrement à la foule accourue d'Ismailia et des environs; puis, le reste de la soirée se passa dans le nouveau jardin de l'Ingénieur en chef, M. Gioia, qui tint à l'honneur d'offrir encore à souper chez lui à Monseigneur.

Dans la matinée du 27, après la messe Mgr administra la confirmation et termina sa visite pastorale ; puis, à deux heures après midi, reprenant son véhicule des jours précédents, il partit pour le Ferdan[1] où la barque de l'Ingénieur en chef nous attendait pour nous transporter à Kantara ; nous y arrivâmes à sept heures du soir. Le campement de Kantara est le seul qui se trouve sur le bord oriental du nouveau canal, c'est-à-dire en Asie, à deux kilomètres des ruines de l'antique Salé, dont le cimetière touche au nouveau campement, qui a été bâti avec des briques extraites des sépulcres de ce cimetière.

Le lendemain à 6 heures, dans une salle disposée en chapelle provisoire, Mgr célébra la sainte messe en présence de tous les ouvriers et employés catholiques, et conféra ensuite la confirmation. Puis, après avoir fait une collation frugale, nous nous mîmes en route pour Port-Saïd, où nous n'arrivâmes qu'à quatre heures après midi.

Le P. Bernard d'Orléans, que le télégraphe avait averti de la prochaine arrivée de Mgr, prit toutes les dispositions nécessaires pour lui faire une réception solennelle, et quand Mgr fut entré dans l'église on chanta le *Te Deum* avec accompagnement de l'orgue, et il donna ensuite la bénédiction du très-Saint Sacrement.

Le dimanche 29 il y eut une grand'messe après laquelle, pendant que Mgr faisait son action de grâces, le P. Bernard prononça une courte, mais touchante allocution en français, pour préparer et exciter à la ferveur ceux qui, au nombre de 14, devaient recevoir le saint chrême et qui attendaient avec impatience le moment où ils seraient confirmés dans la foi en ce Dieu qu'ils venaient de recevoir à la fin de la messe célébrée par le prélat.

Puis, le 1er juin, à la demande de la Révérende Mère Supérieure des Sœurs du Bon Pasteur (ces religieuses, appelées par la Cie il y a un an, soignent les malades de l'hôpital et font la classe à une quinzaine de petites filles de divers rites et communions ;

[1]) Quoique le nouveau canal soit depuis longtemps navigable de Timsah ou Ismailia à Port-Saïd, comme en ce moment il était encombré de beaucoup de machines, qu'avait fait venir M. Couvreux, entrepreneur des travaux de la montagne de Seuil, il fallut faire en voiture ce trajet de deux heures entre El-Guirs et le Ferdan.

20.

elles contribuent ainsi grandement au bien spirituel de cette mission où les Mineurs Franciscains ont fondé une paroisse un an avant leur arrivée), Mgr bénit leur chapelle et y célébra la première messe, au doux son d'un harmonium auquel se mêlait le chant des religieuses.

Le jour suivant, dix braves Irlandais eurent le bonheur de recevoir des mains du prélat la sainte communion, après y avoir été disposés par leur compatriote le P. Antoine, curé de Suez, qu'avait chargé de ce soin Mgr le délégué lui-même, dont la sollicitude toute spéciale pour celles de ses brebis qui sont éparses sur les divers points du désert est vraiment touchante.

Et comme c'est le 25 avril 1859 que le premier coup de pioche a été donné pour l'ouverture du canal maritime, Mgr voulut laisser à la paroisse de Port-Saïd un don commémoratif de ce jour : il consistait en un très-beau tableau représentant St Marc au moment où il reçut de St Pierre, prince des apôtres, la mission d'aller prêcher la foi en Egypte.

S'il fallait maintenant vous rendre compte de l'état des travaux du canal, j'aurais à vous dire que dans toute sa profondeur et dans toute sa largeur de Port-Saïd jusqu'au Ferdan, distance d'environ 18 lieues, le creusement en a été confié à Mr Itton, entrepreneur anglais, qui doit l'exécuter dans l'espace de trois années; pour cela il a fait venir de l'Irlande et de l'Ecosse plusieurs centaines d'ouvriers, tandis qu'un français, Mr Dusseau doit, dans le même laps de temps, terminer les deux môles qui formeront la jonction de la mer avec le port intérieur qu'on creuse dans le lac Manzale, et qu'un autre français, Mr Couvreux, a entrepris le percement de la montagne du Seuil, du Ferdan jusqu'à Timsah, qui est le lieu le plus difficile de tout le canal. Mais ce dernier, grâce à des machines particulières dont l'on se sert déjà, parviendra, aussi dans trois ans au plus tard, à rendre cette partie du canal navigable dans toute son étendue et dans toute sa profondeur : résultat qu'il paraissait d'abord impossible à beaucoup de personnes d'obtenir. Mais sans que je m'arrête plus longtemps sur ce sujet, vous trouverez tous les détails y relatifs dans le Journal de l'Isthme de Suez, où ils sont minutieusement rapportés.

Voilà tout ce dont j'avais à vous informer quant aux choses qui intéressent en ces contrées la Religion Catholique et l'Ordre

Franciscain qui vous est si cher : je finis donc en me redisant

Votre très-humble confrère et serviteur,
P. Erasme de Sasso.
Min. Obs. réf. Miss. apost. Curé de Port-Saïd.

Lettre du même sur le même sujet au P. Bernard de Milan, *Miss. apost. Min. Obs. de la Province de l'Observance de Lombardie.*

Port-Saïd, ce 24 *juin* 1864.

Mon cher Père Bernard,

J'ai reçu du P. Ugolin une douzaine d'opuscules contenant les *Maximes éternelles*, et je vous en remercie vivement; car ils produisent un très-grand bien spirituel chez nos pauvres ouvriers, qui, touchés des méditations et des prières qu'on y trouve, les lisent et relisent avec beaucoup de plaisir. Plusieurs venant se confesser, nous ont déjà répondu, après avoir écouté nos remontrances : « Vous avez raison; car j'ai lu ce que vous me dites, dans les *Maximes éternelles;* » puis ils en récitent par cœur de longs passages et souvent des méditations entières. J'éprouve une extrême consolation à trouver là une preuve évidente qu'ils profitent de la lecture de ce pieux ouvrage, s'appliquant d'eux-mêmes ce qui leur convient et qui, rappelé à leur esprit par nos exhortations, sert merveilleusement à les exciter au regret de leurs fautes et à de bonnes résolutions, conditions indispensables, vous le savez, pour que la confession soit bonne et fructueuse.

Les *Maximes éternelles* me servent encore à porter bien des gens à l'accomplissement du précepte pascal, en les donnant en cadeau, mais seulement à ceux qui travaillent à être et à se montrer vraiment chrétiens; il en résulte que souvent si l'on oubliait par hasard ce devoir, on songe à s'en acquitter, ne fût-ce que pour ne pas se faire estimer moins que les autres. Mais en vérité il me faudrait avoir de ces opuscules en plus grand nombre; car parmi les ouvriers il y a beaucoup de Hongrois, de Dalmates et d'originaires des îles de l'Archipel.

Vous voyez donc, mon Père, que les peines que vous vous

donnez pour le bien spirituel de mes chrétiens ne restent pas sans fruit, non plus que la généreuse libéralité du bienfaiteur qui vous procure ces petits livres; je l'appellerais volontiers un excellent missionnaire en exercice au fond de sa retraite; car on pourrait presque dire qu'il obtient plus de fruit avec ses livres que je n'en obtiens, moi, avec mes travaux dans ces missions.

Si donc il vous arrive de lui écrire, je vous prie de le remercier vivement de ma part et de l'encourager à nous continuer les bienfaits de sa charité, que Dieu ne laissera certainement pas sans une grande récompense.

Lundi prochain je partirai pour Ismaïlia avec le P. Bernard d'Orléans qui va prendre possession de cette nouvelle mission; il a demandé, ainsi que le missionnaire du Guirs, que je lui obtienne un certain nombre de *Maximes éternelles* à distribuer aux ouvriers qui travaillent au percement de la montagne du Seuil; tâchez donc, si ce vous est possible, de les satisfaire.

Je suis bien heureux, je vous assure, de pouvoir vous dire, que la religion commence à être mieux connue dans ce désert, où déjà s'élèvent deux églises, en même temps que l'on commence à en bâtir une troisième à Ismaïlia (ou Timsah); Mgr le délégué en a posé la première pierre le jour de la *Fête-Dieu*.

Et vous saluant avec affection, je me redis encore de cœur

Votre confrère en J.-C.
Fr. Erasme,
Min. Obs. réf. Miss. apost.
Curé de Port-Saïd.

III.

CONSTANTINOPLE.

Lettre du P. Léopold d'Acquasanta, *Miss. apost. Min. Obs. réf. de la Province des Marches, au P. Procureur des missions à St Pierre* in Montorio, *à Rome, sur la situation des Polonais en Orient.*

Ile des Princes, 8 *mai* 1864.

Très-révérend et très-vénéré Père Procureur,

Depuis que les lois turques ont commencé à devenir plus équitables et plus humaines envers les Européens il y a eu,

parmi les divers étrangers qui sont venus à Constantinople un assez grand nombre de polonais, qui fuyant la persécution tyrannique dont ils étaient l'objet de la part du gouvernement russe, trouvaient dans la capitale de la Turquie protection et sécurité. Mais après la guerre de Crimée ce nombre s'accrut encore, parce que beaucoup de soldats de l'armée russe, faits prisonniers par les alliés, restèrent en Turquie ; puis, beaucoup d'autres vinrent y chercher le repos, après s'être échappés du Caucase et de la Pologne.

Depuis longtemps et même avant cette guerre, le Prince Czartoryski, ce noble polonais, pensait au moyen d'améliorer la condition de ces pauvres émigrés, que le manque de travail (chose ordinaire en Turquie) avait si souvent réduits à la dernière misère, condamnés à souffrir de la faim et de la soif, et à passer la nuit à la belle étoile, exposés par conséquent sans cesse à toutes sortes de cruelles maladies, et fait décimer par la mort. Le prince finit par y réussir; ayant acheté un vaste terrain désert, couvert de broussailles épaisses, en Asie, entre le Bosphore de Thrace et la Mer-Noire, à cinq lieues de Constantinople, il en défricha une partie et y construisit des maisons dont il forma un village pour la colonie polonaise ; ce village se compose aujourd'hui de quarante cinq maisons, avec une population de 130 âmes divisée en dix-huit familles.

Bien que les produits du sol ne répondissent pas aux travaux énormes qu'ils avaient coûté, les colons s'en tinrent pour satisfaits ; une seule chose les affligeait : c'était d'être privés d'exercices religieux. Ils s'adressèrent donc au prince, qui profitant de ce que plusieurs Pères Franciscains de l'Observance, expulsés de la Bosnie, leur patrie, cherchaient un asile à Constantinople, obtint qu'ils fussent envoyés au petit village polonais, où il leur fit bâtir une chapelle et un hospice pour leur habitation.

Ils y demeurèrent plusieurs années, se servant de la langue slave pour instruire les Polonais. Ayant ensuite, avec les aumônes recueillies en Europe par le P. Philippe Passaliez, acheté l'église et le couvent de S[t] Georges à Galata, l'un des faubourgs de Constantinople, et voulant y célébrer les offices divins, ils quittèrent la colonie polonaise, et se contentèrent de la visiter aux jours de fête. Mais ce service était encore

trop pénible, et dans la saison d'hiver il était presque impossible aux religieux de s'en acquitter, faute de routes et de moyens de transport, de sorte qu'il cessa de lui-même.

D'ailleurs il s'y établit après la guerre de Crimée un prêtre polonais, qui proscrit par le gouvernement russe, parce qu'il avait été aumônier près nos troupes alliées, ne pouvait plus rentrer dans sa patrie. Malheureusement ce dernier ayant dû aussi quatre ans plus tard abandonner ce lieu, la paroisse resta de nouveau sans pasteur.

Ce fut alors que le noble protecteur de la colonie, s'adressant au Révérendissime Père ministre général de l'Ordre Franciscain, demanda et obtint qu'on y envoyât le T. R. P. Conrad Piramowiez, autrefois custode dans la petite Pologne, et maintenant Définiteur général de l'Ordre pour notre Réforme. A peine le dernier chapitre général eut-il été tenu, que ce zélé missionnaire, muni par la Propagande des pouvoirs nécessaires, vola au secours de ses infortunés compatriotes.

On ne saurait rendre par des paroles les transports de joie que firent éclater ces malheureux à la vue de notre cher Conrad; tous accouraient lui baiser la main. Le lendemain matin, réunis de bonne heure dans la petite chapelle, ils entendirent sa messe avec un recueillement admirable et écoutèrent l'œil fixe un petit discours dans lequel le bon père, après leur avoir adressé quelques paroles aimables, leur recommanda de profiter de son empressement à venir les servir, en fréquentant la chapelle et en assistant aux offices religieux. Sa peine ne fut point perdue; car ces pauvres gens ne manquaient pas de venir, à chaque fête et toutes les fois qu'ils étaient libres, entendre la sainte messe et le sermon qu'il leur faisait jusqu'à deux fois aux jours de fête. Ils ne montrèrent pas moins de zèle à s'approcher du tribunal sacré de la pénitence. Le charitable P. Conrad voulut ensuite les visiter tous dans leurs propres maisons, et s'étant rendu compte de leurs besoins, il ouvrit une école pour y recevoir les enfants du village et préparer les plus grands à leur première communion; il y enseigna aux autres les premiers principes du catéchisme et y donna à tous des leçons de lecture et d'écriture. Parmi les adultes, tous, à l'exception de huit, satisfirent au devoir pascal; chose rare dans le Levant.

Dix mois se passèrent ainsi, jusqu'au moment où les Polonais

de cette paroisse volèrent presque tous à la défense de leur patrie et de leur religion, que le gouvernement russe menaçait de détruire. Alors le bon Père Conrad, privé des ressources, qui lui venaient de Pologne et n'ayant plus de quoi vivre, fut forcé de se retirer dans notre couvent de Péra, tandis qu'un Lazariste polonais, qui habite un village français voisin, se chargea de donner son assistance spirituelle, à ceux qui en petit nombre étaient restés à Ciflik.

Quant aux Polonais de Péra, comme ils ne forment point une paroisse à part, ils n'ont pas besoin d'un curé particulier; car ils peuvent recourir aux pasteurs des paroisses dans lesquelles ils demeurent, bien que ceux-ci parlent une autre langue. Afin de remédier à cet inconvénient, le P. Conrad les réunit en certaines fêtes dans notre église, et leur adresse après la sainte Messe une allocution pathétique en polonais; parmi ces polonais il y en a quarante-six qui ont fait leurs Pâques. En outre, le même missionnaire les assiste avec une sollicitude infatigable dans les deux hôpitaux français à la grande consolation de ces infortunés et à leur grand profit spirituel.

Mais une consolation plus grande était réservée au P. Conrad lui-même : c'était la conversion au christianisme de deux juifs originaires de Pologne. L'un était une femme, gravement malade, que le père instruisit et disposa au baptême dans l'hôpital, et qui mourut aussitôt après avoir reçu le sacrement; l'autre un jeune émigré, qu'il baptisa, après l'avoir instruit, dans l'église de Ste Marie de Péra, le lundi de Pâques 28 mars, en présence de beaucoup de polonais mêlés au peuple et au clergé de notre paroisse. Huit jours après, le néophyte reçut des mains de Mgr Brunoni la confirmation et la sainte Communion. Oh! quel spectacle touchant de le voir, un cierge à la main, vêtu de blanc, s'approcher des saints autels avec les enfants! L'innocence baptismale jetait sur son visage un tel éclat que tous les spectateurs en furent profondément émus.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire de notre mission polonaise à Constantinople; il ne me reste donc plus qu'à vous saluer en me déclarant de nouveau

Votre très-dévoué et très-reconnaissant serviteur et confrère.

FR. LÉOPOLD D'ACQUASANTA,

Miss. apost., Mineur réformé de la province de la Marche.

—

Lettre du P. ANGE DE VITORCHIANO, *Miss. apost. Min. Obs. réf. de la province Séraphique, au rédacteur des* Annales *sur la dévotion qu'on a en Orient envers le* P. LÉONARD DE PORT-MAURICE.

Constantinople, 8 *avril* 1864.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Je vous prie d'insérer ce qui suit dans les *Annales*. J'ai déjà lu avec plaisir la relation du miracle opéré en cette métropole de l'Orient par l'intercession du B. Léonard de Port-Maurice, en faveur de Mme Elisabeth Buzurò. Mais comme c'est encore ici un document qui pourra servir à la nouvelle biographie de notre bienheureux, j'ai cru nécessaire de vous raconter simplement l'histoire ci-après.

Il y a neuf ans que je suis en mission, et depuis que j'ai appris ce prodige, j'ai cherché autant que j'ai pu, à obtenir qu'on en tienne compte, après qu'on en aura constaté l'authenticité.

Lorsque Dieu permit dans sa miséricorde que je tombasse gravement malade en 1860, et que déjà j'étais abandonné par les médecins, il ne me restait d'autre consolation que celle de notre sainte religion. Un beau jour m'adressant avec foi à notre bienheureux Léonard, je m'écriai du fond du cœur : « Ah ! si vous pouviez m'obtenir la guérison, que je m'emploierais volontiers à faire connaître à tous le prodige que vous auriez opéré ! » Chose merveilleuse ! Peu de temps après je sortis délivré d'une pénible infirmité, et en conséquence, je me mis aussitôt en devoir d'accomplir mon vœu. Ayant su que l'excellent docteur M. Ignace Spadaro était le médecin qui avait traité Mme Elisabeth Buzurò, je me rendis vite chez lui, mais je ne le trouvais pas, et cela arriva plusieurs fois. A la fin je le rencontrai par hasard dans la rue, et comme je lui parlais de la guérison de cette dame, il me répondit qu'il ne s'en souvenait plus; mais pour me *contenter*, suivant l'expression qu'il employa un autre jour, il demanda que je la menasse chez lui. Le lendemain je me rendis donc à Buyukdère, qui se trouve à 12 milles de la capitale au bout du Bosphore, et je priai Mme Buzurò de venir tout de suite à Constantinople chez le docteur. Elle s'empressa de me satisfaire; car elle s'estimait tout heureuse de voir qu'on voulût constater la grâce qu'elle avait obtenue. A peine le docteur l'eut-il vue et examinée qu'il s'écria : « Ah ! c'est vous qui êtes Mme Buzurò ? » sur la

réponse affirmative de celle-ci „ il témoigna tout l'étonnement que lui causait le prodige opéré en elle et me fit aussitôt appeler pour savoir ce qu'il y avait à faire. Je lui dis qu'il fallait mettre par écrit ce qui était arrivé. „ Bien volontiers, répliqua-t-il, je le ferai. „ Et quelques jours après il me remit la relation qui fut envoyée à Rome par les soins du T. R. Père Léopold d'Acquasanta. Depuis lors j'ai toujours éprouvé un désir plus pressant de donner suite à l'affaire commencée, et en même temps la dévotion envers notre Bienheureux est devenue de plus en plus fervente. Elle augmente de jour en jour d'une manière incroyable, d'autant plus qu'on doit à son intercession de très-nombreuses guérisons; aussi sommes-nous appelés plusieurs fois dans une journée pour bénir avec les précieuses reliques même des schismatiques. Pour ma part je dois aussi remercier notre Bienheureux de la santé qu'il m'a obtenue de Dieu.

Voilà, mon Révérend Père, ce que j'avais à vous exposer, afin que vous sachiez comment après treize ans a commencé le procès apostolique du miracle opéré en 1850 par l'intercession du bienheureux Léonard de Port-Maurice, et j'espère que ces détails plairont à tous ceux qui lisent les *Annales des missions Franciscaines*.

En terminant je baise vos mains sacrées, je vous prie de ne point m'oublier dans vos ferventes prières et je me déclare

De votre Paternité Très-Révérende
Le très-humble, très-dévoué et très-reconnaissant serviteur
Fr. Ange de Vittorchiano,
Min. réf. de la province Séraphique, Miss. apost.

IV.

SERVIE.

Adresse des Missionnaires de Servie au pape Pie IX, Souverain Pontife régnant, et réponse qu'ils en reçurent comme encouragement dans les travaux de leur ministère.

Très-Saint Père,

Les membres soussignés de l'humble clergé de l'archidiocèse de Scopia en Servie de Turquie, assemblés le 7 avril courant,

afin de s'exciter à accomplir de mieux en mieux leur ministère apostolique dans ces contrées barbares, ne peuvent dans la douleur que leur causent les épreuves que les sectateurs de Satan font souffrir au chef visible de notre sainte religion, s'abstenir de déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de leur dévouement et de leur vénération filiale. Il est si triste de voir dans les plus belles et les plus florissantes villes d'Italie des gens travailler à déshonorer la sainte religion de nos pères et continuer la guerre la plus injuste contre son chef visible le Pontife Romain, vicaire de Jésus-Christ! Mais ce sont là d'inutiles efforts de l'enfer; car ses portes ne prévaudront pas, suivant la promesse divine, contre l'Eglise, et les malheureux qui pensent autrement n'en recueilleront que de la confusion. Les empereurs romains, eux aussi, se croyaient sûrs de l'étouffer dans le sang par leurs cruelles persécutions, tandis que ce sang devint au contraire une semence féconde qui multiplia les fidèles par milliers. Mais il n'en est pas moins déplorable que ce soit du sein de l'Eglise elle-même que sortent maintenant ceux qui voudraient l'anéantir, en dégradant la majesté de son chef et en lui enlevant par des spoliations sacrilèges ce patrimoine sacré de St Pierre, que tous ont reconnu absolument nécessaire au Souverain Pontife pour le libre exercice de sa mission apostolique et que vous administrez avec tant de sagesse, ô très-saint Père! Aussi espérons-nous que le Seigneur dans sa bonté fera bientôt luire le jour où la paix sera rendue à l'Eglise, où les méchants, le cœur touché des bienfaits infinis de la miséricorde divine, se prosterneront devant le trône de Votre Sainteté, contrits et repentants de leurs crimes. Voilà ce que nous soussignés demandons au ciel par nos prières ferventes de voir bientôt se réaliser, en offrant à cette fin au Seigneur les souffrances qui se rencontrent dans l'exercice de notre ministère en cette mission. Animés de cette confiance et prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous sollicitons pour nous et pour les fidèles confiés à notre vigilance la bénédiction apostolique.

Priserendi, le 7 *avril* 1864.

Le très-humble clergé de l'archidiocèse de Scopia,

D. Philippe Canci, élève de Lorette et curé de Giacova.

D. Marc Soppi, élève de la Propagande et curé de Giacova.

D. Philippe Facci, desservant de Tagnevo.
D. Thomas Ivanovich, desservant d'Ipek.
Fr. Emile de Cles, Miss. apost., desservant de Zombi.
Fr. Emmanuel de Carpineto, Miss. apost., desservant de Priserendi.
D. Pierre Dodich, curé de Giacova.
D. Joseph Bogdan, curé de Zarnagora.
Fr. Louis de Sasso, Préfet apost. de la mission.
D. Paul Berisca, élève de la Propagande et curé de Zarnagora.
Fr. Marien de Palmanova, Min. Obs. Miss. apost. administrateur de Scopia.

Le Saint Père a daigné leur répondre par la lettre suivante :

A nos chers fils le P. MARIEN DE PALMANOVA, *administrateur temporaire et les Missionnaires apostoliques et curés de l'archidiocèse de Scopia (à Priserendi, en la Servie de Turquie).*

LE PAPE PIE IX.

CHERS FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

On voit d'autant plus clairement la solidité de l'édifice du christianisme qu'il est plus l'objet d'attaques plus violentes, venant soit du dehors, soit du dedans. C'est pour cela que, dès l'origine même de la Religion Catholique, Dieu a permis que son Eglise fut exposée non moins à la cruauté des payens qu'à la trahison et aux embûches des hérétiques, afin que la victoire qu'elle remporterait sur les uns et les autres prouvât que les portes de l'enfer combattent en vain contre elle et que tous ceux qui toucheront à la pierre angulaire de cet édifice céleste, s'y briseront, écrasés sous le poids de cette pierre. Aussi nous a-t-il été très-agréable et très-consolant de vous entendre exprimer dans votre lettre ce ferme espoir, au milieu des témoignages de votre respect et de votre amour filial, et Nous Nous sommes vivement réjoui de vous le voir conserver dans vos travaux et vos tribulations. Nous vous remercions du zèle avec lequel vous ne cessez de redoubler vos prières et vos vœux pour la paix de l'Eglise, pour la conversion des pécheurs, pour Notre prospérité, et d'offrir au Seigneur, pour les obtenir, les épreuves et les difficultés qu'on ne saurait manquer de rencontrer dans l'exercice du ministère qui vous est confié.

En vous souhaitant les grâces les plus amples, Nous vous en accordons très-volontiers le gage dans Notre Bénédiction Apostolique, témoignage spécial de Notre affection pour vous et pour tous les fidèles confiés à vos soins. — Donné à Rome, près St Pierre le 21 mai 1864, 18e année de Notre Pontificat.

LE PAPE PIE IX.

V.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Renseignements sur ce que font parmi les fidèles les Franciscains, Missionnaires apostoliques dans l'Amérique Septentrionale, quand ils se reposent, chacun à son tour, dans nos colléges, des fatigues qu'ils ont essuyées en travaillant à la conversion des sauvages.

Sainte Mission d'Impora, San-Giovanni et Camataqui, donnée par les Révérends Pères Missionnaires apostoliques du collége de Tarija (Bolivie) en 1862.

Le 24 juillet dernier (1861), les Révérends Pères Thomas Marie Gallo, Athanase Berardi et Athanase Montanari, Miss. apost. Min. obs. du collége de la Propagande de Tarija, avec la permission de leur Supérieur, et du Révérendissime Vicaire capitulaire de cet archidiocèse, arrivèrent à Impora, succursale de Camataqui, poussés par le saint et noble désir d'y donner une mission. Après avoir pris quelques jours de repos dont ils avaient besoin, le 31 du même mois, jour consacré à la mémoire solennelle de l'illustre fondateur de la compagnie de Jésus, St Ignace de Loyola, ils commencèrent les fonctions de leur ministère, à la grande satisfaction des bons habitants. Dès leurs premières prédications sur les vérités éternelles, ils se virent entourés d'une foule innombrable d'auditeurs accourus de tous les environs; puis, quand ils se furent mis à entendre les confessions au tribunal sacré de la pénitence, ils ne purent plus douter un instant que les fruits de leurs sueurs apostoliques ne dussent être copieux et très-abondants. Il en fut de même dans les deux autres missions qu'ils donnèrent ensuite à San-Giovanni et à Camataqui, comme le prouvent amplement les attestations qu'en

reçut le R. P. Supérieur de ces Missionnaires, et qu'il envoya au R. P. Alexandre Hercule de Solero, gardien de leur collége. Si nous publions ces témoignages, c'est que nous espérons par là faire plaisir à tous nos vertueux compatriotes, qui verront triompher de plus en plus la religion du divin crucifié en ce pays, par la guerre faite au vice, et la réforme opérée dans les mœurs.

I.

MISSION D'IMPORA.

Au R. P. Alexandre Hercule de Solero, *gardien du collége de Tarija.*

Impora, 8 *septembre* 1861.

Révérend Père,

Je prends avec plaisir la plume, même au nom des habitants de cette succursale, pour informer votre Révérende Paternité du résultat heureux qu'a eu la sainte mission donnée en ce village par les Révérends Pères Franciscains Thomas Marie Gallo, d'Alassio, Athanaso Berardi, de Costa-Raniera et Athanase Montanari de Castelceriolo. Arrivés à Impora le 24 juillet, ils commencèrent le 31 du même mois l'œuvre de leur ministère, et pendant quinze jours consécutifs nous les avons entendus prêcher du haut de la chaire les grandes vérités de notre religion adorable. C'était avec tant de zèle et d'onction que dès le cinquième jour ils eurent la douce satisfaction de voir leurs pieds baignés de larmes de bon nombre de pécheurs vieillis dans leurs fautes. En vérité il faut dire que cette double fatigue si grande qu'ils soutinrent de jour et de nuit et au confessional et en chaire, ils n'auraient pu la supporter sans une grâce spéciale du Père des miséricordes; car l'homme même le mieux portant et le plus robuste y aurait certainement succombé. De plus, aux dimanches qui suivirent ces quinze jours de prédication assidue, ils continuèrent à nous instruire de nos devoirs, à la messe paroissiale, par un excellent catéchisme, de sorte que la veille de la communion générale nous avions acquis une connaissance exacte des dispositions requises pour que nous pussions nous présenter dignement à la table eucharistique. Mais un bonheur plus grand était réservé le 25 août à une multitude de fidèles qui, pénétrés

d'une véritable douleur de leurs fautes et animés d'une dévotion sincère, reçurent du directeur de la mission, tous après avoir pieusement communié, les livrées sacrées de Notre-Dame du Carmel, et furent associés à la vénérable confrérie canoniquement érigée dans l'église du collége de la Propagande à Tarija. Puis, comme il est d'usage qu'en temps de mission on fasse une procession expiatoire, une procession de ce genre eut lieu le même jour à quatre heures après-midi, avec l'assistance d'une foule immense accourue de Chayara, Taraya, Juturi, Tacassi, Socpora, et autres villages voisins. La cérémonie commença à propos par une allocution pathétique, propre à nous faire comprendre que c'est le péché qui force Dieu à nous frapper du bras terrible de sa justice, et que par conséquent la pénitence seule peut l'apaiser; cette instruction, rendue encore plus éloquente par l'éloquent exemple des Missionnaires qui, la tête couverte de cendres, se ceignirent, à la vue de tout le peuple, le cou d'une grosse corde, et le front d'une couronne d'épines piquantes, cette instruction, dis-je, ainsi rehaussée par l'exemple, fit fondre tous les auditeurs en larmes : les femmes se mirent en rang, les pieds nus, et les hommes en habits de pénitents. Mais les âmes des morts ne devaient pas rester privées de toute participation à tant de biens spirituels; le lendemain donc on chanta l'office funèbre et une messe de *requiem*, et l'on fit un sermon pour nous démontrer la grave obligation où nous étions de prier pour les âmes du Purgatoire. Tout cela n'est que la pure vérité; car je ferais injure au mérite de nos religieux et à la vertu de mes compatriotes, si je cherchais le moins du monde à débiter ici des contes. Je parlerai donc encore d'un autre acte de charité que les Missionnaires ont accompli envers nos enfants, envers ceux qui feront un jour après nous les destinées de nos familles et de notre patrie, âmes innocentes et pures dans lesquelles le Sauveur du monde mettait ses douces complaisances et auxquelles il déclarait que le royaume des cieux appartenait. Cet acte fut de les préparer et disposer avec M. Manuël Herménégilde Rios, directeur de nos écoles, à la première communion, que les enfants reçurent tous ensemble avec la plus vive ferveur des mains des Missionnaires le 29 août. Mais hélas! les heures de bonheur et de félicité s'écoulent bien rapidement! Après les joies et les consolations que nous avait procurées la présence de ces saints religieux qui nous appre-

naient et nous encourageaient par tous les moyens à marcher dans le chemin de la vertu et de la piété, le 8 septembre vint nous plonger dans la tristesse, une tristesse si amère que des ruisseaux de larmes jaillirent de nos yeux et que l'écho répéta au loin nos gémissements. Ce jour fut le dernier qu'ils passèrent avec nous et le lendemain ils partirent pour porter à San-giovanni le bienfait d'une mission semblable. Aussi ai-je plutôt envie de pleurer que d'écrire; mais je remplis un devoir qui m'est imposé par la reconnaissance et par les bienfaits spirituels signalés que nous ont procurés vos religieux, et dont les habitants de cette bourgade conserveront un éternel souvenir; non, jamais la mémoire de ces excellents et chers fils de St François ne s'effacera de notre cœur, et il ne se passera point un jour que notre esprit ne leur adresse une pensée de vive affection. Et cette croix qu'ils ont élevée ici, cette croix, sur laquelle on a écrit en gros caractères : *Mission de* 1861 *donnée par les Pères de Tarija*, fera vivre ici à perpétuité les noms des Pères Thomas Marie Gallo, Athanase Berardi et Athanase Montanari.

En terminant, le soussigné, au nom de toute la population, salue Votre Révérende Paternité, ainsi que Votre Vénérable communauté pour laquelle nous professerons toujours le plus profond respect et la plus sincère vénération.

De Votre Révérende Paternité,
Le très-humble et très-dévoué serviteur,
IGNACE MARQUEZ, *Syndic d'Impora.*

II.

MISSION A SAN-GIOVANNI.

Au R. P. ALEXANDRE HERCULE DE SOLERO, *gardien du collége de Tarija.*

San-Giovanni, 11 *novembre* 1861.

RÉVÉREND PÈRE,

Jésus-Christ, qui dans la plénitude des temps fut crucifié sur la croix, ne veut pas que son sang précieux ait coulé inutilement, et c'est pourquoi il montre par mille moyens aux enfants qu'il a rachetés par l'effusion de ce sang, le chemin de la vertu et de la

pénitence dans lequel il est venu les appeler à marcher, pour qu'ils puissent parvenir à la gloire éternelle.

On remarque aujourd'hui un merveilleux changement chez tous ces habitants si nombreux du sud de cette province de Cinti, qui jusqu'au 24 juillet de cette année avaient vécu comme beaucoup d'autres, livrés à toute sorte de préoccupations terrestres, sans songer aux destinées de leur âme, ne cherchant qu'à acquérir ou accroître des biens périssables et à se procurer des plaisirs défendus; il est beau de les voir régénérés dans la grâce de Dieu, eux qui l'avaient longtemps comme oublié, et réfugiés de nouveau à l'ombre de cette sainte religion, chargée de restituer à l'homme sa dignité primitive, la paix qu'il a perdue et les espérances célestes.

Maintenant comment cela s'est-il fait? Par la parole évangélique sortie des lèvres de saints ministres qui, du haut de la chaire de vérité, ont prodigué à ces fidèles leurs soins apostoliques. Ces ministres étaient trois vénérables religieux Franciscains du collége de Tarija. Oui, c'est vous, ô dignes fils du patriarche Séraphique d'Assise, c'est vous qui, guidés par la main miséricordieuse du Seigneur, obéissant, comme vous le ferez partout ailleurs, aux secrètes impulsions de votre zèle apostolique pour le bien de vos frères égarés, objet constant de votre ardente et universelle charité, nous avez rendu les joies du ciel!

Nous que la Providence divine a placés en ce lieu, pour y passer les quelques jours de notre vie mortelle, nous avons été témoins des rudes travaux, des privations de tout genre et des sacrifices que vous vous êtes imposés à cette fin. Nous avons vu de nos yeux le changement opéré en cette nouvelle Ninive convertie par vos exhortations apostoliques et le feu de charité vive qui ne cesse de brûler dans vos cœurs, ô Pères Thomas Marie Gallo, Athanase Montanari et Athanase Berardi, et qui s'en épanche comme une source de vertu, de religion et de sublime morale, où les âmes chrétiennes peuvent se désaltérer et se retremper dans les principes sur lesquels doit s'appuyer une vie conforme aux prescriptions divines.

Nous devons donc bénir du fond du cœur ces religieux, grâce auxquels nous avons vu reparaître à notre horizon l'arc-en-ciel pacifique qui nous permet d'espérer que le père de toute bonté et de toute consolation fera éclater sur nous sa miséricorde. Ah!

ce n'est point l'amour des biens terrestres, ou tout autre motif intéressé qui aurait pu les amener des régions si lointaines de l'Italie dans cette Amérique; car là ils auraient bien aussi eu un cloître comme celui du collége de Tarija, mais beaucoup plus agréable au sein de leur patrie, jardin de l'Europe! Eh bien! ils ont généreusement renoncé à leur patrie et à toutes leurs affections, uniquement pour nous donner un solennel spectacle de vertu, d'abnégation et d'activité apostolique. Nous faisons cette déclaration pour l'instruction salutaire de certaines gens portés à ne voir dans l'arrivée parmi nous de ces serviteurs de Dieu, qu'une nouveauté qui ne nous serait d'aucune utilité réelle. Qui ne se sentirait, au contraire, profondément touché en voyant comment dans ce peu de temps qu'ils ont passé parmi nous, ils ont montré, même aux moins clairvoyants, qu'aucune institution humaine ne saurait procurer autant d'avantages que la religion catholique, et l'ordre pauvre de St-François d'Assise, dont ils sont les fils? Examinons donc rapidement ce que fut leur mission dans notre pays.

D'abord il faut signaler leur courage et leur admirable constance dans l'exact accomplissement de leur ministère apostolique; car, non contents de se tenir toute la journée au confessionnal, assiégés d'une foule de pénitents qui leur laissaient à peine le temps de célébrer le sacrifice non sanglant, ils continuaient à entendre les confessions, même dans les heures de la nuit, si nécessaires au repos et à la réparation des forces affaiblies par les fatigues de la journée, sans parler de la fatigue que leur causaient la chaire, l'oraison et les chants spirituels. Qui dépeindra l'affluence des auditeurs qui se pressaient autour de nos missionnaires pendant leurs sermons et leurs instructions? C'était une multitude innombrable qui depuis le commencement jusqu'à la fin de la mission assista constamment à toutes les cérémonies religieuses. Rien de plus touchant surtout que les deux communions générales qui eurent lieu, l'une le 13 octobre, l'autre le 1er novembre, et que la procession expiatoire, à laquelle ne manqua personne soit de l'un, soit de l'autre sexe, et où tous, en habits de pénitents, suivaient avec componction les religieux. Je passe sous silence l'office solennel qui fut célébré pour les âmes du Purgatoire, et les adieux à cette population, et l'érection de la croix. Souvenir sacré de la mission, sur le majestueux piédes-

tal élevé devant notre église; en vérité, s'il se trouve parmi nous l'un de ces hommes qui vont débitant que la Religion s'est éteinte dans notre population, il a reçu ce jour là le démenti le plus éclatant possible. Combien ces bons Pères ont travaillé pour le salut des âmes et la gloire du Seigneur! Sans une assistance spéciale du ciel, ils n'auraient certainement pu supporter pendant deux mois entiers de si rudes fatigues de jour et de nuit, et cependant ils n'ont pas fini; car en laissant ici les fidèles plongés dans le deuil et la désolation, ils sont allés porter les bienfaits de leur apostolat à ceux de Camataqui.

Mais il n'y a point de plume qui puisse dignement retracer tout ce qu'ont opéré ces saints cénobites et missionnaires, avec une abnégation telle, que tous les cœurs en ont été et en seront longtemps profondément touchés.

Recevez donc, ô vénérables prêtres, recevez les bénédictions de ces centaines de chrétiens, que vous avez ramenés sur le chemin du salut par votre vie exemplaire, par vos enseignements et par vos secours spirituels. Recevez les bénédictions d'innombrables époux et épouses que vous avez réconciliés et fait jouir de la paix du Christ. Recevez celles que vous offrent les pères de famille, auxquels vous avez rendu pleins de docilité des enfants égarés, qui ne vous bénissent pas moins eux-mêmes, saintement heureux d'avoir reconquis l'amour de leurs parents. La croix que vous avez élevée devant cette église, restera comme un monument éternel de l'apostolat que vous avez exercé parmi nous en 1861; ce sera, nous l'espérons, l'arbre de vie pour la génération naissante, l'arbre d'une vie nouvelle, d'une vie chrétienne, d'une vie religieuse.

Et vous, Révérend Père Gardien, recevez de même, ainsi que votre vénérable communauté, les vifs et sincères remerciments des fidèles auxquels vous avez envoyé des religieux si distingués et véritablement faits pour régénérer les âmes pécheresses par la grâce de Jésus-Christ. Oh! je n'en doute pas, le Dieu qui se complait en ses serviteurs, vous a préparé et vous réserve dans son royaume éternel une couronne de gloire proportionnée à vos travaux.

Le Syndic de San-Giovanni,
Simon Lascano.

III.

MISSION DE CAMATAQUI.

Au Révérend Père Alexandre Hercule de Solero, *Gardien du collége de Tarija.*

Camataqui, 13 *janvier* 1862.

Les fidèles de Camataqui conserveront à jamais le doux souvenir de la matinée du 11 novembre dernier, où, dans sa bonté et sa miséricorde infinie, la divine Providence a fait arriver parmi nous les Révérends Pères Thomas Marie Gallo, Athanase Montanari et Athanase Berardi, ministres saints de la parole de Dieu, hérauts du Crucifix, qui en nous donnant une sainte mission nous ont apporté la paix.

Or, dès le dimanche suivant, 17 du mois, ils ouvrirent la sainte mission par deux sermons pathétiques et éloquents d'un goût exquis et d'une force irrésistible. Ils continuèrent à prêcher pendant quinze jours sans interruption et attirèrent des plus grandes distances une foule d'auditeurs par le charme de la vérité évangélique, par la merveilleuse solidité de leurs raisonnements et par la sainte onction de la parole de Dieu. Aussi vit-on dès le 20 du mois tant de pénitents accourir à leurs pieds qu'on ne leur laissait que le temps strictement nécessaire pour prendre un peu de nourriture et un moment de repos. Le 12 décembre eut lieu ensuite la belle et touchante cérémonie de la communion des enfants, et le 22 celle de la communion des adultes des deux sexes, laquelle dura plus de deux heures, outre le temps employé au saint sacrifice de la messe et au sermon qui l'accompagna. Après cela, j'eus la satisfaction d'assister, à cinq heures du soir, à une procession expiatoire entremêlée de sermons d'une force si persuasive que tous les auditeurs en étaient frappés, surtout au moment où les saints prédicateurs joignant l'exemple à la parole traversèrent tout le village, chargés d'une lourde croix, la tête couverte de cendres, et le front ceint d'une couronne d'épines piquantes. Oh! qui n'aurait été ému à un pareil spectacle? On vit une infinité de personnes les imiter dans cet acte de pénitence; c'était une scène religieuse d'une grandeur incomparable. Le lendemain on célébra un service solennel pour le repos des âmes du purgatoire, et tous

les dimanches qui suivirent les quinze jours de prédications non interrompues, il continua à y avoir à la messe paroissiale des instructions et des sermons, avec de nombreuses communions, et chaque fois le chant du *trisagion* en l'honneur de la Très-Sainte Trinité; le reste de la semaine ces vénérables Missionnaires confessaient sans interruption ni repos, jusqu'au 12 janvier courant, jour où la sainte mission fut close, après deux mois de durée, par l'érection d'une croix majestueuse sur un piédestal dressé en souvenir perpétuel d'un si grand bienfait du ciel.

C'est ici le lieu de parler de la conduite que tinrent ces véritables imitateurs du Dieu crucifié, car c'est surtout par leur exemple qu'ils ont conquis nos âmes en les portant à la vertu, à la concorde, au pardon des injures. On ne les trouvait jamais que dans le temple, occupés tantôt à célébrer le saint sacrifice de la messe, tantôt à prêcher les excellences de notre sainte religion catholique, qui lie si bien l'homme à Dieu que par elle il le voit manifester ses perfections, et peut lui rendre des adorations dignes de sa majesté infinie. Après leur avoir laissé prendre un peu de repos, on les poursuivait jusque chez eux dans les quelques moments qu'ils y passaient, pour déposer à leurs pieds le fardeau de ses fautes. On leur avait fait quelques dons en argent, mais ils les demandèrent pour qu'ils servissent à embellir notre église et à la pourvoir d'ornements sacrés. Ces sommes servirent en outre à élever une grande pyramide au haut de laquelle on plaça une belle croix, monument de la mission. En un mot dans les deux mois qu'ils ont demeuré parmi nous, ils nous ont comblés de tant de biens spirituels qu'il en restera un éternel souvenir.

C'est pourquoi profondément touché de tout ce qu'a fait à Camataqui une si sainte mission, j'en rends en mon nom et en celui du peuple que j'ai l'honneur de gouverner, de vives et sincères actions de grâces au Maître Souverain de l'univers, puis à Votre Révérende Paternité et à Votre Vénérable Communauté de fils de St François, en suppliant le R. P. Gardien, à qui je m'adresse, de vouloir bien communiquer à ses religieux cette expression cordiale de ma reconnaissance sans bornes. Plaise à Dieu de conserver encore de longues années Votre Révérende Paternité!

Joseph-Frédéric Avila,
Syndic de Camataqui.

Au Révérend Père Alexandre Hercule de Solero, *Gardien du Collége de la Propagande de Tarija*

Camataqui, 13 *janvier* 1862.

Révérend Père,

Puisque le Dieu que nous adorons a daigné jeter un regard de miséricorde sur le triste état des habitants de Camataqui, en faisant répandre la semence de l'Evangile sur notre sol, où avaient germé maintes erreurs que déracinèrent les saints ministres qui nous l'apportèrent, je crois de mon devoir de vous dire quelques mots sur les résultats de la mission séraphique que nous ont donnée vos fils, les Pères Athanase Montanari, Athanase Berardi et Thomas Marie Gallo.

Arrivés ici le 11 novembre dernier, ils eurent à peine touché notre sol qu'ils commencèrent à exercer leur ministère apostolique en criant au nom du Seigneur : « Préparez les voies au Dieu d'Israël; redressez ses sentiers; faites de dignes fruits de pénitence; car déjà la cognée est à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

A ces accents toutes les consciences souillées par l'iniquité s'ébranlèrent, tous les pécheurs versèrent des larmes de douleur et dans tous les cœurs commencèrent à germer des pensées de salut et de repentir, des propos de changer de vie, en sortant du chemin du mal et en revenant à l'amour du Dieu crucifié pour la rédemption des hommes.

Et l'ardente charité des excellents religieux se déploya dans ce saint apostolat sans relâche ni interruption, du 17 novembre jusqu'au 1er du mois suivant.

Et comme notre auguste religion, née au pied de la croix, s'est propagée sur la terre, non par la terreur des armes, mais par la persuasion et la charité, ces hérauts évangéliques, pleins de cet esprit du catholicisme, se sont attachés avant tout à dissiper les ténèbres de nos intelligences en les éclairant par les lumières de l'Evangile dans des instructions où ils traitèrent avec une clarté admirable les points les plus importants de la doctrine chrétienne relativement à la sainte confession.

Indépendamment des instructions de chaque soir, nous avons entendu des sermons pleins d'énergie et de pathétique qui ont fait briller à nos yeux les grandes vérités concernant les der-

nières fins de l'homme et les devoirs de quiconque professe notre religion.

Et comme la persuasion est l'âme de pareils discours, l'orateur en s'adressant au cœur de son immense auditoire, en excitait les sentiments et les affections à un point tout-à-fait extraordinaire, de sorte qu'il s'opérait dans les consciences une véritable transformation, qui les faisait, pour ainsi dire, passer de la terre au ciel. Aussi n'y eut-il personne, même parmi ceux qui étaient plongés dans la fange du péché, qui ne se réveillât ou qui ne fondît en larmes amères de pénitence, auxquelles succédaient bientôt des larmes de joie, telles qu'on éprouve le besoin d'en verser quand on se sent remis en possession de la grâce et de l'amitié de Dieu.

C'est ainsi que les pécheurs que la prédication appelait à participer aux délices spirituelles, fuirent les sentiers du mal semés de fleurs, qui conduisent à la perdition, et entrèrent dans les sentiers étroits, couverts de chardons et d'épines, en entonnant sur la harpe de David ces hymnes d'allégresse vraiment chrétienne, et ces psaumes brûlant de l'amour divin, et ces tristes chants de douleur et de repentir qui ont rendu si célèbre le nom du saint roi d'Israël.

A la prédication de la parole de Dieu se joignait l'administration du saint sacrement de la Pénitence dans lequel par la vertu de cette formule ineffable et mystérieuse : *ego te absolvo*, le malheureux pécheur échappe au joug insupportable du péché; et il est certain que la grâce qui vient du Dieu tout puissant, pouvait seule donner à nos Missionnaires la force et la patience nécessaires pour obtenir ces résultats.

L'admirable spectacle! On voyait les habitants des environs accourir par troupes, afin de laver leurs consciences dans le sang de l'Agneau et répandre des torrents de larmes au souvenir de leurs fautes, et faire de dignes fruits de pénitence qui devaient leur mériter une récompense éternelle.

Cet enthousiasme religieux pour la pénitence manifesté par le peuple a produit une grande et vive joie dans le cœur de ces saints serviteurs de Dieu, parce qu'il leur prouvait qu'ils recueillaient des fruits abondants dans la vigne du Seigneur, et que la parole qu'ils semaient n'était pas tombée le long du chemin ou sur les pierres ou au milieu des épines, mais bien dans la bonne terre, où elle avait poussé à merveille.

La communion générale des enfants des deux sexes eut lieu le 12 décembre; et une pieuse et touchante exhortation, prononcée quelques minutes avant que le pain des anges se fit pour la première fois l'aliment de vie de ces jeunes êtres, sur les lèvres desquels ne se trouve ni mensonge ni malice, a pénétré leurs cœurs d'une dévotion tendre, mêlée à une sainte crainte et à une vénération profonde envers Jésus-Christ caché dans l'Eucharistie. C'est ce qu'on voyait bien à la modestie de leurs regards, à leurs mains croisées sur la poitrine, dans toute leur attitude, par leur silence et par le temps que dura leur action de grâces. Ce jour là, les prières de l'innocence montèrent en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu; car Dieu se plait à écouter les prières des humbles et des petits.

Mais un pareil bonheur était réservé non-seulement à ces tendres enfants, mais encore à leurs parents et à tous les adultes des deux sexes. En effet, la voix de nos apôtres les appelait et les invitait tous indistinctement à une communion générale pour le 22 du même mois, et tous, il faut le dire, s'empressèrent de s'asseoir à la table préparée pour les noces du céleste époux; personne ne s'abstint, tous accoururent pour manger le pain eucharistique; tous offrirent à Jésus leur âme comme demeure. Aussi tous s'abreuvèrent-ils ce jour là au torrent des voluptés divines et restèrent-ils comme enivrés d'une sainte extase dans la contemplation de la Jérusalem céleste.

Vers le soir de ce saint jour, les sons prolongés, lugubres et plaintifs de la cloche préparèrent les fidèles à faire dans un esprit de dévotion et d'humilité une procession expiatoire. Soirée terrible pour le pécheur impénitent, soirée consolante et sublime pour le pécheur repenti! Les Missionnaires sortent de leur hospice; le peuple se presse autour d'eux; on invoque en présence de Dieu les lumières de l'Esprit Saint; on implore la protection de l'auguste Reine des cieux; puis on entend retentir du haut de la chaire de vérité une voix forte, qui résonnant dans toute l'enceinte du saint temple, crie « *Pénitence!* » Ce mot, qui prend vie dans les exemples de pénitence donnés par les saints ministres eux-mêmes, encourage les auditeurs à s'humilier sincèrement, excite dans leur âme une sainte et salutaire terreur, tire de leurs yeux des torrents de larmes, et les porte au repentir. Il était sept heures du soir, quand le peuple se mit en rang, afin de parcourir processionnellement les rues du

village. Le ciel était couvert d'épais nuages, de sorte qu'une pleine nuit régnait sur la face de la terre; c'est dans cette obscurité que s'avançaient les trois Missionnaires, précédés d'une image du Christ (l'*Ecce homo*) entre deux cierges qui ne jetaient qu'une faible clarté, pâle et mélancolique, propre à rendre ce spectacle encore plus solennel. Le peuple les suit, les hommes portant de lourdes croix, les femmes marchant à pieds nus; celles-ci ferment la pieuse procession, chantant alternativement avec les hommes les Litanies des Saints qu'on entendait au loin, parce qu'elles étaient répétées par l'écho des montagnes voisines. De temps en temps, lorsque ces chants eurent cessé, on entendait la voix des Missionnaires appeler de nouveau les pécheurs à la pénitence. A ces accents les sentiments assoupis se réveillaient, les saints désirs s'enflammaient et les fidèles éclataient en de tels sanglots que les pierres mêmes devaient en être touchées.

Sous l'impression de ces mille sentiments divers, mais tous également saints, le peuple élevant la voix, se mit à interrompre les paroles des ministres sacrés, pour s'écrier lui-même : « Oui, pénitence, pénitence! » Alors les sanglots et les gémissements redoublèrent et retentirent de toutes parts; alors le sol fut baigné des larmes abondantes du pécheur humilié et contrit.

Ce fut là un moment vraiment sublime que celui où la pensée de l'éternité triomphait de celle du monde, l'esprit de la chair, la vertu des passions, la grâce du Fils de Dieu des puissances de l'enfer.

Enfin, la croyance à la communion des saints fit célébrer le 23 un service funèbre solennel avec une messe chantée pour le repos de ces âmes qui bien qu'héritières du Paradis, amies de Dieu et épouses de Jésus-Christ, sont encore retenues pour se purifier dans la prison du Purgatoire, jusqu'à ce que, comme les fils de Lévi, elles aient payé le reliquat de leur dette à la justice divine. Un discours pathétique, prononcé après la célébration solennelle du saint sacrifice, excita en leur faveur la compassion du pieux auditoire, surtout ces paroles du saint évêque d'Hippone, citées par l'orateur dans sa péroraison : Priez pour les défunts, afin que, lorsqu'ils seront dans le ciel, ils ne manquent pas de prier et d'intercéder pour vous. Ils ne cessent de crier, parce qu'ils se trouvent au milieu des tourments et qu'il y en a peu

qui leur répondent; ils gémissent, et il n'est personne qui les secoure et les console. Quelle cruauté! quelle inhumanité! Ceux qui pendant leur vie aimaient à souffrir pour nous, nous adressent continuellement leurs supplications, et nous ne nous empresserions pas de leur porter secours! » Le sermon fut suivi du chant des absoutes entonnées autour du catafalque; puis, les prêtres terminèrent la cérémonie funèbre en demandant au Dieu de la paix le repos éternel pour ces âmes destinées au ciel.

Une seconde communion générale eut encore lieu le 12 janvier 1862, à la grande satisfaction de beaucoup de fidèles auxquels il n'avait pas été donné de s'approcher de la sainte table dans la première.

C'est par là que nos saints Missionnaires terminèrent leurs rudes travaux apostoliques. Ils y mirent le sceau, en portant devant le temple, avec l'aide des principaux assistants, une majestueuse croix qu'ils érigèrent comme un monument éternel du bien qui avait été opéré et un souvenir des résolutions qui avaient été prises de rester fidèle au Seigneur.

Mais cette croix sur laquelle on lit : *Mission de* 1861 *donnée par les Pères Missionnaires de Tarija*, sera aussi pour les générations futures un témoignage de la charité infatigable et du zèle apostolique de ces véritables fils du Père Séraphique, et des grandes et admirables conversions qu'a opérées leur prédication fécondée par la grâce divine!

O reconnaissance, élève-toi au-dessus de la poussière des vanités mondaines, déploie tes ailes et faisant entendre ta voix par toute la terre, loue et bénis les noms des Révérends Pères Thomas Marie Gallo, Athanase Berardi et Athanase Montanari! Oui, que ces noms soient vénérés en tout temps et en tout lieu, et que la mémoire des bienfaits que nous avons reçus par notre réconciliation avec le ciel ne s'efface jamais de nos cœurs!

Et vous, digne supérieur de cette Sainte Communauté, pere, maître et guide de ces vertueux cénobites, agréez ce témoignage de notre sincère gratitude. Le bienfait dont nous vous sommes redevables est grand, et nous en garderons, nous vous le jurons, un éternel souvenir.

Le Prieur de Camataqui,
JEAN BAPTISTE BALDIVIESO.

VI.

HERZÉGOVINE.

Rapport du P. André Saravanja, *Missionnaire apostolique en Herzégovine, sur l'état de la mission Franciscaine en ces contrées.*

Le culte catholique jouit aujourd'hui, grâce à Dieu, d'une beaucoup plus grande liberté qu'auparavant, parce que le gouvernement le protège, quoique faiblement, par principe de politique, contre le fanatisme toujours vivace des Turcs indigènes, qui n'épargnent aucun effort pour empêcher qu'on bâtisse des églises et qu'on obtienne une véritable amélioration de ces contrées.

La population catholique de ce vaste vicariat apostolique est desservie uniquement par des missionnaires Franciscains Mineurs Observantins, tous nés dans le pays, pauvres au milieu d'un peuple extrêmement pauvre, et l'on pourrait même dire misérable.

Ils sont néanmoins parvenus à construire au centre de la province, avec les offrandes de pieux bienfaiteurs, un couvent (commencé en 1846) auquel ils ont joint une église, malheureusement trop petite pour contenir la foule qui y accourt aux cérémonies religieuses. On n'a pu la bâtir plus grande à cause du firman donné par la Sublime Porte en 1841, lequel en fixait l'étendue, sans qu'il fût en aucune façon permis de la dépasser. Ce couvent est la demeure du Custode de la province, ainsi que d'autres prêtres attachés à la mission et de prêtres vieux et infirmes, ou même de jeunes prêtres, non encore chargés du ministère apostolique. On y entretient, en outre, plus de vingt jeunes gens qui montrent de la vocation pour l'état religieux et qui serviront plus tard de missionnaires dans leur patrie. On les y reçoit de 12 à 14 ans et on les y instruit, à partir des premiers rudiments de lecture et d'écriture (il n'y a point d'écoles dans le pays) jusqu'à la philosophie. Dans le cours des études, le couvent pourvoit à tous leurs besoins, sans jamais recevoir un seul florin de qui que ce soit; l'unique ressource de la maison consiste dans les modiques offrandes qui se recueillent à cette fin sur le territoire de la Custodie, et dont le chiffre a considérablement baissé par suite de la

pauvreté croissante de la population catholique. Cette pauvreté s'est accrue 1° par les services rendus à l'armée turque sans dédommagement convenable dans la guerre contre le Montenegro, qui a duré près de cinq ans; 2° par les impôts les plus injustes, répartis au gré des Turcs, toujours hostiles aux chrétiens; 3° par les travaux ordinaires et extraordinaires exécutés sur les routes carrossables que les Turcs n'ont commencé à construire qu'après quatre siècles de domination, et auxquelles ils n'ont employé en Herzégovine que les paysans; 4° par les corvées arbitraires imposées aux pauvres agriculteurs chrétiens par leurs agas; 5° parce que les chrétiens ont été dépouillés de leurs armes, maintenant possédées par les Turcs, bien que ceux-ci se soient si souvent révoltés contre leur propre souverain, tandis que ceux-là lui sont toujours restés très-fidèles; 6° par la longue et désolante sécheresse qui a rendu leurs champs stériles; 7° par la peste qui a exercé de tels ravages parmi leurs bestiaux que des villages entiers n'en avaient plus; 8° par les innovations continuelles introduites dans les lois du gouvernement relatives à l'organisation civile, aux droits des sujets, à la liberté individuelle et à la liberté du culte. Trop souvent elles ne sortent aucun effet parce que l'autorité qui les promulgue ne sait leur donner aucune sanction. De là vient que les Turcs indigènes, irrités de ces innovations, en veulent de plus en plus aux chrétiens, et déchargent leur haine cruelle principalement sur les paysans de notre royaume.

Voilà pourquoi la Custodie des missionnaires Franciscains, dépourvue des moyens absolument nécessaires pour assurer pendant tant d'années une éducation convenable à ces jeunes gens, les envoyait jusqu'ici en Italie, où ils recevaient l'accueil le plus charitable et où ils étaient entretenus par les provinces locales de l'Ordre comme s'ils en eussent été les propres fils. Puis, lorsqu'ils avaient terminé les études propres à des missionnaires, ils s'en retournaient aussitôt dans leur patrie au service de la mission, comme ils s'y engageaient par serment dans leur profession. Mais aujourd'hui qu'un pareil bienfait leur manque par suite des tristes vicissitudes que supportent les ordres religieux dans la péninsule italienne, il est facile de comprendre que cette mission est menacée des plus graves préjudices. D'autant plus que la Custodie de l'Herzégovine, ayant été détachée par le pape Grégoire XVI de sainte mémoire de la

province de Bosnie, avec laquelle elle formait auparavant une seule famille, cessa par là même de profiter de la libéralité insigne de Joseph II, empereur d'Autriche, qui avait entièrement pourvu à l'entretien de trente-quatre religieux, élèves du vicariat apostolique et de la province de Bosnie. Néanmoins, quand eût cessé en 1852 la tyrannie cruelle et persécutrice d'Ali-pacha, Rizvan-begovic, qui pendant dix-neuf ans opprima les pauvres chrétiens d'une manière inouïe, les missionnaires Franciscains bâtirent deux églises, aidés à cet effet par la générosité de la famille impériale et royale d'Autriche et par la charité des habitants de Trieste, dont ils sollicitèrent les secours pour pouvoir achever le couvent et l'église de Siro-kibrig; il faut joindre à ces ressources le produit d'une quête en divers lieux de l'Italie, qui mérite toujours bien des œuvres catholiques. De plus, Mgr le vicaire apostolique voulut bien consacrer au même objet les 500 écus montant des offrandes pour la mission qu'il avait reçues de l'étranger. Les missionnaires ont aussi construit sept résidences ou presbytères nouveaux, et en ont réparé cinq de fond en comble, travaux considérables, si l'on pense aux très-faibles subsides que fournit en cette occasion l'étranger : ils consistèrent uniquement en 50 florins que donna l'œuvre de la Propagation de la foi, établie à Lyon, et qui ne servirent qu'à la bâtisse de la maison des missionnaires au grand village de Gabela. De même, 100 autres florins, dûs à d'autres pieux bienfaiteurs, furent dépensés pour la construction de l'église (jusqu'à présent la seule véritable église) de S[t] Etienne, premier martyr, à Gorica. Mgr le vicaire apostolique se bâtit ensuite, avec d'autres offrandes, une maison épiscopale, ainsi qu'un oratoire sur le plateau de Mostar.

Les maisons religieuses munies de petites chapelles, élevées jusqu'ici par les missionnaires, sont au nombre de 14. Ces chapelles, dont quelques-unes peuvent contenir environ 40 personnes, se trouvent toutes au rez-de-chaussée et presque cachées, comme au temps des persécutions des Turcs. Les religieux y célèbrent la sainte messe, y conservent l'Eucharistie et y remplissent les autres fonctions ecclésiastiques. C'est ici le lieu de dire qu'avant la liberté du culte accordée aux chrétiens, les Franciscains avaient fait bâtir de petites églises souterraines en pierres sèches, couvertes de paille et de bois sans autre ressource que les offrandes faites par les pauvres catholiques

de la mission et leurs propres épargnes ; car ils se privaient même d'une partie du nécessaire pour avoir un lieu, quel qu'il fût, où ils pussent célébrer les mystères du Très-haut.

Mais malgré tant de sacrifices, dans la plupart des lieux dépendants de la mission, on célèbre encore le divin sacrifice sous les arbres, dans des grottes, près de fenils, ou à découvert, et pendant l'hiver, dans de sales étables d'animaux, où les catholiques accourent en grand nombre, de 3, 4, 5 et 6 lieues de distance, souvent à pieds nus par des chemins scabreux et difficiles, sans se soucier ni des dangers des forêts, ni de l'intempérie des saisons, tantôt froides, tantôt très-chaudes. Puis, quand ils sont arrivés, on les voit en plein air, sous les rayons d'un soleil brûlant, ou à genoux sur la neige, assister à la sainte messe et entendre la parole de Dieu, vraiment avec la foi et la piété des chrétiens de la primitive Eglise.

Cette malheureuse mission compte actuellement 43 prêtres Franciscains, tous natifs du pays, outre 2 autres qui ont été appelés à Rome comme professeurs de théologie, 5 qui étudient dans la même faculté en Italie, 9 élèves aussi de théologie qui restent dans diverses provinces de l'Ordre et 4 élèves de philosophie, 5 clercs novices, 2 frères lais profès catéchistes et 12 jeunes séculiers, déjà séminaristes se livrant aux études ecclésiastiques avec l'intention de revêtir la bure franciscaine. On y trouve environ 45,000 catholiques.

Maintenant voici les principaux besoins de cette mission.

1° Bâtir le plus tôt possible un séminaire distinct du noviciat, ou couvent religieux, pouvant contenir 36 séminaristes à y élever convenablement. Car il est impossible de tenir les jeunes gens entassés dans les étroites cellules du monastère, où ils devraient manger, dormir et étudier ensemble, souvent au grand préjudice de leur santé, sans pouvoir faire aucun progrès, soit dans leurs études, soit sous le rapport de leur éducation et de la piété. Il faudrait ensuite qu'il fût alloué à ce Séminaire un large subside, qu'on pourrait obtenir en partie de l'œuvre de la Propagation de la foi de Lyon ; car ces jeunes gens ont déjà participé aux généreuses aumônes de cette œuvre. Je dois l'avouer avec douleur, sans un pareil Séminaire, la mission entière court grand risque de se trouver bientôt dépourvue d'un nombre suffisant de pasteurs, et déjà le manque s'en fait sentir pour les raisons ci-dessus énoncées. D'ail-

leurs cet établissement pourrait encore aisément servir à la mission apostolique voisine de Trebinje.

2° Construire pour le moins, 10 autres résidences ou presbytères, de sorte qu'à l'avenir les pauvres catholiques ne soient pas obligés de faire 3, 4, 5 et jusqu'à 6 lieues, dans de mauvais sentiers, seulement fréquentés par les chèvres, s'ils veulent recourir au missionnaire dans leurs nécessités religieuses, surtout aux dernières heures de la vie ou lorsqu'il s'agit de faire baptiser les nouveaux nés; encore ces courses deviennent-elles parfois impossibles, surtout en hiver, à cause des neiges, des torrents, des fleuves, tellement grossis, qu'on ne saurait les passer, même à cheval.

C'est dans ce but que les Missionnaires Franciscains ont cherché et sont parvenus à acquérir des Turcs, bien qu'à un prix très-élevé, trois emplacements convenables avec les aumônes de l'œuvre de la Propagation de la foi de Lyon et d'autres pieux bienfaiteurs. En outre, après bien des dépenses et des difficultés, on a racheté, avec l'aide du gouvernement turc un terrain précieux près de la fontaine de Cerin à Brotnjo. La tradition rapporte que là se trouvaient anciennement l'église et le couvent de *tous les saints*. Au printemps dernier trois prêtres s'empressèrent de s'établir à Cerin, à Ljuti Dalac, près de Blato de Mostar et à Suica; ce sont eux qui travaillent à préparer les matériaux destinés à la construction des résidences dont l'on a besoin, comptant sur les secours des fidèles charitables, ils n'ont du reste, point eu jusqu'ici d'autre ressource que celle-là, pour toutes les bâtisses et les améliorations qu'ils ont faites, depuis que la Custodie de l'Herzégovine a été détachée de la province de Bosnie.

3° Des églises, fussent-elles couvertes en paille, sont nécessaires dans plus de deux cents villages habités jusqu'à présent par des catholiques, dans les cinq villes du pays, il faut qu'elles soient, ainsi que la cathédrale, proportionnées autant que possible, à la population qui habite ces villes et qui depuis quelques années augmente d'une manière étonnante; de là vient que les religieux ont commencé, pour la commodité des fidèles, à rendre leurs résidences stables. On y a besoin aussi d'ornements sacrés; mais en en achetant avantageusement de vieux, on pourrait provisoirement s'en contenter. Je ne parle pas des cloches, parce qu'elles ne sont pas aussi nécessaires que les ornements. Nous en possédons, du reste, déjà trois, dont deux nous viennent de

pieux bienfaiteurs de l'empire d'Autriche, toujours si charitable.

4° Ouvrir, au moins dans quatre villes, des écoles catholiques nécessaires pour l'instruction de la jeunesse catholique, afin de la soustraire au danger auquel l'exposent les écoles slaves schismatiques, ouvertes presque partout au grand préjudice de notre religion. Nous en avons à Mostar une petite qu'on a établie à l'aide des secours fournis par le gouvernement Autrichien, et où depuis douze ans les religieux missionnaires font gratuitement la classe. Dans la même ville le gouvernement Ottoman a récemment ouvert une école de langue turque et d'autres parties d'enseignement purement profane; il y paie le professeur et donne les livres nécessaires à la jeunesse catholique.

L'année dernière Sa Majesté le grand Sultan a encore daigné nous faire don à Mostar d'un beau terrain, suffisant pour y élever l'église cathédrale, et il y a joint cette année 25,000 piastres turques (sur lesquelles toutefois nous n'en avons jusqu'ici touché que 7 mille) pour les premières dépenses. Nous entrâmes aussitôt en possession de ce terrain, et la première pierre de cet édifice, qu'on réclamait à Mostar depuis 400 ans, fut solennellement posée, en présence des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, ainsi que des consuls des puissances catholiques; mais cette pierre attend encore l'achèvement de l'entreprise, au grand scandale des Turcs eux-mêmes qui nous croient abandonnés des catholiques nos frères, et à la grande joie des schismatiques qui sont sur le point de terminer leur imposante cathédrale dans la même ville.

S. E. le Ministre des affaires étrangères de France ayant appris que le sultan nous avait concédé un terrain pour la construction des écoles et de l'église, s'empressa de nous allouer gracieusement un subside de 10,000 francs. Il est vrai que ce terrain ne suffirait pas pour les deux objets dont il s'agit; mais il se trouve à côté trois maisons turques à vendre, avec des jardins spacieux entourés de murs, et de l'eau pouvant servir aux irrigations. Ce serait un emplacement excellent pour les écoles, dont le besoin se fait si vivement sentir; on l'obtiendrait maintenant pour 3600 florins; mais le prix en augmentera si l'on ajourne l'acquisition, de sorte que nous ne serons plus capables de la faire, comme, du reste, nous n'en serions pas capables aujourd'hui sans l'aide pieuse de nos généreux bienfaiteurs.

En cet endroit on pourrait, outre les écoles, bâtir plus tard

commodément un hôpital, dont nous ne saurions nous passer; car très-souvent nos pauvres catholiques, privés de toute assistance, meurent en désespérés sous le toit des maisons turques, où parfois les missionnaires ne peuvent pénétrer pour administrer les derniers secours de notre sainte religion.

Par tout ce qui précède chacun voit clairement quels immenses avantages produirait en peu de temps un séminaire si indispensable et réclamé par toute la mission. Car la nation entière en profiterait, même sous le rapport des progrès matériels, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, toutes choses si nécessaires; il est bien entendu que les Missionnaires surveilleraient avec une sollicitude toute spéciale la marche de ces progrès, eux qui jouissent ici à présent de l'estime universelle, et qui ne cessent de travailler à policer le peuple et à adoucir les Turcs. Qui sait s'ils ne réussiraient pas même à ramener leurs compatriotes du schisme si funeste de Photius? Oh! quel bien produirait un pareil séminaire, surtout dans une province, où l'on construit en ce moment la route qui unira le Danube à l'Adriatique! En outre, il servirait à abaisser l'orgueil de ceux que sépare de nous le schisme oriental, et qui nous montrent un dédain insupportable, parce qu'ils ont déjà bâti huit églises, et qu'en ce moment même ils en construisent encore quatre autres, avec le secours du czar et de ses sujets. C'est aussi sous ces puissants auspices que des écoles tant pour les garçons que pour les filles ont été fondées à Mostar et ailleurs.

Telle est, en peu de mots, mon bon Père Marcellin, la triste situation des Missions Franciscaines et des chrétiens de l'Herzégovine; il est bon qu'elle soit connue des pieux lecteurs de vos *Annales*, afin qu'ils y compatissent, et que dans leur charité ils viennent par leurs aumônes et leurs prières en aide à un peuple héroïque, qui lutte depuis quatre siècles contre la cruauté musulmane pour conserver la foi de ses pères, et qui aujourd'hui plus que jamais court risque de se voir accablé, si la divine Providence ne la secourt pas dans ses malheurs.

Fr. André Saravanja,
Min. Obs. Miss. apost. de l'Herzégovine.

Trieste, ce 15 mars 1864.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

AUSTRALIE.

Nous annonçons avec douleur la mort de l'Illustrissime Mgr Patrice Bonaventure Georghecan, Min. Obs., sacré évêque (le 15 avril 1859) d'Adélaïde en Australie, où il a opéré un bien immense; nous comptons entrer à son sujet dans quelques détails, dès que nous en aurons reçu assez pour faire brièvement sa biographie.

ALBANIE.

Notre jeune confrère Leonard Martin de Greci, Obs. de la province de Sant' Angelo dans la Pouille, d'origine italo-albanaise, qui se prépare en ce moment aux missions dans notre collége de St Barthélemi en l'île, nous envoie les deux sonnets suivants, que nous publions dans les *Annales*, comme se rapportant au grand apôtre de l'Arménie et de l'Inde, St Barthélemi, et afin d'encourager l'auteur dans les fortes études que nous savons qu'il a courageusement entreprises sur l'histoire religieuse de l'Albanie, où il est destiné à se rendre en mission.

PREMIER SONNET.

Plaisirs, richesses, honneurs, patrie et famille, et jusqu'à ma propre personne, j'ai tout abandonné; à ma voix j'ai vu des milliers d'Indiens s'incliner devant les sublimes préceptes de la loi d'amour. — Maintenant que me faudrait-il faire? Perdre la vie au milieu de tourments et de supplices affreux pour celui qui me l'a donnée? Je suis prêt à livrer le combat suprême, et à Dieu ne plaise que le plus cruel martyre m'effraie jamais ! — Ainsi parlait avec une calme hardiesse aux bourreaux et au gouverneur de l'Arménie Barthélemi, tout prêt à sceller de son sang la foi de Jésus-Christ qu'il annonçait. — Et ces tigres à figure humaine, ces monstres plus féroces encore lui arrachèrent toute vive son enveloppe mortelle, tandis que son âme prit son essor vers les sphères célestes.

DEUXIÈME SONNET.

La meilleure partie de ton être s'est envolée dans le ciel pour recueillir une ample récompense de ses mérites, et il t'a plu de faire reposer l'autre en ce lieu : grand titre de gloire pour le Tibre! — Prosterné sur ton tom-

beau, je vénère aujourd'hui de cœur ta dépouille sacrée; ô toi, modèle de quiconque demande à t'imiter dans les fonctions et dans le zèle apostoliques! et je me transporte en esprit près de toi, là où réside le souverain Bien! — Je te salue trois fois, ô valeureux et invincible champion, véritable héros de l'Evangile, te suppliant de jeter un regard sur cette humble troupe[1]. — Ah! apprends-nous à braver les périls et la mort pour l'amour du divin Nazaréen, et accordes à l'univers entier la PAIX et un plus bel avenir.

CHINE.

Le P. RAPHAEL DE PONTECCHIO, *Révérendissime Général de l'Ordre, nous transmet la lettre suivante, où l'un de nos Missionnaires en Chine lui rend compte de son heureuse arrivée en ce pays.*

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Ce n'est qu'à Suez, au moment de partir pour l'Inde, que j'ai reçu votre lettre si consolante et si véritablement paternelle; de sorte que je n'ai pas eu le temps de vous faire connaître, en vous répondant, le courage dont elle m'a animé, et de vous remercier, comme il convenait, d'une si grande charité. C'est de ce devoir que je m'acquitte aujourd'hui tout en vous rendant brièvement compte de mon voyage. Nous partîmes de Suez, au nom du Seigneur, le 28 avril, sous l'habit Franciscain, que nous dûmes ensuite échanger, à Aden, contre des habits séculiers à cause de la chaleur qui était insupportable; nous le reprenions néanmoins de temps en temps sur le bâteau à vapeur, et aussi dans les différents ports où nous célébrions la messe. Mais au delà de l'Egypte, il n'est plus connu que des Européens, et il est fort incommode de le porter. Après avoir mouillé à divers ports, où nous nous arrêtions pour prendre des provisions, nous abordâmes heureusement à Saigon, station française en Cochinchine, et nous y restâmes huit jours. L'amiral qui y réside donna ordre au commandant de notre frégate de se rendre directement à Shang-Hai, sans toucher à Hong-Kong. Ces dispositions nous affligèrent vivement; car nous savions que le P. Procureur se trouvait en cette dernière ville. Mais que faire? Il nous parut que le seul parti à prendre était d'obéir, en nous abandonnant entièrement entre les bras de la Providence, et en vérité nous n'avons pas eu lieu de nous en repentir. En effet, huit jours après, c'est-à-dire le 17 juin, nous arrivâmes à Shang-Hai, et dès la première soirée les Pères Jésuites nous offrirent une gràcieuse hospitalité. Bientôt ils nous firent une bien agréable surprise en nous apprenant que la route que nous avions suivie nous avait rapprochés de cinq ou six jours de notre mission, et que notre Procureur avait à Shang-Hai un correspondant dans la personne d'un P. Lazariste près du-

[1]) Des religieux du collége de S[t] Barthélemi en l'île.

quel nous demeurions, et qui nous faciliterait le reste de notre voyage. Le bâtiment qui nous transporta s'appelait la *Sarthe;* nous y fûmes parfaitement traités, respectés de tous, et abondamment pourvus de tout ce dont nous avions besoin pour la nourriture et le repos. Nous n'avons jamais eu la mer mauvaise, pas même un seul jour, et dans tous les lieux de débarquement où nous nous présentâmes aux missionnaires catholiques, nous avons reçu de tous une hospitalité si cordiale, que nous en étions confus. Je ne sais quand nous partirons d'ici, mais ce sera probablement bientôt, et j'espère que le Seigneur m'accordera la grâce de me faire arriver au terme de mon voyage, d'où je ne manquerai pas au devoir de vous en envoyer la relation. En attendant, je vous prie, Révérendissime Père, de me recommander chaque jour au bon Dieu et à sa Très-Sainte Mère, afin qu'ils me fassent la grâce d'accomplir la volonté divine. En outre, je vous prie d'offrir mes hommages au T. R. P. Frediano Pardini, procureur général, et de lui dire que quand je serai à mon poste, je l'informerai de la mort de l'excellent Père Sandrini. Enfin je vous demande la bénédiction séraphique et je me dis avec le plus profond respect,

De votre Paternité Révérendissime le très-dévoué fils en J.-C.

FR. AIMÉ PAGNUCCI, *Min Obs.*, *Miss. Apost.*

Shang-Hai en Chine, de la Procure des Lazaristes, ce 19 *juin* 1864.

RECHERCHES SUR LA PALESTINE.

§ I.

DESCRIPTION DE JÉRUSALEM.

Cette cité illustre, qui fut le siége du royaume d'Israël et le berceau de la Rédemption, tient le premier rang dans les fastes de l'histoire ecclésiastique, et semble par sa situation naturelle étaler à la fois en un point au regard philosophique du voyageur attentif toutes ses nombreuses infortunes. Elle occupe encore l'espace des monts Moria, Sion, Acra et Bezeta; elle s'étend encore du midi au nord en face du mont des Oliviers sous un aspect imposant et magnifique; elle est encore la reine de la Judée; mais on n'y voit plus ni le temple fameux de Salomon, ni le palais des Hérodes, ni les cinq tours colossales et les murs superbes qui l'entouraient. Aujourd'hui tout est misérable, tout retrace la catastrophe qu'a causée le glaive dévastateur des infidèles, la réalisation de la terrible prophétie du Sauveur, un ensemble de grands souvenirs, le tableau informe d'une longue suite de siècles, où l'on retrouve à peine les vestiges de son caractère primitif, un tableau où toutes les couleurs se confondent avec les teintes de la malédiction et où quelques petits traits seulement permettent d'apercevoir l'empreinte successive qu'ont laissée des trônes basés sur l'incrédulité.

Tous visitent cette cité. Il y en a beaucoup qui viennent déposer leurs prières dans l'humble sanctuaire du tombeau du Nazaréen et s'exposent volontiers aux périls d'un voyage pénible, afin de satisfaire la ferveur de leur dévotion. Ceux-ci, entraînés par leur passion pour l'archéologie, n'y viennent chercher que des réminiscences bibliques; ceux-là, fatigués des plaisirs de la vie bruyante des villes d'Europe, se consacrent à la mort et l'attendent dans le recueillement religieux qu'inspirent ces vénérables ruines; d'autres parcourent le pays, comme des chevaux sans frein, pour donner satisfaction à ceux qui les y ont envoyés. C'est ainsi qu'on voit tous les jours à Jérusalem des pèlerins, des voyageurs, des curieux ou d'autres gens; c'est ainsi qu'on y peut observer les différentes manières de penser des différentes nations, tandis que les indigènes ne songent même pas à prendre part à un si grand mouvement et se tiennent renfermés dans leur maison, se contentant du peu de profits que leur procure un commerce stérile, froids ou plutôt stupides admirateurs de ceux qui parcourent des contrées si célèbres. Et quelles sont les propriétés des étrangers? Les plus beaux édifices présentent encore les restes de tout ce que les conquérants y ont apporté d'architecture, eux qui abattaient sans détruire, et bâtissaient ce qui leur plaisait, suivant l'esprit qui les animait; mais il n'y a aucun vestige des temps antérieurs à Adrien, rien qu'une ombre de la tour Antonia, construite par Hérode l'Ascalonite, des débris informes du prétoire de Pilate, et quelques monuments judaïques, tels que les tombeaux des rois d'Israël et d'Absalon, existent encore, comme pour laisser aux érudits le soin de chercher si l'on peut y trouver des données historiques et certaines.

L'édifice sacré du Saint Sépulcre a perdu la rare beauté qu'avait voulu lui donner le grand Constantin; et par suite des reconstructions que les fausses opinions de l'hérésie et du schisme ont fait faire par les Grecs à l'intérieur, ce n'est plus qu'un amas de bâtiments bizarres et irréguliers, dépourvus du caractère grandiose que devait avoir un temple si célèbre et si vénéré. Au parvis, au centre d'un cercle de piliers nus, sans harmonie et sans proportions, qui soutiennent une lourde coupole en pièces de bois garanties par des plaques de plomb contre les intempéries des saisons, on trouve le Saint Sépulcre placé dans le rocher où il a été creusé, et fouillé en ornements qu'y a sculptés un ciseau grossier.

On monte par un escalier rapide sur le Golgotha, où l'on voit encore le trou dans lequel a été fixée la croix; on circule par un corridor obscur autour de la grande chapelle grecque, et l'on descend dans le caveau où Ste Hélène a retrouvé l'étendard de la Rédemption; de là on pénètre dans le cloître des Franciscains, composé de cellules obscures et humides, où se tiennent quelques religieux qui s'y adonnent à une prière perpétuelle. Dans toute cette partie on n'aperçoit ni sculpture ni peinture, qu'on puisse attribuer à une main d'artiste, et il y a tels tableaux qui semblent, avec leurs

cadres dorés ou argentés, n'avoir été exécutés que par des écoliers inhabiles.

La grande mosquée du Calife Omar occupe le centre de la place spacieuse du temple majestueux décrit par Flavius Josèphe : c'est un mélange d'architecture turque et d'architecture chrétienne, de style ancien et de style moderne, qui n'a aucune physionomie artistique, mais qui s'étale avec une certaine prétention au milieu de bâtiments byzantins à demi en ruine, près des restes hérodiens de la porte Dorée, près du fossé qui rappelle la piscine probatique et près de l'église à sept nefs, aujourd'hui abandonnée, qui a été construite au temps de Justinien et dédiée autrefois à la Très-Sainte Vierge dans sa Présentation. Ce point est le plus remarquable, bien qu'il ait perdu ses titres de gloire religieuse ; c'est le plus ouvert, bien que les Musulmans seuls y aient accès ; on y voit des oliviers, des cyprès, des sureaux, sur lesquels les colombes font leurs nids, mais ce lieu n'a un charme particulier que pour le pèlerin musulman, qui vient des sables du désert vénérer le tombeau du prophète David. Là non plus il n'y a point de tableaux, parce qu'ils sont interdits par la loi étrange de l'Islam qui n'admet pas que l'homme soit représenté dans des images, parce qu'il suppose qu'au dernier jour les statues et les portraits mal faits demanderont à leur auteur l'âme et la vie que ceux-ci n'ont pas su leur donner par le génie de l'art. La tour des Pisans présente une construction informe, qui passe pour être une forteresse, munie de quelques canons presque hors de service, et privée d'engins de guerre ; elle domine toute la ville et sert de caserne à un petit nombre de soldats chargés de garder les portes. Les couvents latin, grec et arménien, sont chacun un assemblage de chambres, de salles et de préaux qu'on a peu-à-peu réunis et resserrés de plus en plus, de manière à pouvoir y loger beaucoup de religieux.

Quant aux maisons de la ville, elles sont divisées en quartiers. Les Latins habitent la partie septentrionale, les Grecs le centre et la partie occidentale, les Arméniens la partie méridionale, les Turcs et les Juifs une longue lisière à l'est. Parmi les précédents se trouvent épars çà et là les Protestants, qui ont récemment élevé une église anglicane, d'après un disgracieux plan écossais; puis les Cophtes et les Syriaques. Il y a très-peu de maisons à deux étages. La plupart des appartements sont disposés au rez-de-chaussée circulairement autour d'un préau d'une configuration variée et ils renferment plusieurs familles. Il y a des constructions byzantines, modifiées suivant le goût africain, dont l'on reconnait l'époque, mais qui n'appellent nullement l'attention; les autres ne présentent aucune trace d'art : elles sont basses, à grandes voûtes, obscures, surmontées de lourdes petites coupoles ou de terrasses unies, avec très-peu de fenêtres extérieures, et des murs construits en grandes pierres calcaires jointes par un ciment de chaux et de terre.

Tout se borne donc ici à des souvenirs historiques; les yeux ne s'arrêtent ni sur des chefs-d'œuvre de l'art, ni sur des peintures de grands maîtres,

mais ils s'égarent dans les brumes d'un horizon idéal qui disparaissent dès qu'on les regarde, et qui ne se renouvellent avec d'autres éléments que pour s'effacer une seconde fois en un clin-d'œil dans le sombre silence d'une âme frappée de terreur et de tristesse. La population s'élève à près de 30,000 habitants, parmi lesquels les Turcs vivent du produit de leurs biens, ou de leur emploi, ou de leur petit commerce, tandis que les autres sont presque à la charge de leurs coreligionnaires des pays éloignés.

Avant de commencer à observer attentivement les usages et les habitudes de ces habitants, et après avoir parlé en général de toute la ville de Jérusalem, il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails sur les monuments que nous avons nommés, ils nous aideront peut-être à mieux apprécier la manière de vivre d'une foule de gens qui, à les voir sans connaître leurs affaires, semblent vivre en ne cherchant pas les ressources du travail, soit parce qu'ils possèderaient de gros revenus, soit par paresse naturelle, puisqu'ils n'exercent aucune profession.

§ II.

LA MILICE.

Les événements de l'histoire des Califes et de l'empire Ottoman ont souvent changé les conditions de leurs institutions militaires, et suivant le progrès des siècles, elles ont pris en Turquie les règles de discipline communes aux autres pays, jusqu'au point de finir par adopter comme aujourd'hui, les ordonnances, les exercices et même la marche militaire des troupes de la plus illustre des nations civilisées, la France. Loin toutefois d'abandonner certains usages inhérents à leur genre de vie, les Turcs concilient ceux-ci et ceux-là d'une manière bizarre, pour satisfaire à la fois à ce qu'exige l'organisation d'une armée régulière et à ce que réclament les avantages particuliers et l'emploi de chaque soldat. La citadelle où est logée une partie de cette milice, est située sur le mont Sion, au haut de la ville, exposée à la bienfaisante influence des vents d'Ouest, et ce n'est certainement pas le quartier général de la garnison; car le principal corps de la force armée se tient dans le palais où se trouvait autrefois le prétoire, et les autres dans la forteresse. Un pareil manque d'équilibre a pourtant sa raison et il ne faut pas condamner à première vue ce que, si l'on a réfléchi, on doit plutôt louer. Par exemple, la tour et la royale demeure du haut de laquelle le saint Psalmiste aperçut la belle Bersabée et poussa ensuite ses cris de repentir vers le Dieu des armées; cette tour d'où le barbare Antiochus faisait précipiter les mères avec les enfants à la mamelle; ces murs contre lesquels s'émoussèrent les armes victorieuses de Godefroi, duc de Lorraine, qui plus tard servirent d'asile aux chrétiens de Pise lors des invasions des Sarrasins et protégèrent les soldats d'Ibrahim-Pacha contre les brigandages des Arabes, ces murs représentent à l'extérieur un petit fort reposant sur le marbre des constructions judaïques,

munis de fossés, d'une porte de dessin moresque avec pont-levis, d'un contre-mur avec canonnières, capable, en un mot, de résister à des attaques de guerre; mais à l'intérieur ce n'est qu'une vaste caverne. Vous vous y trouvez dans une cour rustique donnant accès à des souterrains qui sont très-solidement construits; puis il y a une espèce de salle, de style turc, à pierres jointes sans ciment, et l'on monte au sommet des tours par un escalier en limaçon à demi en ruine et rongé par le temps. Les logements militaires tombent de vétusté dans l'abandon : ce ne sont plus que des murs informes, silencieux et isolés; les casemates, les magasins, l'arsenal, se reconnaissent seulement à la trace des fondations, qui sortent à peine du sol, sur lequel des broussailles et des tas de pierres et de cailloux empêchent la liberté de la marche. Des affûts démontés d'anciens canons, des débris d'armes usées en d'autres temps, des restes d'engins de défenses, épars çà et là ou entassés dans quelques cabinets, occupent toute la place qui pourrait servir d'abri ou d'habitation. Aussi ne saurait-on y installer ne fût-ce que cinquante soldats, et c'est pour cela que le dernier guerroyeur, le vice-roi d'Egypte, a fait construire à côté de la citadelle une caserne pour héberger les troupes qu'il conduisait et leur donner un lieu de repos convenable. Il s'ensuit que le peu d'artilleurs, qu'on prend parmi les habitants de Jérusalem ou des environs, et qui, entretenus comme une garde civique mercenaire, et vêtus d'un uniforme différent de celui des artilleurs du padisha, lorsqu'ils sont en campagne, ne servent guère qu'à faire retentir les collines de la Judée du bruit de salves mesurées dans les grandes circonstances, sont les seuls hôtes du château, tandis qu'une partie de l'infanterie de la garnison occupe la maison voisine.

Mais au pied du mont Moria, là où Jésus fut traîné devant le représentant de Tibère, par cet escalier qui fut teint du précieux sang de l'Innocent, là, où se passèrent les douloureuses scènes de la flagellation, et tant d'ignominies, de calomnies et d'opprobres, on trouve, dans l'enceinte même du lithostrotos, où le Sauveur fut condamné, entre les murs de l'église construite au temps tranquille de St Jérôme et dans les galeries qui dépendaient du palais somptueux des magistrats romains, on trouve, dis-je, des quartiers disposés pour recevoir des troupes divisées en compagnies, ayant leurs propres fourriers, commandées par des officiers particuliers et pourvues de tout ce dont elles ont besoin.

Chaque aurore est saluée au bruit des tambours, des flutes et des trompettes; chaque soir on invite le peuple par le même tintamare militaire à jouir du repos. La garde est régulièrement levée et remplacée avec armes et bagages. L'exercice se fait tantôt dans l'intérieur de la caserne, tantôt en public, et les soldats tiennent à y faire preuve de propreté dans leur mise, de discipline, d'ordre et de vigueur. Les colonels et les capitaines, doués de connaissances géographiques et arithmétiques, montrent la politesse la plus

recherchée; les simples soldats sont parfaitement formés à l'obéissance et à la subordination. Dans leur costume composé de pantalons et casaque bleus bordés de filets rouges, avec un baudrier de cuir blanc et une giberne de laine rouge, avec une houppe bleue soutenue par une petite plaque ronde de laiton brillant, on leur trouve, lorsqu'on les voit armés de leurs fusils à percussion, une tournure dégagée, naturelle, militaire, telle qu'elle convient à des défenseurs de l'Etat, de sorte qu'on peut dire qu'ils forment une troupe bien organisée et de belle apparence. Mais il faut ajouter qu'ils ne savent point oublier les usages turcs; ainsi ils ôtent leurs souliers quand ils se présentent devant un supérieur, ils font leur prière en se tournant vers le sud, après s'être purifiés par une ablution; puis ils s'inclinent, se prosternent et se relèvent à plusieurs reprises sur un misérable tapis. Pendant la lune du Ramadan ils jeûnent le jour entier et sauf à se livrer la nuit sans retenue à la bonne chère et au plaisir. Aux heures de repos il y en a qui tricotent des bas comme nos bergers, tandis que d'autres s'accroupissent nonchalamment sans rien faire; ils ne se donnent pas la peine d'embellir leurs demeures ni de se procurer les aises de la vie; ils se contentent de la nourriture et de la modique paie que leur fournit le gouvernement; mais ils se montrent généreux envers les pauvres et même envers les chiens errants, auxquels ils abandonnent les restes de leur ration.

Il y a d'autres troupes, non plus d'infanterie mais de cavalerie, qui sont chargées de surveiller les routes et les villages. Celles ci n'ont pas d'uniforme, et chaque soldat équipe son cheval et s'arme comme il l'entend. Tel se couvre la tête d'une *caffie* ou morceau de soie rouge, attaché avec une corde de poil de chameau, se jette sur les épaules un manteau à raies noires et blanches, porte de grandes bottes rouges, manie une longue lance et a la ceinture garnie de deux forts pistolets, comme les Arabes du désert; tel autre, à demi couvert d'un turban blanc et vêtu d'une simple tunique de toile rouge, est armé d'une arquebuse pesante et longue à batterie de pierre. Celui-ci s'enveloppe d'une tunique de laine blanche, le cimeterre recourbé au côté. Celui-là autrement; de sorte que dans son ensemble ce corps forme une troupe qui ressemble assez à ces bédouins incommodes qui, désireux de dépouiller le voyageur, se détachent de leurs hordes errantes et se jettent sur les routes publiques comme des bêtes féroces.

On ne connait pas l'origine de cette milice; car les anciens janissaires et spahis, ainsi que les mamelouks épyptiens et tous les corps réorganisés par Soliman le Puissant, étaient des troupes destinées aux conquêtes, tandis que les soldats dont nous parlons semblent être descendus de ces mercenaires pillards qui infestaient le territoire des amis comme celui des ennemis, faisant purement et simplement le métier de voleurs, saccageant et dévastant tout sur leur passage. Cependant ils sont soumis à deux chefs responsables des actions de tous les hommes qu'ils commandent et chargés de veiller à la sûreté des voyageurs.

Il y a aussi certains agents de police, qu'on reconnait à la grande ceinture de cuir qui leur serre les reins, aux grands pistolets qu'ils y portent, au grand cimeterre qui pend à leur côté et au bâton sur lequel ils s'appuient; ceux-là conservent le nom de janissaires; mais ils ne sont point, comme les janissaires, pris parmi de jeunes esclaves, puis enrôlés par force au service militaire, distingués par un bonnet de feutre blanc et souvent disposés, comme les prétoriens de Rome, à des mouvements séditieux : ce pourquoi ils ont mérité d'être détruits par le sultan Mohmoud; ce sont au contraire des serviteurs si fidèles que les dignitaires étrangers et les ambassadeurs en tiennent quelques-uns près d'eux par honneur et pour leur sûreté.

Tous ces militaires ne diffèrent des habitants que par leur emploi; ils vivent, du reste, comme ceux-ci, et entretiennent chacun sa famille de la même manière que les paysans de la Palestine. De là vient que les hommes de l'infanterie régulière et de l'artillerie dépendent des chefs supérieurs de l'armée, tandis que les cavaliers et les fantassins irréguliers obéissent à tout ce que leur commande le pacha, qui est un gouverneur civil, et a recours à la force armée dans toutes les circonstances où il le juge à propos. C'est ainsi que règnent l'ordre et la sécurité, et toutes les fois qu'on demande justice ou protection, on peut être sûr de l'obtenir des autorités compétentes.

Voyons maintenant ce que sont les musulmans de nos jours.

§ III.

LES MUSULMANS.

On a vu plusieurs fois dans la suite des siècles des hordes de barbares devenir les maîtresses des plus grands royaumes, et retomber bien bas ceux qui étaient arrivés au plus haut degré de l'humaine grandeur. L'empire de Osmanlis s'était développé en s'étendant du centre de la Tartarie, comme le pouvoir des Califes avait pris auparavant naissance dans les provinces reculées de l'Asie. Les premiers renversèrent le trône de Bysance après que les seconds s'étaient déjà frayé un chemin à leurs conquêtes, en se répandant en Egypte, en Syrie, en Mésopotamie, en Perse, comme un torrent dévastateur des plus belles contrées. Musulmans les uns et les autres, ils s'avancèrent en déployant la bannière verte du prophète de la Mecque, au cliquetis des armes qui portaient partout le carnage, le pillage et l'extermination ; ils battirent les armées qui s'opposaient à leur passage; ils posèrent leur pied guerrier sur bien des régions opulentes, ils couvrirent les mers de leurs navires et de leurs flottes; puis ils s'assirent, tranquilles et superbes, au sein de la reine du Bosphore, pour dominer sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe, en maîtres du monde. D'Omar, roi des Sarrasins, à Soli-

man II, empereur des Turcs, toutes les nations tremblèrent à l'apparition du croissant ; mais l'éternel Créateur qui voit tout, et qui au seul souffle de sa divine parole, élève ou anéantit l'édifice immense même de sa propre œuvre, voulut que les audacieux sectateurs de l'Islam se souillassent les mains de sang, perdissent dans la discorde leur courage brutal, et finissent par s'humilier devant ces princes chrétiens, dont ils ont foulé aux pieds les lois sacrées, et offensé par leur conduite barbare l'honneur et la grandeur. Aujourd'hui, au 19e siècle, ils se sont dépouillés de leur férocité naturelle, ils se conforment à la marche générale des sciences, des arts et du commerce de toutes les nations, bien qu'ils soient encore bien loin d'avoir atteint le degré de développement auquel ces sciences, ces arts et ce commerce sont arrivés chez les autres, bien que leur esprit ne soit pas encore capable, malgré ses efforts, de surmonter les obstacles et de saisir le beau intellectuel des œuvres du génie qui sont, au firmament des connaissances, comme des étoiles rayonnantes.

Ils ne sont pas capables de se soustraire aux préceptes du Coran, qu'ils considèrent comme un livre glorieux, comme un ouvrage excellent, bien qu'il soit dépourvu de toute idée philosophique, et qu'on n'y trouve que des préceptes relatifs à la religion, à l'obéissance et à la discipline militaire ; aussi ne transgressent-ils pas le moins du monde les leçons de leur maître, et se soumettent-ils volontiers aux prescriptions rigoureuses du jeûne et de l'aumône, tout en conservant des vices infâmes, tout en se laissant aller aux plus tristes superstitions. Chez eux la vie privée est fille de l'ignorance ; jamais ils n'ont su apprécier l'empire de la civilisation, jamais ils n'ont pris goût aux progrès de l'agriculture, tandis que leur nonchalance les prive de logements utiles et commodes. Chez eux l'affaiblissement du corps est le résultat de l'énervation produite par les excès de la luxure. Ils ne commettent point de grands crimes et ils ne pratiquent pas de grandes vertus, parce que leur apathie naturelle et leur corruption de mœurs ne leur permettent pas de comprendre les limites extrêmes ni du mal ni du bien. Leur pays est protégé par la désolution générale qu'il présente ; ils se nourrissent indifféremment soit de mets recherchés, soit de pain et d'eau ; si une partie de leur maison tombe, ils se retirent dans une autre, sans seulement songer à réparer la première ; leur esprit ne les porte pas vers l'avenir et ne leur fait pas remonter le passé ; ils se vêtent indistinctement de peaux ou de laine ou de soie, sans regarder à la saison ; leur démarche est lente plutôt que grave ; ils dorment tout habillés et se couchent aussi bien sur un lit moelleux que sur une natte ; ils prient Dieu dans la forme que le Coran leur prescrit et ne s'adressent pas à lui, quand le réclameraient leurs besoins ; leurs désirs sont tantôt immenses, tantôt extrêmement bornés ; la plupart n'ont jamais voyagé et beaucoup ont passé leur vie tout entière sans s'éloigner de leur habitation ; ils ne connaissent point la gymnastique, mais ils

vont admirablement à cheval. Quoiqu'ils ne soient pas babillards, ils se plaisent à la conversation, et ils l'ont froide et sérieuse. Ils recherchent les narcotiques, parce que les narcotiques les plongent dans un doux sommeil, et ils prennent souvent du café sans sucre pour se réveiller; ils aiment les prévenances et ils en montrent une gratitude sans bornes. Enfin on peut dire qu'ils vivent au milieu de contradictions continuelles, et accoutumés dès l'enfance à ne point connaître les trésors de l'érudition et de la science, ils sortent peu de leur état naturel et forment le trait d'union entre les races qui se rapprochent des brutes et les peuples les plus avancés de l'Europe.

Le tableau de mœurs si étranges appelle les distinctions à faire entre les musulmans, les arabes et les bédouins, distinctions nécessaires pour les connaître tous.

Osman, fondateur de la dynastie impériale actuelle, était d'abord, sous les ordres d'Aladin, maître *d'Alep et de Damas*, chargé du commandement des armées ; bientôt profitant des discordes des Andronics, il posa les bases de son empire par la conquête de la Bythinie et du territoire voisin du mont Olympe. Il eut pour successeurs les rejetons de sa race qui étendirent par la force des armes leurs nouvelles possessions, jusqu'à ce que Mahomet II fit le 29 mai 1453 son entrée triomphale à Constantinople. Dès lors les Turcs se mirent en relation avec les cours européennes et déployèrent un vrai luxe asiatique qui fit des progrès tels qu'au temps du sultan Ibrahim, l'ambre, les fourrures de zibeline, les tapis, les parfums, les joyaux, étaient chose dont l'on usait communément, et peut-être même qu'on prodiguait par simple caprice. Ainsi énervés par la mollesse et l'opulence, ils perdirent peu à peu le nerf militaire et ne surent plus se dégager des embarras de leur propre grandeur ; leurs finances se délabrèrent et ils ne songèrent pas à les réparer par le soin avec lequel ils eussent pu ouvrir des débouchés commerciaux. De là vient qu'ils ont conservé une attitude sérieuse et de nombreuses troupes de serviteurs ; qu'ils n'ont pas cessé de profiter pour l'accomplissement de leurs désirs des plus petites inventions destinées à augmenter le bien-être des hommes ; et qu'ils restèrent toujours peu soucieux de se livrer à l'étude opiniâtre des sciences aimant mieux s'acquitter tranquillement de leur emploi qu'étudier le droit et chercher dans le monde artistique la réputation et l'honneur. Tels sont les turcs musulmans qui du centre de la capitale se répandent dans les provinces pour remplir des charges et représenter le gouvernement. Mais ils sont souples et dociles ; ils paient de retour l'affection qu'on leur témoigne ; ils sont d'un commerce aimable, disposés à accueillir et à soulager l'homme accablé par la misère, tout prêts à défendre l'étranger, et pleins de prudence dans leur conduite. Ces turcs là sont convaincus que la famille doit être guidée par une mère sage, et c'est pour cela que presque tous ne célèbrent leurs noces qu'avec une seule

épouse. Curieux de s'informer des choses de l'Europe, ils affectent d'en imiter les usages et ils s'en procurent volontiers les meubles et les ustensiles, quand même les marchands les leur vendraient au prix le plus élevé. Tantôt ils s'habillent moitié à la française, moitié à l'orientale, ou tendent l'oreille à la musique de la belle péninsule italienne; tantôt ils aspirent à prendre part à la généreuse lutte des idées, et se regardant dans le miroir de l'histoire, ils semblent rougir de se voir présentés comme sanguinaires et rebelles sous le gouvernement d'Amurat IV, stupides et égoïstes dans l'assassinat d'Osman II et sous le règne de Mustapha I[er], tandis qu'ils reprennent leur assurance en lisant les entreprises de Soliman-le-Grand et qu'ils se glorifient des réformes accomplies au temps de Mahmoud II, pour paraître dans la société humaine au niveau des peuples soumis au sage gouvernement des princes de notre siècle.

Quand les Califes se furent fixés à Bagdad et dominèrent sur l'Egypte et sur la Syrie, combattant les chrétiens avec acharnement et provoquant par là les croisades, ces expéditions si fameuses, les hordes arabes qui leur obéissaient et qui se nommaient anciennement Sarrasins, laissaient, partout où ils portaient la terreur et le carnage, de nombreuses colonies, qui avec le temps se naturalisaient dans le pays conquis. Quand eut lieu cette dernière tentative des Occidentaux, qui aboutit à la perte déplorable du roi S[t] Louis, ces Sarrasins étaient épars dans toute la Palestine, pour n'en être jamais chassés. Lors des succès prodigieux des armes de Sélim, qui étendit sa domination de Trébisonde jusqu'aux plages de la Mer Rouge, les Arabes persistèrent dans leur obéissance stupide et extravagante, non moins qu'aveugle au Coran, et aujourd'hui encore ils ne s'écartent pas des principes qu'ils ont professés dès les premiers débuts de leurs entreprises guerrières. C'est ce qu'on remarque surtout au VII[e] siècle de l'ère chrétienne, et depuis leur première invasion, ils n'ont point changé de caractère. Ils étaient habitués dès lors à se coucher sur la terre nue, à dompter les chevaux, à se contenter de n'importe quelle nourriture, à se couvrir les membres d'habits extrêmement amples et la tête d'un grand bandeau qu'ils appellent turban, à ne sortir de l'oisiveté que sur le champ de bataille, à ne boire que de l'eau, à manger du pain fait comme les galettes, ne songeant ni à bâtir des villes ou des villages, ni à se livrer à l'agriculture, ni à administrer sagement leurs biens; eh bien! tels ils sont encore; on voit toujours revivre en eux les paladins et les soldats de Saladin, les Sarrasins dévastateurs de l'Espagne, les barbares campés sur le territoire de l'empire romain.

Les habitants de la Palestine, ceux-là mêmes qui occupent Jérusalem, Damas et les autres parties du pays, descendent des indigènes de l'Arabie heureuse, de ces phalanges de guerriers fanatiques sortis des rangs des pèlerins des déserts de la Mecque, et ces descendants n'ont point oublié

leur origine : après tant d'années ils restent ce qu'ils étaient au temps où ils franchirent les premiers degrés de leur funeste élévation. Rusés, adroits et grossiers, ils vivent dans l'inertie et dans l'idiotisme. Ils ne se soucient point de connaître des contrées et des mœurs étrangères ; ils ont de petites maisons particulières, auxquelles manquent la simplicité et l'unité des édifices construits suivant les règles de l'art. Voilà ces Turcs qui bâtissent des villages construits en terre et se logent dans de vilaines maisons où de petites ouvertures représentent les fenêtres et d'étroits pertuis les portes. Mais dans l'infériorité même que révèle une architecture dépourvue de l'appui de la science, on ne peut s'empêcher d'admirer le travail et l'habileté avec lesquels on a cherché à y suppléer. Qu'on jette seulement les yeux sur les tourelles surmontées d'une galerie, du haut de laquelle on appelle le peuple à la prière ! Ces édifices, il est vrai, ne se distinguent pas par la solidité et la force, qui sont les caractères d'une bonne architecture, mais ils ont une certaine légèreté qui plait à l'œil et une hardiesse qui étonne.

§ IV.

LES ARABES ET LES BÉDOUINS.

La monotonie d'habitudes, l'austérité de principes qui caractérisent la vie de l'arabe, ne lui permettent pas d'embellir ses villes de monuments, de pyramides, de théâtres, et le portent à ne se plaire que dans ses vaines cérémonies religieuses. L'inaction même à laquelle il se livre lui fournit des superstitions astrologiques pour lire dans l'avenir et il recourt à ce moyen le plus sérieusement du monde pour découvrir l'issue d'une maladie ou le succès d'une entreprise. Une obéissance aveugle au livre de Mahomet l'oblige à manger sans fourchette dans un plat commun, sur lequel on réunit à la fois tous les mets pour les consommer ensemble, en même temps que le premier venu peut s'asseoir à table, tout à son aise, comme le permettaient les lois de Lycurgue. Son ignorance agricole force l'arabe à se servir de la fiente des chameaux pour alimenter le feu des fours, et préparer des parfums destinés à dissiper les miasmes. Une religion dépourvue de toute idée philosophique le porte à visiter tous les jeudis les tombeaux des membres de sa famille, épars autour des lieux habités, sans autre pratique que de s'y asseoir au moins une heure avec sa femme et ses enfants, pour s'en retourner ensuite lentement à sa demeure. L'abus de l'incontinence l'excite à célébrer à grand bruit ses noces et à tapager la nuit avec des torches, en portant triomphalement les cadeaux faits à la mariée, qu'on conduit sous un dais postiche, et dont l'arrivée est annoncée par des chants aigus de femmes et par une musique barbare de fifres et de tambours. Le ressentiment et le dépit que lui cause la nécessité de contenir sa colère le poussent à faire le pèlerinage de la Mecque, afin de chercher

à étouffer ainsi un besoin de vengeance qu'il ne lui serait pas donné de satisfaire; puis, quand il s'en est retourné, il fait peindre la porte de sa maison de figures symboliques et d'inscriptions tirées uniquement du livre fatidique du Prophète. Sa grossièreté naturelle ne lui permet pas de se procurer un lit commode : il se couche sur une natte étendue par terre, sans draps, se couvrant l'été comme l'hiver d'une lourde couverture. La jalousie le tourmente jusqu'à lui faire soumettre ses femmes à une surveillance rigoureuse, tout en ne manquant pas de les parer de colliers d'or et d'argent, et de les faire servir par de nombreuses esclaves, soit blanches, soit noires, achetées à haut prix et sévèrement traitées. Pour se conformer aux prescriptions du Coran il est obligé de se laver avec de l'eau les pieds, les mains et la tête, quand il se prépare à la prière, c'est-à-dire cinq fois par jour, et de se purifier dans un bain où il se plonge tout entier, pour se laisser aller aux molles sensations que lui procure la vapeur. Suivant les anciennes habitudes de ses pères, il se ceint les reins et la tête d'un grand bandeau, et s'enveloppe de longs et amples vêtements où l'on doit toujours voir, soit dans le tissu, soit en broderie, quelques filets d'or; il se chausse de babouches, pour les ôter toutes les fois qu'il se rend à la mosquée ou qu'il entre chez lui ou ailleurs; ainsi il marche sur les tapis sans les salir, il y établit son Divan et la nuit il y étend ses literies pour y reposer. En conséquence des lois émanées du fondateur de l'Islamisme, il est despote dans sa famille; il se mêle seul de ses affaires et règle à sa guise ses intérêts; c'est lui qui dispose, lui qui commande, et tous ceux qui lui appartiennent, doivent absolument lui obéir. Après cela son plaisir est de fumer du tabac, en ornant sa pipe d'un tuyau d'ambre, parfois entouré de perles, de houppes et de broderies d'or; de vider des tasses de café, de se remplir la bouche de dragées et de bonbons; et de jouer aux échecs ou aux dés.

Les femmes imitent la manière de vivre des hommes autant qu'elles le peuvent; elles y ajoutent le soin d'entretenir leur beauté en se teignant le visage, les mains et les pieds de différentes couleurs en dessins coquets et en se servant de cosmétiques odorants; elles s'occupent peu ou plutôt ne s'occupent presque pas des choses domestiques, dont elles chargent entièrement leurs servantes. Elles portent de grands hauts de chausses en soie ou en un tissu éclatant, et au-dessus un long manteau leur descendant jusqu'aux genoux et richement broché; elles se coupent les cheveux ras et s'ornent les bras de bracelets précieux, la gorge de colliers de perles à plusieurs tours, et la tête de roses de brillants, ou de fraîches fleurs odorantes de la saison, comme d'une couronne, rendant un perpétuel hommage au croissant figuré par l'étoile qu'elles portent sur leur rouge et gracieux berret. Quand elles parlent à un étranger, elles se voilent, et ainsi cachées elles offrent des rafraîchissements ou le narguillet persan, dans

lequel elles fument elles-mêmes un tabac doux et délicat, tout en soutenant la conversation, quoiqu'elles se montrent réservées et sévères. Pour sortir en public, elles s'enveloppent d'une grande pièce de toile blanche et se couvrent également le visage d'un voile fait exprès. Elles échangent entr'elles des visites suivant le cérémonial du beau sexe, visitent leurs amies malades, et font de longs séjours chez leurs parents en guise de villeggiature. Elles ne mangent jamais avec les hommes, se rendent au bain, elles aussi, pour se purifier, et passent le temps soit à babiller entr'elles des parures et des ajustements propres aux femmes avec une vivacité pétulante, rivalisant de grâce et d'esprit.

La maison paternelle est la seule école où s'élèvent les enfants; on les y accoutume d'abord à obéir dans les plus petites choses, puis à lire le Coran, et enfin à traiter les affaires; on leur apprend à honorer la vieillesse, à reconnaître toujours l'autorité paternelle, dont ils ne sont émancipés qu'à la mort du chef de la famille, quand bien même ils auraient atteint l'âge mûr et seraient eux-mêmes à la tête d'une belle progéniture, comme Cyrus, roi de Perse, qui obéissait aux ordres du vieux Cambyse, quoiqu'il commandât des armées et qu'il eût conquis Babylone. (*Sera continué.*)

DÉPART DE MISSIONNAIRES

EN JUILLET ET AOUT 1864.

Dans le cours de ces deux mois est parti pour Jérusalem le R. P. Epiphane de Raiano, Min. Obs. réf. de la province de St Bernardin dans les Abruzzes.

QUATRIÈME PARTIE.

Voyage en Syrie et en Palestine, fait en 1861 *par le* P. PERPÉTUE DAMONTE, *Mineur Observantin, professeur de langue italienne au collége* (*internat*) *de Terre-Sainte à Alep*. — Suite[1].

CHAPITRE V.

SOMMAIRE. — *Naum-Azzar.* — *Antioche sous les Romains.* — *Constantin-le-Grand.* — *Eglise d'or.* — *Julien l'apostat.* — *Fête d'Adonis.* — *Une diaconesse.* — *Aréthuse.* — *Martyrs d'Antioche et de Syrie.* — *Le duc Artémius.* — *Publia, la veuve.* — *Le Labarum.* — *Le* Misopogon.

Naum-Azzar, l'un des jeunes élèves qui déjeûnait avec moi sur cette colline, ne put, en entendant retracer l'histoire des anciens rois qui gouvernè-

[1]) Voir les *Annales*, 3e année, liv. 5 et 6; 4e année, livr. 2.

rent sa patrie, s'empêcher de s'écrier : Vraiment cette ville devait être grande dans les temps passés, et puisqu'elle a été si longtemps la capitale de toute la Syrie, je ne m'étonne pas qu'elle fut si peuplée, et qu'elle eût une si grande étendue. Ce qui m'étonne, c'est que comme tous nos concitoyens, nous ignorions toutes ces choses, et si vous n'aviez pas eu le courage de quitter l'Italie pour venir nous les apprendre, nous les aurions, malheureux, toujours ignorées! Le manque de maîtres et d'écoles, la différence des langues, l'incendie de nos bibliothèques, la destruction de nos monuments, la perte de nos traditions avaient élevé un horrible mur de séparation entre nous et les peuples civilisés. Maintenant grâce à la langue italienne que vous nous avez enseignée, grâce surtout à votre chère présence, nous commençons à ouvrir les yeux et à nous mettre en rapport avec les peuples éclairés. Veuillez continuer à nous raconter les événements qui ont suivi l'époque des Séleucides, afin que connaissant les antiquités de notre pays, nous puissions en communiquer la connaissance en arabe à nos concitoyens, avec celle de nos anciens titres de gloire. »

Alors je continuai en ces termes : « Antioche, tombée sous le joug des Romains, ne perdit point par là son ancienne splendeur; elle parvint, au contraire, à un tel degré de prospérité, qu'elle devint d'abord le siége d'un gouverneur, et que les empereurs romains vinrent ensuite y fixer eux-mêmes leur résidence. On ne saurait dire combien cette ville s'embellit dès lors et à quel point elle allait chaque jour s'agrandissant. En effet les empereurs payens y avaient fait construire des palais somptueux pour leur demeure, ils y avaient élevé des temples aux Dieux, fondé des jeux et des spectacles publics, et ouvert de vastes amphithéâtres pour amuser le peuple d'Antioche et pour se l'attacher. A leur tour les empereurs chrétiens avaient bâti, pour la résidence des patriarches, des églises magnifiques, des basiliques superbes, qui retentissaient sans cesse des louanges de Dieu; et ce fut là qu'on commença pour la première fois à psalmodier, en partageant le chœur en deux parties, dont chacune chantait alternativement un verset. Usage qui s'introduisit ensuite en Occident et dans toutes les parties du monde et qui subsiste encore dans les couvents, dans les monastères, dans les chapitres des églises collégiales et métropolitaines.

Au rapport d'Eusèbe[1], Constantin-le-Grand érigea en cette ville, en 326, une église d'une beauté merveilleuse. Le corps de cette église, dit-il, était un octogone d'une hauteur extraordinaire et elle était si richement ornée, qu'on l'appelait *l'église d'or*. Elle était dans son pourtour décorée de salles ou chapelles et de constructions élevées ou souterraines qui, les unes et les autres, étaient renfermées dans la vaste enceinte. Con-

[1]) Eusèbe, 3, chap. 50.

stantin avait doté cette église de St Pierre (j'y ai célébré dernièrement la messe) d'un riche patrimoine, dont le revenu annuel était destiné à l'en tretien ou aux dépenses des prêtres attachés à son service. Il lui assigna plusieurs maisons à Antioche et quelques terres situées dans les environs, à Tarse en Cilicie, ou à Tyr. Une partie de ces terres devait fournir chaque année une certaine quantité de nard, de baume, de storax, de cannelle, de safran, et d'autres substances précieuses pouvant servir aux encensoirs et aux lampes. Je ne parle point des vases d'or et d'argent destinés au service de cette église ou des autres, ni de leurs ornements; on peut en trouver la longue énumération dans Anastase[1]!

L'empereur Julien vint s'établir en cette ville en 362, et comme il avait apostasié, il employa tous les moyens pour détruire le bien qu'y avait fait son prédécesseur; ce fut alors que l'église d'Antioche eut tant de martyrs à compter dans son sein. Il faut que je vous dise comment s'est conduit Julien pendant son séjour en cette ville, afin que tout en voyant le mal qu'il y a fait, vous connaissiez aussi le bien qui s'est ensuivi; car l'épouse de Jésus-Christ a trouvé dans vos concitoyens autant de valeureux champions.

Julien arriva en cette ville à la fin du mois de juillet 362[2] au moment où l'on célébrait la fête d'Adonis. Cette fête se célébrait par des chants lugubres pour pleurer la mort d'Adonis tué par un sanglier et pleuré par Vénus. Il parut aux payens de mauvais augure, de voir arriver l'empereur dans une circonstance où la capitale de l'Orient était en deuil. Il visita tous les temples situés sur les collines et sur les plus hautes montagnes, et peu de temps après son arrivée, il alla sur le mont voisin (le mont Cassien ou mont Noir) pour visiter un temple célèbre de Jupiter; puis il retourna pour la fête d'Apollon, qu'on célébrait chaque année dans le bourg voisin de Daphné : c'était au dixième mois (le *Lous* des Macédoniens) qui répond à notre mois d'août. En pareille occasion Julien s'attendait à voir Antioche déployer ses richesses, son opulence et sa magnificence; il rêvait des solennités, des victimes, des libations, des parfums, des danses, des troupes de jeunes gens superbes, vêtus de blanc et tout parés. Quand il entra dans le temple, il fut tout surpris de n'y trouver ni victimes, ni un grain d'encens; il s'imagina donc que tous les apprêts avaient été faits au dehors, et que sans doute on attendait qu'il donnât le signal comme Souverain Pontife. A la fin il demanda quel sacrifice la ville offrait en cette fête? — « La ville n'a rien préparé, répondit le sacrificateur; mais moi, j'ai apporté de ma maison une oie. » — Alors Julien, s'adressant au sénat, parla en ces termes : « Il est étrange que cette ville mé-

[1]) Anastase. *Bibl. in Silvestro.*

[2]) Ammien Marcellin, 22, chap. 9; St Jérôme, *Commentaire sur le Ir chap. d'Ezéchiel;* Godefroi, dans sa *Chronologie*, c. Th.

prise les dieux, plus que la moindre bourgade des frontières du Pont; il est étrange que possédant un territoire immense, elle n'offre pas à son Dieu un seul oiseau, aujourd'hui que sa fête vient pour la première fois depuis que les Dieux ont dissipé les nuages de l'impiété. Ne devrait-elle pas sacrifier des bœufs pour chaque tribu, ou du moins un taureau au nom de la ville entière? Il n'y a que le sacrificateur qui ait apporté quelque chose, lui qui devrait, au contraire, emporter chez lui une portion de vos offrandes. Chacun de vous permet à sa femme d'emporter hors de chez elle des choses qu'elle donne aux galiléens, et en laissant nourrir les pauvres avec les prélèvements faits sur vos ressources, vous accréditez l'impiété. Pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, chacun apprête, deux fois le jour, un banquet somptueux à ses amis; et en cette fête solennelle personne n'a apporté ni huile pour la lampe, ni libations, ni victimes, ni encens. Si un homme raisonnable serait mécontent d'une pareille conduite, pensez combien elle peut plaire aux Dieux. » Ainsi s'exprimait Julien près de l'autel, au pied de l'idole; mais ni le sénat ni le peuple ne se sentirent touchés de cette allocution pathétique.

La fête de Daphné, pendant laquelle Julien donna suivant l'usage un banquet public, durait sept jours. Le sacrificateur avait deux fils, ministres du temple, qui baignaient dans l'eau lustrale les viandes destinées à l'Empereur. L'un deux remplit ces fonctions le premier jour; puis il prit la fuite et accourut à Antioche, pour visiter une diaconesse, vertueuse amie de sa mère, laquelle l'avait souvent exhorté à se faire chrétien. Après la mort de sa mère il avait continué à la fréquenter, et comme il avait profité de ses leçons, il lui demanda de quelle manière il pouvait embrasser la religion qu'elle lui avait enseignée. « Il vous faut, lui dit-elle, quitter votre père et lui préférer Celui qui vous a créés tous les deux; il vous faut ensuite vous retirer dans une ville où vous puissiez échapper aux mains de l'Empereur, et je vous promets de vous en fournir le moyen. » — « Je viendrai, répondit le jeune homme, et je mettrai mon sort entre vos mains. » Sur cette promesse il s'enfuit de Daphné et se rendit chez la Diaconesse, la priant de tenir parole. Elle partit sur le champ et le conduisit à St Mélèce, qui était revenu à Antioche, depuis que l'Empereur avait promis aux exilés de rentrer dans leurs foyers. Mélèce fit demeurer quelque temps le jeune homme dans un grenier tandis que son père le cherchait. Celui-ci, après avoir parcouru en vain Daphné, s'était rendu à Antioche et y avait continué ses recherches de tous les côtés, jusqu'à ce qu'étant venu à passer dans la rue où habitait le saint évêque, il aperçut son fils regardant par le bas de la fenêtre. Il monta l'escalier, emmena de force le fugitif chez lui. Là il commença par le fustiger; puis, ayant chauffé plusieurs clous, il lui en perça les mains, les pieds et le dos; il l'enferma dans une chambre qu'il assura au dehors avec de forts étais, et là-dessus il alla reprendre

sa besogne à Daphné. Le jeune homme, animé d'une ferveur extraordinaire, brisa toutes les idoles de son père; mais craignant les effets de sa colère, il pria Jésus-Christ de l'y soustraire : « C'est pour vous que j'ai souffert, lui disait-il; c'est pour vous que j'ai fait tout cela. » Comme il parlait ainsi, tous les étais extérieurs tombèrent, les portes s'ouvrirent, et il courut de nouveau chez la Diaconesse, qui l'avait instruit. Elle lui donna des habits de femme, le plaça dans sa litière, et le conduisit à St Mélèce. Celui-ci le remit à St Cyrille de Jérusalem, avec lequel le fugitif partit la nuit pour la Palestine. Tel est le récit de Théodoret[1] : et il dit l'avoir entendu de la bouche du jeune homme lui-même, qui lui raconta le fait dans sa vieillesse et il ajoute qu'après la mort de Julien, il parvint à convertir le sacrificateur son père.

Julien avait trouvé Antioche chrétienne, il prit cette ville en aversion et eut lieu d'être plus content des villes voisines; car, à peine avait-il donné ses ordres pour le rétablissement de l'idolâtrie, qu'elles relevèrent les temples, pillèrent les sépultures des martyrs et persécutèrent ouvertement les chrétiens. A Aréthuse, ici en Syrie, l'évêque Marc avait, au temps de Constance, abattu un temple magnifique, que les payens tenaient en très-grande vénération; il avait, en outre, bâti une église et converti un très-grand nombre d'infidèles. Sous Julien, la haine satanique, que les idolâtres couvaient depuis si longtemps contre Marc, fit explosion. L'ayant saisi par les cheveux et par toutes les parties du corps où ils avaient prise, ils le traînèrent méchamment par toutes les rues de la ville, sans pitié pour sa vieillesse, sans respect pour sa vertu et sa science; ils le dépouillèrent et l'accablèrent de coups, puis, l'ayant jeté dans les immondices des cloaques, ils ne l'en tirèrent que pour le livrer à une multitude d'enfants, en leur ordonnant de le percer impitoyablement de leurs stylets à écrire; ils lui serrèrent ensuite étroitement les jambes avec des cordes et lui coupèrent les oreilles avec du fil de fer mince; enfin ils lui oignirent le corps de miel et le suspendirent dans une corbeille au milieu du jour, au cœur de l'été et en plein soleil, afin que les guêpes et les abeilles se jetassent sur lui. On le tourmentait de la sorte pour le contraindre à rebâtir le temple qu'il avait détruit ou à en payer la dépense; mais le digne évêque souffrait tout pour l'amour de Dieu, sans rien promettre.

A Héliapolis (maintenant Balbek) en Phénicie près du mont Liban, il y avait un diacre appelé Cyrille[2] qui au temps de Constantin avait détruit beaucoup d'idoles. Les payens en avaient conservé un tel ressentiment que, non contents de le tuer, ils l'éventrèrent et dévorèrent son foie. Dans la même ville les vierges consacrées à Dieu, qui ne se laissaient voir de personne, furent dépouillées et exposées aux regards et aux insultes du

[1]) Théodoret, 3 hist. chap. 7.

[2]) St Grégoire de Naziance, 3e discours, p. 60.

peuple. On leur rasa la tête, on leur ouvrit le ventre et l'on y mit de l'orge qu'on fit manger aux porcs; puis, pour exciter ces animaux à dévorer les entrailles, on les parsema de grain. On croit que ces vierges furent traitées avec une telle fureur, parce que Constance avait défendu aux parents de prostituer leurs filles suivant l'usage, quand, après avoir détruit le temple de Vénus, il fit bâtir la première église chrétienne.

Les mêmes cruautés furent exercées à Gaza et à Ascalon en Palestine contre les prêtres et les vierges, là aussi on leur fendit le ventre et l'on y fit manger de l'orge aux porcs; de plus, à Gaza, trois frères, Eusèbe, Nestabor et Zénon, subirent un horrible martyre.

Julien fit venir à Antioche Antemius, duc ou gouverneur de l'Egypte, accusé par les Alexandrins de plusieurs crimes énormes, c'est-à-dire, d'avoir brisé des idoles au temps de Constantin, et aidé l'évêque arien Georges à enlever les ornements et les trésors des temples. L'empereur, après avoir confisqué tous les biens, le fit décapiter. L'Eglise honore ce martyr le 20 octobre. Julien punit quelques-uns de ses gardes, appelés *Scutaires,* à cause des boucliers qu'ils portaient, entr'autres Joventin et Maximin, parce qu'ils s'étaient plaints trop librement des pièges qu'on tendait aux chrétiens pour les attirer à l'idolâtrie. En effet, on avait souillé les fontaines de la ville d'Antioche et du bourg de Daphné, en y jetant une liqueur offerte aux idoles, et avec cette eau on arrosait les marchandises du marché, le pain, les viandes, les fruits, les légumes et tous les comestibles. Les chrétiens déploraient amèrement cette insulte, tout en achetant de ces victuailles, suivant cette parole de l'apôtre : « Mangez de toutes les viandes que l'on vend, sans vous informer de rien[1]. »

La veuve Publia, célèbre par ses vertus, avait eu, durant son mariage, un fils nommé Jean, qui avait été longtemps le premier des prêtres de l'église d'Antioche, et qu'on avait souvent voulu choisir comme évêque; mais Jean avait toujours décliné ces fonctions. Sa mère Publia dirigeait une communauté de Vierges avec lesquelles elle chantait les louanges du Seigneur. Quand l'Empereur passait, elles élevaient toutes ensemble la voix, et chantaient surtout les psaumes qui proclament la vanité des idoles, par exemple, celui-ci : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de « l'argent, ouvrage de la main des hommes; qu'ils deviennent semblables « aux idoles ceux qui les font, et ceux qui se confient en elles[2]. »

. . . .

Julien profondément irrité ordonna qu'elles se tussent quand il passait par là; mais Publia, méprisant cette défense, encourageait ses religieuses, et quand l'Empereur passait, elle leur faisait de nouveau chanter : « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés[3]. » Alors dans sa colère,

[1]) 1ère Epitre aux Corinth. chap. X, V. 25.

[2]) Psaume 113, v. 12 et 16.

[3]) Ps. 67.

Julien se fit amener Publia, et sans égard ni pour son âge avancé, ni pour sa vertu, il lui fit donner tant de soufflets par un de ses gardes que ses joues en devinrent toutes rouges. Elle se crut fort honorée de recevoir un pareil traitement, et rentrant chez elle, elle reprit ses cantiques spirituels.

L'Empereur avait fait ôter du Labarum[1] la croix et le nom de Jésus-Christ qu'y avait placés Constantin; il lui avait rendu, comme on le voit dans ses médailles, l'ancienne forme qu'il avait sous les empereurs payens. Le comte Julien remarqua que Bonose et Maximilien n'avaient point changé de *Labarum* : c'étaient les commandants des troupes qu'on appelait anciennement *Herculéennes ;* car, à partir du règne de Dioclétien, il y avait des compagnies auxquelles, en son honneur, on avait donné le nom de *Joviennes,* comme à d'autres celui d'*Herculéennes,* du nom de Maximilien. En conséquence le comte Julien leur ordonna de changer leur drapeau et d'adorer les Dieux qu'il adorait lui-même avec l'Empereur; Bonose et son compagnon refusèrent, en disant qu'ils voulaient conserver la foi qu'ils avaient reçue de leurs pères. Le comte fit saisir Bonose et lui fit donner plus de trois cents coups de lanière plombée; l'officier chrétien ne fit que sourire, sans répondre aux questions qu'on lui adressait. Le comte appela ensuite Maximilien : « Faites d'abord, lui dit ce dernier, que vos Dieux vous entendent et vous parlent, et alors nous les adorerons. Vous savez bien que nous ne saurions adorer des idoles sourdes et muettes. » Il parlait ainsi, parce que le comte avait été chrétien. Julien fit saisir les deux officiers et les fit battre jusqu'à trois fois avec des pelottes de plomb; mais ils ne

1) Le labarum était ce que nous appelons étendard ou drapeau de chaque corps d'armée. Constantin l'avait fait faire pour retracer la céleste vision qu'il avait eue avant d'engager le combat contre Maxence. Voici quelle en était la forme : une longue pièce de bois, couverte d'or et de pierres précieuses, représentait une pique traversée par les bras d'une croix; au dessus il y avait une couronne d'or et de pierres précieuses, qui contenait le symbole ou chiffre du nom du Sauveur, c'est-à-dire le *Chi* et le *Ro,* le *Ro* au milieu du *Chi,* de cette manière : ☧. Au travers de la croix on voyait une petite bannière carrée, en étoffe teinte en pourpre, tissue d'or et chargée de pierres précieuses. Au haut de cette bannière et sous la petite croix du monogramme se trouvait l'image en or de l'Empereur et de ses fils. Tel était le drapeau que fit faire Constantin. La forme n'en était pas nouvelle; mais avant ce temps là on ne connaissait pas le nom de *Labarum* qui lui fut donné plus tard. L'Empereur voulut que toutes ses troupes eussent un pareil drapeau, et lui-même portait sur son casque une croix ou le monogramme du Christ. Les soldats le portaient sur leurs boucliers, et on le trouve dans beaucoup de médailles des empereurs chrétiens. L'empereur choisit ensuite parmi les plus braves et les plus pieux de ses gardes cinquante hommes qu'il chargea de porter chacun son tour le *Labarum.* (Voir le Glossaire de Ducange; Prudence *in Symm. lib.* 2).

sentaient pas les coups; il les plongea ensuite dans de la poix bouillante, qui ne leur fit aucun mal; de sorte que les Juifs et les Gentils disaient que c'étaient deux magiciens. Le comte Julien les renvoya en prison et leur fit donner du pain marqué de son sceau, probablement avec quelque figure d'idole; c'est pourquoi ils n'en mangèrent pas. Le comte chrétien Hormisda les visita dans leur prison, et les ayant trouvés gais et bien portants, il se recommanda à leurs prières. Ce comte était un frère de Sapor, roi de Perse, qui, s'étant retiré chez les Romains, avait passé la plus grande partie de sa vie à la cour de Constantin et de Constance. Le comte Julien interrogea de nouveau les deux prisonniers, avec le préfet Salluste, qui ne voulut point les tourmenter; et comme Julien continuait à les presser de changer leur drapeau, ils répondirent : « Nous sommes chrétiens et nous n'avons point oublié ce que nous avons promis à notre père Constantin, quand, à la fin de sa vie, il reçut la sainte alliance à Achirone près de Nicomédie, et quand il nous fit jurer de ne jamais rien faire ni contre ses fils ni contre l'Eglise. » Alors Julien les condamna à périr sous le glaive avec tous les autres prisonniers. St Mélèce et d'autres évêques les accompagnèrent hors de la ville jusqu'au lieu du supplice, que les martyrs subirent avec un visage rayonnant de joie.

On compte parmi les martyrs d'Antioche sous Julien deux prêtres de la même église, Eugène et Macaire[1], qu'il avait relégués dans l'Oasis[2] avec l'ordre secret de les mettre à mort. Il est certain qu'il fit tuer pendant la nuit beaucoup de personnes dont l'on jetait les corps dans l'Oronte en si grand nombre que le cours du fleuve en était obstrué. On trouva aussi plus tard dans les lieux les plus secrets du palais[3] dans des puits et dans des fossés, des cadavres d'enfants, de l'un et de l'autre sexe, coupés en morceaux, suivant l'usage qu'on voulait en faire dans des opérations magiques, et des cadavres de beaucoup d'autres chrétiens persécutés pour la religion.

A force de vouloir être populaire, Julien s'était rendu odieux aux habitants d'Antioche. A peine fut-il entré dans cette ville que le bas peuple commença à pousser des cris au théâtre et à se plaindre de la cherté des vivres. Les fonctionnaires publics lui prouvèrent d'une manière évidente que les prix ne pouvaient baisser, et que la présence de sa cour et de ses troupes devait plutôt faire enchérir les denrées; mais Julien était trop obstiné pour renoncer à ses desseins. Il fixa le prix du blé à un sou d'or

[1]) Martyrs dont l'on célèbre la fête le 10 décembre.

[2]) *Oasis* est un mot arabe qui désigne un pays ou territoire entouré de toutes parts du désert, c'est-à-dire d'un terrain sablonneux, aride et inculte, tel que serait une île au milieu de la mer. En Asie et en Afrique on rencontre beaucoup de ces déserts dans lesquels le voyageur doit marcher deux ou trois jours avant de trouver un endroit agréable et fertile, qui l'invite à s'arrêter et se reposer quelque temps.

[3]) St Grégoire de Nazianze, 3e discours, p. 91.

les quinze boisseaux, et il fut le premier à faire porter au marché le blé qu'on lui avait envoyé d'Egypte pour sa provision. Les principaux de la ville achetèrent ce blé pour profiter de l'occasion, et au lieu de le transporter à Antioche, ils le vendirent plus cher à la campagne; les marchands se retirèrent, et en peu de temps la disette et la cherté des vivres devinrent plus grandes que jamais. L'Empereur indigné appela dans son palais tous les magistrats de la ville; il leur adressa de vifs reproches et les mit en prison; mais aussitôt après il les renvoya chez eux. Par une pareille conduite il indisposa contre lui tous les habitants, les riches, parce qu'il les avait maltraités; les pauvres, parce qu'ils souffraient toujours de la disette.

D'une humeur moqueuse, ils se vengèrent de lui par des plaisanteries où ils tournaient en ridicule ses manières affectées et ses superstitions; ils disaient qu'on pourrait filer sa barbe pour en faire des cordes; ils ajoutaient qu'il cherchait à se cambrer, à marcher gravement, malgré sa petite stature, pour imiter les héros d'Homère, et enfin que c'était un sacrificateur et un victimaire plutôt qu'un prince. Ils se plaignaient, en outre, qu'il fit la guerre au *Chi*, c'est-à-dire au Christ, et ils regrettaient le *Cappa*, c'est-à-dire Constance, indiquant ces noms par leurs premières lettres. Ils se permettaient ces plaisanteries non-seulement dans leurs maisons, mais encore sur les places publiques, et ils firent sur tout cela des chansons en vers anapestes.

Julien n'y donnait que trop occasion; il sacrifia une fois dans le temple de Jupiter, puis dans celui de la Fortune et dans celui de Cérès, et souvent à Daphné. A la fête des Syriens, il retourna au temple de Jupiter *philios* (*protecteur de l'amitié*), et à la fête qu'on appelait *commune,* il reprit le chemin du temple de la *fortune;* puis, ayant laissé passer un jour néfaste, il alla de nouveau offrir des vœux solennels à Jupiter PHILIOS. Il ne tenait pas moins au nom de Pontife qu'à celui d'Empereur; il faisait chaque jour ce que les autres faisaient chaque mois; il saluait le lever et le coucher du soleil par l'effusion du sang des victimes; la nuit il offrait aussi des sacrifices aux démons nocturnes, et comme ses occupations l'empêchaient de se rendre tous les jours au temple, il faisait un temple de son palais même et de son jardin. Il ne se contentait pas d'assister aux sacrifices; il les offrait de sa propre main, allant, venant, coupant le bois et soufflant le feu de sa propre bouche, conduisant les victimes, prenant le couteau pour les immoler, en remuant les entrailles pour les examiner, de manière qu'il se couvrait de sang tous les doigts. On voyait accourir de tous les côtés à la cour des nécromants, des devins, des imposteurs de toutes les sortes; le palais était rempli des maîtres ès-arts les plus honteux, d'esclaves fugitifs et de malfaiteurs convaincus d'empoisonnement ou de sortilège, qui après avoir longtemps langui dans les prisons ou travaillé dans les mines, étaient devenus tout à coup des hiérophantes et des pontifes vénérables. L'empereur laissait partir des gouverneurs de provinces et des magistrats sans leur donner audience, et il ne se montrait dans les rues qu'entouré d'une troupe de sybarites et de courtisanes; son cheval et ses gardes le suivaient de loin, tandis que ces êtres infâmes se tenaient autour de l'Empereur, parlant avec de grands éclats de rire, de choses appropriées à leurs mœurs.

Julien, se voyant en butte aux railleries du peuple d'Antioche, en conçut contre lui une haine implacable et menaça cette ville des dernières rigueurs, disant qu'il n'y retournerait plus, et qu'à la fin de la guerre qu'il voulait faire à la Perse, il fixerait sa résidence à Tarse en Cilicie. Toutefois il se contenta d'une vengeance plus philosophique, et publia contre Antioche une satire intitulée *Misopogon*, mot grec qui signifie *ennemi de la barbe*. Cet ouvrage est une ironie continuelle où l'auteur, faisant semblant de se moquer de lui-même et de reconnaître ses défauts, se moque au fond des habitants d'Antioche et leur reproche tous leurs vices, tout en exagérant beaucoup, comme en convient Ammien lui-même. Julien composa le *Misopogon*, en 363, sept mois après son arrivée à Antioche. On ne peut nier que cette satire ne pétille d'esprit; mais la plupart de ses plaisanteries ne vont point à notre goût et quand l'auteur dit qu'il n'est point trop amusant, il dit peut-être plus vrai qu'il ne pensait. D'abord il dit du mal de sa barbe et des animalcules qui s'y promènent, puis de sa tête mal peignée, de ses longs ongles, de ses vilaines mains et de sa poitrine velue. Il passe ensuite à sa vie austère, à son aversion pour les spectacles, à ses veilles, à sa sobriété, et il y oppose les délices d'Antioche où il dit qu'on trouvait plus d'histrions que de citoyens. Il reproche aux habitants leur amour excessif de la liberté; ce pourquoi ils refusaient d'obéir aux magistrats, aux lois et aux Dieux, de sorte que la ville était pleine de gens qui ne les connaissaient pas; et ceux qui pour lui complaire fréquentaient les temples, n'y observaient ni le silence ni la modestie. Il rend, au contraire, justice aux Athéniens, qu'il loue de leur grande religion envers les Dieux et de leurs égards envers les étrangers. Il reproche aux habitants l'amour qu'ils portent à Jésus-Christ, et de l'avoir pris pour protecteur, au lieu de Jupiter, d'Apollon et de Calliope. Il déplore que dans cette ville d'Antioche les vieilles femmes se prosternent par terre près des tombeaux et adressent des vœux à Jésus-Christ pour obtenir leur délivrance (il parle là du culte des martyrs). Puis il ajoute : « Votre peuple m'a pris en haine; parce qu'il a embrassé l'athéisme et qu'il me voit observer la religion de nos pères; les riches, parce que je ne veux pas qu'ils vendent cher leurs marchandises; tous les autres à cause des danseurs et des théâtres, non que j'interdise ces sortes de divertissements à autrui, mais parce que je m'en soucie moins que des grenouilles d'un marais. »

Et plus loin : « Vous avez calomnié les villes voisines qui sont sacrées, et qui honorent avec moi les Dieux, en les accusant d'avoir composé ce qui a été écrit contre moi; mais je suis sûr que les habitants de ces villes m'aiment plus que leurs propres enfants; car ils ont relevé les temples des Dieux et abattu les monuments funéraires des impies, dès que je leur en ai donné l'ordre; et par générosité ils ont fait contre les ennemis des Dieux plus que je n'aurais demandé. » Julien s'afflige ensuite de l'incendie du temple de Daphné, qu'il impute aux chrétiens, et il ajoute : « Au reste, même avant l'incendie, je pensais que le Dieu avait abandonné ce temple; la statue divine m'en avait averti la première fois que j'y posai le pied; j'en prends à témoin contre les incrédules le grand Soleil. »

(*Sera continué*). P. Perpétue Damonte, *Min. Obs.*

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

TARTARIE.

LES TARTARES AU CONCILE DE LYON, ET CONTINUATION DES MISSIONS FRANCISCAINES PARMI EUX TANT EN PERSE QU'EN CHINE.

1280.

Nous avons dit, dans la précédente livraison des *Annales*, que les Tartares eux-mêmes rendirent hommage au Pontife Romain, au Concile de Lyon, et que cette circonstance nous fournirait le sujet du présent article. Afin de tenir parole, il est nécessaire que nous reprenions maintenant le récit des vicissitudes par lesquelles ce peuple a passé dans la Perse, d'où partirent, pour se rendre auprès de Grégoire X, les envoyés du Khan Abaka, dont nous avons à parler.

Or, de même qu'il avait chargé Kublai d'achever la conquête de la Chine, de même Mangu-Khan confia le soin de mener à bonne fin celle de la Perse à Hulagù, son autre frère, qu'il mit à la tête d'une grosse armée suivie d'une foule d'ingénieurs chinois. Il avait donné ordre de réserver pour l'usage de ces troupes les prairies situées sur leur passage à l'occident des monts Tungat, et prescrit à ses intendants en Perse de tenir prêtes pour chaque soldat cent mesures de farine et cinquante de vin; il avait d'ailleurs recommandé particulièrement à son frère d'exterminer dans ces contrées les assassins Ismaëlites et d'en soumettre le calife. En conséquence, Hulagù se mit en marche, recevant partout des hommages, et comme il exigeait de tous les habitants du pays qu'il traversait le tribut dû par des vassaux, son armée, à mesure qu'il avançait, se grossissait sans cesse. Or, les assassins étaient maîtres de beaucoup de forteresses dans le Cuistan et dans le

Rudbar, ainsi que dans la Syrie, et par là ils terrifiaient tellement leurs voisins, que les habitants de Cazvin avaient pris l'habitude de fermer leurs portes, à l'approche du soir, de cacher tous leurs objets précieux, et de poster des sentinelles continuellement sous les armes. Ceux que protégeait l'éloignement ne les redoutaient pas moins. Il s'ensuivit que tous les émirs des environs s'unirent avec empressement à Hulagù que seconda le Calife lui-même; car il regardait avec terreur les cent forteresses au moyen desquelles les assassins bloquaient en quelque sorte ses Etats. Ils étaient alors gouvernés par un certain Rokneddin, parricide, homme faible et incapable, et de plus dominé par un astronome de Bagdad, appelé Nassireddin, le plus illustre musulman du XIIe siècle, mis par ses compatriotes au niveau de Ptolémée. Blessé dans sa vanité scientifique par le calife, Nassireddin s'était réfugié près du Cheik de la montagne, contre lequel néanmoins il n'eut pas honte de machiner une trahison. En effet, c'est d'après son conseil que Rokneddin consentit à demander la paix à Hulagù, allant jusqu'à promettre de démolir une partie de ses châteaux forts. Cependant cette condescendance ne suffit point pour le préserver de la guerre, parce qu'il refusa de se rendre en personne devant le chef mogol. Il vit donc tomber quarante de ses forteresses, et après que tous les livres de sa secte eurent été livrés aux flammes dans celle d'Alamut, il y fut lui-même égorgé en même temps que tous ses Ismaélites, qui avaient déjà auparavant été séparés les uns des autres et mêlés aux troupes mogoles. C'est ainsi que le monde échappa enfin à l'opprobre dont le couvraient ces scélérats, comme parfois la peste est emportée par un brusque orage. Hulagù n'avait plus qu'à détruire la puissance du calife de Bagdad, ville extrêmement populeuse, mais faiblement gouvernée par Mostasem, prince imbécile, qui, pour s'amuser à la manière d'un enfant, laissait le poids des affaires à ses ministres, et qui, s'imaginant inspirer le respect à la multitude en se cachant aux yeux de tous, ne se montrait jamais, pas même aux princes qui venaient lui rendre hommage et devaient se contenter de pouvoir porter à leurs lèvres un morceau d'étoffe figurant le bord de la robe du calife. Ce morceau d'étoffe était suspendu à la porte, dont les tributaires baisaient aussi le seuil, comme les pèlerins baisent la pierre noire et le voile de la Caaba. Même lorsque dans les

grandes solennités il sortait du palais à cheval, le calife se couvrait le visage d'un voile noir. Or, Hulagù, choisi par la Providence pour le renverser, lui envoya un messager qui, suivant le récit de l'historien Rascid-Eldin, lui adressa ce discours : « Tu ne m'as prêté aucun secours contre les Ismaëlites. C'est pourquoi, bien que ta dynastie soit ancienne et illustre et favorisée par la fortune, j'ai à te dire que la lune ne brille que quand le soleil se tient caché. Tu sais comment depuis Tchinghiz-Khan jusqu'aujourd'hui les Mogols ont traité le monde. » Après avoir ensuite passé en revue et rappelé les dynasties et les nations qu'ils avaient détruites, et lui avoir ordonné de raser les murs et de combler les fossés de sa ville, il conclut en ces termes : « Te plaît-il de te sauver avec ta famille? suis mon avis; si tu y résistes, je verrai quelle est à son égard la volonté de Dieu! » Mais le calife, tout fier encore de l'ancienne puissance de sa maison, osa répondre avec hauteur, oubliant que les forfanteries ne servent à rien, quand elles ne sont point appuyées par la force. Aussi Hulagù s'écria-t-il : « Je vois que le calife se bande comme un arc; mais si l'Eternel nous vient en aide, je saurai bien le punir de son audace, en le redressant comme une flèche! » Le visir eut beau engager Mostasem à s'humilier et à calmer ainsi la colère de son ennemi; enivré par les adulations des courtisans, il fit, au milieu de leurs applaudissements insensés, entendre ces paroles : « Et de qui la famille d'Abbas pourrait-elle avoir quelque chose à craindre? Est-ce que par hasard les monarques eux-mêmes qui règnent sur les nations de la terre ne sont pas à l'égal de mes soldats? Prends courage, ô visir, et ne t'effraie pas des bravades des Mogols. » Et en même temps il prêcha la guerre sainte contre Hulagù. Une rencontre eut lieu sur la rive occidentale du Tigre, et après une lutte acharnée la victoire resta indécise. Les soldats du calife voulurent pour faire montre de valeur passer la nuit sur le champ de bataille; mais les Mogols, rompant les digues du fleuve, les noyèrent dans les eaux. Le 5 février 1258, les bannières de Hulagù flottèrent ainsi tout-à-coup sur les tours de Bagdad. Pendant sept jours entiers la ville fut livrée au fer et au feu et vit massacrer quatre-vingt mille de ses habitants; les autres ne durent leur salut qu'à la clémence du général mogol. Les historiens n'indiquent pas d'une manière certaine le

genre de mort qui fut infligé au malheureux et imbécile Mostasem; l'opinion la plus probable d'un grand nombre, c'est que les vainqueurs le mirent dans un sac cousu et le traînèrent ainsi sans aucun ménagement à travers les rues de sa capitale. Voilà comment la fameuse Bagdad, la métropole de l'Islam pendant plus de cinq siècles, devint un monceau de ruines; voilà pourquoi l'iman, allant le premier vendredi de mars réciter le Kutabet dans la mosquée déserte, n'y fit point la prière d'usage pour le calife et prononça ces paroles : « Louange à Dieu qui a détruit les superbes et anéanti les habitants de cette capitale! ô Seigneur, secourez-nous dans nos calamités, car Islam n'en a jamais essuyé de plus grandes : nous appartenons au Seigneur, et c'est à lui que nous retournons[1]. »

Cependant Hulagù vainqueur pénétra dans la Syrie, qu'il occupa tout entière depuis Damas jusqu'à Gaza; mais rappelé tout à coup dans les provinces conquises en Perse, il dut y laisser son lieutenant Kui-Buga. Celui-ci fut surpris et défait par Coutouz, chef des mamelucks, le même que tua plus tard Bibars pour usurper son trône[2]. On voit ensuite Hulagù recevoir en 1263 une nouvelle investiture des États qu'il possédait, de son frère Kublai, qui, comme nous l'avons raconté, avait succédé à Mangù dans la dignité de grand khan; et convoquer l'année suivante en Tauride une assemblée générale à laquelle assistèrent, outre les princes et généraux mogols, plusieurs princes, soit musulmans, soit même chrétiens : les deux David, rois de Géorgie, Hayton d'Arménie, Bohémond VI d'Antioche, et d'autres puissants seigneurs de la Géorgie et de l'Arménie. On leur proposait une ligue dont le but était l'extermination des Mamelucks. Mais Hulagù vint à mourir en 1265, laissant pour successeur Abaka, son fils aîné. Or, après la digression qui précède sur le caractère et les développements de la puissance des Mogols, au milieu desquels les Missionnaires de la foi de Jésus-Christ avaient à travailler, c'est de ce prince que nous devons parler avec quelques détails en ce qui concerne spécialement les Missions Franciscaines.

[1]) Voir la *Biographie universelle*, tome XX, à l'art. Hulagù; et l'*Histoire universelle* de Cantù, tome XII, chap. 15.

[2]) Voir le chap. Ier du livre II de l'*Histoire universelle des Missions Franciscaines*.

A peine Abaka fut-il monté sur le trône que, non moins bien disposé que son père en faveur des chrétiens, il rechercha avec empressement l'amitié du Pape, auquel nous le voyons envoyer des ambassadeurs. Nous avons dit que son père aimait aussi les chrétiens; en effet, il leur avait laissé ériger, dans son *ulus* de la plaine de Mughan, un oratoire où les Arméniens, les Géorgiens et les Syriens célébraient également l'office divin[1]. Or, quand ces ambassadeurs se furent abouchés à Constantinople avec les deux Franciscains Jérôme d'Ascoli et Bonne Grâce de St Jean à Persiceto, que Grégoire X y avait envoyés en qualité d'apocrisiaires de l'Eglise romaine près de l'empereur Paléologue[2], ils demandèrent en grâce de les avoir pour guides et compagnons jusqu'à Lyon; ce à quoi les deux Missionnaires consentirent de grand cœur. Il en résulta que, convaincus par les fréquents entretiens sur la religion qu'ils eurent durant le voyage, l'un des ambassadeurs et deux hommes de sa suite demandèrent le baptême pour embrasser le christianisme. Ce bonheur leur fut accordé le 16 juillet, au grand étonnement et à la grande joie de tout le Concile; la cérémonie fut présidée par le cardinal évêque d'Ostie, qui ne pouvait retenir ses larmes, non plus que les autres Pères rendant avec lui mille actions de grâces au ciel pour un événement si inespéré. Le Souverain Pontife se mit ensuite à conférer avec les ambassadeurs de l'affaire pour laquelle leur maître les avait envoyés à Lyon, et qui était de s'entendre et de conclure une alliance avec la chrétienté contre les musulmans; et quand ils furent près de partir, il leur remit pour Abaka la lettre suivante, qui mérite d'être rapportée :

« A l'illustre Abaka, roi des Tartares! Qu'il obtienne dans le siècle présent la grâce, et qu'elle le conduise à la gloire dans le siècle futur!

« Nous avons reçu avec une vive satisfaction de notre âme et le visage joyeux les lettres et les ambassadeurs qu'il a plu à Votre Altesse de nous envoyer. Ils sont arrivés au moment où nous célébrions le saint concile général de Lyon, auquel, comme on vous le dira, assistaient un grand nombre de princes et de vénérables pasteurs. Et après que vos lettres eurent été lues en pleine assemblée, et que nous eûmes entendu favora-

1) Voir Raynaldi, année 1258, n. 42, et année 1260, nos 26 et 29.
2) Voir la précédente livraison des *Annales*.

blement ce que vos députés venaient nous proposer en votre nom, nous avons, l'esprit humilié et le cœur contrit, imploré le Très-Haut, afin qu'étant la lumière véritable, destinée à éclairer tout homme qui vient en ce monde, il vous accorde, à vous et à tous les vôtres, de voir luire si bien la vérité dans la splendeur de sa face, que, marchant dans la voie de ses préceptes, vous travailliez efficacement à l'exaltation de la foi chrétienne et à votre salut. Quant à ce que voudrait votre altesse, nous avons jugé bon, avant que l'armée chrétienne passe la mer, d'en conférer avec vous par des ambassadeurs que nous nous disposons à vous envoyer, et il nous serait difficile de mettre ce projet à exécution sans inconvénients; ils vous apporteront, du reste, à cet égard, une réponse nette et positive dont nous espérons que vous serez satisfait, et en même temps, pourvu que vous daigniez les écouter avec bienveillance, ils vous décideront, s'il plait à Dieu, encore à une autre chose plus importante tant pour votre salut éternel que pour celui de tout votre peuple. Lyon, dans la troisième année de notre pontificat. »

Encouragé par cette lettre de Grégoire, Abaka attendait au plus tôt les envoyés qu'on lui annonçait, afin de traiter avec eux tant de l'alliance projetée que de la prédication de la foi catholique dans ses Etats; mais comme ils tardaient à venir, il s'empressa de députer lui-même en Occident d'autres ambassadeurs, chargés de s'informer des causes de ce retard et de hâter le départ de ceux du Souverain Pontife. Les envoyés trouvèrent sur le trône pontifical le pape Jean XXI; car trois papes étaient morts en un temps si court, c'est-à-dire du commencement de 1276 au mois de septembre de la même année, savoir Grégoire X, Innocent V et Adrien V, sans parler du Mineur Vice domino de Vice dominis, qui passa de vie à trépas le jour même de son élection. Les nouveaux ambassadeurs Tartares demandaient formellement des Missionnaires au nom d'Abaka leur maître, et même en celui de son oncle Kublai; ils déclaraient, en outre, que l'un était disposé à laisser ses sujets embrasser librement la religion chrétienne et l'embrasserait lui-même, et que l'autre était déjà régénéré dans les eaux du baptême. On ne saurait dire de quelle joie une pareille nouvelle remplit le cœur du pape Jean. Mais il fut, lui

aussi, tout à coup surpris par la mort sous les ruines de la chambre qu'il occupait. Il fut donc nécessaire, pour prendre les mesures convenables dans une si grande affaire, d'attendre l'élection du nouveau pontife, qui tomba sur la personne de Nicolas III. Dès que celui-ci eut ceint la tiare, il songea sérieusement à reprendre les négociations entamées, et croyant que nul ne remplirait les fonctions de nonces et de Missionnaires avec plus de succès que les Franciscains dont l'on avait déjà reconnu l'habileté pour la conversion des peuples et des princes infidèles, spécialement des Tartares, il désigna cinq religieux de leur Ordre, savoir Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo[1], auxquels il prescrivit de s'occuper immédiatement de leur haute mission, par la lettre suivante :

« Aux Frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, de l'Ordre des Mineurs, nos nonces dans le pays des Tartares, salut et bénédiction apostolique! Chargé, malgré notre indignité, de tenir sur la terre la place du Pasteur éternel, nous nous sentons obligé par là même d'avoir un soin particulier du salut de tous les hommes. A vrai dire ce salut est le plus grand désir de notre cœur, et nous tendons à ce but avec la plus vigilante attention, mettant en œuvre, autant qu'il nous est donné, toutes nos forces afin d'y parvenir. Aussi, bien que notre esprit soit partagé entre mille affaires importantes dont nous sommes pressé de toutes parts et comme accablé, nous n'en tenons pas moins celle-là à cœur. Car nous avons bien de quoi gémir et de quoi soupirer en voyant comment tant d'hommes trompés

[1]) Voir Wadding, *Annales,* tome V, année 1278; Raynaldi, ib.; Fleury, *Histoire ecclésiastique,* Liv. XXXV, etc. — Ici nous devons citer le document très-curieux et très-important que Louis Galletti a puisé aux archives du Vatican et publié (Rome , 1766) dans son *Mémoire sur trois anciennes églises de Rieti,* et que nous a communiqué l'excellent comte Pierre Cernanzai d'Udine. Voici ce document : *Hic incipit Assizia continens nomina omnium illorum qui recipiunt prebendas à Marestallà Domini papae Nycolai. Summa omnium prebendarum est CXXXII. Equi marestalle albe sunt XX. Item sunt in eadem marestalla muli et mule IX. Item equi et mule de marestalla nygra sunt XXX. Item sunt de bestiis marestalle nygre apud fratrem Gerardum et socios de ordine minorum, qui vadunt ultra mare contra Tarteris XI : videlicet IIII roncini et VII muli et mule.*

par les artifices de Satan périssent misérablement, soit parce qu'ils ignorent tout à fait le chemin du salut, soit parce que trop souvent ils l'ont abandonné. C'est pourquoi il est nécessaire, afin de ne rien négliger de ce qui regarde notre office, que nous nous employions de tout notre pouvoir à écarter tous ces périls des âmes, en suppliant le Très-Haut de daigner accorder à celles qui sont égarées la grâce d'apercevoir si distinctement les rayons de la vérité, qu'elles puissent aisément rentrer dans les voies de la justice, et qu'éclairées par la véritable lumière qui est le Christ, elles rejettent loin d'elles ce qui est contraire à son nom, et se mettent à pratiquer ce qui peut leur être utile. Or, comme Abaka, le magnifique prince et illustre roi des Tartares Orientaux, a informé notre prédécesseur, le pape Jean d'heureuse mémoire, et ses frères les cardinaux, au nombre desquels nous étions nous-mêmes à cette époque, que lui ainsi que notre très-cher fils en Jésus-Christ Kublai, grand Khan et empereur souverain de tous les Tartares, qu'on dit être déjà chrétien, attendent avec impatience des Missionnaires de l'Eglise romaine, qui puissent leur enseigner à eux, à leurs enfants et à leurs peuples la foi chrétienne, et qui les régénèrent dans les eaux du baptême, nous Vicaire indigne de Jésus-Christ et successeur du bienheureux Pierre, profondément touché de cette démarche d'Abaka, et voulant remplir notre obligation de procurer le salut de si grands princes et peuples, avons jugé bon de nous adresser à vous que nous savons être des religieux d'une piété éclairée, de saintes mœurs, doués par la Providence divine de hautes vertus et d'une excellente doctrine, pour nous décharger sur vous de cette partie du poids de notre sollicitude pastorale, ayant la confiance ou plutôt la certitude que vos travaux produiront des fruits précieux, agréables à Dieu et à nous. Après avoir, en conséquence, consulté nos frères les cardinaux, nous vous envoyons, comme des anges de salut, dans ces contrées, pour y exercer le ministère apostolique, vous engageant par la présente lettre à placer, pour la rémission de vos péchés, toutes vos espérances en Celui qui dirige et protège les pas de ses apôtres. Ainsi soutenus par sa grâce et pleins de confiance, vous irez vous présenter à Abaka, afin que, par vos exhortations et vos enseignements, vous puissiez l'amener avec

ses enfants, ses peuples et ses soldats, à la connaissance de la vraie foi orthodoxe, de sorte que, avec l'aide de la divine miséricorde, qui voudra bien suppléer à l'insuffisance de vos paroles, ils ne forment plus qu'une société avec les peuples fidèles de l'Eglise et s'assurent les moyens d'arriver au salut[1]. »
Le pontife continue ensuite en leur donnant le pouvoir d'absoudre des censures, d'accorder des dispenses, de bénir les cimetières, outre d'autres pouvoirs propres à assurer l'efficacité des œuvres de leur ministère, et qu'il est inutile d'énumérer. Mais il faut que nos lecteurs connaissent les deux lettres qu'ils furent chargés de remettre, l'une à Abaka, Khan de Perse, l'autre à Kublai, empereur de Chine, auxquels ils allaient se présenter comme missionnaires et nonces de Rome. La première était conçue en ces termes :

« A l'excellent et magnifique prince, à l'illustre roi des Tartares orientaux Abaka, à qui Dieu accorde la grâce de connaître la voie de la vérité ! En vérité la sainte Eglise romaine a tressailli et tressaille encore d'allégresse dans le Seigneur, en pensant à ce que vous avez fait savoir par vos ambassadeurs Jean et Jacques Vassalli et par les lettres dont ils étaient porteurs à notre prédécesseur le pape Jean et à ses frères les cardinaux, qui en ont tous éprouvé une grande joie. Car les lettres présentées par vos envoyés disaient que du moment où l'armée chrétienne des croisés passerait en Terre-Sainte, vous étiez disposé, de votre côté, à la laisser librement pénétrer dans votre pays, pour en combattre les ennemis, c'est-à-dire les Sarrasins, et que non content de lui procurer tout ce dont elle aurait besoin, vous vous joindriez à elle en personne à la tête de vos valeureuses troupes. Vous le priiez ensuite d'ajouter foi à tout ce que lesdits ambassadeurs seraient chargés de déclarer en votre nom; et en fait ils firent, entre autres, une déclaration, qui sera sans doute très-agréable à Dieu, comme elle l'a été à notre prédécesseur susnommé, ainsi qu'à tous ses frères les cardinaux, au nombre desquels nous étions alors. Certainement, un pareil événement est bien propre à remplir les esprits des fidèles d'une joie extraordinaire et bien digne d'être célébré par toutes sortes de louanges; car, si les actes répondent aux paroles,

[1]) Voir Wadding, *loco citato,* et Raynaldi, ibid.

c'est un événement qui contribuera au salut d'une foule innombrable d'âmes. Nous voulons parler du dessein de notre cher fils en Jésus-Christ et votre oncle Kublai, grand Khan et illustre empereur de tous les Tartares, qu'on dit être déjà baptisé, d'obtenir de cette Eglise romaine des missionnaires, qui vous enseignent la foi chrétienne à vous, à vos enfants et à vos peuples, et qui vous confèrent, une fois instruits, le sacrement du baptême. Oh! oui, que la sainte mère l'Eglise se réjouisse en son divin époux Jésus-Christ, de ce que la divine miséricorde lui accorde de faire renaître tant d'enfants à sa grâce dans le bain baptismal! Que le pasteur de l'Eglise se réjouisse également de voir ainsi la société chrétienne accrue d'un peuple nouveau et plus nombreux peut-être qu'il n'en a jamais existé! Heureux notre temps, s'il nous était réellement donné de procurer à la cour céleste un sujet de pareille joie! Déjà les choses que votre Altesse nous offre nous paraissent non-seulement d'une grande, mais d'une très-grande importance. Aussi n'hésitons-nous pas à penser que c'est le doigt de Dieu qui vous meut, lorsque vous vous montrez enflammé d'un tel zèle pour Jésus-Christ, que vous offrez votre propre personne, et votre brave peuple, et votre pays, et toute sorte de secours et de vivres pour qu'on puisse enfin vaincre ses ennemis. Vous rendant donc mille actions de grâces du concours que vous nous offrez pour le triomphe des armées chrétiennes en Palestine, et l'acceptant dès à présent, nous vous informons que, quand le moment opportun sera venu, nous en profiterons volontiers. En attendant, pour assurer le salut de votre âme et de celle de votre oncle Kublai, grand Khan, et des âmes de vos enfants et de vos peuples, nous nous acquittons envers vous, en vous envoyant, suivant le conseil de nos frères les cardinaux, les frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, de l'Ordre des Mineurs, porteurs des présentes, hommes d'une religion éclairée, de saintes mœurs et profondément versés dans l'étude des livres sacrés, afin que vous et vos enfants et vos peuples soyez amenés, grâce à leurs salutaires enseignements, à la connaissance de Jésus-Christ, notre Maître et Sauveur, et que ceux d'entre vous qui n'ont pas encore été baptisés ou qui ne

l'ont pas été dans la forme voulue, c'est-à-dire AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, soient régénérés par eux selon le rite de l'Eglise de Dieu, et que tous vous offriez ainsi dans l'observance de la foi chrétienne votre culte à celui dont le nom glorieux est au-dessus de tout autre nom. Nous avons ordonné à ces Frères Mineurs, tant par écrit que de vive voix, de se rendre, au moment qui vous paraîtra convenable, près du grand Khan Kublai, afin de travailler aussi en ces lieux (en Chine) au salut des âmes, et avec l'aide de la grâce qu'ils ont reçue du Dieu des miséricordes, d'y mettre à exécution ce que vos ambassadeurs nous ont fait connaître verbalement, et que nous désirons avec ardeur; c'est pourquoi nous prions votre Altesse de daigner RECEVOIR AVEC BIENVEILLANCE LESDITS FRÈRES MINEURS COMME ELLE RECEVRAIT NOTRE PROPRE PERSONNE, et nous l'exhortons en outre à les traiter convenablement, en ajoutant foi à tout ce qu'ils vous diront de notre part sur la réception du baptême, sur l'enseignement de la foi chrétienne et sur la manière de l'observer, et enfin à les envoyer sous une bonne et sûre escorte au grand Khan (de la Chine) en pourvoyant à leurs dépenses et à tout ce dont ils pourront avoir besoin. Et comme à raison des DANGERS DU VOYAGE, DE LA LONGUEUR DE LA ROUTE, ET DE L'INCERTITUDE DU TEMPS QU'ILS DEVRONT PASSER DANS CES RÉGIONS, il nous est impossible de les munir de toutes les choses nécessaires, de manière à ne manquer d'aucune, nous vous les recommandons vivement, soit quand ils s'y rendront, soit pendant le séjour qu'ils y feront, soit enfin quand ils en partiront, de telle sorte qu'ils puissent revenir près de nous et de nos frères, heureux de leurs fatigues, et même tout fiers d'avoir recueilli le fruit désiré du salut d'une si grande nation. Nous vous recommandons enfin tous les chrétiens qui demeurent ou qui par suite d'une circonstance quelconque viendraient à passer dans les pays soumis à votre domination; car si vous les couvrez de votre protection et les défendez en cas de besoin, vous pratiquerez un acte de charité qui vous procurera de la gloire dans le siècle présent et une récompense éternelle dans les siècles futurs. En attendant, nous et nos frères adressons nos vœux à la divine miséricorde, pour que le Seigneur vous comble, vous et vos

fils, pendant de longues années, de bénédictions si abondantes, et dirige tellement notre conduite pour votre salut que, vous réunissant, tous tant que vous êtes, aux catholiques dans le chemin de la vérité, vous donniez à Dieu le Père un motif de se complaire à votre grandeur. Rome, 1er avril, dans la première année de notre pontificat[1]. »

Telle est la chaîne de communications étroites qu'il fut possible d'établir, en ce temps si étrange, par l'intermédiaire des missionnaires Franciscains, entre l'Eglise romaine et les nations les plus lointaines, et que les fils de St François changèrent en relations amicales, pour l'accomplissement des mesures providentielles prises par la sainte épouse de Jésus-Christ. C'était un anneau de cette chaîne qu'ils attachèrent dans la même mission en portant, dans des contrées encore plus éloignées, la lettre que le Père suprême des fidèles adressait aux peuples de la Chine, et que nous aimons aussi à reproduire textuellement :

« A notre très cher fils en Jésus-Christ Kublai, grand Khan, empereur et gouverneur suprême de tous les Tartares, salut et bénédiction apostolique. Le créateur de l'homme, Dieu tout puissant, a jeté un regard de miséricorde sur le genre humain, alors que déjà il était dévoré par l'ulcère empoisonné de la faute qu'a malheureusement commise Adam, le premier père des hommes. C'est pourquoi, afin de le racheter, et en même temps de rétablir en lui l'image divine, à laquelle il avait été formé, il envoya en ce monde son Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, qui lui est coéternel et égal en majesté et en puissance, après l'avoir figuré dans les énigmes de la loi et promis à nos pères par la bouche des Prophètes. Ce Fils unique est né d'une femme dans le sein de laquelle il a été conçu non certainement par une opération humaine, mais par l'opération du Saint-Esprit; et lorsqu'il en fut sorti, sans que la pureté virginale de sa mère en souffrit la moindre atteinte, il se montra à tous visiblement, véritablement et réellement Dieu dans les conditions de la vie présente. Soutenant ensuite par de salutaires institutions ceux pour le salut desquels il était descendu du haut trône de sa gloire sur cette vile et misérable terre, il leur traça et marqua le chemin de la vie à la

[1]) Voir les *Annales* de Wadding, tome V, année 1278.

lumière d'une doctrine parfaite. Mais il ne se borna point là; car, après avoir donné en sa propre personne, en conversant avec les hommes, les plus saints exemples, avoir prêché son Evangile par mille moyens merveilleux, et s'être fait connaître par toutes sortes de miracles et de vertus et par l'autorité des Saintes Ecritures pour vrai Dieu, Fils de Dieu le Père, impassible à raison de sa divinité, et néanmoins sujet dans l'humanité qu'il avait prise aux souffrances et à la mort, il voulut par bonté endurer l'horrible supplice de la croix, uniquement pour détruire par ses douleurs et le sacrifice de la vie présente la sentence de mort éternelle que toute la postérité d'Adam avait méritée par la faute de son premier père, de telle sorte que, grâce au calice amer de la mort temporelle du Christ, l'homme pût obtenir les délices d'une vie sans fin. S'immolant donc comme une hostie de propitiation pour la rédemption du genre humain, il vainquit ainsi l'antique ennemi du salut commun et éleva l'homme de l'opprobre de la servitude à la gloire de la liberté céleste, en lui ouvrant les portes de la patrie éternelle. C'est pourquoi, bien qu'en tant qu'homme, il ait eu tant à souffrir, et qu'il soit mort, et qu'il ait été enseveli, il ressuscita glorieux le troisième jour par sa vertu divine, il manifesta à des témoins prédestinés le miracle de sa résurrection, qui nous donne sujet de croire fermement à la nôtre et de bien l'espérer; puis, il chargea ces témoins d'aller prêcher son Evangile à toute créature, et baptiser toutes les nations AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT. Enfin, montant au ciel sous leurs propres yeux, afin que, après avoir été témoins de sa résurrection, ils le fussent aussi de son ascension, il laissa comme Vicaire sur la terre le Bienheureux Pierre, au constant amour duquel, amour prouvé par une triple protestation, il confia le soin des âmes pour qu'il veillât à leur salut avec une sollicitude incessante. C'est pourquoi il lui remit les clefs du royaume des cieux, en lui donnant à lui et à ses successeurs le droit d'ouvrir et de fermer à qui que ce soit les portes de la patrie éternelle, et en les investissant d'un pouvoir souverain en ce qui concerne la dispensation de la grâce céleste. En vertu de la mission apostolique qui leur a été confiée ils sont donc obligés de travailler au salut de tous les hommes. Aussi, à l'exemple du Sauveur, suspendu à la croix, en ont-

ils une soif ardente en qualité de ses Vicaires, et comme successeurs de Pierre le pêcheur, ils vont, eux aussi, à la recherche des âmes, pêchant dans la mer de cette vie. Car, en vérité, la délivrance et le salut des âmes répand l'allégresse dans la cité de Dieu, et le suprême Pasteur de l'Eglise sent d'autant plus augmenter dans son âme son zèle et sa sollicitude, que ceux qui marchent encore dans les ténèbres et à l'ombre de la mort lui font espérer par des présages plus favorables qu'ils seront bientôt éclairés par la lumière céleste. C'est ainsi que cette Sainte Eglise Romaine a tressailli d'une véritable joie, quand l'illustre roi des Tartares Orientaux, votre neveu Abaka, a fait savoir au Pape Jean, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, que depuis longtemps prévenu par la grâce divine, et touché au cœur par la miséricorde céleste, vous aviez déjà reçu le baptême, et que régénéré par ce sacrement, vous vous étiez de cette manière uni à son peuple fidèle. Bien plus, d'après ce qu'on dit, votre dévotion va si loin que vous ne vous contentez pas de vénérer vous seul la religion trois fois sainte du Christ, d'aimer son culte et d'accorder avec une bienveillance extraordinaire une entière liberté et toute votre protection à tous ceux qui dans votre empire professent le christianisme, mais que vous désirez en outre que vos enfants et vos soldats, arrivant aussi à la connaissance de Jésus-Christ et de la foi qu'il a prêchée et enseignée, se fassent baptiser par les mains de l'Eglise romaine. Car c'est par ce moyen que pourront se dire véritablement chrétiens ceux qui, renonçant à toutes leurs anciennes erreurs et marchant dans la voie de la vérité, se rendront entièrement agréables au créateur par leurs bonnes œuvres. S'il en est ainsi, comment pourrons-nous louer dignement un père qui, de peur que ses enfants ne périssent, les pousse avec un amour si sincère dans les voies du salut? O le valeureux chef d'armées, que celui qui met ses soins à tourner ses troupes du mal au bien, de l'erreur à la vérité! O bonté ineffable de Dieu qui, jetant un regard de miséricorde sur un si grand peuple longtemps aveuglé, lui ouvre aujourd'hui les portes pour qu'il entre dans la lumière de la vérité! Ah! que Dieu confirme ce qu'il a daigné opérer en vous! De votre côté tâchez de conserver si fidèlement sa grâce qu'il doive lui-même l'augmenter en vous jusqu'à ce que cette première étincelle

devienne un immense incendie de charité. Or, puisqu'Abaka a demandé, comme on l'assure, que notre prédécesseur, condescendant à vos désirs, vous envoyât des membres de l'Eglise romaine qui pussent convenablement enseigner à vos enfants et à vos soldats la foi chrétienne et les baptiser, et qu'une mort soudaine l'a empêché de le faire, quoique ce fût le plus ardent désir de son cœur, nous venons, nous qu'une disposition suprême du ciel a appelé à lui succéder, vous satisfaire à cet égard, en vous envoyant en notre lieu et place (car il ne nous est pas donné d'être partout présent en personne) nos chers fils, les Frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sant'Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, de l'Ordre des Mineurs, porteurs des présentes, hommes d'une religion insigne, de mœurs irrépréhensibles, et profondément versés dans la science des Saintes Ecritures. Nous vous les recommandons etc.[1] » Le pape répétait ici ce qu'il avait déjà écrit à Abaka, auquel ils devaient se présenter d'abord, pour exercer quelque temps le ministère apostolique dans ses Etats avant de se rendre en Chine.

Nous ne nous arrêterons point à faire admirer à nos lecteurs de pareils rapports du Pontife romain avec l'empereur souverain des Tartares et le maître de la Chine, puisque nous avons vu les Vénitiens Nicolas, Maphée et Marc Polo accueillis avec tant d'honneur à la cour de ce prince, et envoyés par lui comme ses ambassadeurs près du pape à Rome, d'où ils repartirent chargés de remettre les lettres et les cadeaux de Grégoire X à Kublai, dont ils devinrent les amis intimes[2]. Cela prouve surabondamment la bienveillance particulière de ce prince Tartare envers les chrétiens, quand il ne serait pas sûr qu'il ait reçut le baptême; c'est pourquoi le pape Nicolas emploie ces expressions : S'IL EST VRAI, COMME L'ON DIT; SUIVANT QU'ON L'AFFIRME[3]. Mais il en résulte aussi évidemment que cette correspondance du vicaire de Jésus-Christ avec le grand Khan Tartare, résidant à Pékin, dûe aux premières Missions des Franciscains chez cette nation qui avait conquis tant de royaumes, est tellement certaine qu'elle ne saurait être l'objet du moindre doute[4]. Après cette observa-

[1]) Voir les *Annales* de Wadding, tome V, année 1278.

[2]) V. les *Annales des Missions Franciscaines*, Ire livraison de l'année courante.

[3]) V. l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique* de Rohrbacher, liv. LXXVI.

[4]) V. *Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, par M. Huc, tome Ier. Paris, 1857.

tion, nous engagerons plutôt nos lecteurs à vouloir bien considérer avec nous le courage, ou mieux l'héroïsme que les cinq Franciscains, Missionnaires et nonces apostoliques, ont montré en entreprenant un voyage aussi nouveau et aussi difficile que l'était celui de la Chine. Même aujourd'hui, que les transports maritimes et les bâteaux à vapeur ont tellement abrégé les distances, n'est-il pas certain qu'un pareil voyage donne à réfléchir à quiconque veut l'aventurer? Eh bien! ces pauvres religieux se mettent à le faire, et par terre, avec la même confiance que celui qui exécuterait une courte et agréable promenade de plaisir dans un des pays les plus policés et les plus riants d'Europe! Encore leur manque-t-il cet encouragement, si doux pour le cœur humain, de compatriotes ou d'une foule applaudissant à leur départ, comme s'ils couraient à quelque entreprise glorieuse; ils ne voient même point briller à leurs yeux la perspective de se voir accueillis en triomphe à leur retour, comme nous le lisons de l'immortel Colomb, lorsque, mettant à la voile pour le Nouveau-Monde, il était entouré au port de Palos d'une multitude innombrable qui, par d'heureux présages, le félicitait d'avance de sa grande découverte. Loin de là, nos Missionnaires quittent leur pays, on peut dire ignorés de tous, excepté de Dieu qui les munit de sa grâce, de son vicaire ici-bas qui les envoie à cette mission lointaine, et des supérieurs de l'Ordre qui les ont arrachés à la douce paix du cloître. Et ils partent ainsi, vraiment pauvres, dépourvus même de toute ressource humaine, comme les premiers disciples du Sauveur, sans autres armes qu'un crucifix sur leur poitrine, sans autres richesses qu'un chapelet à leur ceinture, à peine vêtus d'une bure grossière, ayant pour unique guide, pour unique appui, la Providence divine! Et où vont-ils, ces hommes vraiment admirables? Ils se dirigent vers la Chine, autant valait dire à cette époque, vers le bout du monde! Or, qui les guidera dans un voyage si long et si incertain, ce qui est plus, chez des peuples barbares, au milieu desquels ils devront passer, à travers les déserts immenses qu'ils auront à franchir, et où, pendant des mois et des années, ils ne rencontreront peut-être que des hommes ou des bêtes féroces également redoutables? Les hommes de Dieu savent bien tout cela; mais ils savent aussi que l'ange du Seigneur les accompagnera, et ils s'y confient l'âme tranquille. En sacrifiant leur

repos, leur liberté religieuse, et, en cas de besoin, leur vie, ils ne demandent que la gloire de Dieu et de l'Eglise. Mais craindront-ils par hasard que le nécessaire leur manque dans quelqu'une des circonstances si variées auxquelles ils s'exposent? Non, car ils comptent sur la Providence, qui ne trahit jamais ceux qui s'abandonnent à elle. En effet, si l'on observe les commencements de l'Institut Séraphique, tel était l'esprit qui en animait les membres, lorsque, cheminant à la manière des apôtres et allant prêcher aux nations le nom de Jésus-Christ, ils firent le tour du globe et pénétrèrent chez des peuples inconnus de leurs contemporains; c'était, au fond, un esprit de foi si vive en Dieu et une confiance si profonde en son amoureuse bonté, qu'ils pouvaient en attendre, dans toutes les conjonctures où ils se trouveraient, des prodiges extraordinaires et parfois inouïs. Aussi leur arriva-t-il souvent d'avoir à bénir le ciel de marques si visibles d'une protection spéciale, qu'elles pouvaient certainement exciter l'admiration des contemporains, et qu'elles pourraient encore fournir à la postérité mille sujets de récits ou de légendes pleins d'intérêt et d'édification. Pour n'en citer qu'un exemple, nous lisons dans les chroniques qu'un jour quelques-uns de ces saints religieux, qui allaient en mission chez des peuples infidèles, arrivèrent sur des monts très-élevés et tellement arides qu'on n'y trouvait ni une goutte d'eau ni la moindre trace de végétation, de sorte que, dévorés par une soif ardente, ils n'avaient plus d'autre perspective que la mort, si Dieu ne venait à leur secours. Mais ils recoururent à la prière, et presque aussitôt ils rencontrèrent une source fraîche et jaillissante, qui leur permit de se désaltérer et de poursuivre leur chemin.

Une autre fois privés de tout aliment au milieu d'un désert, ils se virent sur le point de mourir de faim. Voilà qu'au même moment un enfant vient à leur rencontre, et leur demande où ils se rendent si harassés et épuisés qu'ils savent à peine faire un pas. Ils répondent qu'ils se sentent incapables d'aller plus loin, tant ils sont dévorés par la faim. « Voici deux pains, reprit l'enfant; prenez et mangez. » Pendant qu'ils réparaient leurs forces, leur interlocuteur, commençant à se faire connaître, leur dit : « O hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous de la Providence céleste! Aviez-vous oublié les paroles de

David, si souvent répétées par votre patriarche François : „ Placez en Dieu votre confiance, et lui-même vous nourrira. „ C'est pour cela que le Seigneur a voulu vous punir, en vous réduisant à cette faim extrême. Sachez comment vous devez désormais vous conduire dans vos courses apostoliques. „ Après ces mots il s'éloigna, et de leur côté les religieux continuèrent leur route pleins de joie et de confiance, en demandant pardon à Dieu de leur faute et en le remerciant de la bonté avec laquelle il les avait secourus[1]. C'est par de pareils prodiges que, si parfois l'un d'eux cédait au découragement, il sentait se réveiller en lui cette foi qui animait les Missionnaires Franciscains, toujours soutenus à point dans tous leurs besoins par la divine Providence, entre les bras de laquelle ils s'abandonnaient. Il est vrai que, quant aux Frères Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Parme, Jean de Sant' Agata, André de Florence et Mathieu d'Arezzo, nous n'avons point de données particulières pour savoir si dans le voyage, long, difficile et très-périlleux qu'ils eurent à faire, il leur arriva de reconnaître d'une manière aussi sensible l'intervention protectrice du ciel; mais il est certain qu'il ne leur eût pas été possible de sortir si heureusement de tous les dangers qu'ils couraient, sans une assistance spéciale de l'ange du Seigneur. Nous avons à parler dans un autre article de ce que firent les ouvriers évangéliques, une fois arrivés au lieu de leur destination.

[1]) Marc de Lisbonne, *Chronique,* Ire partie, chap. LIV.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. Octavien Barsanti, *de Pietra Santa, Observantin de la Province Séraphique, Préfet des Missions Franciscaines dans la Nouvelle Zélande, au Rédacteur des* Annales, *sur l'état de la religion catholique en ce pays.*

Auckland, 29 *avril* 1863.

Très-Révérend Père Marcellin,

En février 1863, je vous ai envoyé d'Auckland une notice historique sur l'*état des sectes* dans cette île. Aujourd'hui je voudrais vous faire connaître celui de la Religion catholique; mais vraiment accablé d'une foule d'occupations, surtout depuis que le P. Dominique de Castignano est malade et que le P. Nivard de Fenestrelle n'est guère bien portant, je n'ai point le temps de me mettre à vous raconter d'une manière détaillée la position d'un pauvre Missionnaire qui dans cette île, au milieu de ces forêts sauvages et sur ces langues de terre, toujours rongées par la mer, ne souffre que trop et doit se contenter souvent de prier et de combattre.

Je suis allé dans le Hokianga visiter nos chers confrères, qui depuis longtemps désiraient me voir. J'y ai passé trois mois. Je vous rendrai donc seulement compte de cette visite, en entrant dans quelques détails, et cela suffira pour le moment. Si ces détails sont parfois minutieux, considérez qu'ils n'en sont pas moins significatifs et propres à faire connaître la Nouvelle Zélande à ceux qui ne la connaissent pas.

Comme votre paternité le sait déjà, les Franciscains étaient à peine débarqués à Auckland, à la fin de 1860, qu'on assigna à leur mission, à partir du 35e degré de latitude, tout le nord de cette île, en comprenant toute l'étendue de l'est à

l'ouest. En février et mars 1861, je fis le tour de cet immense district, afin de voir où l'on pouvait fixer les principales stations pour y installer nos confrères et commencer bientôt notre mission; je trouvai que la baie des îles ou Kororareka, Gurakau dans le Hokianga, et Wangaroa sur la côte orientale étaient les points où les pères maristes s'étaient d'abord fixés et où les Franciscains pouvaient aussi s'établir. Mais comme il n'y avait plus de maisons habitables, ni de population à instruire et à cultiver ni à la baie des îles, ni à Wangaroa, Monseigneur Pompallier, avec sa longue expérience de vingt-six ans d'épiscopat dans cette mission, jugea convenable d'envoyer tous nos confrères dans le Hokianga, se contentant de me retenir, moi, au service de la cathédrale.

Avant d'aller plus loin, il faut que je vous dise quelques mots du Hokianga, car ne vous donnant point la description de toute la Nouvelle Zélande, il suffira que je vous en décrive une seule province; ce sera comme si je vous les décrivais toutes.

Le Hokianga se trouve sur la côte occidentale, à l'opposite de la baie des îles, vis-à-vis de Sydney dans l'Australie, dont il est distant de 1200 milles. On y pénètre par un grand fleuve, dont l'embouchure est un bas-fond, où, à la marée basse, il n'y a point plus de dix-huit pieds d'eau; mais à la marée haute, ce fleuve grossit jusqu'à trente pieds d'eau, et à l'intérieur sur certains points, jusqu'à plus de cent pieds. Cette voie est la porte par laquelle quelques fils de Marie introduisirent la Religion catholique dans cette île le 22 janvier 1838. Quand les Européens commencèrent à émigrer dans la Nouvelle Zélande, le Hokianga était la province la plus peuplée, et l'on vit dès 1825 y entrer deux grands bâtiments avec lesquels les Anglais firent leurs premières tentatives pour coloniser cette île. Aujourd'hui que tous les Européens se sont réunis à Auckland, capitale de la colonie, le Hokianga est la plus misérable de toutes les provinces. Les indigènes y sont encore tels qu'ils étaient il y a un siècle, moins l'anthropophagie à laquelle ils ont entièrement renoncé. Le Hokianga n'est praticable qu'en s'avançant sur ce grand fleuve, ou plutôt le long de cette *dent* de l'Océan, qui ne pénètre dans la terre ferme que pour la percer, la fouiller jusque dans ses entrailles, la ronger et la dévorer. Il ne fait que serpenter : ici très-étroit, là aussi

large qu'un beau lac, et d'une profondeur variable, il a été parcouru jusqu'à une distance de trente milles à l'intérieur par un bâtiment de 500 tonneaux (mesure maritime anglaise), et il a plusieurs bras, qui prennent divers noms. Les principaux sont le Waihou, le Waina et le Mangamuka.

Les Maori habitent tous le long des bras du grand fleuve, dans des cabanes très-basses, faites de *Rampo* (espèce de grenadier), de sorte que, quand ils veulent sortir pour aller se procurer des vivres, ils sont forcés de se servir du canot ou *Wakia Maoro*, espèce de barque, faite d'un tronc d'arbre tout entier aminci, creusé à l'intérieur et rendu concave, pointu aux extrémités et un peu aplati au fond. Les Maori ont un grand nombre de ces wakia, grands et petits; ils les fabriquent tantôt avec une pierre particulière, tantôt en se servant des instruments européens. Ces barques sont si peu larges et si peu profondes qu'en s'y étendant, un homme ordinaire en occupe presque toute la dimension *in latum et profundum*. Les Maori les dirigent au moyen de rames affilées et très-minces, longues au plus de quatre palmes, qu'ils ne rapprochent jamais des bords du Wakia; mais usant de toute la force de leurs bras, ils donnent quatre coups à droite et trois à gauche pour conserver l'équilibre. Tous rament indistinctement, hommes et femmes, grands et petits. Accoutumés de se servir de ces barques en sachant garder l'immobilité et l'équilibre nécessaires, les Maori ne courent aucun danger sur le fleuve, à moins qu'il ne soit agité; mais pour les Européens, qui ne réussissent guère à s'y nicher, il leur faut prendre beaucoup de précautions; car le moindre mouvement du navigateur suffit pour que le canot chavire et tombe à califourchon sur quelque requin ou chien de mer. On ne trouve dans le Hokianga guère d'animaux indigènes, mais il y a des vaches, des moutons, des chèvres, des porcs; il n'y a non plus dans toute la Nouvelle-Zélande aucun arbre fruitier indigène. Des semences européennes le maïs seul y a été introduit. Les Maori le sèment en grande quantité; il y atteint une hauteur extraordinaire et produit trois gros épis. Quand il est frais, on le mange au moment où on le détache de la plante; quand il est desséché, on le mange bouilli; l'hiver, quand il n'y a plus de patates, on le fait pourrir comme pour fabriquer de l'amidon, et quand il est arrivé au

point de donner des nausées, on le mange comme le mangeraient les poules. On trouve dans le Hokianga de belles chaînes de montagnes ou plutôt de hautes collines, toutes couvertes d'arbres si gros, si hauts et si droits, qu'on dirait qu'ils veulent escalader le ciel. D'un autre côté on remarque au commencement du grand fleuve une montagne toute de sable, où il n'y a point un seul arbuste, point un brin d'herbe ou de mousse, et qu'il faut employer treize heures à franchir si l'on veut aller par la voie de terre du Hokianga à Wangape et dans toutes les tribus de la côte occidentale. Or, je pense que la nature de cette montagne formée de sable pur, mouvant, léger et extrêmement fin, semblable à celui qui couvre les plages de l'Océan, brillant comme l'or et l'argent, fournira toujours un grand argument contre ces géographes superficiels qui, d'après certaines données peu importantes, voudraient préciser l'époque et le mode de la formation de la Nouvelle-Zélande. Sans doute plusieurs indices pourraient porter à croire qu'elle a été produite par l'éruption d'un grand volcan; néanmoins, en considérant un jour attentivement cette montagne, je me persuadai que l'origine de cette île est un mystère, comme toute la création est un mystère, et c'est pour cela que ceux qui prétendent en connaître le fond, encourent naturellement les violents reproches que le Tout Puissant lui-même, assis au milieu d'un tourbillon, adressait au sage de l'Idumée, ainsi qu'il le raconte lui-même au 38e chapitre de son livre inspiré.

Mais mon but n'est pas d'entrer dans des discussions scientifiques, scolastiques et géographiques. Je décris le Hokianga, en tant qu'il intéresse la Mission Franciscaine dans cette province périlleuse. Un courrier de la poste y vient de Kororareka par la voie de terre, tous les quinze jours, quand le temps le permet. Il y a en outre une communication par mer avec Auckland tous les deux ou trois mois selon les vents. D'ordinaire le bâtiment tourne la pointe nord, en côtoyant l'ile à l'est; mais si les intérêts du commerce l'exigent, à peine sorti du grand fleuve, il la côtoie à l'ouest et se dirige vers Horehunga, localité distante d'Auckland de trois quarts de lieue à cheval, où deux langues de mer, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, se rapprochent et se confondent.

Dans le Hokianga les Maori ont les mêmes traditions que sur

tous les autres points de l'île : elles sont peu nombreuses et entièrement mythologiques. Elles concernent la manière dont cette île a été peuplée et les premiers habitants qui l'ont occupée. On n'y découvre d'autres traces de la Révélation que l'histoire d'Eve, la chute de l'homme, le meurtre d'Abel et la mention de l'enfer, que tous les Maori placent à la pointe nord de l'île. Il y a une dizaine d'années les catholiques étaient nombreux dans le Hokianga; mais depuis qu'ils ont perdu leurs Missionnaires, les Pères Maristes, il en est beaucoup qui sont retombés dans les ténèbres de leurs superstitions, tandis que d'autres ont commencé à suivre la religion de la Bible et se sont déclarés Anglicans ou Wesleyens. On peut donc dire qu'ils ne s'étaient point encore élevés par la pensée au dessus de leurs affreuses cabanes pour contempler le ciel et adorer un Dieu Créateur et Rédempteur; car ils y rentraient bientôt la pipe à la bouche, nus et sales comme des bêtes pour admirer leur tatouages et vénérer leur propre nudité. Quant à des Européens, on en rencontre à peine, le long de tout ce fleuve, six ou sept familles métisses, c'est-à-dire issues d'alliances entre des indigènes et des émigrés, et ces familles sont ou indifférentes ou protestantes. Nos confrères n'en ont jusqu'ici trouvé que deux qui n'eussent pas renoncé à la vérité de leur foi. Ces métis ont deux ministres protestants, un Anglican qui a bâti une maison, une église et une école au commencement du fleuve Waihou, et un Wesleyen, qui a fixé sa résidence sur la rive du fleuve Waima. En outre, il y a autant de catéchistes qu'il y a de tribus de Maoris. Le ministre anglican, plus soucieux de ses intérêts terrestres et pécuniaires que de la religion et de la Bible, ne se donne pas beaucoup de peine pour faire des prosélytes; mais le Wesleyen, qui s'appelle Loury, ressemble plus à un diable qu'à un homme : il n'administre le baptême à un Maori qu'au prix d'une livre sterling, et en demande deux pour le marier, et encore à la condition de lui vendre, à son propre bénéfice, de beaux habits; mais ce n'est pas tout : je ne crois pas que le dragon de l'Apocalypse ait vomi contre la femme décrite dans ces révélations des blasphêmes aussi horribles que ceux que ce Loury a proférés contre l'Eglise Catholique. On m'a dit qu'il est l'un des collaborateurs les plus actifs du *Hacata,* journal tout Wesleyen qui a com-

mencé à paraître le 1er avril 1859, et qui se publie une fois par mois dans la langue indigène. Je tiens cette feuille pour la plus impie et la plus infâme du monde; en effet, s'il est des crimes honteux et atroces qu'on puisse imputer à un homme, le *Hacata* ne manque pas d'en charger l'Eglise Romaine, ses Papes et ses Ministres. Mais grâce à Dieu, ce fils de Satan vient de quitter Hokianga, qu'il avait rempli de ses blasphêmes sacriléges, parce que sa femme s'était mis en tête que les Maori voulaient la tuer. Toutefois il recommanda en partant à ses prosélytes de bien garder la Bible qu'il leur laissait en sa place; car, disait-il, posséder un pareil volume dans leur *Kainga*, c'était la même chose que d'y avoir Dieu lui même en personne. Loury allait se fixer à Honehunga, où il n'y a que des Européens, parce qu'il se flattait d'y trouver plus de chances pour réussir dans ses desseins fanatiques.

Voilà, en abrégé, la description du Hokianga, de ses habitants, de sa situation civile et religieuse. Si quelque chose y manque, j'espère que les conclusions à tirer de cet écrit vous le fourniront.

Or, le 11 avril 1861, à huit heures du soir, ceux de nos confrères, qui étaient destinés à cette immense province, montaient sur le *San-Kild*, et comme, malgré l'agitation de la mer, ils avaient le vent en poupe, ils mouillèrent heureusement, après une traversée de vingt quatre heures, à la Baie des îles. Ils s'y arrêtèrent quelques jours à cause du mauvais temps, chez l'unique famille catholique qui s'y trouve; puis ils franchirent de nouveau ce beau bras de mer qui forme la baie; puis trottant pendant quatre jours sur le cheval de St François, et traversant toute l'île de l'est à l'ouest, ils arrivèrent le 24 avril dans le Hokianga. Le même jour, vers quatre heures du soir, Purakau, privé pendant une dizaine d'années des fils de Marie, accueillait les fils de St François.

Nos confrères trouvèrent ce lieu tel que je le leur avais décrit, c'est-à-dire couvert d'un bois humide, épais, obscur, respirant la plus noire mélancolie, et horriblement dévasté par les débordements du grand fleuve. Les quelques portions de terrain qui s'étaient ressenties de l'influence bienfaisante des ouvriers évangéliques s'étaient bientôt couvertes de nouveau de joncs et d'épines, et étaient redevenues plus sauvages que jamais. La

maison que devaient habiter les Missionnaires étaient en terre glaise, sans toit, sans portes ni fenêtres, et c'était tout ce qui restait de tant de travaux qu'avaient exécutés les Maristes. Dans l'espoir que cette maison serait réparée ou reconstruite, nos confrères, pleins de joie parce qu'ils étaient résignés, s'y installèrent et déposèrent leurs paquets ; mais elle est encore dans le même état qu'au moment où ils y entrèrent, à l'exception du toit qu'on a refait en douves.

Les provisions envoyées par Mgr Pompallier en riz, farine et autres vivres, formaient mille livres de comestibles qui pouvaient suffire pendant cinq mois aux Missionnaires et aux deux Maori leurs domestiques, dont ils avaient besoin pour diriger leur gondole, toutes les fois que l'un d'eux voulait aller exercer son ministère. En outre, Mgr Pompallier les avait recommandés à son troupeau par deux lettres, écrites l'une en anglais, l'autre en maoro, et conçues en ces termes : « Mes chers enfants, c'est pour vous prouver mon affection que je vous envoie mes prêtres, investis de tous mes pouvoirs. Nourrissez-les du pain matériel, et ils vous nourriront du pain spirituel. »

Malheureusement, comme en réalité le troupeau de Mgr Pompallier dans le Hokianga n'existait pas, ses recommandations ne servirent point à nos confrères. Il en résulta qu'ils durent bientôt se trouver abandonnés dans cette éternelle solitude, au cœur de l'hiver, sous des pluies torrentielles, sans pouvoir communiquer avec qui que ce soit, affamés, mal vêtus et mal logés. A leurs souffrances se joignirent d'autres chagrins, tous d'un nouveau genre, que je crois ne devoir pas spécifier, et qui forcèrent le P. Dominique et le P. Nivard, dépourvus de toutes ressources, à se mettre en route et à se rendre à Auckland pour rechercher les causes de tant de privations et d'un pareil délaissement.

Je résolus donc d'aller, dès que je pus, leur porter quelques consolations. Je mis ce projet à exécution, au commencement du mois de février 1862, et j'emmenai avec moi le P. Nivard, me proposant de le laisser à la baie des îles pour qu'il y entreprît une nouvelle mission et vît si l'on pouvait y faire du bien. L'unique famille catholique qui avait accueilli tous les Franciscains, l'année précédente, nous fit également l'accueil le plus charitable et le plus aimable. En ayant pris congé le 10 du même mois

vers neuf heures du matin, je me dirigeai vers le Hokianga, et à 10 heures j'avais déjà franchi la baie me disposant à faire toute la route à pied; car je n'avais pas de quoi me procurer un cheval. Le compagnon qui portait mon petit paquet était un Maori du Hokianga qui, après avoir servi trois ans sur un bâtiment anglais, voulait revoir sa chère patrie, sa femme et ses deux petits enfants. Malgré cela il avait demandé trente schellings pour me suivre. Au commencement je me défiais de cet *ange gardien;* car en lui posant des questions sur la religion, je m'aperçus qu'il n'était ni catholique ni protestant. Mais je trouvai ensuite que c'était un brave homme, et à la fin du voyage il avoua à d'autres Maori qu'il m'aimait beaucoup et qu'il me quittait avec douleur. Ce digne guide ne me fit point prendre le chemin que j'avais suivi l'année précédente et qui, sans être bon, n'était point non plus trop mauvais. Au contraire il en prit un autre, vraiment abominable, qui conduisant à Waimate, puis continuant le long du lac Omapare, à droite, allait s'enfoncer ou plutôt se perdre dans les forêts éternelles précédant de ce côté le Hokianga. Nous franchîmes toute cette grande distance en deux jours, ne cessant de marcher depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le seul moment de repos que nous eussions, c'était quand il nous arrivait de passer quelque rivière ou quelque marais; alors le Maori passait le premier, il déposait son paquet, puis il retournait me prendre sur ses épaules. C'est là un des principaux services que les naturels de la Nouvelle Zélande rendent aux Européens toujours forcés de voyager sans cheval.

La première nuit nous nous arrêtâmes entre le lac Omapare et Waimate, dans une *Kainga* où nous ne trouvâmes qu'une vieille femme, qui était comme la belle-mère de mon compagnon; car il avait épousé la fille du concubinaire de cette vieille femme. A peine se virent-ils qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et que se croisant le nez, suivant l'usage des Maori, ils commencèrent à pleurer et à soupirer et à se dire mille choses affectueuses, et ils restèrent immobiles, le nez ainsi croisé, pendant plus d'une demi-heure. La vieille femme nous prépara ensuite de belles patates (pas trop bonnes à vrai dire) et des pèches; puis elle étendit une des meilleures nattes qu'elle eût, et nous nous y couchâmes pour dormir. Le lendemain matin,

avant le lever du soleil, nous avions déjà mangé nos patates toutes chaudes afin d'avoir la force de marcher. Ici je ne parlerai ni des feux du soleil qui nous rôtirent, ni des torrents de sueur qui nous inondèrent; car chacun peut s'en faire une idée. Nous traversâmes toute l'île de l'est à l'ouest, dans une partie qui ne présente que des collines nues et de petites vallées arides recouvertes d'herbe de la Nouvelle-Zélande, autant dire de mousse, de fougères et de bruyères, et sillonnées néanmoins de ruisseaux d'eau fraîche, qui dans certains moments sauvent la vie aux voyageurs. Enfin le second jour de notre marche, nous arrivâmes après midi dans le Hokianga, et descendant vers la côte occidentale, nous nous enfonçâmes dans ces bois affreux et pourtant aussi vénérables; car n'y a-t-il point quelque chose de vénérable dans des arbres si élevés et si énormes, que plusieurs d'entre eux ont un tronc droit et haut de plus de 90 pieds, sans compter les branches de la couronne, et que d'autres ont une circonférence de plus de 30 pieds? Nous marchâmes à partir de quatre heures sans voir le ciel dans ces bois, où nous prîmes, sur les bords d'un ruisseau que nous y trouvâmes, deux bouchées de pain que j'avais apportées de la baie, et nous suçâmes deux citrons que nous avait donnés un Maori de Waimate, en nous disant que c'étaient des fruits de sa *Kainga*.

En sortant de ces bois ténébreux, nous nous trouvâmes à l'embouchure du fleuve Wahiohou; nous espérions y avoir la marée haute pour pouvoir nous rendre directement à Purakau sur un *Waka* Maoro; mais cette partie du fleuve n'ayant que le peu d'eau qu'elle recevait du versant des collines voisines, la marée était très-basse. En conséquence, je dus m'ôter les souliers, me retrousser le pantalon jusqu'au dessus des genoux, et marcher ainsi les pieds nus pendant deux heures dans le lit du fleuve où l'eau était tantôt plus, tantôt moins haute. De temps en temps nous rencontrions des troupes de Maori à cheval, avec leur couverture pendante à l'épaule gauche et ramenée sous l'aisselle droite, et allant récolter des patates : on les eût vraiment pris pour autant de géants. Quand nous commençâmes à trouver plus d'eau par suite de la marée montante, nous jetâmes un cri pour savoir si quelqu'un avait dans les environs le Waka Maoro, afin de nous en servir pour continuer notre route. Notre cri fut entendu par trois jeunes gens occupés à mettre le feu

à ces bois pour effrayer les *Kaori* et les *Puriri*, et préparer ainsi le terrain pour les patates de l'année suivante. Ces jeunes gens vinrent nous saluer et me serrèrent la main, suivant l'usage des étrangers (*Pekea*); ils tendirent le nez à mon conducteur, suivant l'usage des Maoris.

Alors mon conducteur me confia au plus âgé des trois jeunes gens, lequel convint avec moi de me transporter sur son Waka jusqu'à Purakau pour douze schellings. Ce nouveau guide me fit faire deux milles le long des bords de ce fleuve, jusqu'à ce que, arrivés à sa *Kainga*, où il avait son *Waka*, nous nous y installâmes, moi étendu, lui ramant, et nous commençâmes à filer comme des anguilles dans l'eau. Mais nous étions très-éloignés de Purakau, et je voyais le jour s'obscurcir, le ciel se couvrir de nuages. Je supposais que ce fleuve devait être celui sur lequel j'avais l'année auparavant fait un assez long parcours, quand j'étais allé visiter Purakau. Or, sachant qu'il s'y trouvait des endroits difficiles et périlleux, je sentis naître en moi certaines inquiétudes, et je priai mon pilote de s'arrêter à la première Kainga qu'il rencontrerait. Mais au lieu de me prêter attention, il se dépouille de sa couverture, et dresse un bâton sur lequel il l'étend en guise de voile, afin d'avancer ainsi plus vite et sans fatigue. Alors je me résignai à la volonté de Dieu, en pensant que j'étais sur un large fleuve, au milieu des sauvages et au bout du monde. Oh! si ailleurs la vertu de la résignation est bonne et utile, dans la Nouvelle-Zélande elle est certes bien nécessaire!

Cependant, quoique tout ce voyage fût par lui-même extrêmement rude et pénible, j'avoue qu'il me parut très-agréable et très-doux, en songeant que j'allais revoir nos chers confrères, ceux que j'aimais et qui m'aimaient tant, ceux pour qui j'avais tant souffert, comme de leur côté ils avaient tant souffert pour moi. Ah! cette pensée suffisait pour m'aplanir les difficultés du chemin, pour me raccourcir la route, pour bannir de mon esprit l'ombre même d'une crainte.

Après avoir ainsi franchi sur ce fleuve périlleux une foule de détroits et de lacs, et après avoir fait d'immenses détours, nous arrivâmes à une pointe qu'on pourrait appeler *le cap Horn*, à cause des difficultés qu'en présente le passage; de là on découvrait Purakau en face. Il était environ dix heures du soir, et

l'un de nos chers confrères veillait encore. Je remarquai la lumière et je me dis intérieurement : « Qui sait si quelque âme sainte ne lui a point révélé que je me trouve cette nuit sur ce bras de mer, et que je dois revoir et embrasser mes confrères tous tant qu'ils sont. Le Maori se mit à chanter, et moi, dans la joie de mon cœur, je commençai à crier; ce cri fut si fort et si aigu qu'il parvint jusqu'à leur maison, et quelques uns supposèrent que ce devait être le cri d'un italien : « C'est peut-être Barsanti! » se dirent-ils. Je prenais précisément terre au bas d'un petit monticule au haut duquel ils se trouvaient. En un instant nous nous reconnûmes, nous nous embrassâmes, et nous nous dîmes tour à tour tant de choses, non-seulement par les paroles que nous échangeâmes, mais dans la langue mystérieuse du cœur, que j'essaierais en vain de les répéter. Oh! quelle joie, quel bonheur ineffable de retrouver sur une terre étrangère, au bout du monde, au milieu d'une vaste solitude, au fond d'un bois, dans le silence de la nuit, sur les bords d'un bras de l'Océan, après les tristes vicissitudes de tant d'épreuves, de retrouver des êtres chéris qui vous aiment et que vous aimez, qui ont souffert et dont vous avez partagé les souffrances!

Ces pauvres confrères n'avaient à m'offrir qu'un peu de pain et un morceau de fromage; je ne me contentai point de les manger, je les dévorai : tel était l'appétit qui me tourmentait! Ensuite je me couchai, accablé de fatigue, sur un petit lit arrangé pour le mieux, et c'est ainsi que se termina pour moi le 11 février 1862. J'avoue toutefois qu'il me fut impossible de fermer l'œil, je ne dirai point à raison des qualités de mon lit (car la charité et l'affection avec lesquelles on me l'avait préparé me le rendaient encore trop moëlleux et trop doux), mais par suite de vives et importunes démangeaisons aux jambes, causées par les piqûres des cousins de la Nouvelle-Zélande, espèce de petits moucherons noirs qui se tiennent dans les bas fonds et surtout près des fleuves composés d'eau douce et d'eau salée, et qui, dès qu'ils voient une chair découverte, s'y attachent aussitôt et y enfoncent leur dard, de sorte que leur piqûre produit à l'instant une tache noire de laquelle résultent des démangeaisons si vives et si importunes qu'on ne peut s'empêcher de porter les mains à la peau pour les faire cesser, tandis qu'on ne fait par là que déterminer une douleur plus insupportable.

Moi qui, comme je l'ai déjà dit, avais marché pendant deux heures continues, les pieds et les jambes nus le long d'un fleuve, j'étais tout marqueté de ces piqûres, et ma peau, grâce aux taches dont elle était couverte, semblait garder les vestiges de la petite vérole. Dieu! quel ennui ou plutôt quel tourment j'eus à supporter! Il me souvient d'avoir lu dans les *Prisons* de Silvio Pellico, que cet homme si religieux et si patient était presque sur le point de devenir fou et de se tuer *sous les plombs de Venise,* quand il subissait un pareil martyre.

Maintenant que vous dirai-je de ces chers confrères? Comment étaient-ils vêtus? quelle était leur nourriture? où habitaient-ils? que faisaient-ils?

Si d'un côté on éprouvait de la pitié, d'un autre on se sentait porté à des idées agréables, à les voir entièrement vêtus d'un gros canevas avec lequel on faisait des pantalons, quand, en leur envoyant cette étoffe d'Auckland, on y ajoutait les accessoires nécessaires. Cette mise plaisait beaucoup aux Maori, parce qu'elle se rapportait davantage à leur *ritengo* (costume); et c'est pourquoi ils disaient : « *Kapai te nga Piriki itariana; Kakino te nga minita Engarangi;* c'est-à-dire : *bons les prêtres italiens; mauvais les prêtres anglais.* Car il faut savoir que c'est un principe des ministres protestants de n'admettre les Maori dans leurs maisons ou de ne les faire entrer à l'église et à l'école, qu'autant qu'ils sont proprement vêtus. Aussi arrive-t-il quelquefois que, si on leur demande s'ils sont protestants et baptisés, beaucoup répondent négativement, parce qu'ils n'ont pas encore pu acheter de beaux vêtements, et que leur ministre ne veut point qu'ils soient baptisés à moins qu'ils ne soient bien vêtus.

Voilà pour les habillements. Quant à la nourriture de nos pauvres confrères, elle consistait uniquement en un peu de pain, pourvu qu'on leur envoyât d'Auckland de la farine, à laquelle on joignait de temps en temps un peu de potage au riz, et un peu de patates, un peu de légumes, et parfois quelques bouchées de porc ou de poisson qu'ils prenaient eux-mêmes dans la grande pièce d'eau qu'ils avaient devant leur maison, ou que leur apportait un Maöro, lorsque son Waka était plein et qu'il craignait de le voir s'enfoncer s'il n'en allégeait le poids. Souvent et pendant bien longtemps ils avaient été réduits aux seules patates, et encore ne pouvaient-

ils en prendre qu'en les comptant, les pesant et les mesurant. Néanmoins Dieu les bénissait et les consolait, et tous jouissaient d'une bonne santé.

Ils habitaient dans la cabane que j'ai décrite plus haut, et ils étaient forcés de la balayer chaque fois qu'ils s'approchaient par inadvertance des murailles; car comme elles étaient en terre glaise toute crevassée, il en tombait au moindre petit choc une couche entière qui soulevait une poussière à crever les yeux. Tout homme bien élevé s'étonnait que des prêtres pussent habiter un pareil réduit, et l'on entendait un jour un protestant dire : « Il paraît que les prêtres de Purakau ne sont venus dans la Nouvelle Zélande que pour enseigner par leur exemple aux indigènes la religion de la souffrance. Leur mission réussira-t-elle? » Mais tel n'était pas le raisonnement des Maori; car ils disaient, eux : « Voilà les véritables ministres de Dieu. Ils ne sont point venus pour vendre et acheter, pour avoir, avec leur femme et leurs enfants, de belles *Kainga*, des vaches, des moutons, des chevaux, des porcs, ni pour nous voler nos terres, mais pour conquérir nos âmes, les porter avec eux au paradis et les rendre à jamais heureuses. » Ainsi raisonnaient les Maori.

Nos chers confrères avaient d'ailleurs défriché plus de cinq arpents de terre, qu'ils avaient clos d'une palissade assez forte pour les garantir des chevaux, des vaches et des porcs. Ils avaient même déjà mis en culture une partie de ces terrains; mais, à vrai dire, soit que les semences se fussent détériorées en passant la ligne, soit que le sol n'eût pas été bien préparé, leurs travaux n'avaient abouti à rien, et ils n'avaient dans leur enclos que des oignons, des citrouilles, du tabac, des choux, des raves, du fenouil, du céleri et du maïs.

En outre, ils avaient déjà appris les deux langues ayant cours dans l'île, l'Anglais pour les colons et le Maoro pour les indigènes, et ils exerçaient avec ardeur leur ministère sacré et pastoral. Les principales tribus chez lesquelles ils avaient pénétré et avaient prêché sont celles de Waima, de Pikiparia, de Poieke, de Houwai, de Wirinaki, de Wahiohou, de Wairoa, de Moetangi, de Taikarava, de Nukupure, de Wangapé, de Herekino, de Motukaraka, de Motuti, de Ramakaraka, etc. Ils en auraient visité un plus grand nombre, si le manque

de ressources ne les en eût point empêchés. Car il est à remarquer que les Maori, soit par suite de la haine qu'ils portent aux *Pakea* (étrangers), soit à cause de leurs trop fréquents rapports avec eux, se sont tellement corrompus, surtout au point de vue de l'intérêt, qu'ils ne rendent jamais un petit service, sans en être bien payés. Ainsi un missionnaire qui veut aller en mission et qui a toujours besoin d'un compagnon pouvant lui indiquer les chemins, et le transporter sur ses épaules dans les fleuves ou dans un canot sur la mer, ne doit pas lui payer moins de dix schellings par jour, outre la nourriture. Que s'il veut se servir d'un cheval, la dépense de chaque jour s'élève à une livre sterling. En conséquence, nos chers confrères, qui dans l'espace d'un an avaient reçu de Mgr Pompellier 24 livres sterlings pour subvenir aux besoins de leur station, au lieu d'aller à la recherche des Maori, étaient obligés de les accoutumer à venir à Purakau, s'ils voulaient voir et goûter quelle bonne mère est la religion catholique. Ils y venaient, en effet, tous les samedis, afin de sanctifier ensuite le dimanche, et voici quelle règle les missionnaires avaient établie.

Chaque samedi soir, à la tombée de la nuit, après que les Maori ont cuit et mangé leurs patates, la cloche sonne, et aussitôt tous se réunissent dans une petite salle de la maison qui sert d'église. Une fois rassemblés, ils récitent alternativement avec le prêtre les prières du catéchisme que leur ont enseigné les Maristes. Après ces prières l'un ou l'autre de nos confrères leur fait un petit sermon, et les interroge ensuite sur le catéchisme. Le dimanche matin tous sont appelés au son de la cloche à entendre la première messe, et à réciter en commun les prières du matin. La seconde messe se dit vers dix heures et commence par l'*Asperges*. Après l'Evangile vient la glose, qui consiste en un exposé de maximes suivant la méthode de St Alphonse de Liguori. Un catéchiste Maori lit ensuite une prière, et après l'élévation tous les assistants divisés en deux chœurs chantent quelque hymne à la Sainte Vierge jusqu'à la bénédiction, et le tout se termine par l'*Angelus Domini* et le *Sub tuum*. Vers trois heures après midi viennent les vêpres, où se chantent alternativement les psaumes, l'hymne, le *magnificat* et l'antienne finale, traduite en Maoro, selon le catéchisme, que j'ai ci-dessus cité. Après cela se donne une instruction, qui pourrait être suivie de la bénédic-

tion du Très-Saint Sacrement, si Mgr Pompallier ne s'était pas contenté d'envoyer à Purakau uniquement ce qu'il faut pour dire une messe basse. Enfin, quand les Maori partent le lundi matin, au lieu de partir le dimanche soir, la veille au soir, on récite en commun, au son de la cloche, les prières du soir et on fait le catéchisme; puis, le lendemain, on ne laisse partir les Maori, qu'après qu'ils ont entendu la messe et récité leurs prières.

Tels sont les usages que j'ai trouvés établis à Purakau par nos chers confrères pour faire sanctifier les jours de fête aux Maori convertis. Déjà l'on en voit s'approcher du Sacrement de la Pénitence, et chaque dimanche il y a même des communions. Mais les préjugés que la corruption des ministres protestants a inspirés aux Maori contre la confession auriculaire en portent quelques-uns à se plaindre des prêtres de Purakau, auxquels ils reprochent de terminer tous leurs sermons par cette sentence : « Pour se sauver *il faut se confesser, il faut se confesser.* »

Tout ce que je viens de dire ne peut, certes, point s'appliquer à la baie des îles; car on n'y trouve que deux femmes et une *Kainga*, où il n'y a d'autre religion que celle de faire le mal. On y compte bien une trentaine de maisons d'Européens, mais seulement deux familles catholiques, et ce ne sont point les protestants qui voudraient s'attacher aux missionnaires catholiques, après avoir abandonné leur propre ministre, et l'avoir forcé à se retirer pour éviter les dépenses de son entretien. Les Wesleyens n'y ont point d'église, mais bien un ministre, qui exerce la profession de médecin et de marchand. Ceux qui traitent avec lui, il les dupe, et ceux qu'il médicamente, il les envoie dans l'autre monde. Les hommes sont absorbés par le commerce, et les femmes demandent de honteux gains à la prostitution. Aussi le P. Nivard, en relevant cette station, m'écrivait-il à Purakau : « Je n'ai point plus de sept personnes à la messe, et si je leur prêche, elles en semblent fâchées. Je pense que la baie est le lieu du désespoir. » Moi aussi, dans le cours du mois que j'ai passé là, j'ai entendu un homme, qu'on regardait comme bon catholique, me dire : « Si vous voulez que les gens de la baie viennent vous écouter, montrez de bel argent, et faites de l'église un sérail, et tout le monde accourra près de vous. »

Après mon arrivée à Purakau, la première visite que je reçus

fut celle du chef des Motuti, qui vint me saluer avec toute sa tribu et m'apporta de gros concombres et des melons. A peine l'eus-je vu, qu'il me sembla reconnaître en lui un de ces Maures qui soutiennent le grand monument érigé à la porte du côté gauche de l'église des Frari à Venise, ou bien un de ces Ercelades peints par Jules Romain, si je ne me trompe, au palais du Te à Mantoue; tant il était gigantesque, corpulent, noir, d'un aspect hideux, avec son visage tout tatoué, et poursuivi, semblait-il, comme Caïn, par la colère de Dieu. Je demandai quel était ce personnage, et il me fut répondu que c'était le fameux Hohane Papita (Jean Baptiste). On le surnomme le fameux parce qu'étant veuf, il a épousé une veuve et ses deux filles, avec lesquelles il vit déjà depuis longtemps, et qui lui ont donné toutes deux des enfants. De plus, il est fameux, parce qu'il n'y a jamais eu personne qui ait réussi à le séparer d'elles. Je demandai alors s'il était catholique? Oui, me répondit-on, et même très-fervent catholique; car il vient à Purakau à toutes les fêtes, il sait très-bien le catéchisme, il l'enseigne dans sa *Kainga*, et il ne manque jamais de réciter les prières du soir et du matin en commun avec sa famille.

Nos chers confrères avaient fait et faisaient encore les plus grands efforts pour l'amener à une séparation; mais il répondait toujours : « S'il est juste que j'aille en enfer à cause de mes femmes, eh bien! j'y irai, mais je ne veux point les quitter! » A la fin le P. Etienne de Bergame parvint à décider la plus jeune à fuir et à se retirer près de l'évêque à Auckland. Toutes les mesures étaient prises; malheureusement, elle révéla son projet à sa mère, et celle-ci au mari. Il en résulta que le dimanche suivant Hohane Papita fit prendre à sa troisième femme (la plus jeune) ses plus beaux habits et la conduisit à Purakau pour voir le P. Etienne. Celui-ci, au sermon des vêpres, fit une allusion éloignée à ce sujet, et Hohane Papita, qui avait la conscience de ses actes, comprit bien le sens de chacune des paroles du prédicateur. Retourné à sa Kainga, il cessa de prier, de travailler, et ne fit plus que pleurer. Cinq jours après il écrivit au P. Etienne qu'il reconnaissait qu'il faisait mal en gardant trois femmes et qu'il se sentait obligé de les abandonner; mais celle dont l'on voulait le séparer était, disait-il,

précisement celle qu'il aimait le plus : « permettez-moi donc, ajoutait-il, de garder celle-là, et de quitter les deux autres. De cette manière, avec le secours de la grâce divine, je me déciderais à ce parti; autrement je me soumettrais volontiers aux décrets de la justice divine et je me résignerais à ma damnation, pourvu qu'en enfer je puisse encore posséder mes trois femmes. »

A cette lettre le P. Etienne répondit qu'il n'avait ni ne pouvait avoir le pouvoir de lui permettre de garder la dernière de ses femmes, parce que sa véritable épouse était la première, c'est-à-dire la mère des deux autres; que par conséquent, s'il voulait se sauver, il devait s'attacher à celle-là et quitter les deux autres; qu'en attendant, il devait se remettre et continuer à prier, et que Dieu, dans l'abondance de sa miséricorde, lui donnerait la force de prendre la résolution dont il avouait la nécessité. Lors de mon départ de Purakau, on ne connaissait point encore le résultat de cette négociation.

Le frère de Hohane Papita (il s'appelait *Waraiko* ou François) avait aussi deux femmes, et quand la première mourut, il vivait avec la seconde, non dans les liens du mariage, mais en simple concubinage. C'était une vieille femme, non encore baptisée, qui nous avait logés à Waimate. Elle désirait recevoir le baptême et Waraiko ne le désirait pas moins. Le P. Etienne lui demanda si elle était véritablement sa femme et s'il voulait contracter avec elle un lien indissoluble. Waraiko répondit que non. Le missionnaire lui demanda alors s'il voulait la quitter pour toujours, et n'obtint encore qu'une réponse négative. En conséquence, la vieille Maori, persistant dans son état de concubinage, ne fut point baptisée.

Il va s'agir maintenant de la fille de Waraiko. Elle était la femme légitime du Maori qui m'avait accompagné de la Baie des îles jusqu'au fleuve Wahiohu. Quand après trois années d'absence il retourna près d'elle en lui apportant de nouveaux vêtements, elle avait déjà changé trois fois de mari, et un premier dimanche de carême elle se rendait à Purakau dans le dessein d'en épouser solennellement un quatrième. Mais la malheureuse ne trouva aucun homme disposé a seconder sa passion.

On voit fréquemment chez les Maori une femme abandonner son véritable mari pour s'unir à un second. Les hommes aussi passent très-aisément d'une femme à une autre, et c'est là tou-

jours une cause de guerre entr'eux. Mais personne n'en peut avoir plus d'une à la fois, à l'exception des chefs de tribu, qui, selon les lois du pays, peuvent avoir deux femmes, comme ils en ont en effet. C'est là une des plus grandes difficultés que rencontre le missionnaire catholique, quand il doit administrer le baptême aux Maori et bénir leurs mariages. Souvent il arrive qu'on a recueilli les renseignements et les pièces nécessaires, dans la persuasion qu'il n'y a plus aucun empêchement qui s'oppose à ce qu'on confère ces sacrements, et au moment où l'on se dispose à verser l'eau sur la tête du catéchumène, mille obstacles surgissent. Ainsi, pour citer un fait récent, le P. François de Cotignola, ayant disposé et préparé un certain Rangatire de la tribu des Otapiri à recevoir solennellement le baptême un jour de dimanche, à la Baie des îles, il apprit, au moment où il allait commencer la messe, que le chef de cette tribu avait deux femmes, et qu'après avoir abandonné la première (la mère), il vivait avec la seconde (la fille). En conséqueuce, le baptême de ce Rangatire ne put point avoir lieu.

Mais avant de quitter Purakau, je veux vous dire comment je m'y trouvais. Très-bien, à vrai dire; car les pêches, les melons, les concombres et les ognons ne me manquaient pas. Dans la Nouvelle Zélande les pêchers commencent à donner des fruits en janvier et durent jusqu'à la fin d'avril. Il y a de deux espèces de pêches, de précoces et de tardives, et toutes ont une saveur exquise. Où qu'on aille, et surtout le long des fleuves et dans les plaines, on ne voit que des pêchers qui ploient sous le poids de leurs fruits. On trouve aussi en masse des concombres et des melons, tous beaux et gros, mais non également bons : leur qualité dépend du terrain. On ne manquait donc jamais à Purakau, non plus que dans toute la Nouvelle Zélande, de fruits de cette espèce, à tel point que pour un peu de tabac ou pour un schelling les Maori en donnent autant qu'on en veut.

Quelquefois ils nous apportaient aussi un panier de patates; mais en cela ils se montrent plus parcimonieux, car les patates sont leur nourriture favorite, et l'on dirait que, quand elles leur manquent, ils vont perdre la vie. D'autres fois ils nous offraient aussi une sorte de concombres ou de patates douces, d'une forme allongée comme les raves. Quand elles sont fraîches, cuites à l'eau, elles sont excellentes, quoique peu nutritives. Mais il

ne faut point les manger trop vite; sinon elles font payer très-cher le plaisir qu'elles donnent, par le mal qu'elles causent. Les Maori en plantent beaucoup, mais ils ne les estiment pas autant que les patates ordinaires, car ils peuvent vendre celles-ci ou les conserver pour l'hiver, et non celles-là; en effet, au bout de trois mois, elle se couvrent de taches, noircissent et ne sont plus bonnes.

Il m'est encore arrivé souvent de ne manger que du poisson, que nous prenions précisément en face de notre demeure, quand la marée montait ou quand elle descendait. Un heureux hasard voulut que, dès mon arrivée à Purakau, le P. Joseph de Musciano commença à prendre une espèce de poisson si tendre et si délicat, que je n'en ai jamais mangé de meilleur. Il connaissait bien les jours de pêche et les endroits où les poissons passaient; aussi arrivait-il rarement qu'il profitât de la marée sans en revenir avec une brochette chargée de poissons.

Mais ne dois-je point vous parler de notre genre de pêche? La Nouvelle Zélande a un très-grand nombre de poissons, dont les meilleures espèces sont la *Paticha* et le *Tamuré*. Quand la mer est tranquille et le ciel serein, c'est un spectacle curieux et charmant de voir ces poissons guerroyer entre eux. Ils se poursuivent sous l'eau; ceux qui sont poursuivis s'élancent au-dehors à la hauteur d'un homme, s'y replongent, en sortent de nouveau, et recommencent ce jeu jusqu'à six ou sept reprises sans interruption. Quelquefois ils font un bruit tel que celui qui n'en connaitrait pas la cause croirait, surtout la nuit, qu'une troupe de gamins s'amuse à se battre dans la mer. Les poissons qui sautillent ainsi sont longs et minces, ils ne se prennent pas à l'hameçon, parce qu'ils ont la bouche extrêmement petite, mais on les attrape facilement au filet. Quand les Maori veulent en pêcher, ils vont pendant le jour dans la mer, sur des points où l'eau ne s'élève qu'à hauteur d'homme, tendent leur filet qui forme un cercle parfait, puis se mettent à battre l'eau avec une longue perche. Les poissons qui se trouvent dans le cercle, effrayés en voyant cette perche et en en sentant les coups, essaient de fuir et ne font que s'engager le cou dans les mailles du filet, comme en Italie les grives au mois d'octobre.

Le *Tamuré*, poisson assez court et plus gros en hauteur qu'en longueur, aux écailles brillantes comme l'or et l'argent, se prend

tant à l'hameçon qu'au moyen de barrages faits avec un filet et des broussailles, surtout en pleine lune, quand la marée monte et se répand. Ce poisson est très-bon, et la tête surtout en est si délicate que dans les repas elle est réservée au maître de la maison.

La pêche des *Patichas* est encore plus singulière. Ce poisson est une des meilleures espèces; quelques Européens l'appellent poisson noir, parce qu'il a le dos noir; d'autres poisson plat, parce qu'il est écrasé et a la forme d'une main. Il aime beaucoup la lumière, de sorte que, quand il voit une flamme, il s'y jette comme fasciné. Il suit la marée, rasant toujours la terre sans jamais s'élever; aussi, quand les Maori veulent pêcher ce poisson, choisissent-ils les soirées où il n'y a point de clair de lune, où le ciel est couvert et la mer tranquille. Alors ils préparent un ou deux faisceaux de baguettes sèches (de *titri* ou de *kaikatoa*), ils les relient avec un nœud à l'un des bouts et une broche à l'autre, et allumant ce faisceau de *titri*, ils descendent dans la mer là où l'eau ne leur dépasse point le genou et se mettent à marcher lentement. Les *Patichas* accourent du côté du flambeau et se laissent fasciner par son éclat; alors pour les prendre, le Maori n'a besoin que de les percer de part en part avec la broche qu'il porte et de les enfiler. En certaines soirées, un quart d'heure suffit pour en prendre une dizaine de brochettes.

Je vous donne ces détails, mon bon Père, non qu'ils méritent une mention particulière, mais afin de vous montrer que je parviens en certains moments à secouer la noire mélancolie qu'une affreuse solitude inspire naturellement à toute personne accoutumée aux avantages de la vie sociale, en fixant mon attention sur les ingénieux moyens que l'homme a su inventer pour se procurer, même du sein de la mer, les aliments nécessaires, quand il ne peut point les demander aux entrailles de la terre. Tous ces détails, je les ai connus à Purakau, où j'ai séjourné du 11 février 1862 jusqu'au commencement du mois de mai suivant, et où j'allais quelquefois m'asseoir sur l'un de ces rochers que les vagues furieuses ont découverts en dévorant la terre, pour contempler de là le vaste lit ou la grève de ce grand fleuve qu'on pourrait appeler un bras de mer, et qui est aux naturels du Hokianga ce que sont aux Romains le mont Pincio de Rome, aux Florentins les *Cascine*[1] de Florence, et aux Parisiens les Champs Elisées.

[1]) Les *fromageries*, nom d'une promenade publique (*Note du traducteur*).

Après que j'eus célébré la fête de Pâques avec nos confrères, je jugeai utile d'aller visiter Mongoani et Wangaroa, anciennes stations des Pères Maristes sur la côte orientale, et j'y conduisis avec moi le Père François de Cotignola, me proposant de le laisser en l'une de ces stations, puis de m'en retourner à la Baie des îles, et de la Baie à Auckland. Nous prîmes donc une barque et nous nous dirigeâmes le 1er mai de Purakau vers Wangaroa. Quand nous fûmes près d'entrer dans le fleuve Wahiohu, un coup de vent nous emporta nos voiles, et ce fut par miracle que nous ne chavirâmes point, comme l'avait fait le P. Etienne de Bergame sur ce même fleuve dans le bras dit Waima. Sans nous effrayer de cet accident, nous continuâmes à avancer; mais quand nous arrivâmes à un certain endroit, un européen catholique appelé Marmon, vieillard cassé qui vivait depuis trente-trois ans solitaire sur les bords de ce fleuve, occupé à garder les vaches et les porcs, nous conseilla de ne point suivre cette route, de peur de nous exposer au danger de rester à mi-chemin. Nous connaissions bien cet homme; car il était venu à Purakau pour faire ses Pâques, et nous avait fait présent d'une vache et d'un jeune taureau. Nous savions qu'il était bon et incapable de nous tromper. Suivant donc son conseil, nous rebroussâmes chemin et nous entrâmes dans un autre bras du fleuve qui conduit à Mangamuka, pour aller de là, par les bois, à Mongonui. Mais quand nous fûmes à Pikiparia, un vieux néophyte, tout nu, qui n'avait que la peau et les os, nous assura que de ce côté aussi nous rencontrerions de grands *Waipuke* ou fleuves qu'il ne serait pas possible de passer à cause des grandes pluies qui étaient tombées. Alors nous retournâmes à Purakau, et le 2 mai au matin nous entrâmes dans le fleuve *Waima*, afin de gagner directement la Baie, et de là les stations susdites. Après deux heures de navigation, nous entendîmes le bruit du combat de Wirinakai, où les Maori de cette tribu disputaient un morceau de terrain à ceux de Woihoho. L'un des hommes qui guidaient la barque se mit à pleurer sur la folie de ses frères; à mi-chemin nous eûmes une pluie torrentielle, et à deux heures après midi nous étions à Taikehe, où le Vaima cesse d'être navigable, excepté par la haute marée.

Cette tribu est toute Wesleyenne, et son *Rangatira* ou roi est resté vice-ministre (religieux) après le départ de ce Loury

dont j'ai déjà parlé. A Taikehe nous devions nous procurer un homme qui nous accompagnât et un cheval qui transportât notre modeste bagage. Mais le capital dont nous pouvions disposer n'était que de deux livres sterlings et demie. Quand nous débattîmes le marché, les Maori, en apprenant que nous n'étions possesseurs que d'une si faible somme, nous firent d'abord accroire qu'ils n'avaient point de guide, parce que tous les hommes étaient allés à la guerre; puis, qu'ils n'avaient point de chevaux; enfin vers le soir nous convînmes de leur payer ce prix le lendemain matin. En attendant, le Rangatira nous accueillit dans sa *Kainga* et nous offrit des patates et une tasse de thé. Mais quand le 3 mai au matin nous voulûmes partir, personne ne voulait plus venir avec nous, sinon au prix de quatre livres sterlings. Nous eûmes recours aux prières, aux supplications; tout fut inutile, il fut impossible de fléchir ces esprits doublement opiniâtres, d'abord par eux-mêmes, puis sous l'influence de l'hérésie. Alors nous adressâmes aux Maori quelques paroles peut-être un peu trop sévères, et ils nous laissèrent en deçà du fleuve, refusant positivement de nous conduire à l'autre rive. Nous dûmes nous résigner à cette situation, en disant : « Dieu y pourvoira. » Le bâtiment qui va du Hokianga à Auckland, et qui était venu prendre les effets du ministre Wesleyen Loury, se trouvait à deux milles de distance. Le capitaine, bien qu'il n'eût aucune religion, était attaché aux Franciscains de Purakau. Nous résolûmes donc de marcher le long des bords du fleuve jusqu'à ce bâtiment, afin d'effectuer notre retour à Purakau. Mais voilà que, avant d'avoir fait un quart de mille, nous rencontrons une Kainga de Maori qui étaient sur le point de dîner. Nous demandons à leur parler. « Entrez! » nous répondent-ils. Bénis soient ces Maori! que Dieu leur accorde la grâce de connaître et d'embrasser la vraie foi! Ils nous étendent aussitôt une belle natte, et nous offrent des patates, un gros épi de maïs bouilli et une jatte de lait. Quand nous les vîmes si hospitaliers, nous leur demandâmes ce qu'ils voulaient pour nous conduire à Purakau. « Six schellings; » dirent-ils. Ils étaient trop raisonnables pour que nous ne leur demandassions point s'ils consentiraient à aller plutôt à la Baie des îles, ajoutant qu'en ce cas nous leur donnerions à chacun 15 schellings; ils y consentirent volontiers,

et nous partîmes immédiatement, de peur qu'ils ne changeassent d'avis, ou que quelque Maori de la Kainga voisine ne passât par là et ne les corrompît.

Nous nous mîmes en route vers 10 heures du matin, et nous marchâmes jusqu'à 8 heures du soir. Le chemin était celui que j'avais suivi l'année précédente, et quoiqu'il ne fût point des plus mauvais, les pluies en avaient fait un véritable bourbier. Peu de temps après notre départ, nous rencontrâmes à cheval le prêtre Goranel et le P. Nivard qui allaient à Purakau, pour voir s'il y avait moyen d'améliorer l'état de cette station, et qui échouèrent malheureusement dans leur tentative. Ils nous cédèrent leur cheval, qu'ils s'étaient procuré dans la tribu la plus voisine et sur lequel nous trottâmes jusqu'à 3 heures; puis nous continuâmes notre route à pied, toujours embourbés jusqu'au cou. Nous passâmes la nuit dans un bois, où nos Maori allumèrent du feu et cuirent des patates. Mais nous étions si fatigués que nous nous enveloppâmes aussitôt d'une couverture et essayâmes de dormir. Malheureusement l'humidité du sol sur lequel nous étions couchés nous empêcha de fermer les yeux.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en marche dès cinq heures, et nous ne nous reposâmes que deux fois, la première pour manger une bouchée de pain que nous avions apporté de Purakau, la seconde pour cuire quelques patates qu'avaient nos Maori. Vers quatre heures après midi nous arrivions aux bords de la Baie, et nous y prîmes une tasse de thé avec du pain et une conserve de pêches qu'un bon protestant, fort poli et fort charitable, nous offrit grâcieusement. Il nous prêta ensuite sa barque, que conduisirent nos Maori et sur laquelle nous traversâmes la Baie. A 10 heures du soir nous prenions terre à la porte de la nouvelle maison en bois que nous avait construite Mgr Pompallier, et où le Fr. Sante de Poggio n'avait à nous offrir qu'un peu de patates.

Ici se termine ce petit fragment d'histoire relatif à ma visite à Purakau. Au moment où je vous écris, je me trouve à Auckland, avec le P. Dominique de Castignano et le P. Nivard de Fenestrelle. Nous avons ici une résidence et une paroisse dans un faubourg de la ville au sud, appelé Parnell. L'église, construite en bois et bénie depuis que nous sommes dans la Nou-

velle-Zélande, peut contenir plus de deux cents personnes. Les offices du dimanche consistent en trois messes, deux sermons, le chant des vêpres, suivies de la Bénédiction du Très-Saint Sacrement, et le catéchisme aux enfants. Nous avons à soigner l'hôpital, les prisons et une maison d'aliénés; nous y allons tous les dimanches prêcher et réciter les prières. Notre église est également fréquentée par les protestants et par les catholiques. Tous ceux confiés à nos soins se sont approchés des sacrements à Pâques, sauf, croyons-nous, deux ou trois. A la dernière fête de Noël nous avons eu la première communion des enfants, et le jour de l'Epiphanie la confirmation. Nous travaillons à implanter ici notre ordre, et nous ne tarderons pas à y établir le Tiers-Ordre. Les parents nous donnent avec plaisir leurs enfants non-seulement pour que nous les instruisions, mais encore pour que nous les dirigions dans les voies de la piété, et malgré notre indignité, nous sommes très-bien vus et même aimés dans toute la ville aussi bien que dans notre paroisse. Les catholiques sont peu nombreux et pauvres. Ils voudraient nous aider, mais ils ne le peuvent réellement pas. Nous espérons cependant obtenir quelques secours de l'Œuvre de la Propagation de la foi en faveur de notre ordre. Le P. François se trouve à la Baie des îles avec le Fr. Sante, et est chargé de toute la côte orientale. Le P. Etienne et le P. Joseph sont dans le Hokianga avec les deux Frères François et Isidore. Ils ont la charge de toute la côte occidentale. Nous tâchons d'avoir une bonne école pour les Européens à Parnell, et une autre pour les Maori dans le Hokianga; mais jusqu'ici le manque de ressources nous a empêchés d'exécuter notre dessein. Nous espérons toutefois réussir, dès que l'Œuvre de la Propagation de la foi viendra à notre aide, comme nous l'avons déjà demandé à ses Directeurs dans une supplique signée et apostillée par Mgr Pompallier, évêque d'Auckland, que nous leur avons adressée dans le courant de l'été de 1862.

Maintenant, Mon bon Père, il faut que je vous dise un affectueux adieu. Vos lecteurs sont priés de recommander à Dieu tous les Franciscains de la Nouvelle-Zélande.

Je reste, de votre paternité très-révérende,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

Fr. Octavien Barsanti,

Supérieur des Franciscains dans la Nouvelle-Zélande.

II.

PALESTINE.

Lettre du P. Séraphin Milani, *Observantin de la Province de Toscane, nouveau Custode de Terre-Sainte, au Rédacteur des* Annales, *sur l'état des Missions Franciscaines en ces contrées.*

Jérusalem, 28 *juin* 1863.

Mon cher Père Marcellin,

J'aurais bien voulu vous envoyer une briève relation de mon voyage de Rome à Alexandrie, ainsi que de la courte halte que j'ai faite au Caire, de mon retour en cette ville et de mon passage à Jaffa et à St Jean de la montagne en allant à Jérusalem, car vraiment la Basse-Egypte m'aurait fourni amplement de matière pour enrichir vos annales; mais tant que je ne serai pas bien installé dans ma nouvelle demeure, je ne pourrai point m'occuper, comme il convient, de semblables sujets. En vérité, j'ai cru remarquer partout de tels changements politiques et religieux qu'on en est tout surpris; ainsi on me demandait de toutes parts des missionnaires et des prêtres qui remplissent le saint ministère, mais la besogne est si grande qu'il faut dire : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* En effet, on a ouvert depuis peu des Missions à Port-Said, à Mansourah et à Damiette, et les habitants de la deuxième de ces villes ne se contentent pas d'avoir une mission et un instituteur italien, mais demandent maintenant une école d'arabe, de français, de latin, un cours de rhétorique, un cours de morale, et en outre des sœurs pour prendre soin des jeunes filles. Je tâcherai de satisfaire à toutes ces demandes; mais il faut avant tout disposer un lieu où l'on puisse établir ces diverses œuvres et trouver les moyens de subsistance. La ville arabe de Tanta, station du chemin de fer situé à mi-chemin d'Alexandrie au Caire, me demandait aussi instamment un missionnaire; on y avait déjà préparé une maison avec une chapelle pour y faire l'office et y administrer les saints sacrements; j'y ai donc envoyé aussitôt un de nos prêtres, me réservant de mieux organiser plus tard cette nouvelle mission. De même on a ouvert depuis peu de temps un nouvel hospice et une église assez grande à Cafrzajat, où s'est également

rendu un de nos confrères, qui aurait déjà besoin d'un collaborateur. Je ne vous dis rien de notre mission le long de l'isthme de Suez, que je n'ai point encore pu visiter, ni de la Palestine, ni de la Syrie, qui me sont encore également inconnues; mais ce qui me parait nécessaire, c'est de prier Dieu que *mittat operarios in vineam suam*, et de solliciter la charité des fidèles de venir au secours de ces régions.

Je joins à la présente une copie de la lettre du P. Gardien du Caire, notre confrère, sur son voyage dans le Delta d'Egypte en compagnie de Mr le délégué apostolique; vous pourrez la publier dans vos Annales, si vous croyez que cela puisse être de quelque utilité.

En attendant, avec l'espoir de vous envoyer bientôt des nouvelles plus longues et plus circonstanciées de toutes ces missions, je vous présente mes respects ainsi qu'à notre T. R. P. Procureur Général Frediano Pardini, et je me redis

Votre très-affectionné confrère,
P. SÉRAPHIN MILANI,
Custode de Terre-Sainte.

III.

EGYPTE.

Lettre du P. VALENTIN DE VERNAZZA, *Observantin de la Province de Gênes, au Révérendissime Père* CUSTODE *de Terre Sainte, sur la visite de quelques parties de l'Egypte faite par Mgr le délégué apostolique en ce pays.*

Grand Caire, 21 *mai* 1863.

PÈRE RÉVÉRENDISSIME,

J'espérais aller vous rendre mes devoirs à Alexandrie avant votre départ pour Jérusalem; mais j'ai dû y renoncer, parce que j'ai accompagné Mgr Vuicic, notre très-digne délégué et vicaire apostolique, dans la visite pastorale qu'il a faite à Port-Saïd. Maintenant je me console par la pensée que vous ne tarderez pas longtemps à revenir en Egypte, afin de visiter les couvents et les hospices soumis à Votre Paternité Révérendissime, et alors

je pourrai vous parler amplement des intérêts de notre mission en ces contrées. En attendant, je crois utile de vous donner quelques détails rapides sur le voyage que je viens de faire avec Mgr le délégué apostolique.

Nous sommes partis du Caire pour Tanta, le 5 du courant. De là, après une légère collation, nous avons continué notre voyage pour Samanud, où Mgr le délégué a été reçu de la manière la plus aimable par le P. Bernardin de Frattamaggiore, supérieur de l'hospice de Terre-Sainte à Mansourah, par l'agent consulaire français et par d'autres personnages distingués, qui s'y étaient exprès rendus à cheval de Mansourah. Quand nous nous fûmes reposés un peu, on nous proposa de partir pour Mansourah, soit à cheval, soit sur une *Dahbie*[1] par le Nil. Mgr eût certainement préféré ce dernier moyen de transport; mais comme ce soir là il soufflait un vent très-fort et contraire, qui ne nous eût permis d'arriver que le lendemain à une heure avancée, nous nous décidâmes à prendre des chevaux, et nous nous mîmes en route avec ces messieurs, précédés d'un Cavas. A peu de distance de la ville nous vîmes venir à notre rencontre tous les agents consulaires avec douze Cavas, et presque tous les chrétiens qui y résident; ils nous accompagnèrent processionnellement jusqu'à notre église, où Mgr fut reçu en grande pompe par nos religieux; puis, après le chant du *Te Deum*, il exposa en peu de mots l'objet de sa visite, et nous nous retirâmes dans l'hospice.

Le lendemain je reçus la visite de tous les agents consulaires et des principaux personnages de la ville, qui ne se possédaient plus de joie de voir pour la première fois le délégué apostolique; de son côté, les remerciant, avec sa gaieté et son affabilité ordinaires, de cet acte de respect et de courtoisie, il les exhorta à être bons, fermes et constants dans la foi.

Il fit ensuite annoncer que le dimanche 10, il conférerait le sacrement de la confirmation à ceux qui ne l'avaient point encore reçu; aussi ce jour là l'église (c'est un petit magasin irrégulier, converti en église, ne contenant pas plus du vingtième des chrétiens de cette résidence) se remplit-elle de bonne heure à un tel point qu'il fut nécessaire de placer des tentures sur le porche, afin d'y garantir des rayons du soleil les assistants qu'attirait à la cérémonie soit une vraie dévotion, soit la simple curiosité qui y amena les Grecs, les Arméniens et les Cophtes schismatiques.

[1]) Sorte de barque égyptienne.

Tout se passa très-bien, et l'on se sentait ému jusqu'aux larmes en voyant plusieurs chrétiens, qui déjà touchaient à la quarantaine, recevoir le saint Chrême. Le soir même Mgr voulait partir pour Damiette; nous nous embarquâmes sur une *Dahbie*, préparée à cette fin, avec le P. Supérieur de Mansourah et le Fr. Vincent de Treja, qui se joignirent à nous, et nous abandonnant au vent et au courant du Nil, nous nous dirigeâmes vers cette ville. Malheureusement, deux heures après, de favorable le vent devint tellement contraire, que nous ne pûmes arriver que le 12, à neuf heures du matin. Quand nous eûmes pris terre, nous nous rendîmes à l'hospice, et Mgr reçut également la visite des consuls français, italien, autrichien, espagnol et anglais, et du *Modir* (fonctionnaire égyptien). Le 13 il administra le sacrement de la confirmation, et le soir nous partîmes pour Port-Saïd sur une petite barque, avec laquelle nous abordâmes le jour de l'Ascension à neuf heures du matin, après avoir déjà sanctifié cette fête, malgré la houle de la mer, par la célébration de la sainte Messe. Mgr reçut ensuite la visite de M. Delaroche, ingénieur en chef, et d'autres hommes respectables appelés en ce lieu par l'infatigable M. de Lesseps, afin de terminer le percement si difficile et si coûteux de l'isthme de Suez, œuvre qui fera un jour le bonheur et la richesse des peuples d'Europe.

Le lendemain, 15 du courant, notre Père Président Erasme de Sasso, mineur observantin, présenta les jeunes garçons, au nombre de 14, qui devaient être confirmés, et que Mgr voulut examiner lui-même en français et en italien; les ayant trouvés suffisamment instruits, il leur conféra le sacrement qu'ils demandaient. Maintenant, Père Révérendissime, je pourrais vous dire beaucoup de choses de Port-Saïd; mais je m'en dispense pour abréger et parce que le temps me manque, d'autant plus que le T. R. Jacques Radò, qui a visité dernièrement ce pays, pourra vous donner tous les détails désirables. J'ajoute toutefois que, vers le soir de ce même jour, Mgr a administré le sacrement du Baptême à deux enfants nés la veille, et le lendemain matin nous reprîmes la mer pour Damiette. Nous ne fûmes point retardés en route par un vent contraire, de sorte qu'après seulement 24 heures de navigation, nous abordâmes heureusement, et le 18 nous nous remîmes en route pour Samanud sur un vapeur de la Cie de l'isthme que le consul de France fit mettre à la disposition de Mgr. Arrivés de cette manière à notre desti-

nation, nous prîmes terre, et nous nous rendîmes chez un excellent et zélé catholique nommé Nand, maltais d'origine, dans la chapelle domestique duquel Mgr célébra la sainte Messe; nous montâmes le même jour à neuf heures en chemin de fer, et nous revîmes enfin Alexandrie, d'où je revins le lendemain au Caire.

Voilà, Père Révérendissime, voilà tout ce que j'avais à vous dire de mon voyage avec Mgr l'Excellentissime et Révérendissime délégué apostolique. Maintenant je salue Votre Paternité Révérendissime, et je la prie de bénir

son très-humble et très-obéissant serviteur,
Fr. Valentin Rezasco de Vernazza,
Supérieur et curé de Terre-Sainte au Caire.

IV.

ALBANIE.

Lettre du P. Marien Palmanuova, *Observantin de la Province de Venise, au Père* Raphael de Pontecchio, *Révérendissime général de l'Ordre, lui annonçant la mort de Mgr* Urbain Bogdanovich, *évêque d'Europus, administrateur de l'archidiocèse de Scopia.*

Priserendi, ce 5 *juillet* 1863.

Père Révérendissime,

Ma lettre vous apportera une bien douloureuse nouvelle, en vous apprenant la mort de notre bien aimé Père et Pasteur, Mgr Urbain Bogdanovich, qui, muni de tous les secours de notre sainte religion, est allé le 2 du courant recevoir dans le ciel la récompense des travaux apostoliques auxquels il s'est livré pendant plus de seize années dans l'administration de cet archidiocèse de Scopia. Oh! qui pourrait dépeindre le deuil de ses enfants? Tous à cette triste nouvelle accoururent à sa demeure et ne voulaient plus en sortir, afin de baiser et rebaiser plus longtemps ces pieds qui s'étaient tant fatigués pour leur salut. Ma propre désolation n'est pas moindre; car j'ai perdu en lui un vrai père, qui m'a constamment donné, en œuvres et en paroles, l'exemple de la vertu, de la sagesse, et d'une manière de vivre véritablement chrétienne. Je voudrais, Révérendissime Père, vous parler ici du zèle infatigable avec lequel il s'est consacré à répandre la foi catholique dans ces contrées, et du bien inappréciable qu'il a fait à nos missions; mais ce serait,

même à n'en toucher que les points principaux, le sujet d'une très-longue lettre, à laquelle ne me permet pas de songer la poignante douleur qui me serre le cœur. Qu'il vous suffise quant à présent de savoir qu'il n'y a point de lieu où son nom ne soit béni; pour trouver, au surplus des monuments de sa généreuse charité, on n'a qu'à voir, ici à Priserendi, la maison épiscopale qu'il a bâtie, et le cimetière chrétien qu'il a fait entourer de murs, malgré les Turcs qui le menacèrent, à cette occasion, de mort, et dans le reste de l'archidiocèse, toutes les églises qu'il a ou restaurées ou construites; on n'a ensuite qu'à rappeler le souvenir des bienfaits par lesquels il a secouru une foule de familles, surtout en prenant leur défense contre les vexations des musulmans. Aussi les Grecs et les Turcs eux-mêmes recouraient-ils à lui pour obtenir justice des pachas, et presque toujours ses réclamations étaient accueillies.

Assurément il ne pouvait être récompensé d'une si grande vertu que dans le ciel, mais on lui en a rendu même ici-bas un bien solennel témoignage, dans les obsèques qu'on a célébrées en sa mémoire. Non-seulement tous les prêtres de cet Archidiocèse accompagnaient le corps, mais on permit pour la première fois au cortège de marcher processionnellement, la croix arborée en avant, et suivi de tout le peuple un cierge en main et avec les bannières des confréries existantes en cette ville; le consul d'Autriche venait le dernier en uniforme, placé derrière le cercueil. Quel spectacle touchant que celui de cette multitude, qui, dans l'attitude la plus recueillie, priait pour le repos de son Pasteur! Il était encore relevé par la présence d'une foule immense de Grecs et de Turcs qui, eux aussi, versaient des larmes à la vue du convoi funèbre. Les gendarmes musulmans n'y manquaient pas non plus; ils avaient été envoyés par le pacha pour accompagner la procession jusqu'à l'église, où, après le chant d'une messe des morts solennelle, Mgr Bogdanovich a été inhumé près du marche-pied de l'autel.

Si votre Paternité Révérendissime juge bon de faire publier ces quelques détails dans les *Annales des Missions Franciscaines*, j'en éprouverai une grande satisfaction, qui sera partagée par tout cet archidiocèse. En attendant, veuillez me donner votre bénédiction et me croire votre très-dévoué fils en J.-C.,

Fr. Marien de Palmanuova,
Miss. Apost. Min. Obs.

Urbain Bogdanovich, de l'Ordre des mineurs observantins, avait été nommé évêque d'Europus *in partibus* et administrateur Apostolique de Scopia, le 30 septembre 1841.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

GORTON EN ANGLETERRE.

Nous lisons ce qui suit dans le *Rosier de Marie*, nº du 27 juin 1863 : « Le chanoine Benoit, secrétaire de Mgr l'évêque de Salford, a, le 31 mai, posé la première pierre du couvent des Révérends Pères Franciscains (Récollets de Belgique) à Gorton, près de Manchester.

ADELAIDE EN AUSTRALIE.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que jusque dans cette partie reculée de l'Australie il y a des Franciscains Irlandais, qui travaillent à y répandre les bienfaits du catholicisme. Il faut citer parmi eux l'Illustrissime et Révérendissime Mgr Patrice Bonaventure Georghegan, créé évêque d'Adelaïde le 15 avril 1859.

LE CAIRE EN EGYPTE.

Comme document d'une piété non commune, nous publions la lettre suivante où la mère Abbesse des Franciscaines au Caire rend compte au P. Raphaël de Pontecchio, Révérendissime général de l'Ordre, des résultats qu'obtiennent ces religieuses, grâce au Seigneur, par l'enseignement qu'elles donnent en cette ville aux jeunes filles soit chrétiennes, soit turques ou schismatiques. Cette lettre est ainsi conçue :

Le Caire, 27 *mai* 1863.

Révérendissime Père,

Je vous offre de très-sincères remerciements de la belle vie de sainte Claire, que vous avez eu la bonté de nous envoyer par l'intermédiaire du Révérendissime nouveau custode de Terre-Sainte, ainsi que de la lettre flatteuse et de l'excellente instruction que vous avez bien voulu y joindre; je les ai lues à toutes les autres religieuses, et elles vous rendent avec moi mille actions de grâces.

Nous vous sommes trop reconnaissantes de la manière dont vous nous avez recommandées au Révérendissime Père Custode, qui dans son extrême charité est venu nous visiter et a célébré la sainte Messe dans notre chapelle, où, quelque petite qu'elle soit, nous avons la consolation de pouvoir adorer l'auguste Sacrement, et d'entendre tous les matins la sainte Messe; nous vous sommes trop reconnaissantes, dis-je, pour que nous oubliions jamais, vous pouvez en être sûr, Votre Paternité Révé-

rendissime, surtout dans la sainte Communion, et nous demandons pour elle au Seigneur toutes les grâces que vous sollicitez par vos saints désirs, spécialement pour votre propre sanctification et pour la continuation de votre santé, afin que vous puissiez toujours travailler aux progrès de l'Ordre Franciscain et des pauvres Clarisses; car nous aussi, nous sommes vos filles, nous aussi, nous faisons partie de cette belle mission Egyptienne.

Quand vous aurez occasion de voir le Souverain Pontife, je vous prie de vouloir bien demander la bénédiction apostolique pour moi et toutes les religieuses, pour les orphelines et les petites négresses, tant externes que pensionnaires du monastère de St Joseph au nouveau Caire, ainsi que pour le couvent de la Sainte Famille au vieux Caire; nous avons déjà dans ces deux maisons plus de cent élèves, et il s'en présente tous les jours de nouvelles; mais le local est trop petit.

Hier une dame turque d'environ cinquante ans est venue demander à entrer chez nous pour être catéchisée et recevoir ensuite le baptême. On entendit d'un autre côté une petite fille de près de six ans, qui fréquentait notre école depuis un an et qui était tombée gravement malade, s'écrier, en baisant pieusement un chapelet et une croix que je lui avais envoyés par notre catéchiste Franciscain et par une religieuse que j'avais chargés de la visiter : « Je suis chrétienne, oui, je suis chrétienne; » et comme sa mère et sa sœur étaient venues la voir, à peine les eut-elle aperçues qu'elle leur dit : « Allez-vous en, allez-vous en, car vous êtes turques, et moi je suis chrétienne! » A ces mots elles se mirent à pleurer : « Laissez-nous venir, répondirent-elles; car nous aussi nous sommes chrétiennes, et nous voulons recevoir le baptême. »

En effet, depuis ce jour là elles viennent aussi s'instruire dans notre religion; leur maîtresse est la petite fille qui sait déjà son catéchisme en arabe et en italien, et qui l'enseigne à sa mère et à sa sœur. O mon Révérendissime Père, quel bien nous pourrions faire, si nous étions pourvues de ressources suffisantes! Ah! faites-nous aider, nous vous en supplions, par nos frères d'Europe; de cette manière vous coopérerez au grand bien qui se fait et qui se fera encore avec l'aide divine; car par nous mêmes nous ne pouvons rien. En terminant j'implore à vos pieds mille bénédictions séraphiques pour moi et pour toutes mes filles spirituelles.

De Votre Paternité Révérendissime,

La très-humble et très-obéissante fille en J.-C.,

Marie Catherine de Ste Rose de Viterbe,

Abbesse.

LE JOURDAIN.

Quand je parvins à l'extrémité de la plaine d'*El-hama*, et que je vis pour la première fois le lac de Tibériade et le Jourdain qui l'alimente, je fus saisi par un tel sentiment de joie, de vénération et de douleur que, cloué sur place par mes réflexions, il me fallut toutes les instances de mon guide pour m'en arracher et me soustraire ainsi aux rayons brûlants du soleil, qui en ces premières heures de l'après-midi y dardait à plomb. Voilà, me répétais-je en marchant, voilà les eaux du fleuve fameux qui, en remontant vers sa source, ouvrit miraculeusement un passage à Israël, lorsque, venant d'Egypte, il entreprit la conquête de la Terre Promise. *Les montagnes bondirent comme le bélier et les collines comme l'agneau.* C'est sur le miroir liquide de ce lac qu'on vit marcher Celui que les anciens prophètes avaient vu marcher sur la croupe des vents et sur les ailes des Chérubins. Mais si c'était alors pour déchaîner des tempêtes vengeresses et pour épouvanter des nations coupables, il a marché ensuite sur ces flots pour en calmer la fureur, pour consoler ses disciples, et pour leur apprendre à se confier en Celui-là seul dans lequel l'homme ne se confie jamais en vain. Voilà ce Jourdain dont les eaux guérissant, au temps d'Elisée, Naaman de la lèpre, figuraient le grand sacrement, purificateur des âmes, que Jésus-Christ lui-même y institua, quand sous la ressemblance du pécheur, il voulut être lavé par le Précurseur. Heureux fleuve! avec quel frémissement de joie tu auras baisé tes rives ombreuses, lorsqu'il t'a été donné de baigner les membres immaculés du divin Agneau! Mais si ce fut là le plus beau de tes titres de gloire, hélas, c'en fut aussi le dernier; car tu ne fus plus dès lors le témoin de prodiges et de triomphes, mais seulement de défaites et de mille excès d'oppression et de barbarie. Tes rives, empreintes des pas du Sauveur dans les trois dernières années de sa vie, ont retenti des applaudissements d'une foule admiratrice qui exaltait ses miracles, sa sainteté et sa sagesse; elles ont aussi entendu durant quelque temps les prières et les gémissements des anachorètes; depuis elles ont été plongées à jamais dans la solitude, l'oubli et la désolation.

Essayant ici de parler de ce fleuve rendu si célèbre par l'Ecriture Sainte, j'en décrirai d'abord le cours, puis la rive occidentale; je réserverai l'autre pour en parler dans un second article, où je dirai quelques mots de la Pérée.

Le Jourdain prend naissance près de Banias, l'ancienne Panéade, dans une grotte qui s'ouvre au fond d'un ravin, à la distance d'un mille et demi[1] de cette ville dans la direction N. E. On croit toutefois qu'il a sa véritable source à 5 milles au S. E. dans le petit lac de *Birchet-*

[1]) Il est ici question de milles géographiques.

el-Ram, le *Phiala* des anciens, avec lequel la grotte de Banias serait en communication souterraine; et cela, à cause du récit de Josèphe qui dit que, Philippe le Tétrarque ayant fait jeter de la paille dans le Phiala, elle reparut à la surface de la source de Panéade. Quoi qu'il en soit, le petit ruisseau de Banias, après un trajet de deux milles et demi, en reçoit un autre qui descend du nord et se jette à trois milles plus loin dans le lac d'El-Hûlè, jadis appelé Samoconitide et eau de Merom. Ce lac peut avoir trois milles de longueur, sur un de largeur; et outre le ruisseau de Banias, qui lui vient du nord-est, il reçoit aussi du côté du nord la rivière de Hasbeni, qui commence près de Hasbeia, au pied du grand Hermon. Du lac de Merom à celui de Genesareth le Jourdain, qui a déjà une eau assez abondante pour lui mériter le nom de vrai fleuve, mesure environ dix milles; la longueur de ce second lac (large de trois à quatre milles), que la Bible appelle aussi mer de Galilée ou de Tibériade[1], est également de dix milles et peut être de plus. De ce lac à la mer morte le fleuve arrose encore un espace de soixante-dix milles, et ainsi son cours, de sa source à son embouchure, est de près de cent milles géographiques. Il reçoit dans sa dernière partie deux affluents venant de la Pérée; ce sont : 1o le *Scheriat-el-Mandur*, appelé anciennement *Jeromace* et *Jarmoch*, mais non mentionné dans la Bible; 2o le *Zerca*, nommé dans la Bible *Jaboch*, et séparant le territoire des Ammonites de celui des Amorrhéens.

Avant que la destruction et la stérilité, compagnes fatales des conquêtes musulmanes, désolassent les collines fleuries de la Palestine, des vignes, des oliviers, des forêts et de riches campagnes embellissaient les bords du Jourdain; aujourd'hui ils sont si tristes que l'on serait presque tenté de douter de la véracité des anciennes relations d'après lesquelles le pays présentait une végétation si riche et si variée.

A commencer par la plaine de Jéricho, près de laquelle le Jourdain disparaît dans la mer, par cette plaine où murissaient autrefois les dattes les plus savoureuses, réservées à la table des Césars, et où l'air était parfumé par des roses fameuses et par un baume encore plus fameux, on n'y trouve plus maintenant qu'un désert de sable brûlant. Si l'on remonte le courant du fleuve au-delà du passage de Betabara[2], on n'y trouve qu'un

[1]) Les langues hébraïque et arabe n'ont qu'un même mot pour désigner les grands lacs et la mer. « *Dieu*, lisons-nous dans la Genèse, *appela mers les amas d'eau.* » De là le nom de mer morte, donné au lac Asphaltite.

[2]) *Betabara* signifie maison ou lieu de passage; on croit que c'est là que les Hébreux passèrent la première fois le Jourdain, quand ils entrèrent en possession de la Palestine. Il parait qu'à une époque postérieure il y a existé un pont. A l'endroit de la Vulgate qui porte ces mots : *in Bethania, ubi erat Joannes baptizans*, on doit lire, suivant Origène, St Jean Chrysostôme, et les géographes sacrés les plus autorisés, *in Bethabara;* car, en fait, on ne connaissait point

désert où l'eau qui y manque est amenée par un ancien aqueduc dont l'on voit à gauche les ruines solitaires. Si l'on continue à remonter la vallée dite *El Gor*, on ne trouve aucune trace d'êtres vivants, à moins qu'on ait le malheur de tomber entre les mains d'une horde barbare qui dépouille le voyageur de tout ce qu'il a et même de ses vêtements. A travers ces dunes et ces bancs de sables, où ne pousse plus un brin d'herbe, la route paraît si pénible et si triste, l'air devient si brûlant et si lourd, qu'on ne se sent pas la moindre envie de gravir les hauteurs voisines pour y chercher les vestiges de tant de lieux mémorables dans l'histoire sainte, tels qu'*Abel Mechula*, patrie d'Elisée[1]; *Hai*, première conquête de Josué après Jéricho[2]; *Fasaelide*, bâtie par Hérode d'Ascalon en l'honneur d'un de ses frères; *Tirsa*, ancienne résidence des rois d'Israël; *Mageddo*, dont le souvenir survit dans *Uadi-el-Megedda*[3], et enfin la petite Salim, patrie de l'apôtre Simon, près de laquelle St Jean-Baptiste baptisait à Ennon[4].

(D. P. A. B.)

DÉPART DE MISSIONNAIRES EN JUILLET ET AOUT 1863.

Sont partis pour Jérusalem les frères lais Louis Contini, Observantin de la Province de Toscane; Louis de Troina, Observantin de la Province de Valdemone en Sicile, et Antoine du détroit de Messine; — pour Constantinople, le P. Bonnefoi d'Osimo, Observantin de la Province des Marches; — pour l'Albanie, le P. Joseph de Lucques, Obs. de la Custodie de Lucques, et le frère lai Théodoric de San-Daniele, Obs. de la Province de Venise.

d'autre *Béthanie* que celle qui était la patrie de Lazare, de Marthe et de Marie, et qui se trouvait, d'après l'Evangile de St Jean, *voisine de Jérusalem à une distance d'environ quinze stades.*

1) III du Livre des Rois, IV, 12-XIX, 16.

2) Josué, VIII, 9.

3) Des passages de la Bible, où il est question de Mageddo, il semble résulter qu'il y avait deux villes de ce nom, l'une avant d'arriver au Gelboë, et l'autre dans la Basse-Galilée.

4) St Jean, III, 23.

QUATRIÈME PARTIE.

HISTOIRE SUCCINCTE DES MISSIONS FRANCISCAINES DANS LE PÉLOPONNÈSE DE 1690 A 1714, ET DANS LES ILES IONIENNES, DE 1716 A 1797.

PÉLOPONNÈSE.

Quand les Vénitiens eurent conquis vers 1690 la Péninsule de la Morée et quelques villes de l'Albanie, le Sénat Vénitien, voulant pourvoir aux besoins spirituels de ce pays, s'adressa immédiatement au Provincial des Observantins réformés de la province Vénitienne de St Antoine, et lui demanda douze religieux, dont six devaient s'établir en Morée, et six à Vallona, place forte de l'Albanie. Le provincial de ce temps-là, qui était le P. Ange de Castelfranco, réunit à cet effet le définitoire, et les bons Pères, loin de s'effrayer de la difficulté de l'entreprise, la tentèrent aussitôt comme une œuvre qui devait tant contribuer à la gloire de Dieu, à la propagation de son très-saint nom et à l'avantage des âmes. Ce fut alors que circula dans la province une lettre pathétique par laquelle on appelait à cette mission ceux qui se sentiraient poussés d'en haut à renoncer aux douceurs de la solitude monastique pour entreprendre une œuvre aussi laborieuse et ardue qu'agréable aux yeux du Seigneur.

Car, outre les difficultés extrêmes que présentaient à cette époque des voyages si longs, il faut considérer qu'il s'agissait d'aller dans un pays habité en majeure partie par des grecs schismatiques, ennemis acharnés du nom latin, pour n'y trouver ni église, ni maison, et que les missionnaires n'avaient pour tout bien que leur extrême pauvreté, comme on le voit par les lettres qu'ils écrivirent, et où ils disaient entre autres choses qu'ils avaient été réduits jusqu'à exposer à la vénération publique sur les autels les petits crucifix qu'ils portaient au cou ou qui tenaient à leur chapelet. Toutefois, tout pénible que parût devoir être une pareille mission, on vit un grand nombre de prêtres s'y offrir spontanément sous l'impulsion d'un véritable zèle; parmi eux le P. Bérard d'Erbezzo ou de Vérone mérite une mention spéciale, lui devant lequel s'ouvrait une brillante carrière à parcourir, comme professeur de théologie et prédicateur déjà célèbre, et qui s'empressa néanmoins de renoncer à tout pour voler dans ces régions lointaines et y amener les âmes à la vraie foi. Les supérieurs, qui appréciaient ses talents, connaissaient son habileté dans le maniement des affaires et savaient combien sa vie était exemplaire, le placèrent à la tête de cette troupe de missionnaires, avec le titre de com-

missaire, en lui donnant comme compagnons pour la Morée le P. Jean de Bassano, religieux très-savant en mécanique, habile compositeur de musique sacrée et extrêmement zélé pour le salut des âmes, et les Pères François d'Avio, Dominique de Vargnaco et Michel Ange de Venise, outre le Fr. Michel de Venise, en qualité d'infirmier. On désigna pour Vallona les Pères Gilles de Valdagno, François Marie de Bassano, qui retourna peu de temps après dans sa province, Pierre de Venise et Antoine d'Albano, avec les frères lais Pacifique de Novale et Gaudens de Padoue.

Le départ de ces douze missionnaires eut lieu le 2 novembre 1690. La cérémonie qui le précéda fut bien touchante : ils se rendirent dévotement avant Vêpres dans notre église de St Bonaventure de Venise et s'agenouillèrent au pied du maître-Autel; d'où le Père Provincial, revêtu du surplis et de l'étole, ayant appelé sur eux les grâces célestes par quelques prières analogues à la circonstance, leur donna la bénédiction avec le très-saint sacrement, et ainsi bénis, les courageux apôtres embrassèrent en pleurant leurs confrères, émus eux-mêmes jusqu'aux larmes; puis ils partirent pour leur mission.

Après un voyage long et désastreux, durant lequel deux missionnaires, savoir les Pères François d'Avio et Dominique de Vargnaco, succombèrent, ayant à peine pu saluer de loin leur Terre Promise, les autres arrivèrent enfin à leur destination. Le P. Gilles et ses compagnons se fixèrent à Vallona, où, ainsi qu'à Vanina, forteresse également située en Albanie, le P. Illuminé de Val-di-Sole, religieux de notre province de Venise, attaché à l'armée qui avait pris ces places, en qualité de confesseur du capitaine général Jérôme Cornaro, avait déjà établi notre réforme, en convertissant à Vallona une belle mosquée en église consacrée à la Nativité de la Très-Sainte-Vierge, et en dédiant une autre à Canina sous le vocable des sacrés stigmates de notre Père Séraphique. Toutefois comme ces deux forteresses furent peu de temps après démantelées pour des raisons stratégiques, nos religieux se transportèrent en Morée, où le P. Bérard avait déjà fixé sa résidence avec ses cinq compagnons. Le premier hospice ouvert dans le Péloponnèse semble avoir été celui de Napoli de Romanie, ville principale de la Péninsule. Mais il se passa peu de temps avant qu'on leur accordât un local pour leur habitation; dès 1694, trois ans après la fondation de la mission, on comptait en Morée quatre hospices : celui de l'Annonciation à Napoli de Romanie, celui de Notre Dame du Carmel à Napoli de Malvasia, celui de St François à Navarin-le-Neuf et l'hospice d'Arcadie. Les bons religieux qui dirigeaient ces établissements, loin de laisser se refroidir la ferveur de la discipline monastique, par suite de leur petit nombre et de leur éloignement de leur Province, cherchaient, autant que le leur permettaient leurs forces et les exigences du ministère apostolique auquel ils s'étaient consacrés, à pratiquer tous

les exercices de piété et de mortification en usage dans les couvents réguliers de la Province. Rien de plus édifiant que la lettre par laquelle le P. Bérard exposait l'état de cette mission, cinq mois seulement après son départ de Venise, au ministre Provincial : « Nous avons, écrivait-il, bâti l'hospice (de Malvasia), qui peut loger sept religieux; nous sommes bien vus de tous, les Grecs eux-mêmes nous témoignent de la vénération et nous aident de leurs aumônes; nous avons du pain en abondance, ainsi qu'un peu d'huile, et l'on va jusqu'à nous offrir des intentions de messes. Nous récitons l'office entier en chœur; le soir nous chantons les Litanies et les Vêpres aux jours de fête; soir et matin nous faisons l'oraison mentale, et trois fois par semaine nous nous donnons la discipline. Ainsi, grâce à Dieu, nous pouvons observer la règle aussi bien que dans notre Province. L'excellent gouverneur et tous les officiers de la place sont très-satisfaits, parce qu'ils voient que nous ne nous occupons que de notre église et du salut des âmes. C'est pourquoi, s'ils étaient fort relâchés dans leurs mœurs avant notre arrivée, ils se sont soumis maintenant à une très-bonne règle de conduite. Le P. Jean de Bassano déploie un zèle infatigable, le P. Antoine Marie de Vérone remplit les fonctions de curé et prend soin des âmes; car il n'y a point ici d'autres curés. J'espère donc que notre venue en ce pays a été déterminée par une disposition spéciale de la Providence (Lettre manuscrite du 22 avril 1697). »

Tels étaient les sentiments de celui qui dirigeait cette mission séraphique naissante, et certes, le zèle dont brûlait le P. Bérard ne pouvait se borner à des paroles. C'est lui qu'on voyait se livrer sans relâche à la prédication dans toutes les classes de la population et en profitant de toutes les occasions favorables, d'un côté pour garantir les catholiques des piéges des schismatiques et pour les éloigner du vice, et de l'autre, pour éclairer les schismatiques, en leur faisant comprendre la nécessité de se rattacher au chef suprême de la chrétienté, qui est le Pontife Romain. C'est lui qui s'efforçait de prévenir tous les périls, de soulager toutes les misères; on le trouvait dans les hôpitaux soignant avec une affection maternelle les pauvres malades et leur traçant la voie du ciel; on le trouvait dans les écoles fondées par nous et maintenues tant que dura la mission, enseignant aux enfants avec la patience la plus inaltérable les premiers rudiments des lettres; on le trouvait aussi chez les grands traitant des affaires importantes pour la prospérité du pays. Il était, en un mot, l'âme de cette mission, et ses travaux furent couronnés de succès par le Seigneur même ici-bas; car il eut la consolation de ramener beaucoup d'hérétiques dans le sein de l'Eglise. Le Père Michel Ange de Venise, l'un des compagnons les plus fervents du P. Bérard, ne brûlait pas d'un zèle moins ardent pour l'honneur du divin maître. Arrivé au Péloponnèse encore tout jeune et ayant obtenu par dispense d'âge les pouvoirs néces-

saires pour exercer le ministère sacré, il travailla si activement à convaincre les schismatiques de leurs erreurs qu'il et convertit un grand nombre. Malheureusement ses forces trahirent son zèle et décrûrent sensiblement jusqu'à ce que le pieux missionnaire dut céder à la violence de la maladie qui le mena au tombeau le 20 mai 1694, dans sa trente-deuxième année. On peut dire de lui en vérité : *consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Revenons-en au P. Bérard à qui était confié le gouvernement de la nouvelle mission. Considérant que si, par suite de la générosité des Vénitiens et des besoins des peuples, les hospices se multipliaient, le nombre des Missionnaires allait au contraire décroissant, parce que ce climat très-chaud auquel ils n'étaient pas accoutumés, détruisit la santé de ceux qu'il ne tua point, l'excellent religieux prit le parti le plus décisif à la vérité, mais en même temps le plus chanceux; il se rendit dans sa Province afin d'y recruter de nouveaux Missionnaires pour sa chère Mission du Péloponnèse. Le dessein était digne de lui; tout autre se serait effrayé à la seule pensée de s'exposer de nouveau aux risques d'un voyage si long et si pénible, tout autre que le P. Bérard, qui, arrivé heureusement à Venise, se mit avec un zèle incroyable à chercher autant de missionnaires qu'il put. Les relations qui nous sont restées sur ces événements ne nous disent pas combien de compagnons de son apostolat il emmena après cette seconde course; nous savons seulement qu'à son retour en Grèce le voyage se fit au milieu de mille difficultés, tant parce qu'il eut lieu dans de grandes chaleurs de l'été, que parce que le navire qui transportait les missionnaires était plein de soldats. Aussi tous succombèrent-ils aux fatigues de la traversée : quatre d'entre eux passèrent à une vie meilleure dans le court espace d'un mois, et notamment le zélé Père commissaire, qui, à peine arrivé, ferma les yeux dans l'hospice de Navarin, le 16 juillet 1693. Il avait été précédé dans la tombe, la veille et l'avant veille, par les Pères Fulgence d'Aviano et Michel de Cittadella, et y fut bientôt suivi par le Père Paul de Gemona, qui expira le 6 août. Ainsi ces trois heureux Missionnaires eurent à peine posé le pied sur le théâtre de leur apostolat qu'ils obtinrent l'éternelle récompense, Dieu se contentant de leurs saints désirs.

Quand la douloureuse nouvelle de la mort du P. Bérard d'Erbezzo et de trois de ses compagnons parvint jusqu'à la province, le Très-Révérend Provincial convoqua le Définitoire, et désigna comme commissaire le P. Illuminé de Val di Sole susnommé, homme profondément versé dans les sciences, doué d'éloquence et d'une grande habileté pour le gouvernement, et, ce qui était plus important, très-zélé pour le bien des âmes et pour la Règle qu'il avait embrassée. Ce religieux, comme nous l'avons dit, se trouvait à cette époque en Morée, où il avait été envoyé officiellement avec la flotte vénitienne qui était à chaque instant aux prises avec les Turcs.

Il avait pour mission de mettre un frein à la licence de la soldatesque en temps de paix, et de subvenir, dans les combats, aux besoins spirituels des blessés et des moribonds; les souvenirs qu'il a laissés nous le montrent non-seulement exemplaire, charitable et grand zélateur du salut des âmes, mais encore animé d'un esprit généreux et intrépide; en effet on le vit plus d'une fois à la tête de l'armée en face de l'ennemi, comme l'attestent les rapports officiels, assistant tous les religieux tant séculiers que réguliers qui se trouvaient en Morée, et prêchant sans cesse au milieu des camps; jamais il ne s'épargnait quand il s'agissait du salut des soldats soit vénitiens soit allemands. Parmi les missionnaires qui résidèrent dans cette Péninsule le P. Illuminé, qui avait une assez grande connaissance de la langue française et de la langue allemande, fut peut-être celui qui ramena dans le sein de l'Eglise catholique un plus grand nombre d'hérétiques et de schismatiques. Ce fut sous son gouvernement (de 1693 à 1699) que s'établit l'hospice de Corinthe, qui ne fut ensuite plus habité, à cause de sa situation périlleuse en temps de guerre. L'hospice de Zante s'ouvrit sous de plus heureux auspices; l'église qui en dépendait et qui fut annexée au Lazaret nous fut léguée, en 1695, par Anastase Vignari, prêtre grec-uni, qui l'avait bâtie à ses propres frais pour l'avantage des insulaires et spécialement des étrangers du rite latin. Cet accroissement du nombre des hospices fit naître le désir de fonder en ces contrées un noviciat où l'on admettrait de jeunes indigènes. Ce projet sourit extrêmement à Marin Michieli, procureur général du Levant, et à l'archevêque de Corfou, Mgr Georges Emo, dont les lettres font beaucoup d'honneur à notre Réforme. Mais il ne put être mis à exécution ni sous le gouvernement du P. Illuminé, ni sous celui des Pères Joseph de Gallio, Ugolin de Rossano et Etienne de Loreggia, ses successeurs, bien qu'on ait ouvert en ce temps là les deux nouveaux hospices d'Argos près de Romanie et de Tine dans l'archipel grec. C'est seulement en 1709, où le digne P. Ugolin de Rassano était pour la seconde fois commissaire, qu'il fut possible d'ériger une custodie en Morée, grâce à la vigilance et à la sollicitude pastorale du P. Antoine de Bassano, ministre Provincial. Le décret sortit du Sanctuaire du Désert dans les lagunes de Venise, à la date du 3 mai 1709. La nouvelle custodie comprenait cinq couvents et autant d'hospices. Ces couvents étaient ceux de: 1o St Antoine de Zante, siége du noviciat; 2o St François de Navarin-le-Neuf, lieu de la Profession; 3o La Très-Sainte Annonciation de Napoli de Romanie; 4o Notre Dame du Carmel de Napoli de Malvasia; 5o S. Antoine de Castel-Nuovo en Dalmatie. Les hospices étaient : 1o celui d'Arcadie, 2o celui d'Argos (l'un et l'autre dans le Péloponnèse), 3o celui de Tine dans l'archipel grec, 4o celui de St Esprit à Cattaro, 5o celui de St Antoine à Perasto en Dalmatie. Le premier custode chargé du gouvernement fut le P. Lecteur Augustin de Vicence, homme savant,

prédicateur de grande réputation, poëte alors très-goûté, qui publia plusieurs ouvrages fort estimés de son temps. En cette circonstance la Province montra encore par sa conduite combien elle aimait la nouvelle Custodie et combien elle avait à cœur le bien des âmes; car elle s'empressa d'envoyer à la mission une nouvelle troupe de missionnaires (pas moins de 24), dont 11 prêtres, 1 clerc, 6 frères lais profès, et 10 tiertiaires. Les prêtres étaient, outre le P. Custode susnommé, Mathieu de Vérone, Jean Chrysostome de Venise, Donat de Feltre, Fabien de Galliera, Antoine Marie de Sustinente, Joseph de la Follina, Maxime de Valcamonica, Bérard de Novata, de Vicence, Baptiste de Gemona, et Louis de Romano, nommé maître des novices; ce dernier, étant tombé gravement malade en route, retourna dans la Province. Le clerc s'appelait Baptiste de Ceneda. Tous ces religieux s'embarquèrent pour Zante au mois de septembre de la même année, et quand il y fut heureusement arrivé, le Père Custode en écrivit une première circulaire le 23 octobre 1709.[1]

Comment les choses ont marché depuis ce temps là jusqu'en 1715, époque où la Custodie fut entièrement détruite, si l'on y a admis un grand nombre de jeunes gens du pays, et si d'autres religieux y ont été envoyés de la Province, c'est ce qu'on ignore complétement; car les documents qui nous l'auraient appris, et que l'on conservait au couvent de Romanie, ont été irréparablement perdus au temps de la guerre; nous savons seulement qu'on a ouvert en 1613 l'hospice de sainte Justine à Corfou.

Malheureusement cette Custodie, à l'accroissement de laquelle notre Province eut une si grande part, fut réduite aux dernières extrémités, juste au moment où elle paraissait pouvoir se promettre un avenir plus prospère. En effet, par le traité de Carlowitz, conclu au mois de janvier, 1699, les Vénitiens étaient bien devenus les possesseurs légitimes de toute la Morée, et la religion catholique y était de plus en plus florissante; mais les Turcs ne pouvaient se résigner à une pareille perte, et ils cherchèrent dès lors une occasion favorable pour les attaquer et pour reprendre les conquêtes faites par le redoutable Morosini. La guerre éclata en 1714. Le premier établissement qui tomba fut l'hospice de Tine, dont les religieux eurent la vie sauve et se réfugièrent dans la Péninsule. Un sort plus funeste était réservé à ceux de Romanie. Les troupes Ottomanes parurent dès le 9 juillet dans les campagnes d'Argos, et les religieux prenant précipitamment la fuite se retirèrent dans Romanie, place très-forte, de la résistance et de la chute de laquelle dépendait le salut ou la ruine de tout le Péloponnèse. Ce n'est point ici le lieu de décrire les combats sanglants que se livrèrent les braves assiégés et les assiégeants; il suffit pour mon objet de dire que cette forteresse fut emportée d'assaut par les Turcs. Dans ce terrible désastre deux de nos religieux (les Pères Bernard de Zante et Archange de Tine) furent massacrés sur la place

d'armes avec l'archevêque Mgr Carlini (Dominicain). Les autres purent se soustraire au carnage par la fuite, à l'exception du frère lai Gorgon de Gordigiano, qui, réduit en esclavage, eut à souffrir les traitements les plus odieux et mourut le 26 juin de l'année suivante. Cette épouvantable catastrophe arriva le 20 juillet 1714.

Dès ce moment la Custodie de la Morée se trouva tout à fait dissoute. Dans le court laps de deux ans tous les hospices de la Péninsule étaient perdus, les religieux étaient dispersés et s'étaient réfugiés qui à Corfou, qui directement à Venise. Notre province compatissant à leur sort les accueillit avec affection; elle prit comme siens les deux hospices de Corfou et de Zante, ainsi que ceux de la Dalmatie, et y envoya, sous le titre de commissaire, un supérieur qui résidait à Corfou. Le traité de Passarowitz, conclu en 1718 entre la République et la Porte, vint ensuite dissiper tout espoir de rétablir la Custodie dans ce malheureux pays.

ILES IONIENNES.

Quand le royaume du Péloponnèse fut retombé au pouvoir des Turcs et que la Custodie qu'on venait à peine d'y établir fut détruite, les deux hospices des îles Ioniennes, savoir celui de Ste Justine de Corfou et celui de St Antoine de Zante, restèrent, comme nous l'avons dit, incorporés à la province Vénitienne des Observantins réformés, ainsi que les hospices de la Dalmatie. Bien qu'il ne nous soit parvenu que peu de détails sur les hospices de Ste Justine et de St Antoine, ils sont, à mon avis, trop intéressants pour être omis dans l'histoire des missions Franciscaines.

En effet la ville de Corfou eut bientôt à expérimenter la bienfaisante influence des fils de St François. Assiégée de près au mois d'août 1716 par l'armée Ottomane, que tant de victoires avaient rendue présomptueuse et insolente, et ayant perdu malgré une résistance opiniâtre ses boulevards les plus importants, elle se trouvait réduite à un état tel qu'il semblait inévitable qu'elle se rendit aux Turcs qui avaient déjà entrepris l'escalade de ses derniers retranchements. Dans un péril si imminent, un fils de St François, après avoir mûri son dessein dans la prière et l'avoir recommandé à Dieu, sort du couvent, respirant une ardeur plus que martiale et portant le crucifix en main; comme un autre Jean de Capistran, il se met d'une voix énergique et avec des paroles de feu à exhorter les habitants consternés et les soldats en fuite à placer toute leur confiance dans le Dieu des batailles et dans le saint évêque Spiridion, protecteur de l'île; il leur rappelle qu'ils combattent pour la religion, pour la patrie, pour leurs enfants, pour tout ce qu'ils avaient au monde de plus cher et de plus précieux, et que la mort subie pour une cause si noble et si sainte était glorieuse aux yeux des hommes et méritoire devant le Seigneur. C'était le P. Sigismond de Venise (premier com-

missaire de ces îles) qui ayant réuni autour de lui par son éloquente allocution quelques Esclavons et quelques Corcyriens, et se faisant leur capitaine, courut aussitôt aux bastions de la cité, là où la mêlée était la plus furieuse; dressant quelques échelles prises à l'instant même dans les églises, il s'élança le premier avec une héroïque résolution sur le premier talus des bastions, et ses compagnons l'y suivirent. Enflammés par ses paroles (car il ne cessa de prêcher du haut des bastions, armé du crucifix, au milieu du feu le plus vif, tant que la victoire ne fut pas assurée aux chrétiens) et secourus à temps par le maréchal Scholembourg, qui, sorti de la ville à la tête de huit cents combattants, prit les Turcs de flanc, ils ouvrirent un feu bien nourri sur l'ennemi placé au pied des murs; les Turcs, ainsi attaqués de plusieurs côtés, ne purent résister au choc des chrétiens; en moins d'une demi-heure ils furent contraints d'abandonner l'escarpe avec vingt drapeaux, en laissant deux mille morts sur le lieu du combat et en prenant précipitamment la fuite. Cette victoire signalée et si contraire à toutes les prévisions humaines fut remportée le 18 août 1716, et fut attribuée par tout le monde à une intervention miraculeuse du ciel. En mémoire d'un si grand événement, on conserve encore aujourd'hui avec vénération à Venise dans la cellule du P. Gardien, et renfermé derrière une vitrine, le crucifix avec lequel le P. Sigismond encouragea les soldats et mit l'ennemi en déroute.

Depuis ce temps là jusqu'en 1797, où les républicains Français envahirent les îles Ioniennes et nous en expulsèrent, les détails nous manquent; nous savons seulement que nos religieux y tenaient des classes d'italien, de grec et de latin, et que le plus souvent, sinon toujours, les nôtres occupaient différentes chaires au séminaire de Corfou. Nous rappelons entre autres avec respect les Pères Constantin et Illuminé de Venise, très-forts hellénistes; le Père Adjuto (aussi de Venise), qui pendant un grand nombre d'années enseigna dans ce séminaire le grec et l'hébreu; le Père Eusèbe de Cittadella, qui y professa les Dogmes, et composa un poëme en vers libres contre les erreurs de Photius; et enfin le Père Louis de Presina, homme d'une sainte vie et mort en odeur de sainteté, qui en ces derniers temps fut le précepteur de plusieurs personnages et entre autres de l'infortuné Jean Antoine Capo d'Istria, jadis maître de la Grèce. Ce dernier, bien que schismatique, s'en souvenait avec affection et reconnaissance, et dans une belle lettre datée de Lubiana, où il assistait au congrès en qualité de ministre du czar de Russie, il rappelait les années heureuses pendant lesquelles il avait été l'élève du P. Louis. Qu'on ajoute à tous ces travaux les fatigues d'un ministère assidu au tribunal sacré de la pénitence, le soin de l'hôpital, au moins à Zante, et la prédication par laquelle nos religieux entretenaient chez ces peuples la vie de la foi et les mettaient à même de découvrir les piéges et les ruses des schismatiques.

Aussi le sénat Vénitien manifesta-t-il plus d'une fois l'estime qu'il professait pour les Réformés, par suite du bien considérable qu'ils opéraient dans ces îles; c'est ce qu'on vit particulièrement en 1792, quand il offrit à notre Province huit hospices qui avaient appartenu anciennement aux Observantins de la Province de Candie, puis aux Observantins de St Jérôme en Dalmatie. Toutefois notre Province fut forcée, faute de sujets, à en accepter seulement deux, celui de Ste Marie du Tenedo à Corfou et celui de Ste Marie à Zante.

II.

Voyage d'Alep à Antioche, fait au mois d'août 1861 *par le* P. Perpétue Damonte de Castel San-Pietro, *mineur observantin*[1], *ex-professeur de langue italienne au collége de Terre-Sainte, à Alep.*

C'est le 4 août 1861 que finit la deuxième année scolaire en notre collège internat de Terre-Sainte à Alep par une distribution solennelle des couronnes et des prix aux élèves les plus recommandables par la vivacité de leur esprit, par leur application et par leur conduite. On avait d'abord joué deux pièces dramatiques, l'une en italien, c'était le *Joseph reconnu* de Métastase, l'autre en français, c'était l'*Esther* de Racine; elles furent débitées par les pensionnaires eux-mêmes devant une assemblée nombreuse

[1]) Voici la lettre que le P. Perpétue avait jointe à son manuscrit :

Turin, couvent de la Consolata, 20 *juillet* 1863.

Très-aimable P. Marcellin,

Voyant que vous accueillez dans vos si intéressantes *Annales* toutes les lettres et tous lés documents, anciens ou nouveaux, relatifs aux missionnaires de l'Ordre des Franciscains, et que vous y insérez les voyages de nos missionnaires qui ont eu lieu il y a dix, quinze et même trois cents ans, tels que celui du P. Castrucci fait en 1846 et celui du Fr. Marc de Nice fait en 1539, que vous venez de publier (*Annales*, 1re année, 2e livraison, et 3e année, 2e liv.), je prends la liberté de vous envoyer le récit du voyage que j'ai fait en 1861 d'Alep à Antioche, comme *Spécimen* d'un ouvrage que je suis en train de composer, sous ce titre : *la Syrie en* 1859, 1860 *et* 1861, par le P. Perpétue Damonte, Min. Obs. Ayez, je vous prie, la bonté de faire paraître ce morceau dans vos *Annales*, si vous le jugez convenable; je crois qu'il sera lu avec plaisir par vos abonnés.

J'ai reçu les 2e et 3e livraisons de la 3e année, et je vous en remercie infiniment. J'espère recevoir prochainement les 4e et 5e livraisons, où je trouverai la lettre que je vous ai écrite le 25 mai et celle que je vous adresse aujourd'hui.

L'insertion de mes articles dans vos *Annales* m'engagera à vous envoyer d'autres à l'avenir.

Je vous présente mes profonds respects et me redis

Votre très-dévoué et affectionné confrère,

P. Perpétue Damonte, *Min. Obs.*

et choisie; en effet, les pachas civil et militaire, les consuls européens et les personnes les plus distinguées de la ville y assistaient[1].

Le 5 août je partis d'Alep avec le P. Bernard d'Orléans, Directeur du susdit collège, le Fr. Louis de St Etienne professeur de langue française, le Fr. Célestin d'Aquila dans les Abruzzes, assistant, et MM. Georges Aggiuri, drogman, Gabriel et Michel Houri, Nahum Azza, Achille Mancini et Diab Abdulmessie, élèves nés à Antioche, qui, ayant subi leurs examens avec honneur, venaient avec nous à Antioche pour y passer leurs vacances d'automne au sein de leur famille, et y portaient comme un noble trophée les couronnes et les prix qu'ils avaient obtenus au collège. A notre sortie d'Alep nous fûmes accompagnés un bon bout de chemin par les premiers personnages de la ville, parmi lesquels on distinguait Mr Vincent Tommassini, consul d'Italie, Mr Nicolas Marcopoli, consul d'Espagne et Mr le marquis Antoine de Ghantuz Cubbe, que notre départ affligeait, parce qu'ils pensaient au grand bien que nous avions fait dans ces contrées, en ouvrant un collége pour l'instruction de la jeunesse. Tous nos élèves d'Alep vinrent aussi nous escorter à cheval avec leurs parents jusqu'à une distance de 15 ou 20 kilomètres, et ne savaient se résigner à retourner chez eux. Déjà nous entrions dans le désert, et nos jeunes Alepins ne songeaient point encore à nous faire leurs derniers adieux. A la fin il fallut bien nous quitter et nous séparer pour toujours au milieu des sanglots et des larmes. Le premier jour nous nous arrêtâmes à Atcath, village turc, où déchargeant nos vivres de dessus nos mulets, nous fîmes un petit repos. Nous dûmes ensuite passer toute la nuit à la belle étoile près de la maison d'un turc, couchés par terre sur une couverture que nous portions avec nous et qui nous servait le jour de selle pour monter à cheval et la nuit de lit pour dormir. Le 6 août au matin nous nous mîmes de bonne heure en route par monts et par vaux, à travers les rochers, les buissons et les broussailles, et nous arrivâmes, après trois heures de marche, à Tarmanin, autre village turc, limitrophe à l'ancien domaine des croisés, à l'époque où ils s'étaient établis à Jérusalem, sous le chevaleresque Godefroi de Bouillon. De là nous entrâmes dans une plaine extrêmement riante qui était entourée comme d'un grand amphithéâtre de collines dépouillées de toute végétation, au pied desquelles se trouvaient dix villages dont je ne me rappelle pas les noms. Au milieu de cette plaine s'élève Dana, village plus important que les autres dont il est en quelque sorte la capitale; on y voit encore beaucoup de ruines romaines, et entre autres un bel arc de triomphe, très-bien conservé, des chapiteaux de colonnes d'un travail exquis et un tombeau bysantin.

J'étais émerveillé de voir tant de centres de population, au milieu de

[1]) Voir la 1re livr. p. 58, 2e année, des *Annales*.

ces déserts, après un long trajet qui ne m'avait présenté que des rocs et des broussailles, et me tournant vers mon ami le P. Bernard : *Levate*, lui dis-je, *levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem* (*Levez les yeux, et voyez tous ces champs déjà prêts à la moisson* ; *St Jean*, 4, 35). Oh ! que ne nous est-il donné de pénétrer dans tous ces lieux, d'y élever la voix et d'y annoncer Jésus-Christ. Les apôtres ont dû certainement l'y prêcher et y recueillir une moisson abondante, puisque nous y rencontrons encore à chaque pas les monuments qui l'attestent. Comment se fait-il donc que ces peuples soient ensevelis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ? Depuis que Mahomet a déployé sa bannière dans ces malheureuses contrées, il n'y reste plus de vestiges de la religion chrétienne. Hélas, si l'Italie et la France n'envoient pas leurs généreux fils y rallumer la lumière de l'Evangile, qui s'y est éteinte depuis trop longtemps, ces peuples demeureront à jamais plongés dans la superstition et dans l'erreur.

Nous marchâmes ensuite dans un sentier à peine frayé entre des collines couvertes de roches et absolument nues, et je cherchais vainement à m'expliquer à la suite de quel cataclysme il avait pu arriver que ces pierres, qui ont dû jadis se trouver revêtues d'une couche épaisse de terre, soient aujourd'hui tellement dénudées ? Car il n'est pas probable qu'elles aient pu se détacher en aussi grande quantité de la charpente des montagnes, bien qu'elles soient en général formées d'une couche de pierre calcaire, blanchâtre et sonore comme la craie.

Le long de la vallée qui sépare ces collines arides, on trouve à chaque pas des vestiges d'antiques monuments et des restes d'anciens ermitages qui prouvent au voyageur qu'ils ont dû servir de demeure aux anachorètes des premiers temps. En effet, cette vallée s'appelle encore de nos jours *la vallée des Saints*, parce que beaucoup d'anachorètes y ont fait pénitence. Antioche, qui n'en est pas fort éloignée, qui reçut l'Evangile du prince des apôtres St Pierre, et qui à cette époque comptait plus d'un million d'habitants, fournissait un grand nombre de ces pénitents. Les premiers chrétiens convertis à la foi pratiquaient à la lettre les maximes de l'Evangile ; ils fuyaient le bruit des cités et allaient s'enfoncer dans cette solitude, pour entendre de plus près la voix du Seigneur, selon cette parole : *Ducam eum in solitudine et loquar ad cor ejus* (*je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur*). Parmi ces antiques ermitages le plus célèbre fut celui de St Siméon Stylite, qui, comme nous l'apprend l'histoire ecclésiastique, vécut si longtemps au haut d'une colonne. Une tradition constante même chez les Turcs désigne encore aujourd'hui un lieu appelé *Mar Simon* comme celui où demeura le grand pénitent. On y a érigé autrefois une magnifique église de style grec, dont l'on voit encore les restes. Je suis heureux de pouvoir à ce propos citer le nom du Révérendissime Père Bonaventure de Solero, Custode de Terre-

Sainte, qui, dans une lettre du 17 décembre 1860 adressée au ministre général, disait en parlant de cette église : « Il en reste encore intactes les arcades du parvis, de deux grandes chapelles latérales et du chœur. Mais la façade est entièrement tombée, et les ruines en sont mêlées aux débris des colonnes. Néanmoins au milieu de l'église et sous la coupole on remarque un grand bloc, qui paraît avoir été la base d'une haute colonne; on peut donc conjecturer que c'est sur cette colonne que d'après la tradition le saint a passé tant d'années, ou du moins, sur une colonne semblable, en souvenir de laquelle la première avait été élevée[1]. »

A une certaine distance on trouve les ruines d'un monastère appelé par les Turcs *Der-el-Banat* (couvent de femmes), dont l'origine remonte jusqu'aux temps de l'empire grec, comme on peut le conclure de quelques inscriptions gravées sur la pierre en langue grecque. On voit encore les cellules et les cloîtres du préau, où les *Kurdes* vont maintenant se cacher pour assassiner les infortunés voyageurs que leur mauvaise étoile fait passer par là.

Le 6 vers midi nous nous trouvâmes à *Ienisager*, village situé sur les bords d'une rivière dont les eaux limpides laissaient apercevoir beaucoup de tortues au fond, où frétillaient aussi toutes sortes de poissons. Il y avait là autrefois une station militaire de l'empire Ottoman, aujourd'hui à moitié en ruine. Après nous y être reposés quelque temps et avoir pris un peu de nourriture, nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes le soir à Kerem-Kalas, village turc de près de 300 habitants, situé au pied d'un immense *cône* de terre construit comme une pyramide. On rencontre un grand nombre de ces *cônes* artificiels dans la plaine des Turcomans; et l'opinion la plus accréditée est qu'ils ont dû servir, sous le règne des Séleucides, de tombeaux aux rois ou aux guerriers les plus illustres, de même que les pyramides d'Egypte (sauf l'avis de ceux qui les regardent comme de vastes greniers) servaient de tombeaux aux rois Egyptiens, avec cette différence que ces dernières sont en pierre de taille, tandis que les premiers ne consistent qu'en terre amoncelée.

Sur le cône qui domine Kerem s'élève encore une petite forteresse dont les tours crénelées ont résisté en partie aux injures des saisons et au choc désastreux des siècles. Comme d'ailleurs il n'y a point là d'auberges semblables à celles d'Europe, plutôt que de passer la nuit dans une maison turque, étendus sur une natte de joncs envahie par des milliers d'insectes de toutes espèces, nous préférâmes chercher un sommeil tranquille dans un jardin à l'ombre d'un figuier près duquel coulait un ruisseau limpide.

La lune réfléchissait encore ses rayons quand, montés à cheval le 7 au matin, nous descendîmes dans une plaine extrêmement riante, où, après avoir marché deux heures, nous entendîmes des coups de fusil, des roulements des tambours, des fanfares, des cris confus et des bruits de

[1]) Voir les *Annales*, 1re année, 3e livr. p. 171.

toute sorte, dont il était difficile de deviner la cause. Nous nous attendîmes d'abord à une attaque des Kurdes, et prenant nos armes, nous nous tînmes prêts à nous défendre. Mais nous ne tardâmes point à reconnaître notre erreur, quand nous sûmes que c'étaient les parents et les amis de mes élèves d'Antioche lesquels venaient à leur rencontre après une longue absence afin de les embrasser avec le cérémonial d'usage. Ils étaient accompagnés de M. Brouchier, consul de France, de M. Abdalla, vice-consul d'Italie, avec leurs cavas et leurs janissaires, et un peloton de cavaliers armés de longues lances, qui pour montrer leur joie faisaient caracoler leurs chevaux fougueux sur cette plaine et autour de la caravane, pendant que, marchant à pas lents, elle continuait à s'avancer vers l'antique cité d'Antioche. Nous passâmes l'*Oronte* sur un pont construit en belles pierres de taille et appelé *Gezer-el-Hadit*, c'est-à-dire Pont de fer, à cause de deux portes en fer qui ferment l'entrée de deux tours placées à chaque extrémité. Vers midi nous arrivâmes à *Bab-el-Bulos* (porte de St Paul), qui était autrefois l'une des principales entrées de la ville d'Antioche, et là les exclamations, les cris de joie, les témoignages d'affection redoublèrent de plus belle; quant à moi, qui ne comprenais point la langue de ces braves gens, j'avais l'air de prendre part à leur allégresse, et au fait j'y prenais part le mieux que je pouvais.

Le long du chemin se tenaient çà et là des troupes de jeunes gens et de jeunes filles, dont quelques-unes jetaient des fleurs sur le cortége qui passait au milieu d'elles; d'autres nous arrosaient d'eau parfumée, ou nous encensaient avec des encensoirs d'argent, ou chantaient des poésies arabes; d'autres enfin faisaient entendre un gazouillement qu'on eût pris pour celui de nos pigeons d'Italie. Quand nos jeunes gens que je conduisais furent ainsi arrivés à la demeure de leur famille, leurs pères tuèrent deux *Haruff* (moutons) à leurs pieds sous leurs propres yeux, pour leur prouver combien ils étaient heureux de les revoir et combien ils désiraient leur préparer un bon repas. Mais ce qui leur parut une manifestation extraordinaire d'affection me fit frémir, en voyant tuer ainsi sous mes yeux deux pauvres animaux. Tel est le cérémonial avec lequel on reçoit aujourd'hui encore à Antioche les parents et les amis qui reviennent d'un pays éloigné, ou qui ont demeuré longtemps hors de chez eux. Ce sont des usages qui remontent jusqu'aux temps d'Antiochus, auquel on faisait une réception pareille, quand il entrait dans cette ville ou se rendait à sa résidence de Daphné[1].

Antioche (aujourd'hui Antakieh) passait à une certaine époque pour

[1]) Daphné était un lieu de voluptés et de délices à cinq milles d'Antioche, où Séleucus avait planté un jardin superbe, au milieu duquel s'élevait un temple d'Apollon et de Diane. La dissolution toujours croissante qui y régnait avait rendu ce lieu tellement infâme que pour exprimer le genre de vie le plus lubrique on disait: *Vivre comme à Daphné.*

être plus grande que Rome même; mais à présent son enceinte n'est plus que d'un mille. Son climat est toujours doux et riant, comme douces et riantes sont toujours ses pittoresques collines et ses vallées capricieuses, tout à fait ressemblantes à celles qui sont décrites dans les *Nuits Arabes* sous des couleurs si séduisantes. Quant à l'antiquité de cette ville, je ne vous rappellerai pas, cher lecteur, que Cicéron, défendant son maître Archias, traçait un magnifique éloge d'Antioche, qui lui avait donné le jour, et que l'illustre orateur appelait « une noble terre, une ville depuis longtemps célèbre et opulente, où l'on trouvait en très-grand nombre les hommes les plus instruits et où fleurissaient les lettres et les arts[1]. » Mais je vous certifierai qu'il y a peu de lieux plus dignes de la curiosité du voyageur éclairé et permettant plus d'intéressantes recherches à l'historien et à l'archéologue. Aujourd'hui le soleil d'Antioche est couché, et les descendants de ce peuple, qui dominait autrefois sur toute l'Asie occidentale, errent çà et là abrutis par l'ignorance et la servitude; ils paissent indifféremment leurs troupeaux sur le tombeau d'Antigone et sur le moment d'Alexandre-le-Grand. Antioche n'a plus *un nom illustre, elle n'est plus fameuse par mille choses magnifiques*, suivant l'expression du grand poèt épique de l'Italie.

On a vu y disparaître les trônes des Antiochus, des Séleucides et des Macédoniens, et les habitants d'Antioche ne pensent même pas à demander si Archias et Chrysostome sont nés dans leurs murs. On n'y trouve pas un lycée, pas un gymnase, pas une école quelconque, pas un maître qui leur apprenne la gloire de leurs ancêtres. Si l'Italie n'avait pas conservé la mémoire des anciens écrivains de ce pays plein de mystères, on ne saurait plus rien de son passé.

Le beau ciel de Syrie n'inspire plus ni chantres, ni musiciens, ni poëtes, et une même nuit couvre de ses ombres l'Oronte et l'Euphrate, le Tigre et le Jourdain. Et cependant on sait que dans les temps reculés on y cultivait beaucoup la musique, et Juvénal dit positivement dans sa troisième satire que l'*Oronte de Syrie*, en se dégorgeant dans le Tibre, porta en Italie une nouvelle langue et de nouveaux usages, et qu'il y introduisit la cithare aux cordes obliques et des timbales étrangères[2]. Aussi Tite-Live dit-il (liv. 37), après avoir raconté la guerre des Romains contre le roi Antiochus, qu'on commença dès lors à voir à Rome un grand nombre de joueuses d'instruments, et à introduire dans les festins des concerts de musique. Voilà comment Parménion, au rapport de Quinte-Curce, écrivait

[1]) Cicero, Orat. pro Archiâ : *Antiochiâ natus, loco nobili, celebri quondàm urbe et copiosâ, atque eruditissimis hominibus, liberalissimisque studiis affluenti.*

[2]) Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes,
Et linguam, et mores, et cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum.
Juv. *Sat.* 3. V. 62.

à Alexandre, après avoir pris Damas, qu'il y avait trouvé plus de 300 chanteuses, qui étaient entretenues par Darius.

Mais revenons à Antioche. Quand on entre dans la ville du côté de *Bab-el-Bulos* (porte S. Paul), on remarque que cette porte a la forme d'un arc de triomphe; mais elle est actuellement entourée de buissons et de broussailles qui en encombrent en grande partie le passage. On l'appelle *porte de S. Paul*, parce que le grand apôtre des nations y demeura un an, après avoir converti à la foi la plupart des habitants, qui érigèrent en son honneur cet arc de triomphe, et se nommèrent les premiers *Chrétiens*[1]; c'est pourquoi Antioche est si souvent mentionnée dans les Actes des Apôtres.

Au delà de cette entrée on suit pendant deux heures une route pavée à la manière Romaine et flanquée des deux côtés de toutes sortes d'imposantes ruines qui prouvent l'étendue que devait avoir autrefois la cité. On ne voit de toutes parts que des colonnes brisées, des chapiteaux tronqués, des pierres sépulcrales, des obélisques, des puits, des citernes, et les fondations des magnifiques palais et des somptueuses demeures des princes d'Antioche. Cette partie de l'ancien emplacement de la ville peut avoir environ neuf kilomètres de longueur sur quatre de largeur. Sur la crête de la montagne qui se trouve au sud de la ville, on aperçoit la grande muraille crénelée que les croisés ont construite sous le gouvernement de Boëmond, prince de Tarente, d'origine normande, de ce Boëmond dont le Tasse parle dans la *Jérusalem délivrée* quand il dit : « Voyez en Baudouin un homme avide, qui aspire avec ardeur aux grandeurs humaines; voyez Boëmond jeter profondément les bases de son nouveau royaume d'Antioche[2]. » Au nord de cette grande muraille d'enceinte coule l'Oronte qui, formant une ligne presque parallèle aux fortifications, baigne les remparts d'Antioche. C'est encore un nom fameux que celui de l'*Oronte*. Ce fleuve prend sa source entre le Liban et l'Antiliban près d'Héliopolis (ville du soleil) connue sous le nom de *Balbek*, première ville de Célésyrie, comme l'atteste Pline : *In ora amnis Orontes natus inter Libanum et Antilibanum juxta Heliopolin*[3]. Il descend dans les vallées profondes de la Célésyrie, traverse la plaine des Turcomans et forme un petit lac, long de vingt kilomètres et large de quinze, dans les environs d'Antioche dont il prend le nom. De là rasant les murs de cette ville, il passa à Svédie, et se jette dans la méditerranée. (*A continuer*).

[1]) Ita ut cognominarentur primùm Antiochiæ discipuli *Christiani*. ACT. AP. II-26.

[2])
Ma vede in *Baldovin* cupido ingegno
Che all' umane grandezze intento aspira,
E fondar Boemondo al nuovo regno
Suo d'Antiochia alti principii mira.

Voir aussi *Les Lombards à la première croisade*, par Thomas Grossi.

[3]) Il ne faut pas confondre cette Héliopolis avec celle d'Egypte située près du *Grand Caire*. Les noms de Balbek et d'Héliopolis sont des mots de langues différentes qui ont à peu près la même signification. Les anciens habitants de Balbek adoraient solennellement le soleil sous le nom de Baal : Balbek signifie vallée de Baal; et ceux d'Héliopolis l'adoraient sous le nom de Jupiter Héliopolitain.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

PERSE.

RÉTABLISSEMENT DE LA MISSION FRANCISCAINE EN PERSE.

1288.

Nous avons vu précédemment les circonstances terribles qui amenèrent la chute et la dispersion de la Mission Franciscaine, jadis si florissante en Perse; nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir assister maintenant au rétablissement de cette mission. Or les chroniqueurs disent que Dieu, ayant enfin pitié de l'affliction de son peuple, et apaisé par l'effusion du sang de tant de martyrs, daigna rendre la paix à cette Eglise. Voici comment la chose se fit. Dès l'an 1283, Argun, fils d'Abaka, et neveu de l'usurpateur Nikoudar, avait pris les armes contre lui; mais vaincu dans plusieurs combats par Alinak, général de son oncle, il tomba entre ses mains, et l'année suivante (1284) le vainqueur chargea l'émir Bogha de mettre son prisonnier à mort. Cependant l'émir que l'apostasie de Nikoudar avait irrité, comme tous ses parents, bien qu'ils ne fussent pas chrétiens, préféra briser les chaînes du jeune Argun. Celui-ci se met à la tête d'une troupe de soldats solides, attaque à l'improviste son oncle apostat Ahmed, le défait promptement, le poursuit, l'atteint bientôt et le livre à sa belle-sœur, qui le fait mourir[1]. Néanmoins Argun, quoique

[1]) Voir de Gubernatis, dans son *Histoire des anciennes Missions*, liv. II. Voir aussi l'*Art de vérifier les dates*. Il est bon de faire remarquer avec Mansi (notes sur Raynaldi, année 1285) qu'Argun paraît avoir dû de pareils succès surtout aux chrétiens. Aussi raconte-t-on qu'il avait orné de la croix ses drapeaux et ses armes et qu'il avait triomphé de ses ennemis au nom du Christ; on ajoute qu'il avait fait frapper de la monnaie ayant d'un côté l'image du Saint

victorieux, ne voulut pas prendre le titre de Khan des Tartares, parce que son bisaïeul Kublai, autrement Chi-Tsou, était empereur de Chine, résidant à Cambalou, ou Cang-Balik (Pékin). Kublai, il faut le dire, témoigna une joie extraordinaire, quand il apprit la défaite et la mort de l'apostat Ahmed; il confirma donc très-volontiers la dignité royale au fils d'Abaka, qui porta dès lors le titre de Khan[1]. Argun était un jeune prince, d'un aspect beau et agréable, accoutumé par ses parents et par les soins que lui avaient donnés les Frères Mineurs, à aimer les chrétiens. Sa première affaire fut de restaurer les églises et les couvents, qu'Admed avait fait raser jusqu'au sol; bien plus, ayant détruit les mosquées construites par les Sarrasins, il voulut qu'ils quittassent immédiatement ses Etats[2]. Dès lors cette mission reprit son développement rapide et son éclat. En effet, les Frères Mineurs qui échappés à la persécution, étaient restés cachés çà et là, sortirent de leurs retraites et entrèrent avec un nouveau zèle dans le champ du ministère apostolique; bien d'autres même leur vinrent en aide, de sorte qu'en peu de temps non seulement les gerbes de l'ancienne chrétienté furent rassemblées et rangées, mais qu'on la vit refleurir par de nombreuses conversions. Argun lui-même sollicitait vivement le baptême qu'il désirait par dévotion recevoir à Jérusalem, pour la conquête de laquelle il se montra aussitôt, sous l'impulsion des rois d'Arménie et de Géorgie, non-seulement tout prêt à marcher, mais plein d'ardeur et d'enthousiasme, disant qu'il n'avait rien autant à cœur que l'honneur de Dieu et de la foi chrétienne. Dans ce dessein, il se hâta, comme le raconte l'historien Ayton d'Arménie[3], de faire alliance avec ses voisins, afin de commencer son entreprise avec plus de sécurité. Voulant donner à ses projets toutes les garanties de succès, il envoya au pontife de Rome en ambassade l'évêque Barsauma (on ne sait pas au juste en quelle partie d'Orient était son siége), un noble personnage nommé Sabadin, Thomas d'Am-

Sépulcre, et de l'autre ces mots : *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (Voir le IX[e] chapitre du livre I[er] de l'*Histoire universelle des Missions Franciscaines*).

1) De Gubernatis, loc. cit. Spondanus, à l'année 1288, et Wadding, ibid.

2) Ibid. ibid. et Sanuto, liv. III, XXII[e] partie, chap. 8.

3) Voir le *recueil de Voyages maritimes* de Ramusius, vol. II — Imprimerie de' *Giunti* à Venise, 1559.

phuse, et un certain Uguet pour interprète. Ces ambassadeurs quittèrent leur pays sous le pontificat d'Honorius IV, mais ils ne parvinrent à Rome qu'en 1288, alors qu'était déjà pape Nicolas IV, de l'Ordre des Frères Mineurs. Ils lui firent connaître, au nom de leur maître, les nombreuses conversions des Tartares, et lui signalèrent entr'autres, celles des deux reines illustres Tuctane et Elegage, qui avaient été publiquement régénérées dans les eaux du baptême. Ils lui apprirent encore le retour à la vraie foi de maints évêques et grands personnages, naguère plongés dans le schisme; le tout, par le zèle des Frères Mineurs, dont le nombre croissait de jour en jour dans ces régions[1]. Quant à lui Argun, il se promettait de recevoir le baptême à Jérusalem; et en attendant, il demandait l'alliance du Souverain Pontife pour l'extermination des Musulmans, non-seulement dans la cité sainte, mais dans toute la Palestine : Ses soldats, joints aux troupes de son aïeul Kublai, fondraient sur eux du côté de la Syrie, et les Francs, du côté de l'Egypte, de sorte que la victoire ne serait pas un instant douteuse[2]. Maintenant nous laissons à nos lecteurs à penser de quelle joie une pareille ambassade remplit le cœur du pape Nicolas, qui venant de monter sur le trône pontifical, était enflammé de nouvelles et vives espérances pour l'honneur de l'Eglise; animé de confiance et se flattant de voir le royaume de Dieu s'étendre dans ces régions lointaines, il répondit immédiatement au bon prince Tartare pour le remercier du zèle avec lequel il travaillait au triomphe de la religion chrétienne, mais il lui recommandait en même temps de ne point différer de se procurer le bienfait du baptême jusqu'à ce qu'il eût arraché Jérusalem et toute la Terre-Sainte des mains des Sarrasins; d'en profiter, au contraire, sans délais afin d'obtenir plus sûrement la protection de Dieu dans son entreprise. Nous aimons à citer ici la lettre dans laquelle il lui adressait ces exhortations, en laissant de côté celle où il lui exposait la grandeur de la foi et où il lui exprimait l'espoir de le voir entrer bientôt dans le

[1] V. de Gubernatis, *Hist. des anciennes Missions*, liv. II, chap. Ier n° 55, et les *Annales* de Wadding, t. V, année 1288.

[2] Raynaldi, année 1285, n° 77 et 79. Malheureusement, dit Rohrbacher, tout cela n'eut pas de suite; car les Vêpres Siciliennes, provoquées par l'or des Grecs, avaient mis la discorde parmi les princes chrétiens (*Histoire universelle de l'Eglise catholique*, liv. LXXVII).

bercail, à sa grande consolation et à celle de toute l'Eglise[1]. « Nicolas, évêque des serviteurs de Dieu, à Argun, illustre roi des Tartares, grâce dans le présent, pour parvenir à la gloire dans le siècle futur! Nous avons appris par les relations de notre vénérable frère Barsauma, évêque en Orient, du noble Sabadin, de Thomas d'Amphuse, et de l'interprète Uguet, vos envoyés, que dès que vous pourrez soustraire la ville sainte de Jérusalem au pouvoir des Sarrasins. vous désirez vous y faire régénérer dans le bain baptismal. Nous qui désirons votre salut et celui de tous les vôtres avec toute l'ardeur de la charité, nous ne pouvons que vous féliciter hautement dans le Seigneur d'un projet si louable et si salutaire. Mais comme nous avons grand espoir qu'une fois que vous aurez reçu le baptême, vous réussirez plus facilement avec l'aide de Dieu à délivrer le royaume de Jérusalem et vous pourvoierez mieux à votre salut, nous croyons de notre devoir de vous engager par les présentes exhortations toutes sincères et partant du fond de notre cœur, à ne point différer plus longtemps de recevoir un si grand sacrement à votre immense avantage et à la gloire du Seigneur, étant bien convaincu que vous lui serez d'autant plus agréable que vous prendrez plus tôt et plus généreusement cette résolution, et que votre exemple en entraînera beaucoup d'autres[2]. » Après avoir ainsi exhorté Argun à se ranger le plus tôt possible au nombre des vrais enfants de Dieu, Nicolas IV ne pouvait passer sous silence les deux reines Tuctane et Elegage qui déjà régénérées dans l'eau baptismale et par le saint Esprit étaient dans leurs Etats un magnifique et puissant sujet d'édification pour la mission des Frères Mineurs. Il leur adressa donc à elles-mêmes des paroles d'affection paternelle, les invitant à apprécier le grand bienfait qu'elles avaient reçu du ciel et à y correspondre par une sainteté de vie tendant toujours à la perfection. Nous rapporterons ici la lettre qu'il écrivit à Tuctane, parce que nous n'avons pas le courage d'omettre entièrement ces précieux documents d'histoire ecclésiastique où la gloire des Frères Mineurs brille d'un si vif éclat. Voici en quels

[1]) On peut la trouver, si on désire la connaître, dans les *Annales* de Wadding, tome V, année 1288; elle commence ainsi : *ad summi præsulatus officium* etc.

[2]) *Intelleximus, referentibus venerabili fratre nostro Barsaumâ* etc. (ibid.), dans de Gubernatis, *loco citato,* et dans Raynaldi, année 1288.

termes elle est conçue : « A notre très-chère fille en J.-C. Tuctane, illustre reine des Tartares, salut et bénédiction apostolique! Un rapport digne de foi nous informe, ô très-chère fille, qu'éclairée par la foi catholique, non-seulement vous tâchez de l'observer fidèlement, mais que vous vous efforcez, en outre, d'y attirer les autres ou d'en assurer la propagation. Nous vous déclarons que par là vous vous rendez certainement fort agréable aux yeux de la majesté divine et que vous méritez en même temps les louanges des hommes, dont une atmosphère plus profonde d'estime augmente sans cesse autour de vous. Car, à vrai dire, en agissant ainsi, en fille bénie et respectueuse, vous reconnaissez les effets de la miséricorde divine, qui vous arrachant aux ténèbres de l'infidélité, vous a daigné appeler et conduire au sentier de la vie éternelle. Nous excitons et exhortons donc votre grandeur par le Fils de Dieu le Père, à élever les yeux de votre esprit vers le Seigneur, à l'honneur et au service duquel vous vous êtes heureusement consacrée, en allant toujours du bien au mieux et en ne cessant de travailler comme une industrieuse abeille, afin de pouvoir vous présenter à votre divin Dieu d'autant plus agréable et digne de récompense, que vous aurez apporté dans son trésor des fruits plus abondants de bonnes œuvres[1] ! » Il était impossible que de pareilles lettres ne touchassent et n'attendrissent point le cœur de femmes, qui venant d'embrasser la religion catholique, se voyaient l'objet d'une si douce affection de la part du grand pape de Rome, vicaire de Jésus-Christ et père commun des fidèles, de celui dont les mains portaient les clefs qui ouvrent ou ferment le royaume des cieux, vers lequel tendaient certainement les plus vifs sentiments de leurs âmes.

Enfin, Nicolas ne laissa point échapper dans cette heureuse circonstance l'occasion d'écrire aussi à beaucoup d'évêques d'Orient que déjà les Frères Mineurs avaient par leur zèle apostolique ramenés du schisme à l'unité de l'Eglise; c'étaient entre autres, Yaulaham, que le Pontife remerciait de la bienveillance qu'il avait montrée à ces religieux, prédicateurs de l'Evangile en ces contrées et auquel il adressait une profession de foi devant

[1]) *Carissimæ in Christo filiæ, Tuctanæ, reginæ Tartarorum illustri, Salutem et apostolicam benedictionem! Habet, carissima filia,* etc. Ibid. ibid.

servir de règle dans l'enseignement des peuples confiés à ses soins; puis Denis, évêque de Tauris, dont il avait reçu précédemment une lettre lui annonçant son adhésion à la foi orthodoxe, telle que la prêchaient les Frères Mineurs, et qu'il exhortait à instruire son peuple suivant la formule de foi qu'il lui prescrivait. Il remit également cette formule à l'évêque Barsauma, en le chargeant de la communiquer à son tour à ses collègues. Il nous suffira de transcrire ici parmi ces lettres celle que le Souverain Pontife adressa à Denis, évêque de Tauris, et qui est conçue en ces termes : « A notre vénérable Frère Denis, évêque de Tauris en Orient, salut et bénédiction apostolique! Nous avons reçu avec des sentiments d'extrême bienveillance votre lettre qui nous a fait bien comprendre ce que vous désiriez nous annoncer; nous nous sommes réjoui et nous nous sommes félicité dans le Seigneur de qui procèdent tout bienfait et tout don parfait, de ce que vous soyez et restiez jaloux de conserver la foi chrétienne de la sainte Eglise Romaine, telle que vous l'ont transmise nos chers fils les Frères Mineurs qui exercent les œuvres de l'apostolat dans vos régions et y répandent la semence du salut, en enseignant cette foi à vos peuples. C'est pourquoi vous recommandant le dévouement, le respect et l'obéissance que vous reconnaissez devoir à cette sainte Eglise Romaine, nous jugeons utile d'engager et d'exhorter votre fraternité à élever les yeux de l'esprit vers le Seigneur, à qui il appartient d'assurer à ses serviteurs la bénédiction céleste, afin que, vous attachant avec le plus de ferveur possible à la foi chrétienne, et l'observant avec constance, vous y formiez et instruisiez les autres, avec la prudence que Dieu vous inspirera d'en haut, et afin qu'ainsi vous lui deveniez d'autant plus cher, d'autant plus agréable que vous parviendrez par votre zèle à tirer davantage les autres des ténèbres de l'infidélité pour leur procurer la lumière de la vraie foi et pour les ramener du labyrinthe de l'erreur dans les sentiers de la droiture. Nous voulons, d'ailleurs, en vue de Dieu et à cause du respect qu'on doit au Siége Apostolique et à nous, vous recommander des égards tout particuliers pour les mêmes Frères Mineurs, afin que comptant sur l'appui de votre bienveillance, ils puissent continuer d'une manière de plus en plus utile et de plus en plus efficace l'œuvre de leur apostolat,

en même temps que vous obtiendrez du Seigneur, juste rémunérateur de tout bien, la récompense qu'il accorde aux bonnes actions. Or, pour que vous soyez en état d'instruire pleinement et parfaitement votre troupeau dans la foi chrétienne que professe la sainte Eglise Romaine, nous avons voulu qu'on joignit à notre présente lettre la formule convenable[1]. » Tous ces détails puisés dans les documents authentiques et précis que nous avons mentionnés montrent évidemment que le mouvement catholique, imprimé à ce pays par les Frères Mineurs, a été non-seulement grand, mais extraordinaire et très-important, et même que le catholicisme y a positivement triomphé, puisque des milliers d'âmes y ont trouvé la lumière de la vraie foi, et que des quantités innombrables ont gagné ainsi le royaume des cieux. Il est vrai que, si nous devons en croire M. Huc, missionnaire, nous devons avouer avec une extrême douleur qu'on n'aperçoit plus aujourd'hui la moindre trace de cette impulsion si énergique et d'un pareil triomphe de la foi. Cependant nous avons la confiance que la lumière de l'Evangile ne tardera point à briller de nouveau de tout son éclat aux yeux des tribus nomades de la Mongolie. Oui, le zèle dont tous les européens se montrent et semblent être sincèrement animés aujourd'hui, pour la propagation, sinon de la foi, au moins certainement de la civilisation chrétienne, produira la réalisation de la prophétie de Noë, c'est-à-dire que les Missionnaires, fils de Japhet, agrandissant le champ de leur ambition et redoublant de générosité dans le sacrifice qu'ils font de leur vie pour le salut de toutes les nations, voleront sans plus de retard au secours des fils de Sem, heureux de passer leur vie sous les tentes des Tartares, pourvu seulement qu'ils puissent introduire leurs hôtes au banquet de la civilisation universelle[2] « *que Dieu* « *agrandisse Japhet et le fasse habiter sous les pavillons de* « *Sem*[3]. »

[1]) *Venerabili fratri Dionysio episcopo in Taurisio in partibus Orientis, salutem* etc. *Præsentatas* etc. Voir de Gubernatis, Wadding, Raynaldi, *loc. cit.*

[2]) *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Tibet, pendant les années* 1844, 1845 *et* 1846, par Mr Huc, Missionnaire Apostolique — chap. X — Paris, 1857.

[3]) *Dilatet Deus Japhet, et habitet in Tabernaculis Sem* (Genèse, IX, 27).

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

CHINE.

Lettre du P. SÉRAPHIN CARLOZZI DE CAMPO-DI-PIETRA, *Min. Obs. au Révérendissime Père Général de l'Ordre Franciscain, sur les persécutions que les Missionnaires et les Chrétiens ont essuyées durant la révolte en Chine.*

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Ma fâcheuse arrestation a eu lieu dans la matinée du 19 août de l'an 1853, le 15 de la 7e lune de la troisième année du règne de l'empereur actuel *Xien-Fom*. La maison de la petite mission où j'ai été pris se trouve sur la route dite *colline des faisans*, colline qui domine le grand bassin nommé l'*embouchure du fleuve noir*. Ce fleuve coule à l'ouest et donne son nom à ce grand village; il est peu considérable en lui-même, mais à la fonte des neiges et quand le temps est mauvais, il grossit si énormément et acquiert une telle rapidité, qu'il cause d'immenses ravages dans la plaine, et va jusqu'à emporter des hameaux entiers. Or, il y avait plus d'un mois que je restais sur cette colline, tant à cause de la chaleur qui était cette année excessive dans la plaine que pour échapper aux cousins d'une grosseur démesurée que les rivières y attirent en quantité, et qui ne me laissaient, surtout la nuit, pas même fermer l'œil. Déjà plusieurs personnes répétaient dans le village, sans que nous en sussions rien, qu'il y avait là sur la colline même un étranger tout-à-fait autre que les gens du pays, et ces bruits parvinrent aux oreilles des satellites postés dans le village pour garder les débouchés de ces montagnes, à raison du grand commerce qui s'y fait. Ajoutez à cela que le chef du village, siège de la mission, avait dans le village même un ennemi capital en un payen, parce que depuis plus d'un an celui-ci ne recevait plus les fruits de son terrain que le chrétien cultivait; et ce payen, peut-être parce qu'il venait très-souvent dans la maison de la mission, ou

parce qu'il avait appris je ne sais comment que je ne me trouvais pas dans la mission de *Xen-Si*, se vengea du chef, en le dénonçant aux satellites et en disant que la famille *Pai* (famille connue sous le nom de *Bianchi*) donnait asile à un étranger qui, d'après son parler, n'appartenait certainement pas à la province, que c'était peut-être un des chefs révolutionnaires de la province du *Quan-Si*, qu'on voyait à sa grande mise et à ses allures de mandarin, que ce devait être un personnage noble et riche. C'était pour les satellites une excellente occasion ou de se faire valoir près du tribunal, ou d'obtenir de moi une somme d'argent. En effet, pour savoir à quoi s'en tenir à cet égard, ils vinrent secrètement plusieurs fois à la mission et de jour et de nuit, espionnant et interrogeant les colons de ces terrains, questionnant même, comme une personne digne de foi me l'a dit depuis, le jeune frère du chef, qui, un peu niais, déclara nettement que j'étais venu de la partie orientale de l'empire, sans qu'on eût pu rien apprendre ni de moi, ni du chef du village ni des autres chrétiens, ni même rien deviner. Mais le chien de la maison aboyait, surtout la nuit, d'une manière telle que je pressentis plusieurs fois quelque événement sinistre. Je craignais vivement, pour le moins, l'arrivée des voleurs qui, très-nombreux dans les montagnes, étendaient très-souvent leurs excursions dans les plaines volant, frappant ceux qui essayaient de leur résister, et plus d'une fois je questionnai les gens de la maison — « Pourquoi le chien aboie-t-il si fort, contre son habitude? Est-ce parce qu'il y a des voleurs au-dehors? (c'étaient les satellites qui venaient espionner) — « Ce n'est rien, Père, ce n'est rien; vous n'avez rien à craindre; les voleurs ne viendront certainement pas chez nous qui sommes pauvres. » — Bien, je veux que ce ne soit rien; mais au fond je ne suis pas tranquille, ajoutais-je — Et ils répétaient — « N'ayez pas peur, Père, n'ayez pas peur; les voleurs ne viennent pas chez nous, et quelle autre chose pourrait vous faire craindre? » Néanmoins, quinze satellites vinrent à ma résidence dans la matinée du 19 août, comme je l'ai dit, tous armés de coutelas, de lances, de chaînes, etc. : sept ou huit cernent la maison, tandis que les autres y pénètrent d'emblée et s'introduisent dans ma chambre. J'allais justement me lever : c'était l'heure où le soleil allait paraître. Tout à coup je sens pleuvoir les coups

de bâton sur mes jambes, sur mes bras, sur ma tête, et je restai tout abalourdi d'effroi et de douleur. D'abord je crus avoir affaire à des voleurs descendus des montagnes, et je me tins pour mort; puis reprenant un peu courage, je me mis à questionner les assaillants. « Qui êtes-vous? D'où et pourquoi venez-vous? Ensuite, pourquoi me battez-vous? » — « Nous sommes des satellites, répondirent-ils, et c'est le tribunal qui nous a envoyés pour vous prendre » — « Avez-vous, répliquai-je, un ordre du mandarin pour me prendre? » — « Oui, nous en avons, répondirent-ils, et à l'instant une nouvelle grêle de coups de bâton tomba sur mes pauvres bras et jambes; me mettre ensuite la chaîne au cou et m'entraîner de vive force hors de la maison ne dura qu'une minute. Comment dépeindre le chagrin, les cris, les larmes des braves gens de la pauvre maison? Je me sentais le cœur transpercé de mille glaives. Les satellites prirent l'armoire dans laquelle se trouvaient les chasubles, les vases des Saintes huiles et de l'Eucharistie, ainsi que d'autres objets appartenant à l'autel; ils prirent également deux autres armoires contenant les habillements, les livres européens, les livres chinois, etc. Par bonheur ils respectèrent le calice, la pierre sainte, le missel et un ornement blanc, qui se trouvaient dès le soir précédent préparés sur l'autel, parce qu'ayant entendu plusieurs confessions la veille, je voulais célébrer le 19 la messe de bonne heure, pour faire la sainte communion, et aussi à cause de la chaleur. Sorti du vestibule, je me souvins dans cette triste situation et dans un abattement presque extrême, que je tenais caché au-dessous d'une petite table un livre en Portugais-Chinois, dans lequel j'avais mis le passe-port ou carte de sûreté que le digne consul de France, son excellence Mr Charles Montigny m'avait envoyé en 1850 par l'intermédiaire du R. P. Jacques Tronca de Gambatesa, mon confrère, qui avait dû l'année précédente se rendre à Xam-hai pour cause de maladie. Le chef du village était parvenu à se sauver de la bagarre, sans doute pour en donner avis aux autres chrétiens, de sorte que ne l'apercevant plus, je m'adressai aux membres de sa famille en général : « Je vous prie, leur dis-je, d'aller chercher le livre que vous savez; je ne veux point autre chose; cela me suffit. » Les satellites me comprirent et m'arrachèrent à l'envi ce livre (c'était la grammaire de Gonzalve, que je ne revis plus après que les satellites

me l'eurent volé) et malgré toutes mes prières, il ne me fut pas possible d'obtenir de ces bourreaux qu'ils me laissassent m'habiller, et ainsi vêtu simplement de mes culottes et de ma chemise, sans chapeau ni calote, parfaitement déchaussé, ils me mirent les menottes, et commencèrent à m'entraîner au bas de la colline, comme s'ils traînaient un chien mort. Je ne cessais de les supplier et de leur répéter : ôtez-moi cette chaîne, ces menottes, donnez-moi mes habillements; je ne fuirai pas, non : je ne suis pas un voleur, je ne suis pas celui que vous croyez; j'irai où vous voudrez. » Mais c'était parler et adresser des prières à des arbres. On me porta ainsi comme en triomphe le long de la grand'place de ce grand village jusqu'à la maison commune des satellites. Arrivés là, ils me lièrent à une grande poutre et se mirent à ouvrir mes paquets. Leur demander de ne point toucher à mes effets, c'était parler au vent, et vous ne sauriez croire quels éclats de rire leur faisait jeter la vue des chasubles, des étoles, etc. Mais quand ils virent la calotte qu'il est permis aux missionnaires en Chine de garder pendant la Sainte Messe, ils se confirmèrent dans leurs fausses idées. « Certainement, disaient-ils, nous avons affaire au roi ou chef des révolutionnaires de la province du *Quan-Si*. » C'était, on l'a vu plus haut, le 15 de la septième lune. Il y avait comédie au bourg, et quand on y sut, en très-peu de temps, que le chef des révolutionnaires avait été arrêté, ce ne furent point seulement les habitants de la montagne et de la plaine qui accoururent par milliers, mais les acteurs eux-mêmes cessèrent la représentation de la scène pour venir me voir. Le local où j'étais lié n'était point très-spacieux; le flux et reflux de cette multitude était très-grand, de sorte que l'un heurtait et foulait l'autre : hommes, femmes, enfants se pressaient à ce nouveau spectacle. C'était peut être le plus amusant auquel ils eussent jamais assisté, et dans toute cette foule, ceux-ci disaient du bien, ceux-là disaient du mal sur mon compte. Cependant au milieu d'une pareille cohue je souffrais d'autant plus de la soif, qu'il faisait chaud. Je demandai une tasse d'eau fraîche; mais pouvais-je espérer l'obtenir de mes bourreaux? Le chef du village où j'avais été pris était presque inconnu de tous ces gens là. Apprenant que je désirais de l'eau à boire il va vite emprunter dans une maison voisine une écuelle grossière et court au ruisseau qui coule derrière la maison commune des satellites.

Il puise de l'eau, me l'apporte et l'approche de mes lèvres. J'allais boire, bien que les menottes qui me serraient les mains m'empêchassent de prendre l'écuelle, quand les Satellites reconnaissent mon homme et lui disent : « Vous êtes le *pai-hoai?* » — « Oui, je le suis, » répond-il. Alors ils lui arrachent l'écuelle des mains, la jettent à terre et ajoutent : « Ce prisonnier (en parlant de moi) ne peut boire d'eau fraîche; car, s'il en buvait, il disparaîtrait aussitôt, et nous perdrions une si belle proie. De plus, il sait voler, et c'est pour cela que nous devons le tenir fortement lié. Ces fausses idées de magie des satellites parvinrent jusqu'aux oreilles des mandarins de la capitale, et les imbéciles les adoptèrent. Là dessus, on met aussi la chaîne au cou au *pai-hoai*, mon chrétien, et on l'attache près de moi. Au même moment je me sentis défaillir, et j'eus pendant près d'une demi-heure des vomissements de sang noir, provoqués sans doute par les coups répétés que j'avais reçus. Ce que voyant, les satellites commencèrent à crier : « il a pris du poison! il a pris du poison! » Déjà ils se préparaient à aller acheter un antidote, lorsque me voyant revenir à moi-même, ils me reprochèrent avec colère, comme des chiens enragés, d'avoir voulu m'empoisonuer. « Je ne suis pas aussi simple que vous, » leur répondis-je. Pourquoi aurais-je du poison? Ces flots de sang que j'ai vomis, et que vous voyez, sont l'effet des coups que vous m'avez donnés! » Sur ces entrefaites voici qu'arrive la mère du *pai-hoai* chrétien, une vieille femme très-pieuse, de plus de quatre-vingts ans : elle se jette à mes pieds, demande la bénédiction, et j'en profère les paroles seulement, puisque je ne pouvais faire de la main le signe de la Croix. La bonne vieil e pleure, refuse de se lever et persiste, loin d'en rougir, à rester agenouillée devant moi, sous les yeux de cette foule d'assistants. Cependant les satellites, comme de véritables bourreaux, la chassent des pieds et des mains, en la frappant violemment au visage. Deux jeunes chrétiens du village, avertis par le *pai-hoai*, courent, à mon insu, l'un pour faire part de ce qui se passait au R. P. Louis de San-Giusto, qui demeurait à une journée de marche de distance de mon habitation, dans un petit endroit nommé *Zan-ma-ly*, où la Mission et le Vicariat ont une petite et pauvre maison d'été pour les séminaristes; cette maison est isolée en pleine campagne au pied des monts, flanquée çà et

là pourtant de hautes maisons de gentils et éloignée de la résidence de Mgr de deux journées de marche environ. Le R. P. Louis devait transmettre l'avis à Mgr afin qu'il se tînt en garde contre une nouvelle surprise. L'autre jeune homme se rend, de son côté, à une autre chrétienté, plus considérable dans la plaine, aussi pour donner l'alarme, puis, comme je l'ai appris, pour m'arracher par la force des mains des satellites, ou bien me racheter moyennant une certaine somme d'argent. Mais les messagers n'arrivèrent point à temps; car les satellites louèrent une voiture et me dirent : « Il faut aller jusque chez le Mandarin. » — « Je ne puis guère marcher à pied, » répondis-je. — « Il y a une voiture » reprirent-ils. — « Soit, répliquai-je, partons. » Et vraiment je ne tenais plus à rester dans un lieu où je servis comme de jouet aux payens, jusqu'à près de midi : outre les satellites, il y avait d'autres personnes qui me tâtaient les bras, les épaules, le derrière du cou, pour voir si elles n'y trouveraient pas quelque signe propre à les confirmer dans leurs fausses idées. Je ne pouvais même pas remuer un doigt, puisque, comme je l'ai dit, je restais collé contre terre; et comment exprimer ma honte, ma confusion, quand on se mit à me tâter tout le corps, et particulièrement la poitrine? On prétendait communément que les rebelles du *Quan-Si* portaient un sceau gravé sur le dos, et en conséquence, quiconque était arrêté comme rebelle réel ou supposé, devait subir cette perquisition corporelle. Les habitants de la province du *Quan-Si* se sont révoltés, il y a plus de quatre ans, contre la dynastie Tartare actuelle, dite *Chin*, à cause, ai-je entendu dire, du joug trop pesant des Mandarins et de la manière presque tyrannique dont ils traitent la population. On y regarde le chef ou roi des rebelles, résidant à Nankin, comme descendant de la dynastie chinoise des *Min*, et c'est pour cela que Tartares et Chinois se haïssent mortellement. Ces rebelles ont des livres de diverses prières qu'ils récitent matin et soir, et avant et après les repas en l'honneur d'un seul Dieu en trois personnes; ils brûlent ou démolissent les pagodes, comme s'ils voulaient détruire dans l'Empire le culte du diable et introduire celui du vrai Dieu. Une pareille conduite de la part des rebelles donna lieu dès le commencement à toutes sortes de plaintes contre les chrétiens dan toutes les provinces, surtout dans l'intérieur de l'Empire, de sorte qu'une violente persécution était près d'éclater contre tous

les chrétiens. En effet, on fit trois perquisitions dans notre séminaire, parce qu'un payen nous accusa d'y cacher des Européens, et plusieurs milliers de soldats disposés à aller assiéger et détruire la capitale *Si-gan-fu*. Le général de l'armée Tartare qui réside dans la capitale, entendant dire que notre séminaire, situé dans le petit village de *Tum-iuen-fam* (*composé de plus de* 200 *chrétiens*) renfermait plusieurs milliers d'hommes en rapport avec les rebelles du *Quan-Si*, résolut de détruire l'un et l'autre, en massacrant tous ceux qu'on y trouverait; mais le grand Mandarin civil, plus prudent, le retint, lui conseilla d'agir avec plus de circonspection et lui recommanda en même temps de ne point chercher à molester les chrétiens, parce que le moment n'était pas encore venu, et de se borner uniquement à s'assurer s'il n'y avait pas là de rebelles et de signes de rébellion. C'est ici la place de louer grandement aussi la sagacité et la prudence de notre bon Pasteur et Vicaire apostolique Mgr Ephise Chiais. Au bruit de la tempête qui se déchaînait, cet excellent prélat, par l'intermédiaire d'un marchand chrétien de *Si-gan-fu*, qui a des relations avec quelques mandarins, ordonna que les Séminaristes ainsi que le P. Louis se retirassent aussitôt dans l'autre maison (de *Zon-ma-ly*) dont j'ai parlé plus haut; que moi, qui me trouvais là pour les fêtes de Pâques, j'allasse dans quelque autre chrétienté voisine, et que tous les objets européens fussent cachés dans une maison chrétienne ou ailleurs. Aussi toutes les perquisitions ne firent-elles trouver aucun objet européen, à l'exception d'un écrit en latin, que je ne sais quel Père Chinois avait laissé par oubli dans une armoire. Cette pièce fut portée dans la capitale de la province et circula dans tous les tribunaux, dans toutes les boutiques des marchands, sans qu'il se trouvât un seul homme capable de l'expliquer. Les perquisitions finies, les mandarins furent enchantés de n'avoir découvert aucun signe séditieux; ils vantèrent même beaucoup l'ordre et la propreté qu'ils avaient remarqués à l'église, dans la maison et partout, de sorte que par une grâce spéciale de Dieu, après avoir échappé à un si grand péril, nous vîmes en outre les mandarins convaincus de la fausseté des accusations élevées contre nous. Les mêmes perquisitions eurent lieu, m'a-t-on dit, et c'est probablement exact, dans l'autre Séminaire de la province du Xan-Si : le Vicaire Apos-

tolique, Mgr Gabriel de Moretta après avoir tout bien disposé, fut forcé de s'enfuir sous un déguisement et de se transporter *incognito* dans une autre chrétienté. Là aussi tout le monde dut reconnaître que nos Séminaires ne recélaient ni révolutionnaires ni signes séditieux, et qu'ils n'avaient aucune relation avec les rebelles de *Quan-Si*, mais qu'il n'y existait qu'un asile destiné à l'éducation gratuite de la jeunesse chinoise, et cette constatation satisfit pleinement, elle émerveilla même nos adversaires.

Je reviens à ce qui me concerne. Après avoir bien mangé et bien bu, tandis que moi, je n'avais reçu pour toute nourriture que des coups de bâton, les Satellites me jetèrent dans la voiture, lié comme je l'étais. On commença à se diriger vers la ville, à travers plusieurs centaines d'hommes attirés par la curiosité et plus de trente mille catholiques, qui devant, qui derrière, qui sur la voiture, qui à côté, tous armés de pieux et de coutelas. Le *pai-hoai* chrétien, à pied, fut traîné par sa chaîne comme un chien, jusqu'au prétoire, et le long de la route les satellites lui demandaient combien de fois par jour je fumais l'opium, ou combien d'épées, de poignards et de fusils j'avais près de moi. Le bon chrétien répondit : « Notre Père n'est pas un fumeur d'opium; il n'a ni les épées ni toutes les autres choses que vous dites. » — « Comment, répliquèrent-ils, en lui assénant des coups de poing sur le visage, comment ne fume-t-il pas d'opium, si nous avons trouvé une pipe et de l'opium dans ses bagages? comment ajoutèrent-ils, en l'accablant de nouveaux soufflets, n'a-t-il point de poignards, si nous en avons trouvé et de petits et de grands? » — « Ce sont là de fausses accusations, ce sont des calomnies, répondait le chrétien, et il ne mentait point. Quand nous eûmes fait environ quatre milles, je priai les satellites assis près de moi de me délivrer de mes menottes, parce que trop petites pour mes poignets, elles me gênaient la circulation du sang. Déjà, en effet, mes poignets et mes mains, tout noircis, s'étaient gonflés au point d'acquérir une grosseur quatre fois plus forte que la grosseur naturelle ; mais demander quelque chose aux satellites, c'était prier des brutes; aussi pour surcroit de douleur, riaient-ils et se moquaient-ils de mes plaintes.

Le long du chemin, les gens sortaient de leur maison pour questionner à mon sujet les satellites, et ceux-ci leur répondaient : « c'est le chef des voleurs que nous avons pris *à l'embouchure*

du fleuve noir. — " *Cela vous vaudra sans doute une grande récompense?* " ajoutaient les paysans. — " *Nous l'espérons;* " disaient les satellites. Il était environ quatre heures après midi, quand nous arrivâmes comme en triomphe au prétoire de la ville même, appelée *Ciou-ru-hien;* mais le Mandarin, nommé *Chou,* de la province de *Sucinen,* n'étant pas libre, il me fallut, dans un si pitoyable état, attendre près d'une heure dans la cour, au milieu des satellites, assis sur la pierre nue. En même temps tous les chefs des satellites et autres agents du tribunal venaient tour-à-tour me demander qui une chose, qui une autre; mais comme je ne leur répondais pas à leur gré, ils me déclarèrent soit fou, soit ivre. Les satellites durent alors avouer que non-seulement je n'avais rien mangé depuis la veille, mais que je n'avais même pas bu une tasse d'eau fraîche. Mes mains avaient perdu leur forme, je baisais les menottes et la chaîne qui me pendait au cou, et tous ces limiers de la justice chinoise disaient en plaisantant : " c'est un magicien, il voudrait s'échapper, il voudrait voler, mais il n'y réussira point! " Après cette scène voilà que retentit un grand cri, répété par tous les satellites : c'était le mandarin qui sortait de son appartement pour aller s'asseoir sur son siège de juge dans la grande chambre. D'abord on tira par sa chaîne mon chrétien, tandis que je restais dans la cour. Il subit un interrogatoire long et minutieux; puis, on le mena dehors, et je fus introduit à mon tour, tiré aussi par ma chaîne. C'était pour la première fois que je voyais le mandarin *sur son siége de juge.* On me contraignit par la force à rester à genoux devant ce Pilate; il me demanda mon nom, mon pays, le motif pour lequel j'étais venu, et me fit quelques autres questions seulement, parce qu'il avait été informé de tout par mon compagnon. Mais comme le mandarin ne me comprenait pas bien, les satellites ajoutèrent : " Grand homme (c'est le nom qu'ils donnent au mandarin), nous sommes chétifs (ainsi doivent s'appeler les inférieurs), nous avons saisi un grand papier, et nous ne savons ce que c'est. " C'était la carte de sûreté mentionnée ci-dessus, que m'avait envoyé le digne consul de France. Ils l'exhibent, l'ouvrent et la remettent au mandarin. Celui-ci, les yeux écarquillés, la lit et la relit attentivement plusieurs fois; puis, il reste immobile comme une statue, en me regardant fixément sans proférer

une parole. Il ordonna ensuite qu'on m'ôtât mes menottes et ma chaîne, et qu'on me rendît mes habillements. Voulant, après ce, examiner mon bagage, il me dit, à la vue de mes livres européens : « Connais-tu ces chiffres, et sais-tu lire ces chiffres? » — « Cette question est vraiment singulière : je suis européen et je ne connaîtrais pas les lettres européennes, et je ne saurais pas lire les livres européens? » Apercevant ensuite les ornements sacrés, le mandarin fut fort curieux de les regarder un à un ; il voulut que je m'en vêtisse, ce que je fis promptement. « C'est ainsi, ajoutai-je, que je monte à l'autel pour célébrer la sainte messe. » Quand j'eus quitté les habits sacerdotaux, il m'adressa quelques autres questions, à savoir, par exemple, si les autres chrétiens prennent aussi ces habits pour prier; combien d'européens il y a dans l'intérieur de la province, et depuis combien d'années j'y étais arrivé. Il finit par me congédier, presque d'une manière bienveillante, en m'envoyant habiter avec mon chrétien dans une hôtellerie étant tous deux délivrés de nos chaînes, mais gardés par une bonne dizaine de satellites, et il ajouta qu'il me ferait appeler de nouveau. Pendant mon séjour dans l'hôtellerie, c'est-à-dire pendant trois jours, des chrétiens venaient de tous les côtés; tous voulaient voir mes mains, mes poignets, mes bras, encore tout noircis; tous fondaient en larmes et tous parlaient hardiment; mais quand je montais au prétoire, je restais seul avec mon chrétien. Et trois jours passés (c'était le 21 août, le 17 de la septième lune) le mandarin nous fit appeler au tribunal. Quand nous y fûmes arrivés, il interrogea ainsi mon compagnon : « D'où est venu ce maître, ou bien où es-tu allé l'inviter? » — Réponse : « Je suis allé l'inviter dans la chrétienté nommée *Ma-fam-ly*. » — « Et le chef de cette chrétienté, comment s'appelle-t-il? » — « Il s'appelle Suen-siu. » Dès que ce chrétien sut que j'avais été pris, il se rendit aussitôt dans la ville uniquement pour me voir, et quand je montais avec mon compagnon au tribunal, il restait dans l'hôtellerie pour garder nos effets. Mais le mandarin ordonna qu'il fût sur-le-champ arrêté et amené devant lui : c'était peu de besogne pour les satellites; car l'hôtellerie n'était pas très-éloignée du tribunal, et ils connaissaient très-bien *Suen-siu*. Ils allèrent donc le prendre, et dès qu'il fut arrivé chez le mandarin, il fut interrogé de la même manière. Mais comme ce chrétien était plus intelligent que le

premier, il répondit que j'étais allé à sa chrétienté de moi-même, sans avoir été invité par personne; qu'il savait que j'étais venu du côté du nord de la ville, mais qu'il ignorait de quel lieu précis j'étais parti pour me rendre en sa maison, et qu'au moment où j'étais arrivé, il se trouvait absent; et quant à ce dernier point, il disait vrai. Après avoir interrogé les deux chrétiens, le mandarin me questionna à mon tour et dans les mêmes termes. « Quant aux lieux ou aux pays où j'ai passé, répondis-je, sachez, Seigneur, que j'ai parcouru la province de Xen-Si presque tout entière. » — « Es-tu allé, répliqua le mandarin dans le *Tum-iuen-fam* (lieu où est situé le séminaire, et où furent faites des perquisitions)? Depuis quand et pourquoi faire? » — « Oui, j'y suis allé, il n'y a pas longtemps, pour visiter la maison de Dieu. » — « Y a-t-il des chrétiens dans les lieux de ma juridiction, et combien? » — Mandarin, vous le savez aussi bien que moi; oui, il y a des chrétiens, peut-être environ deux mille. » — « Bien, ajouta-t-il en forme de conclusion, je sais parfaitement que les chrétiens sont des sujets soumis, mais je n'oserais régler une affaire qui est devenue si publique; maintenant je ne puis te retenir ici; je te conduirai chez le mandarin, mon propre chef, dans la capitale de la province, et c'est lui, grand mandarin, qui décidera, si tu dois ou ne dois pas retourner ici; nous nous en tiendrons donc à sa décision. » — « Soit, repris-je, je ne crains pas d'aller chez le grand mandarin; mais je veux obtenir de vous justice d'une chose. Je demande par quel motif vos satellites sont venus me prendre comme on prend les voleurs les plus infâmes? Par quel motif m'ont-ils battus si fort, que je m'en ressentirai pendant plusieurs mois? Par quel motif m'a-t-on mis des menottes (et ce disant je montrais mes poignets, mes mains, mes bras encore tout noircis)? Par quel motif m'a-t-on mis la chaîne au cou, en me traînant jusqu'ici, comme on traînerait un chien mort? Enfin, pour passer sous silence tant d'autres outrages, pourquoi a-t-on battu la mère du chef du village, vieille femme de plus de quatre-vingts ans, en la blessant grièvement au visage, et pourquoi, ce qui est plus fort, les satellites ont-ils dit et disent-ils, ô mandarin, qu'ils agissaient d'après vos ordres? » — « Les satellites ont agi à leur façon, me répondit le chinois; mais ils seront punis (j'ai su depuis de plusieurs chrétiens qui tous ceux qui étaient venus

me prendre et dont le chef s'appelle *Kao-cen-Kiam*, furent récompensés par leur promotion au grade de chef de satellites dans leur prétoire respectif). Je ne puis te rendre la liberté ici sans me compromettre, je dois te mener devant le grand mandarin dans la capitale, et nous partirons demain. » — Cela dit, il me laissa planté dans la cour : les satellites s'emparent de nous et nous ramènent dans l'hôtellerie de la même manière que nous en étions venus. Le lendemain 22 août, 18e de la septième lune, nous fûmes tous trois appelés de bonne heure au tribunal : tous mes effets y furent apportés et scellés, puis, sans nouvel interrogatoire, le mandarin ordonna que sous nos yeux on mît aux deux chrétiens la chaîne au cou et qu'on les jetât dans un chariot; à moi l'on me donna un carrosse (c'est-à-dire une charrette, car les carosses chinois diffèrent peu de véhicules qui nous servent à transporter nos denrées) et l'on nous conduisit ainsi jusqu'à Si-gan-fu, capitale de la province. J'eus beau me plaindre au mandarin en disant : « Pourquoi mettez-vous de nouveau la chaîne au cou de mes chrétiens? De quel délit ont-ils été convaincus, et pourquoi les menez-vous, ainsi que moi, à la capitale de la province? » J'obtins de mon chinois une réponse tout-à-fait digne de lui : « Sont-ils tes sujets ou les miens? S'ils sont mes sujets, ne puis-je pas les traiter comme je l'entends? Ne sont-ils pas d'ailleurs coupables de t'avoir donné l'hospitalité, à toi étranger? Ils devront être punis dans la capitale, pour l'exemple public des autres. » Puis, il écrivit aux quatre grands tribunaux une lettre relative à mon affaire. Le 23 août, 19 de la septième lune, à l'heure des Vêpres, nous arrivâmes à la capitale. A peine étions-nous arrivés au tribunal de *Si-gan-fu*, que le mandarin en fonction, nommé *Ho*, impatient de me voir, voulut à l'instant s'asseoir *sur son siége de juge* dans la grande salle, où il était entouré d'autres mandarins subalternes, et d'une foule de satellites, dans un appareil vraiment effrayant, tenant en main des fouets, des coutelas et d'autres instruments du même genre. Dès que nous fûmes introduits, il me demanda d'abord mes nom et prénom, que je lui donnai; puis il me dit : « D'où venez-vous maintenant? » — « Je viens maintenant de la ville de *Ciou-Zu*, répondis-je. » — « Je ne te comprends pas; je le répète, d'où viens-tu maintenant? » — « Je viens, je le répète à mon tour, de la ville dite *Ciou-Zu*. » En ce moment les gref-

fiers m'interrompirent et dirent au *grand homme :* « Mandarin, il est porteur d'une lettre de son *Cin-min*, ou consul (le *grand homme* le savait déjà; car le mandarin de *Chou-zu-hien* lui avait transmis une liste de tous mes effets, même des moindres). Entendant cela, je mets la main dans ma poche, j'en tire mon passe-port, je l'ouvre et je le donne au mandarin. Il le lit et le relit en ricanant; puis, le rejeter comme un chiffon, se lever de son siége, et s'en aller en proférant ces mots odieux *fausse religion*, fut l'affaire d'un instant. Je restai à genoux avec mes deux chrétiens enchaînés, tout étourdi par les cris que poussèrent aussitôt les satellites. Bientôt ils nous entraînèrent dans la première cour, où nous allions être en butte aux railleries de tous jusqu'au coucher du soleil, quand tout-à-coup arrive un officier qui nous dit que nous devons nous rendre devant un autre tribunal de *Ciam-gran-hien*, distant d'environ deux milles, mais dans l'enceinte des murs de la capitale *Si-gan-fu*. Tel était l'ordre du grand mandarin. Arrivés là, bien entendu à pied, épuisés par la faim, nous fûmes menés dans la grande salle de justice, et il nous fallut y attendre jusqu'à une heure du matin, parce que, disait-on, le mandarin Zao voulait nous voir; mais comme l'heure était trop avancée, et que le mandarin était occupé, nous n'obtînmes pas alors audience. Je demandai à boire du thé, boisson très-commune chez les Chinois, et l'on m'en apporta. J'étais à boire, quand le chef des satellites de ce tribunal me tire par le bras, en disant : « Viens avec moi; » et en même temps d'autres entraînaient les deux chrétiens. — « Où allons-nous? demandai-je. — « Dans un endroit meilleur que celui-ci, » répondit-on. — « Laissez-moi d'abord boire mon thé » ajoutai-je. — « Non, cette tasse dont tu te sers pour boire, maître, est trop petite et d'ailleurs trop belle pour toi; dans le lieu où nous allons je t'en donnerai une autre plus grande et plus commune, de sorte que si elle se casse, elle ne coûte guère. » Dans ce cas, me disais-je, nous n'irons pas dans un endroit meilleur, mais bien dans un endroit pire. Mais il n'y eut rien à faire, il fallut marcher, et nous traversâmes, moi et le chrétien *Sien-siu*, la première cour par laquelle nous étions entrés, tandis que l'autre chrétien (*Pai-hoai*) était emmené du côté opposé. On nous introduisit dans une salle assez propre. « Vraiment, me dis-je intérieurement, cet endroit est meilleur, »

mais une minute après, j'eus à me désabuser; car, quand on nous eut fait traverser deux petites cours obscures, on nous ouvrit une lourde porte en fer, et l'on nous jeta dans un tout petit antre obscur, le lieu le plus sale que j'ai jamais vu. Je le regardai comme le lieu destiné aux condamnés à mort. A peine avions-nous mis le pied dans cette fosse, que voilà trois ou quatre hommes qui y étaient détenus qui mettent les mains sur moi et m'explorent des pieds à la tête. " Qu'est-ce que vous faites? " leur dis-je. — " Nous voyons, répondirent-ils " si tu n'as pas sur toi des poisons, des poignards ou d'autres armes prohibées, parce qu'on ne peut introduire ici pas même une aiguille ou une épingle. " — " Je n'ai rien de tout ce que vous dites " répliquai-je. — " Mais qu'est-ce que cette boîte ronde? " — " C'est ma montre. " — " Pourquoi faire? " — " Pour savoir les heures. " — " Ici c'est inutile. " — Eh bien! que ce soit inutile comme vous le dites. " Il y avait à terre une pierre : je m'y assieds, et le chrétien près de moi. Le gardien des prisonniers s'approche et me dit : " Donnez cent sapèques. " — " Pourquoi! " — Pour acheter de l'huile; car c'est ici une règle immuable que quiconque y vient pour la première fois doive acheter une livre entière d'huile; chacun ne doit ensuite contribuer à la dépense que jusqu'à concurrence de dix sapèques. " Par bonheur nous avions deux mille sapèques ; car il fallait en outre que chaque prisonnier versât soir et matin cinq sapèques, et pourquoi? pour avoir le droit de satisfaire à ses besoins naturels, grands et petits. Or, pendant trois jours, mon compagnon et moi n'avions pas usé de ce droit. Néanmoins il nous fallait donner cet argent par respect pour *la règle immuable* qui est établie en ce lieu. Vers 10 heures du soir, je vois venir du dehors deux hommes bien vêtus avec des lanternes et des livres où sont enregistrés les noms de tous les prisonniers : ce sont des hommes envoyés par le mandarin pour l'inspection qui se fait tous les soirs et à la même heure. Quand ils arrivent, les détenus doivent tous se tenir debout dans une petite cour, répondre *présent* à l'appel de leur nom, puis rentrer dans leur taudis. Nous (mon compagnon et moi) ne connaissions pas cette formalité, nous continuâmes à rester assis sur la pierre, et ne répondîmes pas à l'appel. Un vigoureux coup de poing qui tomba sur la tête de *Suen-Siu* nous apprit à répondre à notre

tour *présent*, pour rentrer ensuite en prison. Quand tous les détenus ont passé la revue, les inspecteurs se retirent, et si l'on a déboursé depuis le premier jour de l'incarcération huit ou dix mille sapèques, on peut passer la nuit dans la cour; si l'on n'a pu dépenser tant d'argent, il n'y a pas moyen de ne pas rester enfermé dans cet horrible bouge, et nous n'en avions pas tant à dépenser! Les inspecteurs partis, je priai et suppliai à différentes reprises les geôliers de me permettre aussi de dormir dans la cour, que quant à l'argent qui me manquait alors, ils pouvaient être sûrs que je le leur donnerais dans deux ou trois jours, et en gage de ma parole, je leur offris ma montre et mes lunettes. C'était parler à des murs; bien plus, par surcroit de cruauté, ils nous forcèrent, le fouet à la main, d'aller nous étendre à l'angle du bouge. Enfin, après une longue négociation, en payant sur-le-champ quinze cents sapèques par nuit (nous en eûmes dix à passer dans ce lieu horrible et infect) il me fut accordé de mettre la tête près de la porte où je pouvais jusqu'à un certain point respirer quelques bouffées d'air par une fissure. J'avais pour chevet mes souliers, pour matelas la terre nue, qui est d'autant plus humide qu'on ne permet point là dedans un pavement en briques. De nuit, la porte était fermée au-dehors avec une chaîne; au-dedans derrière la porte on avait placé près de moi deux grands vases pour les besoins naturels. En cette année 1856, les nombreuses perquisitions faites de toutes parts avaient amené en ce lieu plus de quarante détenus, sans compter plus de vingt personnes arrêtées pour délits ou pour dettes. La chaleur était encore excessive (on était au mois d'août) et nous étions sucés jusqu'au sang par des punaises et toutes sortes de vermines, par d'innombrables et insolents cousins, même par des scorpions, qui ne sont pas du tout rares, et que les aimables Chinois ne vouaient pas laisser tuer; mais la plus grande de mes peines était de voir, même de jour, tous ces gens entièrement nus, et je ne pouvais tourner mes regards ni à droite ni à gauche sans voir des horreurs. « Seigneur, disais-je, j'accepte de vos mains ce châtiment; que ces peines comptent en expiation de mes péchés, et qu'elles vaillent pour le purgatoire qu'il me faudrait faire dans l'autre vie en punition de mes crimes! » Le lendemain vers 10 heures du matin, voilà qu'arrive, un livre en main, le geôlier (il a aussi la liste avec les

noms des détenus). Il se met à jouer aux cartes avec les autres et supposant que je ne connaissais pas l'alphabet chinois, il dépose son livre près de moi sur la pierre où j'étais assis. Le voyant fort occupé, je profite de l'occasion, pour prendre furtivement le livre. Je l'ouvre, et j'y trouve mon nom consigné, avec une note portant que j'avais été amené comme *voleur* et comme *propagateur d'une fausse religion*, par le mandarin de la ville de *Chou-zu*. S'apercevant de l'affaire, le geôlier reprend son livre et me demande si je connais les caractères chinois. « Très-peu, » répondis-je. — « Voyez, les noms de tous ces *braves gens* sont enregistrés dans ce livre; mais le vôtre ne l'est pas encore, » répliqua mon homme en souriant. — Je souris à mon tour. «Vous faites là, lui dis-je, un gros mensonge. » Dans la soirée du deuxième jour, aussi avec l'intervention d'un gardien, qui me semblait humain, je priai de nouveau le principal geôlier de me laisser dormir dans la cour, à la condition de lui remettre également dix mille sapèques. A cette proposition, il répondit nettement en présence de tous, que quand même je lui en donnerais le double, il ne me laisserait jamais coucher hors de cette pièce, attendu que tel était l'ordre du mandarin de *Si-gan-fu*, de peur que je ne m'envolasse; qu'il ne me donnerait jamais non plus d'eau fraîche à boire, parce que moyennant des artifices magiques je pouvais disparaître; et que pour cela même tous les satellites de ce tribunal exerceraient une surveillance très-rigoureuse, surtout la nuit; ce qui fut exécuté ponctuellement pendant tout le temps de ma captivité. Le troisième jour de notre incarcération le mandarin *Zao*, de *Ciam-gan-hien*, jugea à propos de nous appeler, et nous fûmes interrogés tous les trois. On me demanda à moi si j'étais vraiment européen, à quelle distance l'Europe se trouvait de la Chine, si j'étais venu par terre ou par mer, combien d'argent m'avait coûté un aussi long voyage, si je savais m'habituer à la nourriture des Chinois, si l'Europe est comparativement plus riche que la Chine, si l'on trouve en Europe tous les produits que fournit la Chine, si j'avais encore mes parents, et quelques autres détails honnêtes. Ce mandarin me fit bon accueil, peut-être parce que, comme me l'ont dit des chrétiens, il est de la province de *Kan-Siu*, où sa maison est située vis-à-vis de celle des nôtres; il avait donc appris dès son enfance le sens de ces mots *être chrétien;* malheu-

reusement il ne dépendait pas de lui, de nous changer de lieu, et en conséquence, nous fûmes reconduits dans le même purgatoire.

Le 29 du mois, jour dédié à St Jean-Baptiste (le 25 de la septième lune), j'invoquai fermement ce grand saint, et je fus exaucé. En effet, nous fûmes vers midi appelés par le mandarin de Si-gan-fu, de la même manière toutefois que sont appelés ceux qui doivent être condamnés ou à la mort ou à l'exil. Arrivés, nous dûmes attendre très-longtemps, jusqu'à ce qu'enfin le *grand homme* fut visible. Le mandarin de *Si-gan-fu* convoqua pour ce jour un de ses collègues, nommé *Uam* et se fit assister, en outre, de deux autres mandarins subalternes, avec lesquels il nous fit subir un long interrogatoire. On appela d'abord le *Pai-hoai*, puis le *Suan-Siu*, et enfin je fus moi-même introduit. Voici mon interrogatoire : « Comment t'appelles-tu? » — « Je m'appelle *Fam* » — « D'où es-tu? » — « Je suis Européen. » — « De quel royaume? » — « Du royaume de France (je devais parler ainsi conformément à la carte de sûreté que m'avait envoyée le consul de France susnommé, l'Excellentissime Mgr Montigny; cette pièce avait déjà été lue et relue par tous les mandarins, et si j'avais parlé autrement, on m'aurait déjà coupé la tête sans tant de cérémonies, comme on a pu le voir, avant et après, dans des circonstances analogues) » — « Es-tu venu de toi-même, ou as-tu été envoyé et par qui? » — « J'ai été, de mon gré, envoyé par mes supérieurs » — « Par quel motif? » — « Pour propager la religion chrétienne. » — « Quel avantage y a-t-il à être chrétien? » — Il y a l'avantage de sauver son âme, et d'aller ensuite jouir éternellement de Dieu dans le Paradis. » — « Et celui qui ne se fait pas chrétien ne pourra donc pas aller dans le Paradis? » — « Non certainement, ô mandarin (et ici des éclats de rire). » — « Combien étiez-vous pour venir en cette province? » — « Deux seulement. » — Comment s'appelle ton compagnon, et où reste-t-il? — « Je ne vous dis pas comment il s'appelle; car vous ne sauriez prononcer son nom; et je ne sais pas où il reste actuellement; je sais seulement qu'il est retourné à Sang-hai pour raison de santé, et rien de plus. » — « En quelle année et en quel mois es-tu arrivé en cette Province? » — « En l'an 26 de *Tao-cuam*, pendant la neuvième lune. » — « Quand as-tu quitté l'Europe, et en quel

mois es-tu arrivé à Sang-hai? » — « Je suis parti en 1856, dans cette même 26e année de *Fao-cuam*, et je crois que je suis arrivé à Sang-hai, pendant la 5e ou 6e lune (on voulut alors savoir pourquoi les Européens comptent les années de cette manière, et non par dynasties, comme les Chinois). » — « Combien de mois de voyage t'a-t-il fallu pour venir de Sang-hai jusqu'ici, et par quels lieux as-tu passé? » — « Je crois y avoir employé près de deux mois; quant aux lieux par lesquels j'ai passé, je l'ignore; car je ne savais pas à cette époque dire un seul mot en chinois. » — « Et comment se fait-il que tu saches maintenant parler si bien chinois? » — Parce que j'ai beaucoup étudié. » — « Mais si tu ne savais point alors dire un seul mot en chinois, comment savais-tu qu'il y eût des chrétiens dans cette province, et qui est-ce qui t'a servi de guide? » — « Quoique je ne susse point alors parler chinois, il y avait à Sang-hai d'autres Européens qui connaissent parfaitement votre langue. Même en Europe je savais qu'il y a dans cette province des adorateurs du Dieu vivant et ce sont les chrétiens chinois qui m'ont servi de guide. » — « Combien d'Européens compte-t-on maintenant à Sang-hai, et combien de chrétiens dans cette province? » — « Je ne sais pas au juste combien il y a d'Européens à Sang-hai, mais je sais qu'il y en a un très-grand nombre, et de toutes les nations. Dans cette province je crois qu'il y a vingt-cinq mille chrétiens environ. » — « Vous Européens, vous êtes tous chrétiens; mais n'y a-t-il point d'autres religions en Europe? » — « Non, il n'y a point en Europe d'adorateurs du diable, tous y adorent un seul Dieu, et il n'y a point d'autre religion que le christianisme. » — « Mais combien de royaumes y a-t-il en Europe, et chaque royaume est-il aussi grand qu'une de nos provinces? » Je citai en italien les noms de plusieurs royaumes, et comme mes juges ne comprenaient pas bien ce que je disais, ils se mirent tous à rire, et j'ajoutai : « Je n'ai point parcouru toutes les dix-huit provinces de la Chine, je ne puis donc vous faire une réponse positive. » — « Mais depuis les sept ou huit années que tu es arrivé en cette province, où as-tu été? » — « Dès mon arrivée, je me suis rendu directement à *Fom-ziam-fu;* je suis ensuite allé dans toutes les autres villes soumises à *Fu*, et il y a près d'un an que je me trouve dans le *Chou-zu-hiem*. » — « N'es-tu pas allé dans le *Tum-iuen-fam?*

S'est-il écoulé beaucoup de temps depuis lors? Pourquoi faire? Et combien (ajouta en riant l'interrogateur) étaient ceux qui s'étaient préparés à une révolution? " — " Il est vrai que j'y suis allé, il y a un an, pour visiter la maison de Dieu; vous savez aussi bien que moi qu'il n'y avait et qu'il n'y a point là de révolutionnaires, mais seulement des chrétiens, des meilleurs de vos sujets, et une vingtaine de jeunes étudiants dont l'éducation est toute gratuite. " — " Mais le chef de cette maison est-il aussi européen, et comment s'appelle-t-il? (Mgr le Vicaire Apostolique avait eu la précaution dans ces temps de troubles de faire venir du *Ham-cium-fu* le R. P. Gam, chinois de la province du *Xan-Si*, et le destinait au séminaire comme chef de maison, après avoir changé son nom et lui avoir donné les instructions nécessaires; et comme ce Père est d'une grande corpulence on ne se douta de rien). " — Le chef de cette maison est non point un Européen, mais un Chinois de la province du *Xan-Si;* je vous ai dit et je répète mille fois qu'ici, à *Si-gan-fu* je suis le seul Européen; comment s'appelle ce chef, je ne le sais pas au juste, parce que, quand je suis arrivé chez lui, il venait de s'en retourner dans son pays pour motif de santé, ne laissant que quelques domestiques à la garde de la maison, lesquels ne surent point me donner des renseignements précis. " — " Et combien d'églises avez-vous dans toute la province? " — " Je ne le sais pas au juste, si vous entendez parler d'églises publiques. " — Comment ne sais-tu pas que vous avez ici, à *Si-gan-fu* une église sur la place dite *Tam-fam-Kie*, et comment n'es-tu pas venu d'autres fois encore à *Si-gan-fu?* " — " Maintenant que vous le dites, je le sais, et c'est la seconde fois que je viens ici. " — " Mais comment es-tu venu d'Europe jusqu'à Sang-hai, et en combien de mois? " — " Je suis venu sur un bâteau à vapeur anglais, et suis arrivé à Sang-hai en moins de deux mois. " A ce mot anglais les Chinois frémirent comme s'ils avaient entendu nommer le diable; l'interrogateur se hâta donc de reprendre : " La France ou l'Angleterre : quelle est des deux nations la plus grande et la plus puissante? — Elles sont l'une et l'autre grandes et très-puissantes. " — Nous savons (*en baissant la voix*) que les Européens sont très-redoutables. " — " As-tu encore tes parents? " — " Quand j'ai quitté l'Europe, ma mère avait déjà passé à une autre vie; je ne sais si mon père

est encore vivant; car il y a très-longtemps que je n'ai reçu de ses nouvelles. " — " Ta mère est-elle allée en paradis? " — " Je l'espère. " — " Ainsi tu es parti l'an 26 de *Sang-hai*, et tu es arrivé dans la même année à *Si-gan-fu?* " — " Oui. " — Mais tout ce que tu dis ne s'accorde pas : tu dis que tu es venu en l'an 26 et ton passe-port est daté de l'an 30; comment cela se fait-il " — " Il est vrai, très-vrai que je suis arrivé en l'an 26, mais je suis arrivé sans passe-port, et c'est en l'an 30, comme vous le voyez, que j'en ai reçu un de mon consul résidant à *Sang-hai.* " — " Par l'entremise d'autres Européens, ou par l'entremise de Chinois? " On cherchait toujours à m'embrouiller, afin de savoir s'il n'y avait pas d'autres Européens dans l'intérieur de la province. En conséquence je répondis : " les Européens ne viennent pas à *Si-gan-fu;* ce sont des chrétiens chinois, marchands à Sang-hai, qui m'ont apporté mon passe-port. " — " Ton consul sait donc que tu te trouves dans cette province? " — Oui, il le sait. " — " Et ces marchands, comment s'appellent-ils? " Le mandarin voulait continuer à m'interroger; mais par la manière dont je lui répondis que je ne le savais pas, il comprit qu'il m'avait suffisamment ennuyé; il dit donc aux assistants : " Vous voyez quelles fortes mains il a sans avoir de longs ongles; il a certainement l'habitude de manier des armes. " Je répondis aussitôt : " Ce sont les menottes que m'ont mises les satellites de Chou-zi-hien qui ont grossi mes mains, " et je dis les mauvais traitements que j'avais subis; " je ne porte pas les ongles longs, parce qu'il n'y a que les bêtes féroces qui aient besoin de ces instruments pour chasser leur proie; en fait d'exercice, je ne sais que manier des livres et prier. Je demande justice des mauvais traitements dont j'ai été l'objet. " — " Mais ne devais-tu pas pénétrer dans l'intérieur de l'Empire? " — " Que je dusse ou ne dusse pas, peu importe; maintenant je suis ici; eh bien! suis-je ou ne suis-je pas coupable de quelque délit? Si je suis coupable, je ne refuse pas le châtiment; si je ne le suis pas, pourquoi tant d'outrages? — Pourquoi ai-je été battu par les satellites de *Chou-zu-hien?* Pourquoi, dès mon arrivée à *Si-gan-fu*, ai-je été enfermé dans cette immonde prison? M'acceptez-vous ou ne m'acceptez-vous pas ici, moi Européen? Si vous ne m'acceptez pas, reconduisez-moi près de mon consul à Sang-hai, et je vous remercierai. " Le mandarin

m'écoutait attentivement, puis il répétait : « Mais tu n'avais qu'à ne pas venir, tu n'avais qu'à ne pas venir! » Et il me congédiait en me disant de m'en retourner devant le tribunal de *Ciam-gan-hien*. Déjà les satellites voulaient m'entraîner avec des clameurs effroyables; mais leur opposant une honnête résistance, je m'échappai de leurs mains : « J'ai encore, leur dis-je, à parler au mandarin », et celui-ci y consentit. Je lui dis donc : « Mandarin, je ne retournerai certainement pas dans ce hideux taudis; c'est le lieu destiné aux scélérats, aux infâmes, à la bonne heure, mais il n'est pas fait pour moi. Je n'ai pas souffert dans toute ma vie ce que j'ai souffert là dedans en ces quelques jours, » quel crime ai-je commis pour qu'on m'enferme dans cette fosse? Faites de moi ce qu'il vous plaira; mais jamais je n'y rentrerai. » — « Allons, on te donnera un asile meilleur et plus propre. » Il fallut obéir à ce décret suprême. Quand je fus sorti, on appela une seconde fois le *Suen-Siu;* il avait reçu quinze soufflets pour avoir refusé de dire d'où j'étais parti pour me rendre dans sa famille; j'avais plus de mille fois recommandé à mes deux chrétiens de ne nommer ni d'autres personnes ni d'autres lieux; de déclarer qu'ils n'étaient que de simples laboureurs ne sachant rien de plus, et de rejeter sur moi toute responsabilité. Lors donc que *Suen-Siu* fut de nouveau devant le mandarin, ce *grand homme*, malicieux comme ils le sont tous, lui posa les questions suivantes : « Tu le vois, ton maître a déjà indiqué tous les lieux qu'il a parcourus, et il a également indiqué celui d'où il est parti pour se rendre chez toi. Maintenant je veux savoir si tes réponses concorderont avec les siennes : dis-moi d'où il est venu. » — « Je ne le sais pas, il est venu de lui-même sans être invité. » A cette réponse, on lui donna encore une dizaine de soufflets. « Comment! ton maître l'a dit, et tu ne veux pas le répéter! Sache que si tu t'obstines à ne pas répondre avec franchise aux questions qui te sont adressées, nous avons en réserve de plus grands châtiments. » Alors le crédule *Suen-Siu* croyant que j'avais réellement tout dit, se met à nommer une autre mission, celle de *Su-zu-fu*. « Et comment s'appelle le chef de ce lieu? » — « Il t'appelle *Lieu-kin-hoei*. » — « Bien, c'est tout ce que je veux savoir; retire-toi. » Quand mon chrétien fut revenu près de moi je lui demandai sur quoi l'avait encore interrogé le mandarin? Mais les satellites l'empêchèrent de me répondre. A peine

un quart d'heure s'était-il écoulé, qu'un ordre du mandarin arrive pour nous faire conduire au tribunal de *Ciam-gan-hien*. A notre retour, *Sien-Siu* put me raconter le long du chemin tout ce qui s'était passé. — « Le stupide homme que tu es! » lui dis-je. Pourquoi nommer d'autres lieux et d'autres personnes? » — « Le mandarin, ô Père, m'a dit que vous n'avez rien caché. » — « Soit, tu t'es laissé tromper; maintenant il s'agit de remédier au mal en avisant *Lieu-Kin-hoei* de se tenir sur ses gardes. » Heureusement un chrétien vint le jour même et nous pûmes lui dire d'envoyer aussitôt avertir *Lieu-Kin-hoei* de se cacher, parce que les satellites iraient certainement l'arrêter. Ils allèrent en effet, mais sans parvenir à découvrir celui qu'ils cherchaient. Ces chrétiens durent donner un peu d'argent à ces hommes, qui sont d'une espèce telle que s'ils voient ou reçoivent de l'argent, ils font paraître au mandarin blanc ce qui est noir. Au 2 septembre, le 29 de la septième lune, je suis appelé, moi seul, par le geôlier à sortir, et le chef des satellites me mène avec d'autres subalternes dans le deuxième vestibule du tribunal, vis-à-vis de la grande salle de justice, au fond d'une pièce très-malpropre, tout enfumée, avec un lambris en papier tout déchiré et en loques, pièce où l'eau pénètre de toutes parts, quand le temps est mauvais. « Voici, me disent les satellites, une pièce autrefois habitée par l'écrivain ou maître, et que le premier mandarin nous a prescrit de te céder. » — « Comment! On me donne cette chambre toute noire et presque en ruine, tandis que le mandarin a ordonné qu'on m'assignât un lieu propre et convenable? » — « Ou cette chambre, reprirent les bourreaux en me maudissant à mi-voix, ou la première prison! » — Eh bien! plutôt celle-ci, et j'y retournai. Les satellites appelèrent ensuite les deux chrétiens et les conduisirent dans la chambre que je refusais, les engageant à me persuader de l'accepter, attendu que tel était et non autre l'ordre du mandarin. Je me rendis aux prières des deux chrétiens, croyant qu'ainsi ils ne seraient pas séparés de moi; mais quand je rentrai dans cette chambre, je trouvai que les deux chrétiens avaient été ramenés dans leur premier gîte. — « Où sont mes deux compagnons? » demandai-je aussitôt. — « Ils sont retournés en prison. » — « Sachez que si je dois rester ici, je veux absolument qu'ils soient avec moi; car autrement je ne puis savoir comment on

les traite; d'ailleurs j'ai besoin de leurs services; enfin, outre nos prières particulières, nous chrétiens en avons qu'on doit réciter en commun; c'est pourquoi je veux absolument avoir ces deux chrétiens près de moi. » — « Ne doute pas qu'ils ne soient bien traités, et les satellites sont ici nombreux; nous pourrons donc te servir dans tous tes besoins. » — « Je ne veux pas de vous, mais de mes chrétiens. » — « Mais l'ordre du mandarin est que cette chambre te soit donnée à toi seul, sans parler des deux autres. » — « Je n'en sais pas si long; je veux les avoir ici, et voilà tout. » En conséquence, les satellites allèrent voir le mandarin, et l'on permit aux deux chrétiens de rester avec moi. On chargea de nous garder deux satellites qui ne nous quittaient ni de jour ni de nuit et restaient constamment avec nous dans la même pièce. Cependant, bien qu'extrêmement petite, elle était divisée par une cloison légère en deux parties. Ils continuèrent à y rester, même après le départ des deux chrétiens, pendant les seize mois que dura ma détention, de peur, peut-être, que je ne prisse la fuite; mais on les remplaçait fréquemment. D'ailleurs les chefs des satellites aussi bien que les subalternes entendaient retenir en prison les deux chrétiens, même lorsqu'ils ne pourraient plus me retenir, par le seul motif d'obtenir de l'argent, comme ils l'avouèrent ensuite franchement, en appelant imbécile et incapable de mener une affaire le mandarin qui nous tirait de prison. Nous y étions encore, quand le 16 septembre, 14 de la huitième lune, nous dûmes être témoins, non sans grand'peur, d'un grand et funeste événement. On avait, trois jours auparavant, pris cinq ou six soldats turcs, prévenus d'avoir commis, durant une représentation nocturne, des crimes qu'il ne convient pas de désigner ici, et ils étaient détenus dans le lieu d'où nous étions sortis. Or, le 16 de bonne heure, dix ou douze turcs, aussi militaires, envahissent le tribunal à main armée et parviennent à délivrer leurs compagnons. Les satellites, qui étaient très-nombreux, essayèrent de résister; mais les turcs, remplaçant le nombre par l'audace, ne reculaient pas. On en vient aux mains; plusieurs satellites succombent, le tumulte augmente, et le bruit arrive jusqu'aux oreilles du mandarin. Il sort et ordonne d'un ton impérieux qu'on ferme les portes du tribunal; mais au même moment tous les autres soldats turcs

surviennent au nombre de 500; ils jettent bas la première grand'porte ferrée et s'introduisent dans le grand préau; ils battent sans pitié les pauvres satellites qui fuient, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre; on se pousse, on se culbute, la confusion est au comble. A cette vue le mandarin tout tremblant gagne le haut de l'édifice, et de là par des bonnes paroles et des manières conciliantes il finit par réussir à empêcher un vrai carnage : on disait que si ce mandarin avait été moins indulgent, les choses auraient pris ce jour là une très-mauvaise tournure. Cependant on avait déjà répandu dans la ville le bruit que les rebelles de *Quan-Si* étaient entrés à *Si-gan-fu* par la porte occidentale, et qu'ils avaient tué le mandarin de *Ciam-gan*. On voyait dans les rues courir au galop des cavaliers pour porter l'avis de fermer bien vite, bien vite, les quatre portes de la ville; tous les grands tribunaux furent également fermés; de tout ce jour là les marchands, persuadés de l'arrivée des insurgés de la province du *Quan-Si*, n'osèrent point ouvrir leurs boutiques, et plusieurs centaines de femmes et de vieillards se jetèrent dans les puits, suivant la coutume chinoise, à cause de cette fausse rumeur. Quand la gabare eût cessé, les délinquants turcs furent déposés dans la prison des condamnés; mais la crainte d'une sédition plus sérieuse força les mandarins de les renvoyer ensuite chez eux sans les punir. Notre captivité durait déjà depuis un mois, on était donc au 19 septembre, au 17 de la 8e lune : voyant mes deux chrétiens, beaucoup plus abattus qu'à l'ordinaire, se livrer de plus en plus à la tristesse et à la mélancolie, je tâchai de les consoler de mon mieux; j'ajoutai qu'afin de sortir de notre situation, il nous faudrait présenter au mandarin de ce tribunal une supplique qu'il voulût bien remettre au grand mandarin de *Si-gan-fu*, puisque nous ne pouvions aller en personne trouver ce dernier; qu'on représenterait dans cette supplique qu'ils étaient pauvres, qu'ils avaient des parents avancés en âge et des enfants abandonnés chez eux et encore incapables de quoi que ce fut; qu'on prierait, en conséquence, les mandarins de vouloir bien ôter au plus tôt leurs chaînes et les renvoyer à leurs familles; que quant à moi, on les prierait de me faire rendre quelques onces d'argents qui se trouvaient dans mes paquets, d'autant plus qu'on ne me donnait plus à manger et que le tribunal de *Cian-gan* me refusait jusqu'à une

tasse de thé; puis, de me restituer mes vêtements avec mes autres effets (car le froid commençait à se faire sentir), ainsi que mon passe-port, et enfin qu'on demanderait qu'ils décidassent promptement ce qu'ils voulaient faire de moi. La supplique fut rédigée, et nous la présentâmes le jour même. Le 22 septembre, le 20 de la huitième lune, nous fûmes appelés tous les trois par le mandarin de *Si-gan-fu;* le mandarin chargé de nous interroger s'appelait Mao : c'était, dans toute la force du mot, l'homme le plus méchant du monde; tous, et les satellites eux-mêmes, le considéraient comme tel. Je fus interrogé le premier, et après des questions analogues à celles que j'avais subies le 29 août, Mao ajouta celles-ci : « Comment s'appelle au juste le frère aîné que vous adorez? Et la femme qui a porté dans son sein son enfant près des rivages de la mer, et que vous adorez également, comment s'appelle-t-elle? » — « Je ne vous comprends pas, mandarin, expliquez-vous plus clairement. » Or, après qu'il eut écrit leurs noms sur un morceau de papier, je pus comprendre qu'il voulait me parler de Jésus et de Marie, et je lui donnai quelques explications pour autant que le temps me le permettait. Le mandarin dit ensuite : « Il y a ici dans la ville une rue dite *rue de la Croix*, et pour ne point fouler aux pieds la croix, vos chrétiens ne passent jamais dans cette rue : cela n'est-il point vrai? » — « Si les chrétiens ne passent point dans cette rue, répondis-je, c'est uniquement parce qu'ils n'y ont pas affaire; autrement, je suis très-sûr qu'ils y passeraient; les chrétiens adorent la sainte croix, et ils ne peuvent en fouler aux pieds le signe ou l'image représentative, non plus que la chose faite en forme de croix; il n'en est pas de même de la *rue de la Croix.* » Alors le mandarin m'adressa des questions minutieuses sur le signe de notre rédemption, et j'y satisfis. Il me demanda ensuite combien j'avais d'enfants, si ma femme était restée en Europe ou à Sang-hai, et à combien de moribonds j'avais arraché les yeux? Je lui fis connaître que, professant le célibat, je n'avais jamais eu, et que je n'avais ni ne pouvais avoir une femme; quant à la dernière demande, si injurieuse, j'ajoutai : « Nous ministres de Dieu, nous n'arrachons pas les yeux aux moribonds; mais nous exerçons un acte de charité, moyennant lequel Dieu remet aux moribonds les péchés commis par les cinq sens, et plût à Dieu qu'il me fût permis d'exercer

ici à *Si-gan-fu* cet acte, en votre présence; alors vous devriez abjurer les faux préjugés dont vous êtes imbus. » — « Mais je sais que lorsque vous récitez vos prières, vous les récitez tous ensemble, hommes et femmes pêle-mêle et tous nus; peux-tu nier que ce soit vrai? » — « Si vous avez assisté aux prières des chrétiens, comment pouvez-vous avancer une calomnie si odieuse? Si vous n'y avez pas assisté, allez vous assurer de votre sotte erreur, soit vêtu en mandarin, soit à la faveur d'un déguisement, dans l'église de la place *T'am-fam-Kie* (je désignais ce lieu, parce qu'on le connait dans tous les tribunaux, qui y ont fait faire dans les années précédentes des perquisitions réitérées); vraiment je m'étonne de vous entendre m'adresser de semblables questions. » Le mandarin continuait à m'interpeller sur le même ton; mais je ne lui répondis que par mon silence, et les satellites m'entraînèrent au-dehors. Là, les satellites, les mêmes satellites, qui ne connaissent même pas le sens du mot *chasteté*, applaudirent beaucoup à la manière dont j'avais répondu à l'interrogateur, et dirent aux assistants : « *Mao-kian-zu* (c'est ainsi qu'ils appellent ce mauvais mandarin) pose à cet excellent maître des questions saugrenues; mais le maître a bien su le faire rougir! » On introduisit ensuite à la fois les deux chrétiens, et *Mao-kian-zu* leur dit tout irrité : « Assez de paroles! êtes-vous ou n'êtes vous pas disposés à l'apostasie? » — « Nous ne pouvons apostasier » répondirent les chrétiens. — « Pourquoi ne pouvez-vous pas renoncer à une religion fausse? L'Empereur n'a pas autorisé dans cette province la fausse religion des Européens. » — Les chrétiens répondirent : « La religion du Dieu du ciel n'est pas fausse; nous ne pouvons apostasier; si l'Empereur ne permet pas aux Européens, il ne nous défend pas à nous chinois de prier. » — « Vous n'êtes pas encore prêts maintenant? Eh bien! je vous donne trois jours pour réfléchir; pensez-y sérieusement, et retirez-vous. » Là-dessus on nous reconduisit dans le même taudis de *Ciam-gan-hien*, où je me mis, ainsi que les jours suivants, à encourager mes compagnons : « N'ayez pas peur, leur disais-je; car le mandarin ne dit tout cela que pour vous effrayer. Il n'a pas de raison que vous couper la tête, ni pour vous exiler, et quand même il vous arriverait d'être condamnés à l'exil, ne serait-ce pas pour vous un véritable bonheur. Oh! plût à Dieu que j'y fusse condamné moi-même! Mais

je le répète, les mandarins de *Si-gan-fu* n'ont pas ce pouvoir; en refusant d'apostasier, vous recevrez tout au plus, la bastonnade, et après? Après, on vous ramènera chez vous. Rappelez-vous votre compatriote *Li-xou-iu*, qui, il y a quelques années, ne fut pas le moins du monde tué, ni même exilé, pour n'avoir point voulu apostasier devant le tribunal de *Si-gan-fu*, mais qu'on se contenta, après l'avoir fouetté, de renvoyer chez lui; n'ayez donc pas peur. » Cela durait depuis trois jours; le 25 septembre, le 23 de la 8e lune, on nous appela de nouveau tous les trois; mais mes deux compagnons furent seuls interrogés par le même mandarin *Mao*, et encore poussés à l'apostasie par de nouvelles incitations : « Vous voyez, leur disait-il, que si vous ne renoncez pas à cette fausse religion, vous devrez rester bien longtemps en prison; vous ne pourrez revoir ni vos parents, ni vos enfants, ni vos femmes; vous aurez à subir de grands châtiments, et vous serez exilés comme l'ont été tant d'autres dans le cours des années précédentes. Je vous dis tout cela dans votre intérêt; y avez-vous bien réfléchi? Etes-vous prêts à renoncer à cette secte? » — « Nous ne pouvons apostasier. » — « Vous persistez à ne pas obéir? Vous vous en repentirez; néanmoins je vous donne trois autres jours de temps pour y mieux penser, retirez-vous. » Les deux chrétiens sortaient, quand les satellites dirent : « Grand homme, le maître de ces chrétiens est dans le préau; ne faut-il pas qu'il entre? » — « Non, il ne doit pas entrer, et ne doit plus être appelé. » — Mes compagnons sortis, nous fumes reconduits dans le *Ciam-gan*. Les trois jours donnés par le mandarin étaient écoulés sans qu'on les rappelât; le quatrième et le cinquième jour se passèrent de même; enfin le 4 octobre, le 2 de la neuvième lune, jour dédié au Saint Patriarche François d'Assise, je les exhortais le matin à la constance, en leur rappelant combien St François avait aimé Jésus durant toute sa vie, en les excitant à avoir toujours sur les lèvres et surtout dans les cœurs les noms de Jésus et de Marie, parce qu'ils surmonteraient ainsi toutes les suggestions diaboliques, et que quand même ils auraient à souffrir quelque chose pour leur amour, ils devraient s'en estimer d'autant plus heureux : « Ayez le courage de confesser Jésus en face de ce mandarin, continuais-je à leur dire, quand tout à coup on les demande et on les mène au tribunal de *Si-gan-fu*, où ils furent présentés

au même mandarin *Mao*. Le *grand homme* avait déjà préparé une croix de bois, et l'avait fait placer sur le sol de la salle. « Eh bien! leur dit-il en les voyant, à quoi êtes-vous décidés? Voulez-vous ou ne voulez-vous pas apostasier? La seule chose que j'exige, c'est que vous passiez sur ce bois arrangé en forme de croix qu'adorent les stupides Européens; si vous le faites, nous vous reconnaîtrons pour nos sujets; dans le cas contraire, vous serez roués de coups de bâton, puis menés, la chaîne aux pieds, dans la prison criminelle, et de là envoyés en exil. Choisissez.., — « Nous ne pouvons commettre un si grand péché, » répondirent les deux chrétiens tout tremblants, en voyant l'affaire tourner si mal. — « Vous ne pouvez pas? Eh bien! satellites, enchaînez ces adeptes d'une religion fausse, et donnez-leur.... Que leur donner?... » Hélas! les malheureux avaient déjà l'un après l'autre foulé aux pieds... Quoi? ma plume se refuse à l'écrire... Ils avaient foulé aux pieds le signe de notre Rédemption!.. Cela fait, le mandarin leur adressa en riant ces paroles : « Maintenant oui, vous appartenez à notre peuple; gardez-vous donc, à l'avenir, de suivre la fausse religion des étrangers; nous avons la religion de *Fo*, de *Lao-Kiun*, et tant d'autres entre lesquelles vous pouvez embrasser celle qu'il vous plaira; qu'avez-vous besoin d'embrasser la religion des pays étrangers? D'ailleurs, en supposant que vous vous attachiez à celle des Européens, vous savez par expérience, sans parler de celle qui vous est personnelle, que vous n'y gagnerez rien, vous resterez toujours pauvres : songez mieux à l'avenir, » Le mandarin remplissait son rôle, en vrai ministre du démon. « Maintenant, ajouta-t-il, faites moi connaître les prières que récitent les chrétiens quand ils sont réunis, hommes et femmes. » Alors les imbéciles, qui avaient si publiquement renié Jésus-Christ en foulant aux pieds la croix sainte, se mirent à réciter le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, et les dix commandements. « C'est assez, c'est assez, » interrompt le mandarin. « Satellites, reconduisez donc ces bons sujets à *Ciam-gan-hien;* je veux qu'ils soient bien traités, entendez-vous; je veux aussi qu'ils ne revoient plus l'européen. » En effet, on ne les ramena point près de moi; mais ils ne furent renvoyés à leur propre mandarin (de Chou-zu-hien), qu'après qu'ils eurent déclaré par écrit qu'ils n'étaient plus chrétiens. Ils partirent du tribunal de *Ciam-gan* dans la matinée du 7 octobre, le 5 de la neuvième

lune, et me firent dire par un satellite qu'ils retournaient chez eux à *Hien,* mais que n'ayant pas une seule sapèque ils me demandaient quelque secours pour leur voyage. N'ayant moi-même en ce moment pas un liard, j'eus le chagrin de ne pouvoir les satisfaire; mais je leur fis savoir par le même intermédiaire que s'ils étaient renvoyés officiellement, le mandarin pouvait les pourvoir de tout le nécessaire, et même d'un chariot s'ils le demandaient, en exposant qu'ils ne pouvaient marcher à pied. Ils partirent donc et marchèrent à pied jusqu'à leur propre tribunal (de Chou-zu-hien); arrivés là, ils furent de nouveau emprisonnés; ils ne furent entièrement délivrés de leurs chaînes et rendus libres à leur famille qu'après avoir déboursé chacun trois ou quatre mille sapèques. Tandis que les choses se passaient ainsi à *Si-gan-fu,* les chefs et les satellites subalternes de Chou-zu-hien, soutenus par les agents immédiats du mandarin, étaient devenus insolents au-delà de toute expression, et tourmentaient tous les pauvres chrétiens habitant cette ville : on les voyait aller avec des chaînes et des ordres supposés du mandarin, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, disant que le tribunal de *Chou-zu* avait dépensé une somme assez considérable à *Si-gan-fu* pour la cause du maître (la mienne) et celle des deux chrétiens, et qu'il était juste de l'en indemniser. Les pauvres et simples chrétiens, admettant comme fondées ces prétentions, et craignant d'être traînés au tribunal chargés de chaînes, ouvrirent tous ou presque tous leur bourse, donnant, qui trois, qui quatre mille sapèques. Ils se présentèrent enfin dans une famille, peut-être la plus riche, surtout parce qu'elle m'avait, disaient-ils, donné l'hospitalité, à moi étranger et propagateur d'une religion fausse. Il est vrai que j'ai couché dans cette famille, une seule fois que je passais par là, et certainement à l'insu des satellites. Le chef de cette famille soutenait que, loin de m'avoir donné l'hospitalité, il ne me connaissait même pas; mais les satellites, voulant de l'argent et pas le moins du monde des raisons, lui mettent la chaîne au cou et le traînent, à travers la ville, dans une auberge, tout en déclarant toujours qu'ils le mènent au tribunal. Quelques payens de ce village, nommé *Chi-kiu-ly,* étaient disposés, comme amis de cette famille chrétienne (avec laquelle ils avaient été auparavant brouillés) à aller reprendre ou racheter leur ami en ville; mais sur le conseil que les

chefs leur donnèrent de ne point provoquer de plus grands malheurs, ils s'arrêtèrent d'autant plus facilement à ce dernier parti, que les Chinois sont naturellement égoïstes. En attendant, notre chrétien, pendant les huit ou dix jours qu'il fut retenu dans cette auberge, dut dépenser assez d'argent pour les satellites, qui étaient aussi nombreux, que s'ils avaient gardé une prison, et il ne fut mis en liberté qu'après avoir lâché trente ou quarante mille sapèques. Ces exactions se commettaient par les agents du tribunal eux-mêmes; quand je quittai *Si-gan-fu* pour me rendre à Sang-hai, je demandai raison de ces procédés des satellites de *Chou-zu-hien* à l'égard de ces chrétiens, et l'on me répondait que c'étaient là des coups imaginés par les chrétiens, et non des choses réellement arrivées.

Ici je veux rapporter un fait, qui montrera mieux encore jusqu'où les Chinois en général poussent la ruse pour tromper le prochain; et si des chrétiens sont capables d'agir ainsi, que ne feront pas des payens? Or, j'avais à mon service un chrétien de cette ville de *Chou-zu-hien;* il me semblait à moi, ainsi qu'aux autres Européens, être un bon chrétien; mais telle n'était pas l'opinion des autres chrétiens chinois de *Si-gan-fu*. Aussi me dirent-ils plusieurs fois : « Père, renvoyez cet homme, ce n'est pas un bon chrétien; il ne mérite guère votre confiance, vous vous en repentirez, soyez-en sûr. Il y a un autre jeune homme qui pourrait vous servir, tant que vous serez retenu ici. » En conséquence, comme presque tous les chrétiens de *Si-gan-fu* étaient mécontents, après tant d'observations réitérées, que je continuasse à garder cet homme, je dus pour le bien et en quelque sorte malgré moi le congédier, en lui disant que si un jour, n'importe quand, je devais retourner à Sang-hai, je le rappellerais, parce que je le voulais pour compagnon de voyage; mais que pour le moment je n'avais plus besoin de ses services; et là-dessus je le congédiai en lui payant son salaire.

Un mois environ s'était écoulé, quand je le vis revenir, accompagné d'un inconnu, qui dit actuellement être en service au séminaire; ce prétendu messager m'apportait mille compliments et me remit une lettre de Mgr écrite en chinois, il me disait qu'étant gêné par un mal de reins continuel, il ne pouvait m'écrire, mais qu'il se servait de la plume de tel catéchiste; qu'il me chargeait d'acheter pour douze mille sapèques d'excellent

poisson, pour offrir de la moitié un présent au mandarin de Hien, dans la juridiction duquel était le séminaire en reconnaissance du bien qu'il avait fait à cet établissement, par ses paroles et par ses actes, au temps des perquisitions; et pour donner l'autre moitié au séminaire; de demander l'argent à tel chrétien de *Si-gan-fu*. Il m'exhortait ensuite à prendre patience, en fixant souvent mes regards sur le Crucifix, à avoir confiance, à remettre toutes mes affaires entre les mains du Seigneur; il me disait que, grâce à Dieu, le séminaire marchait très-bien et me faisait les compliments de tel et tel Père. Cette lettre ne paraissait suspecte sous aucun rapport; je dis donc au messager : « Vas avec cette lettre chez ce chrétien *Kin-pen-tu*, dont parle Monseigneur (Béni soit ce *Kin*, mon excellent bienfaiteur, que je ne saurais jamais oublier!) et fais tout ce qu'il te dira. Ce marchand chrétien, voyant que la lettre de Monseigneur avait été déjà ouverte et lue par moi, donne aussitôt au messager les douze mille sapèques, retient la lettre en gage et le congédie : le fripon n'en demandait pas davantage. Quelques jours après, Mgr charge un de ses catéchistes, notre agent dans la capitale, de terminer quelques affaires pour le séminaire, et aussi de venir me voir. Lorsqu'il alla chez *Kin-pen-tu*, notre marchand chrétien, on ne manqua pas de lui demander si Mgr et les autres avaient été contents des poissons qui avaient été achetés. Quels poissons? reprend notre agent. — « Les poissons qu'on m'a fait acheter, » répond l'autre. — « Moi, je ne sais rien! » — « Comment! voici la lettre de Monseigneur! » On finit par reconnaître la fourberie du voleur; l'agent et le marchand vinrent ensuite chez moi en riant : « Ah! ce fripon, ce mauvais chrétien a bien joué son tour, » disaient-ils, et le marchand ajoutait : « Maintenant je comprends par qui ont été volés mes vêtements de soie que je ne trouve plus. Ce qui est fait est fait : *post factum nullum consilium.* »

L'escroc émérite avait à peine reçu de *Kin-pen-tu* les douze mille sapèques, qu'il avait joué des jambes et s'était mis à parcourir tout le *Fam-Siam-fu*, où j'avais donné une mission : il faisait des quêtes et trompait d'autres chrétiens, surtout parmi les femmes. Il avait aussi composé une lettre en chinois portant au bas quatre traits faits au pinceau, comme signature de mon nom. Il disait que la lettre avait été écrite en chinois, d'abord,

parce que si elle avait été écrite dans une langue européenne, personne n'aurait pu la comprendre; secondement, dans la crainte qu'elle ne fut tombée entre les mains des gens du tribunal; que j'avais besoin de vivres et de vêtements, parce que Mgr ne voulait plus s'occuper de moi; que par conséquent, si les chrétiens ne voulaient pas entendre dire que j'étais mort de faim ou de froid, ils devaient se hâter de secourir leur ancien pasteur. Chacun peut concevoir quelles sommes il avait recueillies dans cette prétendue quête. Il aura certainement assez d'argent pour fumer de l'opium pendant plusieurs années, s'il ne le dépense pas à satisfaire d'autres vices : c'est un fameux fumeur d'opium. Mais à la fin le Seigneur ne permettant plus que ce fourbe grugeât encore d'autres chrétiens, il fut découvert, et il dut, de force matérielle, cesser ses quêtes; car on lui administra sans pitié une rude bastonnade.

Quand, sachant tout ce qui s'était passé, je fus resté seul avec les deux satellites qui me gardaient, un chrétien de *Si-gan-fu*, nommé *Tam-Sin*, vint me servir pendant quelques jours. C'était un vénérable vieillard, qui, dans la dernière persécution, avait été, après tant de mauvais traitements, exilé avec d'autres chrétiens dans la Tartarie occidentale. Plus tard, en 1850, si je ne me trompe, il fut grâcié avec quelques autres, parce qu'après la guerre qui éclata entre les Turcs et les Tartares, ces chrétiens exilés se trouvèrent sur le territoire des Tartares vainqueurs. J'avais une leçon de lecture continuelle, quand en le regardant, je déchiffrais plus ou moins nettement sur sa joue le mot *chrétien* en trois caractères chinois gravés à force de coups d'aiguille, outrage qu'on lui avait infligé au moment de son exil. (Durant mon séjour près du tribunal de *Si-gan-fu*, j'ai vu plus d'une fois comment on grave ainsi des caractères sur le visage des criminels). J'eus aussi la consolation d'entretenir d'autres confesseurs de Jésus-Christ qui portaient les mêmes empreintes, plusieurs fois, mais assez rarement; car, quand ils venaient, ils venaient en cachette, comme tous les autres chrétiens, sans être connus comme tels; les satellites mes gardiens étaient loin de ne pas être contents, attendu qu'ils recevaient des sapèques en récompense du thé qu'ils me passaient, et si huit ou dix jours s'écoulaient sans que personne vînt, ils me disaient : « Comment n'y a-t-il pas des étrangers qui viennent vous voir, ô

maître? » — Il y a encore dans la ville de Si-gan-fu, chez une famille tartare, une veuve très-pieuse, de la province de *Hu-pè*, nommée *Lieu* et exilée durant la même persécution. J'avais connu cette sainte femme les années précédentes dans la mission de Si-gan-fu. Quoiqu'elle eût été exilée comme chrétienne, elle sut si bien dès le principe par sa belle et sainte conduite se concilier l'affection de toute cette famille tartare, que jamais on ne l'empêcha de pratiquer tous ses actes de religion; elle pouvait, au contraire, aller où elle voulait, parce qu'elle tint lieu de nourrice aux petits enfants de la maison. On ne saurait vraiment trop louer cette femme forte, qu'on voit, avec l'agrément de notre Vicaire Apostolique, dont elle reçoit des remèdes gratuits, se transporter dans l'orphelinat public et en d'autres lieux comme médecin, baptiser les enfants des gentils en danger de mort, et procurer ainsi chaque année à des centaines d'âmes la gloire éternelle du Paradis, sans que les payens s'en montrent le moins du monde contrariés; au contraire, d'après ce que j'ai appris, bien des familles savent que cette femme fait la baptiseuse, et si leurs enfants tombent malades, elles l'envoient aussitôt guérir, en la priant de vouloir bien aller les baptiser, dans l'espoir qu'ils pourront par la réception du baptême obtenir la guérison de la maladie corporelle. Or cette sainte femme me fit dire qu'elle voulait absolument venir au tribunal pour me voir; mais je ne le lui permis jamais, de peur de donner occasion aux satellites payens de dire des sottises, dans les circonstances fâcheuses et critiques où nous nous trouvions; je lui représentais d'ailleurs que ce n'était point nécessaire et que le Seigneur lui tiendrait compte de ses bonnes intentions en lui accordant d'autres consolations. Près d'un mois s'était passé, quand un soir je vois tout à coup devant moi, tout honteux, tout humilié, l'apostat *Pai-hoai* qui me rapporte en détail tout ce que je viens de raconter; je lui fais les réprimandes qu'il mérite, je lui reproche vivement d'avoir si froidement foulé aux pieds le signe de sa Rédemption, avant même d'avoir reçu un soufflet. *Pai-hoai* continua à venir me voir plusieurs fois; mais l'autre apostat (*Suen-Siu*) se conforma exactement à l'ordre que le mandarin *Mao* lui avait intimé de ne plus mettre le pied devant moi. — On était au mois de novembre et le froid se faisait de plus en plus sentir sans qu'on me rendît mes habillements et mes autres effets. Je fus donc forcé de les

réclamer de nouveau, et cette fois j'obtins la restitution au moins de mes vêtements d'hiver, de quelques onces d'argent, de mon passe-port, et de rien de plus : tous mes autres effets furent retenus au dépôt du tribunal. Quelques jours après je présentai une nouvelle supplique par laquelle j'exposais que les quelques onces d'argent qui m'avaient été restituées étaient déjà dépensées, parce que j'avais dû payer des dettes contractées au tribunal même; que je priais en conséquence le mandarin soit de me fournir les vivres nécessaires, soit de me donner une somme d'argent moyennant laquelle je pourvoirais moi-même à tout. De prime abord il fit semblant de ne point même me connaître, en me demandant qui j'étais? — " Je suis l'européen retenu. " — " Que veux-tu? " — " Je prie le mandarin de lire ma supplique. " — " Veux-tu de l'argent? " — " Oui, ô mandarin! " Comment, toi Européen, n'en as-tu pas? " — " Si j'en avais, je n'en demanderais pas. " — " Bien! j'en aviserai le grand mandarin *Ce-fu*. " Là dessus j'attends pendant quelques semaines, mais en vain; je fis une nouvelle supplique sans plus de succès; à la fin, pour parvenir au moins à intimider mes Chinois, j'eus recours à un expédient : à la supplique que je présentai je joignis une lettre adressée au consul de France à Sang-hai, priant les mandarins de vouloir bien la transmettre à destination. " Que veulent dire ces hiéroglyphes? " — " C'est une lettre que j'adresse à mon consul à Sang-hai; je vous prie de la lui envoyer. " — " Pourquoi faire? " — " Je vous ai maintes fois prié de me fournir les vivres nécessaires, et vous ne vous en souciez pas; je le demande donc à mon consul et je suis sûr d'être écouté; encore une fois je vous prie de lui envoyer ma lettre. " — " Que lui dis-tu de plus? " — " Je dis de plus que je suis injustement retenu ici, et voilà tout. " — " Bien; de moi-même je ne puis faire quoi que ce soit; j'en aviserai le grand homme de *Si-gan-fu*. " Même après cette tentative, je ne reçus pas même un verre d'eau des mandarins de *Si-gan-fu*, dans tout le cours des seize mois que je fus retenu au tribunal, de sorte que, suivant l'avis d'autres chrétiens, je ne présentai plus de suppliques puisqu'on en voyait clairement l'inutilité. D'ailleurs le principal n'était pas la nourriture; car durant tout ce temps là j'en fus abondamment pourvu par l'excellent Mgr Ephise Chiais, Vicaire Apostolique, sans parler des secours charitables de beaucoup

d'autres chrétientés : le principal était de pousser les mandarins à traiter et terminer mon affaire. Nous étions au saint jour de Noël, et plusieurs malfaiteurs devaient être exécutés ; la cour du prétoire était toute pleine de curieux, comme il arrive chaque fois qu'il y a une exécution. Je m'approche de la fenêtre, parce que les satellites mes gardiens avaient fermé la porte au dehors, pour voir ce que signifiait un si grand concours de peuple ; et voilà que j'entends au dehors ces paroles : C'est aujourd'hui qu'on va couper la tête à l'Européen enfermé dans cette chambre. » Ce qui me le faisait surtout croire, c'était le redoublement de vigilance des satellites à ma porte. Je rentrai donc au centre de la pièce avec cette pensée : « Voici le dernier jour de ma vie ! » Et je recommandais mon âme à Dieu, priant Jésus de me remettre tous les péchés que j'avais commis. Je fis ensuite part de mes impressions au vénérable T'am, ce vieux confesseur de Jésus-Christ : « Ne craignez rien, Père, me dit-il, l'exécution qui aura lieu aujourd'hui ne sera certainement pas pour vous ; quel crime a commis Votre Paternité pour qu'on lui coupe la tête ? Celui d'être européen ! Non, Père, non ; l'Empereur n'osera jamais vous tuer, vous européen, et les mandarins l'oseront bien moins encore. D'ailleurs, suivant le code civil chinois, quand on doit faire mourir quelqu'un, on doit laisser un intervalle de cent jours entre le dernier interrogatoire et l'exécution de la sentence ; enfin, fut-il vrai qu'on vous coupât la tête ; Votre Paternité ne devrait-elle pas plutôt se réjouir de la grâce et de l'honneur que vous auriez d'être compté au nombre des martyrs ? Votre Paternité ne devrait-elle pas plutôt se féliciter vivement d'aller si vite et tout droit goûter les douces délices du Paradis, en quittant cette vallée pleine de toutes sortes de misères. Je désirais obtenir de Dieu cette grâce, c'est-à-dire d'être mis à mort, mais, malheureux que je suis, je n'en ai pas été jugé digne ! » C'est ainsi que ce vénérable vieillard me faisait un véritable sermon ; j'éprouvais un charme indicible à l'entendre : n'était-il pas trois fois heureux ! Moi, je vivais encore, je jouissais d'une santé excellente, mais ce faux bruit de ma mort ou de mon exécution circulait de toutes parts, surtout dans le *Chou-zu-hien*, où tout le monde disait, comme dans la capitale, qu'on avait coupé la tête à ce chef de brigands pris pendant la septième lune *à l'embouchure du fleuve noir* (ce bruit avait

été répandu par les satellites) et en confirmation de ce récit, on ajoutait que cette tête restait pendue à la porte occidentale de *Si-gan-fu*. Aussi, pour s'assurer du fait, des chrétiens venaient-ils même de pays éloignés, et l'apostat *Pai-hoai*, qui se trouvait parmi eux, disait que chez lui tous les payens racontaient la chose comme très-certaine. Ces chrétiens furent donc très-satisfaits de recevoir la bénédiction d'un prêtre *mort-vivant*.

Dans le cours des deux mois de janvier et de février (12e et 1re lune) les mandarins de *Si-gan-fu*, du plus petit au plus grand, furent tous changés. Quelque temps après je me proposai de réitérer mes suppliques; mais les chrétiens m'en dissuadèrent, affirmant que les mandarins nouvellement venus étaient mauvais, et que dans les conjonctures critiques du temps il ne fallait pas les irriter, mais attendre encore un peu jusqu'à ce qu'on vît la tournure des affaires. (On disait communément que les rebelles du *Quan-Si* étaient sur le point de venir à *Si-gan-fu*, et déjà depuis la huitième lune de l'année dernière, après l'échauffourée des Turcs arrivée au tribunal de *Cia-gan-hien*, près du tiers de la population avait émigré). Enfermé comme je l'étais, je ne pouvais savoir d'une manière positive ce qui se passait au-dehors. Convient-il d'attendre? me dis-je. Eh bien! attendons. Au mois de juillet (à la septième lune) l'exiguité de mon logement, jointe à une chaleur excessive, me fit tomber gravement malade, et les deux satellites qui me gardaient et répondaient de moi, craignant que je ne mourusse, en donnèrent avis aux chefs des satellites, et ceux-ci au mandarin de *Ciam-gan*, alors *Chao*. Ce *grand homme* attendit que je fusse guéri, sans rien faire, bien entendu, pour ma guérison (contrairement à ce qu'on fait là même pour les condamnés à mort). Quand je me fus rétabli de mon mieux, le mandarin *Chao* me fit appeler, et cela parce que, comme je l'ai su depuis, ses femmes, qui n'étaient pas peu nombreuses, désiraient extrêmement voir pour la première fois un visage européen. Arrivé devant lui, au milieu des gens de sa maison et de quelques satellites, après le cérémonial chinois, je restai debout et subis le même interrogatoire que les précédents, quoique moins long. Le mandarin, ayant lu ma carte de sûreté, la traita plus mal encore que ne l'avaient fait les autres mandarins, tellement qu'il détruisit presque l'empreinte des sceaux. Alors je lui dis avec une sorte de colère : « Je vous prie, man-

darin, de respecter un peu ce papier; vous voyez qu'il porte le sceau et les emblêmes du souverain de la France, mon maître. » — « Quel sceau? Quel sceau? » répondit-il. — « Si, repris-je, mandarin, vous étiez allé, je ne dis pas en Europe, mais au moins dans l'un des cinq ports, où résident les Européens, vous tiendriez un autre langage et en outre vous me traiteriez différemment. » — « Oui sans doute, répliqua-t-il, j'irais en Europe pour ne plus m'en retourner! Ou bien, j'irais à Canton ou à *Sang-hai*, afin de me joindre aux rebelles et de me révolter contre mon Empereur! » — « Je ne sais comment je dois répondre à vos paroles, lui dis-je; cependant je puis déclarer que vous ne parlez si sottement que parce que vous n'êtes jamais sorti de chez vous (ce mandarin était de la province du *Xam-Si*). La liberté de mon langage le fâcha : « Pense donc et observe en quel lieu tu te trouves, » me dit-il. — « Devant le mandarin, répondis-je, et je ne sais pour quel délit! » — « Si tu es devant le mandarin, tu dois rester à genoux; car telle est la règle chez nous chinois, que lorsqu'un homme du peuple, quelqu'il soit, a une cause ou une affaire à traiter avec le mandarin, il doit rester agenouillé; toi, pourquoi donc ne plies-tu pas les genoux? » — « Je ne suis pas un homme du peuple, répliquai-je; par la dignité dont je suis revêtu, je suis très-noble et mille fois plus grand que toi; je ne suis pas chinois; je ne suis coupable d'aucun délit; je ne dois donc pas rester agenouillé (ici le mandarin éleva la voix en me menaçant comme pour m'intimider; mais voulant aboutir à un résultat, je tins bon). » Bientôt Chao reprit en fureur : « Mais si tu n'es pas chinois, pourquoi portes-tu le costume chinois, au lieu de vêtements européens? Donc si tu ressembles aux chinois, tu dois comme eux ployer les genoux ici! » — « Mandarin, je vois que vous avez oublié le proverbe : *dum Romæ eris*, *romano vivito more* (quand vous êtes à Rome, suivez les usages de Rome), proverbe aussi très-vulgaire en Chine; quant au costume chinois que je porte, si vous voulez qu'il soit posé à terre devant vous, je l'y poserai (et à l'instant je commençai à me déboutonner, tandis que les gens de la maison et les satellites riaient sous cape); mais que, comme européen, je doive rester ici à genoux, cela ne sera jamais. » A ces mots le *grand homme* se lève tout irrité de son siége, prend sa pipe et se met à se promener. Puis il se

rassied et me dit : « Mais n'es-tu pas celui qui a été pris l'an dernier dans telle pagode de *Chou-zu-hien?* » — « Non, répondis-je ; je ne suis jamais entré dans une pagode, je n'aurais eu qu'y faire. » Alors il dit aux assistants, en voulant parler de moi d'une manière injurieuse : « Je ne savais qu'il y eût dans ma juridiction un être si précieux! » Il se mit ensuite à demander combien de temps j'étais au prétoire ; quand j'avais été pris ; en quel lieu et pour quel motif ; à la fin il me congédia, en me renvoyant dans la même chambre, et m'annonçant qu'il adresserait sans délai son rapport aux magistrats supérieurs, comme il le fit, sauf à ajouter aux pièces du procès ces quatre mots sur mon compte : *Sei t'ien-chù-Kiao* (voleur, assassin, chrétien rebelle, et tout ce qu'il y a de pis encore). Après tout cela, j'attendis inutilement que le grand mandarin *Ce-fu* me fît appeler. Il y avait déjà longtemps que j'adressais des instances réitérées à Mgr Ephise, l'excellent prélat dont j'ai parlé plus haut, pour qu'il eût la bonté d'envoyer à *Sang-hai* une personne chargée de transmettre au tribunal de la Légation française la triste nouvelle de mon arrestation et de mon injuste détention, et en même temps de solliciter l'intervention du consul, afin de me voir bientôt arraché des mains de ces vrais ministres du démon. Dans les derniers jours du mois de mai 1854 Mgr dépêcha enfin un chrétien à *Sang-hai*. Ne le voyant pas revenir, mille pensées sinistres se présentaient à mon esprit, ainsi qu'à celui de Mgr et des autres chrétiens ; qui sait, nous demandions-nous, si, lui aussi, il n'a pas été arrêté et jeté en prison, soit dans l'aller, soit au retour? Qui sait s'il a pu arriver à Sang-hai? Qui sait s'il est encore vivant? Tandis que je me livrais à ces craintes de quelque événement fâcheux, je fus forcé d'envoyer de nouveaux mes lettres à Sang-hai, à l'insu de Monseigneur, par l'occasion d'un marchand idolâtre qui se rendait dans la capitale de la province du *Kiam-nan*.

J'étais ainsi dans l'attente, quand le 1er novembre, le 11 de la neuvième lune, je fus appelé à l'improviste par le mandarin de *Si-gan-fu*, qui se nommait *Vu*. (Les trois mandarins qui m'interrogèrent étaient tous de la province de *Xan-Si*). A mon arrivée, les satellites, comme de coutume, me crièrent de me mettre à genoux ; mais les mandarins, informés peut-être de ce qui s'était passé au tribunal de *Ciam-gan-hien*, dirent : « pour-

quoi crier ainsi, puisque ce maître ne veut point se mettre à genoux? " De sorte qu'après le cérémonial ordinaire auquel j'avais appris à me résigner, je restai debout; mais avant tout je présentai mon passe-port à moitié déchiré; les mandarins le lurent, le retinrent au tribunal et en firent une copie *ad perpetuam rei memoriam*. Les questions qui me furent posées étaient presque les mêmes qui m'avaient été faites auparavant; mais ils insistèrent beaucoup, cette fois et deux autres fois, pour savoir combien de noms je prenais. " J'ai un seul nom, et non plusieurs, répondis-je; mon nom en chinois est celui que vous voyez porté au passe-port. Quant au nom dont on m'appelle en Europe, il est inutile de vous le dire, puisque vous ne sauriez en deux mois apprendre à le prononcer! " J'eus beau demander ensuite à aller habiter chez des chrétiens ou dans une hôtellerie; j'eus beau demander des vivres : on me dit seulement, quant à ce dernier article, qu'on me donnerait de la graisse de porc (phrase injurieuse chez les payens). Je fus donc reconduit au tribunal de *Ciam-gan-hien* et enfermé dans la même pièce enfumée. Le 12 du même mois (le 22 de la même lune), je fus appelé une seconde fois et interrogé par les trois mêmes mandarins; la première question qu'on m'adressa fut celle-ci : " tu as donc un seul nom en chinois, et non plusieurs? " — " Oui, j'ai un seul nom, et c'est celui que vous connaissez; je n'ai point d'autres noms. " — " Mais ton nom européen, quelle signification a-t-il? " — " C'est un nom propre d'homme; je ne sais quelle signification il peut avoir en chinois. " — " Ecris ton nom. " — " Je ne puis l'écrire. " — " Pourquoi? — Parce que je n'ai ni plume, ni papier européen. — Ne pourrais-tu pas l'écrire avec notre pinceau chinois? — Votre pinceau chinois est bon pour tracer des caractères chinois, mais non pour écrire des lettres européennes — Sais-tu tracer des caractères chinois? — Un peu — Pas tant de paroles! Si tu ne sais écrire bien avec notre pinceau, tu écriras mal, mais il faut que tu écrives ton nom européen. — Je l'ai écrit. — Des quatre syllabes dont ton nom *Serafino* (Séraphin) est composé, les mandarins en ont fait en chinois *Se-la-fi-no;* ce nom n'a pas de sens! — Sans doute, il n'a pas de sens chez vous Chinois qui ne savez rien de notre religion; mais pour nous chrétiens européens il a le sens le plus sublime! — Lequel? — Celui d'ange (et mes chinois de rire à gorge dé-

ployée). — C'est donc là ton nom européen? — Oui. — A la fin, ne pouvant tirer de moi rien de plus, le premier de ces trois mandarins ordonna à un secrétaire d'écrire en chinois ces trois caractères : *Fam-to-té*, caractères qui pour nos chrétiens signifient *prêtre*, du nom de *Fam*, mais dont les Chinois idolâtres ne connaissent pas la signification. On me présenta ensuite l'écrit, et l'on me demanda si je connaissais cette personne? En me voyant présenter ce nom, je me dis aussitôt : comment les mandarins connaissent-ils ce nom, qui est aussi le mien? Peut-être l'ont-ils vu dans les livres des chrétiens; ou bien peut-être quelque chrétien le leur a-t-il révélé! Alors j'ajoutai tout haut : « Ce nom est aussi le mien; cette personne dont vous me parlez, c'est moi! » — Comment! nous t'avons demandé mille fois si tu avais plusieurs noms, et tu as toujours répondu que tu en as un seul : tu as donc deux noms? Or, cela ne pouvant être, ou ton véritable nom n'est pas celui qu'indique ton passe-port, ou il y a dans cette province un autre européen de ce nom. — Mandarins, répondis-je, mon nom en chinois est celui que vous avez vu dans mon passe-port, et celui-là seul; mon nom européen, je vous l'ai dit également, quoique je ne l'aie pas écrit : ces deux caractères *to-te* désignant la dignité, la puissance, l'autorité; quiconque peut faire une mission s'appelle *to-te;* or j'ai la dignité qui m'autorise à faire des missions; c'est ainsi que je m'appelle *to-te*, de même que chez vous le mandarin s'appelle *ce-hien*, *cefa*, *fu-te*, etc. Telle est, en réalité, l'expression exacte par laquelle tous mes chrétiens me désignent d'ordinaire, en y ajoutant le nom de *Fam*, comme vous l'avez écrit : *Fam-to-te*. — Tu-es donc mandarin? Combien de grades as-tu? A quelle dignité des mandarins correspond la tienne (on me faisait, bien entendu, ces questions, en riant)? — Je ne sais pas précisément à quelles de vos dignités correspond la mienne; j'ai reçu sept ordres ou grades, comme vous voulez les appeler; chez vous Chinois moins on a de grades, plus grande est la dignité; chez nous Européens c'est tout le contraire. — Ta dignité est donc importante? — Vous dites la vérité. » Les mandarins voulaient continuer à m'interroger, mais j'étais vraiment fatigué et ennuyé, de sorte que je dis : « O mandarins, je suis si faible que je ne me sens plus capable de me tenir debout; si vous désirez prolonger mon interrogatoire, faites moi apporter un

siége et je vous satisferai. » Cette observation leur fit jeter des éclats de rire fou. » Soit; tu ne sais plus te tenir debout? Eh bien ! va te reposer, et ensuite nous t'appellerons de nouveau, » me dirent-ils. Je fus, en conséquence, introduit dans une salle où on me laissa quelques instants. Puis on vint m'avertir que les mandarins, étant fort occupés ce jour-là, ne pouvaient continuer à m'interroger, mais qu'on me rappellerait quelques jours plus tard, et là dessus on me ramena dans mon logement de *Ciam-gan-hien*.

Je ne savais à quoi attribuer ces investigations si minutieuses sur mon nom, quand le deuxième ou troisième jour vint me trouver un chrétien dont j'ai parlé plus haut, le pieux *Chou-zu-lin*, qui a des rapports avec quelques mandarins. » Père, me dit-il, j'ai appris qu'il est arrivé du *Kiam-nan* une lettre adressée à *Fu-te* (intendant de la province de *Xen-Si*, surnommé *Uam*) et que les européens exigent qu'on leur remette votre personne. » Cela me fit comprendre d'où venait cet interrogatoire minutieux sur mon nom. Le chrétien envoyé par Monseigneur avait donc certainement atteint Sang-hai; mais cet homme, trop stupide, n'était pas venu, avant de partir, me demander sous quel nom chinois j'avais été désigné dans ma carte de sûreté; arrivé à Sang-hai, il dut naturellement dire qu'un Père Européen, nommé *Fam*, avait été pris, etc. Et si les Européens lui demandèrent comment ce Père *Fam* se nommait en chinois, puisque certainement il l'ignorait, il dut répondre : *je ne sais pas*, et se tirer d'embarras en disant : *Fam-xen-fu*. De là de nouvelles difficultés. Comment le consul de France, Mr B. Edan, l'Amiral, Son Excellence Mr A. Laguere, auxquels surtout je dois ma délivrance, pouvaient-ils écrire au *Fu-te* de la province du *Kiam-nan*, et ceux-ci au *Fu-te* du *Xen-Si*, ne connaissant mon nom ni en chinois, ni dans une langue européenne? Ces quatre caractères chinois : *Xen-fu-to-te*, ont aussi la signification de *prêtre*, mais comme les deux derniers sont en chinois plus relevés que les premiers, la lettre portait qu'il se trouvait depuis plusieurs années dans la province de *Xen-Si* un européen nommé *Fam-to-te*, et que les mandarins du pays voulussent bien le reconduire au plus tôt à *Sang-hai*. Par bonheur le *Fu-te* de la province du *Kiam-nan* se trouvait alors à *Sang-hai*, et par suite la chose fut plus facile et plus sûre. Je suis grandement redevable, pour

les peines qu'ils se sont données en ma faveur, près de la Légation française à Sang-hai, à deux excellents prélats, Mgr François-Xavier Maresca, administrateur du diocèse de Nankin, et Mgr Célestin Spelta, coadjuteur. Les mandarins de la province de *Xen-Si*, qui n'avaient aucune idée de notre religion et paraissaient fondés à soupçonner que le nom porté dans le passe-port et le nom indiqué dans la lettre du *fu-te* de la province du *Kian-nam* s'appliquaient à deux personnes différentes, devaient naturellement multiplier les interrogatoires. D'ailleurs les mandarins du *Xen-Si* ne consentirent jamais à me dire qu'ils avaient reçu une lettre du *Kian-nam;* je ne le sus positivement que lors de mon arrivée à *Sang-hai*. Le 20 du même mois de novembre (le 1er de la dixième lune) je fus appelé pour la troisième fois, encore par les mêmes trois mandarins. Quand je fus en leur présence, ils me parlèrent en ces termes : « Ces deux noms sont donc également les tiens? — Oui, ces noms sont les miens; mais à quoi bon, mandarins, tant de questions? Suis-je ou ne suis-je pas Européen? Comme Européen je suis venu ici uniquement pour propager la religion chrétienne. Me recevez-vous ou ne me recevez-vous pas? Si vous me recevez, laissez-moi aller près de mes chrétiens; si vous ne me recevez pas, reconduisez-moi près de mon consul à *Sang-hai*. » A cela ils répondirent : « Maître, nous te le disons ouvertement à cette heure : nous devons te reconduire à *Sang-hai;* nous ne t'y avons pas reconduit plus tôt, parce que la route, qui est si longue, n'était pas sûre; mais maintenant qu'elle présente moins de dangers, nous allons le faire. Ne te plains donc pas, et souviens-toi bien qu'il ne faut pas que tu songes à rentrer dans l'intérienr de notre empire. — Si vous me ramenez à *Sang hai*, répondis-je, je vous en remercie; mais tenez pour certain que je reviendrai. Ensuite je vous demande pourquoi vous m'avez fait subir tant d'injures, tant de souffaances, tant de vexations? Pourquoi vous m'avez battu et mis en prison? — Tu n'as pas souffert, pas reçu d'injures. Du reste, les satellites qui devaient être punis, l'ont été; ne te plains donc pas. — Comment, je n'ai pas souffert! Sans parler de cette prison abjecte où j'ai été battu pour la première fois, n'est-ce point souffrir que d'être enfermé pendant seize mois dans cette horrible pièce, sinon pire, certainement non meilleure qu'une prison? — Cette pièce n'est point

une prison, c'est un endroit choisi. — Si pour vous ce n'est point une prison, pour moi elle a été un lieu de détention. De plus, n'avaient été quelques chrétiens bienfaisants qui m'ont fourni des vivres et des vêtements, n'ayant reçu de vous, malgré mes prières réitérées, ni une sapèque ni un verre d'eau, je serais à l'heure qu'il est mort de faim ou de froid! — Qui aurait pu supposer qu'un Européen, étant comme tu l'es depuis longtemps loin de son pays, manquerait d'argent? — C'est précisément parce que je me trouve depuis longtemps loin de mon pays que je n'ai plus d'argent; si j'en avais eu, je me serais bien gardé de vous en demander. Certainement vous tiendrez toujours le même langage; vous persisterez à dire que je n'ai pas souffert et qu'on ne m'a pas reconduit plus tôt à *Sang-hai*, à cause des troubles; je vois bien que je perdrais mon temps à vous demander raison de tout cela; mais je le demanderai à *Sang-hai*, quand j'aurai vu mon consul, n'en doutez pas! — Maître, ne songe pas à te plaindre : voici tes effets; dis-nous s'il y manque quelque chose. » Les mandarins voulurent m'entendre lire les livres européens; ils voulurent ensuite que je me revêtisse des ornements sacerdotaux, et m'observant attentivement, me toisant des pieds à la tête dans cet accoutrement, ils se disaient à mi-voix : « Vraiment il faut que cet homme jouisse d'une grande dignité! : » Quand j'eus quitté les ornements : « Maître, me dirent-ils, fais tes préparatifs; car sous peu de jours tu devras te mettre en route. » — Mais comment voyagerons-nous? répliquai-je. Je suis incapable de marcher, et d'ailleurs je n'ai pas les vêtements nécessaires. » Là dessus ils me donnèrent vingt onces d'argent pour que je me procurasse des vêtements et s'offrirent à me donner un chariot en route. « Soit, dis-je, le chariot servira pour transporter mon bagage; mais à moi il me faut une litière; autrement je ne partirai pas. — Eh bien! on te donnera et une litière et des chariots et des chevaux. En outre, dans le cours du voyage tu seras bien traité, quant à la nourriture, par toutes les autorités; afin que tu n'aies pas le moindre désagrément, on te donnera pour compagnon de voyage un mandarin qui est du pays, c'est-à-dire de la province du *Kiannam*. » Et les choses se passèrent ainsi.

Quand tous les bagages eurent été adressés au Vicaire Apostolique, le 5 décembre 1854 (le 16 de la dixième lune) nous

nous mîmes en voyage, moi, un piéton et cinq porteurs de la litière, puis le mandarin avec deux de ses domestiques, un soldat et deux courriers à cheval, chargés des lettres; au total treize personnes. Mais le soldat et les deux courriers étaient changés de ville en ville. Enfin, grâce à Dieu, le 21 février de l'année courante (1855) ou le 5 de la première lune de la cinquième année du règne de *Xien-fam*, l'empereur actuel, je parvins à *Sang-hai*.

Quoique le voyage ne se soit pas passé trop bien, parce que le mandarin qui m'accompagnait ne le faisait que par un cupide calcul et voulait en quelque sorte se poser en maître, je n'ai pas eu trop à m'en plaindre, et Dieu merci, j'ai joui et je jouis toujours d'une bonne santé.

Dans l'année qui a précédé mon arrestation et dans une autre ville, dite *Lin-tum-hien*, peu éloignée de *Si-gan-fu*, le chef-lieu ou capitale, les satellites prirent pour motif de religion un jeune chrétien, qui, après avoir été battu et avoir essuyé mille vexations, fut retenu plus d'un an en prison. Mgr lui envoya un prêtre chinois pour recevoir sa confession et l'encourager à se montrer brave et intrépide soldat de Jésus-Christ. A la fin, le mandarin voyant qu'il perdait avec ce chrétien son temps et ses paroles, le trouvant résolu à ne point apostasier, c'est-à-dire à ne point fouler aux pieds la Croix, imagina cet expédient. « Tu ne veux donc, dit-il au jeune confesseur, fouler aux pieds la Croix, ne fut-ce qu'un instant? » — Non, répondit le chrétien, je ne puis commettre un si grand mal. — Eh bien! je ferai en sorte que tu doives, même malgré toi, la fouler aux pieds tant que tu vivras; » et à la suite de cette menace, le mandarin ordonna qu'au moyen d'un couteau bien affilé on incisât sur la plante des pieds du chrétien deux croix qui en couvraient toute l'étendue. Avec ces empreintes, celui-ci obtint l'autorisation de rentrer dans ses foyers. Voilà pourtant où va, même de nos jours, la barbarie des mandarins que la distance met à l'abri des boulets du canon européen!

Aussi pendant le temps que j'étais retenu au tribunal, on vit dans une autre ville, nommée *Fu-fam-Kien*, distante de *Si-gan-fu* de deux journées de marche au moins, les payens accusèrent tous les chrétiens d'un village du nom de *Lu-kia-pu*, parce que dans une pagode voisine on avait trouvé les idoles

manquant soit d'un pied, soit d'un œil. Les enfants payens, qui étaient peut-être les seuls coupables du fait, l'imputèrent aux enfants chrétiens, et en conséquence, le *hien*, qu'on m'a dit être tartare, fit traîner en prison par ses satellites dix ou douze chrétiens, comme chefs de ce village. Ils reçurent plusieurs fois une violente bastonnade, parce qu'ils refusaient d'obéir au mandarin, qui voulait aussi les faire apostasier; après deux mois d'emprisonnement, comme une épidémie mortelle se déclara dans la prison, ils furent rendus à leur famille, sauf à être rappelés devant les juges. On les rappela en effet, et au moment où je quittais la capitale de la province, ils étaient incarcérés, suivant que me le raconta un pieux chrétien. Il y avait parmi eux un zélé et savant vieillard de plus de soixante-dix ans, qui toutefois ne reçut pas la bastonnade : tant le mandarin fut émerveillé de son rare savoir et de sa vraie candeur! Je ne sais comment aura fini cette affaire; pas très-bien peut-être, à considérer les précédents; j'ai plutôt lieu de croire qu'elle n'est pas encore vidée.

Voilà dans quel triste état se trouve notre province du *Xen-Si*; cependant nous espérons dans le Seigneur qu'à l'avenir les choses iront mieux.

Les prêtres européens, non compris Monseigneur, sont en très-petit nombre, quatre seulement : il n'y en a que trois qui fassent des Missions; le T. R. P. Louis de San-Giusto reste au séminaire, où il est fort occupé. La moisson est abondante; on a donc, au *Xen-Si* plus qu'ailleurs, un grand besoin de Missionnaires.

Maintenant il est temps que je m'arrête, en vous demandant la bénédiction séraphique avec des sentiments de profond respect et de haute vénération, et en me disant

Votre très-humble, très-dévoué et très-obéissant serviteur et fils,

Fr. Séraphin Carlozzi de Campo-di Pietra,
Min. Obs. de la province de St Ferdinand[1].

Sang-hai (Chine), *le* 22 *avril* 1855.

[1]) Nous avons la douleur d'annoncer que ce digne Missionnaire Franciscain vient de passer à une vie meilleure.

II.

PALESTINE.

Quelques mots sur un jeune homme, naguère élève au collége Franciscain d'Alep.

Il s'y trouvait un jeune homme natif de Tripoli en Syrie, domicilié à Alexandrette, grec-schismatique de religion et âgé de treize ans environ; ses parents l'avaient envoyé en ce collége à la fin d'avril 1862. C'était un jeune homme d'un caractère très-docile et enclin à la piété. Aussi fut-il facilement enclin à s'éprendre de toutes les beautés du catholicisme et à en goûter toutes les douceurs, et cela d'autant plus naturellement que dès les premiers temps de son séjour à Alexandrette, il était accoutumé à fréquenter l'église des catholiques et à y assister aux saints offices. C'est pourquoi il demeurait à peine dans notre collége, qu'il commença à exprimer le désir qu'il avait de devenir catholique, et qu'il en sollicitait la réalisation par de fréquentes et ardentes prières. Nous résistâmes toujours à ses instances, voulant qu'au préalable il demandât à ses parents l'autorisation d'embrasser le catholicisme. A la fin voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de nous, il prit le parti d'écrire à ses parents pour implorer cette autorisation. Ils ne répondirent rien à une proposition qui leur paraissait sacrilège; mais ils écrivirent sur-le-champ à leur évêque résidant à Alep, afin que sous ce faux prétexte il reprit adroitement leur fils et le renvoyât dans sa famille. En effet le jour de l'Ascension (ce fut en 1863 le 14 mai), un prêtre schismatique vint au collége réclamer le jeune homme au nom de l'évêque, sous prétexte qu'il avait à lui communiquer plusieurs nouvelles concernant les siens. Comme nous ne soupçonnions même pas la moindre faute ou la moindre fourberie, nous remîmes notre élève, ne doutant point qu'il ne rentrât le soir au collége. Mais il en fut autrement; le jeune grec ne revint pas, et quand on alla le chercher, on répondit qu'il ne retournerait plus au collége. Ne connaissant pas encore tous les détails de l'affaire, et voulant d'ailleurs venger l'affront fait à notre maison par l'enlèvement subreptice d'un élève, nous renouvelâmes notre réclamation par l'entremise du consulat. Mais tout fut inutile : on osa repousser notre demande par un refus absolu. Nous aurions pu aller plus loin et recourir à la

force; mais afin d'éviter pour lors de plus grands maux, on jugea convenable de surseoir, et d'attendre des informations précises sur le fait. Quand on se les fut procurées, quand nous connûmes tout le manège secret qui s'était passé entre les parents du jeune homme et l'évêque, il nous fallut renoncer à tout espoir et abandonner l'affaire entre les mains de la Providence. Notre élève fut renvoyé par l'évêque au sein de sa famille; fasse Dieu qu'il persévère dans son projet et qu'il l'exécute à un âge plus mûr!

Au Révérendissime Père Séraphin Milani, *gardien de Terre-Sainte, rapport sur les deux jeunes Narif, élèves du collége de Terre-Sainte à Alep.*

Alep, 20 *août* 1864.

En 1856 un grec schismatique demeurant à Tripoli en Syrie et nommé Jacques Narif, resté veuf de sa femme et pauvre du côté des biens de la fortune, résolut de se décharger de deux de ses petits enfants qui se nommaient l'un Jean, dans sa huitième année environ; l'autre, Donat, âgé de près de six ans. Ne trouvant point parmi ses coréligionnaires la générosité de la charité catholique, il eut recours aux fils de St François auxquels il confia ses enfants en les plaçant à l'école de Terre-Sainte existante en cette ville et il protesta à différentes reprises devant le supérieur de la maison qu'il entendait les donner à la Terre-Sainte et lui transférer ses droits paternels. C'est ce qui résulte de la déclaration des jeunes gens eux-mêmes ainsi que d'une lettre écrite au P. Directeur du collége de Terre-Sainte à Alep par le P. Benjamin Bernardini de Castelplanio, Missionnaire Apostolique et président de l'hospice de Terre-Sainte à Tripoli, en date du 11 mai 1864. Voici ses paroles : « Je vous dirai donc qu'en 1857, alors que je dus assumer la charge de cette paroisse avec la direction de l'hospice et des écoles, les deux enfants dont il s'agit étaient déjà dans notre école arabe depuis près d'un an. Leur maître Arabe m'en fit l'éloge, et quelque temps après j'eus la preuve évidente de leur docilité, de leur conduite respectueuse, de leur exactitude dans les exercices scholastiques, non moins que de leur zèle constant au service de l'église et de l'hospice, et je touchai de la main la vérité du témoignage de leur maître. Je dois même ajouter que, quoiqu'ils fussent nés et élevés dans

le schisme, ils avaient tant d'ardeur pour l'instruction catholique, qu'assez souvent ils surpassaient même leurs camarades. En de nombreuses et diverses circonstances ils manifestèrent le désir sincère de se faire catholiques; mais leur extrême jeunesse, jointe au danger manifeste qu'ils couraient de se laisser séduire, porta à différer leur admission dans le sein de l'Eglise, jusqu'à ce que la Providence divine leur fournit le moyen dans ce respectable collége de répondre à leur vocation. »

Lorsque les Druses et les Musulmans déployèrent leur cruauté et leur férocité contre les chrétiens, surtout à Damas et au Liban, en l'année 1860, la charité généreuse des sociétés Pies d'Europe vint au secours de tant de malheureux qui échappés comme par miracle au fer homicide, traînaient leurs jours dans la plus déplorable indigence. Mais la charité catholique européenne tourna spécialement ses soins vers un nombre incalculable d'enfants privés de leurs parents qui avaient péri dans la persécution, en leur fournissant la nourriture, les vêtements et l'instruction morale et scientifique dans des asiles ou des colléges, où on les préservait de l'indigence, de l'oisiveté et des délits de toute sorte. On recueillit aussi quelques uns de ces infortunés au collége de Terre-Sainte d'Alep, entr'autres les deux jeunes Narif. Quoique ceux-ci ne fussent pas du nombre des victimes échappées à la persécution, ils méritèrent d'être rangés parmi elles, d'abord comme orphelins, puis, parce qu'il s'agissait de les arracher aux griffes d'un monstre plus redoutable et plus méchant que la persécution, je veux dire du schisme grec dans lequel ils étaient nés. Il est vrai que ces sociétés de bienfaisance ayant cessé au bout de deux ans d'envoyer les mêmes secours que par le passé, il fallut forcément rendre plusieurs de ces orphelins à leur famille; mais les deux Narif furent entretenus aux frais de la Terre-Sainte.

En effet ils furent en septembre 1861 envoyés à ce collége avec le consentement de leur père, ainsi qu'il résulte de l'attestation suivante :

Au nom de Dieu, ainsi-soit-il.

Tripoli en Syrie, 16 *septembre* 1861.

Je soussigné, Président et Curé Latin, déclare avoir remis entre les mains du R. P. directeur de notre collége à Alep,

deux enfants grecs schismatiques, avec l'autorisation de leur père, pour être instruits dans ce collége. Ils s'appellent Hanna ou Jean Narif, et Uahbe ou Donat Narif. En foi de quoi j'ai signé.

Fr. Benjamin Bernardini,
Missionnaire Apostolique et Curé.

Du jour où ils eurent le bonheur d'être reçus dans ce collége, ils se montrèrent toujours tels que je les ai dépeints. Le cadet, doué par le ciel de plus d'intelligence et de capacité, figura toujours à la tête de sa classe soit dans le cours de l'année soit aux jours des examens; et chaque année il a obtenu les premiers prix tant pour sa conduite que pour l'étude et les exercices scolastiques. Leur conduite ne cessa d'être telle qu'on n'aurait pu soupçonner leur condition religieuse, au point qu'ils étaient regardés comme catholiques par leurs camarades, même avant qu'ils rentrassent formellement dans le sein de l'Eglise Romaine; ce qu'ils désiraient de tout cœur et demandaient avec instances par des prières réitérées. Mais une foule de raisons, que chacun peut facilement imaginer, en exigeaient l'ajournement. Cependant, comme nous voulions une fois ou l'autre les satisfaire, nous dûmes nous munir de l'autorisation de leur père, afin de parer à toute éventualité fâcheuse. Nous écrivîmes donc au R. P. Bernardin, et voici sa réponse :

« Je suis d'avis que les deux enfants soient reçus dans l'Eglise catholique. Pour moi je suis convaincu que s'ils sont *matériellement* hérétiques, ils ne le sont pas *formellement*.... Leur père consent à ce qu'ils deviennent catholiques et leur fait ses compliments. »

Après avoir obtenu le consentement paternel et par suite des instances réitérées des enfants, preuves manifestes de leur constance et de leurs bonnes dispositions, non moins que de la grâce divine qui les dirigeait, on les examina scrupuleusement sur leurs croyances catholiques, et on s'assura qu'ils se rendaient parfaitement compte de la fausseté du schisme et de la vérité du catholicisme; on conféra de l'affaire avec qui de droit, on commença un cours d'exercices spirituels, et enfin dans la soirée du 21 juin 1862, le P. Gaudens de Matelica, Directeur du collége, Vice-curé latin en l'absence du P. Curé, reçut leur

abjuration selon la forme prescrite par le Rituel Romain. Le lendemain, fête de St Louis de Gonzague, patron du collége, ils furent admis à se nourrir du pain des anges, avec leurs condisciples.

Mais c'est parce que leur docilité à la voix de Dieu et leur piété les avaient rendus agréables aux yeux du Très-Haut, qu'il fallait que la tentation vînt éprouver leur foi et affermir leur persévérance. Quoique leur abjuration eut eu lieu dans le plus grand secret, afin de prévenir toutes sortes d'inconvénients qu'il est facile de concevoir, elle ne put néanmoins avec le temps rester tellement cachée, qu'elle ne parvînt aux oreilles de l'évêque schismatique et de ses coréligionnaires, non-seulement à Alep, mais encore à Beyrouth, où le père résidait depuis quelques années avec le reste de sa famille. Il est plus facile d'imaginer que de dire quels piéges ils tendirent dès lors, quels ressorts ils firent jouer, de quels moyens ils résolurent de se servir pour ramener les deux jeunes gens au schisme. Ils crurent enfin avoir trouvé un moyen sûr et infaillible d'atteindre leur but : ce fut d'envoyer le père, demander ses fils sous le faux prétexte de les faire assister aux noces d'un de leurs frères, et moyennant la fausse promesse de les renvoyer au collége après les fêtes nuptiales. En effet, le vieux père arriva à Alep au mois de novembre 1863, pour réclamer ses enfants de la manière indiquée. Ses paroles, et maintes autres circonstances qu'il serait trop long d'énumérer dans cette courte relation, donnaient bien à deviner ce qui se tramait contre la foi de nos deux élèves, et comment on voulait nous tromper. Néanmoins aux demandes réitérées de leur père, le P. Directeur fit toujours la même réponse, à savoir qu'une telle permission était contraire au réglement du collége, non moins qu'à l'intérêt des deux enfants; que si cependant il voulait les ravoir à tout prix, il était libre, comme père, de les prendre; seulement, qu'une fois sortis du collége, il n'y entreraient plus. Mais comme notre grec voulait avoir ses fils sans avoir l'air de les rendre au schisme, une pareille réponse ne le satisfaisait guère. Ainsi par dépit, il en dénatura le sens et se mit à débiter dans la ville que les Pères du collége retenaient ses enfants par la force et s'opposaient à l'exercice de l'autorité paternelle. Il recourut à plusieurs consuls, et finalement au consul de France devant lequel il renouvela sa fausse

accusation. Alors nous dûmes vaincre la résistance de nos deux jeunes élèves, qui se refusaient absolument à suivre leur père, et nous nous vîmes dans la nécessité de les obliger à obéir. Mais pour leur procurer l'occasion de s'expliquer et en même temps pour confondre la calomnie, comme leur père ingrat s'était adressé au consul de France, c'est là que le P. Directeur les mena lui-même, voulant les lui remettre officiellement. Le consul, en ce moment Mr Lanuy, savait bien quelle portée pouvaient avoir les paroles du vieux Narif, et regrettait dans son cœur de priver le collége de deux jeunes gens qui retomberaient ainsi dans les griffes du schisme; néanmoins cédant à diverses considérations de la plus haute importance, il jugea convenable de les envoyer avec son drogman, accompagné de janissaires, au palais de l'évêque, pour qu'ils y fussent remis à leur père, sauf à laisser la Providence disposer du reste.

Le 9 décembre 1863 les deux enfants furent présentés à l'évêque schismatique : avec quel plaisir il vit entre ses mains une proie si désirée, avec quel sentiment de triomphe il se flatta d'avoir enfin atteint son but, qui pourrait l'imaginer? Mais il avait fait son compte sans songer à la fermeté inébranlable des deux enfants, qui ne se laissèrent pas plus intimider par les menaces et les injures que séduire par les promesses ou les caresses, et que n'effraya pas le moins du monde la vue des soldats dont l'évêque avait fait venir un bon nombre à cet effet : ils ne disaient qu'une chose, c'est qu'ils ne voulaient pas suivre leur père, qui les rendrait schismatiques; qu'ils voulaient seulement retourner au collége. Devant une constance si héroïque, l'évêque se vit contraint, après une lutte de deux heures, de les renvoyer au consulat. Le consul, tout heureux de la conduite que les deux enfants avaient tenue dans une position si difficile, leur permit jusqu'à nouvel ordre, de rentrer dans notre maison. On les y accueillit avec joie, et on y rendit mille actions de grâces au Très-Haut et à Marie Immaculée, à qui sans doute nous devions attribuer la gloire du courage et du triomphe de nos élèves : ils l'avaient tant priée la veille, après s'être nourris du pain des forts, et dans les neuf jours précédant sa fête, où ils lui avaient offert leurs hommages et leurs prières à cette intention avec tous leurs camarades!

Mais les sectaires ne dormaient pas. Ayant manqué leur premier coup, ils en tentèrent un second. Ce fut une nouvelle épreuve à laquelle il plut à la Providence divine de soumettre la constance des deux enfants; ce devait être aussi un nouveau triomphe pour la grâce et un nouvel échec que se préparait le schisme. Un mois plus tard environ, c'est-à-dire quelques jours après la fête de l'Epiphanie de l'an 1864, le vieux Narif se présenta de rechef au consulat de France pour réclamer ses fils, et le consul envoya son drogman les prendre. Ils quittèrent le collége malgré leurs larmes et leurs sanglots non sans espoir toutefois d'y rentrer dans quelques heures, et se rendirent au consulat, où on les remit à leur père. A peine étaient-ils sortis du consulat, qu'ils apprirent de leur père qu'il n'avait point l'intention de partir immédiatement pour Beyrouth, mais qu'il voulait attendre une occasion plus favorable. Ils en profitèrent pour demander la permission de rester au collége jusqu'au moment du départ, lui promettant de s'en aller avec lui au premier signe. Le père y consentit, et les deux enfants s'en retournèrent pour la seconde fois au collége, heureux d'échapper cette fois encore aux mains des schismatiques. Le lendemain Narif vient trouver le P. Gardien, et se prosternant à genoux, il proteste qu'il est catholique et que ses fils appartiennent, non plus à lui, mais à la Terre-Sainte. Sans écouter toutes ces protestations, le P. Gardien lui répond que ses fils seront toujours ses fils, et qu'en conséquence, à quelque heure qu'ils les redemande, ils lui seront aussitôt rendus. Cette réponse ne doit pas étonner : car Narif ne tendait par ses paroles qu'à obtenir un subside et à se ménager le moyen de faire une troisième tentative.

En effet, oubliant ses promesses, sourd aux prières de ses enfants, las de manger le pain du collége, qui lui avait permis jusqu'ici de calmer les cris de la faim, ébloui enfin de l'éclat de quelques pièces d'argent qu'un de ses parents lui avait données pour les besoins de son voyage, il se décide tout à coup à quitter Alep et à prendre avec lui ses deux fils. Le 16 mars de cette année il revient donc les réclamer. On les lui remit sur le champ, et le P. Directeur déclara qu'il ne supporterait plus les allures d'un tel père : « Gardez-vous donc bien de nous renvoyer vos enfants, lui dit-il; car la

porte du collége leur sera fermée pour toujours. » Les deux enfants comprirent les paroles du Directeur, et loin de les abattre, ils les excitèrent fortement à prolonger leur résistance par un nouvel effort, qui, Dieu merci, aboutit à un excellent résultat.

Les deux enfants, irrités de l'obstination que les Grecs schismatiques mettaient à les persécuter en mettant en avant leur père, à qui ils faisaient jouer un rôle de tyran, ranimèrent leur foi et leur confiance dans la puissance du Très-Haut et dans l'intercession de la Vierge Marie. Ils avaient fait quelques pas à peine hors de la porte du collége qu'ils se refusèrent énergiquement à suivre leur père. De là un petit tumulte qui fit accourir une foule de gens curieux de savoir ce dont il s'agissait. Tandis que d'une part le père employait la violence, et que d'autre part les enfants lui résistaient, pour faire enfin trancher la question, ceux-ci résolurent de recourir à l'autorité ottomane, dont ils se déclarèrent les sujets, et à laquelle ils demandèrent aide et protection. Le vieux Narif dut céder à la résistance de ses fils, et au milieu de la multitude qui paraissait embrasser la cause des deux enfants, il fut obligé de se présenter avec eux au tribunal. Là, ils furent admis à exposer leur affaire au juge, qui, dès qu'il eut connu et pesé toutes les raisons militant en faveur des deux enfants, déclara que leur père n'avait plus aucun droit sur eux et que par conséquent rien ne les forçait à le suivre. Une pareille décision ne convenait pas à Narif; il en appela donc à Sereia-pacha, gouverneur civil. Mais au moment où il se dirigeait vers le Sérail avec ses fils, ceux-ci s'enfuirent en un clin d'œil et s'en retournèrent au collége. Le P. Directeur ne les reçut pas; il les envoya chez un bon catholique latin, pour qu'ils s'y tinssent en attendant une nouvelle détermination. Puis, le R. P. Gardien rendit compte des faits au gouverneur civil, qui, après lui avoir demandé de nouvelles explications sur toute l'affaire, n'eut qu'à pleinement approuver la ligne de conduite que les religieux avaient suivie jusqu'alors, et permit au R. P. Gardien et au P. Directeur du collége de garder les deux enfants dans leur maison, à la condition de les lui présenter à toute réquisition. On se conforma ponctuellement aux instructions de Son Excellence, et les deux enfants continuèrent à rester dans leur asile, d'où ils

ne sortaient que pour aller à l'église, ou quelquefois au collége.

Ils passèrent environ trois mois hors de notre maison, c'est-à-dire jusqu'au 10 juin. Ce jour là le consul de Russie les demanda au Père Gardien, qui répondit que la solution de la question appartenait au gouvernement ottoman, et que par conséquent il ne pouvait remettre les enfants sans un ordre du pacha. Sur cette réponse, l'évêque schismatique, qui n'avait pu gagner le pacha, se présenta chez le consul de France, l'Illustrissime M. Victor Bertrand, et réclama de nouveau les deux jeunes Narif. Le consul objecta également que l'affaire n'était pas de son ressort. Irrité de cette réponse, il adressa quelques paroles imprudentes au consul lui-même. Par suite celui-ci se fit un devoir de conseiller au P. Directeur de reprendre ses deux élèves, de peur que, se trouvant hors du collége, ils ne fussent enlevés, ou tourmentés d'une autre manière et persécutés.

Le pacha, informé par le consul de tout ce qu'on avait jugé bon de faire à l'avantage et en faveur des deux enfants, approuva entièrement la détermination qu'il avait prise.

Ainsi finit pour lors l'affaire et nous espérons qu'elle est finie pour toujours; car les deux enfants ont d'après la loi turque, atteint déjà l'un et l'autre l'âge de la majorité, et par conséquent ils ne sont plus soumis à l'autorité paternelle. Ce point nous a été encore récemment confirmé par le *cadi* (juge), lorsqu'il nous a honorés de sa présence dans les examens qui ont eu lieu au collége à la fin du mois dernier.

Fasse le Seigneur que nos deux élèves persévèrent non seulement dans la foi et dans la bonne conduite qu'ils ont tenue jusqu'ici, mais aussi dans l'intention qu'ils ont de prendre l'habit religieux, comme ils l'ont déjà demandé au révérendissime Père Custode de Terre-Sainte, qui dans sa tournée vient de visiter notre couvent à Alep.

Alep, 20 *Août* 1864.

III.

Lettre du Secrétaire du Révérendissime Père Custode *de Terre-Sainte au Rédacteur des* Annales.

Jérusalem, 15 *octobre* 1864.

Très-Révérend Père Marcellin,

C'est dans la soirée du 23 juillet dernier, vers 8 heures, que le couvent des Frères Mineurs Observantins d'Alep vit entrer dans son enceinte le Révérendissime P. Séraphin Milani, que ses enfants attendaient avec impatience et dont tous les catholiques de la ville désiraient l'arrivée. Aussi avaient-ils, de concert avec les religieux, fait les plus beaux préparatifs pour les recevoir avec des marques particulières d'honneur et de respect. L'heure avancée empêcha en partie les pompes du cérémonial oriental; on y suppléa toutefois les jours suivants, en dépit de l'opposition de l'humble prélat Franciscain.

Mais, comment aurait-il réussi à s'y opposer? On touchait à la fin de la cinquième année scolaire des études de ce collége de Terre-Sainte, et par conséquent le P. Custode arrivait juste à point pour assister aux examens annuels et à la distribution des prix décernés aux meilleurs élèves. C'est ainsi que le 28, le 29 et le 30 dudit mois, tandis qu'il présidait aux examens, les Illustrissimes consuls de France, d'Italie et d'Espagne formaient autour de lui une couronne d'honneur, avec le cadi lui-même et sa suite, et avec d'autres personnages distingués, qui, les jours précédents, étaient allés faire une respectueuse visite au Révérendissime Père.

Le 5 août la distribution des prix fut une fête très-brillante, à laquelle prirent part un très-grand nombre de personnes du plus haut rang, outre celles dont le concours a déjà été mentionné. Elle fut précédée du chant d'un hymne en français avec accompagnement de piano. Le R. P. Bienvenu d'Alençon, professeur de langue française, lut ensuite un discours peu long, mais soigné, sur la nécessité de l'éducation pour le bien de la religion et de la société, et obtint de tout le monde des applaudissements mérités. Après cela les élèves entonnèrent en italien un cantique, auquel succéda un court dialogue en arabe, tout à fait adapté à la circonstance; puis il fut procédé à la distribution de 211 prix, par le nombre desquels on peut

juger de l'affluence des élèves à ce collége de Terre-Sainte et de la manière dont ils profitent des leçons que leur donnent les religieux Franciscains.

Cette consolante cérémonie allait se terminer, quand le Révérendissime Père Custode voulut bien la clore par une allocution élégante et pathétique, où il excitait les élèves à l'étude, recommandait aux parents le soin de les envoyer en classe, et montrait que c'était là le moyen le plus efficace de civiliser les peuples, de les arracher à la condition pénible dans laquelle ils gémissent, de les ennoblir par la société des hommes entre eux, et enfin de les faire répondre aux fins suprêmes que veulent Dieu, l'Eglise et la société. Il finit par remercier tous les assistants et se tournant vers le consul de France, représentant de la nation très-chrétienne, il lui exprima les sentiments de gratitude dont il était animé pour la sollicitude avec laquelle la France s'occupe des écoles d'Orient et pour les secours charitables qu'elle leur fournit.

Deux pièces dramatiques furent les jours suivants très-bien jouées par les élèves en italien et en français, et il est vraiment consolant d'entendre ces deux langues si correctement parlées par ces enfants, dont plusieurs ont fait preuve de progrès même dans la langue latine, outre qu'ils connaissent tant par l'éducation de famille que par l'étude l'arabe et le turc.

On peut en dire autant des écoles de filles de Terre-Sainte à Alep, dirigées par les Vénérables Sœurs de S[t] Joseph. Le Révérendissime Père Custode assista également à leurs exercices publics et à l'exposition de leurs ouvrages, avec les consuls de France, d'Italie, d'Espagne et beaucoup de personnes de distinction : toutes purent apprécier les progrès des élèves et constater avec étonnement leur facilité à apprendre. Puis, le digne P. Custode démontra dans un discours plein de sensibilité et d'onction la noblesse et l'importance de la mission de la femme soit près du berceau de l'enfant, soit près de la couche du malade, mission qu'elle ne saurait accomplir sans avoir reçu les leçons infaillibles de la religion catholique.

Mais Alep devait être ces jours là témoin d'une cérémonie plus belle et plus consolante encore, qui éternisera le souvenir du Révérendissime Père Custode en cette ville. L'église des catholiques était trop petite pour pouvoir les contenir, elle était

indigne de la majesté du Seigneur, elle menaçait ruine. En ces dernières années on se donna beaucoup de peine pour en construire une nouvelle; Rome en avait reconnu la nécessité, les supérieurs ecclésiastiques avaient accordé toutes les permissions nécessaires, l'emplacement était prêt, mais il manquait encore le firman de la Sublime-Porte. Les bons parvinrent par des démarches infatigables à l'obtenir au mois de juin dernier, et le R. P. Ludovic de Ravenne, actuellement gardien à Alep, après avoir pris les instructions de Mgr le patriarche Valerga, obtînt que le Révérendissime P. Custode posât, dès son arrivée, la première pierre du nouveau temple. Donc le 10 août avec l'intervention des Révérendissimes évêques catholiques, du rite grec, du rite arménien et du rite maronite, accompagnés de leur clergé respectif, avec le concours des Pères Capucins, des Lazaristes, des Sœurs de St Joseph, des Illustrissimes consuls de France, d'Espagne, et d'Italie en grand uniforme, en présence des premiers personnages de la ville appartenant aux diverses communions, soit catholiques, soit schismatiques ou musulmans, le Révérendissime Père Séraphin Milani, entouré de ses religieux, bénit solennellement et posa la première pierre de cet édifice sacré si important dans le plus bel ordre et au milieu du plus profond recueillement. Cette pierre renfermait un étui dans lequel était placée l'inscription suivante[1] :

Deo Optimo Maximo opitulante, fideliumque preces exaudiente, nec non excellentissimo Domino apud sublimem Portam Oratore Gallico Marchione de Moustier operam navante, Dominoque Equite Victore Bertrand in hâc Hierapolis civitate Gallico Consule protectione zeloque insigni adsistente, tandem quod in votis erat templi in honorem Divi Francisi Assisiensis Deo dicandi Reverendissimus

[1]) *Avec le secours du Dieu très-bon et très-grand exauçant les prières des fidèles, avec l'aide de l'Excellentissime marquis de Moustier, ambassadeur de France près de la sublime Porte, grâce à la protection et au zèle insigne de M. le chevalier Victor Bertrand, consul de France en cette ville d'Alep, le Révérendissime P. Séraphin Milani de Carrare, gardien de toute la Terre-Sainte et visiteur apostolique, a enfin, suivant les vœux de tous, posé solennellement et avec grande pompe la première pierre de ce temple consacré à Dieu sous le vocable de S. François d'Assise, le 10 août 1864 de J.-C. à l'heure des vêpres, Pie IX occupant la sainte chaire de Pierre, et l'Excellentissime et Révérendissime Mgr Joseph Valerga, gouvernant l'église patriarchale de Jérusalem.*

P. Seraphinus Milani de Carraria totius Terræ Sanctæ Custos, Visitatorque Apostolicus anno à Virgineo partu 1864 *die* 10 *Augusti horis vesperis, Sanctam Petri Cathedram Pio IX tenente apostolicamque in Syria Delegationem Excellentissimo et Reverendissimo Domino Josepho Valerga Hierosolymitano Patriarcâ gubernante, primam hanc lapidem illustri pompâ solemnique ritu posuit.*

La pierre bénite une fois posée, le Révérendissime P. Custode voulut compléter la cérémonie religieuse en en expliquant la signification et l'importance au nombreux auditoire d'élite qui était réuni, et il le fit dans un discours savant auquel on prêta une attention extraordinaire. Le lendemain matin, il quitta la ville en laissant un vif désir de le revoir à tous ceux qui purent se procurer la satisfaction de le connaître.

Ici se présente une réflexion que voici : « Où donc se passait la cérémonie qui vient d'être décrite? » Au sein de la Turquie, sur le territoire du gouvernement ottoman, au milieu des ennemis du nom chrétien? Au centre de cet Empire même, où pendant plus de six siècles les fils de St François ont enduré toutes sortes de souffrances et de persécutions, la prison et l'esclavage, les coups et les extorsions de la cupidité, où beaucoup d'entre eux ont donné leur vie pour l'établissement et le maintien du culte et de la foi de Jésus-Christ! Dans cet Empire même où ils durent une fois payer la somme exorbitante de 80,000 *colonnats*, non pour construire une enceinte de murs, mais seulement pour tracer sur le sol du mont Sion une ligne séparant leur cimetière du reste du terrain! Eh bien! aujourd'hui, dans ce même Empire, avec l'aide de Dieu et par leur constance et leur conduite, ils se sont concilié l'affection de la population; aujourd'hui ils en sont arrivés à poser publiquement et avec une pompe solennelle les premières pierres des temples chrétiens! Oh! Louange à Dieu ainsi qu'à tous ceux qui secondent le zèle apostolique des pauvres Franciscains!

Fr. Remi Buselli, *Min. Obs.*
Secrétaire de Terre-Sainte.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

PALESTINE.

Nous recevons de Jérusalem la lettre suivante :

Jérusalem 12 *décembre* 1864.

Très-Révérend Père Marcellin,

Deux faits qui intéressent nos sanctuaires et qui sont survenus en ces derniers temps pourront, si vous le jugez utile, trouver place dans les *Annales des Missions Franciscaines* que dirige Votre Paternité. Le premier remonte au mois d'octobre dernier, et en voici le récit fidèle.

Le pacha de Jérusalem est un homme animé de sentiments vraiment libéraux, il révèle dans ses allures une éducation, plutôt, à proprement parler, européenne qu'orientale. Il faut dire que les rues de la ville sainte sont si étroites que les piétons trouvent à peine la place nécessaire pour se garer, quand vient à passer un cheval ou qu'on renconte des chameaux : ce qui arrive à chaque instant. Or, le pacha se servit des prisonniers pour abattre tous les longs tas de pierres qui encombraient les rues et enlever mille autres obstacles, escaliers, échoppes et baraques adossés à ces tas de pierres, tellement qu'en deux ou trois jours tout fut si bien déblayé qu'à voir un pareil travail on eût cru que c'était la destruction opérée par Titus qui se renouvelait en partie. On voyait des maisons privées d'escalier, des rez-de chaussée de boutiques élevés d'un mètre au-dessus du niveau des rues, des portes au-dessus desquelles on pouvait passer, quoiqu'elles fussent fermées, tout en désordre et dans la confusion; mais le travail n'en allait pas moins son train.

Les pélerins savaient qu'on ne pénétrait sur la place du Saint Sépulcre qu'à la condition de se courber grandement pour passer sous une très-petite porte, à l'extrémité de la place. Il y en a beaucoup qui s'y sont cogné la tête. Le pacha concut le projet d'agrandir au moins la principale de ces portes, et de faire disparaître ainsi les inconvénients qu'elles présentaient. Mais comme il s'agissait d'une affaire qui touchait à l'église du Saint Sépulcre, il fallait s'entendre avec les différentes communions qui y officient. Aussitôt les grecs schismatiques, toujours prêts à usurper des droits dans les sanctuaires, flairant ces bonnes dispositions du pacha, ne se contentèrent pas d'approuver et de louer son projet : ils se chargèrent eux-mêmes de renverser le mur, de donner à la nouvelle arcade et à la nouvelle porte des

dimensions plus grandes, et ils exécutèrent le tout en un seul jour, quoique l'ouvrage fut très-satisfaisant. Puis, ils vernissèrent la nouvelle porte et y posèrent une forte serrure en bois, afin de la fermer au moins la nuit.

Qui ne connaîtrait pas la marche des choses en ce pays ne trouverait aucun mal à tout cela, mais il se tromperait. En Europe la théorie des *faits accomplis* semble nouvelle; ici malheureusement elle est le droit suprême et irrévocable. Si un homme, par exemple, balaie deux ou trois fois une place sans que personne le trouble dans cette opération, cela suffit pour prouver que ce lieu est sa propriété, et c'est précisément de cette manière que les hérétiques ont usurpé ce qui ne leur appartient pas.

Il devint donc nécessaire pour nous et pour les Arméniens de protester solemnellement pendant les travaux, de recourir au consul de France, d'appeler les Grecs à rendre compte, etc. etc. Par là le pacha même fut amené à décider ces trois points : 1o ou que la porte serait rétablie comme elle existait auparavant, de jouissance commune entre les trois communions ; 2o ou qu'elle serait agrandie aux frais de toutes les trois ; 3o ou bien que le gouvernement prendrait ces frais à sa charge, en supprimant ce qu'avaient fait les Grecs. Ceux-ci ne voulurent pas consentir à la seconde proposition, et il ne convenait pas au pacha de s'arrêter à la première; en conséquence, il s'en tint à la troisième. Les magistrats se rendirent donc sur les lieux, pour faire enlever en leur présence quelques pierres à la porte ; le lendemain ils chargèrent des ouvriers de commencer la reconstruction, en la modifiant un peu, et maintenant on y passe à l'aise, sans que les Grecs puissent en réclamer la possession exclusive. Si au contraire toutes ces dispositions n'avaient pas été prises, nous serions devenus les prisonniers des Grecs, nous aurions dépendu d'eux pour pénétrer sur la place du Saint Sépulcre, comme nous dépendons tous des Turcs pour entrer dans l'église.

Voici le second fait qui est d'une date plus récente. Dans la soirée du 9 décembre vers 10 heures de la nuit, un de nos janissaires vint trouver le Révérendissime Père Custode pour lui donner cet avis : « Querelle à Bethléem entre les Grecs et les Arméniens, pas avec les nôtres. Les Grecs et les Arméniens jouent du bâton dans le sanctuaire; les nôtres ont fermé leur porte et les laissent faire. Le gardien grec est grièvement blessé à la tête, et à moitié tué; mais il n'est pas mort. Le sacristain grec a un bras cassé, mais il n'est pas mort non plus. Il y a encore d'autres blessés : voilà tout ce que je sais. La cause de la rixe est une peinture encadrée. » A la réception de cette espèce de dépêche télégraphique que nous transmettait un musulman notre fidèle serviteur qui avait été informé de ce qui se passait par un message des Arméniens de Bethléem, nous ne savions que résoudre, quand ce même janissaire se présenta de nouveau avec notre drogman Pie Alonso et le drogman des Arméniens. Ils nous confirmèrent le premier récit et nous assurèrent qu'aucun des nôtres n'avait pris part à cette scène sauvage. Cependant le

drogman Arménien, moine, après avoir dit qu'il avait déjà fait envoyer sur les lieux une bonne troupe de soldats pour y mettre la paix, priait et conjurait le P. Custode de lui adjoindre notre drogman assurant qu'il parviendrait par son entremise à arranger les choses et a faire cesser les troubles. Le P. Custode condescendit à cette demande et les deux drogmans partirent.

Le nôtre est un arabe catholique, jeune homme d'un aspect imposant, au courant des affaires, plein de franchise et de dignité, très-attaché à la Terre-Sainte, qui a souvent eu à se tirer de difficultés du même genre avec honneur et profit; et comme il est aimé du Pacha, il est craint, sans en être, peut-on dire, moins estimé et respecté de ceux qui le voient. Aussi le drogman Arménien était-il convaincu qu'avec son concours, il atteindrait au but désiré.

En effet, à peine arrivé et entré dans le sanctuaire, il y trouva les lits que les Arméniens avaient apportés pour monter la garde, et il supposa que les Grecs en avaient fait autant. Soutenu par l'agent du gouvernement qui l'accompagnait, Pie ordonna à ces sentinelles d'enlever leurs lits et de se retirer dans leur couvent respectif, et on lui obéit. Il demanda ensuite à qui appartenait le tableau de l'autel de la Nativité, tableau postiche, et apprenant qu'il appartenait aux Grecs, il le détacha de sa propre main et le leur remit, en leur enjoignant de l'emporter, ce qu'ils durent faire. Le sanctuaire une fois devenu libre, tout le monde alla dormir, et le tumulte cessa.

Le lendemain matin on visita les blessés, et en voici le nombre. Il y avait des Arméniens blessés, cinq moines et cinq pèlerins, et parmi eux trois hommes en danger; outre huit grecs dont trois moines et cinq pèlerins ou domestiques, en total dix-huit. Les blessés furent transportés à Jérusalem et confiés aux soins du médecin.

Quelle fut la cause de la querelle? Elle est très-complexe. L'autel de la Nativité (distinct de celui de la Crèche, qui nous appartient exclusivement) est commun aux trois communions. Quand les Grecs y officient, ils y placent un tableau qu'ils y laissent tant que dure la cérémonie, et les Arméniens font de même. Maintenant les Grecs voulaient l'y laisser à demeure, prétendant en avoir le droit. Les Arméniens, arrivés pour célébrer leurs offices, voulurent l'enlever, les Grecs résistèrent, et de là une lutte furieuse à coups de bâton, comme on l'a vu plus haut. L'affaire était importante : car si les Arméniens avaient cédé deux ou trois fois, les Grecs auraient acquis un droit irrévocable, et la lutte se fut engagée peut-être entre ces derniers et nous. Il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi, et que cette épreuve nous ait été épargnée. Mais on voit clairement par là quelle est notre situation vis-à-vis des Grecs schismatiques, c'est-à-dire qu'il faut que nous nous tenions toujours sur nos gardes.

Au surplus les choses vont très-bien en Palestine ; seulement le Révérendissime Père Custode a été informé par le dernier courrier de certaines complications dangereuses qui sont survenues en Galilée et en Samarie. Un chef de cette tribu, nommé Achille Aga, fut invité à se présenter par un haut employé du gouvernement en même temps que d'autres chefs que l'Aga devait conduire avec lui. Ce dernier craignant avec raison d'être arrêté, a refusé de se rendre à cette invitation, a entraîné les autres dans son parti, et s'est porté, dit-on, en grossissant sa troupe, vers le Jourdain ; d'autres disent qu'il s'est joint aux Druses. Alors, ce serait une armée formidable.

Les Pères de Terre-Sainte ont en diverses circonstances rendu à cet Aga des services qui nous ont valu son amitié, et il se montrait dans le pays notre protecteur contre les autres Turcs. En cette conjoncture il a envoyé un de ses secrétaires au couvent de Nazareth, afin d'avertir le gardien qu'il était contraint de quitter son village et de se retirer ; qu'il engageait les religieux à se tenir sur leurs gardes, attendu qu'il ne pourrait plus les défendre. Un pareil avis équivaut à dire que les routes ne sont plus sûres et que l'Aga pressent ce qui peut arriver. D'un autre côté il a agi avec beaucoup de sincérité et même de bienveillance. Nous sommes donc sur le qui-vive.

Tels sont les faits les plus remarquables que nous ayons personnellement à signaler en ces derniers temps. Par le prochain courrier je vous adresserai la relation touchante d'un autre événement. En attendant, croyez-moi avec un profond respect,

De Votre Paternité Très-Révérende,
Le très-dévoué Serviteur,
Fr. Remi Buselli,
Secrétaire de Terre-Sainte.

TOSCANE.

Note des Missions et Exercices donnés par les Pères Missionnaires de la Sainte Retraite de Marie, *entre avril* 1863 *et avril* 1864.

1o à Livourne, en l'église de St Joseph ; 2o à Livourne, en l'église des Saints Pierre et Paul ; 3o au collége de Castiglione-Fiorentino, diocèse d'Arezzo ; 4o au séminaire d'Arezzo ; 5o à San-Fabiano, diocèse d'Arezzo ; 6o à Sant'Ansano, diocèse de Pistoie (2 fois) ; 7o à San Rocco près de Pistoie (deux fois) ; 8o à Baggio, diocèse de Pistoie (deux fois) ; 9o à Trebbio, diocèse de Pistoie ; 10o à Santa Maddalena, diocèse de Pistoie ; 11o à San-Moro, diocèse de Pistoie ; 12o à Pieve-a-Celle, diocèse de Pistoie ; 13o à Marliana, diocèse de Pistoie ; 14o à Pieve-a-Cassore, diocèse de Pistoie ; 15o à San-Momme, diocèse de Pistoie (deux fois) ; 16o à Crespole, diocèse de

Pistoie ; (deux fois); 17o à Limite, diocèse de Pistoie ; 18o à Lezzate, diocèse de Fiesole; 19o à Badia-a-Settimo, diocèse de Florence; 20o à Vinci, diocèse de de Pistoie; 21o à Vitiana, diocèse d'Arezzo; 22o à Arezzo-in-Badia; 23o à Badia-a-Roti, diocèse d'Arezzo; 24o à Rapolano, diocèse d'Arezzo; 25o à Sant'Angelo-a-Lucolena, diocèse de Florence; 26o à Pulica, diocèse de Florence; 27o à Serre, diocèse d'Arezzo; 28o à Premilcuore, diocèse de Modigliana; 29o à San-Valentino, diocèse de Modigliana; 30o à Crespino, diocèse de Modigliana; 31o à Bastia, diocèse de Modigliana; 32o à Badia-a-Valle, diocèse de Modigliana; 33o (Exercices) aux religieux de la-Rocca-San-Casciano; 34o (id.) aux religieux de San-Detole; 35o (id.) aux religieux de Fiesole; 36o aux Chartreux de Florence; 37o à l'orphelinat de Prato. — Il y a eu 4960 communions.

BIBLIOGRAPHIE.

Grammaire Latino-Illyrienne, à l'usage des Missionnaires Apostoliques Franciscains de l'Herzégovine, par le R. P. Ange Kraljević, Obs. de la Custodie d'Herzégovine.

Grammaire Arabe, à l'usage des Missionnaires Apostoliques Franciscains de l'Egypte et de la Palestine, par le R. Père Hortense de Livourne, Obs. de la province de Toscane, qui demeure depuis seize ans dans nos missions d'Egypte, exerçant avec fruit le ministère apostolique.

Pieux exercice de la voie douloureuse de N. S. J.-C. suivi de notions physiques-juridiques et pratiques, par le P. Alexandre de Crecchio, Min. Obs. etc. — Rome, chez Monaldi, 1864 — Cet opuscule, fort utile et fort important, est revêtu de l'approbation de la Sacrée Congrégation des indulgences par un décret du 6 juillet 1864 qu'a signé Son Eminence le Cardinal Antoine-Marie Panebianco, Préfet de la Congrégation.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1864.

Les Pères Léon de Naples et Théophile Poszpisilik, hongrois, Min. Obs. réf. sont partis en ces deux mois pour nos Missions Apostoliques aux Etats-Unis d'Amérique.

QUATRIEME PARTIE.

Lettre au Révérend Père Henri de Parme, *Min. Obs. de la province de Bologne, élève au collége des Missions, à St Barthélémy à Rome.*

Alep, 19 *novembre* 1864.

Très-Cher Père Henri,

Il y a plusieurs jours que j'ai reçu votre très-chère lettre du 15 septembre dernier, par laquelle vous me donnez de vos nouvelles et vous me demandez des renseignements sur l'état de cette Mission de Terre-Sainte. Si la présente, avec les détails que je vais vous communiquer, arrive encore à temps pour que vous puissiez vous en servir, je suis heureux de vous dire que la Mission de Terre-Sainte est parfaitement montée : un Missionnaire capable et zélé peut y faire autant de bien qu'il veut. Ne vous imaginez pas que le Missionnaire en Terre-Sainte ressemble à ces Missionnaires de Chine ou d'Afrique, qui nous apparaissent, à la lecture de leurs exploits, comme des hommes d'un autre monde, abandonnés à la divine Providence sans maison et sans vétements, mourant tantôt de froid, tantôt de chaud, mangeant les écorces des arbres et que sais-je encore? Tout cela n'arrive point en Terre-Sainte, parce que, Dieu merci, la Mission est réglée à l'instar d'une province : elle a de bons couvents, et les sujets ont de bons supérieurs, et ceux-ci un excellent et digne custode qui n'a qu'un mot à dire pour qu'on lui obéisse, toujours prêt à vous écouter et à pourvoir aux besoins de tous; de telle sorte que le Missionnaire de Terre-Sainte, en même temps qu'il ne doit penser à rien pour les choses nécessaires à la vie, est extrêmement tranquille dans l'exercice de son ministère apostolique, parce que l'obéissance le dirige pour ainsi dire en tous ses actes. Avantage immense de pouvoir pratiquer ainsi l'obéissance et de marcher dans un chemin sûr! N'équivaut-il pas au privilège de la communication directe avec Dieu dont doivent avoir besoin les Missionnaires des Esquimaux et des Nègres!

Mais en quoi donc consiste le ministère du Missionnaire de Terre-Sainte! Je vous le dirais en deux mots, et j'aurais bientôt fini, si le laconisme pouvait se concilier avec le désir que vous m'exprimez d'avoir des renseignements détaillés.

Eh bien! le Missionnaire qui vient en Terre-Sainte doit d'abord posséder les bonnes qualités de la cire, qui reçoit toutes les impressions sans se prêter plus volontiers à l'une qu'à l'autre. En d'autres termes il faut qu'il remplisse tour-à-tour le rôle de curé, de supérieur, de maitre d'école, de confesseur de religieuses, de simple Missionnaire assistant les malades ou siégeant au

confessional, ou encore de souffleur aux orgues: pour lui tout cela et le reste doit être un. Son premier soin doit être d'apprendre au plus vite l'arabe, afin de se rendre propre à tout; car ici la connaissance n'est pas seulement essentielle, elle est la quintessence de l'essentialité. *Hoc opus, hic labor :* commencez par bien apprendre l'arabe, puis, apporter de la bonne volonté, et, bien entendu, l'honnêteté et la moralité nécessaire pour traiter avec le monde sans contracter ses souillures; cela suffit pour qu'on ait un Missionnaire excellent, qui sans transporter les montagnes ou faire des conversions miraculeuses, peut opérer un bien immense, inappréciable. Oh! si vous saviez quel bien opère en ce pays-ci un Missionnaire doué de pareilles qualités! Je vous dirais presque que s'il y a de la foi en ce malheureux pays, il faut en attribuer le mérite à nos vieux Missionnaires et au zèle infatigable des nouveaux, qui ont su la propager et la cultiver, en la préservant des atteintes de l'hérésie et du schisme, produits naturels du terroir et de la population. Un honnête et digne Missionnaire est comme le fanal d'un port qui, dans les tempêtes, se montre à tous les navires battus par le vent. Je compare volontiers l'Orient à une mer, à raison de tant de rites catholiques et non catholiques qui y existent; ces rites, même les catholiques, ne s'aiment guère entre eux, et ils sont toujours dominés par l'esprit sophistique des Orientaux. Ils ne craignent pas assez Rome, qui est éloignée, et il en résulte que de petites difficultés, qu'on n'étouffe pas à leur naissance, deviennent souvent de grosses affaires très-périlleuses. Mais le Missionnaire les prévoit, et s'il est tel qu'il doit être, il peut les prévenir et écarter ainsi des maux qui auraient fini par devenir irrémédiables. Comme étranger au pays, ainsi qu'aux rivalités et aux susceptibilités des rites indigènes, il a la confiance de tous, et tous en effet lui demandent des conseils, tous le constituent l'arbitre de leurs différends. Les évêques ne dédaignent pas de le consulter; ils vont au contraire lui conter leurs peines et trouvent chez le Missionnaire de Terre-Sainte un appui dans leurs embarras et un soutien dans les mesures qu'ils adoptent d'après son avis. S'il est tel que je l'ai dit, il est aussi utile que le Missionnaire des Indes ou de la Chine, et si ce dernier a besoin de grandes vertus, le premier n'en a pas moins besoin. Je pense qu'il faut peut-être au Missionnaire de Terre-Sainte une plus grande humilité pour ne pas désirer la gloire mondaine, qui s'attache assez souvent à la vie et aux œuvres des Missionnaires des autres régions. Non, l'éclat et le bruit ne sont pas la récompense de nos travaux en Terre-Sainte!

Nous ne devons nous y consacrer qu'à des choses, qui, quoique grandes et remarquables dans leur ensemble, ne méritent pas d'être publiées en détail dans les journaux. Mais il se fait du bien et ce bien est considérable, et parfois il faut le faire malgré celui qui en profite, parce qu'il est presque toujours l'objet de la critique de l'envie et d'une jalousie peu chrétienne. Néanmoins, laissez-moi le répéter, il se fait beaucoup de bien, et si les

hommes ne s'en aperçoivent pas, qu'importe au Missionnaire? En vérité, nous serions bien aveugles si dans le sacrifice que nous faisons de notre personne, nous voulions sur l'autel même du sacrifice nous couronner des roses de la terre!

On m'a engagé plus d'une fois à écrire sur cette mission quelques pages qui pussent être insérées dans un journal, dans les *Annales* ou ailleurs. Je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas encore. Et pourquoi? Le pourquoi est clair, et il est impossible que vous ne le compreniez pas? Parce que la vie du Missionnaire de Terre-Sainte doit ressembler à celle du premier grand Missionnaire, le divin Jésus qui n'a pas fait moins dans les trente ans de sa vie cachée qu'il n'a fait dans les trois dernières années de sa vie publique.

Voilà à peu près ce que j'ai cru nécessaire de vous dire en réponse à l'excellente lettre par laquelle vous me demandez des renseignements sur cette Mission. Et comme je crois que ce n'est point par hasard ou par simple curiosité que vous les avez demandés, mais plutôt par le désir que vous avez de vous y attacher, je me permettrai de vous y encourager et de vous y pousser aussi vivement que je le sais et que je le puis. Ce que je vous ai dit me paraît suffisant pour vous décider, si vous avez l'esprit vide de toute pensée basse et mondaine, et plutôt le cœur plein de bon vouloir et d'humilité. Ah! que vous me feriez rire si vous ne réserviez votre estime que pour les Missions où l'on emploie les tenailles, les épieux et les grils à rôtir les Missionnaires? Quoi! Se faire *omnia omnibus*, comme le doit faire le Missionnaire de Terre-Sainte, sans que jamais rien vienne flatter son amour propre, c'est-à-dire sans que quelque grand résultat sensible le console, n'est-ce pas chose aussi difficile que de recevoir quelques coups de bâton dans les jambes, ou quelques coups de pierres sur le dos, ou même de pires traitements? Du reste, si Dieu nous avait donné la vocation du martyre, il pourrait arriver que les occasions ne manquassent point ici non plus : elles n'ont point manqué à tant de Missionnaires qui ont été de mon temps battus et meurtris par les Turcs, ou dont le couvent entier a été livré aux flammes, comme vous le savez.

Courage donc, je vous le répète; désormais je prierai le Seigneur de vous affermir dans vos desseins. La Terre-Sainte a besoin aujourd'hui de beaucoup d'ouvriers, non-seulement pour se maintenir solidement dans les lieux qu'elle occupe depuis des siècles, mais encore pour envoyer des Missionnaires en tant d'autres lieux où les catholiques en demandent et où les hérétiques eux-mêmes en sollicitent. Je ne vous parle point des nouveaux hospices et maisons ouverts en Egypte, où les Pères de Terre-Sainte ont un champ immense à cultiver, et Dieu veuille qu'ils en aient les moyens nécessaires, mais de cette mission d'Alep qui est un acheminement à une nouvelle mission pour Zeit'un et Maraasc, pays hérétiques, que la Terre-Sainte a rendus ou rendra catholiques. Si vous veniez en Orient, je serais, certes,

bien aise de vous voir, et surtout de vous avoir avec moi; car, comme vous le savez, il y a ici pour les nouveaux Missionnaires un collége de langue arabe, et c'est moi qui l'enseigne. Oh! que je voudrais que vous dussiez aussi enseigner à ma petite classe de latin et de mathématiques les chiffres, les règles les plus difficiles des logarithmes et les gérondifs!

Si vous avez occasion de voir le P. Général, baisez-lui la main et demandez lui la bénédiction pour moi et pour toute cette famille religieuse. Je vous salue de cœur, me recommande à vos prières et me déclare votre frère et ami.

Fr. Ludovic de Ravenne, *Min. Obs.*

FIN DE LA QUATRIÈME ANNÉE.

TABLE DE LA QUATRIÈME ANNÉE

DES

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Première partie.

Deuxième partie.

Troisième partie.

Quatrième partie.

FIN DE LA TABLE.

